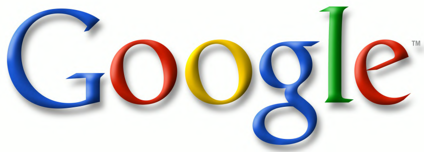


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

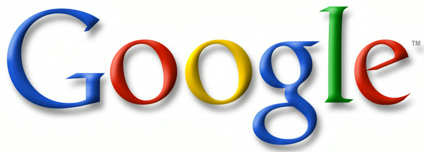
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

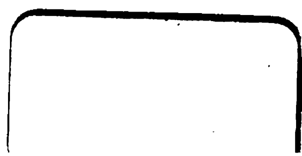
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582168 0





HISTORIA

DE GIL BLAS

DE SANTILLANA,

PUBLICADA EN FRANCES POR A. R. LE SAGE,

TRADUCIDA AL CASTELLANO

POR EL PADRE ISLA,

CORREGIDA, RECTIFICADA Y ANOTADA

Por don Evaristo Peña y Marin.



PARIS,

EN LA LIBRERÍA EUROPEA DE BAUDRY,

CALLE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 9,

CERCA DEL LOUVRE.

1838

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
5817[illegible]
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1912 L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

EL EDITOR.

Al determinarme á ofrecer al público esta nueva edicion, me he propuesto:

1° Proporcionar la mayor economia de precio conforme á la estrechez del tiempo, á la mengua de las fortunas, y al acrecentamiento de estimacion que ha tomado y va tomando cada dia entre nosotros la moneda por causa de su escasez.

2° Limar, aclarar, rectificar y españolizar algunas palabras, nombres, frases y modismos del idioma galicano de que todavía se resentia esta obra, y nó poco la deslucian, para que desaparezca de ella esa pequeña imperfeccion, y quede toda española, como sin duda siempre debió ser.

3° Salvar algunas omisiones, y tambien varias equivocaciones en los nombres de personas y lugares: equivocaciones en que se ha incurrido siempre en todas las ediciones, tanto francesas como españolas, que han precedido á esta.

4° Ponerle algunas notas históricas y mitológicas, para que los lectores no versados en esta parte de la literatura puedan comprender bien algunos pasages á que se hace alusion en la obra, y darles todo el valor que en sí tienen.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÓLOGO.

El célebre padre Isla, que fué el primero que tradujo en 1783 esta obra al castellano, puso en la portada:

« Aventuras de Gil Blas de Santillana, robadas á España, y « adoptadas en Francia por M. Le Sage, restituidas á su patria « y á su lengua nativa por un Español zeloso que no sufre se « burlen de su nacion. » Y entre otras cosas que dijo en los principios, curiosas y buenas como suyas, aunque algunas no para aquel lugar, deseando probar su asercion de ser la obra española, se explicó así hablando con el lector:

« Preguntará vmd., como si lo oyera: ¿Por qué razon, ó con qué fundamento se dice en el frontis de esta version que las Aventuras de Gil Blas fuéron adoptadas por M. Le Sage, quitándole el honor de ser su padre legítimo y natural? Pues qué, ¿no lo fué ciertamente aquel monsieur?

« ¿Qué llama *ciertamente*, señor lector? En los partos metafóricos del entendimiento hay casi las mismas dudas, si ya no son mayores, que en los físicos, corpóreos y materiales. En estos se sabe, ó se puede saber con certeza, la madre que los parió, pero nunca se puede saber con la misma el padre que los engendró. Para atajar los inconvenientes que estas dudas podian producir, acudió la ley con la famosa decision: *Pater est quem nuptiæ demonstrant*; pero como en las producciones mentales no hay matrimonio que las legitime, tampoco estamos obligados á creer que sea su verdadero padre el que suena serlo en el frontispicio, salvo únicamente en las producciones de los libros sagrados. La corneja que se vistió de plumas agenas es una mera fábula: solamente los ladrones y los plagiarios son las cornejas verdaderas.

« Convengo en eso, me replicará acaso vmd.; mas quisiera yo saber ¿qué fundamento hay para agregar esa especie cornejiana á nuestro bonísimo monsieur? El mas sólido y el mas grave que cabe en una prudente conjetura. Sus mismos paisanos y panegiristas modestamente lo confiesan, y aun lo prueban con hechos al parecer concluyentes. Los imparciales y moderados autores del *Dictionnaire historique portatif*, esto es, *Diccionario histórico por-*

útil ó manual, los cuales formaban una compañía ó asociacion de literatos de Paris, hombres todos maduros y retirados del gran mundo, que no pertenecian á cuerpo alguno regular, eclesiástico, político, ni académico, y por consiguiente estaban libres de todo espíritu de cuerpo ó de partido, cuando llegan á tratar de monsieur Alano Renato Le Sage en la edicion de Amsterdam de 1771, tomo IV, pág. 145, dicen así en su nativo idioma:

« Le Sage (Alain René), *poète français, né à Ruys en Bretagne, vers l'an* 1677, *mourut en* 1743 *à Boulogne sur mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des Lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol, et goûta beaucoup les auteurs de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations, qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont :* 1° Guzman d'Alfarache, *en deux vol. in-12, ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers la frivolité qui en fait le fond.* 2° Le Bachelier de Salamanque, *en deux vol. in-12, roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle.* 3° Gil Blas de Santillane, *en quatre vol. in-12. On y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, et assez de netteté et de la gaîté dans les récits.* 4° Nouvelles aventures de don Quichote, *en deux vol. in-12. Ce nouveau don Quichote ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables.* 5° Le Diable boiteux, *deux vol. in-12, ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs.* 6° Mélanges amusants des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants, *in-12. Ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avait peu d'invention, mais il avait de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres.* Este pasage, traducido fielmente en nuestra lengua, dice así :

« Alano Renato Le Sage, poeta frances, nació en Ruys de Bretaña hácia el año de 1677, y murió en el de 1743 en Bolonia de Francia. Su primera obra fué una traduccion parafrástica de las *Cartas de Aristeneto,* autor griego. Aprendió despues la lengua española, y se aficionó tanto á los autores de esta nacion, que publicó muchas traducciones, ó por mejor decir, imitaciones, que han tenido mucha aceptacion. Sus principales obras en este género fuéron : 1ª *Guzman de Alfarache*, en dos tomos en 12; obra en que el autor introduce lo serio á vueltas de lo frívolo que en ella domina. 2ª *El Bachiller de Salamanca*, en dos tomos en 12, novela bien escrita, y sembrada de una crítica provechosa de las costumbres del siglo. 3ª *Gil Blas de Santillana,* donde se encuentran pinturas muy propias y muy vivas de las costumbres de los hombres, cosas ingeniosas y divertidas, reflexiones llenas de juicio. El estilo, sin dejar de ser natural, es elegante, las vo-

ces castizas, y la narracion fluida, limpia, graciosa y desembarazada. 4ª *Nuevas aventuras de don Quijote*, en dos tomos en 12. Este nuevo don Quijote no llega al antiguo, ni con mucho. 5ª *El Diablo cojuelo*, dos tomos en 12, obra donde se encuentran algunos pasos que sirven á la diversion y á la enseñanza. 6ª *Miscelánea de materias divertidas é ingeniosas, y de sucesos históricos notables*, coleccion en que hay bueno y malo, como en todo género de colecciones. Este autor tenia poca invencion; pero estaba dotado de ingenio y de buen gusto, como tambien de un gran talento para engalanar las ideas ó conceptos de otros, haciendo suyos los pensamientos agenos.

« Hasta aquí dichos autores del *Diccionario histórico manual* en el artículo de M. Le Sage. Y pues los mismos paisanos y elogiadores, hombres por otra parte de la mayor imparcialidad, y de una delicadísima crítica, cuentan al *Gil Blas de Santillana* entre las traducciones ó imitaciones de la lengua española, en que M. Alano ejercitó el *gran talento* de hacer suyos los pensamientos agenos, ¿qué mayor fundamento habia yo menester para desplumar al Frances corneja, y restituir al Español Gil Blas en su pelo ó su pluma original?

« Pero si vmd. quiere saber de mí qué Español fué el verdadero padre de aquel hijo, y como ó por donde vino á parar la pobre criatura en manos del señor frances, eso es en lo que no le podré servir con la seguridad que yo quisiera y vmd. mismo deseara. Solo he podido averiguar que el tal M. Le Sage estuvo muchos años en España, segun unos como secretario, y segun otros como amigo ó comensal de un embajador de Francia; que su inclinacion á nuestra lengua, y lo mucho que le gustaban los graciosos escritos satíricos y morales que poco ántes se habian publicado en ella, algunos anónimos, y otros con el nombre de sus verdaderos autores, le incitó á solicitar el conocimiento y trato con los unos y con los otros. Tuvo estrecha amistad con cierto abogado andaluz que le dió el famoso *Sueño político* que comienza: *Pasaba yo el Bocalini por estudio ó por recreo*, el cual era una furiosa sátira contra el ministerio de España; que este mismo abogado le confió á M. Le Sage el manuscrito de la novela de Gil Blas, que era otra mas graciosa, mas llana y mas inteligible sátira contra el gobierno de dos grandes señores que sucesivamente se viéron á la frente del ministerio, para que, traducido en frances, le hiciese estampar en Paris, y publicar como nacido en aquel reino, supuesto que durante el actual gobierno de España no se podia imprimir en ella sin que peligrase la vida del impresor y de todos los que tuviesen parte en su publicacion. Aun hay otra razon muy poderosa para creer que Le Sage no fué el verdadero autor de esta graciosa novela. Cualquiera que la lea se persuadirá que se escribió en los reinados de Felipe III y Felipe IV, cuyos ministros y privados son satirizados en ella.

M. Le Sage, habiendo nacido el año de 1677, en que ya habia muerto Felipe IV, no podria venir á España ni como secretario, ni como amigo ó comensal del embajador frances, hasta fines de aquel siglo ó principios del siguiente; tiempo en que ya Gil Blas andaria oculto en las manos de algunos curiosos, como escrito anónimo y de autor desconocido. Y así como dicho monsieur se aficionó tanto á nuestras novelas para imitarlas ó traducirlas en su idioma, es de creer que ejecutase lo mismo con la de Gil Blas, haciéndole que hablase de molde y en frances lo que ántes habia hablado en castellano y manuscrito. Esto es cuanto he podido averiguar en el asunto, pero sin documentos suficientes que lo prueben, ni testimonios respetables que lo califiquen. »

Esto dice el padre Isla; pero de nuevas y diligentísimas investigaciones hechas sobre el orígen y autor de esta obra apreciable resulta que Le Sage no estuvo nunca en España, ni ménos fué autor de ella, ni de las varias obras españólas que publicó en Paris, tomadas todas indudablemente de la biblioteca que le legó el marques de Lyonne, embajador que vino de Francia á España en 1656, muy erudito y aficionado á la literatura española, amigo de nuestros escritores de reputacion de aquel tiempo, y comprador de todo lo bueno impreso y manuscrito que pudo haber á las manos. Esta sin duda es la razon de hallarse por falta de un exacto conocimiento de nuestras cosas algunas equivocaciones y errores en los nombres de personas, pueblos y distancias, dimanadas probablemente de no comprender los Franceses nuestros manuscritos con la perfeccion necesaria para la exactitud tipográfica; y que, como se ha dicho al principio, se han salvado lo posible en esta edicion.

DECLARACION DE LE SAGE.

Como hay personas que no saben leer un libro sin aplicar los caractéres viciosos ó ridículos que en él se censuran á personas determinadas, declaro á estos maliciosos lectores que harán mal y se engañarán mucho en hacer la aplicacion á ningun individuo en particular do los retratos que encontrarán en esta obra. Protesto al público que solamente me he propuesto representar la vida del comun de los hombres tal cual es; y no permita Dios que jamas sea mi ánimo señalar á ninguno con el dedo. Si hubiere alguno que crea se ha dicho por él lo que puede convenir á tantos otros, le aconsejo que calle y no se queje, porque de otra manera él mismo se dará á conocer fuera de tiempo. *Stulté nudabit animi conscientiam*, dice Fedro.

No ménos en Francia que en España se hallan médicos, cuyo método de curar no es otro que sangrar sobradamente á sus enfermos. Los vicios y los originales ridículos son de todas las naciones. Confieso que no siempre describí exactamente las costumbres españolas. Por ejemplo, los que saben como viven en Madrid los comediantes quizá me notarán de haberlos pintado con colores demasiadamente mitigados; pero creí deber hacerlo así, porque fuesen algo mas parecidos á los nuestros.

GIL BLAS DE SANTILLANA,

UNA PALABRITA AL LECTOR.

Antes de leer la historia de mi vida, escucha, lector amigo, un cuento que te voy á contar.

Caminaban juntos y á pié dos estudiantes desde Peñafiel á Salamanca, Sintiéndose cansados y sedientos se sentáron junto á una fuente que estaba en el camino. Despues que descansáron y mitigáron la sed, observáron por casualidad una como lápida sepulcral, que á flor de la tierra se descubria cerca de ellos, y sobre la lápida unas letras medio borradas por el tiempo y por las pisadas del ganado que venia á beber á la fuente. Picóles la curiosidad, y lavando la piedra con agua, pudiéron leer estas palabras castellanas : *Aquí está enterrada el alma del licenciado Pedro García.*

El mas mozo de los estudiantes, que era vivaracho y un si es no es atolondrado, apénas leyó la inscripcion cuando exclamó riéndose á carcajada tendida : ¡ Gracioso disparate! *¡Aquí está enterrada el alma!* Pues qué *¿ una alma puede enterarse? ¡Quien me diera á conocer el ignorantísimo autor de tan ridículo epitafio!* Y diciendo esto se levantó para irse. Su compañero, que era algo mas juicioso y reflexivo, dijo para consigo: *Aquí hay misterio, y no me he de apartar de este sitio hasta averiguarlo.* Dejó partir al otro, y sin perder tiempo sacó un cuchillo y comenzó á socavar la tierra al rededor de la lápida hasta que logró levantarla. Encontró debajo de ella un bolsillo; abrióle, y halló en él cien ducados con estas palabras en latin: *Declárote por heredero mio á tí, cualquiera que seas, que has tenido ingenio para entender el verdadero sentido de la inscripcion; pero te encargo que uses de este dinero mejor que yo usé de él.* Alegre el estudiante con este descubrimiento volvió á poner la lápida como ántes estaba, y prosiguió su camino á Salamanca, llevándose el alma del licenciado.

Tú, amigo lector, seas quien fueres, necesariamente te has de parecer á uno de estos dos estudiantes. Si lees mis aventuras sin hacer reflexion á las instrucciones morales que encierran, ningun fruto sacarás de esta lectura; pero si las leyeres con atencion, encontrarás en ellas, segun el precepto de Horacio, *lo útil mezclado con lo agradable.*

HISTORIA
DE GIL BLAS
DE SANTILLANA.

LIBRO PRIMERO.

CAPITULO I.

Nacimiento de Gil Blas, y su educacion.

Blas de Santillana, mi padre, despues de haber servido muchos años en los ejércitos de la monarquía española, se retiró al lugar donde habia nacido. Casóse con una aldeana, y yo nací al mundo diez meses despues que se habian casado. Pasáronse á vivir á Oviedo, donde mi madre se acomodó por ama de gobierno, y mi padre por escudero. Como no tenian mas bienes que su salario, corria gran peligro mi educacion de no haber sido la mejor, si Dios no me hubiera deparado un tio, que era canónigo de aquella iglesia. Llamábase Gil Perez : era hermano mayor de mi madre, y habia sido mi padrino. Figúrate allá en tu imaginacion, lector mio, un hombre pequeño, de tres piés y medio de estatura, extraordinariamente gordo, con la cabeza zabullida entre los hombros, y he aquí la *vera effigies* de mi tio. Por lo demas era un eclesiástico que solo pensaba en darse buena vida, quiero decir en comer y en tratarse bien, para lo cual le suministraba suficientemente la renta de su prebenda.

Llevóme á su casa cuando yo era niño, y se encargó de mi educacion. Parecíle desde luego tan despejado, que resolvió cultivar mi talento. Compróme una cartilla, y quiso él mismo ser mi maestro de leer. Tambien hubiera querido enseñarme por sí mismo la lengua latina, porque ese dinero ahorraria; pero el pobre Gil Perez se vió precisado á ponerme bajo la férula de un preceptor, y me envió al doctor Godinez, que pasaba por el mas hábil pedante que habia en Oviedo. Aproveché tanto en esta escuela, que al cabo de cinco ó seis años entendia un poco los autores griegos,

y suficientemente los poetas latinos. Apliquéme despues á la lógica, que me enseñó á discurrir y argumentar sin término. Gustábanme mucho las disputas, y detenia á los que encontraba, conocidos ó no conocidos, para proponerles cuestiones y argumentos. Topábame á veces con algunos manteistas, que no apetecian otra cosa, y entónces era el oirnos disputar. ¡Qué voces! ¡qué patadas! ¡qué gestos! ¡qué contorsiones! ¡qué espumarajos en las bocas! Mas pareciamos energúmenos que filósofos.

De esta manera logré gran fama de sabio en toda la ciudad. A mi tio se le caía la baba, y se lisonjeaba infinito con la esperanza de que en virtud de mi reputacion presto dejaria de tenerme sobre sus costillas. Díjome un dia: Ola, Gil Blas, ya no eres niño; tienes diez y siete años, y Dios te ha dado habilidad. Hemos menester pensar en ayudarte. Estoy resuelto á enviarte á la universidad de Salamanca, donde con tu ingenio y con tu talento no dejarás de colocarte en algun buen puesto. Para tu viage te daré algun dinero y la mula, que vale de diez á doce doblones, la que podrás vender en Salamanca, y mantenerte despues con el dinero, hasta que logres algun empleo que te dé de comer honradamente.

No podia mi tio proponerme cosa mas de mi gusto, porque reventaba por ver mundo: sin embargo supe vencerme, y disimular mi alegría. Cuando llegó la hora de marchar, solo me mostré afligido del sentimiento de separarme de un tio á quien debia tantas obligaciones: enternecióse el buen señor, de manera que me dió mas dinero del que me daria si hubiera leido ó penetrado lo que pasaba en lo íntimo de mi corazon. Antes de montar quise ir á dar un abrazo á mi padre y á mi madre, los cuales no anduviéron escasos en materia de consejos. Exhortáronme á que todos los dias encomendase á Dios á mi tio, á vivir cristianamente, á no mezclarme nunca en negocios peligrosos, y sobre todo á no desear, y mucho ménos á tomar lo ageno contra la voluntad de su dueño. Despues de haberme arengado largamente, me regaláron con su bendicion, la única cosa que podia esperar de ellos. Inmediatamente monté en mi mula, y salí de la ciudad.

CAPITULO II.

De los sustos que tuvo Gil Blas en el camino de Peñaflor, lo que hizo cuando llegó allí, y lo que le sucedió con un hombre que cenó con él.

Héteme aquí ya fuera de Oviedo, camino de Peñaflor, en medio de los campos, dueño de mi persona, de una mala mula, y de cuarenta buenos ducados, sin contar algunos reales mas que habia hurtado á mi bonísimo tio. La primera cosa que hice fué dejar la mula á discrecion, esto es, que anduviese al paso que quisiese.

Echéla el freno sobre el pescuezo, y sacando de la faltriquera mis ducados, los comenzé á contar y recontar dentro del sombrero. No podia contener mi alegría: jamas me habia visto con tanto dinero junto: no me hartaba de verle, tocarle y retocarle. Estábale recontando quizá por la vigésima vez, cuando la mula alzó de repente la cabeza en aire de espantadiza, aguzó las orejas, y se paró en medio del camino. Juzgué desde luego que la habia espantado alguna cosa, y examiné lo que podia ser. Ví en medio del camino un sombrero con un rosario de cuentas gordas en su copa; y al mismo tiempo oí una voz lastimosa, que pronunció estas palabras: *Señor pasagero, tenga vmd. piedad de un pobre soldado estropeado, y sírvase de echar algunos reales en ese sombrero, que Dios se lo pagará en el otro mundo.* Volví los ojos hácia donde venia la voz, y ví al pié de un matorral, á veinte ó treinta pasos de mí, una especie de soldado, que sobre dos palos cruzados apoyaba la boca de una escopeta, que me pareció mas larga que una lanza, con la cual me apuntaba á la cabeza. Sobresaltéme extrañamente, miré como perdidos mis ducados, y empezé á temblar como un azogado. Recogí lo mejor que pude mi dinero; metíle disimulada y bonitamente en la faltriquera, y quedándome en las manos con algunos reales, los fuí echando poco á poco, y uno á uno, en el sombrero destinado para recibir la limosna de los cristianos cobardes y atemorizados, á fin de que conociese el soldado que yo me portaba noble y generosamente. Quedó satisfecho de migenerosidad, y dióme tantas gracias como yo espolazos á la mula, para que cuanto ántes me alejase de él; pero la maldita bestia, burlándose de mi impaciencia, no por eso caminaba mas apriesa. La vieja costumbre de caminar paso á paso bajo el gobierno de mi tio la habia hecho olvidarse de lo que era el galope.

No me pareció esta aventura el mejor agüero para el resto del viage. Veía que aun no estaba en Salamanca, y que me podian suceder otras peores. Parecióme que mi tio habia andado poco prudente en no haberme entregado á algun arriero. Esto era sin duda lo que debiera haber hecho; pero le parecia que dándome su mula gastaria ménos en el viage; lo cual le hizo mas fuerza que la consideracion de los peligros á que me exponia. Para reparar esta falta determiné vender mi mula en Peñaflor, si tenia la dicha de llegar á aquel lugar, y ajustarme con un arriero hasta Astorga, haciendo lo mismo con otro desde Astorga á Salamanca. Aunque nunca habia salido de Oviedo, sabia los nombres de todos los lugares por donde habia de pasar, habiéndome informado de ellos ántes de ponerme en camino.

Llegué felizmente á Peñaflor, y me paré á la puerta de un meson, que tenia bella apariencia. Apénas eché pié á tierra, cuando el mesonero me salió á recibir con mucha cortesía. Él mismo desató mi maleta y mis alforjas, cargó con ellas, y me condujo á un

cuarto miéntras sus criados llevaban la mula á la caballeriza. Era el tal mesonero el mayor hablador de todo Asturias, tan fácil en contar sin necesidad todas sus cosas, como curioso en informarse de las agenas. Díjome que se llamaba Andres Corzuelo, y que habia servido al rey muchos años de sargento; y se habia retirado quince meses hacia, por casarse con una moza de Castropol, que era buen bocado, aunque algo morena. Y despues me refirió otra infinidad de cosas, que tanto importaba saberlas, como ignorarlas. Hecha esta confianza, juzgándose ya acreedor á que yo le correspondiese con la misma, me preguntó quien era, de donde venia, y á donde caminaba. A todo lo cual me consideré obligado á responder artículo por artículo, puesto que cada pregunta la acompañaba con una profunda reverencia, suplicándome muy respetuosamente que perdonase su curiosidad. Esto me empeñó insensiblemente en una larga conversacion con él, en la cual ocurrió hablar del motivo y fin que tenia en desear deshacerme de mi mula y proseguir el viage con algun arriero. Todo me lo aprobó mucho, y no cierto sucintamente, porque me representó todos los accidentes que me podian suceder, y me embocó mil funestas historias de los caminantes. Pensé que nunca acabase; pero al fin acabó diciéndome que, si queria vender la mula, él conocia un muletero, hombre muy de bien, que acaso la compraria. Respondíle me daria gusto en enviarle á llamar; y él mismo en persona partió al punto á noticiarle mi deseo.

Volvió en breve acompañado del chalan, y me le presentó ponderando mucho su honradez. Entrámos en el corral donde habian sacado mi mula. Paseáronla y repaseáronla delante del muletero, que con grande atencion la examinó de piés á cabeza. Púsole mil tachas, hablando de ella muy mal. Confieso que tampoco podia decir de ella mucho bien; pero lo mismo diria aunque fuera la mula del papa. Protestaba que tenia cuantos defectos podia tener el animal, apelando al juicio del mesonero, que sin duda tenia sus razones para conformarse con el suyo. Ahora bien, me preguntó friamente el chalan, ¿cuanto pide vmd. por su mula? Yo, que la daria de balde despues del elogio que habia hecho de ella, y sobre todo de la atestacion del señor Corzuelo, que me parecia hombre honrado, inteligente y sincero, le respondí remitiéndome en todo á lo que la apreciase su hombria de bien y su conciencia, protestando que me conformaria con ello. Replicóme, picándose de hombre de bien y timorato, que, habiendo interesado su conciencia, le tocaba en lo mas vivo, y en lo que mas le dolia, porque al fin este era su lado flaco; y efectivamente no era el mas fuerte, porque en lugar de los diez ó doce doblones en que mi tio la habia valuado, no tuvo vergüenza de tasarla en tres ducados, que me entregó, y yo recibí tan alegre como si hubiera ganado mucho en aquel trato.

Despues de haberme deshecho tan ventajosamente de mi mula, el mesonero me condujo á casa de un arriero que el dia siguiente habia de partir á Astorga. Díjome este que pensaba salir ántes de amanecer, y que él tendria cuidado de despertarme. Quedámos de acuerdo en lo que le habia de dar por comida y macho, y yo me volví al meson en compañía de Corzuelo, el cual en el camino me comenzó á contar toda la historia del arriero. Encajóme cuanto se decia de él en la villa; y aun llevaba traza de continuar aturdiéndome con sus impertinentes habladurías, cuando por fortuna le interrumpió un hombre de buen aspecto, que se acercó á él, y le saludó con mucha urbanidad. Dejélos á los dos, y proseguí mi camino sin pasarme por el pensamiento que pudiese yo tener parte alguna en su conversacion.

Luego que llegué al meson, pedí de cenar. Era dia de viérnes, y me contenté con huevos. Miéntras los disponian trabé conversacion con la mesonera, que hasta entónces no se habia dejado ver. Parecióme bastantemente linda, de modales muy desembarazados y vivos. Cuando me avisáron que ya estaba hecha la tortilla, me senté á la mesa solo. No bien habia comido el primer bocado, he aquí que entra el mesonero, en compañía de aquel hombre con quien se habia parado á hablar en el camino. El tal caballero, que podia tener treinta años, traía al lado un largo chafarote. Acercándose á mí con cierto aire alegre y apresurado: Señor licenciado, me dijo, acabo de saber que vmd. es el señor Gil Blas de Santillana, la honra de Oviedo, y la antorcha de la filosofía. ¿Es posible que sea vmd. aquel jóven sapientísimo, aquel ingenio sublime, cuya reputacion es tan grande en todo este pais? Vosotros no sabeis (volviéndose al mesonero y á la mesonera) qué hombre teneis en casa. Teneis en ella un tesoro. En este mozo estais viendo la octava maravilla del mundo. Volviéndose despues hácia mí, y echándome los brazos al cuello: Excuse vmd., me dijo, mis arrebatos; no soy dueño de mí mismo, ni puedo contener la alegría que me causa su presencia.

No pude responderle de pronto, porque me tenia tan estrechamente abrazado, que apénas me dejaba libre la respiracion; pero luego que desembarazé un poco la cabeza, le dije: Nunca creí que mi nombre fuese conocido en Peñaflor. ¿Qué llama conocido? me repuso en el mismo tono. Nosotros tenemos registro de todos los grandes personages que nacen á veinte leguas en contorno. Vmd. está reputado por un prodigio, y no dudo que algun dia dará á España tanta gloria el haberle producido, como á la Grecia el ser madre de sus siete sabios. A estas palabras se siguió un nuevo abrazo, que hube de aguantar aun á peligro de que me sucediese la desgracia de Anteo [1]. Por poca experiencia del

[1] Que fué ahogado por Hércules de un abrazo.

mundo que yo hubiera tenido, no me dejaria ser el dominguillo de sus demostraciones, ni de sus hipérboles. Sus inmoderadas adulaciones y excesivas alabanzas me harian conocer desde luego que era uno de aquellos truhanes pegotes y petardistas que se hallan en todas partes, y se introducen con todo forastero para llenar la barriga á costa suya; pero mis pocos años y mi vanidad me hiciéron formar un juicio muy distinto. Mi panegirista y mi admirador me pareció un hombre muy de bien y muy real; y así le convidé á cenar conmigo. Con mucho gusto, me respondió prontamente; y estoy muy agradecido á mi buena estrella, por haberme dado á conocer al ilustre señor Gil Blas, y no quiero malograr la fortuna de estar en su compañía, y disfrutar sus favores lo mas que me sea posible. A la verdad, prosiguió, no tengo gran apetito, y me sentaré á la mesa solo par hacer compania á vmd., comiendo algunos bocados meramente por complacerle, y por mostrar cuanto aprecio sus finezas.

Sentóse en frente de mí el señor mi panegirista. Trajéronle un cubierto, y se arrojó á la tortilla con tanta ansia, y con tanta precipitacion, como si hubiera estado tres dias sin comer. Por el gusto con que la comia conocí que presto daria cuenta de ella. Mandé se hiciese otra, lo que se ejecutó al instante: pusiéronla en la mesa cuando acabábamos, ó por mejor decir cuando mi huésped acababa de engullirse la primera. Sin embargo, comia siempre con igual presteza, y sin perder bocado añadia sin cesar alabanzas sobre alabanzas, las cuales me sonaban bien, y me hacian estar muy contento de mi personilla. Bebia frecuentemente, brindando unas veces á mi salud, y otras á la de mi padre y de mi madre, no hartándose de celebrar su fortuna en ser padres de tal hijo. Al mismo tiempo echaba vino en mi vaso, incitándome á que le correspondiese. Con efecto no correspondia yo mal á sus repetidos brindis; con lo cual y con sus adulaciones me sentí de tan buen humor que, viendo ya medio comida la segunda tortilla, pregunté al mesonero si tenia algun pescado. El señor Corzuelo, que segun todas las apariencias se entendia con el petardista, respondió: Tengo una excelente trucha, pero costará cara á los que la coman, y es bocado demasiadamente delicado para vmd. ¿Qué llama vmd. *demasiadamente delicado?* replicó mi adulador. Traiga vmd. la trucha, y descuide de lo demas. Ningun bocado, por regalado que sea, es demasiado bueno para el señor Gil Blas de Santillana, que merece ser tratado como un príncipe.

Tuve particular gusto de que hubiese retrucado con tanto aire las últimas palabras del mesonero, en lo cual no hizo mas que anticipárseme. Díme por ofendido, y dije con enfado al mesonero: Venga la trucha, y otra vez piense mas en lo que dice. El mesonero, que no deseaba otra cosa, hizo cocer luego la trucha,

y presentóla en la mesa. A vista del nuevo plato brilláron de alegría los ojos del taimado, que dió mayores pruebas del deseo que tenia de complacerme, es decir, que se abalanzó al pez del mismo modo que se habia arrojado á las tortillas. No obstante se vió precisado á rendirse, temiendo algun accidente, porque se había hartado hasta el gollete. En fin, despues de haber comido y bebido hasta mas no poder, quiso poner fin á la comedia. Oh señor Gil Blas, me dijo alzándose de la mesa, estoy tan contento de lo bien que vmd. me ha tratado, que no le puedo dejar sín darle un importante consejo, del que me parece tiene no poca necesidad. Desconfie por lo comun de todo hombre á quien no conozca; y esté siempre muy sobre sí para no dejarse engañar de las alabanzas. Podrá vmd. encontrar con otros que quieran, como yo, divertirse á costa de su credulidad, y puede suceder que las cosas pasen mas adelante. No sea vmd. su hazmereir, y no crea sobre su palabra que le tengan por la octava maravilla del mundo. Diciendo esto, rióse de mí en mis bigotes, y volvióme las espaldas.

Sentí tanto esta burla como cualquiera de las mayores desgracias que me sucediéron despues. No hallaba consuelo viéndome burlado tan groseramente, ó, por mejor decir, viendo mi orgullo tan humillado. ¡ Es posible, me decia yo, que aquel traidor se hubiese burlado de mí ! ¡ Pues qué ! ¿ solamente buscó al mesonero para sonsacarle, ó estaban ya de inteligencia los dos? ¡ Ah, pobre Gil Blas! muérete de vergüenza, porque diste á estos bribones justo motivo para que te hagan ridículo. Sin duda que compondrán una buena historia de esta burla, la cual podrá muy bien llegar á Oviedo, y en verdad que te hará grandísimo honor. Tus padres se arrepentirán de haber arengado tanto á un mentecato. En vez de exhortarme á que no engañase á nadie, debieran haberme encomendado que de ninguno me dejase engañar. Agitado de estos amargos pensamientos, y encendido en cólera, me encerré en mi cuarto, y me metí en la cama; pero no pude dormir, y apénas habia cerrado los ojos, cuando el arriero vino á despertarme, y á decirme que solo esperaba por mí para ponerse en camino. Levantéme prontamente, y miéntras me estaba vistiendo vino Corzuelo con la cuenta del gasto, en la cual no se olvidaba la trucha; y no solamente hube de pasar por todo lo que él cargaba, sino que, miéntras le pagaba el dinero, tuve el dolor de conocer se estaba relamiendo en la memoria del pasado chasco de la noche precedente. Despues de haber pagado bien una cena que habia digerido tan mal, partí con mi maleta á casa del arriero, dando á todos los diablos al petardista, al mesonero y al meson.

CAPITULO III.

De la tentacion que tuvo el arriero eñ el camino, en que paró, y como Gil Blas se estrelló contra Caribdis, queriendo evitar á Scila.

No era yo solo el que habia de caminar con el arriero. Habíanse ajustado con el mismo dos hijos de familia de Peñaflor; un muchacho ó niño de coro de Mondoñedo, que iba á correr mundo, un caballerete de Astorga, y una jóven del Vierzo con quien acababa de casarse. En muy poco tiempo nos hicímos amigos, y cada uno contó á donde iba, y de donde venia. Aunque la novia estaba en lo mejor de su edad, era tan morena y de tan poca gracia, que no me daba mucho gusto el mirarla : con todo eso, sus pocos años y su robustez inclináron hácia ella el arriero, tanto que resolvió hacer una tentativa para lograr sus favores. Pasó la jornada en meditar el modo, y dilató la ejecucion hasta la última posada. Esta fué en Cacabelos. Hízonos apear en un meson que está á la entrada del lugar, esto es un poco fuera de él, cuyo mesonero sabia él muy bien que era un hombre callado, y amigo de complacer. Dispuso que nos condujese á un cuarto muy retirado, donde nos dejó cenar tranquilamente; pero al fin de la cena vímos entrar al arriero furioso como un demonio, votando, jurando y blasfemando; y mirándonos á todos con ojos centellantes: ¡ Por vida de quien soy! dijo, que me han hurtado cien doblones que traía en una bolsa de cuero, y por fuerza han de parecer. Ahora, ahora me voy derecho al juez, para que dé tormento á todos, hasta que se descubra el ladron, y me restituya mi dinero. Diciendo esto con un aire muy natural, nos volvió apresuradamente y con enfado las espaldas, dejándonos atónitos, mirándonos los unos á los otros.

A ninguno le ocurrió que podia ser aquello una ficcion, porque todavía no nos podíamos conocer bien; antes sí sospeché yo que el ladron seria el muchacho de coro, así como él quizá sospecharia lo mismo de mí. Fuera de eso, todos eramos unos pobres simples, que no sabíamos las formalidades que preceden en semejantes casos á la prueba del tormento; y desde luego creímos que se habia de comenzar por aquí. Poseidos, pues, de esta aprehension, precipitadamente nos salímos del cuarto, escapando unos á la calle, y otros al huerto, para salvarse cada cual como pudiese; y el novio de Astorga, turbado con la idea del tormento, se salvó como otro Eneas, olvidado enteramente de su muger. Entónces el arriero, segun supe con el tiempo, mas incontinente que sus machos, y muy alegre porque su estratagema habia producido el efecto que pretendia, entró en el cuarto donde estaba la novia, haciendo alar-

de de su invencion, y procuró aprovecharse de la ocasion; pero aquella Lucrecia asturiana, á quien daba mayores fuerzas la mala traza del arriero, hizo una vigorosa resistencia dando descompasados gritos. La patrulla, que por casualidad se hallaba cerca de una posada que sabia ser muy digna de su atencion, entró en ella, y preguntó quien daba y cual era el motivo de aquellos gritos. El mesonero estaba cantando en la cocina, y fingiendo que nada habia oido: no obstante, se vió precisado á conducir al comandante y á la patrulla al cuarto de la persona que gritaba. Conoció luego el alférez el negocio de que se trataba, y como era hombre grosero y brutal, regaló provisionalmente al enamorado arriero con cinco ó seis buenos palos con el mango de la alabarda, y le arengó con unas voces tan ofensivas al pudor, como la accion que daba motivo á la arenga. No se contentó con esto: echó mano del delincuente, y le condujo á la presencia del juez, juntamente con la agraviada delatora, que con toda resolucion quiso ir en persona á quejarse de él, no obstante el desórden en que se hallaba. Oyóla el juez, y habiéndola observado atentamente, halló que el acusado no tenia escusa alguna, y que era indigno de perdon. Mandó al punto le despojasen, y que en su presencia le diesen doscientos azotes; y ordenó despues que, si el dia siguiente no parecia el marido de aquella muger, dos soldados la llevasen con toda decencia á Astorga á costa del arriero.

Por lo que toca á mí, atemorizado quizá mas que los otros, salí prontamente al campo, y atravesando terrenos, penetrando matorrales, y saltando los fosos que hallaba en el camino, llegué por fin á un lóbrego y espeso bosque. Iba á entrar en él, y á esconderme en el mas erizado matorral, cuando me ví de repente con dos hombres á caballo que se paráron delante de mí. ¿Quien va allá? dijéron; y como el miedo y la sorpresa no me dejáron hablar, acercándose mas, cada uno me puso al pecho una pistola, intimándome pena de la vida, que les dijese quien era, de donde venia, y qué iba yo á hacer en aquel bosque. A esta manera de preguntar, que me pareció un *quid pro quo* del tormento con que se habia burlado de nosotros el arriero, respondí que era un pobre estudiante de Oviedo, que iba á continuar mis estudios en Salamanca, refiriéndoles lo que nos acababa de suceder, y confesando sencillamente que el miedo del tormento me habia hecho huir, sin saber donde esconderme. Diéron una grande carcajada cuando oyéron un discurso que tanto mostraba mi sencillez, y uno de ellos me dijo: No tengas miedo, querido: vente con nosotros, y no temas, que te pondrémos en toda seguridad. Diciendo esto, me hizo montar en la grupa de su caballo, y volviendo las riendas, nos envainámos todos tres en lo mas intrincado y mas espeso del bosque.

No sabia yo qué pensar de tal encuentro; mas no obstante no

pronosticaba cosa mala. Si estos hombrés fueran ladrones, me decia yo á mí mismo, ya me hubieran robado, y quizá asesinado tambien. Acaso serán algunos buenos hidalgos de esta tierra, que, viéndome atemorizado, se han compadecido de mí, y por caridad me llevan á su casa. No me duró mucho la duda. Despues de algunas vueltas y revueltas, con grandísimo silencio, llegámos por fin al pié de una colina, donde nos apeámos. Aquí hemos de dormir, dijo uno de los caballeros. Por mas que yo volvia los ojos á todas partes no veía casa, choza ó cabaña, ni la mas mínima señal de habitacion: cuando vi que aquellos dos hombres alzáron una gran trampa de madera, cubierta de tierra y de enramada que ocultaba una larga entrada soterránea muy pendiente, por donde los caballos por sí mismos se dejáron resbalar, como quienes ya estaban acostumbrados. Los caballeros me hiciéron entrar con ellos, y dejáron caer la trampa con unas cuerdas que para este efecto estaban fuertemente atadas á ella. Y he aquí al digno sobrino de mi tio el canónigo Gil Perez metido como raton en una ratonera.

CAPITULO IV.

Descripcion de la cueva soterránea, y de lo que vió en ella Gil Blas.

Entónces conocí entre qué especie de gentes me hallaba; y fácilmente se puede adivinar que este conocimiento me quitaría el primer temor: pero otro mucho mayor se apoderó luego de mí. Dí por supuesto que iba á perder la vida con mis pobres ducados: y mirándome como una víctima que era conducida al sacrificio, caminaba mas muerto que vivo entre mis conductores, cuando advirtiendo ellos mismos que de piés á cabeza iba temblando, me exhortáron con la mayor dulzura, pero inútilmente, á que depusiese todo temor. Habríamos caminado como unos doscientos pasos, siempre bajando, y siempre caracoleando, cuando entrámos en una especie de caballeriza, á que daban luz dos grandes candiles que pendian de la bóveda. Habia en ella una buena provision de paja, y muchos sacos atestados de cebada. Podian caber en ella cómodamente hasta veinte caballos, pero á la sazon solamente habia los dos que acababan de llegar. Vino á atarlos al pesebre un negro ya viejo, pero en la traza fornido y vigoroso. Salímos de la caballeriza, y á la triste luz de otros candiles que parecian alumbrar solo para que se viese el horror de aquella caverna, llegámos á la cocina, donde una vieja estaba asando las viandas y disponiendo la cena. No faltaba en la cocina utensilio alguno de los necesarios, é inmediata á ella estaba la despensa bien abastecida de todo género de provisiones. La cocinera (porque es me-

nester que la describa) era una persona de sesenta años, y encima de ellos algunos mas. Cuando moza eran sus cabellos de un rubio extraordinariamente vivo, porque aun en su presente edad no estaban tan blancos, que de trecho en trecho no se conservasen algunas manchas, residuos del primitivo color. El de la cara era aceitunado; su barba puntiaguda, con alguna elevacion; los labios muy hundidos, y una nariz tan larga y encorvada, que casi llegaba á besar la boca con la punta, y sus ojos tan encarnados, que parecian dos tomates maduros.

Señora Leonarda, dijo uno de los caballeros, presentándome á aquel bello ángel de tinieblas, mire este mocito que la traemos; y volviéndose despues á mí, y viéndome pálido y consumido, me dijo: Vuelve, querido, en tí, y no tengas miedo, pues no te queremos hacer mal. Nos hacia falta un mozo que aliviase en algo á nuestra pobre cocinera: te encontrámos, y esta ha sido tu fortuna. Ocuparás la plaza de un mozo que murió quince dias ha, porque era de delicada complexion. La tuya parece mas robusta, y no morirás tan presto. A la verdad no volverás ya á ver el sol, pero en recompensa comerás bien, y tendrás siempre buena lumbre. Pasarás la vida con Leonarda, que es una criatura muy amable y humana. Tendrás cuantas conveniencias quisieres; y ahora conocerás que no has venido á vivir entre algunos pordioseros y despilfarrados. Al mismo tiempo tomó una luz y me mandó le siguiese. Llevóme á una bodega, donde ví una infinidad de botellas, y grandes vasijas de barro bien tapadas, llenas todas de vinos esquisitos. Hízome pasar despues por muchos cuartos: unos atestados de piezas de lienzo, y otros de ricos paños y telas de lana y seda. En otro ví plata y oro, y mucha bajilla marcada con diferentes escudos de armas. Seguíle despues á una gran sala, que alumbraban tres grandes arañas de metal, y conducia á otros cuartos que se comunicaban con ella. Aquí me hizo nuevas preguntas, es á saber, como me llamaba, y porqué habia salido de Oviedo. Despues que satisfice su curiosidad: Ahora bien, Gil Blas, me dijo con mucho agrado, puesto que solo salíste de tu patria para lograr algun acomodo, parece que nacíste de pié, pues se te proporciona vivir entre nosotros. Ya te lo he dicho, aquí vivirás en medio de la abundancia; nadarás en oro y plata, y estarás con toda seguridad. Tal es este soterráneo, que aunque venga cien veces á este bosque la santa Hermandad, nunca dará con él: la entrada solo la conocemos yo y mis camaradas. Acaso me preguntarás ¿como hemos podido nosotros fabricar este soterráneo sin que lo supiesen los paisanos de los lugares vecinos? pero has de saber, amigo mio, que esta no ha sido obra nuestra, sino de muchos siglos. Despues que los Moros se apoderáron de Granada, de Aragon y de casi toda España, los cristianos que no se quisiéron sujetar al yugo de los infieles huyéron, y se

ocultáron en este pais, en Vizcaya y Asturias, á donde se retiró tambien el valiente don Pelayo. Los fugitivos y dispersos vivian por familias en los bosques y en las mas ásperas montañas: unos escondidos en cavernas, y otros en soterráneos, que ellos mismos fabricáron; y este es uno de tantos. Despues que afortunadamente arrojáron de España á sus enemigos, se volviéron á sus ciudades, villas y lugares, y desde entónces los soterráneos sirviéron de asilos á las gentes de nuestra profesion. Es cierto que la santa Hermandad ha descubierto y destruido algunos, pero todavía han quedado muchos; y yo, gracias al cielo, quince años hace que habito impunemente en este. Llámome el capitan Rolando; soy el gefe de la compañia, y el otro que viste conmigo es uno de mis camaradas.

CAPITULO V.

De la llegada de otros ladrones al soterráneo, y de la conversacion que tuviéron entre sí.

No bien habia dicho estas palabras el capitan, cuando apareciéron en la sala seis caras nuevas, que eran su teniente y otros cinco de la gavilla. Venian cargados de presa. Traían dos grandes zurrones llenos de azúcar, canela, almendras y pasas. El teniente, dirigiéndose al capitan, le dijo que habia despojado á un especiero de Benavente de aquellos zurrones, como tambien del macho que los llevaba; y despues de haber dado cuenta de su expedicion en la pieza que servia de despacho, se entregó en la repostería la hacienda del especiero. Hecho esto se trató de cenar y de alegrarse. Prepparáron en la sala una gran mesa, y á mí me enviáron á la cocina para que la tia Leonarda me instruyese en lo que debia hacer. Cedí á la necesidad, ya que mi mala suerte lo queria así, y disimulando mi sentimiento me dispuse á servir á una gente tan honrada.

Dí principio por el aparador, cubriéndole de vasos y salvillas de plata, flanqueadas de botellas llenas de excelente vino que el señor Rolando me habia ponderado. Puse en la mesa dos géneros de sopa, á cuya vista todos ocupáron sus asientos. Comenzáron á comer con mucho apetito, manteniéndome yo tras de ellos en pié para servirles el vino. El capitan les contó en pocas palabras mi historia de Cacabelos, con la cual se divirtiéron mucho. Aseguróles despues que yo era un mozo de mérito; pero como estaba ya tan escarmentado de las alabanzas, pude oir mis elogios sin peligro. Conviniéron todos en que parecia yo como nacido para ser copero suyo, y que valia cien veces mas que mi predecesor. Como despues de su muerte la señora Leonarda era la que habia

servido el nectar á aquellos dioses infernales, la priváron de este glorioso empleo, para revestirme á mí de él. De esta manera me hallé convertido en nuevo Ganimédes, sucesor de aquella maldita Hébe [1].

Despues de la sopa se presentó un gran plato de asado para acabar de saciar á los señores ladrones, los cuales bebian tanto como comian, y en breve tiempo se pusiéron todos de buen humor, y comenzáron á meter mucha bulla. Hablaban todos á un mismo tiempo: uno comenzaba una historia, otro le interrumpia con un chiste, ó con una frialdad: este grita, aquel canta; y en fin, ya no se entendian unos á otros. Fatigado Rolando de una escena, en que él ponia mucho de su parte, pero todo inútilmente, levantó la voz en un tono que impuso silencio á la compañía. Señores, les dijo, atencion á lo que voy á proponeros. En vez de aturdirnos unos á otros, hablando todos á un tiempo, ¿no seria mejor divertirnos, y hablar como hombres de juicio y de razon? Ahora me ocurre un pensamiento. Desde que vivimos juntos nunca hemos tenido la curiosidad de informarnos recíprocamente de qué familia ó casa somos, ni de la serie de aventuras por donde vinímos á abrazar esta profesion. Con todo, me parece esta una cosa muy digna de saberse. Hagámonos, pues, esta confianza, que podrá servir no ménos para nuestra diversion que para nuestro gobierno. El teniente y los demas, como si tuvieran alguna cosa buena que contar, aceptáron con grandes demostraciones de alegría la proposicion del capitan, el cual comenzó á hablar en estos términos.

Ya saben ustedes, señores, que yo soy hijo único de un rico vecino de Madrid. Celebróse mi nacimiento en la familia con grandes regocijos. Mi padre, que ya era viejo, sintió suma alegría al verse con un heredero, y mi madre no quiso que otra mas que ella me diese de mamar. Vivia entónces mi abuelo materno. Era un hombre que solo sabia rezar su rosario, y contar sus proezas militares, porque habia servido al rey muchos años, y no se ocupaba ya en mas. Insensiblemente vine yo á ser el ídolo de estas tres personas. Contínuamente me tenian en brazos. Por miedo de que el estudio no me fatigase en mis primeros años, me los dejáron pasar en los divertimientos mas pueriles. No conviene, decia mi padre, que los niños se apliquen á cosas serias hasta que el tiempo haya madurado un poco su razon. Esperando á esta madurez, no aprendia á leer ni escribir; mas no por eso perdia el tiempo. Mi padre me enseñaba mil géneros de juegos;

[1] *Hébe* tenia en el cielo el oficio de servir el nectar á los dioses en copas de oro; y habiendo un dia dado un tropezon, y caido sobre Minerva, en términos de que se ofendiese el pudor de esta diosa, para evitar iguales acontecimientos se le dió por sucesor á Ganimédes.

conocia yo perfectamente los naipes, jugaba á los dados, y mi abuelo me contaba mil novelas sobre las expediciones militares en que se habia hallado. Cantábame siempre unas mismas coplas acerca de dichas expediciones: cuando en espacio de tres meses habia aprendido bien diez ó doce versos, los repetia sin errar un punto delante de mis padres, los cuales se admiraban de mi prodigiosa memoria. No celebraban ménos mi agudo ingenio, cuando, valiéndome de la libertad que tenia para decir cuanto me viniese á la boca, interrumpia sus conversaciones para decir á tuerto ó derecho todo lo que me ocurria. Entónces mi madre me sufocaba á caricias, y mi buen abuelo lloraba de puro gozo. No les iba en zaga mi padre: siempre que me oía algun despropósito ó alguna bachillería, mirándome con gran ternura, exclamaba: ¡Oh qué gracioso eres, y qué lindo! Con estas alas no reparaba en hacer impunemente en su presencia las mas indecentes acciones. Todo me lo perdonaban, y todos me adoraban. Habia entrado ya en doce años, y aun no tenia ningun maestro. Buscáronme finalmente uno, pero mandándole expresamente que me enseñase, mas sin facultad para darme el menor castigo. A lo sumo le permitiéron que alguna vez me amenazase solo para intimidarme. Sirvió de poco este permiso, porque me burlaba de las amenazas de mi preceptor, ó bien con las lágrimas en los ojos iba á quejarme á mi madre ó á mi abuelo, diciéndoles que el ayo me habia maltratado. En vano acudia el pobre diablo á desmentirme: teníanle por un hombre brutal, y siempre me creían á mí mas que á él. Un dia me arañé yo mismo, y me fuí á quejar del maestro porque me habia desollado: inmediatamente le despidió de casa mi madre sin querer darle oidos, por mas que protestaba al cielo y á la tierra que ni siquiera me habia tocado.

De este mismo modo me fuí desembarazando de mis preceptores hasta que me presentáron uno como le deseaba y me convenia para acabarme de perder. Era un bachiller de Alcalá; ¡excelente maestro para un hijo de familia! Era inclinado á mugeres, al juego y á la taberna. No me podian haber puesto en mejores manos. Desde luego se dedicó á ganarme por el amor y por la dulzura. Consiguiólo, y por este medio logró que tambien le amasen mis padres, los cuales me entregáron enteramente á su gobierno. No tuviéron de qué arrepentirse, porque en breve tiempo y desde luego me perfeccionó en la ciencia del mundo. A fuerza de llevarme consigo á todos los parages donde tenia su diversion, me inspiró de tal manera la aficion á ello; que, á excepcion del latin, en lo demas era yo un muchacho universal. Cuando vió que ya no tenia necesidad de sus preceptos fué á enseñarlos á otra parte.

Si en mi infancia habia vivido tan libremente á vista de mis padres, cuando comenzé á ser dueño de mis acciones tuve sin duda mayor libertad. En el seno de mi familia fué donde dí las prime-

ras pruebas del aprovechamiento de mi educacion. Burlábame de ellos á las claras y á todos momentos. Reíanse de mis intrepideces, y tanto mas las celebraban, cuanto eran mas vivas y mas intolerables. Miéntras tanto cometia todo género de desórdenes con otros muchachos de mi edad y de mi humor. Como nuestros padres no nos daban todo el dinero que habíamos menester para proseguir en una vida tan deliciosa, cada uno robaba en su casa cuanto podia, y cuando esto no alcanzaba, nos dímos á robar de noche, y siempre con fruto. Por desgracia llegó algun rumor de esto á los oidos del corregidor. Quiso mandarnos prender; pero fuímos avisados con tiempo de su mala intencion. Recurrímos á la fuga, y dímonos á ejercitar el mismo oficio en los caminos públicos. Desde entónces acá he tenido la dicha de haber envejecido en la profesion, á pesar de los peligros que son anejos á ella.

Cuando el capitan acabó de hablar, el teniente tomó la palabra, y dijo así: Señores, una educacion enteramente contraria á la del señor Rolando produjo en mí el mismo efecto que en él. Mi padre fué carnicero en Toledo, y el hombre mas feroz que habia en toda la ciudad: mi madre no era de condicion mas suave que su marido. Desde mi niñez me comenzáron á azotar á cual mas podia, y como á competencia uno de otro. Cada dia recibia mil azotes. La mas mínima falta que cometiese era castigada con el mayor rigor. En vano les pedia perdon con las lágrimas en los ojos, prometiendo la enmienda: no habia misericordia para mí, y las mas veces me castigaban sin razon. Cuando mi padre me sacudia, siempre mi madre se ponia de su parte, en lugar de interceder por mí. Estos malos tratamientos me inspiráron tanta aversion á la casa paterna, que ántes de cumplir los catorce años me escapé de ella. Tomé el camino de Aragon y llegué á Zaragoza pidiendo limosna. Enhebréme allí con unos pordioseros que pasaban una vida bastantemente feliz y acomodada. Enseñáronme á contrahacer el ciego, el estropeado, y á figurar en las piernas unas llagas postizas. Todas las mañanas, á la manera de los comediantes que se ensayan para representar sus papeles, nos ensayábamos nosotros para representar los nuestros, y despues cada uno iba á ocupar su puesto. Por la noche nos juntábamos y nos reíamos de los que se habian compadecido de nosotros por el dia. Canséme presto de vivir entre aquellos miserables, y queriendo juntarme con otra gente mas honrada, me asocié con unos *caballeros de la industria*. Enseñáronme á hacer bellos juegos de manos; pero nos vímos precisados á salir presto de Zaragoza, porque nos descompusímos con cierto ministro de justicia que siempre nos habia protegido. Cada uno tomó su partido. Yo, que me sentia dispuesto á emprender grandes hechos, me acomodé en una tropa de hombres valerosos que hacian contribuir á los pasageros y caminantes, agradándome tanto su modo de vivir,

que desde entónces acá no he querido buscar otro. Si me hubieran dado otra educacion mas suave, probablemente no sería ahora mas que un pobre carnicero, cuando me hallo hoy con el honor y con el grado de vuestro teniente.

Señores, dijo entónces un ladron que estaba sentado entre el teniente y el capitan; las historias que acabamos de oir no son tan variadas ni tan curiosas como la mia. Debo mi nacimiento á una aldeana ó labradora de las cercanías de Sevilla. Tres semanas despues que me dió á luz, como era todavía moza, bien parecida, aseada y muy robusta, la buscáron para que criase un niño, hijo de padres distinguidos, que acababa de nacer en dicha ciudad. Aceptó con gusto la propuesta, y fué á Sevilla para traerse el niño á casa. Entregáronsele, y apénas se vió con él en su aldea, cuando observó que él y yo eramos algo parecidos, y esta observacion le excitó el pensamiento de trocarnos, con la esperanza de que con el tiempo le agradeceria yo el buen oficio. Mi padre, que no era mas escrupuloso que su honrada muger, aprobó la superchería. De suerte que, habiéndonos mudado de pañales, el hijo de don Rodrigo de Herrera fué enviado con mi nombre á otra ama para que le criase, y á mí me crió mi madre bajo el nombre del otro.

Digan lo que quisieren sobre el instinto y fuerza de la sangre, los padres del caballerito fácilmente se dejáron engañar. No tuviéron la mas mínima sospecha de la pieza que les habian jugado, y hasta los siete años me tuviéron siempre en sus brazos; y siendo su intencion hacerme un caballero completo, me buscáron todo género de maestros; pero los mas hábiles suelen hallar discípulos que les hacen poco honor: yo fuí uno de estos. Tenia poca disposicion para los ejercicios que me enseñaban, y mucho ménos inclinacion á las ciencias en que me querian instruir. Gustaba mas de jugar con los criados de casa, yéndolos á buscar á la caballeriza y á la cocina. Pero el juego no fué mucho tiempo mi pasion dominante. Aficionéme al vino, y me emborrachaba todos los dias. Retozaba con las criadas; pero particularmente me dediqué á cortejar á una moza rolliza de cocina, cuyo desembarazo y buen color me gustaban mucho, pareciéndome que merecia mis primeras atenciones. Enamorábala con tan poca cautela, que hasta el mismo don Rodrigo lo conoció. Reprehendióme ágriamente, afeándome la bajeza de mis inclinaciones; y por temor de que la presencia del objeto hiciese inútiles sus reprimendas, despidió de casa á mi Dulcinea.

Irritóme mucho este proceder, y resolví vengarme. Robé sus pedrerías á la muger de don Rodrigo; corrí en busca de mi bella Helena, que vivia en casa de una lavandera amiga suya; saquéla de ella á la mitad del dia para que ninguno lo supiese, y aun pasé mas adelante. Llevéla á su tierra, donde nos casámos solemne-

mente, así por dar este despique mas á los Herreras, como por dejar á los hijos de familia un ejemplo tan bueno que imitar. Tres meses despues de mi arrebatado matrimonio supe que don Rodrigo habia muerto. No dejé de sentir su muerte. Partí prontamente á Sevilla á pedir su herencia, pero hallé las cosas muy mudadas. Mi madre habia ya fallecido, y ántes de su muerte tuvo la indiscrecion de declarar lo que habia hecho, en presencia del cura y de otros buenos testigos. El hijo de don Rodrigo ocupaba ya mi lugar, ó por mejor decir el suyo, y acababa de ser reconocido por tal con tanto mayor aplauso y alegría, cuanto era menor la satisfaccion que yo les causaba. De manera que, no teniendo nada que esperar en Sevilla, y fastidiado ya de mi muger, me agregué á ciertos caballeros de fortuna, bajo cuya disciplina dí principio á mis caravanas.

Acabó su historia aquel ladron, y comenzó otro la suya, diciendo que él era hijo de un mercader de Burgos, y que en su mocedad, llevado de una indiscreta devocion, habia tomado el hábito de cierta religion muy austera, de la cual habia apostatado algunos años despues. En fin, todos los ocho ladrones habláron por su turno, y cuando los hube á todos oido, no me admiré de verlos juntos. Mudáron luego de conversacion, y propusiéron varios proyectos para la próxima campaña, sobre los cuales tomáron su resolucion, y se fuéron á la cama. Encendiéron bujías, y cada uno se retiró á su cuarto. Yo seguí al capitan Rolando al suyo, y miéntras le ayudaba á desnudar: Ahora bien, Gil Blas, me dijo, ya ves nuestro modo de vivir. Siempre estamos alegres. Entre nosotros no se da lugar al tedio ni á la envidia. Jamas se oye aquí discordia ni disension: estamos mas unidos que frailes. Tú comienzas ahora, hijo mio, á gozar una vida muy agradable, pues no te tengo por tan tonto que te dé pena el vivir entre ladrones.

CAPITULO VI.

Del intento de escaparse Gil Blas, y éxito de su tentativa.

Despues que el capitan de bandoleros hizo esta apología de su honrada profesion, se metió en la cama: yo quité la mesa, y puse todas las cosas en su lugar. Fuíme despues á la cocina, donde Domingo (así se llamaba el negro) y la tia Leonarda me esperaban cenando. Aunque no tenia hambre me puse á la mesa. No podia atravesar bocado, y viéndome tan triste, como era regular estarlo, procuraban consolarme aquellas dos análogas figuras; pero sus consuelos contribuían mas á mi desesperacion que á mi alivio. ¿De qué te afliges, hijo? me preguntó la vieja:

ántes bien debieras alegrarte de verte entre nosotros: eres mozo, y pareces dócil, con que presto te perderias en el mundo, donde hallarias libertinos que te meterian en todo género de disoluciones, cuando aquí está segura tu inocencia. Tiene razon la señora Leonarda, dijo el viejo negro con una voz muy grave, y se puede añadir á lo que ha dicho, que en el mundo no se encuentran mas que trabajos. Da muchas gracias á Dios, amigo mio, porque de una vez para siempre te ha librado de los peligros, disgustos y aflicciones de la vida.

Sufrí con paciencia estos discursos, porque de nada me serviria el inquietarme. En fin, Domingo, despues de haber comido y bebido bien, se fué á su caballeriza. Leonarda cogió una linterna, y me condujo á una covacha, que servia de cementerio á los ladrones que morian de muerte natural, donde ví un lecho que mas parecia tumba que cama. Este es tu cuarto, me dijo la vieja, pasándome la mano por la cara. El mozo cuya plaza tienes el honor de ocupar durmió en esa cama el tiempo que vivió con nosotros, y sus huesos reposan debajo de ella: él se dejó morir en la flor de su edad: no seas tú tan simple que imites su ejemplo. Diciendo esto, entregóme la linterna, y volvióse á su cocina. Puse la luz en el suelo, arrojéme sobre aquel miserable lecho, no tanto para reposar, cuanto para entregarme á mis tristes reflexiones. ¡Oh cielos! exclamé; ¿habrá situacion mas infeliz que la mia? ¡Quieren que renuncie para siempre el consuelo de ver la cara del sol; y como si no bastara hallarme enterrado vivo á los diez y ocho años de mi edad, me veo reducido á servir á unos ladrones, á pasar el dia entre malvados, y la noche con los muertos! Estos pensamientos, que me parecian muy dolorosos, y con efecto lo eran, me hacian llorar amargamente y sin consuelo. Maldecia mil veces la gana que le habia dado á mi tio de enviarme á Salamanca. Arrepentíame de haber tenido tanto miedo á la justicia de Cacabelos, y quisiera haber padecido el tormento ántes que verme donde me hallaba. Pero considerando que me consumia inútilmente en vanos lamentos, comenzé á discurrir en los medios de librarme. ¿Pues qué? me decia yo á mi mismo, ¿será por ventura imposible encontrar modo de escaparme de aquí? Los ladrones duermen profundamente, la cocinera y el negro harán lo mismo dentro de poco tiempo: miéntras todos estén dormidos ¿no podré yo á favor de esta linterna hallar el camino por donde bajé á este calabozo infernal? A la verdad no sé si tendré bastante fuerza para levantar la trampa que cubre la entrada, pero probarémos; no quiero omitir nada de cuanto pueda hacer. La desesperacion me prestará fuerzas, y puede ser que me salga con ello.

Tomada esta gran resolucion, me levanté cuando me pareció

que Leonarda y Domingo podian ya estar dormidos. Cogí la linterna, salí de mi covacha, y me encomendé á todos los santos del cielo. No dejó de costarme alguna dificultad el acertar con las vueltas y revueltas de aquel laberinto. Llegué en fin á la puerta de la caballeriza, y me hallé en el camino que buscaba. Fui andando y acercándome á la trampa con cierta alegría mezclada de temor: mas ¡ay! en medio del camino me encontré con una maldita reja de hierro bien cerrada, y cuyas barras estaban tan juntas, que apénas podia pasar la mano por entre ellas. Víme cortado y perdido con aquel nuevo impedimento que al entrar no habia advertido por estar abierta la reja. Con todo, no dejé de probar si podia abrir el candado. Examiné la cerradura, haciendo todo lo que pude por forzarla, cuando de repente me aplicáron en las espaldas cinco ó seis fuertes latigazos con un buen vergajo de buey. Dí un grito que resonó en toda la caverna; y mirando atrás ví al maldito negro en camisa, con una linterna sorda en una mano, y con el azote en la otra. ¡ Ola, bribonzuelo! me dijo, ¿querias escaparte? no amiguito, no esperes sorprenderme. Creiste que estaria abierta la reja; pues sábete que siempre la encontrarás cerrada. Cuando atrapamos á alguno, le guardamos aquí, mal que le pese, y si logra escaparse ha de ser mas ladino que tú.

Miéntras tanto, al grito que yo habia dado despertáron tres ladrones, los cuales se levantáron y vistiéron á toda priesa, creyendo que la santa Hermandad venia á echarse sobre ellos. Llamáron á los demas, que en un instante se pusiéron en pié. Toman las espadas y carabinas, y medio desnudos acuden á donde estábamos Domingo y yo. Pero luego que se informáron ó entendiéron el orígen del rumor que habian oido, su inquietud se convirtió en grandes carcajadas. ¿ Como así, Gil Blas? me dijo el ladron apóstata, ¿no ha mas que seis horas que estás con nosotros, y ya querias apostatar? Bien se conoce tu aversion al silencio y al retiro. ¿Qué harias si fueses cartujo? Anda, vete á la cama, que por esta vez basta por castigo los vergajazos con que te regaló Domingo; pero si otra vez vuelves á intentar escaparte, por san Bartolomé que te hemos de desollar vivo. Diciendo esto se retiró. Los demas ladrones se volviéron á sus cuartos; el viejo negro muy ufano de su hazaña se recogió á su caballeriza, y yo me volví á zambullir en mi cementerio, pasando lo restante de la noche en suspirar y llorar.

CAPITULO VII.

De lo que hizo Gil Blas, no pudiendo hacer otra cosa.

Los primeros dias pensé morirme, rindiendo la vida á la melancolía que me consumia; pero al fin mi genio me inspiró que sufriese y disimulase. Esforzéme á mostrarme ménos triste. Comenzé á cantar y á reir, aunque sin gana. En una palabra, supe disfrazarme tan bien, que Leonarda y Domingo cayéron en la red, y creyéron buenamente que ya el pájaro se habia acostumbrado á la jaula. Lo mismo juzgáron los ladrones. Manifestábame muy alegre cuando les echaba de beber, y de cuando en cuando los divertia tambien con alguna chocarrería ó bufonada. Esta libertad que me tomaba, les daba mucho gusto en vez de enfadarlos. Gil Blas, me dijo el capitan en cierta ocasion en que yo hacia el gracioso, has hecho bien en desterrar la melancolía. Me gusta mucho tu espíritu y tu buen humor. No se conoce á la gente al principio: yo no te tenia por tan agudo y tan jovial.

Tambien los demas me honráron con mil alabanzas, exhortándome á estar siempre de buen humor. Parecióme que todos estaban muy contentos conmigo; y aprovechándome de tan buena ocasion: Señores, les dije, permítanme ustedes que les descubra mi pecho. Desde que estoy en su compañía no me conozco á mí mismo; paréceme que no soy el que era. Ustedes han desvanecido las preocupaciones de mi educacion. Insensiblemente se me ha pegado su espíritu, y he tomado el gusto á su honrada profesion. Me muero por merecer el honor de ser uno de sus compañeros, y de tener parte en los peligros de sus gloriosas proezas. Todos aplaudiéron este discurso, y alabáron mi buena voluntad; pero unanimemente conviniéron en que me dejarian servir por algun tiempo, para probar mi vocacion, y que despues correria mis caravanas, y al cabo se me conferiria la honorífica plaza á que aspiraba.

Hube de conformarme por fuerza, y continuar en vencerme y en ejercer mi oficio de copero. A la verdad quedé muy sentido; porque solo pretendia ser ladron por tener libertad de salir con los demas, esperando que en alguna de sus correrías se me presentaria ocasion de escaparme de ellos. Esta única esperanza era la que me mantenia vivo. Sin embargo, el tiempo de la probacion me parecia largo, y mas de una vez intenté sorprender la vigilancia de Domingo, pero inútilmente. Siempre estaba muy alerta, tanto que no bastarian cien Orfeos para encantar á aquel Cerbero. Es verdad que por no hacerme sospechoso no emprendia todo lo que podia hacer para engañarle. Veíame precisado

á vivir con la mayor cautela, porque el negro era ladino, y observaba mucho todos mis pasos, palabras y movimientos. Así pues apelé á la paciencia, remitiéndome al tiempo que los ladrones me habian prescrito para recibirme en su congregacion, cuyo dia esperaba con tanta ansia, como si hubiera de entrar en una compañía de honrados comerciantes.

En fin, gracias al cielo, llegó al cabo de seis meses este dichoso dia. El señor Rolando dijo á sus camaradas: Caballeros, es preciso cumplir la palabra que dímos al pobre Gil Blas. A mi me parece bien este muchacho, y espero que tendrémos en él un hombre de provecho. Soy de sentir que mañana le llevemos con nosotros, para que dé principio á coger laureles en los caminos reales. Nosotros mismos le hemos de poner en el que guia á la gloria. Todos se conformáron con el parecer de su capitan; y para hacerme ver que ya me miraban como á uno de ellos, desde aquel momento me dispensáron de servirles. Restituyéron á la señora Leonarda en el empleo que ántes tenia, y de que la habian exonerado para honrarme á mí con él. Hiciéronme arrimar el vestido que llevaba encima, y consistia en una simple jaquetilla muy usada, y me acomodáron todos los despojos de un caballero que acababan de robar: despues de lo cual me dispuse á hacer mi primera campaña.

CAPITULO VIII.

Acompaña Gil Blas á los ladrones; qué empresa acomete en los caminos reales.

Hácia el fin de una noche de setiembre salí del soterráneo con los ladrones. Iba armado como todos con carabina, pistolas, espada y una bayoneta, y montaba un buen caballo que habian quitado al caballero cuyos vestidos me habian tocado en suerte. Como habia estado tanto tiempo en la oscuridad, cuando amenećió no podia sufrir la luz, pero poco á poco se fuéron acostumbrando mis ojos á tolerarla.

Pasámos por cerca de Ponferrada, y nos metímos en un bosquecillo á orilla del camino de Leon. Allí estuvímos esperando á que la fortuna nos ofreciese algun buen lance, cuando descubrimos un religioso de la órden de Santo Domingo montado, contra la costumbre de estos buenos padres, en una muy mala mula. ¡Bendito sea Dios! exclamó sonriéndose el capitan: he aquí el grande ensayo de Gil Blas. Es preciso que vaya á registrar el bolsillo de aquel fraile: verémos como se porta. Todos los camaradas conviniéron efectivamente en que aquella comision era la que me correspondia, exhortándome á que saliese de ella con lucimiento. Espero, señores, dije, que quedaréis contentos. Voy

á despojar á aquel padre, á dejarle tan desnudo como la palma de la mano, y traer aquí su mula. Eso no, dijo Rolando, no merece la pena: alíviale solamente del bolsillo y tráelo: no te pedimos mas. En esto salí del bosque, y me encaminé al religioso, pidiendo al cielo me perdonase la accion que iba á ejecutar con tanta repugnancia. Bien hubiera querido poder escaparme en aquel mismo punto; pero todos mis compañeros estaban mejor montados que yo, y si me vieran huir, correrian tras mí, y presto me atraparian ó me espolearian por las espaldas con una descarga de sus carabinas, con la que me hubiera ido muy mal; y así no me atreví á exponerme á una accion tan poco segura. Llegué pues al padre, y pedíle la bolsa, poniéndole al pecho una pistola. Paróse un poco á mirarme, y sin mostrarse muy sobresaltado: Muy mozo eres, hijo mio, me dijo, y muy temprano te has puesto á tan vil oficio. Padre mio, le respondí, sea vil ó no lo sea, me alegrara haberle empezado mas presto. ¡Ah querido! me replicó el buen religioso, que no podia comprender el sentido de mis palabras, ¿ qué es lo que dices? ¡ Oh, qué ceguedad! Escúchame, y te haré presente el infeliz estado en que te hallas. ¡Oh, padre mio! le interrumpí con precipitacion, no se tome vuesa reverencia ese trabajo, y déjese de moralizar, que no vengo á los caminos públicos á que me prediquen: quiero dinero y no sermones. ¡Dinero! me dijo, muy maravillado. Mal conoces la caridad de los Españoles, si crees que las personas de mi profesion y de mi carácter lo necesitan para viajar: en todas partes nos reciben y hospedan con agrado, nos tratan muy bien, y cuando partimos, solo nos piden nuestras oraciones: en fin, nosotros no llevamos dinero para caminar, y nos ponemos enteramente en manos de la Providencia. Pero al fin, padre mio, concluyamos, mis compañeros me están esperando en aquel bosque; eche prontamente la bolsa en tierra, ó sino le mato.

A estas palabras, que pronuncié colérico y amenazándole, el buen religioso mostró verse quitar la vida. Espera, me dijo, voy á satisfacerte, ya que absolutamente no puede ser otra cosa; veo que con vosotros es ociosa toda figura retórica. Diciendo esto sacó de debajo del hábito una gran bolsa de cuero, y la dejó caer en el suelo. Díjele entónces que podia continuar su camino, y él lo hizo sin esperar á que tuviese el trabajo de repetírselo. Dió cuatro espolazos á la mula, que desmintió la mala opinion en que yo la tenia de ser tan buena maula como la de mi tio; y la bestia, dándose por entendida del caritativo aviso, comenzó desde luego á andar á buen paso. Apénas el fraile se alejó de mí, cuando me apeé, recogí el bolson, que pesaba mucho, y volví á meterme en el bosque, donde los camaradas me esperaban con impaciencia para darme mil parabienes por mi

gloriosa victoria, como si me hubiera costado mucho. Apénas me diéron lugar de apearme segun se apresuraban á abrazarme. Animo, Gil Blas, me dijo Rolando, has hecho maravillas. Durante tu expedicion no apartámos los ojos de tí; observé tu firmeza, tu resolucion, y todos tus movimientos; y desde luego te pronostico que con el tiempo serás un heróico ladron, y el terror de los caminos reales. El teniente y los demas aplaudiéron la prediccion, asegurando que no podia dejar de verificarse algun dia. Dí á todos las gracias por el buen concepto que habian formado de mí, prometiendo hacer todos los esfuerzos posibles para mantenerlo.

Despues que alabáron, tanto mas cuanto ménos lo merecia, la villana accion que habia hecho, les entró la curiosidad de examinar la presa. Veamos, dijéron, qué contiene la bolsa del religioso. Sin duda, añadió uno de ellos, que estará bien provista, porque estos padres no viajan como peregrinos. Desatóla el capitan, abrióla, y sacó dos ó tres puñados de medallitas de cobre, mezcladas con agnus Dei, y algunos escapularios. Al ver el hurto de una moneda tan nueva, todos prorrumpiéron en tan descompasadas carcajadas, que pensáron reventar de risa. A la verdad, exclamó el teniente, que todos debemos estar muy agradecidos al señor Gil Blas: el primer ensayo que ha hecho puede ser muy saludable á la compañía. A esta bufonada siguiéron otras de los demas. Aquellos malvados, y sobre todos el apóstata, se divirtiéron con mil impías truhanerías sobre la materia, profiriendo dichos que mostraban bien la corrupcion de sus costumbres. Solo yo no tenia gana de reir. Verdad es que me la quitaban los bufones que tanto se alegraban á mi costa. Cada uno me flechaba alguna pulla, y hasta el capitan me dijo: Aconséjote, amigo Blas, que en adelante no te vuelvas á meter con frailes, porque son mas agudos y chuscos que tú.

CAPITULO IX.

Del serio lance que siguió á la aventura del fraile.

Estuvímos en el bosque la mayor parte de aquel dia sin haber visto pasagero alguno que enmendase el chasco que nos habia dado el religioso. Salimos en fin para restituirnos á nuestro soterráneo, persuadidos de que las expediciones del dia se habian acabado con el risible suceso que todavía daba materia á la conversacion y á las chuffetas, cuando descubrímos á lo léjos un coche tirado de cuatro mulas. Acercábase á nosotros á gran paso y le acompañaban tres hombres á caballo, que parecian venir bien armados. Rolando nos mandó hacer alto para tratar de lo que

se habia de hacer; y la resolucion fué que se les atacase. Pusímonos todos en órden, segun la disposicion del capitan, y marchámos en órden de batalla acercándonos al coche. No obstante los aplausos que habia recibido en el bosque, se apoderó de mí un temblor universal, y sentí bañado todo el cuerpo de un sudor frio, que no me presagiaba cosa buena. Por mayor fortuna mia me hallaba á la frente del cuerpo de batalla en medio del capitan y del teniente, que de propósito me pusiéron entre los dos para que me hiciese al fuego desde luego. Reparó Rolando lo mucho que la naturaleza estaba padeciendo en mi: me miró con ojos torvos, y con voz bronca me dijo: Oye, Gil Blas, trata de hacer tu deber; porque te advierto que, si te acobardas, te levanto de un pistoletazo la tapa de los sesos. Estaba muy persuadido de que lo haria mejor que lo decia, para no aprovecharme del dulce y fraternal aviso: y así solo pensé en recomendar mi alma á Dios.

Entre tanto el coche y los caballeros se nos venian ácercando. Desde luego conociéron la casta de pájaros que eramos; y adivinando nuestro intento por la ordenanza y postura en que nos veían, se paráron á tiro de fusil. Todos traían armas; y miéntras se preparaban á recibirnos, salió del coche un hombre de buen parecer y ricamente vestido. Montó en un caballo de mano, que uno de los montados tenia por la brida, y se puso á la frente de los demas. Aunque eran solo cuatro contra nueve, se arrojáron á nosotros con un brio que aumentó mi temor. No por eso dejé de prevenirme para disparari m carabina, aunque temblaban todos los miembros de mi cuerpo como si estuviera azogado; mas, por contar las cosas como pasáron, cuando llegó el caso de dispararla, cerré los ojos, y volví la cabeza á otra parte, de manera que aquel tiro nunca puede ser á cargo de mi conciencia.

No me detendré en referir las circunstancias de la accion, pues aunque me hallaba presente nada veía; porque turbada con el terror la imaginacion, me ocultaba el horror de un espectáculo que verdaderamente me sacó fuera de mí. Lo único que puedo decir es que, despues de un gran ruido de mosquetazos y carabinazos, oí gritar á mis camaradas: *Victoria! victoria!* Al oir esta aclamacion se disipó el miedo que se habia apoderado de mis sentidos, y ví tendidos en el campo los cadáveres de los cuatro que venian á caballo. De nuestra parte solo murió el apóstata, que en esta ocasion recibió lo que merecia por su apostasía y sus malas chanzas sobre los escapularios y medallas. El teniente fué herido en un brazo, pero muy levemente, pues el tiro apénas hizo mas que rozarle un poco el pellejo.

Corrió luego el señor Rolando á la portezuela del coche, y vió dentro una dama de veinte y cuatro á veinte y cinco años, que le pareció hermosa, aun en el triste estado en que se hallaba. Habiase desmayado durante la refriega, y aun no habia vuelto en

sí: miéntras él se ocupaba en mirarla, nosotros atendímos á la presa: lo primero que hicimos fué apoderarnos de los caballos que habian servido á los muertos, y que espantados con los tiros se habian descarriado despues de quedar sin guias. Las mulas del coche permaneciéron quietas, aunque durante la accion se habia apeado el cochero para ponerse en salvo. Echámos pié á tierra para quitarles los tirantes, y las cargámos con los cofres que venian en la zaga y delantera del coche. Hecho esto, se sacó de él á la señora por órden del capitan, la cual aun no habia recobrado los sentidos, y se la puso á caballo con uno de los ladrones mejor montados, dejando en el camino el coche, y á los muertos despojados de sus vestidos, y llevándonos la señora, las mulas, los caballos y preseas.

CAPITULO X.

De qué modo se portáron los bandoleros con la señora desmayada. Gran proyecto de Gil Blas, y sus resultas.

Llegámos á la cueva una hora despues de anochecido. Lo primero que hicimos fué meter las mulas en la caballeriza, atarlas al pesebre y cuidar de ellas; porque el viejo negro hacia tres dias que estaba en cama, rendido á crueles dolores de gota, y á un reumatismo, que apénas le dejaba libre mas que la lengua para emplearla en mostrarnos su impaciencia, prorumpiendo en las mas horribles blasfemias: dejámos á aquel miserable jurar y blasfemar, y fuimos á la cocina á cuidar de la señora que estaba sobrecogida de un parasismo mortal. Nos dímos tan buena maña, que lográmos volviese del desmayo: mas cuando recobró sus sentidos, y se vió entre unos hombres que no conocia, sintió todo el peso de su desgracia, y comenzó á desesperarse. Todo lo mas horroroso que el sentimiento y el dolor pueden representar á la imaginacion, otro tanto se veía pintado en sus ojos, que levantaba al cielo, como para quejarse de las indignidades que la amenazaban. Cediendo entónces á imágenes tan espantosas, volvió de repente á desmayarse, cerró sus bellos ojos; y los ladrones temiéron que iban á perder aquella preciosa presa. El capitan, pareciéndole mejor abandonarla á sí mismo, que atormentarla con nuevos socorros, mandó la llevasen á la cama de Leonarda, dejándola sola y encomendada á su buena suerte.

Pasámos nosotros á la sala, y uno de los ladrones, que habia sido cirujano, reconoció el brazo del teniente, y le aplicó bálsamo. Hecha esta operacion, se pasó á ver lo que habia en los cofres. Halláronse algunos llenos de telas y encajes, otros de vestidos, y el último que se reconoció contenia algunos talegos de doblones, cuya vista regocijó mucho á los interesados. Con-

cluido este registro, la cocinera puso la mesa, y sirvió la cena. Desde luego se movió la conversacion sobre nuestra gran victoria, y Rolando, volviéndose á mí, me dijo : Confiesa, Gil Blas, que has pasado un gran susto. No lo puedo negar, respondí yo ; ántes bien lo confieso de buena fé ; pero déjenme ustedes hacer dos ó tres campañas, y entónces se verá si sé pelear como un Cid. Toda la compañía se puso de mi parte, diciendo : Se le debe perdonar, porque la accion fué muy empeñada, y, para un mozo que jamas habia visto tirar un tiro, no lo ha hecho mal.

Hablóse luego de las mulas y caballos que habíamos traido, y resolvióse que al dia siguiente iríamos todos á venderlos á Mansilla, donde verosímilmente no habria llegado todavía la noticia de nuestra hazaña. Resuelto esto acabámos de cenar, y nos fuímos á la cocina á ver á la pobre señora. Hallámosla en el mismo estado. Con todo eso, y aunque apénas se percibia en ella un leve aliento de vida, algunos ladrones no dejaban de mirarla con ojos profanos, y hubieran satisfecho sus brutales deseos á no haberles contenido el capitan, representándoles que á lo ménos debian de esperar á que se recobrase de aquel abatimiento de tristeza que la tenia casi sin sentido. El respeto con que miraban al capitan refrenó su incontinencia : sin esto ninguna cosa hubiera salvado á la señora, y aun despues de su muerte no habria estado seguro su honor.

Dejámos en tan triste situacion á aquella infeliz señora, contentándose Rolando con encargar á Leonarda que la cuidase, y nos retirámos cada cual á nuestro cuarto. Por lo que á mí toca, apénas me acosté, cuando, en vez de entregarme al sueño, solo me ocupé en considerar la infelicidad de aquella pobre señora. No dudaba que fuese persona de distincion, y por lo mismo me parecia ser mas deplorable su suerte. No podia pensar sin estremecerme en los horrores que la esperaban, y me sentia tan fuertemente conmovido, como si la sangre ó el amor me hubieran unido á ella. En fin, despues de haberme compadecido de su destino, solo pensé en los medios de preservar su honor del peligro que corria, y en fugarme yo mismo de la maldita cueva. Acordéme de que el negro no se podia mover á causa de sus dolores, y la cocinera tenia la llave de la reja. Este pensamiento me acaloró la imaginacion, y me inspiró un proyecto, que medité muy bien, y á cuya ejecucion dí principio de la manera siguiente.

Fingí que me habia asaltado un dolor cólico. Prorrumpí desde luego en ayes y quejidos, y despues empezé á dar gritos y alaridos lastimosos. Despertáron al ruido los compañeros, acudiéron todos á mi cuarto, y me preguntáron qué tenia. Respondíles que estaba padeciendo un horrible cólico ; y para que lo creyesen mejor apretaba los dientes, hacia gestos y espantosas contorsiones, revolviéndome á todas partes, y agitándome extrañamente.

Hecho esto, de repente me quedé muy tranquilo y sosegado, como si me hubieran dado algunas treguas los dolores. Un momento despues comenzé á revolcarme en la cama y á morderme las manos. En una palabra, representé con tal primor mi papel, que los ladrones, no obstante de ser tan sutiles y tan astutos, se dejáron engañar, y creyéron que efectivamente padecia violentísimos dolores. Así pues, todos se diéron la mayor priesa á socorrerme. Uno me traia una botella de aguardiente, y me hacia beber la mitad; otro á pesar mio me administraba una lavativa de aceite de almendras dulces; otro iba á calentar paños, y casi abrasando me los ponia en la boca del estómago. En vano pedia misericordia: ellos atribuian mis clamores á la fuerza del cólico, y me hacian padecer dolores verdaderos, queriéndome aliviar de los que no tenia. En fin, no pudiendo ya sufrir mas, me ví obligado á decir, que ya no sentia retortijones, y que no necesitaba de remedios. Cesáron de mortificarme con ellos, y yo me guardé bien de quejarme porque no volviesen á aplicármelos.

Duró esta escena casi tres horas; y juzgando los ladrones que ya no podia tardar en venir el dia, partiéron todos á Mansilla. Manifesté gran deseo de acompañarlos, y me quise levantar para que lo creyesen; pero no lo permitiéron. No, no, Gil Blas, me dijo Rolando, quédate aquí, hijo mio, porque te podria repetir el cólico: otra vez vendrás con nosotros, que por hoy no estás en estado de hacerlo. Mostréme muy sentido de no ser de la partida, y lo fingí con tanta naturalidad, que ninguno tuvo la menor sospecha de lo que yo meditaba. Luego que partiéron, lo que yo deseaba tanto que se me hacian siglos los instantes, entré en cuentas conmigo, y me dije á mí mismo: Ea, Gil Blas, ahora sí que necesitas gran ánimo. Armate de valor para acabar con lo que tan felizmente has comenzado. Domingo no está en situacion de oponerse á tu gloriosa empresa, ni Leonarda puede impedir su ejecucion. Si no te aprovechas de esta oportunidad para escaparte, quizá no encontrarás jamas otra tan favorable. Estas reflexiones me infundiéron aliento y confianza. Levantéme al punto de la cama: vestíme, tomé la espada y las pistolas, fuíme derecho á la cocina; pero ántes de entrar en ella, habiendo oido hablar á Leonarda, me detuve, y apliqué el oido para escuchar lo que hablaba. Discurria con la señora desconocida, que, habiendo vuelto en sí de su segundo desmayo, y comprendiendo entónces todo su infortunio, lloraba amargamente, faltándole poco para desesperarse. Llora, hija mia, le decia ella, y llora todo cuanto quieras: no reprimas los suspiros, y da libertad á los sollozos; con eso te desahogarás. Es cierto que parecia peligroso el accidente, pero ya que rompiste en llorar no hay que temer. Así que se te haya mitigado el pesar, que poco á poco se desvanecerá, te acostumbrarás á vivir con estos señores, que todos son gente

honrada, y hombres muy de bien. Te tratarán mejor que á una princesa: todos á porfía se esmerarán en complacerte, y cada dia te mostrarán mas amor. ¡Oh, y cuantas mugeres envidiarian tu fortuna si la supieran!

No le dí tiempo á que dijese mas. Entréme en la cocina con intrepidez, y púsele una pistola á los pechos, amenazándola de quitarle en aquel momento la vida si no me entregaba prontamente y sin réplica la llave de la reja. Turbóse á vista de mi accion, y aunque era ya de edad avanzada, todavía tenia tanto apego á la vida, que no la quiso perder por tan poca cosa como era entregarme ó no entregarme una llave. Alargómela prontísimamente, y luego que la tuve en la mano, volviéndome á la bella dolorida, le dije: Señora, el cielo os ha enviado un libertador: levantaos para seguirme, que yo os conduciré y pondré con toda seguridad donde me lo mandeis. No se hizo sorda á mi voz: mis palabras hiciéron tanta impresion en su espíritu, que recobrando todas las fuerzas que le quedaban, se levantó, arrojóse á mis piés, y solamente me suplicó que conservase su honor. Alzéla del suelo, asegurándole que por mi parte nada temiese y que confiase en mi honradez. Cogí despues unos cordeles que habia en la cocina; y ayudándome la misma señora, amarré con ellos á Leonarda á los piés de una gran mesa, amenazándole le quitaria la vida al menor grito que diese. Encendí luego una vela, y acompañado de la señora desconocida pasé al cuarto donde estaban las monedas y alhajas de plata y oro: llené los bolsillos de cuantos doblones pudiéron caber en ellos, y para obligar á la señora á que hiciese otro tanto, le dije que en ello no hacia mas que recobrar lo que era suyo. Despues de haber hecho una buena provision, marchámos á la caballeriza, donde entré yo solo con las pistolas amartilladas. Daba por supuesto que el viejo negro no me dejaria ensillar y aparejar tranquilamente mi caballo, y estaba resuelto á curarle de una vez de todos sus males si no queria ser bueno; pero por mi buena suerte se hallaba á la sazon tan agravado de los dolores que habia pasado, y que le atormentaban aun, que saqué el caballo sin que diese la menor señal de haberlo conocido. La señora me esperaba á la puerta. Cogímos prontamente el camino que guiaba á la salida de la cueva: abrímos la reja, y llegámos á la trampa que cubria la entrada. Costónos gran trabajo el levantarla, ó por mejor decir, para lograrlo hubímos menester nuevas fuerzas que nos prestó el deseo de salvarnos.

Comenzaba á rayar el dia cuando nos vímos fuera de aquel abismo, y de lo que mas cuidámos entónces fué de alejarnos cuanto ántes de él. Yo monté á caballo, puse á la señora á la grupa, y siguiendo á galope la primera senda que se nos presentó, tardámos poco en salir del bosque y entrar en una llanura, donde

nos encontrámos con varios caminos. Seguímos uno á la aventura, teniendo yo grandísimo miedo de que fuese quizá el quo guiaba á Mansilla, y nos hallásemos con Rolando y sus camaradas, que seria fatal encuentro. Pero fué vano mi temor, porque entrámos felizmente en Astorga á cosa de las dos de la tarde. Observé que muchos nos miraban con particular atencion, como si fuera para ellos un espectáculo nunca visto el de una muger á caballo tras de un hombre. Apeámonos en el primer meson, y ordené al punto que guisasen una liebre y asasen una perdiz. Miéntras esto se disponia conduje á la señora á un cuarto donde comenzámos á discurrir, lo cual no habiamos podido hacer en el camino por la priesa con que viajámos. Mostróse muy agradecida al gran servicio que le habia hecho, diciéndome que á vista de una accion tan generosa no se podia persuadir que yo fuese compañero de los infames de cuyo poder la habia libertado. Contéle entónces mi historia para confirmarla en el buen concepto en que me tenia. Con esto la empeñé á que me favoreciese con su confianza, y me refiriese sus desastres, como lo hizo, de la manera que se dirá en el capítulo siguiente.

CAPITULO XI.

Historia de doña Mencía de Mosquera.

Nací en Valladolid, y mi nombre es doña Mencía de Mosquera. Mi padre don Martin, coronel de un regimiento, fué muerto en Portugal despues de haber consumido su patrimonio en el servicio del rey. Dejóme pocos bienes, y consiguientemente, aunque hija única, no era un gran partido para ser buscada en casamiento. Mas á pesar de mi escasa fortuna no me faltaban pretendientes. Muchos caballeros de los mas principales de España solicitáron mi mano; pero el que se llevó mi atencion fué don Alvaro de Mello. A la verdad era el mas galan y airoso de todos, y reunia ademas otras prendas recomendables que me decidiéron á su favor. Era prudente, entendido y valiente, acompañando á esto ser muy comedido, atento, pundonoroso, y el hombre mas bien portado del mundo. En las corridas de toros ninguno se mostraba mas arriesgado, mas brioso, ni mas diestro; y en las justas era la admiracion de todos su despejo, habilidad y valentía. Finalmente, le preferí á sus competidores, y le dí mi mano.

Pocos dias despues de nuestro matrimonio se encontró en un sitio retirado con don Andres de Baeza, que habia sido uno de sus antiguos competidores en pretenderme. Picáronse los dos, sacáron las espadas y costó la vida á don Andres. Era este sobrino del corregidor de Valladolid, hombre de genio violento, y enemigo mortal de la casa de Mello; y por consiguiente juzgó don Al-

varo que le importaba infinito no retardar un punto su fuga. Volvióse inmediatamente á casa, contómelo lo sucedido, y me dijo: Querida Mencía, es indispensable separarnos. Ya conoces al corregidor; me perseguirá encarnizadamente. No ignoras lo mucho que puede en España, y así no estoy seguro en el reino. No le permitió decir mas su dolor. Hícele que tomase dinero y algunas joyas. Dióme despues los brazos, estrechóme en ellos, y estuvimos así gran rato sin poder uno ni otro hablar palabra, mezclándose nuestras lágrimas, suspiros y sollozos. Vino un criado á decir que estaba pronto el caballo: desasióse de mí, partió y dejóme en un estado que no sabré pintar. ¡Dichosa yo si lo agudo del dolor me hubiera quitado la vida! ¡Qué de penas y tormentos me hubiera ahorrado! Pocas horas despues de partido don Alvaro supo su fuga el corregidor. Hizo le siguiesen, y no perdonó diligencia alguna para haberle á las manos. Frustrólas todas mi esposo, y púsose en salvo. Viéndose el juez reducido á no poder tomar otra venganza que la satisfaccion de quitar todos sus bienes á un hombre cuya sangre hubiera querido beber, confiscó cuanto pertenecia á don Alvaro.

Halléme con esto en tan miserable situacion, que apénas tenia lo preciso para vivir. Comenzé á retirarme de todos, quedándome con una sola criada. Pasaba los dias llorando amargamente, no ya mi necesidad, que llevaba con paciencia, sino la ausencia de un adorado esposo, de quien no tenia noticia alguna, sin embargo de haberme prometido, en nuestra dolorosa despedida, que de cualquier parte del mundo donde se hallase procuraria informarme de su suerte. No obstante se pasáron siete años sin saber nada de él. Causábame una profunda tristeza la incertidumbre de su paradero. Supe al fin que, combatiendo por las armas de Portugal en el reino de Fez, habia perdida la vida en una batalla. Así me lo refirió un hombre recien venido de Africa, asegurándome que conocia muy bien á don Alvaro de Mello, con quien habia servido en el ejército portugues, y que él mismo le habia visto perecer en lo mas recio de la pelea. A esto añadió otras circunstancias que me acabáron de persuadir que ya no vivia mi esposo.

Vino en este tiempo á Valladolid don Ambrosio Mesía Carrillo, marques de la Guardia. Era uno de aquellos señores entrados en edad, que por sus atentos y cortesanísimos modales hacen olvidar sus años, y logran aprecio entre las damas. Casualmente le refiriéron la historia de don Alvaro, y con este motivo oyó hablar de mí en términos que tuvo gran deseo de verme. Para satisfacer su curiosidad se valió de una parienta mia, en cuya casa me encontró. Vióme, y quedó prendado de mí, á pesar de la impresion de dolor que reparó en mi semblante: ¿pero qué digo, *á pesar?* quizá lo que mas le movió fué el mis-

mo aire triste, melancólico y marchito en que me veía, hablándole esto en favor de mi fidelidad. Mi melancolía pudo ser causa de su amor. Por eso me dijo mas de una vez que me miraba como un prodigio de constancia, y que envidiaba la suerte de mi marido por desgraciada que fuese. En una palabra, quedó tan pagado de mí que no necesitó verme segunda vez para tomar la determinacion de casarse conmigo.

Valióse de la misma parienta mia para pedir mi consentimiento. Vino esta á mi casa, y me manifestó que, habiendo mi esposo terminado sus dias en el reino de Fez, no era razon que estuviese enterrada por mas tiempo; que habia ya llorado sobradamente á un hombre cuya compañía habia gozado por solos pocos momentos; que debia no malograr la ocasion que se presentaba, y que seria la muger mas feliz y mas contenta del mundo. Aquí ponderó la nobleza del marques, sus grandes bienes, y amabilísimo carácter. Pero por mas que empleaba su elocuencia en hacerme palpables las ventajas que hallaria yo en aquel enlace, no me pudo persuadir, no ya porque dudase de la muerte de don Alvaro, ni por el recelo de volverle á ver cuando ménos lo pensase: lo único que mi parienta tenia que vencer era mi poca inclinacion, ó, por mejor decir, mi repugnancia á un segundo matrimonio, despues de las desgracias que habia experimentado en el primero. No por esto desconfió, ni se acobardó; ántes bien, interesada ya por don Ambrosio, redobló sus instancias. Empeñó á toda mi parentela en la pretension del marques. Comenzáron mis parientes á estrecharme y apurarme sobre que aceptase un partido tan ventajoso. Veíame sitiada siempre de ellos, importunándome y atormentándome con la continua cantinela de que no perdiese tan favorable proporcion. Por otra parte mi miseria era mayor cada dia, y no fué esto lo que ménos contribuyó á dejar vencer mi repugnancia.

No pudiendo pues resistir mas tiempo, cedí al fin á tan repetidas porfías, y caséme con el marques de la Guardia, el cual el dia despues de la boda me condujo á una bellísima hacienda que tenia cerca de Burgos, entre Tardajos y Revilla. Desde luego se poyó de un amor vehemente hácia mí: observaba yo en todas sus acciones un vivísimo deseo de agradarme: estudiaba en proporcionarme todo cuanto yo podia apetecer. Ningun esposo estimó nunca mas á su muger, ni jamas amante alguno empleó mayor esmero en complacer á su dama. Sin duda que yo hubiera amado apasionadamente á don Ambrosio, á pesar de la desproporcion de nuestras edades, si hubiera sido capaz de amar á otro que á don Alvaro; pero los corazones constantes no aciertan á dar entrada á una segunda pasion. La memoria de mi primer esposo inutilizaba todos los esfuerzos del segundo para hacerse querer de mí: no podia corresponder á sus ternuras sino con afectos y espresiones de gratitud y de respeto.

Hallábame en esta disposicion cuando un dia, asomándome á una ventana de mi cuarto, ví en el jardin un aldeano que me miraba con particular atencion. Túvele por criado del jardinero, y por entónces no hice caso de él; pero al dia siguiente, habiéndole visto en el mismo sitio, me pareció que estaba aun mas atento á mirarme: esto me conmovió. Observéle tambien yo por mi parte con algun cuidado, y se me figuró descubrir en él la fisonomía del desgraciado don Alvaro. Esta semejanza excitó en todos mis sentidos una turbacion inexplicable, y dí un gran grito sin poderme contener. Por fortuna estaba sola entónces con Ines, la criada de mi mayor confianza: descubríle la sospecha que me agitaba, y ella no hizo mas que reir, creyendo que alguna ligèra semejanza me habria alucinado. Serenaos, señora, me dijo, y no creais haber visto á vuestro primer esposo. No es verosímil que se presentase aquí con el disfraz de aldeano, ni se hace creible que aun viva. Yo misma, añadió, voy ahora al jardin á ver á ese hombre, á informarme de quien es, y volveré al momento á desengañaros. Marchó al jardin, y un instante despues la veo entrar en mi cuarto muy alterada: Señora, me dijo, vuestra sospecha fué por cierto bien fundada. El hombre que visteis en el jardin es verdaderamente el mismo don Alvaro: luego se me descubrió, y desea hablaros á solas.

Podia recibirle entónces, porque el marques habia partido á Burgos, y así dije á Ines que le condujese á mi cuarto por una escalera secreta. Ya se deja conocer la agitacion en que yo me hallaria. No pude sufrir la vista de un hombre que tenia derecho para decirme cuanto le viniese á la boca, y al parecer con razon. Caí desmayada luego que le ví en mi presencia, como si hubiera sido su sombra. Así él como Ines me socorriéron prontamente, y despues que volví del desmayo: Tranquilizaos, señora, me dijo don Alvaro, y no sea mi presencia un suplicio para vos. No es mi ánimo causaros la mas mínima amargura. No vengo como marido furioso á pediros cuenta de la fé que me jurásteis, ni á calificar de delito el segundo enlace que contrajísteis. Sé muy bien que todo fué movido por vuestra parentela, y no ignoro las persecuciones que habeis padecido. Por otra parte estoy informado de la voz de mi muerte esparcida en todo Valladolid, y tanto mas justamente creida de vos, cuanto ninguna carta mia os podia asegurar de lo contrario. Finalmente sé de qué modo habeis vivido desde nuestra fatal separacion, y que la necesidad mas que el amor os obligó á entregaros en los brazos de.... ¡Ah, don Alvaro! le interrumpí yo anegada en lágrimas, ¿por qué razon quereis disculpar á vuestra esposa? No tiene disculpa puesto que vivis. ¡Desdichada de mí! ¡Ojalá me viera ahora en la miserable situacion en que me hallaba ántes de desposarme con don Ambrosio! ¡Funesto casamiento! ¡Ah! en aquella miseria

tendria á lo ménos el consuelo de veros sin avergonzarme. Amada Mencía, replicó don Alvaro en un tono que mostraba bien cuanto le habian enternecido mis lágrimas, yo no me quejo de tí, ántes bien léjos de censurar la brillantez en que te veo, juro que doy al cielo mil gracias. Desde el triste dia en que partí de Valladolid tuve siempre contraria la fortuna; mi vida fué un tejido de desdichas, y para su colmo nunca me fué posible darte noticia de mí. Seguro siempre de tu amor, se me representaba continuamente la situacion á que mi fatal cariño te habia reducido. Consideraba á mi adorada Mencía bañada en lágrimas, y esta consideracion era mi mayor tormento. Confieso que algunas veces tenia por delito la dicha de haberte agradado. Deseaba que te hubieses inclinado á cualquier otro de mis competidores cuando reflexionaba en lo mucho que te costaba la preferencia con que me habias honrado. Por fin, despues de siete años de penas, mas enamorado de ti que nunca, he querido volver á verte. No he podido resistir á este deseo, y habiéndomelo permitido satisfacer el término de una larga esclavitud, he vuelto á Valladolid disfrazado en este trage, á riesgo de ser conocido y descubierto. Allí lo he sabido todo, y he venido en seguida á esta posesion, donde he hallado modo de introducirme con el jardinero para ayudarle á cultivar estos jardines. Tal es el arbitrio que he tomado para lograr hablarte en secreto. Mas no te imagines que con mi presencia vengo aquí á turbar la ventura que gozas. Ámote mas que á mí mismo: respeto tu reposo; y acabada esta conversacion parto léjos de tí á terminar mis tristes dias, que sacrifico á tu amor.

No, don Alvaro, no, exclamé al oir estas palabras: el cielo no te ha traido aquí en balde; y no permitiré que segunda vez te apartes de mí: quiero ir contigo, y solamente la muerte nos podrá separar en adelante. Créeme á mí, Mencía, me replicó, vive con don Ambrosio, y no quieras ser compañera de mis desdichas: deja que cargue yo solo con todo el peso de ellas. Añadió á estas otras razones semejantes; pero cuanto mas empeñado parecia en querer sacrificarse á mi felicidad, ménos dispuesta me hallaba yo á consentirlo. Luego que me vió tan resuelta á seguirle, mudó de repente de tono, y con semblante mas alegre me dijo: Mencía, pues todavía amas tanto á don Alvaro, que quieres preferir su miseria á la abundancia en que te hallas, vámonos á vivir á Betanzos, ciudad del reino de Galicia, donde hallarémos un seguro retiro. Si mis desgracias me quitáron todos mis bienes, no me hiciéron perder todos mis amigos. Aun me quedan algunos tan verdaderos, que me han facilitado medios de poder sacarte de esta casa. Con su auxilio compré en Zamora coche, mulas y caballos; y traigo por compañeros á tres amigos gallegos, resueltos y valerosos. Todos están armados de carabinas y pistolas, y todos esperan mi aviso en el lugar de Revilla. Aprovechémonos de la

ausencia de don Ambrosio. Voy á dar órden de que traigan el carruage á la puerta de esta casa, y al momento partirémos. Á todo accedí: fué volando don Alvaro á Revilla, y en breve tiempo volvió con sus tres compañeros montados. Sacáronme de en medio de mis criadas, que, no sabiendo qué pensar de este acontecimiento, huyéron despavoridas. Sola Ines era sabedora de todo; pero no quiso unir su suerte con la mia, porque estaba enamorada de un page de don Ambrosio; lo que demuestra que el afecto de los mas fieles criados no resiste á la prueba del amor. Entré en el coche con don Alvaro, no llevando conmigo sino alguna ropa, y ciertas joyas que tenia ántes del segundo matrimonio; porque nada quise tomar de lo que me habia regalado el marques cuando su casamiento. Seguímos el camino de Galicia sin saber si tendríamos la fortuna de llegar allá. Temiamos con razon que al volver de Burgos don Ambrosio viniese en seguimiento nuestro, acompañado de mucha gente, y que nos alcanzase; pero caminámos dos dias sin que ninguno nos siguiese. Esperabamos que sucediera lo mismo en la tercera jornada, y ya caminabamos tranquilamente. Contábame don Alvaro la triste aventura que habia dado motivo á la voz esparcida de su muerte, y el modo de haber recobrado su libertad despues de cinco años de cautiverio, cuando encontrámos en el camino á los ladrones en cuya compañía estabais vos. El que matáron con todos sus acompañados es el mismo, y el que me hace derramar el torrente de lágrimas que ahora cae de mis ojos.

CAPITULO XII.

Del modo poco gustoso con que fué interrumpida la conversacion de la señora y de Gil Blas.

Con efecto se deshacia en lágrimas doña Mencía al acabar de hacerme su relacion. Dejéle dar entera libertad á los suspiros, y lloraba yo tambien: tan natural es interesarse en el dolor de los infelices, y muy particularmente en el de una muger hermosa y afligida. Iba á preguntarle qué partido queria tomar en la coyuntura en que se hallaba, y quizá ella misma iba tambien á consultarme lo propio, si no hubiera sido interrumpida nuestra conversacion. Oímos en el meson un gran rumor, que llamó nuestra atencion. Causábale la venida del corregidor, que acompañado de dos alguaciles y muchos ministriles se entró en el cuarto donde estabamos. El primero que se acercó á mí fué un caballerito que venia en compañía del corregidor: paróse á mirar muy de espacio y muy de cerca mi vestido, y despues de alguna suspension exclamó diciendo: ¡Vive el cielo que esta es mi mismísima ropilla [1]! la co-

[1] Véase una nota en el capítulo XI del libro tercero.

nozco tan bien como he conocido mi caballo. Sobre mi palabra que podeis prender á este hombre honrado. Sin duda es uno de los ladrones que tienen no sé qué oculta madriguera en este pais.

Al oir aquellas palabras me persuadí que sin duda me habia tocado por desgracia mia el despojo de aquel caballero, y por consiguiente me quedé sorprendido é inmutado. El corregidor, que por su oficio debia juzgar ántes mal que bien de la turbacion en que me veía, hizo juicio de que la acusacion no era mal fundada; y sospechando que la señora podia tambien ser cómplice, nos hizo prender á los dos, y poner en cuartos separados. No era este juez de aquellos de rostro grave y ceñudo; ántes bien mostraba un semblante apacible y risueño, acompañado de un modo de hablar dulce y cariñoso; pero sabe Dios si era mejor que los primeros. Luego que estuve en la prision, vino á ella con sus dos precursores, esto es, sus dos alguaciles, los cuales, segun su buena costumbre, empezáron por registrarme bien las faltriqueras. ¡Qué dia para aquella honrada gente! Acaso en todos los de su vida no habian tenido otro semejante. Á cada puñado de doblones que me sacaban, estaba viendo que rebosaban sus ojos de alegría. Hasta el mismo corregidor parecia que estaba fuera de sí. Hijo, me decia en un tono lleno de miel y dulzura, no extrañes ni tengas recelo de lo que ejecutamos, que en esto no hacemos mas que nuestro oficio. Si estás inocente, nada te perjudicará. Miéntras tanto fuéron poco á poco aliviando del peso mis bolsillos, quitándome aun lo que habian respetado los ladrones, quiero decir, los cuarenta ducados de mi tio. Escudriñáronme de piés á cabeza sus codiciosas é infatigables manos, haciéndome volver á todos lados, y despojándome de todos los vestidos para ver si tenia guardado algun dinero entre el pellejo y la camisa. Despues que cumpliéron tan exactamente con aquella su importante obligacion, el corregidor me hizo sus preguntas. Satisfícelas presto, refiriéndole ingénuamente todo lo sucedido. Hizo escribir mi declaracion, y partió con su gente y mi dinero, dejándome desnudo sobre la paja.

¡Oh, vida humana! exclamé cuando me ví solo en aquel miserable estado, ¡qué llena estás de contratiempos y de caprichosas aventuras! Desde que salí de Oviedo no he experimentado mas que desgracias. Apénas salgo de un peligro cuando caigo en otro. Al llegar á esta ciudad estaba muy léjos de pensar que en tan poco tiempo habia de conocer á su corregidor. Haciendo estas reflexiones inútiles me vestí la maldita ropilla y lo restante de la ropa que me habia puesto en aquel estado; y despues hablándome y alentándome á mí mismo: Animo, Gil Blas, me dije, valor y constancia. Vamos claros; piensa que despues de este tiempo vendrá quizá otro mas dichoso. ¿Será bueno desesperarte porque te ves en una prision ordinaria, despues de haber hecho tan penoso en-

sayo de tu paciencia en la tenebrosa cueva? ¡Mas ay! añadí tristemente, yo me alucino y me lisonjeo. ¿Como será posible que salga de esta cárcel, cuando acaban de quitarme los medios de conseguirlo? Un pobre encarcelado sin dinero es un pájaro á quien cortan las alas.

En lugar de la liebre y de la perdiz que habia mandado componer, me trajéron un pedazo de pan negro y un jarro de agua, dejándome tascar el freno en mi calabozo. En él estuve quince dias enteros, sin ver en todos ellos otra persona que el alcaide, que venia todas las mañanas á registrar y renovar las prisiones. Cuando le veía, intentaba querer entablar conversacion con él para desahogarme algun tanto; pero aquel hombre nada respondia á cuanto le preguntaba. Jamas me fué posible sacarle ni una sola palabra. Entraba y salia muchas veces sin dignarse siquiera de mirarme. Al décimo sexto dia se dejó ver el corregidor, y me dijo: Ya puedes alegrarte, porque te traigo una buena nueva. Hice que fuese conducida á Burgos la señora que venia contigo, examinéla sobre quien eras, y tu conducta y sus respuetas te justificáron. Hoy mismo saldrás de la cárcel, con tal que el arriero en cuya compañía viníste desde Peñaflor á Cacabelos, segun has dicho, confirme tu declaracion. Está en Astorga, ya le he enviado á llamar, y le estoy esperando. Si conviene su declaracion con la tuya, inmediatamente te pongo en libertad.

Consoláronme mucho estas palabras, y desde aquel momento me consideré fuera de todo enredo. Dí gracias al juez por la buena y pronta justicia que me queria hacer; y apénas habia acabado mi cumplido cuando llegó el arriero entre dos alguaciles. Conocíle inmediatamente; pero el bribon, que sin duda habia vendido mi maleta con todo lo que tenia dentro, temiendo le obligasen á restituir el dinero que habia recibido si confesaba que me conocia, dijo descaradamente que no sabia quien yo era, y que jamas me habia visto. ¡Ah traidor! exclamé yo, confiesa que has vendido mi ropa, y respeta la verdad. Mírame bien. Yo soy uno de aquellos mozos á quienes amenazáste con el tormento en Cacabelos llenando á todos de miedo. El taimado respondió muy friamente que le hablaba una jerigonza que él no entendia; y como ratificó y mantuvo hasta el fin aquel solemnísimo embuste, mi libertad se difirió hasta mejor ocasion. Hijo, me dijo el corregidor, bien ves que el arriero no concuerda con lo que declaráste, y así no puedo soltarte por mas que lo deseo. Convínome, pues, armarme nuevamente de paciencia, y resolverme á estar todavía á pan y agua, y sufrir al silencioso carcelero. Cuando pensaba en que no podia salir de entre las garras de la justicia, siendo así que no habia cometido delito alguno, me desesperaba con este triste pensamiento, y echaba ménos el lóbrego soterráneo. Bien reflexionado, me decia yo á mi mismo, allí me hallaba ménos mal que en este calabozo.

Por lo ménos en aquel comia y bebia alegremente con los ladrones. Divertíame con ellos, y me consolaba la dulce esperanza de poderme escapar algun dia; pero seré quizá muy feliz si solo puedo salir de aquí para ir á galeras, á pesar de mi inocencia.

CAPITULO XIII.

Por qué casualidad sale Gil Blas de la cárcel, y á donde se encaminó despues.

Miéntras yo pasaba los dias y las noches en desvariar entregado á mis tristes reflexiones, se divulgáron por la ciudad mis aventuras, ni mas ni ménos que yo las habia dictado en mi declaracion. Muchas personas me quisiéron ver por curiosidad. Venian unas en pos de otras, y se asomaban á una ventanilla que daba luz á mi prision, y despues de haberme mirado algun tiempo se retiraban silenciosas. Sorprendióme aquella novedad. Desde mi entrada en la cárcel nunca habia visto alma viviente asomarse á la tal ventanilla que caía á un patio donde habitaban el silencio y el horror. Me hizo creer que yo habia llamado la atencion de la ciudad, pero no acertaba á pronosticar si seria para mal ó para bien.

Uno de los primeros que ví fué el muchacho ó niño de coro de Mondoñedo, que en Cacabelos se escapó, como yo, de miedo del tormento. Conocíle luego, y él no fingió desconocerme como lo habia fingido el arriero. Saludámonos uno y otro, y entablámos una larga conversacion, en la cual me ví precisado á hacerle una nueva relacion de mis aventuras: lo que produjo dos efectos diferentes en el ánimo de los circunstantes, pues que los hice reir, y me atraje su compasion. Él por su parte me contó lo que habia pasado en el meson de Cacabelos entre el arriero y la muger despues que un terror pánico nos habia separado de ella. En una palabra, contóme todo lo que dejo ya dicho. Despidióse despues de mí, prometiéndome que sin perder tiempo iba á hacer todo lo posible para que me dieran libertad. Desde entónces todas las personas que, como él, habian venido á verme por mera curiosidad, me aseguráron que mis desgracias les movian á compasion, ofreciéndome al mismo tiempo unirse con aquel mozo para solicitar que me librasen de la cárcel.

Cumpliéron efectivamente su palabra. Habláron en favor mio al corregidor, quien, no dudando ya de mi inocencia, particularmente desde que el niño de coro le contó todo lo que sabia, tres semanas despues vino á la prision, y me dijo: Gil Blas, aunque, si fuese yo un juez severo, podria detenerte aquí, no quiero dilatar mas tu causa. Vete: ya estás libre, y puedes salir

cuando quisieres. Pero dime, prosiguió, si te lleváran al bosque donde estaba el soterráneo, ¿no le podrias descubrir? No, señor, le respondí; porque como entré en él de noche, y salí ántes del dia, no me seria posible dar con él. Con eso se retiró el juez diciendo que iba á dar órden al carcelero que me franquease la puerta. Con efecto, un momento despues vino el alcaide con sus satélites, que traian un lio de ropa, los cuales con mucha gravedad, y sin decir una sola palabra, me despojáron de la casaca y de los calzones, que eran de paño fino y casi nuevo, me metiéron por la cabeza una especie de chamarreta muy vieja y muy raida á manera de escapulario, y concluida esta ceremonia, me pusiéron á la puerta de la cárcel, echándome á empellones fuera de ella.

La vergüenza que padecí al verme en tan mala ropa moderó mucho la alegría que comunmente tienen los presos cuando han recobrado su libertad. Tuve impulsos de salirme inmediatamente de la ciudad por huir de la vista del pueblo, que no podia sufrir sin rubor; pero pudo mas mi agradecimiento. Fuí á dar las gracias al cantorcillo á quien debia tanta obligacion. No pudo dejar de reir luego que me vió. Á lo que advierto, dijo, parece que la justicia ha hecho contigo todas sus habilidades. No me quejo de la justicia, le respondí, ella en sí es muy justa: solamente desearia yo que todos sus oficiales fueran hombres de bien y de conciencia. Á lo ménos me pudieran haber dejado el vestido; pues me parece que no le habia pagado mal. Convengo en eso, me replicó; pero dirán que esas son formalidades que indispensablemente se deben observar. Y sino dime: ¿crees por ventura que el caballo en que veníste se ha restituido á su primer dueño? No lo creas: porque el tal caballo está actualmente en la caballeriza del escribano, donde se depositó como una prueba del delito, y yo estoy persuadido de que su amo verdadero nunca volverá á ver ni siquiera la grupera. Pero mudemos de conversacion, continuó el cantorcillo: ¿qué ánimo tienes, y qué piensas hacer ahora? Mi ánimo es, le respondí, irme derecho á Burgos á buscar á la señora á quien liberté de los ladrones. Naturalmente me dará algun dinerillo, con el cual compraré unos hábitos nuevos, y partiré á Salamanca, donde procuraré aprovecharme de mi latin. Mi mayor apuro es que aun no estoy en Burgos, y es menester vivir en el camino. Ya te entiendo, me replicó, aquí tienes mi bolsa. Está un poco vacía á la verdad; mas ya sabes tú que un pobre cantor no es obispo. Al mismo tiempo la sacó, y me la puso en las manos con tan buena voluntad, que no pude ménos de aceptarla. Agradecíselo tanto como si me hubiera hecho dueño de todo el oro del mundo, y le pagué con mil protestas de servirle: cosa que nunca tuvo efecto. Despues de esto nos despedímos, y yo salí de aquel pueblo sin ver á ninguna de las otras personas que habian contribuido á

librarme de la prision, contentándome con darles dentro de mi corazon mil y mil bendiciones.

El cantorcillo tuvo mucha razon en no hacer ostentacion de su bolsa, porque en realidad encontré en ella poco dinero, y todo en calderilla. Por fortuna habia dos meses que estaba acostumbrado á una vida muy frugal, y todavía me restaban algunos reales cuando llegué al lugar de Puentedura, poco distante de Burgos. Detúveme en él para saber de doña Mencía. Entré en un meson, cuya huéspeda era una muger pequeña, muy enjuta, vivaracha, y de mala condicion. Luego conocí por la mala cara que me puso que no le habia gustado mucho mi chamarreta, lo que fácilmente le perdoné. Sentéme á una asquerosa mesa, donde comí un pedazo de pan con un cuarteron de queso, y bebí algunos tragos de un detestable vino que me trajéron. Durante la comida, que era muy correspondiente á mi equipage, quise entablar conversacion con la huéspeda, que me dió á entender con un gesto desdeñoso que tenia á ménos hablar conmigo. Supliquéla que me dijese si conocia al marques de la Guardia, si estaba léjos su casa de campo, y particularmente si sabia en qué habia parado la marquesa su muger. Muchas cosas me preguntais, respondió muy desdeñosa. Sin embargo me contestó en abreviatura, y con muy mal talante, diciendo que la casa de campo de don Ambrosio distaba una legua corta de Puentedura.

Despues que acabé de beber y de cenar, como era ya de noche, mostré que deseaba recogerme, y pedí un cuarto. ¡Un cuarto para él! me dijo la mesonera, mirándome de hito en hito con altivez y con desprecio: ¡un cuarto para él! Los cuartos de mi casa los reservo yo para gentes que no cenan pan y queso. Todas mis camas están ocupadas, porque estoy esperando á ciertos caballeros de importancia que vienen á hacer noche aquí: lo mas que te puedo ofrecer es el pajar, porque creo no será la primera vez que hayas dormido sobre paja. En esto decia mas verdad de lo que ella misma pensaba: no le repliqué palabra; abrazé prudentemente el partido que me proponia; fuíme al pajar, y dormí con tranquilidad, como hombre que ya estaba hecho á trabajos.

CAPITULO XIV.

Recibimiento que le hizo en Burgos doña Mencía.

No fuí perezoso en levantarme al dia siguiente. Fuí á ajustar la cuenta con la huéspeda, que ya estaba levantada, y me pareció de mejor humor que el dia antecedente. Atribuílo á la presencia de tres honrados cuadrilleros de la santa Hermandad,

que con mucha familiaridad hablaban con ella, y serian sin duda los caballeros de importancia para quienes estaban destinadas todas las camas. Informéme en el lugar del camino que guiaba á la casa de campo adonde yo queria ir, y se lo pregunté á un paisano que me deparó la suerte del mismo carácter que mi antiguo mesonero de Peñaflor. No contento con responderme á lo que le preguntaba, añadió que don Ambrosio habia muerto tres semanas hacia, y que la marquesa, su muger, se habia retirado á un convento de la ciudad, que me nombró. Al punto me encaminé en derechura á Burgos, y sin pensar ya en la casa de campo fuí volando al monasterio en donde me dijéron que se hallaba doña Mencía. Supliqué á la tornera se sirviese decir á aquella señora que deseaba hablarle un mozo recien salido de la cárcel de Astorga. Inmediatamente fué á darle el recado la tornera. Volvió esta, y me hizo entrar en un locutorio, adonde dentro de poco ví llegar muy enlutada á doña Mencía.

Bien venido seas, Gil Blas, me dijo aquella viuda con modo muy afable : cuatro dias ha que escribí á un conocido mio de Astorga, suplicándole te fuese á ver, y que de mi parte te rogase vinieses á visitarme inmediatamente que salieses de la prision. Nunca dudé que presto te darian libertad. Bastaban para esto las cosas que yo dije al corregidor en descargo tuyo. Respondiéronme que ya con efecto estabas libre, pero que no se sabia tu paradero. Temí no volverte á ver, ni tener el gusto de darte alguna prueba de mi agradecimiento, lo que hubiera sentido extremadamente. Consuélate, añadió, conociendo que estaba avergonzado de presentarme á ella en tan miserable estado : no te dé pena alguna el hallarte en el infeliz ropage en que te veo. Despues del gran servicio que me hiciste, seria yo la muger mas ingrata de las mugeres si no hiciera nada por tí. Mi ánimo es sacarte del mal estado en que te hallas; debo y puedo hacerlo, pues tengo bienes suficientes para poder corresponderte sin que me sea gravoso.

Los lances, continuó, que me sucediéron hasta el dia en que nos separáron para meternos presos, ya los sabes como yo : ahora voy á contarte lo que me aconteció desde entónces. Luego que el corregidor de Astorga dispuso que me condujesen á Burgos despues de haberme oido la relacion puntual de mis sucesos, me dirigí á la casa de don Ambrosio. Causó mi llegada una general y extremada sorpresa, pero me dijéron que ya llegaba tarde, porque el marques, profundamente afligido por mi fuga, habia caido gravemente enfermo, y tanto, que los médicos desesperaban de su vida. Esta triste noticia fué un motivo mas sobre los muchos que ya tenia para llorar el rigor de mi fatal destino. Con todo eso quise que le avisasen mi llegada : entré despues en su cuarto, y corrí á arrojarme de rodillas á la cabecera de su cama, anegado en lágrimas el semblante, y el corazon traspasado del

mas agudo dolor. ¿Quien te ha traido aquí? me dijo luego que me vió. ¿Vienes á complacerte en la obra de tus manos? ¿No te bastó haberme quitado la vida? ¿Era menester, para mayor satisfaccion tuya, que tus mismos ojos fuesen testigos de mi muerte? Señor, le respondí, ya os habrá informado Ines de que yo huí con mi legítimo esposo, y á no ser el funesto accidente que me privó de él, nunca mas me hubierais vuelto á ver. Referíle al mismo tiempo como don Alvaro habia muerto á manos de unos ladrones, y como me habian conducido al soterráneo, con todo lo demas que me habia sucedido hasta entónces. Apénas acabé de hablar cuando, alargándome cariñosamente la mano, me dijo con ternura: Basta, hija, ya no me quejo de tí. ¡ Pues qué! ¿debo por ventura culpar un proceder tan justo y tan honrado? Hallástete de repente con tu legítimo esposo á quien adorabas, y me abandonástes por irte con él: ¿podré nunca condenar con razon una conducta dictada por la conciencia y la justicia? No por cierto; ninguna razon tendria para quejarme. Por eso no permití que ninguno te siguiese. Respetaba en aquella fuga el sagrado derecho que la hacia lícita y aun necesaria, como tambien el debido amor que profesabas á tu querido y verdadero esposo. En fin, te hago justicia, protesto que con haberte restituido á mi casa has recobrado toda mi ternura. Sí, querida Mencía, tu presencia me colma de gozo y de consuelo: ¡ mas ay! cuan poco me durará uno y otro! Conozco que mi última hora se va acercando. Apénas la suerte me volvió á juntar contigo, cuando me será necesario arrancarme de tí con el último adios. Redoblóse mi llanto al oir palabras tan amorosas, las que excitáron en mí una afliccion extremada. Aunque adoré á don Alvaro, no lloré tanto por él. Murió don Ambrosio al dia siguiente, y yo quedé dueña de la rica dote que me habia señalado en las capitulaciones. No es mi ánimo emplearla mal. Aunque soy todavía moza, ninguno me verá pasar á terceras nupcias. Esto, á mi parecer, solo es propio de mugeres sin pudor y sin delicadeza. Ántes bien te digo que ya no tengo inclinacion al mundo, y que quiero acabar mis dias en este convento, y ser su bienhechora.

Tal fué el discurso de doña Mencía, acabado el cual, sacó de la faltriquera un bolsillo, y me lo tiró por la reja del locutorio adonde le pudiese alcanzar, diciendo: Toma, Gil Blas, esos cien ducados, únicamente para que te vistas, y despues vuélveme á ver, porque no quiero se limite á cosa tan corta mi agradecimiento. Díle mil gracias, y le juré que no partiria de Burgos sin volver á despedirme de ella. Hecho este juramento (que estaba bien resuelto á no quebrantar) me fuí á buscar algun meson. Entré en el primero que encontré, pedí un cuarto, y para precaver el mal concepto que por el trage se podia formar de mí, dije al mesonero que, aunque me veia en aquellos pobres tra-

pos, tenia con que pagar el gasto. Al oir estas palabras, el mesonero, que se llamaba Majuelo, y era naturalmente grandísimo bufon, mirándome y examinándome atentamente de piés á cabeza, me dijo con cierto aire malicioso y chufletero, que no necesitaba de mi aseveracion para conocer que sin duda haria yo en su casa mucho gasto, porque entre los remiendos de aquellos malos trapos se divisaba en mi persona un no sé qué de nobleza que le obligaba á creer que yo era un caballero de grandes conveniencias. No dejé de conocer que el bellaco se estaba burlando de mí; y para cortar de repente sus bufonescas frialdades, saqué el bolsillo, y á vista suya conté sobre una mesa mis ducados, los que le obligáron á formar un juicio mas favorable de mí. Roguéle que me hiciese buscar algun sastre, á lo cual me replicó que seria mejor llamar á algun prendero, el cual traeria diferentes vestidos de todas clases para quedar pronto vestido del todo. Armóme el consejo, y determiné seguirle; pero como se acercaba ya la noche, dilaté este negocio hasta el dia siguiente, y solo pensé en cenar bien para resarcir lo mal que habia comido desde que salí del soterráneo.

CAPITULO XV.

De qué modo se vistió Gil Blas; del nuevo regalo que le hizo la señora; y del equipage en que salió de Burgos.

Sirviéronme un copioso plato de manos de carnero fritas, y le comí casi todo: bebí á proporcion, y despues fuíme á la cama. Era esta muy decente, y esperaba que luego se apoderaria de mis sentidos un profundo sueño; pero engañéme, porque apénas pude cerrar los ojos, ocupada la imaginacion en qué género de vestido habia de escoger. ¿Qué haré? decia; ¿ seguiré mi primer intento de comprar unos hábitos largos para ir á ser dómine en Salamanca? Pero ¿á qué fin vestirme de estudiante? ¿Tengo deseos de consagrarme al estado eclesiástico? ¿acaso me inclina á ello mi propension? Nada de eso: mis inclinaciones son muy contrarias á la santidad que pide: quiero ceñir espada, y ver de hacer fortuna en el mundo. Y á esto me decidí.

Resolví, pues, vestirme de caballero, bien persuadido de que esto bastaria para alcanzar un empleo de importancia. Con tan lisonjeros proyectos estuve esperando el dia con grandísima impaciencia, y apénas rayó en mis ojos su primera luz, cuando salté de la cama. Hice tanto ruido en el meson que despertáron todos. Llamé á los criados que estaban todavía en la cama, y me respondiéron echándome mil maldiciones. Al fin se viéron obligados á levantarse, y les dí órden de que fuesen á buscar al

prendero. No tardó en llegar este con dos mozos cargados cada uno con un gran envoltorio. Saludóme con grandes cumplimientos y me dijo: Caballero, ha tenido vmd. fortuna en dirigirse á mí mas bien que á otro: no quiero desacreditar á mis compañeros, ni permita Dios que haga el menor agravio á su reputacion; mas aquí para entre los dos, ninguno de ellos sabe qué cosa es conciencia: todos son mas duros que judíos: yo soy el único de mi oficio que la tiene; me limito á una ganancia justa y razonable, contentándome con un real por cada cuarto; equivoquéme, quise decir con un cuarto por real.

Despues de este preámbulo, que yo creí tontamente al pié de la letra, mandó á los mozos que desatasen los envoltorios. Enseñáronme vestidos de todos géneros y colores, muchos de ellos de paño enteramente lisos. Deseché estos con desprecio por demasiado humildes. Presentáronme despues otro que parecia haberse cortado expresamente para mi, el cual me deslumbró sin embargo de que estaba un poco usado. Se componia de una ropilla, unos calzones, y una capa; la ropilla con mangas acuchilladas, y todo él de terciopelo azul bordado de oro. Escogí este, y pregunté el precio. El prendero, que conoció cuanto me agradaba, me dijo: En verdad que es vmd. un señor de gusto muy delicado, y se vé bien que lo entiende. Sepa vmd. que este vestido se hizo para uno de los primeros sugetos del reino, que no se le puso tres veces. Observe bien la calidad del terciopelo, y hallará que es del mejor: ¿pues qué diré del bordado? no parece cabe mayor delicadeza ni primor. Y bien, le pregunté, ¿cuanto pedís por él? Señor, me respondió, ayer no le quise dar por sesenta ducados, y si esto no es cierto, no sea yo hombre de bien. A la verdad la contestacion era convincente. Yo le ofrecí cuarenta y cinco, aunque acaso no valia la mitad. Caballero, replicó él friamente, yo no soy hombre que pido mas de lo justo, ni rebajo un ochavo de lo que digo la primera vez. Tome vmd. este otro vestido, continuó presentándome el primero que yo habia desechado, que se le daré mas barato. Todo esto solo servia para aumentar en mí la gana que tenia del otro; y como me imaginé que no rebajaria ni un maravedí de lo que habia pedido, le entregué sus sesenta ducados. Cuando vió la facilidad con que se los habia dado, juzgo que, no obstante la delicadeza de su rígida conciencia, se arrepintió mucho de no haberme pedido mas. Pero al fin, contento con haber ganado á real por cuarto, se despidió con sus mozos, á los cuales tampoco dejé de agasajar, dándoles para beber.

Viéndome ya con un vestido tan señor, comenzé á pensar en lo restante para presentarme en la calle con toda autoridad y decencia, lo que me entretuvo toda la mañana. Compré pañuelo, sombrero, medias de seda, zapatos y una espada. Vestíme

inmediatamente; ¡ pero qué gozo fué el mio cuando me ví tan bien equipado! no me cansaba de mirarme. Ningun pavo real se recreó nunca tanto en mirar y remirar el dorado plumage de su cola. Aquel mismo dia pasé á visitar segunda vez á doña Mencía, la cual me volvió á recibir con la mayor urbanidad y agasajo. Dióme nuevas gracias por el servicio que le habia hecho, á que siguió una salva de recíprocos cumplidos. Despues, deseándome en todo la mayor prosperidad, se despidió de mí, y se retiró, regalándome solo una sortija de treinta doblones, y suplicándome la conservase siempre por memoria.

Quedéme frio cuando me ví con la tal sortija, porque habia contado con regalo de mucho mas precio. En esta suspicion, mal contento de la generosidad de la señora, volví al meson haciendo mil calendarios; pero apénas habia llegado cuando entró en él un hombre que venia tras de mí, el cual desembozando la capa mostró un talego bastante largo que traía debajo del brazo. Así que ví el talego, que parecia lleno de dinero, abrí tanto ojo, y lo mismo hiciéron algunas personas que estaban presentes; y me pareció oir la voz de un serafin cuando aquel hombre me dijo, poniendo el talego sobre una mesa: Señor Gil Blas, mi señora la marquesa suplica á vmd. se sirva admitir esta cortedad en prueba de su agradecimiento. Hice mil cortesías al portador, acompañadas de otros tantos cumplimientos, y luego que salió del meson me arrojé sobre el talego como un gavilan sobre su presa, y llevémele á mi cuarto. Desatéle sin perder tiempo, vaciéle sobre una mesa, y me encontré con mil ducados que contenia. Acababa de contarlos al tiempo que el mesonero, que habia oido las palabras del portador, entró para saber lo que iba en el talego. Asombróle la vista de tanta plata, y exclamó admirado: ¡ Fuego de Dios, y cuanto dinero! Sin duda sabeis, añadió con malicia, sacar buen partido de las damas. Apénas ha veinte y cuatro horas que estais en Burgos, y ya haceis contribuir á las marquesas.

No me desagradó esta sospecha, y estuve tentado á dejar á Majuelo en su error por lo que lisonjeaba á mi vanidad. No me admiro de que los mozos se alegren de ser tenidos por afortunados con las mugeres; pero pudo mas en mí la inocencia de mis costumbres, que la vanagloria. Desengañé al mesonero, y le conté toda la historia de doña Mencía. Oyóla con singular atencion, y despues le confié el estado de mis asuntos, suplicándole, pues se mostraba tan interesado en servirme, me ayudase con sus consejos. Quedóse como pensativo algun tiempo, y tomando luego un aire serio, me dijo: Señor Gil Blas, confieso que desde que ví á vmd. le cobré particular inclinacion; y ya que le merezco la confianza de que me hable con tanta franqueza, debo corresponder á ella diciéndole sin lisonja lo que siento. Á mí me

parece que vmd. es un hombre nacido para la corte, y así le aconsejo se vaya á ella, y procure introducirse con algun gran señor, viendo de mezclarse en sus negocios, y sobre todo en los de sus pasatiempos y devaneos, sin lo cual perderá vmd. el tiempo, y nada adelantará con él. Conozco bien á los grandes: ningun aprecio hacen del zelo y de la lealtad de un hombre de bien, y solo estiman á las personas que les son necesarias para sus fines. Ademas de este tiene vmd. otro recurso: es mozo, bien dispuesto, galan; y esto, aun cuando fuera un hombre sin talento, bastaba y aun sobraba para encaprichar á su favor á alguna viuda poderosa, ó alguna hermosa dama mal casada. Si el amor empobrece á muchos ricos, talvez sabe tambien enriquecer á los que eran pobres. Soy pues de parecer que vaya vmd. á Madrid; pero conviene se presente con ostentacion, pues allí, como en todas partes, se juzga de las personas no por lo que son, sino por lo que aparentan ser; y vmd. solamente será atendido á proporcion de la figura que hiciere. Quiero proporcionarle un criado mozo, fiel, cuerdo y prudente, en fin, un hombre de mi mano. Compre vmd. dos mulas, una para sí, y otra para él, y sin perder tiempo póngase en camino lo mas pronto que le sea posible.

No podia ménos de abrazar un consejo que era tan de mi gusto. Al dia siguiente compré dos mulas, y recibí el criado que Majuelo me propuso. Era un hombre de treinta años, y de un aspecto humilde y devoto. Díjome ser rayano de Galicia, y llamarse Ambrosio Lamela. Lo que mas admiré en él fué que, siendo los demas criados por lo comun muy interesados, este no se paraba en pedir gran salario. Díjome que en este asunto se contentaria con lo que quisiese darle. Compré unos botines, y una maleta para llevar mi ropa y mis ducados, ajusté la cuenta con el mesonero, y al amanecer salí de Burgos camino de Madrid.

CAPITULO XVI.

Donde se ve que ninguno debe fiarse mucho de la prosperidad.

Dormimos en Dueñas la primera jornada, y el dia siguiente entrámos en Valladolid á las cuatro de la tarde. Apeámonos en un meson, que me pareció seria el mejor de la ciudad. Mi criado se fué á cuidar de las mulas, y yo mandé á un mozo de la posada llevase la maleta al cuarto que me diéron. Llegué tan fatigado, que sin quitarme los botines me eché en la cama, donde insensiblemente me quedé dormido. Era ya casi noche cuando desperté. Llamé á Ambrosio; no estaba en el meson, pero tardó poco en parecer. Preguntéle de donde venia, y me respondió, devoto y compungido, que de una iglesia de dar gracias al Señor por

habernos librado de toda desgracia en el camino. Alabéle su devocion, y le mandé que encargase me dispusiesen algo que cenar.

Al mismo tiempo que le hablaba, entró en mi cuarto el mesonero con una hacha encendida en la mano, alumbrando á una señora ricamente vestida, la cual me pareció mas hermosa que jóven. Dábale el brazo un escudero, y un morillo la seguia llevándole la cola del vestido. Quedé no poco sorprendido cuando la señora, despues de hacerme una profunda reverencia, me preguntó si por ventura seria yo el señor Gil Blas de Santillana. Apénas le respondí que sí, cuando, desasiéndose del escudero, vino apresuradamente á darme un abrazo con tal alborozo y alegría, que añadió muchos grados á mi admiracion. ¡Sea mil veces bendito el cielo, exclamó, por tan dichoso encuentro! á vmd., señor caballero, á vmd. venia yo buscando. Al oir esto se me vino á la memoria el petardista taimado de Peñaflor, y ya iba á sospechar que aquella señora era una solemne embustera, ó una descarada aventurera; pero lo que añadió me obligó á formar de ella un juicio mas favorable. Yo soy, me dijo, prima hermana de doña Mencía de Mosquera, que debe á vmd. tantas obligaciones. He recibido hoy mismo una carta suya, en que me participa el viage de vmd. á la corte, y me encarga le trate bien, y le obsequie si transitare por esta ciudad. Dos horas ha que la ando corriendo toda, iendo de meson en meson á saber qué forasteros se han apeado en ellos; y por las señas que me dió de vmd. el mesonero, conocí que podia ser el libertador de mi prima. Ya que he tenido la dicha de encontrarle, quiero manifestarle lo mucho que me intereso en los beneficios que se hacen á mi familia, y particularmente á mi querida Mencía. Me hará vmd. el favor de venir ahora mismo á hospedarse en mi casa, donde estará ménos mal que en un meson. Quise excusarme, haciéndole presente que no podia admitir su fineza sin incomodarla; pero fué preciso rendirme á sus eficaces instancias. Habia á la puerta del meson un coche que nos estaba esperando. Ella misma tuvo gran cuidado de hacer poner dentro de él la maleta y todo mi equipage, porque en Valladolid, dijo, hay muchísimos bribones, lo cual era demasiadamente cierto. En fin, entrámos en el coche ella y yo con su vejete escudero; y me dejé sacar del meson de esta manera con gran pesar del mesonero, porque así se veía privado del gasto que él suponia que yo habia de hacer en su posada con la señora, el escudero y el morito.

Despues de haber rodado bastante paró en fin el coche á la puerta de una casa grande, adonde subímos á una sala bien adornada é iluminada con veinte ó treinta bujías. Habia en ella tambien muchos criados, á quienes preguntó la señora si habia venido don Rafael. Respondiéronle que no; y ella me dijo, vol-

riéndose á mí : Señor Gil Blas, estoy esperando á mi hermano, que ha de volver esta noche de una quinta que tenemos á dos leguas de aquí. ¡ Cuan agradable será su sorpresa cuando se encuentre en su casa con un huésped á quien tanto debe toda nuestra familia! Al mismo punto que acabó de decir estas palabras, oímos ruido, y supímos le causaba la llegada de don Rafael. Dejóse presto ver este caballero, que era un jóven de bello talle y muy airoso. Hermano, le dijo la señora, no sabes cuanto me alegro de tu vuelta. Tú me ayudarás á obsequiar como merece al señor Gil Blas de Santillana. Nunca podrémos pagar lo que ha hecho por nuestra parienta doña Mencía. Toma esta carta, añadió, y lee lo que en ella me escribe. Abrióla don Rafael, y leyó en alta voz lo siguiente:

Mi querida Camila : el señor Gil Blas de Santillana, que me ha salvado el honor y la vida, acaba de salir para la corte, y sin duda pasará por Valladolid. Te ruego encarecidamente por el vínculo del parentesco, y aun mas por la amistad que nos une, le agasajes y obsequies cuanto puedas, obligándole á que descanse algunos dias en tu casa. Espero no me negarás este gusto, y que mi libertador recibirá de tí y del primo don Rafael todo género de atenciones. Burgos, etc. Tu prima que te ama : DOÑA MENCIA.

¡ Como así! exclamó don Rafael luego que leyó la carta; ¡ es posible sea este el caballero á quien debe no ménos que el honor y la vida mi parienta! Doy gracias al cielo por este dichoso encuentro. Diciendo esto se acercó á mí, y abrazándome estrechamente, dijo : ¡ Oh qué gusto y qué fortuna la mia en tener en mi casa al señor Gil Blas de Santillana! No era menester que mi prima la marquesa le recomendase : bastaba avisarnos que pasaba por aquí. Sabemos muy bien mi hermana y yo como debemos tratar á un hombre que hizo el mayor servicio del mundo á la persona á quien mas amamos de toda nuestra parentela. Correspondí lo mejor que pude á todas aquellas expresiones, y á otras muchas semejantes, acompañadas de mil caricias. Advirtiendo despues don Rafael que todavía tenia yo puestos los botines, mandó á sus criados me los quitasen.

Pasámos despues al cuarto donde estaba esperándonos la cena. Sentámonos á la mesa, colocándome á mí en medio de los dos hermanos, quienes miéntras cenabamos me dijéron mil expresiones cariñosas : celebraban todas mis palabras como otros tantos rasgos de gracia y de discrecion ; y era de ver el cuidado con que me hacian plato, sirviéndome de cuanto habia en la mesa. Don Rafael brindaba frecuentemente á la salud de doña Mencía, y yo correspondia del mismo modo. Doña Camila no se descuidaba en imitarnos, y á veces me parecia que me miraba como á hurtadillas de una manera que podia significar mucho, y aun llegué á creer que para hacerlo buscaba ocasion, como quien temia que su hermano lo

advirtiese. Bastó esto para persuadirme que ya me habia hecho dueño de la voluntad de aquella señora, y para resolver aprovecharme de este descubrimiento por poco que me detuviese en Valladolid. Con esta esperanza me rendí fácilmente á la cortesana súplica que me hiciéron de que me detuviese en su compañía algunos dias. Agradeciéron mucho mi condescendencia; y la particular alegría que mostró doña Camila me confirmó en la opinion de que habia hallado en mí un hombre muy de su gusto.

Viéndome determinado don Rafael á detenerme algun tiempo, me propuso un viage á su quinta, de la que me hizo una magnífica descripcion, como tambien de las diversiones que queria proporcionarme en ella. Unas veces, decia, nos divertirémos en la caza, otros en la pesca; y si vmd. gusta de pasearse, encontrará bosques sombríos y jardines deliciosos. Ademas de esto no nos faltará buena compañía; y creo que no echará vmd. de ménos la ciudad. Acepté la oferta, y quedámos en que al dia siguiente iriamos á la tal divertidísima quinta. Levantámonos de la mesa con esta resolucion; y don Rafael lleno de alegría me dió un estrechísimo abrazo, diciéndome: Señor Gil Blas, ahí le dejo á vmd. con mi hermana; voy á dar las órdenes necesarias para el viage y para que se avise á las personas que nos han de acompañar. Dicho esto se salió del cuarto, y yo quedé á solas con la señora dándole conversacion, en la que no desmintió lo que yo habia juzgado de las tiernas miradas de la cena. Tomóme la mano, y mirando con atencion la sortija, dijo: Parece muy lindo este diamante, pero es pequeñito: ¿Entiende vmd. de pedrería? Respondíle que no. Lo siento, me replicó; porque si lo entendiera me diria cuanto vale esta piedra, mostrándome un grueso rubí que tenia en el dedo; y miéntras yo lo miraba, añadió: Regalómelo un tio mio, que fué gobernador en Filipinas, y los joyeros de Valladolid le aprecian en trescientos doblones. Lo creo, repliqué, porque me parece primoroso. Pues ya que á vmd. le gusta, repuso ella, quiero hagamos un trueque. Diciendo y haciendo, me cogió mi sortija, y metióme la suya en mi dedo. Despues de este cambio, que yo tuve por un regalo hecho con gracia y novedad, Camila me apretó la mano, y me miró con ternura: luego cortando de repente la conversacion me dió las buenas noches, y se retiró, enteramente confusa y como avergonzada de haberme manifestado demasiado sus sentimientos.

Aunque era yo entónces uno de los cortejantes mas novicios, no dejé por eso de penetrar lo mucho y bueno que significaba aquella precipitada fuga, y desde luego consentí en que no pasaria mal el tiempo en la quinta. Poseido de esta lisonjera idea, y del brillante estado de mis negocios, me encerré en el cuarto donde

habia de dormir, y previne á mi criado me despertase temprano el dia siguiente. En lugar de pensar en acostarme, me entregué enteramente á los alegres pensamientos que me inspiraban mi maleta, que estaba sobre una mesa, y mi rubí. Gracias á Dios, decia, que si ántes fuí miserable, ya no lo soy. Mil ducados por una parte, y una sortija de trescientos doblones por otra, es un decente caudal para bandearme algun tiempo. Ahora veo que Majuelo no me engañó. Sin duda que en Madrid encenderé en amor á mil mugeres, cuando tan fácilmente he agradado á Camila. Veníanseme á la imaginacion todas las palabras y acciones de aquella señora, y gozaba anticipadamente de todos los pasatiempos que don Rafael me habia ponderado de su quinta. Con todo eso, á pesar de unas ideas tan halagüeñas, no dejó el sueño de hacer su oficio; y así sintiéndome adormecido, me desnudé y me metí en la cama.

Al despertar el dia siguiente conocí que era tarde. Admiréme de que Ambrosio no me hubiese despertado habiéndoselo mandado; pero dije entre mí: Ambrosio, mi fiel Ambrosio, estará en alguna iglesia, ó le habrá hoy cogido la pereza. Mas tardé poco en perder el buen concepto que habia hecho de él, para dar lugar á otro ménos favorable, aunque mas justo y verdadero; pues habiéndome levantado, y no hallando mi maleta en todo el cuarto, sospeché que me la habia robado por la noche. Para aclarar mis sospechas, abrí la puerta, y comenzé á llamar al hipócrita repetidas veces, y con voz muy esforzada. A mis gritos acudió un viejo, y me dijo: ¿Qué quiere vmd., señor? todos sus criados han salido de mi casa ántes de amanecer. ¿Qué es eso de mi casa? le repliqué yo. Pues qué ¿no es esta la de don Rafael? Yo no sé quien es ese caballero, respondió el viejo: solo sé que esta es una casa de huéspedes, que yo soy su dueño, y que, una hora ántes que vmd. llegase, aquella señora con quien cenó anoche vino á pedirme un cuarto para un caballero principal que ella dijo viajaba incógnito: yo le dí este, habiéndomelo pagado adelantado.

Caí entónces en la cuenta: conocí lo que debia pensar de doña Camila y de don Rafael, y comprendí que mi criado, instruido á fondo de todos mis negocios, me habia vendido á aquellos dos grandísimos bribones. En vez de echarme á mí solo la culpa de tan pesaroso suceso, y de conocer que no me hubiera acaecido á no haber tenido la ligereza é indiscrecion de descubrirme á Majuelo sin la menor necesidad, me volví contra la inocente fortuna, y maldije mil veces mi suerte. El posadero, á quien conté mi aventura (de la cual quizá el bellaco estaria mejor informado que yo) mostró acompañarme en mi sentimiento. Compadecióse de mí, y protestó lo mucho que sentia que este lance hubiese sucedido en su casa; pero yo creo, á pesar de todas sus protes-

tas, que él tuvo tanta parte en esta picardía como el mesonero de Burgos, á quien siempre atribuí el honor de la invencion.

CAPITULO XVII.

Partido que tomó Gil Blas de resultas del triste suceso de la casa de posada.

Despues de haber llorado bien, pero en vano, mi desgracia, comenzé á hacer reflexiones, y saqué de ellas que, en lugar de rendirme á la desesperacion y desaliento, debia animarme á luchar contra mi mala suerte. Volví pues á despertar mi valor, y me decia á mí mismo miéntras me estaba vistiendo: aun doy gracias á mi fortuna de que aquellos malvados no se llevasen tambien mis vestidos, y algunos ducados que tengo en las faltriqueras; y les agradecia el haber andado tan comedidos, pues habian tenido tambien la generosidad de dejarme los botines, los cuales dí al posadero por la tercera parte de lo que me habian costado. En fin salí de la posada, sin tener necesidad, gracias á Dios, de quien me llevase el hatillo. Lo primero que hice fué ir al meson donde me habia apeado el dia antecedente, á ver si mis mulas se habian librado de la borrasca, aunque á la verdad juzgaba que Ambrosio no las habria olvidado; y ojalá que siempre hubiera juzgado de él con tanto acierto, pues supe que aquella misma noche habia tenido buen cuidado de sacarlas. Con que dando por supuesto que yo no las volveria á ver, como tampoco mi maleta, caminaba triste y sin destino por las calles, pensando en el rumbo que habia de tomar. Ofreciéseme la idea de volver á Burgos para recurrir segunda vez á doña Mencía; pero considerando que esto seria abusar de su bondad, y que ademas me tendria por un simple, deseché este pensamiento. Juré sí guardarme bien en adelante de mugeres; y por entónces no me fiaria ni aun de la casta Susana. De cuando en cuando ponia los ojos en mi sortija; mas acordándome que habia sido regalo de Camila, suspiraba de rabia y de dolor. ¡Ah! decia entre mí, nada entiendo de rubíes; pero bien entiendo y conozco á la gentecilla que hace estos cambios. No me parece preciso ir á un joyero para conocer que soy un pobre mentecato.

Con todo, no quise dejar de ir á saber lo que valia la sortija, que reconocida por un lapidario la tasó en tres ducados. Al oir semejante tasa, aunque no me causó sorpresa, dí á todos los diablos la sobrina del gobernador de Filipinas, ó, por mejor decir, solo les renové el don que mil veces les habia hecho de ella. Al salir de casa del lapidario encontré un mozo que se paró á mirarme. No pude caer al pronto en quien era, aunque en otro

tiempo le habia conocido muy bien. ¿Como què, Gil Blas, me dijo, finges acaso no conocerme? Es posible que en dos años me haya mudado tanto, que no conozcas al hijo del barbero Nuñez? Acuérdate de Fabricio, tu paisano y tu condiscípulo de lógica, y de cuantas veces argüimos los dos en casa del doctor Godinez sobre los universales y grados metafísicos.

Antes que acabase de hablar, habia yo venido en conocimiento de quien era. Abrazámonos estrechamente con mil demostraciones de admiracion y de alegría. ¡Ah, querido amigo, prosiguió Fabricio, y qué encuentro tan feliz, y cuanto me alegro de volverte á ver! ¿Pero en qué equipage te veo? A la verdad que estás vestido como un príncipe! Bella espada, medias de seda, calzon y vestido de terciopelo con bordado de plata. ¡Fuego! Esto me huele á un fortunon deshecho. Apuesto á que alguna vieja liberal te hizo dueño de su bolsillo. Te engañas, le respondí: mi fortuna no ha sido tan feliz como imaginas. A otro perro con ese hueso, replicó él. Tú quieres hacer el reservado; ¡pero á mí, que las vendo! Dime por vida tuya: ese bellísimo rubí que tanto brilla en ese dedo, ¿de quien le hubiste? De una grandísima bribona, le respondí. Fabricio, mi querido Fabricio, sabe que, en vez de ser el Adonis de las mugeres de Valladolid, he sido su dominguillo.

Pronuncié estas palabras en tono tan lastimoso, que Fabricio conoció muy bien que me habian jugado alguna burla. Apuróme para que le dijese por qué razon estaba tan quejoso del bello sexo. Tuve poco que hacer en resolverme á satisfacer su curiosidad; pero como la relacion era algo larga, y no queriamos separarnos tan presto, entrámos en un figon para discurrir con mas comodidad y sosiego. Allí nos desayunámos, y miéntras tanto le hice menuda relacion de cuanto me habia sucedido desde mi salida de Oviedo. Convino en que mis aventuras eran muy extrañas, y despues de asegurarme lo mucho que sentia verme en el estado en que me hallaba, añadió: Amigo, es menester consolarnos y animarnos en todas las desgracias de la vida. Eso es lo que distingue un pecho generoso de un corazon apocado. ¿Vese un hombre de entendimiento reducido á la miseria? espera con valor y paciencia otro tiempo mas feliz. *Nunca*, dice Ciceron, *nunca debe un hombre abatirse tanto, que llegue á olvidarse de que es hombre*. Yo por mí soy de este carácter. Las desventuras no me acobardan; sé superarlas, y sé resistir á los golpes de la mala fortuna. Por ejemplo, amaba en Oviedo á la hija de un vecino honrado, y ella me amaba á mí: pedíla á su padre, negómela como era regular. Otro cualquiera se hubiera muerto de pesadumbre; pero yo (admira la fuerza de mi talento), de acuerdo con la misma muchacha, la robé de casa de sus padres. Era viva, atolondrada, y alegre sobremanera: por consiguiente,

pudo mas con ella el placer que la obligacion. Anduvímos seis meses paseándonos por Galicia, y llegó á tal punto su deseo de viajar, que quiso ir á Portugal; pero tomó otro compañero de viage, y me dejó plantado. Si no fuera el que soy, me hubiera desesperado y abatido con el peso de esta nueva desgracia; mas no cometí tal disparate. Mas prudente y sufrido que Menelao, en lugar de armarme contra el Páris que me habia robado mi Helena, me alegré mucho de verme libre de ella. No queriendo despues volver á Asturias por evitar contiendas con la justicia, me interné en el reino de Leon, donde anduve de lugar en lugar gastando el dinero que me habia quedado del rapto de mi ninfa; pues en aquella ocasion ambos nos proveímos suficientemente de dinero y ropa. Al fin me hallé al llegar á Palencia con un solo ducado, con el cual tuve que comprar un par de zapatos: y el resto duró pocos dias. Víme perplejo en aquella situacion. Comenzaba ya á guardar dieta; y era indispensable tomar algun partido. Resolví, pues, ponerme á servir. Acomodéme desde luego con un rico mercader de paños que tenia un hijo dado á todos los vicios. En su casa encontré un seguro asilo contra la abstinencia; pero igualmente un grandísimo obstáculo. Mandóme el padre que espiase al hijo, y suplicóme el hijo le ayudase á engañar al padre. Era preciso optar: preferí la súplica al precepto, y esta preferencia me costó el ser despedido. Pasé despues á servir á un pintor ya hombre viejo, el cual queria enseñarme por caridad los principios de su arte, pero al mismo tiempo me dejaba morir de hambre; y esto me disgustó de la pintura, y de la mansion en Palencia. Víneme á Valladolid, donde, por la mayor fortuna del mundo, me acomodé con un administrador del hospital. Con él estoy todavía, y cada instante mas contento. El señor Manuel Ordoñez, mi amo, es el hombre mas virtuoso del mundo, pues siempre va con los ojos bajos y un rosario de cuentas gordas en la mano. Dicen que desde mozo solo tuvo puesta su atencion en el bien de los pobres, y le mira con mucho amor, empleando á este fin un zelo infatigable. Esto no se ha quedado sin recompensa: todo ha prosperado en sus manos. ¡Qué bendicion del cielo! Él se ha hecho rico cuidando de la hacienda de los pobres.

Luego que acabó Fabricio su discurso, le dije: Por cierto me alegro de verte tan contento con tu suerte; pero, hablando en confianza, paréceme que podias hacer un papel mas brillante en el mundo que el de criado. Un mozo de tu talento debia pensar mas alto. Te engañas mucho, Gil Blas, me respondió: has de saber que para un hombre de mi humor no puede haber mejor situacion que la mia. Confieso que el oficio de criado es penoso para un mentecato; mas para un mozo despejado tiene grandes atractivos. Un ingenio superior, que se pone á servir, no sirve materialmente como un pobre bobo: entra ménos á servir que á mandar en

la casa. Su primer cuidado es estudiar bien el genio y las inclinaciones del amo. Halaga sus defectos, lisonjea sus pasiones, sírvele en ellas, se granjea su confianza, y hételo que ya le tiene agarrado por la nariz. De esta manera me he gobernado con mi administrador. Desde luego conocí de qué pié cojeaba. Advertí que todo su deseo era le tuviesen por santo. Fingí creerlo, porque esto nada cuesta; y aun hice mas, procuré imitarle representando en su presencia el mismo papel que él presentaba delante de los demas: engañé al engañador, y poco á poco vine á ser su todo, y como su primer ministro. Bajo sus auspicios y en su escuela espero que algun dia estarán á mi cargo los asuntos de los pobres, porque me intereso tanto por su bien como mi amo. ¿Y quien sabe si por este camino llegaré tambien á hacer igual ó mayor fortuna!

¡Bellas y alegres esperanzas! querido Fabricio, le repliqué: doite mil parabienes por ellas. Mas por lo que á mí toca, vuélvome á mis primeros pensamientos. Voy á trocar mi vestido bordado por unas bayetas, iréme á Salamanca, matricularéme en la universidad, y me pondré á preceptor. ¡Gran proyecto! repuso Fabricio: ¡graciosa idea! ¿puede haber mayor locura que meterte á pedante en lo mejor de tu vida? ¿Sabes bien, pobrete, en lo que te empeñas abrazando ese partido? Luego que halles conveniencia te observará toda la casa. Examinarán escrupulosamente tus mas mínimas acciones. Será preciso que estés fingiendo y venciéndote continuamente, que afectes un exterior hipócrita, y que parezcas un hombre adornado de todas las virtudes. No tendrás un instante por tuyo para divertirte. Censor eterno de tu discípulo, todo el dia te se irá en enseñarle el latin, y en reprenderle y corregirle cuando diga ó haga alguna cosa contra la buena crianza. Y al cabo de tanto trabajo y sujecion ¿qué premio te espera? si el señorito sale travieso y mal inclinado, á tí te echarán la culpa, diciendo que le criáste mal, y sus padres te despedirán sin recompensa, y aun quizá sin pagarte. Así, pues, no me hables del tal oficio de preceptor, porque es un beneficio con cargo de almas. Háblame del empleo de criado, que es beneficio simple que á nada obliga. ¿Está el amo lleno de vicios? pues el talento superior del criado los sabe lisonjear, convirtiéndolos á veces en propia utilidad. Un criado de este jaez vive con mucha paz en una buena casa. Come y bebe á su gusto, por la noche se va á la cama, y como un hijo de familia duerme tranquilamente, sin tener que pensar en el carnicero ni en el panadero.

Amigo Gil Blas, prosiguió Fabricio, nunca acabaria si te hubiera de contar todas las ventajas que se encuentran en la no muy lucida, pero muy provechosa carrera de criado. Créeme, desecha para siempre el pensamiento de ser preceptor, y sigue mi ejemplo. Sea así, Fabricio, le respondí; pero no todos los

dias se hallan administradores como el que tú has hallado; y sí yo me determinara á servir, quisiera á lo ménos encontrar con un buen amo. ¡Oh! repuso el, en eso tienes razon. Yo tomo por mi cuenta el buscártele, y lo haré, aunque no sea mas que por contribuir á que no se vayan á enterrar en una universidad los talentos de un hombre como tú.

La próxima miseria que me amenazaba, la resolucion y seguridad con que Fabricio me habló, aun mas que sus razones, me persuadiéron finalmente á que me pusiese á servir. Tomada esta determinacion, salímos del figon, y Fabricio me dijo: Ahora mismo quiero conducirte en derechura á casa de un hombre á quien recurre la mayor parte de los que buscan amo. Tiene emisarios que le informan de cuanto pasa en todas las familias, sabe las que necesitan criados y en un registro muy exacto lleva razon no solo de las plazas vacantes, sino tambien de las buenas ó malas cualidades de los amos: en fin, él fué quien me acomodó con el administrador.

Fuímos hablando de esta especie de despacho y oficina pública tan singular, hasta que llegámos á una callejuela, y en un rincon de ella á una casa baja, donde el hijo del barbero Nuñez me hizo entrar; nos encontrámos con un hombre de cincuenta años, que estaba escribiendo. Saludámosle cortesana y aun respetuosamente; pero fuese por ser de genio naturalmente soberbio y grosero, ó bien porque, estando acostumbrado á no tratar sino con lacayos y cocheros, lo estaba tambien á recibir las visitas assaz descortesmente, no se levantó, ni aun casi se dignó de mirarnos, contentándose con hacer una ligera inclinacion de cabeza. Con todo, poco despues me miró con atencion. Conocí muy bien se admiraba de que un mozo con un vestido bordado quisiera ponerse á servir de criado, cuando podia pensar que iba yo á buscar uno. Duróle poco esta duda, porque Fabricio le dijo al punto: Señor Arias de Londoña, aquí le presento á vmd. el mayor amigo mio. Es un hijo de buena familia, y sus desgracias le han reducido á la necesidad de servir. Proporciónele vmd. una buena conveniencia, contando seguramente con su correspondiente agradecimiento. Señores, respondió friamente Arias, esa es la cantinela general de todos ustedes: ántes de acomodarse prometen mucho; pero despues de bien acomodados, tú que le víste, y de todo se olvidan. Como qué, replicó Fabricio, ¿está vmd. quejoso de mi? ¿no me he portado bien? Mejor pudieras haberte portado: tu conveniencia equivale á la de primer oficial de cualquier oficina, y has correspondido como si te hubiese acomodado con un autorcillo. Tomé yo entónces la palabra, y para que conociese el señor Arias que no servia á un ingrato, quise que el agradecimiento precediese al favor. Púsele en la mano dos ducados, prometiéndole que no se limitaria á tan poca

cosa mi reconocimiento como me colocase en una buena casa.

Mostróse contento de mi proceder, diciendo: Así gusto yo de que se trate conmigo. Hay vacantes excelentes puestos: leerélos y vmd. escogerá el que mejor le pareciere. Al decir esto, calóse los anteojos, tomó su registro, abrióle, revolvió algunas hojas, y comenzó asi: Necesita lacayo el capitan Torbellino, hombre colérico, brutal y fantástico; gruñe sin cesar, blasfema, da de golpes, y muy á menudo estropea á los criados. Pase vmd. adelante, dije yo prontamente; no me gusta el señor capitan. Rióse Arias de mi viveza, y prosiguió leyendo: Doña Manuela de Sandoval, viuda, y entrada en edad, impertinente y caprichosa, se halla sin criado. Por lo comun no tiene mas que uno, y ese apénas la puede aguantar un dia entero. Diez años ha que solo hay en su casa una librea, y sirve para todos los criados que recibe, sean flacos ó gordos, grandes ó pequeños. Se puede decir que no hacen mas que probársela, y así todavía está nueva, aunque se la han puesto dos mil. Falta un criado al doctor Alvaro Fañez, médico químico. Trata bien á sus criados, dales bien de comer, y un gran salario; pero hace en ellos la experiencia de sus remedios, y se observa que en casa de este químico hay siempre vacantes plazas de criados.

No lo dudo, interrumpió Fabricio, dando una carcajada; pero vamos claros, que nos va vmd. proponiendo admirables conveniencias. Ten un poco de paciencia, replicó Arias de Londoña, todavía no las he leido todas, y puede haber alguna que te contente. Diciendo esto, prosiguió su lectura de esta manera: Tres semanas ha que está sin criado doña Alfonsa de Solis: es una señora anciana y devota, que pasa en la iglesia las tres partes del dia, y quiere tener siempre junto á sí al criado. Otro: ayer despidió al suyo el licenciado Cedillo, hombre ya viejo, y canónigo de este cabildo. Alto ahí, señor Arias de Londoña, interrumpió Fabricio: á ese puesto nos atenemos: el canónigo Cedillo es grande amigo de mi amo, y yo le conozco mucho; sé que gobierna su casa en clase de ama una vieja beata que se llama la señora Jacinta, y es la que todo lo manda. Es una de las mejores casas de Valladolid, porque en ella se vive con gran paz, y se come grandemente. Fuera de eso, el canónigo es un señor enfermizo, gotoso inveterado, que tardará poco en hacer testamento, y se puede esperar algun legadillo: ¡gran esperanza para un criado! Gil Blas, continuó Fabricio volviéndose hácia mi, no perdamos tiempo. Vámonos derechos á casa del licenciado: yo mismo te quiero presentar, y salir por fiador tuyo. Habiendo dicho esto, por no malograr la ocasion, nos despedímos aceleradamente del señor Arias, quien me ofreció, por mi dinero, que, si no lograba aquella conveniencia, me proporcionaria otra tan buena, y aun quizá mejor.

LIBRO SEGUNDO.

CAPITULO I.

Entra Gil Blas por criado del licenciado Cedillo; estado en que este se hallaba, y retrato de su ama.

Por miedo de no llegar tarde nos pusímos de un brinco en casa del licenciado. Estaba cerrada la puerta, llamámos, y bajó á abrir una niña como de diez años, á quien el ama llamaba sobrina, aunque malas lenguas suponian entre las dos parentesco mas estrecho. Le estabamos preguntando si se podria hablar al señor canónigo, cuando se dejó ver la señora Jacinta. Era una muger entrada ya en la edad de discrecion, pero todavía de buen parecer, y sobre todo de un color fresco y hermoso. Venia vestida con una especie de bata de paño ordinario, que ceñia con una ancha correa de cuero, de la cual pendia por un lado un manojo de llaves, y por otro un gran rosario de cuentas gordas. Saludámosla con mucho respeto, y ella nos correspondió con igual cortesanía, pero con un aire devoto, y los ojos bajos.

He sabido, le dijo mi camarada, que el señor licenciado Cedillo necesita un mozo honrado que le sirva, y vengo á presentarle este, que espero le dará gusto. Alzó entónces la vista el ama, miróme atentamente, y no acertando á conciliar mi vestido bordado con el discurso de Fabricio, preguntó si era yo el que pretendia entrar á servir. Sí, señora, respondió el hijo de Nuñez, el mismo es; porque, tal como vmd. le vé, le han sucedido desgracias que le precisan á ello. Consolaráse en sus infortunios si tiene la dicha de colocarse en esta casa, y vivir en compañía de la virtuosa señora Jacinta, la cual es digna de ser ama de un patriarca de las Indias. Al oir esto la buena de la beata, apartó los ojos de mí por volverlos al que le hablaba con tanta gracia, y quedó como sorprendida al ver un rostro que no le parecia desconocido. Tengo alguna idea, le dijo, de haber visto ya esa cara, y estimaria que vmd. ayudase á mi memoria. Casta señora Jacinta, le respondió Fabricio, es y ha sido grande honor mio haber merecido la atencion de vmd. Dos veces he venido á esta casa acompañando á mi amo el señor Manuel Ordoñez, administrador del hospital. Justamente, replicó entónces el ama, acuérdome muy bien, ya caigo en la cuenta.

Basta decir que está en casa del señor Manuel Ordoñez para saber que será vmd. um hombre muy de bien. Su empleo es su mayor elogio, y no era fácil que este mozo encontrase mejor fiador. Venga vmd. conmigo, y hablará al señor Cedillo, que sin duda tendrá gran gusto de recibir un criado venido por tal mano.

Seguímos al ama del canónigo, el cual vivia en un cuarto bajo, compuesto de cinco piezas á un mismo piso, todas muy decentes. Dijonos esperasemos un instante en la primera, miéntras iba á avisar al señor canónigo, que estaba en la segunda. Despues de haberse detenido algun tiempo, sin duda para informarle y prevenirle de todo, volvió á nosotros, y nos dijo que podiamos entrar. Vímos al viejo gotoso sepultado en una silla poltrona, con una almohada detras de la cabeza, descansando los brazos en unas almohadillas, y apoyando las piernas en un almohadon de pluma. Acercámonos á él, sin escasear las cortesías; y tomando Fabricio la palabra, no se contentó con repetirle lo que ya habia dicho de mí á la señora Jacinta, sino que se puso á hacer un panegírico de mi mérito, extendiéndose principalmente sobre el grande honor que me habia granjeado bajo el magisterio del doctor Godinez en las disputas de filosofía, como si fuera necesario ser gran filósofo para servir á un canónigo. Sin embargo, no dejó de alucinarle el bello elogio que hizo Fabricio de mí; y conociendo por otra parte que yo no desagradaba á la señora Jacinta: Amigo, respondió á mi fiador, desde luego recibo á este mozo; basta que tú me le presentes. No me disgusta su traza, y juzgo bien de sus costumbres, supuesto me le propone un criado del señor Manuel Ordoñez.

Luego que Fabricio me vió admitido, hizo una gran cortesía al canónigo, otra mas profunda á la señora Jacinta, y se despidió muy alegre diciéndome al oido que me quedase allí, y que ya nos veriamos. Apénas habia salido de la sala, cuando el licenciado me preguntó como me llamaba, y porqué habia salido de mi tierra, obligándome con sus preguntas á contarle toda la historia de mi vida en presencia de la señora Jacinta. Divertílos á entrambos, sobre todo con la relacion de mi última aventura. Doña Camila y don Rafael les hiciéron reir tan fuertemente, que le hubo de costar la vida al pobre gotoso; pues la risa le excitó una tos tan violenta, que temí fuese llegada su hora: aun no habia hecho testamento: considérese cuanto se turbaria la buena ama. Vila toda trémula y azorada correr de aquí para allí por socorrer al buen viejo, haciendo con él lo que se hace con los niños cuando tosen con violencia, estregarle la frente, y darle palmaditas en las espaldas; pero al fin todo fué un puro miedo. Cesó de toser el licenciado, y el ama de atormentarle. Quise entónces proseguir mi relacion; mas no me lo permitió la señora Jacinta, temerosa de que le repitiese la tos

al amo. Llevóme al guardaropa donde, entre otros vestidos, estaba el de mi predecesor. Hízomele poner, y guardó el mio, lo que no me disgustó, porque deseaba conservarle, con esperanza de que todavía podria servirme. Desde el guardaropa pasámos los dos á disponer la comida.

No me mostré novicio en el oficio de cocinero. Habia hecho mi aprendizage bajo la disciplina de la señora Leonarda, que podia pasar por buena maestra de cocina, bien que no comparable con la señora Jacinta, la cual merecia ser cocinera de un arzobispo. Sobresalía en todo género de guisos y platos. Sazonaba delicadamente un jigote, la chanfaina, y en general toda especie de picadillo; de manera que eran sumamente gratos al paladar. Cuando estuvo dispuesta la comida, volvímos al cuarto del canónigo, donde, miéntras yo ponia los manteles en una mesilla inmediata á su silla poltrona, el ama le ponia la servilleta, prendiéndosela por detras con alfileres. Se le sirvió una sopa que se podia presentar á un corregidor de Madrid, y una fritada, que podia avivar el apetito de un virey, si el ama de propósito no hubiera escaseado las especias, por no irritar la gota del canónigo. A vista de tan delicados manjares, mi buen viejo, que yo creía estaba baldado de todos sus miembros, dió pruebas de que aun no habia perdido del todo el uso de los brazos. Sirvióse de ellos para ayudar á que le desembarazasen de la almohada y demas impedimentos, disponiéndose á comer alegremente. Las manos tampoco se negáron á servirle: aunque trémulas iban y venian con bastante ligereza á donde era menester, bien que derramando en la servilleta y en los manteles la mitad de lo que llevaba á la boca. Cuando ví que ya no queria mas del frito, le puse delante una perdiz rodeada de dos codornices asadas, que la señora Jacinta le trinchó con el mayor aseo y pulidez. De cuando en cuando le hacia beber grandes tragos de vino mezclado con un poco de agua en una taza de plata bastantemente ancha y profunda, aplicándosela ella misma á la boca y teniéndola con las manos, como si fuera á un niño de quince meses. Se comió las pechugas y las piernas, sin dejar los alones. Siguiéronse los postres; y cuando acabó de comer, el ama le quitó la servilleta, volvióle á poner la almohada, y dejándole dormir tranquilamente la siesta, nos retirámos nosotros á comer.

Esta era la comida diaria de nuestro canónigo, acaso el mayor tragon de todo el cabildo; pero la cena era mas parca. Contentábase con un pollo ó con un conejo, y con algun cubilete de fruta. En su casa, por lo que toca á la comida, estaba yo bien, y lo pasaba alegremente; solo tenia un trabajo, no poco pesado para mí. Era preciso estar despierto una gran parte de la noche velando al amo. Padecia este una retencion de orina, que le obligaba á pedir el orinal diez veces cada hora. Ademas sudaba mu-

cho, y era menester mudarle de camisa con frecuencia. Gil Blas, me dijo la segunda noche, tú eres mañoso y diligente, y veo que me acomodará mucho tu modo de servir. Solamente te encargo que des tambien gusto á la señora Jacinta, complaciéndola y obedeciéndola en todo como si yo lo mandase, y guardes con ella la mayor armonía. Quince años ha que me sirve con un zelo y amor particular. Tiene tanto cuidado de mí que no sé como pagárselo; y confiésote que por esto la estimo mas que á toda mi familia. Por ella despedí de mi casa á un sobrino carnal hijo de mi propia hermana, é hice bien. No podia ver á esta pobre muger, y léjos de agradecerle lo que hacia conmigo, continuamente la estaba insultando, burlándose de su virtud y tratándola de embustera, porque á la gente moza de hoy todo lo que suena á recogimiento y devocion le parece hipocresía; pero ya me libré de tan buena alhaja, porque soy hombre que prefiero á todos los respetos de la sangre el amor que me tienen y el bien que me hacen. Vmd., señor, tiene muchísima razon, le respondí; el agradecimiento debe siempre poder mas que las leyes de la naturaleza. Sin duda, replicó él; y en mi testamento haré ver el poco caso que hago de mis parientes. El ama tendrá buena parte en él; y no me olvidaré de tí como prosigas sirviéndome segun has comenzado. El criado que despedí ayer perdió una buena manda por su mal modo; si no me hubiera visto precisado á despedirle, porque ya no le podia aguantar, yo solo le habria hecho rico; pero era un soberbio, que no tenia el mas leve respeto á la señora Jacinta, y era muy holgazan. No le gustaba acompañarme de noche, y se le hacia intolerable el estar despierto para asistirme en lo que podia ocurrir. ¡Qué bribon! exclamé yo, como si el espíritu de Fabricio se hubiera pasado al mio: no merecia por cierto estar al lado de un amo tan bueno como su merced. El que logra esta fortuna debe ser de un zelo infatigable: ha de complacerse en su trabajo, y ha de creer que nada hace, aun cuando sude sangre por servirle.

Conocí que le habian gustado mucho al canónigo estas últimas palabras, y no le gustó ménos la que le dí de estar siempre pronto y obediente á las órdenes de la señora Jacinta. Queriendo, pues, pasar por un criado que no temia trabajo ni fatiga, procuré servir en un todo con el mayor zelo y el mejor modo que me era posible. Nunca me quejé de que pasaba sin dormir todas las noches, sin embargo de que se me hacia esto muy cuesta arriba. A no ser por la esperanza del legado, presto me hubiera cansado de una vida tan penosa; bien es verdad que descansaba y dormia algunas horas entre dia. El ama (á la cual debo hacer esta justicia) cuidaba mucho de mí; lo que debo atribuir al esmero con que procuraba yo granjearme su voluntad con todo género de modales atentos y respetuosos. Cuando comiamos juntos

ella y su sobrina, que se llamaba Inesilla, estaba yo pronto á mudarles de platos, á servirles de beber, y en fin á hacer con ellas lo que haria el mas fiel y mas leal criado. Por estos medios llegué á conseguir su amistad. Un dia que la señora Jacinta habia salido á hacer no sé qué compras, hallándome solo con Inesilla, comenzé á darle conversacion, y le pregunté si vivian todavía sus padres. ¡Oh! no, me repondió la niña: mucho tiempo ha que muriéron, segun me lo ha dicho mi tia, porque yo nunca los conocí. Creíla piadosamente, aunque su respuesta no fué muy categórica, y la fuí poniendo en tanta gana de parlar, que poco á poco me dijo mas de lo que yo queria saber. Descubrióme, ó, por mejor decir, descubrí yo por su sencillez, que la señora tia tenia un amigo que estaba en casa de un antiguo canónigo en calidad de mayordomo, y que tenian ajustado entre los dos aprovecharse de la herencia de sus amos, y gozarla en paz por medio de un casamiento, cuyos privilegios disfrutaban de antemano. Ya dejo dicho que la señora Jacinta, aunque algo entrada en años, se mantenia de muy buen parecer. Es verdad que ningun medio perdonaba para conservarse bien. Por otra parte dormia con sosiego, miéntras yo estaba en pié velando al amo. Pero sobre todo lo que mas contribuía á mantener en ella aquel color vivo y fresco era, segun me dijo Inesilla, una fuente que tenia en cada pierna.

CAPITULO II.

Qué remedios suministráron al canónigo habiendo empeorado en su enfermedad; lo que resultó, y qué dejó á Gil Blas en su testamento.

Serví tres meses al señor licenciado Cedillo sin quejarme de las malas noches que me daba. Cayó malo al cabo de este tiempo; entróle calentura, y con ella se le irritó la gota. Recurrió á los médicos, siendo la primera vez que lo hacia en toda su vida, aunque habia sido larga. Llamó determinadamente al doctor Sangredo, á quien tenian en Valladolid por otro Hipócrates. La señora Jacinta hubiera querido mas que el canónigo ante todas cosas comenzase por hacer testamento; pero ademas de que no le parecia á él que estaba de tanto peligro, en ciertas materias era un poco caprichoso y testarudo. Fuí, pues, á buscar al doctor Sangredo, y condújele á casa. Era un hombre alto, seco y macilento, que por espacio de cuarenta años, á lo ménos, tenia continuamente empleada la tigera de las parcas. Su exterior era grave, serio, con un sí es no es de desdeñoso; su voz gutural, sonora y ahuecada; pronunciaba las palabras con un tantico de recalcamiento, lo que á su parecer daba mayor nobleza á las ex-

presiones. Parecia que media sus discursos geométricamente, y era singular en sus opiniones.

Despues de haber observado al enfermo, comenzó á hablar así en tono magistral: Trátase aquí de suplir el defecto de la transpiracion escasa, dificultosa y detenida. Otros médicos ordenarian sin duda en este caso remedios salinos, urinosos y volátiles, que por la mayor parte tienen algo de azufre y mercurio; pero los purgantes y los sudoríficos son drogas perniciosas inventadas por curanderos. Todas las preparaciones químicas me parecen invenciones para arruinar la naturaleza; yo echo mano de medicamentos mas simples y seguros. ¿Qué es lo que vmd. acostumbra comer? preguntó al enfermo. Comunmente cubiletes y manjares jugosos, respondió el canónigo. ¡Cubiletes y manjares jugosos! exclamó suspenso y admirado el doctor; ya no me maravillo de que vmd. haya enfermado. Los manjares deliciosos son gustos emponzoñados, lazos que la sensualidad arma á los hombres para destruirlos con mayor seguridad. Es preciso que vmd. renuncie á todo alimento de buen gusto: los mas desabridos son los mas propios para la salud. Como la sangre es insípida, está pidiendo alimentos análogos á su naturaleza. ¿Y bebe vmd. vino? le volvió á preguntar. Sí, señor, pero aguado, respondió el enfermo. ¡Qué dice vmd. aguado! exclamó el doctor. ¡Qué desórden! ¡qué espantoso desarreglo! Debia vmd. haberse muerto cien años ha. ¿Y qué edad es la de vmd.? Voy á entrar en sesenta y nueve años, repuso el licenciado. Justamente, continuó el médico, la vejez anticipada siempre es fruto de la intemperancia. Si vmd. hubiera bebido solo agua clara toda su vida, y usado de alimentos simples, como manzanas cocidas, por ejemplo, y guizantes ó judías, no se veria ahora atormentado de la gota, y todos sus miembros ejercerian todavía fácilmente sus respectivas funciones. Con todo, no desconfío de restablecerle, como se entregue ciegamente á cuanto yo ordenare. El canónigo, aunque gustaba de buenos bocados, ofreció obedecerle en todo y por todo.

Entónces Sangredo me dijo fuese prontamente á llamar á un sangrador que él mismo me nombró, y le hizo sacar á mi amo seis tazas completas de sangre para empezar á suplir la falta de transpiracion. Despues dijo al sangrador: Maese Martin Oñez, dentro de tres horas volved á sacarle otras seis, y mañana repetiréis lo mismo. Es error creer que la sangre sea necesaria para la conservacion de la vida: por mucha que se le saque á un enfermo, nunca será demasiada. Como en tal estado apénas tiene que hacer movimiento ni ejercicio, sino el preciso para no morirse, no necesita mas sangre para vivir que la que ha menester un hombre dormido. En uno y otro la vida solo consiste en el pulso y en la respiracion. No creyendo mi buen amo que un tan gran médico pudiese hacer falsos silogismos, convino en dejarse san-

grar. Despues que el doctor ordenó frecuentes y copiosas sangrías, añadió era tambien preciso dar de beber al enfermo agua caliente á cada paso, asegurando que el agua en abundancia era el mayor específico contra todas las enfermedades. Con esto concluyó su visita, y se fué diciéndonos á la señora Jacinta y á mí que él salia por fiador de la salud del señor canónigo, con tal que se observase á la letra todo lo que acababa de prescribir. El ama, que quizá juzgaba todo lo contrario de lo que él se prometia de su método, le dió palabra de que se observaria con la mas escrupulosa exactitud. Con efecto, inmediatamente pusímos á calentar agua; y como el doctor nos habia encargado tanto que fuesemos liberales de ella, luego le hicímos beber cinco ó seis cuartillos: una hora despues repetímos lo mismo, y de tiempo en tiempo volvíamos á ello, de manera que en el espacio de pocas horas le metímos un rio de agua en la barriga. Ayudándonos por otra parte el sangrador con la cantidad de sangre que le sacaba, en ménos de dos dias pusímos al pobre canónigo á las puertas de la muerte.

Ya no podia mas el buen eclesiástico, y presentándole yo un gran vaso del soberano específico para que le bebiese: Quita allá, amigo Gil Blas, me dijo con voz desmayada, ya no puedo beber mas. Conozco que me es preciso morir á pesar de la grande virtud del agua, y que no me siento mejor, aunque apénas me ha quedado en el cuerpo una gota de sangre: prueba clara de que el médico mas hábil y mas sabio del mundo no es capaz de prolongarnos un instante la vida cuando llegó el término fatal. Es ya necesario disponerme para partir al otro mundo. Anda, pues, y tráeme aquí un escribano, que quiero hacer testamento. Cuando oí estas palabras, que ciertamente no me desagradáron, fingí entristecerme muchísimo; y disimulando la gana que tenia de ejecutar cuanto ántes el encargo que me acababa de dar, como hace en tales casos todo heredero: ¡Oh, señor! le respondí, dando un profundo suspiro, no está su merced tan malo, por la misericordia de Dios, que todavía no pueda esperar levantarse. No, no, hijo mio, repuso; esto ya se acabó. Estoy viendo que sube la gota, y que la muerte se va acercando: ve, pues, y haz cuanto ántes lo que te he mandado. Conocí efectivamente que se le mudaba el semblante, y que iba perdiendo terreno por instantes; por lo que persuadido de que el asunto estrechaba, marché volando á ejecutar lo que me habia ordenado, dejando con el enfermo á la señora Jacinta, la cual temia aun mas que yo que nuestro canónigo se nos muriese sin testar. Entréme en casa del primer escribano que encontré: Señor, le dije, mi amo el licenciado Cedillo está acabando; quiere hacer su última disposicion, y no hay que perder tiempo. Era el escribano un hombre rechoncho y pequeñito, de genio alegre, y amigo de bufonearse. ¿Qué médico

le asiste? me preguntó. El doctor Sangredo, le respondí. Pues vamos, vamos apriesa, repuso él cogiendo apresuradamente la capa y el sombrero, porque ese doctor es tan expeditivo, que no da lugar á los enfermos para llamar á los escribanos. Es un hombre que me ha hecho perder muchos testamentos.

Diciendo esto, salímos juntos, andando aceleradamente para llegar ántes que el enfermo entrase en agonía; y yo dije en el camino al escribano: Ya sabe vmd. que á un pobre testador cuando está enfermo suele faltarle la memoria, por lo que suplico á vmd. que, si es menester, la haga algun recuerdo de mi lealtad y de mi zelo. Yo te lo prometo, me respondió, y fiate de mi palabra, pues es justo que un amo recompense á un criado que le ha servido bien; y así por poco que le vea inclinado á pagar tus servicios, le exhortaré á que te deje alguna buena manda. Cuando llegámos á casa hallámos todavía al enfermo despejado, y con todos sus sentidos. Estaba junto á él la señora Jacinta, bañado el rostro en lágrimas. Acababa de hacer bien su papel, disponiendo al canónigo á que le dejase lo mejor que tenia. Quedó el escribano solo con el amo; y los dos nos salímos á la antesala, donde encontrámos al sangrador que venia á hacerle otra sangría. Deténgase, maese Martin, le dijo el ama; ahora no puede entrar, porque está su merced haciendo testamento. Le sangraréis á vuestro placer luego que acabe.

Estabamos con gran temor la beata y yo de que muriese en el mismo acto de testar; pero por fortuna se formalizó el instrumento que nos ocasionaba aquella inquietud. Vímos salir al escribano, que, encontrándome al paso, dándome una palmadita en el hombro, y sonriéndose, me dijo: *No ha sido echado en olvido Gil Blas*: palabras que me llenáron de alborozo, y agradecí tanto la memoria que mi amo habia hecho de mí, que ofrecí encomendarle muy de veras á Dios despues de su muerte, la que tardó poco en suceder; porque habiéndole sangrado otra vez el sangrador, el pobre viejo, que ya estaba casi exangüe, espiró en el mismo momento. Apénas acababa de exhalar el último suspiro, cuando entró el médico, que se quedó cortado y mudo, no obstante de estar tan acostumbrado á despachar cuanto ántes á sus enfermos: con todo eso, léjos de atribuir su muerte á tanta agua, y á tantas sangrías, volvió las espaldas diciendo con frialdad que habia muerto porque le habian sangrado poco, y no dádole bastante agua caliente. El ejecutor de la medicina, quiero decir el sangrador, viendo que ya no era necesario su ministerio, se marchó tambien, siguiendo al doctor Sangredo, diciendo uno y otro que desde el primer dia habian desahuciado al licenciado. Y en efecto, casi nunca se engañaban cuando pronunciaban semejante fallo.

Luego que vímos muerto á nuestro amo, la señora Jacinta, Inesilla y yo comenzámos un concierto de fúnebres alaridos, y

tales que se oyéron en toda la vecindad. La beata sobre todo, que tenia mayor motivo para estar alegre, levantaba el grito con lamentos tan funestos, que parecia la muger mas afligida del mundo. En un instante se llenó la casa de gente, atraida mas de curiosidad que de compasion. Los parientes del difunto se presentáron tambien muy pronto, y halláron tan desconsolada á la beata, que se persuadiéron que el canónigo habia muerto *ab intestato*. Pero tardó poco en abrirse á presencia de todos el testamento dispuesto con las formalidades necesarias : y cuando viéron que el testador dejaba las mejores alhajas á la señora Jacinta y á la niña, pronunciáron una oracion fúnebre del canónigo poco decorosa á su memoria, motejando al mismo tiempo á la beata, sin olvidarme á mí que verdaderamente lo merecia. El licenciado, en paz sea su alma, para obligarme á que no me olvidase de él en toda mi vida, se explicaba así en el artículo del testamento que hablaba conmigo : *Item, por cuanto Gil Blas es un mozo que tiene algun baño de literatura, para que acabe de perfeccionarse y se haga hombre sabio le dejo mi librería con todos los libros y manuscritos, sin exceptuar ninguno.*

No sabia yo donde podia estar la tal soñada librería, porque en ninguna parte de la casa la habia visto jamas. Solo habia sobre una tabla en el cuarto del canónigo cinco ó seis libros con algun legajo de papeles; y los tales libros no podian servirme para nada. Uno se titulaba *El Cocinero perfecto*; otro trataba *de la indigestion, y del modo de curarla*; los demas eran las cuatro partes del breviario medio roidas de la polilla. En cuanto á los manuscritos, el mas curioso era todos los autos de un pleito que habia seguido el canónigo para conseguir la prebenda. Despues que examiné mi legado con mayor atencion de la que él se merecia, se lo cedí á los parientes del difunto, que tanto me le habian envidiado. Entreguéles tambien el vestido que tenia á cuestas, y volví á tomar el mio, contentándome con que me pagasen mi salario, y fuíme á buscar otra conveniencia. Por lo que toca á la señora Jacinta, ademas del dinero y alhajas que el canónigo le habia dejado, se levantó con otras muchas cosas que ocultamente habia depositado en su buen amigo durante la enfermedad del difunto.

CAPITULO III.

Entra Gil Blas á servir al doctor Sangredo, y se hace famoso médico.

Resolví ir á buscar al señor Arias de Londoña, para escoger en su registro otra casa donde servir; pero cuando estaba muy cerca del rincon donde vivia, me encontré con el doctor Sangredo, á quien no habia visto desde la muerte de mi amo, y me atreví

á saludarle. Conocióme inmediatamente, aunque estaba en otro trage, y mostrando particular gusto de verme: Hijo mio, me dijo, ahora mismo iba pensando en tí. He menester un criado, y tú eres el que me conviene, con tal que sepas leer y escribir. Como vmd., dije, no pida mas, délo todo por hecho. Pues siendo así, replicó, vente conmigo, porque tú eres el hombre que yo busco. En mi casa lo pasarás alegremente; te trataré con distincion; no te señalaré salario, pero nada te faltará. Cuidaré de vestirte con decencia; te enseñaré el gran secreto de curar todo género de enfermedades; y en una palabra, mas serás discípulo mio que criado.

Acepté la proposicion del doctor con la esperanza de salir un célebre médico bajo la direccion de tan gran maestro. Llevóme luego á su casa para instruirme en el ministerio á que me destinaba. Reducíase este á escribir el nombre, la calle y casa donde vivian los enfermos que le llamaban miéntras él visitaba á otros parroquianos. Para este fin tenia un libro en que asentaba todo lo dicho una criada vieja, á la cual se reducia toda su familia; pero sobre no saber palabra de ortografía, escribia tan mal, que por lo comun no se podia comprender lo escrito. Encargóme, pues, á mí este registro, que se podia intitular con razon *registro mortuorio* ó *libro de difuntos,* porque morian casi todos aquellos cuyos nombres se apuntaban en él. Escribia, por decirlo así, los nombres de los que querian partir de este mundo, ni mas ni ménos que en las casas de posta se apuntan los nombres de los que piden carruage ó caballos. Estaba casi siempre con la pluma en la mano, porque en aquel tiempo el doctor Sangredo era el médico mas acreditado de todo Valladolid, debiendo su reputacion á una locuela especiosa, sostenida de cierto aire grave, y al mismo tiempo apacible, junto con algunas afortunadas curas que fuéron celebradas mas de lo que merecian.

Practicaba mucho la facultad, y por consiguiente le fructificaba bien. No por eso el trato de su casa era el mejor. En ella se vivia muy frugalmente. Garbanzos, habas y manzanas cocidas ó queso, era nuestra comida ordinaria. Decia que estos alimentos eran los mas convenientes al estómago, por ser mas dóciles á la trituracion. Con todo eso, aunque los consideraba muy fáciles de digerir, no queria que nos hartasemos de ellos, en lo que tenia mucha razon; pero si á la criada y á mí nos prohibia comer mucho, en recompensa nos permitia beber agua sin tasa. Léjos de andar en esto con escasez, nos decia muchas veces: Bebed, hijos mios: la salud consiste en que todas las partes de nuestra máquina se conserven flexibles, ágiles y húmedas. Bebed agua en abundancia, porque es el disolvente universal que precipita todas las sales. ¿Está acaso detenido y lento el curso de la sangre? ella le acelera. ¿Está rápido y precipitado? le detiene.

Estaba el buen doctor tan persuadido de esto, que aun él mismo no bebia mas que agua, sin embargo de hallarse ya en edad muy avanzada. Definia la vejez diciendo era una tísis natural, que nos deseca y consume. Fundado en esta definicion, lamentaba la ignorancia de los que llaman al vino *la leche de los viejos*. Sostenia que ántes bien los desgasta y los destruye, diciendo muy elegantemente que este licor, así para los viejos como para todos los demas, era un amigo traidor y un gusto muy engañoso.

A pesar de tan bellos raciocinios, á los ocho dias que estuve en aquella casa, padecí una diarrea, acompañada de crueles dolores de estómago, lo que tuve la temeridad de atribuir al *disolvente universal*, y á la mala calidad de los alimentos que comia. Quejéme de esto al nuevo amo, esperando que al cabo vendria á condescender, y á darme algun poco de vino en las comidas; pero era muy enemigo de este licor para tener semejante condescendencia. Cuando te hayas acostumbrado á beber agua, me dijo, conocerás sus virtudes. Por lo demas, si te disgusta mucho el agua pura, hay mil arbitrios inocentes para corregir el desabrimiento de las bebidas acuosas. La salvia y la betónica les comunica un gusto delicioso; y si quieres que lo sea mucho mas, mezcla un poco de flor de romero, de clavel ó de amapola.

Por mas que ponderase las excelencias del agua, y por mas que me enseñase el modo de componer bebidas exquisitas sin que para nada fuese necesario el vino, la bebia yo con tanta moderacion que, advirtiéndolo él, me dijo un dia: Ya no me admiro, Gil Blas, de que no gozes una perfecta salud, porque no bebes bastante, amigo mio; el agua bebida en poca cantidad solo sirve para remover la porcion de la bílis, y darle mayor vigor y actividad, cuando es necesario anegarla en un diluyente copioso. No temas, hijo, que la abundancia del agua te debilite ni enfríe demasiado el estómago. Léjos de tí ese terror pánico con que miras la frecuencia de tan saludable bebida. Yo salgo por fiador de su buen efecto, y si no te satisface mi fianza, el divino Celso saldrá á abonarla. Este oráculo latino hace un admirable elogio del agua, y añade en términos expresos que los que, por beber vino, se excusan con la debilidad del estómago levantan un falso testimonio á esta entraña para encubrir su sensualidad.

Como hubiera sido cosa fea dar pruebas de indócil cuando daba principio á la carrera de la medicina, mostré que me hacia fuerza la razon; y aun confieso que efectivamente la creí. Proseguí, pues, en beber agua, bajo la fe de Celso; ó por mejor decir, comenzé á anegar la bílis, bebiendo en gran copia aquel licor; y aunque cada dia me sentia mas desazonado, pudo mas la preocupacion que la experiencia. Tenia, como se vé, una admirable disposicion para ser médico. Sin embargo, no pudiendo

resistir mas á la violencia de los males que me atormentaban, tomé la resolucion de dejar la casa del doctor Sangredo; pero este me honró con un nuevo empleo, el cual me hizo mudar de parecer. Mira, hijo, me dijo un dia, yo no soy de aquellos amos ingratos y duros, que dejan envejecer á los criados sin pasarles por el pensamiento el recompensar sus servicios. Estoy contento contigo, te quiero; y, sin aguardar á que me hayas servido mas tiempo, es mi ánimo hacerte dichoso. Ahora mismo te voy á descubrir lo mas sutil del saludable arte que profeso tantos años ha. Los demas médicos piensan consiste en el estudio penoso de mil ciencias tan inútiles como dificultosas : yo intento abreviar un camino tan largo, y ahorrarte el trabajo de estudiar la física, la farmacía, la botánica y la anatomía. Sábete, amigo, que para curar todo género de males no es menester mas que sangrar y hacer beber agua caliente. Este es el gran secreto para curar todas las enfermedades del mundo. Sí : este maravilloso secreto que yo te comunico, y la naturaleza no ha podido ocultar á mis profundas observaciones, manteniéndose impenetrable á mis hermanos y compañeros, se reduce á solos dos puntos : sangrías y agua caliente, uno y otro en abundancia. No tengo mas que enseñarte. Ya sabes de raiz toda la medicina, y si te aprovechas de mis largas experiencias, serás tan gran médico como yo. Al presente me puedes aliviar mucho. Por las mañanas te estarás en casa á tener cuenta del registro, y por las tardes irás á visitar mis enfermos. Yo asistiré á la nobleza y al clero : tú visitarás á los del estado general que me llamaren, y despues de haber ejercido algun tiempo, haré te incorporen en nuestro gremio. He aquí, Gil Blas, que ya eres sabio, sin ser médico, cuando otros por muchos años, y la mayor parte toda la vida, son médicos ántes de ser sabios.

Dí gracias al doctor por haberme puesto en estado en tan poco tiempo de ser sustituto suyo; y en señal de mi agradecimiento le ofrecí que toda la vida seguiria á ciegas sus opiniones, aunque fuesen contrarias á las del mismo Hipócrates. Pero esta palabra no era del todo sincera, porque no podia conformarme con su opinion acerca del agua, y en mi corazon determiné beber vino siempre que fuese á visitar mis enfermos. Segunda vez me desnudé de mi vestido, y tomé otro de mi amo para presentarme en trage de médico. Hecho esto me dispuse á practicar la medicina á costa de los pobres que cayesen en mis manos. Tocóme dar principio por un alguacil que adolecia de un dolor de costado. Dispuse le sangrasen sin piedad, y que no se negasen á darle de beber agua caliente con abundancia. Entré despues en casa de un pastelero, á quien la gota le hacia poner los gritos en el cielo. No tuve mas compasion de su sangre que de la del alguacil, y fuí muy liberal en mandarle dar agua caliente. Valié-

ronmé doce reales las dos visitas, y quedé tan contento con el nuevo ejercicio, que solo deseaba cosecha de enfermos y achacosos.

Al salir de casa del pastelero me encontré con Fabricio, á quien no habia visto desde la muerte del licenciado Cedillo. Miróme atento y atónito por algun tiempo, y despues dió una carcajada tan grande que parecia iba á reventar de risa. No dejaba de tener razon: llevaba yo una capa tan larga que me llegaba á los talones; la chupa y el calzon eran tan anchos, que sobraban mucho para dos cuerpos como el mio. En fin, mi figura podia pasar por original y grotesca. Dejéle desahogar, y aun yo mismo le hubiera acompañado, si no me contuviera el decoro de la calle, y la representacion de médico, que no es un animal risible. Si mi ridículo trage habia movido á risa á Fabricio, mi seriedad se la aumentó, y despues que se rió cuanto quiso: ¡ Por cierto, Gil Blas, exclamó, que estás estrafalariamente puesto! ¿quien diablos te ha disfrazado así? Poco á poco, Fabricio, poco á poco, y trata con todo respeto á un nuevo Hipócrates. Sábete que soy sustituto del doctor Sangredo, médico el mas famoso de Valladolid. Tres semanas ha que estoy en su casa, y en este breve tiempo me ha enseñado radicalmente la medicina, de manera que, como él no puede visitar á todos los enfermos que le llaman, visito yo una parte de ellos para aliviarle. Él asiste á la gente principal, y yo á la plebe. ¡ Bellamente! replicó Fabricio: eso en buen romance quiere decir que te ha cedido la sangre plebeya, y él se ha guardado la ilustre. Doite el parabien de la parte que te ha tocado, que en mi concepto es la mejor, porque á un médico le conviene mas ejercer su facultad con la gente pobre que con la opulenta. ¡ Vivan los médicos de aldea y de arrabal! sus yerros son ménos sabidos, y no meten tanta bulla sus asesinatos. Sí, amigo : tu suerte me parece la mas envidiable, y (por hablar á manera de Alejandro) si yo no fuera Fabricio, querria ser Gil Blas.

Para que el hijo del barbero Nuñez conociese que no exageraba ni mentia en alabar tanto mi presente condicion, le mostré los doce reales del alguacil y del pastelero, y despues nos entrámos los dos en una taberna para beber á costa de ellos. Presentáronnos un vino bueno, el cual me pareció mucho mejor de lo que era por la gran gana que tenia de beberle. Echéme al cuerpo valientes tragos, y (con licencia del oráculo latino) al paso que iba bebiendo, conocí que el estómago no se quejaba de las injusticias que le habia hecho. Detuvímonos bastante tiempo Fabricio y yo en la taberna, y nos burlámos largamente de nuestros amos, como es uso y costumbre entre todos los criados. Viendo que se acercaba la noche nos retirámos, quedando apalabrados de volvernos á ver la tarde siguiente en el mismo parage.

CAPITULO IV.

Prosigue Gil Blas ejerciendo la medicina con tanto acierto como capacidad. Aventura de la sortija recobrada.

No bien habia yo entrado en casa cuando tambien volvió á ella el doctor Sangredo. Informéle de los enfermos que habia visitado, y le puse en la mano ocho reales que restáron de los doce que me habian valido mis recetas. Ocho reales, me dijo, por dos visitas son poca cosa; pero al fin es preciso recibir lo que nos dieren. Tomólos, y embolsándose los seis, me dió solo dos. Toma, Gil Blas, prosiguió, ahí te doy para que empiezes á juntar un capital, pues desde luego te cedo la cuarta parte de lo que me toca. Presto serás rico, amigo mio, porque este año, queriendo Dios, habrá muchas enfermedades.

Contentéme, y con razon, pues habiendo resuelto quedarme con la tercia parte de lo que recibia, y cediéndome el doctor la cuarta parte de lo que yo le entregaba, venia á tocarme, si no me engaña mi aritmética, la mitad de lo que realmente percibia. Esto me dió nuevo aliento para aplicarme á la medicina. Al dia siguiente luego que comí volví á echarme á cuestas el hábito de sustituto, y salí á campaña. Visité muchos enfermos de los que yo mismo habia sentado en el libro, y á todos les receté los mismos medicamentos, aunque padecian diferentes enfermedades. Hasta aquí las cosas iban viento en popa, y ninguno, gracias al cielo, se habia alborotado contra mis recetas. Pero nunca faltan censores del método de un médico, por excelente que sea. Entré en casa de un droguero que tenia un hijo hidrópico, y me encontré con cierto mediquillo de color amulatado, que se llamaba el doctor Cuchillo, llevado allí por un pariente del mercader. Hice profundas cortesías á todos los circunstantes, pero particularmente al tal figurilla, que me persuadí habia sido llamado para consultar sobre la enfermedad que teniamos entre manos. Saludóme con mucha gravedad; y despues de haberme mirado atentamente: Señor doctor, me dijo, yo conozco á todos los médicos de Valladolid, hermanos y compañeros mios; pero confieso que la fisonomía de vmd. es para mí enteramente nueva, por lo que es preciso que vmd. haya venido á establecerse en esta ciudad de muy poco tiempo á esta parte. Yo, señor, le respondí, soy un jóven pasante que ejerzo á la sombra y bajo los auspicios del doctor Sangredo, tan conocido en este pueblo y en toda la comarca. Doy á vmd. la enhorabuena, me replicó cortesmente, de que haya adoptado el método de un hombre tan grande. No dudo que será vmd. habilísimo, aunque tan mozo todavía. Dijo esto

con tanta naturalidad, que no pude discernir si hablaba de veras, ó si se burlaba de mí. Estaba pensando en lo que habia de replicar, cuando el droguero tomó la palabra, y nos dijo: Señores, tengo por cierto que ustedes saben uno y otro perfectamente la medicina, y así les suplico que, si gustan, se sirvan consultar entre los dos qué es lo que debo hacer para lograr el consuelo de ver bueno á mi hijo.

Oyendo esto el doctorcillo, comenzó á observar al enfermo, y habiéndome hecho notar todos los síntomas que descubrian la naturaleza de la enfermedad, me preguntó de qué manera pensaba yo curarla. Mi parecer es, le respondí, que se le sangre todos los dias, y que se le dé á beber agua caliente en abundancia. Al oir esto el mediquin, me preguntó sonriéndose con aire socarron: ¿Y cree vmd. que con esos excelentes remedios se le salvará la vida al enfermo? ¡Y como que lo creo! respondí animoso; sin duda se conseguirá ese efecto, pues son unos específicos contra todo género de males; y sino, que lo diga el doctor Sangredo. Segun eso, replicó el doctor Cuchillo, se engaña mucho Celso, y escribió un gran disparate, asegurando que para facilitar la curacion de un hidrópico es conveniente dejarle padecer hambre y sed. ¡Oh! le respondí: yo no tengo á Celso por oráculo. Engañóse, como se engañáron otros, y algunas veces me complazco en ir contra sus opiniones. Conozco por la explicacion de vmd., repuso Cuchillo, la práctica segura y buena que el doctor Sangredo quiere inspirar á todos los profesores jóvenes. La sangría y la bebida es su medicamento universal; por lo que no me admiro ya de que tantos hombres honrados perezcan en sus manos. Dejémonos de invectivas, le interrumpí yo con sequedad: no está bien en un hombre de la profesion de vmd. tocar esa tecla. Sin sacar sangre, y sin dejarlos beber, se han enviado muchos hombres á la sepultura; y quizá vmd. habrá despachado á ella mas que otros. Si vmd. tiene algo contra el señor Sangredo, escriba impugnándole, que no dejará ciertamente de responder, y entónces verémos quien es el que queda vencido. ¡Por san Pedro y san Pablo! prorumpió lleno de cólera el doctorcillo, que vmd. no conoce al doctor Cuchillo. Sepa, pues, amigo mio, que tengo garras y colmillos, y que de ningun modo me causa miedo Sangredo, el cual, mal que le pese á su vanidad y presuncion, en suma no es mas que un original sin copia. La figura del mediquillo me hizo despreciar su cólera. Respondíle con enfado; correspondióme con el mismo; y en breve vinímos á las manos. Dímonos algunas puñadas, y nos arrancámos uno á otro porcion de pelos ántes que el droguero y su parienta nos pudiesen separar. Luego que lo hubiéron conseguido, pagáronme la visita, é hiciéron quedar á mi antagonista, que verosímilmente les pareció mas hábil que yo.

Despues de esta aventura, faltó poco para que me sucediese otra. Fuí á visitar á cierto sochantre que estaba con calentura. Apénas me oyó hablar de agua caliente, cuando se mostró tan rebelde á este remedio, que comenzó á echar votos. Díjome mil desvergüenzas, y aun me amenazó de que me echaria por la ventana. Salí de aquella casa mas de priesa de lo que habia entrado. No quise visitar mas enfermos aquel dia, y me fuí derecho á la taberna de lo caro, donde la víspera habiamos quedado apalabrados Fabricio y yo. Como ambos teniamos buenas ganas de beber, lo hicímos perfectamente, y despues nos retirámos cada uno á su casa, en buen estado ambos, quiero decir, moros van, moros vienen. No conoció el doctor Sangredo el achaque de que yo adolecia; porque le conté con tanta energía lo que me habia sucedido con el doctorcillo, que atribuyó mis descompasadas acciones y mis palabras mal articuladas al enojo y cólera que me habia causado el lance que le referia. Fuera de eso, como él era interesado en el hecho, se alteró algo contra el doctor Cuchillo; y así me dijo: Hiciste muy bien, Gil Blas, en volver por el honor de nuestros remedios contra aquel aborto, ó por mejor decir, embrion de nuestra facultad. Pues qué, ¿piensa el grandísimo ignorante que no se deben administrar á los hidrópicos bebidas acuosas? ¡pobre mentecato! pues yo defenderé delante de todo el mundo que con el agua se puede curar todo género de hidropesías, y que es un específico igualmente adaptado para estas, como para los reumatismos y opilaciones. Es tambien muy propia para aquel género de calenturas que por una parte abrasan al enfermo, y por otra le hielan; y es maravilloso remedio para todas aquellas enfermedades que se atribuyen á humores frios, serosos, flemáticos y pituitosos. Esta opinion solo parece extraña á los principiantes, cual es Cuchillo, incapaces de discurrir como filósofos; pero es muy probable en buena medicina; y si ellos fueran capaces de penetrar la razon en que se funda, en vez de desacreditarme, llegarian á ser mis mayores apasionados.

Tanta era su cólera, que ni aun le pasó siquiera por el pensamiento que yo hubiese bebido: pues por irritarle mas adredemente habia yo añadido algunas circunstancias de mi pegujal ó de mi fecunda inventiva. Con todo eso, aunque estaba tan ocupado en lo que le acababa de contar, no dejó de advertir que aquella noche habia yo bebido mas agua de la que acostumbraba, porque con efecto el vino me habia dado muchísima sed. Otro que no fuese el doctor Sangredo habria maliciado un poco de aquella grande sed que me aquejaba, y de los sendos vasos de agua que bebia; pero él creyó buenamente que yo iba aficionándome á las bebidas acuosas; y así me dijo sonriéndose: Amigo Gil, á lo que veo, ya parece que no tienes tanta enemistad con el agua. Por vida mia que la bebes como pudieras el mas deli-

cioso néctar. No me admiro de eso, porque ya sabia yo que con el tiempo te acostumbrarias á este soberano licor. Señor, le respondí, dice bien aquel refran: *cada cosa á su tiempo, y los nabos en adviento.* Lo que es ahora, crea su merced que daria yo una cuba entera de vino por una sola azumbre de agua. Quedó tan encantado el doctor con esta respuesta, que tomó de ella ocasion para ponderar las excelencias de aquella bebida. Hizo nuevamente su panegírico, no ya como panegirista frio, sino como un orador entusiasmado. Mil y aun mil millones de veces, exclamó, eran mas estimables, y mas inocentes que las tabernas de nuestros tiempos, las termópilas de los siglos pasados, donde no se iba á malgastar vergonzosamente la hacienda y la vida, anegándose en el vino; sino que concurrian allí á divertirse honestamente, y á beber sin riesgo agua caliente en abundancia. Nunca se admirará bastantemente la sabia prevision de los antiguos gobernadores de la vida civil, que instituyéron lugares públicos donde cada uno pudiese libremente acudir á beber agua á su satisfaccion, haciendo encerrar el vino en las cuevas de los boticarios, con severa prohibicion de que ninguno le pudiese beber si no le recetaba el médico. ¡Oh, qué rasgo de prudencia! Sin duda, añadió, que, por una reliquia de la antigua frugalidad, digna del siglo de oro, se conservan aun el dia de hoy algunas pocas personas, que, como tú y como yo, solamente beben agua, persuadidas de que evitarán ó curarán todos los males bebiendo agua caliente, que no haya hervido, porque tengo observado que la hervida es mas pesada, y no la abraza tan bien el estómago como la que sin hervir llega solo á calentarse. Mas de una vez temí reventar de risa miéntras mi amo discurria en el asunto con tanta elocuencia. Con todo eso me mantuve serio, y aun hice mas, pues mostré ser del mismo sentir que el doctor Sangredo; abominé del uso del vino, y me compadecí de los hombres que tenian la desgracia de pagarse de una bebida tan perniciosa. Despues de esto, como todavía me sentia con sobrada sed, llené de agua caliente una gran taza, y de una asentada me la eché toda al cuerpo. Vamos, señor, dije á mi amo, hartémonos de este benéfico licor, y resucitemos en esta casa aquellas antiguas termópilas, de cuya falta tanto se lamenta vmd. Celebró mucho estas palabras, y por mas de una hora entera me estuvo exhortando á que bebiese siempre agua. Prometíle que la beberia toda la vida; y para cumplir mejor mi palabra, me acosté con firme propósito de ir todos los dias á la taberna.

El lance pesado que habia tenido en casa del droguero no me quitó el gusto de ir á recetar el dia siguiente sangrías y agua caliente. Al salir de la casa de un poeta que estaba frenético, me encontré con una vieja, la cual se llegó á mí, y me preguntó si

era médico. Respondíle que sí, y ella me suplicó con mucha humildad me sirviese acompañarla á su casa, donde estaba indispuesta su sobrina, que se sentia mala desde el dia anterior, ignorando cual fuese su enfermedad. Seguíla, y guiándome á su casa, me hizo entrar en un cuarto adornado de muebles muy decentes, donde ví una muger en cama. Acerquéme á ella para observarla. Desde luego me llamó la atencion su fisonomía, y despues de haberla mirado por algunos momentos, reconocí, sin quedarme género de duda, que era aquella misma aventurera que habia hecho tan perfectamente el papel de Camila. Por lo que á ella toca, me pareció no me habia conocido, ya fuese por tenerla abatida el mal, ó ya por el trage de médico en que me veia. Toméle el pulso, y ví que tenia puesta mi sortija. Sentí una terrible conmocion al reconocer una alhaja á la cual tenia yo tanto derecho, y estuve fuertemente tentado á quitársela por fuerza; pero sabiendo que las mugeres luego comienzan á gritar, y temiendo acudiese á su defensa el dichoso don Rafael, ó algun otro de tantos protectores como tiene siempre el bello sexo para acudir á sus gritos, resistí á la tentacion. Parecióme seria mejor disimular por entónces hasta consultar el caso con Fabricio. Abrazé, pues, este último partido. Miéntras tanto la vieja me apuraba para que declarase el mal de que adolecia su postiza ó su verdadera sobrina. No fuí tan mentecato que quisiese confesar que no le conocia, ántes bien, haciendo de hombre sabio é imitando á mi maestro, dije con mucha gravedad que todo dependia de falta de transpiracion, y por consiguiente que era menester sangrarla inmediatamente, y humedecerla bien, haciéndole beber agua caliente en cantidad, para curarla segun el debido método.

Abrevié la visita cuanto pude, y fuíme derecho á buscar al hijo de Nuñez, á quien tardé poco en encontrar, porque iba á cierta diligencia de su amo. Contéle mi nueva aventura, y le pregunté si le parecia conveniente que me valiese de algunos alguaciles para recobrar mi alhaja, prendiendo á Camila. No por cierto, me respondió; no pienses en tal disparate, ese seria el medio mas seguro para que nunca vieses en tu mano la sortija. Esa gente no es muy inclinada á hacer restituciones, y sino acuérdate de lo que te sucedió en Astorga; tu caballo, tu dinero, y hasta tu propio vestido, todo quedó en sus uñas. Es necesario, pues, apelar á nuestra industria, si quieres recobrar tu desgraciado diamante. Déjamelo pensar á mí miéntras voy á dar un recado de mi amo al proveedor del hospital; espérame en la taberna de que somos parroquianos, y ten un poco de paciencia, que presto nos verémos.

Mas de tres horas hacia que le estaba esperando cuando al cabo pareció. Al principio no le conocí, porque habia mudado de trage: traia el pelo trenzado, y unos bigotes postizos, que le ta-

paban la mitad de la cara: del cinto le colgaba una espada larga, cuya cazoleta tenia por lo ménos tres piés de circunferencia, y marchaba al frente de cinco hombres, todos con aire tan resuelto y determinado como él, llevando igualmente sus grandes vigotes y espadas largas. Servitor, señor Gil Blas, me dijo, acercándose á mí con resolucion y despejo. Aquí tiene vmd. un alguacil de nuevo cuño, y en esta honrada gente que me acompaña, unos corchetes del mismo temple. Solo queda á cargo de vmd. el guiarnos á casa de la muger que le robó el diamante; y le empeño mi palabra de que le recobrará. Abrazé á Fabricio luego que le oí estas palabras, conociendo por ellas la estratagema que habia inventado para favorecerme, aprobando mucho semejante arbitrio. Saludé tambien á los fingidos ministriles, los cuales eran tres criados y dos mancebos de barbero, todos amigos suyos, á quienes habia metido en que hiciesen aquel papel. Mandé trajesen vino para que refrescase la ronda, y á la entrada de la noche nos encaminámos á casa de Camila. Llamámos á la puerta, que ya encontrámos cerrada. Vino á abrirla la vieja: y creyendo que eran ministros de justicia los que venian conmigo, y que no iban á su casa sin algun mal fin, se llenó la pobre de miedo. No se turbe, madre, le dijo Fabricio, que no venimos por mal, sino á un negocio de poca importancia, que presto se evacuará. Diciendo esto nos fuímos introduciendo hasta el cuarto de la enferma, guiándonos la vieja, que iba delante alumbrando con una vela en un candelero de plata. Tomé el candelero, y acercándome á la cama de Camila, aplicando la luz á mi cara para que me viese mejor: Infame, le dije, ¿conoces ahora aquel crédulo Gil Blas, á quien tan villanamente engañaste? En fin, ya te encontré, bribonaza. El corregidor dió oidos á mi querella, y órden á estos señores de arrestarte y encerrarte en un calabozo. Ea, pues, señor alguacil, dije á Fabricio, cumpla con lo que le han mandado, y haga lo que le toca. No necesito, respondió con voz bronca y desabrida, que ninguno me acuerde mi obligacion. Ya tengo noticia de esta buena alhaja, pues tiempo ha que está escrita y registrada en mi libro de memoria. Levántese, reina mia, y vístase pronto, que yo tendré la fortuna de irla sirviendo de escudero, si lo lleva á bien, hasta la cárcel pública de esta ciudad.

Al oir esto Camila, aunque parecia tan postrada, advirtiendo que dos ministriles se disponian á sacarla por fuerza de la cama, se sentó en ella, y juntas las manos, en tono de suplicante, mirándome con ojos en que se veía pintado el desconsuelo y el terror: Señor Gil Blas, me dijo, apiádese vmd. de mí: esto se lo pido por aquella su casta madre, que le dió á luz despues de haberle tenido nueve meses en sus maternales entrañas. Aunque confieso mi culpa, todavia fuí mas desgraciada que delincuente. Voy á restituirle su diamante, y por amor de Dios no me pierda.

Diciendo esto se sacó la sortija, y me la puso en la mano. Pero yo le respondí que no me contentaba con solo el diamante, sino que tambien queria se me restituyesen los mil ducados que se me habian robado en la posada. Señor, replicó ella, los mil ducados no me los pida vmd. á mí, pídaselos al traidor de don Rafael, á quien no he visto desde entónces acá, que aquella misma noche se los llevó. ¡Ah buena maula! interrumpió Fabricio, ¿pues qué, no hay mas que decir que no tuviste arte ni parte en ello, para darte por legítimamente disculpada? Basta que hayas sido cómplice del don Rafael, para que se te pida estrecha cuenta de toda tu vida pasada. Sin duda que tendrás archivadas en la conciencia bellas cosas. Ven, ven á la cárcel, donde harás una buena confesion general. Tambien quiero llevar en tu compañía á esta buena vieja, á quien juzgo impuesta en una infinidad de lances curiosos, que al señor corregidor no le pesará saber.

Al oir esto las dos mugeres no omitiéron medio alguno para movernos á piedad. Alborotáron la casa á gritos, llantos y lamentos. Miéntras la vieja, puesta de hinojos, ya delante del alguacil, ya delante de los ministriles, procuraba excitar su compasion, Camila, del modo mas tierno y patético del mundo, me suplicaba y conjuraba la librase de mano de la justicia. Era este un espectáculo digno de verse. Fingí ablandarme, y dije al hijo de Nuñez: Señor alguacil, puesto que ya he recobrado mi diamante, se me da poco de lo demas. No deseo se aflija á esta pobre muger, porque no quiero la muerte del pecador. ¡Bueno por cierto! me respondió, vmd. es muy compasivo, y no valia un pepino para alguacil. Yo no puedo ménos de cumplir con mi obligacion; y el señor corregidor expresamente me mandó prendiese á estas princesas, porque quiere su señoría hacer con ellas un ejemplar que sirva de escarmiento. Hágame vmd. el favor, le repliqué, de hacer por mí alguna cosa, y suavizar un tantico el rigor de la órden, en favor del regalo que estas damas le quieren hacer en corta demostracion de su reconocimiento. ¡Oh! señor doctor, repuso Fabricio, ese es otro cantar. No puedo resistir á esa figura retórica usada tan á tiempo. Ea, pues, veamos lo que me quiere regalar. Daréle á vmd., dijo Camila, un collar de perlas, y unos pendientes de piedras que valen buen dinero. Sí, respondió Fabricio taimadamente, con tal que no sean de las que te envió tu tio el gobernador de Filipinas, porque esas no las quiero. Os aseguro que son finas, dijo Camila; y al mismo tiempo mandó á la vieja trajese una cajita donde estaban el collar y los pendientes, que ella misma puso en manos del señor alguacil; y aunque este era tan diestro lapidario como yo, no dejó de conocer, sin quedarle alguna duda, que eran finas así las piedras de los pendientes, como las perlas del collar. Estas alhajas, dijo despues de haberlas mirado atentamente, me parecen de buena ley, y si se añade á ellas el candelero de plata que el señor Gil

Blas tiene en la mano, no respondo ya de mi obediencia al señ corregidor. No creo, dije entónces á Camila, que por semejan friolera quiera vmd. deshacer un convenio que le tiene tanta cuent Diciendo y haciendo quité la vela del candelero, se la entr gué á la vieja, y alargué este á Fabricio, que, contentándose co ello, quizá porque no vió en la sala ninguna otra cosa de prec que se pudiese llevar fácilmente, dijo á las dos mugeres: Adios reinas mias, y pierdan cuidado, que voy á hablar al señor cor regidor, y á dejarlas con él mas puras y mas blancas que la mis ma nieve. Nosotros le sabemos pintar las cosas como queremos y nunca le hacemos relacion que no sea verdadera, sino cuand tenemos algun poderoso motivo que nos obligue á desfigurar u poco la verdad.

CAPITULO V.

Prosigue la aventura de la sortija; deja Gil Blas la medicina, y se ausenta de Valladolid.

Ejecutado tan felizmente el admirable proyecto de Fabricio, salimos de casa de Camila alabándonos de un suceso que habia superado nuestras esperanzas, porque solo habiamos ido á recobrar una sortija, y nos llevámos lo demas sin ceremonia ni el menor remordimiento. Léjos de hacer escrúpulo de haber robado á dos mugeres del partido, creíamos haber hecho un acto meritorio. Señores, dijo Fabricio, luego que estuvímos en la calle, soy de parecer que para coronar esta bella hazaña vayamos á nuestra taberna de lo caro, donde pasarémos alegremente la noche. Mañana venderémos el collar, los pendientes y el candelero; harémos nuestras cuentas, y repartirémos el dinero como hermanos. Hecho esto cada uno se irá á su casa, y discurrirá lo que mejor le pareciere para excusarse de haber pasado la noche fuera de ella. Tuvímos por muy prudente y juicioso el pensamiento del señor alguacil. Volvímos, pues, todos á nuestra taberna, pareciéndoles á unos que fácilmente encontrarian algun buen pretexto para disculpar el haber dormido fuera, y no dándoseles á otros un pito de que los despidiesen sus amos.

Dióse órden de que se nos dispusiese una buena cena, y nos sentámos á la mesa con tanto apetito como alegría. Durante ella se suscitáron especies muy graciosas; sobre todo Fabricio, que era fecundísimo, y hombre de gran talento para mantener siempre viva la conversacion, y divertir á toda la compañía. Ocurriéronle mil dichos llenos de sal española, que nada debe á la sal ática; pero estando en lo mejor de la diversion y de la risa, turbó nuestra alegría un lance inesperado y sumamente desagradable. Entró

en el cuarto donde estabamos un hombre bastante bien plantado, á quien acompañaban otros dos de muy mala catadura. Tras estos entráron otros tres; y enfin de tres en tres fuéron entrando hasta doce, todos con espadas, carabinas y bayonetas. Conocímos que eran ministros verdaderos de justicia, y fácilmente penetrámos su intencion. Al principio pensámos en defendernos, pero en un instante nos rodeáron y nos contuviéron, así por su mayor número, como por el respeto que tuvímos á las armas de fuego. Señores, nos dijo el comandante con cierto airecillo burlon, tengo noticia de la ingeniosa invencion con que ustedes han recobrado de mano de cierta aventurera no sé qué preciosa sortija. El estratagema fué ingenioso y excelente, tanto que merece ser públicamente premiado: recompensa que no se les puede á ustedes negar. La justicia, que tiene destinado á ustedes digno alojamiento en su misma casa, no dejará ciertamente de premiar un esfuerzo tan raro de ingenio. Turbáronse á estas palabras todas las personas á quienes se dirigian, y mudámos todos de tono y de semblante, llegándonos la vez de experimentar el mismo terror que habiamos causado en casa de Camila. Sin embargo, Fabricio, aunque pálido y casi muerto, intentó disculparnos. Señor, dijo todo trémulo, nuestra intencion fué sin duda buena, y en gracia de ella se nos puede perdonar aquella inocente supercherÍa. ¿Qué diablos? replicó el comandante con viveza, ¿á esa llamas tú supercherÍa inocente? ¿Ignoras por ventura que huele á cáñamo, ó cuando ménos á baqueta esa inocente supercheria? Fuera de que á ninguno le es licito hacerse justicia á sí mismo por su propia mano, os llevásteis, ademas de la sortija, un collar de perlas, un candelero de plata, y unos pendientes de diamantes. Lo peor de todo es que para hacer este robo os fingisteis ministros de justicia. ¡Unos hombres miserables suponerse gente honrada para hacer tal villanía, y cometer semejante maldad! ¿Os parece esta una culpa venial que se lava con agua bendita? Seréis muy dichosos si solo se echa mano de la penca para borrarla y castigarla. Cuando llegámos á comprender que la cosa era mas seria de lo que nosotros habiamos imaginado, nos echámos todos á sus piés, y le suplicámos con lágrimas que se apiadase de nosotros y de nuestra inconsiderada juventud; pero todos nuestros clamores fuéron inútiles. Despreció con indignacion la propuesta que le hicímos de cederle el collar, los pendientes y el candelero. Tampoco quiso admitir la sortija que verdaderamente era mia, quizá porque se la ofrecia á presencia de tantos testigos. En fin estuvo inexorable. Hizo desarmar á mis compañeros, y nos llevó á todos á la cárcel. En el camino me contó uno de los alguaciles que, habiendo sospechado la vieja que vivia con Camila que no eramos gente de justicia, nos habia seguido á lo léjos hasta la taberna, y que, teniendo modo de ocul-

tarse y confirmar sus sospechas, dió prontamente parte de todo á una ronda para vengarse de nosotros.

En la cárcel nos registráron á todos hasta la camisa. Quitáronnos el collar, los pendientes y el candelero, como tambien á mí aquella sortija de rubíes de las Filipinas, que por desgracia habia metido en un bolsillo, sin dejarme siquiera los pocos reales que aquel dia me habian valido mis recetas, por donde conocí que los ministriles de Valladolid sabian tan bien su oficio como los de Astorga, y que toda aquella gentecilla tenia unos mismísimos modales. Miéntras nos despojaban de dichas alhajas y de lo demas que encontráron, el cabo de ronda referia nuestra aventura á los ejecutores del espolio. Pareciòles el negocio de tanta gravedad, que algunos nos pronosticaban iriamos á la horca sin remedio, y otros ménos severos decian que la cosa se podria componer con doscientos azotes y algunos años de servicio en las galeras. Miéntras resolvia sobre esto el corregidor, nos encerráron en un oscuro calabozo, donde dormímos sobre paja extendida ni mas ni ménos que se extiende para que duerman los caballos. Hubiera quizá durado esto largo tiempo, y no habriamos salido de allí sino para ir á galeras, si al siguiente dia, habiendo oido el señor Manuel Ordoñez lo que habia sucedido, no hubiese tomado á su cargo hacer todo lo posible por sacar á Fabricio de la cárcel, lo que no podia ser sin que á todos nos diesen libertad. Era un hombre que estaba muy bien quisto en todo Valladolid; é hizo tantos empeños, y revolvió tanto, que al cabo de tres dias nos vímos todos libres, bien que no salímos de la prision como habiamos entrado. El collar, los pendientes, el candelero, y hasta mi pobre rubí, todo se quedó allá. Esto me trajo á la memoria aquello de Virgilio: *Sic vos non vobis, etc.*

Luego que nos vímos fuera de la cárcel, nos fuímos todos á buscar nuestros amos. Recibióme muy bien el doctor Sangredo, y me dijo: Mi Gil Blas, no supe tu desgracia hasta esta mañana, y estaba pensando en empeñarme fuertemente por tí. Es menester, amigo, no desconsolarte ni acobardarte por este accidente; ántes bien ahora mas que nunca te has de aplicar á la medicina. Respondíle que este era mi ánimo, y con efecto me apliqué enteramente á ella. Léjos de faltarme que trabajar, nunca hubo mas enfermos, como lo habia pronosticado mi amo. Acometiéron fiebres epidémicas en la ciudad y arrabales. Teniamos que visitar cada uno todos los dias ocho ó diez enfermos, por lo que se deja conocer que se beberia mucha agua, y que se derramaria gran porcion de sangre. Mas yo no sé como era esto: todos se nos morian, ó porque nosotros los curabamos mal (lo cual claro está que no podia ser), ó porque eran incurables las enfermedades. A raro enfermo haciamos tercera visita, porque á

la segunda nos venian á decir que ya le habian enterrado, ó á lo ménos que estaba agonizando. Como todavía era yo un médico nuevo, poco acostumbrado á los homicidios, me afligia mucho de los sucesos funestos que me podian imputar. Señor, dije un dia al doctor Sangredo, protesto al cielo y á la tierra que observo exactamente el método de vmd., pero con todo mis enfermos se van al otro mundo. Parece que ellos mismos adredemente se quieren morir, no mas que por tener el gusto de desacreditar nuestros remedios. Hoy mismo encontré dos que llevaban á enterrar. Hijo, me respondió, poco mas, poco ménos, lo propio me sucede á mí. Pocas veces logro la satisfaccion de que sanen los enfermos que caen en mis manos : y si no estuviera tan seguro de los principios que sigo, creeria que mis medicamentos eran enteramente contrarios á las enfermedades. Señor, le repliqué, si vmd. quisiera creerme, seria yo de sentir que mudasemos de método. Probemos por curiosidad el usar en nuestras recetas de preparaciones químicas; ensayemos el quermes; lo peor que nos podrá suceder será lo mismo que experimentamos con nuestra agua y con nuestras sangrías. De buena gana, me respondió, haria yo esa prueba si no fuera por un inconveniente. Acabo de publicar un libro en que ensalzo hasta las nubes el frecuente uso de la sangría y del agua; ¿y ahora quieres tú que yo mismo desacredite mi obra? ¡Oh! repuse yo; siendo así, no es razon conceder ese triunfo á sus enemigos. Dirian que vmd. se habia desengañado, y le quitarian el crédito. Perezca ántes el pueblo, nobleza y clero, y llevemos nosotros adelante nuestra tema. Al cabo nuestros compañeros, á pesar de lo mal que están con la lanceta, no veo que hagan mas milagros que nosotros, y creo que sus drogas valen tanto como nuestros específicos.

Fuímos, pues, continuando con nuestro método favorito, y en pocas semanas dejámos mas viudas y huérfanos que el famoso sitio de Troya. Parecia que habia entrado la peste en Valladolid: tantos eran los entierros que se veían. Todos los dias se presentaba en nuestra casa un padre que nos pedia un hijo, á quien habiamos echado á la sepultura, ó un tio que se quejaba de que hubiesemos muerto á su sobrino; pero nunca veíamos á ningun sobrino ó hijo que viniese á darnos las gracias porque con nuestros remedios habiamos dado la salud á su padre ó á su tio. Por lo que toca á los maridos, tambien eran prudentes; pues ninguno vino a lamentarse de nosotros porque hubiese perdido á su muger. Con todo eso algunas personas verdaderamente afligidas venian tal vez á desahogar con nosotros su pena. Tratábannos de ignorantes, de asesinos, de verdugos, sin perdonar los términos y voces mas descompuestas, mas rústicas y mas ignominiosas. Irritábanme sus epítetos groseros; pero mi maes-

tro, que estaba muy acostumbrado á ellos, los oia con la mayor frescura y serenidad de ánimo. Acaso me hubiera yo tambien hecho con el tiempo a oirlos con igual serenidad si el cielo, quizá por librar de este azote mas á los enfermos de Valladolid, no hubiera suscitado un accidente que desterró en mí la inclinacion á la medicina que ejercia con tan infeliz éxito, y el cual describiré fielmente aunque el lector se ria á mi costa.

Habia cerca de casa un juego de pelota, á donde concurria diariamente toda la gente ociosa del pueblo, entre ella uno de aquellos valentones y perdonavidas de profesion, que se erigen en maestros, y deciden definitivamente todas las dudas que ocurren en semejantes parages. Era Vizcaino, y hacia que le llamasen don Rodrigo de Mondragon. Parecia como de treinta años, hombre de estatura ordinaria, seco y nervudo. Sus ojos eran pequeños y centellantes, que parecia daban vueltas en las órbitas, y que amenazaban á todos los que le miraban; una nariz muy chata le caía sobre unos bigotes retorcidos, que en forma de media luna le subian hasta las sienes. Su voz eran tan áspera y desabrida, que bastaba oirla para cobrar terror. Este guapo se levantó con el mando del juego de pelota. Resolvia soberana y decisivamente todas las disputas que ocurrian entre los jugadores. No admitia mas apelacion de sus sentencias que la espada ó la pistola: el que no se conformaba con ellas tenia seguro al dia siguiente un desafio. Este señor don Rodrigo, tal cual le acabo de pintar, y sin que el don que siempre iba delante de su nombre le quitase el ser plebeyo, hizo una tierna impresion en el corazon de la dueña del juego. Tenia esta cuarenta años, era rica, bastante bien parecida, y habia quince meses que estaba viuda. No sé qué diablos la pudo enamorar de aquel hombre. Seguramente que no se enamoró de él por su hermosura. Sería sin duda por aquel *no sé qué* de que todos hablan, y ninguno sabe explicar. Como quiera que sea, el hecho es que ella se enamoró de aquella rara figura, y determinó darle su mano. Cuando estaba ya para concluirse el tratado, cayó gravemente enferma, y por su desgracia me tocó á mí el ser su médico. Aunque su enfermedad no hubiera sido de suyo tan maligna, bastarian mis remedios para hacerla peligrosa. Al cabo de cuatro dias llené de luto el juego de pelota, porque envié á la dueña del juego á donde enviaba á mis enfermos, y sus parientes se apoderáron de cuanto dejó. Don Rodrigo, desesperado de haber perdido su novia, ó, por mejor decir, la esperanza de un matrimonio tan ventajoso, no satisfecho con vomitar fuego y llamas contra mí, juró que me atravesaria de parte á parte con la espada la primera vez que me viese. Dióme noticia de este juramento un vecino mio caritativo, y me aconsejó no saliese de casa para no encontrarme con aquel diablo de hombre. Este aviso, que me pareció no era de despreciar, me llenó de miedo y turbacion.

Continuamente me imaginaba que veía entrar en casa al furioso Vizcaino; y este pensamiento no me dejaba sosegar. Obligóme en fin á dejar la medicina, y á buscar modo de librarme de semejante sobresalto. Volví á coger mi vestido bordado, despedíme de mi amo, que por mas que hizo no me pudo contener, y al amanecer del dia siguiente salí de la ciudad, temiendo siempre encontrar á don Rodrigo de Mondragon en el camino.

CAPITULO VI.

A donde se encaminó Gil Blas despues que salió de Valladolid, y qué especie de hombre se incorporó con él.

Caminaba muy aprisa, y de cuando en cuando volvia á mirar atras por ver si me seguia el formidable Vizcaino. Teníale tan presente en la imaginacion, que cada bulto y cada árbol me parecia que era él; y continuamente me estaba dando saltos el corazon; pero despues que anduve una buena legua, me sosegué, y proseguí mi viage con mayor quietud, dirigiéndome á Madrid, á donde habia hecho ánimo de ir. No sentí dejar á Valladolid, y solo sí el haberme separado de Fabricio, mi amado Pilades, sin haber podido despedirme de él. No me pesaba el haber abandonado la medicina, ántes bien pedia perdon á Dios de haberla ejercido. Con todo no dejé de contar el dinero que llevaba, aunque era el salario de mis homicidios y de mis asesinatos; semejante á las mugeres públicas, que, despues de arrepentidas de su mala vida, no por eso dejan de contar con gusto el dinero que les ha valido. Halléme con unos cinco ducados, lo que me pareció bastante para llegar á Madrid, donde creía hacer fortuna. Ademas tenia gran gana de ver aquella corte, que me habian pintado como el compendio de todas las maravillas del mundo.

Miéntras iba pensando en lo que habia oido decir de ella, y recreándome anticipadamente en las diversiones y gustos que me imaginaba habia de gozar, oí la voz de un hombre que venia cantando tras de mí á gaznate tendido. Traía á cuestas una maleta, en la mano una guitarra, y al lado una larguísima espada. Caminaba con tanto brio, que muy presto me alcanzó. Era uno de aquellos dos aprendices de barbero que habian estado presos conmigo por la aventura de la sortija. Desde luego nos conocimos los dos, y aunque uno y otro estabamos en tan diferente trage, quedámos igualmente admirados de vernos juntos en aquel sitio. Si yo me mostré alegre por ir en su compañía durante el viage, él no manifestó ménos alborozo por haberme encontrado. Contéle brevemente la causa de haber dejado á Valladolid; y él me correspondió diciéndome que habia tenido una pelotera con su maestro, de cuya

resulta uno y otro se habian despedido para siempre. Si hubiera querido mantenerme aun en Valladolid, añadió, habria encontrado diez tiendas por una, porque sin vanidad me atreveré á decir que acaso no se encontrará en toda España quien sepa rasurar mejor á pelo y contrapelo, ni levantar mejor unos bigotes; pero no pude resistir á la vehemente gana de volver á ver mi patria, de la que ha diez años que falto. Quiero respirar algun tiempo el aire nativo, y saber como están mis parientes. Pasado mañana espero verme entre ellos, porque residen en Olmedo, villa muy conocida, mas acá de Segovia.

Me determiné á ir en compañía del barbero hasta su lugar, y desde allí pasar á Segovia, con esperanza de encontrar alguna mayor comodidad para llegar á Madrid. Comenzámos á hablar de cosas indiferentes para divertir la molestia del camino. Era el mozuelo de buen humor y de muy grata conversacion. Al cabo de una hora me preguntó si tenia apetito. En llegando al meson lo verémos, le respondí. ¿Pero no se puede tomar ántes alguna parva? me replicó; yo traigo en la alforja algo que almorzar: cuando camino siempre tengo cuidado de llevar para la bucólica, y no gusto de cargar con vestidos, ropa blanca, ni otros trapos inútiles, metiendo solo en la alforja municiones de boca, mis navajas y un poco de jabon, y colgando la vacía del cinto. Alabé su prevision, y convine en que tomasemos el refrigerio que me proponia. Me sentia con hambre, y consentí en gozar de un grande almuerzo á vista de lo que me acababa de decir. Desviámonos un poco del camino para sentarnos en un prado, donde sacó su provision el barberillo, que toda consistia en media docena de cebollas, algunos mendrugos de pan, y unos bocados de queso; pero lo que presentó como lo mejor y mas precioso de la alforja fué una botita llena de vino que aseguró ser muy exquisito y sabroso. Aunque los manjares no eran los mas delicados, como á los dos nos apretaba el hambre, nos supiéron muy bien, y no los desairámos. Vaciámos tambien toda la bota, que hacia dos azumbres, de un vino que á mi parecer no merecia que el barberillo lo hubiese alabado tanto. Concluida nuestra frugal refaccion, nos volvímos á poner en camino y á continuar nuestro viage con mas vigor y con mayor alegría. El barberillo, á quien Fabricio habia dicho que mi vida estaba llena de aventuras muy singulares, me suplicó se las contase, para poder decir que las habia oido de mi propia boca. Pareciéndome que nada podia negar á un hombre que acababa de regalarme con tan espléndido almuerzo, le dí el gusto que deseaba, y en correspondencia le dije era menester me refiriese tambien él su vida. Por lo que toca á mi historia, contestó, no merece cierto ser contada, porque toda ella se reduce á hechos sencillos; pero sin embargo, añadió, ya que no tenemos cosa mejor en que entretenernos, se la re-

feriré á vmd. tal cual ella ha sido. Y diciendo y haciendo comenzó á contarla poco mas ó ménos en los términos siguientes.

CAPITULO VII.

Historia del mancebillo barbero.

Fernando Perez de la Fuente, mi abuelo (porque me gusta tomar las cosas muy de atras), despues de haber seguido el oficio de barbero en la noble villa de Olmedo por espacio de cincuenta años, murió dejando cuatro hijos. El primogénito, por nombre Nicolas, heredó la tienda, y siguió la misma profesion. Beltran, que fué el segundo, se metió en la cabeza el ser mercader, y trató en mercería. El tercero, llamado Tomas, se dedicó á maestro de escuela. El cuarto, que se llamaba Pedro, sintiéndose inclinado á estudiar, vendió su legítima, y se fué á Madrid, donde esperaba darse con el tiempo á conocer por su erudicion y su ingenio. Los otros tres hermanos nunca se separáron, manteniéndose en Olmedo, y allí se casáron todos tres con hijas de labradores, que trajéron en matrimonio poca dote, pero en recompensa de ella una gran fecundidad; pues parece habian apostado á cual habia de parir mas. Mi madre, que era la muger del barbero, parió seis en los cinco años primeros de casada, siendo yo uno de ellos. Mi padre, luego que tuve fuerzas, me puso á su oficio, y apénas cumplí quince años, cuando un dia me echó á cuestas la alforja que veis, y ciñéndome esta misma espada: Ea Diego, me dijo, ya puedes ganar la vida, vete á correr mundo. Estás algo basto, y te conviene viajar para limarte, como tambien para perfeccionarte en tu oficio. Vete, pues, y no vuelvas á Olmedo hasta haber andado toda España; no quiero oir hablar de tí hasta que hayas hecho todo esto. Dióme un paternal abrazo, cogióme de la mano, y bonitamente me condujo hasta ponerme de patitas en la calle.

Esta fué la tierna despedida de mi padre; pero mi madre, que era de genio ménos áspero, se mostró mas sentida de mi marcha. Echó algunas lágrimas, y aun me metió á escondidas en la mano un ducado. Salí, pues, de Olmedo en esta conformidad, y tomé el camino de Segovia. No bien habia andado doscientos pasos, cuando examiné la alforja, picándome la curiosidad de saber lo que llevaba. Encontréme un estuche hendido y abierto por todas partes, dentro del cual habia dos navajas de afeitar, tan mohosas, gastadas y mugrientas, que parecian haber servido á diez generaciones, con una tira de cuero para suavizarlas, y un pedazo de jabon. Ademas de eso hallé una camisa nueva de cáñamo, un par de zapatos viejos de mi padre, y lo que sobre

todo me alegró fuéron unos veinte reales que encontré envueltos en un trapo. A esto se reducia todo mi haber. Por aquí podrá vmd. conocer lo mucho que fiaba mi padre en mi habilidad, cuando me echó de su casa con tan poco ajuar. Sin embargo, la posesion de un ducado y veinte reales mas no dejó de deslumbrar á un muchacho que en toda su vida habia visto tanto dinero junto. Consideréme con un caudal inagotable; y lleno de alegría proseguí mi camino mirando de cuando en cuando el puño de mi tizona, cuya hoja se me enredaba entre las piernas, me molestaba, é impedia caminar.

Hácia el anochecer llegué al reducido lugar de Ataquines, con una hambre que ya no podia sufrir. Entré en el meson, y como si me sobrase mucho para el gasto, mandé en voz alta que me trajesen de cenar. El mesonero me estuvo mirando con atencion algun tiempo, y conociendo lo que podia ser yo : Sí, me dijo con mucha dulzura; sí, caballerito mio; vmd. será servido como un príncipe. Condújome á una pieza pequeña, y un cuarto de hora despues me sirvió un encebollado de gato, que comí con tanto apetito como si fuera de liebre ó de conejo. Acompañó este esquisito guisado con un vino que, segun él decia, el rey no le bebia mejor. Y aunque conocí muy bien que ya era un vino embrion de vinagre, sin embargo le hice tanto honor como habia hecho al gato. Despues era menester, para ser tratado en todo como un príncipe, que me dispusiesen una cama, mas propia para despertar á una piedra, que para dormir. Figúrese vmd. una tarima tan corta, que, aun siendo yo pequeño, no podia extender las piernas sin que saliesen fuera la mitad. Fuera de eso, el colchon de pluma se reducia á una especie de jergon ético y estrujado, cubierto de una sábana doblada, que despues de su última lavadura habria servido quizá á cien pasageros. Con todo eso, en la cama que fielmente acabo de pintar, con la barriga llena de gato y de aquel precioso vino que ántes describí, gracias á mis pocos años y á mi natural robustez, dormi profundamente, y pasé la noche sin la mas leve indigestion.

Al dia siguiente, luego que hube almorzado, y pagado bien la buena comida que me habian servido, me planté de una tirada en Segovia. Así que llegué tuve la fortuna de que me recibiesen en una tienda, dándome solo de comer y vestir; pero no paré allí mas que seis meses, porque otro mancebo barbero, con quien habia trabado amistad y queria ir á Madrid, me levantó de cascas, y me marché con él á esta villa. Acomodéme luego fácilmente sobre el mismo pié que en Segovia, en una tienda de las mas concurridas, pues su vecindad al corral [1] del Príncipe atraía á ella

[1] Así se nombraban entónces los teatros en Madrid, y así se han nombrado casi hasta nuestros dias.

tanta multitud de parroquianos, que el maestro, dos mancebos y yo no bastabamos á dar abasto á todos. Allí iban personas de todas clases, y entre ellas, comediantes y autores. Una vez se juntáron dos sujetos de esta clase: pusiéronse á hablar de los poetas y las poesías del tiempo, y les oí pronunciar el nombre de mi tio. Entónces me apliqué á oirlos con mayor atencion. Don Juan de Zabaleta, dijo uno, es un autor de quien me parece que el público no debe estar muy satisfecho. Es un hombre frio, sin fuego y sin inventiva. La última comedia suya le desacreditó excesivamente. Y Luis Velez de Guevara, dijo el otro, ¿no acaba de regalarnos con una bellísima obra? ¿Puede haber cosa mas miserable? Nombráron no sé á cuantos otros poetas, cuyos nombres no tengo presentes; pero me acuerdo bien de que habláron de ellos muy mal. De mi tio hiciéron ámbos mas honorífica mencion. Sí, dijo uno de ellos, don Pedro de la Fuente es un grande autor; sus escritos están llenos de una gracia y de una erudicion, que al mismo tiempo instruyen y deleitan por su delicada sal. No me admiro de que sea estimado de la corte y del pueblo, ni de que muchos señores le hayan señalado pensiones. Ha muchos años que goza una gruesa renta, y el duque de Medinaceli le da casa y mesa; por lo que nada gasta, y así es preciso que esté muy bien y tenga dinero.

No perdí palabra de todo lo que dijéron de mi tio aquellos poetas. Ya sabiamos en la familia que hacia mucho ruido en Madrid con motivo de sus obras. Algunas personas al pasar por Olmedo nos habian informado de lo bien admitido que estaba; pero como nunca nos habia escrito, y parecia haberse extrañado mucho de nosotros, oíamos todas aquellas noticias con la mayor indiferencia. No obstante, como la buena sangre no puede mentir, luego que oí decir que lo pasaba tan bien, y me informé de las señas de su casa, tuve tentacion de ir á verle y darme á conocer con él. Solo me detenia el haber oido á los cómicos llamarle don Pedro. Aquel *don* me hacia titubear, recelando fuese otro del mismo nombre y apellido de mi tio. Con todo eso vencí al cabo este temor, pareciéndome que así como habia sabido hacerse sabio, podia tambien haber sabido hacerse noble y caballero, y así resolví presentarme á él. Para esto al dia siguiente con licencia de mi maestro me vestí lo mas decentemente que pude, y salí á la calle no poco vanaglorioso y cuellierguido de verme sobrino de un hombre cuyo ingenio metia en la corte tanta bulla. Sabido es que los barberos no son la gente del mundo ménos sujeta á la vanidad. Comenzé, pues, á tenerme en gran opinion, y caminando con orgullosa gravedad, pregunté por la casa del duque de Medinaceli. Enseñáronmela, y entrando en ella supliqué al portero me dijese cual era el cuarto del señor don Pedro de la Fuente. Suba vmd. por aquella escalerilla, me dijo, mostrándome una que

estaba al fin de un patio, y llame á la primera puerta que encuentre á mano derecha. Hícelo así; llamé á la puerta, y salió á abrir un mocito, á quien pregunté si vivia allí el señor don Pedro de la Fuente. Sí, señor, me respondió, pero ahora no se le puede entrar recado. Lo siento mucho, repliqué, pues verdaderamente le quisiera hablar, porque le traigo noticias de su familia. Aunque se las trajera del padre santo de Roma no le haria yo á vmd. entrar en este momento, pues está actualmente componiendo, y miéntras trabaja no quiere que ninguno entre á interrumpirle y distraerle. De nadie se deja ver hasta medio dia; y así puede vmd. ir á dar una vuelta y volver entónces.

Salíme, pues, y me fuí á pasear por Madrid toda la mañana, pensando siempre en el modo con que mi tio me recibiria. Sin duda, decia yo para mí, que tendrá grandísimo gusto de verme y conocerme, porque medía su corazon por el mio; así contaba con que seria muy tierno el acto de vernos y reconocernos. Al fin volví con toda diligencia á la hora señalada. Viene vmd. muy á tiempo, me dijo el page: presto saldrá mi amo, espere vmd. aquí, que voy á avisarle. Volvió dentro de un instante, y me hizo entrar donde estaba mi tio, cuya vista me llenó de gozo, porque luego observé en su cara el aire de nuestra familia. Era tan parecido á mi tio Tomas que le hubiera tenido por el mismo, á no haberle visto en aquel traje y en aquel estado. Saludéle con profundo respecto, y le dije que era hijo de maese Nicolas de la Fuente, el barbero de Olmedo, y hermano de su señoría, y que hacia tres semanas que estaba en Madrid siguiendo el mismo oficio de mi padre, en calidad de mancebo, con ánimo de andar la España para perfeccionarme en la facultad. Miéntras le estaba hablando advertí que mi tio estaba distraido y pensativo, dudando á la cuenta si me conoceria ó no por sobrino, ó discurriendo algun arbitrio para eximirse de mí con arte y con destreza. Tomó este segundo partido, y afectando cierto aire jovial y risueño, me dijo: Y bien, amigo, ¿como están de salud tu padre y tus tios? ¿en qué estado se hallan las cosas de la familia? Comenzé á informarle de su fecunda propagacion: fuíle nombrando uno por uno todos los hijos varones y hembras, comprendiendo en la relacion hasta los nombres de sus padrinos y madrinas. Parecióme que no se interesaba demasiado en tan menuda explicacion; y queriendo conseguir su intencion: Ahora bien, querido Diego, me dijo, apruebo mucho el que pienses correr mundo para perfeccionarte en tu oficio, y te aconsejo no te detengas mucho tiempo en Madrid. Este es un lugar muy pernicioso para la juventud, y tú te perderías en él. Mucho mejor harás en recorrer otras ciudades del reino, donde no están tan estragadas las costumbres. Vete, pues, y cuando vayas á marchar, vuelve á verme, que te daré un doblon para ayuda del

viage. Diciendo esto me fué llevando poco á poco hácia la puerta de la sala, y me despidió con buenas palabras.

No conocí, por mi poca malicia, que solo buscaba pretextos para alejarme de sí. Volví á la tienda, y dí cuenta á mi amo de la visita que acababa de hacer. El buen hombre, que no penetró mas que yo la verdadera intencion del señor don Pedro, me dijo : Yo no soy del parecer de tu tio. En lugar de exhortarte á correr mundo, me parece debia aconsejarte que permanecieses en Madrid. Él trata con tantas personas de distincion que fácilmente puede colocarte en una casa grande, donde en breve tiempo podrias hacer gran fortuna. Pagado de estas palabras, que excitáron en mi imaginacion grandiosas esperanzas, dentro de dos dias volví á casa de mi señor tio, y le propuse que podia emplear su valimiento para acomodarme con algun personage de la corte. Disgustóle mucho la proposicion. A un hombre vano, que entraba francamente en casa de los grandes, y se sentaba con ellos á la mesa, no le agradaba mucho que un sobrino suyo comiese con los criados, miéntras él estuviese comiendo con los amos, pues en tal caso el Dieguillo llenaria de vergüenza al señor don Pedro. Este, pues, se irritó furiosamente, y lleno de cólera me dijo : ¡ Como, bribonzuelo, quieres abandonar tu oficio! Anda, vete, que yo te dejo en manos de los que te dan tan malos consejos. Sal de mi cuarto, repito, y no vuelvas á poner los piés en él si no quieres que te haga castigar como mereces. Quedé aturdido al oir estas palabras, y mucho mas me espantó la bronca y destemplada voz con que las pronunció. Retiréme llorando, y muy apesadumbrado de la aspereza con que me habia tratado mi tio. Con todo eso, como siempre he sido de natural vivo y altivo, presto se me enjugó el llanto, pasé, por la contraria, del sentimiento á la indignacion, y resolví no hacer caso de un mal pariente sin el cual habia vivido hasta allí y esperaba vivir sin necesitarle para nada.

No pensé entónces mas que en cultivar mi talento, y en aplicarme al trabajo. Afeitaba todo el dia, y por la noche, para recrear un poco el ánimo, aprendia á tocar la guitarra, siendo mi maestro un hombre de edad á quien yo afeitaba. Llamábase Marcos de Obregon, y me enseñaba la música, que sabia perfectamente, porque habia sido cantor en una iglesia. Era hombre cuerdo, de tanta capacidad como experiencia, y me queria como si fuera hijo suyo. Servia de escudero á la muger de un médico, que vivia á treinta pasos de nuestra casa. Ibale yo á ver todos los dias al anochecer cuando no habia que hacer en la tienda; y sentados los dos en el umbral de la puerta, tocabamos algunas sonatas que no desagradaban á la vecindad. Nuestras voces no eran muy gratas; pero dando á la guitarra, y cantando cada uno metódicamente la parte que le tocaba, gustabamos á las gentes

que nos oian. Divertíase particularmente con nuestra música doña Marcelina, que así se llamaba la muger del médico. Bajaba algunas veces á oirnos al portal, y nos hacia repetir las tonadillas que mas le agradaban. Su marido no le impedia esta diversion, pues aunque Español y viejo no era zeloso. Por otra parte, su profesion le tenia empleado todo el dia, y cuando se retiraba á casa por la noche iba tan cansado de visitar enfermos, que se acostaba muy temprano, y ninguna aprension le causaba el gusto que su muger tenia de oir nuestras músicas, quizá por juzgar que no eran capaces de excitar en ella perniciosas impresiones. A esto se añadia que, aunque su muger era á la verdad jóven y linda, no le daba motivo alguno para el mas mínimo recelo, siendo de una virtud tan adusta que no podia sufrir que los hombres ni aun siquiera la mirasen. Y así no llevaba á mal tuviese aquel honesto é inocente pasatiempo, y nos dejaba cantar todo cuanto queriamos.

Una noche que fuí á la puerta del médico para divertirme, como acostumbraba, encontré al viejo escudero, que me estaba esperando. Tomóme por la mano, y me dijo queria nos fuesemos los dos á pasear un poco ántes de principiar la música. Así que nos vímos en una calle excusada y solitaria, á donde me fué llevando, y donde conoció que me podia hablar con libertad: Querido Diego, me dijo con semblante triste, tengo que comunicarte reservadamente una cosa. Temo mucho, hijo mio, que uno y otro nos hemos de arrepentir de esta música que damos á la puerta de mi amo. No puedes dudar lo mucho que te quiero, y he tenido gran gusto en enseñarte á tocar la guitarra y á cantar; pero si hubiera previsto la desgracia que nos amenaza, te aseguro de veras que hubiera escogido otro sitio para darte las lecciones. Sobresaltóme esta relacion, y supliqué al escudero que se explicase mas claro, diciéndome francamente qué era lo que podiamos temer, porque yo no era hombre que quisiese hacer frente al peligro, y que todavía no habia dado la vuelta por España. Voy, me respondió, á decirte lo que debes saber para conocer el riesgo en que nos hallamos.

Cuando un año ha entré á servir al médico, me llevó una mañana al cuarto de su muger, y presentándome á ella me dijo: Marcos, esta señora es tu ama, y siempre la has de acompañar á cualquier parte que vaya. Quedé admirado al ver á doña Marcelina. Encontréme con una dama jóven, y en extremo hermosa, gustándome sobre todo lo airoso de su talle, y lo apacible de su semblante. Señor, respondí al amo, me tengo por muy dichoso en servir á una señora tan amable. Desagradó tanto á doña Marcelina mi respuesta, que con semblante airado me dijo: *¡Oiga el impertinente, el atrevido! ¿Quien le ha enseñado á tomarse estas libertades? Sepa desde luego que no gusto de lisonjas,*

ni aguanto requiebros. Sorprendiéronme extrañamente unas palabras tan ásperas pronunciadas por aquella boca tan agraciada, y tan agenas de lo que prometia su apacible rostro. No acertaba yo á conciliar aquel modo de hablar grosero y desabrido con todo lo demas que observaba en una muger de presencia tan grata. El marido, acostumbrado ya á ello, léjos de enfadarse, se tenia por muy afortunado en que le hubiese tocado una muger de aquel extraño carácter, tanto que me dijo: Marcos, mi muger es un prodigio de virtud; y viendo que se ponia el manto para ir á misa, me mandó que la fuese acompañando á la iglesia. Apénas salímos á la calle, cuando encontrámos dos mozalvetes, que, admirados del aire y garbo de doña Marcelina, le dijéron al paso algunas cosas muy lisonjeras; pero ella les respondió con tal despego, y les dijo tantas necedades, que los pobres quedáron corridos y suspensos, sin poder comprender como podia haber en el mundo una muger que llevase á mal el ser alabada y aplaudida. Señora, le dije, haga vmd. que no oye, y pase adelante sin contestar á lo que le dicen; ménos malo es callar que responder con desabrimiento. Eso no, replicó ella: quiero enseñar á esos insolentes que yo no soy muger que sufro me pierdan el respeto. En fin, profirió tantos desatinos, que no pude ménos de decirle mi sentir, aunque fuese á peligro de disgustarla. Le hice presente, del mejor modo que me fué posible, que hacia injuria á la naturaleza, echando á perder con su carácter adusto mil bellas prendas de que la habia dotado: que una muger de genio afable y de modales atentos podia hacerse amar sin el auxilio de la hermosura; cuando, por el contrario, la mas hermosa si no es afable y agasajadora se hace un objeto de desprecio. A estas razones añadí otras, dirigidas á la correccion de sus ásperos modales. Despues de haberla aconsejado á mi satisfaccion, temí me costase caro mi zelo y fidelidad, excitando su cólera, y produciendo algun efecto que me fuese de poco gusto: mas no sucedió así, no se enfadó de mis insinuaciones, contentándose con no seguirlas; y el mismo efecto produjéron las que tuve la tontería de hacerle los dias siguientes.

Canséme de advertirle en vano sus defectos, y abandonéla á la aspereza de su genio. Pero ¿quien lo creyera? Este natural tan agreste, esta muger tan orgullosa, de dos meses á esta parte ha mudado enteramente de condicion. Hoy es atenta con todos, y á todos trata con modales muy cariñosos. Ya no es aquella Marcelina, que no respondia sino necedades á los hombres que la elogiaban, ya oye con agrado sus lisonjas. Gusta le digan que es hermosa, y que ningun hombre la puede mirar sin cobrarle aficion. Son muy de su gusto los requiebros; y en suma ya es otra muy diferente muger. Esta mudanza apénas es

comprensible; pero lo que mas te ha de admirar es el saber que tú mismo has obrado este gran milagro. Sí, mi querido Diego, tú has sido el autor de una trasformacion tan extraña: tú quien has convertido aquel tigre feroz en una mansísima cordera; en una palabra, tú has merecido su atencion, como lo he observado mas de una vez; y ó yo conozco mal á las mugeres, ó mi ama se abrasa por tí en un vehementísimo amor. Esta es, hijo mio, la triste noticia que tenia que darte, y esta es la desgraciada situacion en que los dos nos hallamos.

Yo no veo, respondí al viejo, gran motivo de afligirnos en todo lo que vmd. me ha dicho, ni mucho ménos que sea desgracia mia el que me ame una muger hermosa. ¡ Ah Diego! me replicó, bien se conoce que discurres como mozo. Solo miras el cebo, y no temes el anzuelo. Te paras solo en el placer; pero yo, como viejo y experimentado, preveo los disgustos que causa despues, porque no hay cosa que tarde ó temprano no se descubra. Si prosigues en venir á cantar á nuestra puerta, con tu vista se encenderá cada dia mas la pasion de doña Marcelina, y olvidada tal vez de todo recato llegará á conocerlo el doctor Oloroso su marido, el cual se ha mostrado tan condescendiente hasta aquí, porque no tiene el mas leve motivo para tener zelos; pero despues se pondrá furioso, se vengará de su muger, y podrá hacernos á tí y á mí un flaco servicio. Pues bien, señor Marcos, le repliqué, cedo á vuestras razones, y me entrego á vuestros consejos. Dígame vmd. qué debo hacer, y como me he de portar para evitar todo siniestro accidente. Dejando los dos nuestras músicas, me respondió, y no volviendo tú á parecer delante de mi señora. Una vez que no te vea, poco á poco se le irá entibiando la pasion, y recobrará su tranquilidad. Espérame en casa del maestro, que yo te iré á buscar, y allá tocarémos y cantarémos sin inconveniente. Ofrecílo así; y con efecto hice propósito de no ir mas á la puerta del médico, y estarme encerrado en mi tienda, pues que yo era un mozo que no podia ser visto sin peligro.

Sin embargo el buen Marcos, á pesar de su prudencia, experimentó dentro de pocos dias que el medio discurrido y aconsejado por él no sirvió para templar el fuego de doña Marcelina, ántes bien produjo un efecto enteramente contrario. Esta señora á la segunda noche que no nos oyó cantar le preguntó por qué razon habiamos suspendido nuestra música, y cual era la causa de que yo me hubiese retirado. Respondióle que tenia tantas ocupaciones, que no me dejaban un instante para divertirme. Mostróse satisfecha de esta excusa, y por tres dias sufrió mi ausencia con bastante firmeza; mas al cabo de este tiempo perdió la paciencia, y le dijo á su escudero: Marcos, tú me engañas: Diego no ha dejado de venir aquí sin motivo; y esto

encierra algun misterio que quiero descubrir. Habla, y no me ocultes nada, que así te lo mando. Señora, respondió él pagándole con otra mentira, ya que vmd. quiere saber las cosas como son, sepa que al pobre Diego le ha sucedido muchas veces volverse á su casa despues de nuestras músicas, y encontrarse sin cena, y ya no se atreve á exponerse á ir á la cama sin cenar. ¡Como sin cenar! exclamó ella lastimada. ¿Porqué no me lo has dicho ántes? ¡ Pobre mozo! Anda al instante, y traémelo contigo, asegurándole que nunca volverá á su casa sin cenar, porque yo daré órden que se le guarde aquí siempre algun plato.

¡Qué es lo que oigo! exclamó el escudero, admirado de oirla hablar de aquella suerte; ¡ que mudanza, cielos! ¿Sois vos, señora, la que me hablais en esos términos? ¿Pues de cuando acá os habeis hecho tan compasiva y sensible? Desde que tú viniste á esta casa, me respondió prontamente; ó por mejor decir, desde que reprendiste mis modales desdeñosos, y te empeñaste en suavizar la aspereza de mis costumbres. Mas, ¡ ay de mí! prosiguió ella enternecida, que he pasado de un extremo á otro. De altiva é insensible que era, me he vuelto sobrado mansa y cariñosa. Amo á tu amigo Diego sin poderlo remediar, y su ausencia muy léjos de templar mi amor le inflama mas y mas. ¿Es posible, señora, replicó el viejo, que un mozo que nada tiene de hermoso ni gallardo haya excitado en vos una pasion tan vehemente? Yo disculparia vuestra inclinacion si os la hubiera inspirado algun caballero de gran mérito... ¡ Ah Marcos! interrumpió Marcelina, ó yo no me parezco en nada á las otras mugeres, ó tú, no obstante tu larga experiencia, todavía no las conoces bien, si te persuades que el mérito es quien las mueve para elegir á un sugeto. Si he de juzgarlo por mi misma, nunca reflexionan para enamorarse. El amor es un desórden de la razon, que á pesar nuestro nos arrastra tras de un objeto, y nos sujeta á él. Es una enfermedad que nace en nosotras, y nos atormenta como la rabia á los animales. No te canses pues en persuadirme de que Diego no es digno de mi cariño; basta que le ame para figurarme en él mil prendas que no descubres tú, y que quizá tampoco él tendrá. En vano te empeñas en hacerme creer que ni sus facciones ni su figura tienen cosa que pueda llevarme la atencion; á mí me parece hechicero y mas hermoso que el sol; fuera de que tiene en su voz una suavidad que me encanta, y se me figura que toca la guitarra con una gracia y primor particular. Pero, señora, replicó Marcos, ¿ habeis pensado bien lo que es el tal Diego? Su baja y humilde condicion... Yo no soy mejor que él, me interrumpió; pero aun cuando fuera una muger de distincion, nunca repararia en eso.

El resultado de esta conferencia fué que, desesperanzado el viejo escudero de adelantar cosa alguna con su ama en este

punto, la dejó en su capricho, y se retiró como un diestro piloto cede á la tormenta que le desvia del puerto á donde se ha propuesto desembarcar. Aun hizo mas : por dar gusto á su ama me vino á buscar, me llamó aparte, y despues de haberme contado todo lo sucedido entre ella y él: Bien ves, Diego, me dijo, que no podemos excusarnos de continuar nuestras músicas á la puerta de Marcelina. Es indispensable, amigo mio, que esta señora te vuelva á ver, porque de otra manera nos exponemos á que haga alguna locura que perjudique mas que nada á su reputacion. No me hice de rogar, y respondile que iria á su casa con mi guitarra así que anocheciese, y que podia llevar á su ama esta agradable noticia. Hízolo asi, y dió á la apasionada amante la mas alegre y gustosa nueva que podia desear, con la esperanza de verme y oirme aquella noche.

Pero faltó poco para que un lance pesado le hubiese frustrado esta esperanza. No pude salir de casa hasta despues de muy anochecido, y por mis pecados era la noche muy obscura. Caminaba á tientas por la calle, y quizá llevaba andado ya la mitad del camino, cuando de una ventana me regaláron de piés á cabeza con cierto *¡agua va!* que lisonjeaba poco el sentido del olfato. Viéndome en tal estado no sabia qué partido tomar. Volverme á casa era exponerme á las pesadas zumbas de los otros mancebos compañeros mios: ir á la de Marcelina en aquel magnífico equipage no me lo permitia la vergüenza. Resolvíme no obstante á ir á casa del médico, persuadido de que encontraria á Marcos á la puerta, y que todo se remediaria ántes de presentarme en aquel estado á Marcelina. Con efecto fué así: encontréle esperándome á la puerta, y luego que me vió me dijo que el doctor Oloroso acababa de recogerse, y que aquella noche nos podiamos divertir á nuestro sabor. Respondíle que ante todas cosas era menester limpiarme el vestido, y le conté lo que me habia pasado. Mostróse muy condolido de ello, y me hizo entrar en donde me estaba esperando su ama. Apénas oyó esta señora mi sucia aventura, y me vió en el triste estado en que me hallaba, prorumpió en expresiones del mayor dolor, como si me hubieran sucedido las mas funestas desgracias; y despues como si hablase con la puerca que me habia puesto de aquella manera, se desfogó echándole mil maldiciones. Señora, le dijo Marcos, moderad esos impulsos, considerad que el lance fué puro efecto de casualidad, y no conviene mostrar tan fuerte enojo. ¿Como quieres, respondió ella, que no sienta vivamente la ofensa que se ha hecho á este inocente cordero, á esta paloma sin hiel, que ni aun se queja del ultraje que ha recibido? ¡Ojalá fuera yo hombre en esta ocasion para vengarle!

Otras mil cosas dijo, pruebas todas de su ciego amor, que igualmente acreditó con las acciones, porque miéntras Marcos

me estaba limpiando con una toalla, Marcelina fué corriendo á su cuarto, trajo una cajita llena de todo género de perfumes, quemó cantidad de ellos, sahumó todos mis vestidos, y los roció con espíritus olorosos en abundancia. Concluido el sahumerio y aspersorio, la caritativa señora fué en persona á la cocina, y me trajo pan, vino, y algunos pedazos de carnero asado que tenia guardados para mí. Obligóme á comer, y teniendo gusto en servirme ella misma, ya me hacia plato, y ya me echaba de beber, á pesar de cuanto Marcos y yo podiamos hacer y decir para que no se humillase á semejantes demostraciones. Acabada la cena templámos prontamente los instrumentos, y arreglámos las voces para dar principio á nuestro concierto. Marcelina quedó embelesada de oirnos; bien es verdad que escogímos de propósito ciertos cantares y letrillas amorosas que halagaban su amor; y debo confesar que, miéntras cantabamos, yo lanzaba de cuando en cuando hácia ella unas ojeadas tiernas que pegaban fuego á las estopas porque el juego me iba ya gustando. No me cansaba el concierto, aunque ya habia mucho que duraba. Por lo que toca á la señora, las horas le parecian instantes, y de buena gana hubiera estado oyéndonos toda la noche, si su escudero, á quien los instantes se le hacian horas, no le hubiera avisado que era ya tarde. Dióle el trabajo de decírselo mas de diez veces; pero daba con un hombre infatigable en este punto, que no la dejó sosegar hasta que yo me ausenté. Como era cuerdo y prudente, y veia á su ama tan locamente apasionada, temia nos sucediese algun desastre. El tiempo verificó lo fundado de su temor, porque el médico, ya fuese porque comenzó á entrar en sospecha, y á dudar de algun enredo secreto, ó ya porque el diablillo de los zelos, que hasta entónces le habia respetado, quiso inquietarle, comenzó á reprender nuestras músicas, y aun hizo mas, prohibiéndonoslas en tono de amo que queria ser obedecido; y sin dar razon alguna de lo que mandaba, declaró no aguantaria mas se admitiese en su casa á ninguno de fuera. Notificóme Marcos esta resolucion, que hablaba tan particularmente conmigo, y no puedo negar que por entónces me desazonó muchísimo, porque sentia perder las esperanzas que habia concebido. Con todo eso, por no faltar á la obligacion de fiel historiador, debo confesar que á corta reflexion me costó poco el conformarme, y llevar en paciencia aquel reves de la fortuna. No así Marcelina, cuya aficion cobró mayor fuerza. Querido Marcos, dijo al escudero, de tí solo espero algun consuelo; ruégote que hagas todo lo posible para que tenga el gusto de ver secretamente á Diego. ¿Qué es lo que vmd. me pide, señora? le respondió colérico; demasiada contemplacion he tenido con vmd. No, no quiera Dios que por fomentar una loca pasion contribuya yo á deshonrar á mi amo, á la pérdida de vuestra repu-

tacion, y á mancharme á mí mismo con el borron de tal infamia, despues de haber pasado toda la vida por hombre muy de bien, por criado fiel y de una conducta irreprensible. Ántes dejaré la casa que servir en ella de un modo tan vergonzoso. ¡Ah Marcos! replicó la señora, asustada de estas últimas palabras, me atraviesas de parte á parte el corazon cuando hablas de marcharte. ¡Pues qué! ¡piensas, cruel, dejarme despues que me has reducido al lastimoso estado en que me veo! Restitúyeme primero aquel orgullo y aquella tranquila altivez que tú mismo me quitáste. ¡Oh, y quien tuviera ahora aquellos felicísimos defectos! gozaria de gran paz mi corazon en lugar del tumulto que le agita, gracias á tus imprudentes reconvenciones. Tú, tú fuíste quien estragáste mis costumbres cuando quisíste enmendarlas... Pero¡ qué es lo que digo! continuó ella llorando, ¡desdichada de mí! ¡á qué fin darte en cara con tan injustas quejas! no, amado padre, no fuíste tú el autor de mi infortunio; mi mala suerte fué la única que me preparó mi desgracia. No hagas caso, te pido, de las necias palabras que profiero. Mi pasion me ha trastornado el juicio; compadécete de mi flaqueza. Tú eres mi único consuelo; y si aprecias mi vida, no me niegues tu asistencia.

Al decir estas palabras creció su llanto de manera que no pudo continuar. Sacó el pañuelo, cubrióse con él el rostro, y se dejó caer en una silla, como una persona que se rinde al peso de su afliccion. El buen Marcos, que era de la mejor pasta de escuderos que jamas se ha visto, no pudo resistir á un espectáculo tan lastimoso, que le conmovió vivamente, y mezcló sus compasivas lágrimas con las de su afligida ama, diciéndole lleno de ternura: ¡Ah, señora, y qué atractivo es el vuestro! no tengo fuerzas para combatir vuestra pena que acaba de rendir mi virtud, y prometo auxiliaros. Ya no me admiro de que el amor haya tenido poder para haceros olvidar de vuestro deber, cuando la compasion sola lo ha tenido para no acordarme yo del mio. De manera que el pobre escudero, á pesar de su irreprensible conducta, se sacrificó muy servicialmente á la pasion de Marcelina. A la mañana siguiente vino á contarme todo lo sucedido, y me dijo tenia ya pensado el modo de proporcionarme una conversacion secreta con su ama. Con esto animó mi esperanza; pero dos horas despues llegó á mis oidos una noticia tan triste como no esperada. El mancebo de una botica que habia en el barrio, y era uno de nuestros parroquianos, vino á hacerse la barba. Miéntras me disponia á rasurarle me dijo: Señor Diego, ¿como le va á vmd. con su amigo el viejo escudero Marcos de Obregon? ya sabrá vmd. que está para marcharse de casa del doctor Oloroso. No por cierto, le respondí. Pues sépalo vmd., me replicó, y no dude que la cosa es cierta. Hoy sin falta le despedirán. Su amo y el mio acaban de tener ahora una con-

versacion, á que me hallé presente, en la cual dijo el primero al segundo: Señor boticario, tengo que hacer á vmd. una súplica. No estoy contento con un viejo escudero que tengo en casa, y en su lugar quisiera una dueña fiel, severa y vigilante, que guardase á mi muger. Ya entiendo, respondió mi amo: vmd. necesitaria de la señora Melancia, que fué la que custodió á mi difunta esposa, que aunque ha seis semanas que enviudé, todavía la mantengo en casa. Á la verdad me seria muy útil para gobernarla; pero se la cedo á vmd. gustoso por lo mucho que me intereso en su honor. Bien puede descuidar con ella en punto á la seguridad de su honra, porque es la perla de las dueñas, y un verdadero dragon para guardar la castidad del sexo fragil. En doce años enteros que estuvo al lado de mi muger (que como vmd. sabe era moza y linda) no ví en mi casa ni aun la sombra de un galan. Sí por cierto, bonita era la dueña para sufrirlo; sobre este punto no aguantaba chanzas. Aun diré mas: mi muger á los principios gustaba mucho de pasatiempos y galanteos; pero la señora Melancia supo fundirla tan de nuevo, que la inclinó enteramente á la virtud. En fin, es un tesoro para vuestra seguridad. Quedó el señor doctor muy satisfecho de unos informes tan á medida de su deseo, y ambos conviniéron en que hoy mismo iria la dueña á ocupar el lugar del escudero.

Esta noticia, que tuve por cierta, como en efecto lo era, desconcertó las ideas de todos los buenos ratos que yo esperaba lograr; y Marcos, que vino despues de comer, acabó de desvanecérmelas, confirmando todo lo que me habia dicho el mancebo. Amigo Diego, me dijo el buen escudero, estoy contentísimo con que el doctor Oloroso me haya despedido, porque me ha librado de molestísimos disgustos y cuidados. Ademas de haberme echado á cuestas, muy contra mi inclinacion, un villanísimo empleo, necesitaba andar continuamente ideando trazas y urdiendo enredos para que pudieses hablar secretamente á Marcelina. ¡Qué embrollo! Gracias al cielo me veo ya fuera de estos cuidados, y sobre todo de los peligros que los acompañan. Por lo que á tí toca, hijo mio, tambien debes alegrarte de haber perdido algunos ratos de un placer momentáneo, á trueque de haberte librado de tantas pesadumbres, sustos y riesgos. Agradóme mucho la moral de Marcos, porque me pareció que ya nada podia esperar, y sin hacerme gran violencia determiné abandonar el campo. No era yo, lo confieso, de aquellos amantes porfiados que hacen vanidad de luchar contra todos los obstáculos; pero aun cuando lo fuera, la señora Melancia dejaria bien burlado mi empeño y tenacidad. El genio riguroso que atribuían á aquella muger era capaz de desesperar á los amantes mas pertinaces y atrevidos. Sin embargo de los colores con que me la habian pintado, no dejé de entender, dos ó tres dias despues, que la señora médica

habia adormecido á aquel Árgos, y corrompido su fidelidad. Salía yo una mañana de casa á afeitar á un vecino nuestro, cuando una buena vieja se llegó á mí, y me preguntó si era yo Diego de la Fuente. Respondíle que sí, y ella me replicó: Pues á vmd. venia yo buscando. Vaya su merced esta noche á la puerta de doña Marcelina, haga alguna señal, y luego le será abierta. Muy bien, le repliqué yo: pero es preciso que quedemos de acuerdo sobre qué señal ha de ser. Yo sé remedar maravillosamente el maullido del gato, y maullaré dos ó tres veces. Basta eso, repuso la mensagera de amor: voy á dar parte de su respuesta á la señora. Servidora de vmd., señor Diego, el cielo le conserve. ¡Qué galan sois! A fe que si yo fuera una niña de quince años no le buscaria para otra. Diciendo esto se desvió de mí aquella oficiosa vieja.

Agitóme terriblemente este mensage, y toda la moral de Marcos se la llevó el aire. Esperé con impaciencia la noche, y cuando me pareció que ya estaria durmiendo el doctor Oloroso, me encaminé hácia su puerta. Allí dí principio á mis maullidos, que debian oirse de léjos, y hacian mucho honor al maestro que me habia enseñado tan bello idioma. Un momento despues bajó la misma Marcelina á abrir con mucho tiento la puerta, y volvió á cerrarla luego que yo hube entrado. Subímos á la sala en donde habiamos tenido nuestro último concierto, la cual estaba débilmente alumbrada por una luz que ardia sobre la chimenea. Nos sentámos juntos para dar principio á nuestra conversacion, alterados ambos, aunque con la diferencia de que el placer solo causaba la conmocion de Marcelina, y la mia estaba mezclada con un poco de sobresalto. En vano me aseguraba mi dama que nada teniamos que temer por parte de su marido, pues se habia apoderado de mí un temblor que turbaba mi alegría. Sin embargo, le pregunté: Señora, ¿como habeis podido engañar la vigilancia de vuestra aya? Por lo que oí decir de Melancia, no creía que os fuese posible hallar medios de darme noticias vuestras, y mucho ménos de vernos á solas. Sonriéndose entónces Marcelina de mi pregunta, me contestó: Dejará de sorprenderte de la secreta entrevista que tenemos esta noche juntos, luego que te haya contado lo que pasó entre las dos. Cuando entró en esta casa, mi marido le hizo mil caricias, y me dijo: Marcelina, te entrego á la direccion de esta discreta señora, que es un compendio de todas las virtudes, y un espejo en que debes mirarte de continuo para instruirte en la modestia. Esta admirable persona dirigió por espacio de doce años á la muger de un boticario amigo mio: pero dirigió... de lo que hay poco, en términos que hizo de ella casi una santa.

Estas alabanzas, que el aspecto grave de Melancia no desmentia, me costáron muchas lágrimas, y me pusiéron desesperada. Me figuré las lecciones que tendria que escuchar desde la mañana hasta la noche, y las reprensiones que me seria forzoso aguantar todos

los dias. En fin, consentí en llegar á ser la muger mas desgraciada del mundo, y olvidando toda consideracion en medio de una esperanza tan cruel, le dije con mucha sequedad á la aya luego que me vi sola con ella: Sin duda os dispondréis para hacerme padecer mucho; pero debo advertiros que soy poco sufrida, y que no dejaré por mi parte de daros cuantos desaires pueda. Os declaro que mi corazon está dominado de una pasion que no serán capaces de arrancar de él vuestras reconvenciones. Sobre esto podeis tomar vuestras medidas: redoblad vuestra vigilancia, porque os prometo no omitir nada para engañarla. Al oir estas palabras la dueña adusta, que bien creí iba á ensartarme un sermon por primera entrada, se puso risueña, y me dijo con un tono afable: Mucho me agrada vuestro carácter; vuestra franqueza provoca la mia, pues veo que nacimos la una para la otra. ¡Ah! bella Marcelina, qué mal me conoceis si formais juicio de mí por el elogio de vuestro esposo ó por la severidad de mi exterior! No me tengais por enemiga de los placeres, porque no me hago agenta de los zelos de los maridos sino para ser útil á las mugeres hermosas. Hace mucho tiempo que poseo el grande arte de disfrazarme; y puedo decir que soy doblemente feliz, porque disfruto á un mismo tiempo de la comodidad del vicio y de la reputacion que da la virtud. Para entre nosotras, el mundo no es virtuoso sino de este modo: cuesta demasiado adquirir el fondo de las virtudes, y por eso en el dia todos se contentan con tener sus apariencias.

Dejaos guiar por mí, continuó la aya, y veréis como se la pegamos tan bien al viejo doctor Oloroso, que os aseguro tendrá la misma suerte que el señor farmacéutico, porque no me parece mas respetable la frente de un médico que la de un boticario. ¡Pobre señor! ¡cuantas piezas le jugámos su muger y yo! ¡Qué amable era aquella señora, y de qué bello carácter! ¡Su alma goze de Dios! Os aseguro que ha pasado bien su juventud: ha tenido qué sé yo cuantos amantes á quienes introduje en su casa sin que su marido lo advirtiese jamas. Asi, señora, miradme con ojos mas favorables, y estad convencida de que, por mas talento que tuviese el escudero que os servia, nada perderéis en el trueque, y aun tal vez os seré mas útil que él.

Figúrate ahora, Diego, continuó Marcelina, si habré agradecido á la dueña el habérseme descubierto con tanta franqueza, cuando la creía de una virtud austera. Ve ahí como se juzga mal de las mugeres. Melancia se granjeó desde luego mi afecto por este carácter de sinceridad, y la abrazé con un gozo estremado que le manifestó con anticipacion cuanto me alegraba de tenerla por aya. Haciéndola en seguida enteramente confidenta de mis sentimientos, le pedí que me proporcionase cuanto ántes una conversacion á solas contigo; lo que efectivamente cumplió,

valiéndose esta mañana de la vieja que te habló, y que es una mensajera que le sirvió muchas veces para la muger del boticario. Pero lo que hay de mas gracioso en esta aventura, añadió Marcelina riéndose, es que Melancia, por la relacion que le hice de la costumbre que tiene mi esposo de pasar la noche sosegadamente, se acostó junto á él, y ocupa mi lugar en este momento. Lo siento mucho, señora, dije entónces á Marcelina, y de ningun modo apruebo vuestra invencion. Vuestro marido puede muy bien despertarse, y echar de ver el engaño. ¡Oh, eso no! replicó ella con precipitacion; no tengas el menor cuidado por eso, y no hagas que un vano temor acibare el placer que debes tener en hallarte con una muger que te quiere.

La esposa del doctor, observando que este discurso no desvanecia mis temores, no omitió nada de cuanto creyó á propósito para serenarme, y por fin hizo tanto que llegó á conseguirlo. Desde este momento ya no pensé mas que en aprovecharme de la ocasion; pero al tiempo en que Cupido, acompañado de las Risas y de los Juegos, se disponia á labrar mi felicidad, oímos dar unas fuertes aldabadas á la puerta de la calle. Al instante el Amor y su comitiva voláron á manera de unos pajarillos tímidos espantados repentinamente por un gran ruido. Marcelina me ocultó debajo de una mesa que habia en la sala; apagó la luz, y (como lo habia concertado con su aya, en caso que este contratiempo sucediese) se fué á la puerta de la alcoba en que dormia su marido. Entretanto, los golpes que atronaban la casa continuaban con tanta repeticion que, despertando el doctor, se sentó en la cama dando voces á Melancia. Arrojóse esta de la cama, aunque el viejo, que creía era su muger, le decia que no se levantase; reunióse con su ama, que, sintiéndola á su lado, la llamaba á gritos para que fuese á ver quien estaba á la puerta. Ya estoy aquí, señora, le respondió la aya, volveos á la cama si quereis, que yo voy á ver lo que es. Durante este tiempo, habiéndose desnudado Marcelina, se acostó con el doctor, que no tuvo la menor sospecha de que le engañasen. Bien es verdad que esta escena acababa de representarse en la oscuridad por dos actrices, de las cuales una era incomparable, y la otra tenia mucha disposicion para serlo.

La aya no tardó en presentarse en bata de dormir y con una luz en la mana, diciendo á su amo: Señor doctor, tenga vmd. la bondad de levantarse á prisa, porque al librero Fernandez Buendia, vecino nuestro, le acometió una apoplegía, y os llaman de su parte para que voleis á su socorro. El médico, vistiéndose lo mas pronto que pudo, partió á casa del enfermo, y su muger en bata de noche vino con la aya á la sala en donde yo estaba, y me sacáron de debajo de la mesa mas muerto que vivo. Nada tienes que temer, Diego, me dijo Marcelina, seré-

nate. Al mismo tiempo, diciéndome en dos palabras de qué modo se habia arreglado la cosa, quiso en seguida volver á tomar el hilo de la conversacion que tenia conmigo y habia sido interrumpida; pero se opuso á esto la aya. Señora, le dijo, vuestro marido acaso puede hallar muerto al librero, y volverse inmediatamente; ademas de que, añadió, viéndome trapasado de miedo, ¿qué hariais con ese pobre mozo, no hallándose en estado de continuar la conversacion? Mas vale ponerle en la calle, y dejar el negocio para mañana. Doña Marcelina convino en ello, aunque á pesar suyo, tan amiga era de lo presente; y creo que sintió bastante no haber podido hacer poner al doctor el nuevo bonete que le tenia destinado.

En cuanto á mí, ménos afligido de haber malogrado los mas preciosos favores del amor, que gozoso de verme libre del peligro, me fuí á casa del maestro, en donde pasé el resto de la noche en reflexionar sobre mi aventura. Estuve algun tiempo indeciso si acudiría á la cita de la noche siguiente, porque no formaba juicio de salir mas bien librado en esta segunda calaverada que en la primera; pero el diablo, que siempre nos cerca, ó, por mejor decir, se apodera de nosotros en semejantes lances, me hizo creer que pasaria por un mentecato si me quedaba á la mitad de un camino tan bueno; y aun representó á mi imaginacion á Marcelina con nuevos atractivos, y ponderó el precio de los placeres que me esperaban. Resolví, pues, continuar mi entremes, y muy resuelto á tener mas firmeza, con tan bellas disposiciones, me fuí al dia siguiente á la puerta del doctor entre once y doce de la noche, y en medio de una oscuridad tan grande que no se veia brillar una sola estrella en el cielo. Maullé dos ó tres veces para avisar que estaba en la calle; pero como nadie bajaba á abrirme, no me contenté con empezar de nuevo, sino que me puse á remedar todos los diferentes gritos de gato que un pastor de Olmedo me habia enseñado, y lo hice tan al natural, que un vecino que volvia á su casa, teniéndome por uno de estos animales cuyos maullidos imitaba, cogió un guijarro que tropezó con los piés y me le arrojó con toda su fuerza, diciendo: *¡Maldito sea el gato!* Recibí tan fuerte golpe en la cabeza que quedé aturdido por el pronto, y faltó poco para que cayese en tierra atolondrado. Esto bastó para que diese al diablo el galanteo, y perdiendo el amor juntamente con la sangre, me volví á casa, donde desperté é hice levantar á todos. El maestro reconoció la herida que le pareció peligrosa, pero no tuvo malas resultas y se cerró al cabo de tres semanas. En todo este tiempo no oí hablar de Marcelina. Es natural que Melancia, para desprenderla de mi, le buscase algun otro conocimiento, de lo que no me informé porque nada me importaba; pues salí de Madrid para andar la España luego que me ví perfectamente curado.

CAPITULO VIII.

Encuentro de Gil Blas y su compañero con un hombre que estaba mojando mendrugos de pan en una fuente, y conversacion que con él tuviéron.

Contóme el amigo Diego de la Fuente otras aventuras que le sucediéron en adelante; pero todas de tan poca importancia, que no merecen la pena de referirse. Sin embargo, me ví precisado á oírselas, y en verdad que no fué breve la relacion, pues duró hasta que llegámos á Puente de Duero, donde nos detuvímos lo restante de aquel dia. Hicímos en el meson que nos dispusiesen una buena sopa, y asasen una liebre, despues de cerciorarnos de que era verdaderamente tal. Al amanecer del dia siguiente proseguímos nuestro camino, habiendo ántes llenado la bota de un vino mediano, y metido en las mochilas algunos pedazos de pan, juntamente con la mitad de la liebre que nos habia sobrado de la cena.

Despues de haber caminado cerca de dos leguas, nos sentímos con gana de almorzar, y habiendo visto como á doscientos pasos de camino un grupo de árboles que hacian sombra deliciosisima, escogímos aquel sitio, é hicímos alto en él. Allí encontrámos á un hombre como de veinte y siete á veinte y ocho años, que estaba mojando en una fuente algunos zoquetes de pan. Tenia á su lado sobre la yerba una espada larga y una mochila. Pareciónos mal vestido, mas por otra parte, de buen rostro, y bien plantado. Saludámosle cortesmente, y él nos correspondió con igual cortesanía. Presentónos luego sus mendrugos mojados, y con cierto aire risueño y despejado nos dijo si eramos servidos. Admitímos el convite en el mismo tono, mas con la condicion de que habia de tener á bien que juntasemos los almuerzos para que fuesen mas abundantes. Vino en ello con mucho gusto, y nosotros sacámos nuestras provisiones, lo que ciertamente no le desagradó. ¡Oh! señores, exclamó enagenado de alegría, verdaderamente que ustedes vienen bien provistos de municiones de boca, y se conoce que son hombres prevenidos, y que miran á lo venidero. Yo me fio demasiado en la fortuna. Sin embargo, á pesar del miserable estado en que ustedes me ven, les puedo asegurar que alguna vez hago un papel muy brillante. Sepan ustedes que no pocas me tratan de príncipe y estoy rodeado de guardias. Segun eso, dijo Diego, será vmd. comediante. Adivinólo vmd., respondió el desconocido, por lo ménos ha quince años que no tengo otro oficio. Siendo niño representaba ya ciertos papeles cortos, esto es, que tuviesen poco que aprender. Hablemos francamente, replicó el barbero, meneando ladinamente la cabeza,

tengo dificultad en creerlo, porque conozco bien á los comediantes, y sé que estos señores no acostumbran caminar á pié, ni hacer almuerzos á lo san Anton; y me temo, me temo que si vmd. ha hecho algun papel no habrá sido otro que el de encender y apagar las lamparillas. Piense vmd. de mí lo que quisiere, respondió el histrion, lo cierto es que hago los primeros papeles, y comunmente me hacen representar el de primer galan. Siendo así, repuso mi camarada, doy á vmd. la enhorabuena, y celebro mucho que el señor Gil Blas y yo hayamos tenido la honra de desayunarnos en compañía de tan gran personage.

Comenzámos entónces á roer nuestros regojos y las preciosas reliquias de la liebre, alternando con tan frecuentes topetadas á la bota, que en poco tiempo la dejámos enteramente pez con pez, sin que en todo este tiempo desplegase los labios ninguno de los tres. Al cabo rompió el silencio el barberillo, diciendo al comediante: Estoy admirado de ver á vmd. en estado tan lastimoso. No se puede dudar que es mucha pobreza para un héroe de teatro, y perdone vmd. si le hablo con esta claridad. Por cierto, replicó el actor, que se conoce no ha oido vmd. hablar del famoso comediante Melchor Zapata; porque ha de saber vmd. que, por la misericordia de Dios, no soy de genio delicado. Me da vmd. mucho gusto en hablarme con tanta franqueza, porque tambien gusto yo de hablar con ella. Confieso de buena fe que no soy rico; y sino miren ustedes esta ropilla. Diciendo esto nos mostró el forro de ella, que era todo de los carteles de comedia que se fijan en las esquinas. Esta es la tela que comunmente me sirve de forro; y si todavía tienen curiosidad de ver lo que hay en mi guardaropa, contentaré á ustedes: hélo aqui. Y al mismo tiempo sacó de la mochila un vestido entero, guarnecido de esterilla vieja de plata falsa, una gorra muy raida, con un penacho de viejísimas plumas, unas medias de seda con mas agujeros que un crivo ó una salvadera, y unos zapatos muy usados de badanilla encarnada. Ya ven ustedes ahora que soy medianamente infeliz. Eso es lo que me admira, le replicó Diego. ¡Pues qué! ¿no tiene vmd. muger ni hija? Sí, señor, respondió Zapata; pero vea vmd. la desgracia de mi estrella: tengo muger moza, mas no por eso estoy mas adelantado. Caséme con una linda comedianta, esperando que no me dejaria morir de hambre; pero por mi poca fortuna dí con una muger de juicio y de un recato incorruptible. ¡Quien diablos no se engañaria como yo! Una muger virtuosa que era del número de los cómicos de la legua, me habia forzosamente de tocar á mí en suerte. Seguramente es desgracia, dijo el barbero; pero ¿porqué no se casó vmd. con alguna bonita comedianta de las compañías de Madrid? Entónces sí que lograria su intento. Convengo en ello, respondió el farsante, pero á

un pobre comediante de la legua no le es lícito elevar sus pensamientos á tan encumbradas heroinas. Eso solamente lo podrá hacer alguno de la compañía del corral del Príncipe, y aun en ella se ven muchos precisados á casarse con otras mugeres que no son de la profesion, y por fortuna suya Madrid es bueno, y se suelen encontrar en él algunas que se las pueden apostar á las princesas de teatro.

¿Pero que, le replicó mi compañero, nunca pensó vmd. entrar en alguna de las compañías de la corte? ¿Acaso se necesita un mérito consumado para lograrlo? ¡Bravo! respondió Melchor, vmd. se burla con su mérito consumado. Veinte actores hay en cada compañía; pregunte vmd. al público lo que siente de ellos, y oirá cosas bellísimas. Mas de la mitad por lo ménos merecian ir cargados como yo con la mochila, y en medio de eso no es tan fácil como se piensa ser recibido entre ellos; pues se necesita dinero ó grandes empeños que suplan por la habilidad. Ninguno puede saberlo mejor que yo, porque ahora mismo acabo de representar en Madrid, y salgo mas aturdido de palmadas y silbidos que todos los diablos, sin embargo de que me prometia ser muy aplaudido, porque representaba gritando, manoteando, descoyuntándome y torciendo el cuerpo hácia todas partes, con mil gesticulaciones y posturas cien leguas distantes de todo lo natural, hasta llegar una vez casi á dar en la cara una puñada á mi dama miéntras yo estaba declamando. En una palabra, representaba imitando la escuela que el vulgo celebra en los grandes actores; y en medio de eso lo que aplaudia tanto en otros no lo podia sufrir en mí. Vea vmd. cuanto puede la preocupacion. En vista de ello, no acertando á dar gusto, y no teniendo medio para ser admitido en la compañía á pesar de todos los silbidos de la mosqueteria, dejé á Madrid, y me vuelvo á mi Zamora, donde están mi muger y mis compañeros, que no hacen allí gran fortuna; y quiera Dios no nos veamos precisados á pedir limosna para poder pasar á otra ciudad, como mas de una vez nos ha sucedido.

Diciendo esto nuestro príncipe dramático, se levantó, echóse á cuestas la mochila, ciñóse la espada, y despidiéndose de nosotros: Adios, nos dijo con mucha gravedad, quieran los dioses inmortales derramar sobre ustedes á manos llenas sus favores. Y quieran los mismos, le respondió Diego en el propio tono, que halle vmd. en Zamora á su muger mudada y mejor establecida. Luego que el señor Zapata nos volvió la espalda, comenzó á gesticular y á representar caminando, y nosotros le comenzámos á silbar para que no se le olvidasen tan presto los silbidos de Madrid. Con efecto, creyó que todavía le sonaban en los oidos: y volviendo la cara, y viendo que nosotros nos divertiamos á su costa, léjos de darse por ofendido, él mismo ayudó á la

zumba, y prosiguió su viage dando grandísimas carcajadas. Correspondímosle por nuestra parte con grande algazara; y cogiendo otra vez el camino real, seguímos nuestra marcha.

CAPITULO IX.

Estado en que encontró Diego á sus parientes; y como Gil Blas se separó de él despues de haber participado de ciertas diversiones.

Fuímos aquel dia á dormir entre Mojados y Valdestillas á un lugarcillo cuyo nombre se me ha olvidado, y al siguiente á las once de la mañana entrámos en la llanada de Olmedo. Señor Gil Blas, me dijo mi camarada, aquel es el lugar de mi nacimiento. No le puedo volver á ver sin llenarme de júbilo : tan natural es en todos el amar su patria. Señor Diego, le respondí, un hombre como vmd., que tanto amor tiene á su tierra, parece debia haber hablado de ella con mayor estimacion. Vmd. me la pintó como si fuera un lugarcillo ó una aldea, y á mí se me presenta como una ciudad. Era razon que por lo ménos la tratase vmd. de villa grande. Yo le pido perdon, respondió el barbero; pero diré que despues de haber visto á Madrid, Toledo, Zaragoza, y otras principales ciudades de España en la vuelta que he dado por ella, todo me parece aldea. Conforme ibamos adelantando en la llanura, y acercándonos á Olmedo, nos pareció ver junto al pueblo multitud de gente, y cuando nos hallámos á distancia de poder discernir los objetos, tuvímos mucho en que divertir la vista.

Vímos tres pabellones ó tiendas de campaña, poco distantes una de otra, y al rededor de ellas muchedumbre de cocineros y ayudantes de cocina, que estaban disponiendo una gran comida. Unos ponian unas mesas largas dentro de las tiendas, otros echaban vino en grandes vasijas de barro : estos atendian á que cociesen las ollas, y aquellos daban vueltas á luengos asadores, en que estaban espetadas viandas de todo género. Pero á mí nada me llevó tanto la atencion como un espacioso teatro que observé bastante elevado, que estaba adornado con algunos bastidores de carton pintado de diferentes colores, y lleno de inscripciones griegas y latinas. Luego que el barbero vió tanto griego y tanto latin, dijo : Esto me huele terriblemente á mi tio Tomas; apuesto algo á que ha andado aquí su mano, porque sabe de memoria una infinidad de libros de aula. Lo que me enfada es que en las conversaciones encaja sin cesar pasages enteros de los tales libros, cosa que no á todos agrada. Fuera de eso, ha traducido varios poetas griegos y latinos, y está instruido en la antigüedad, lo que se conoce por las notas con que

los ha enriquecido, como verbigracia aquella de que *en Atenas lloraban los niños cuando los azotaban* : cosa que si no fuera por su vasta y selecta erudicion, nosotros no la sabriamos.

Despues de haber visto mi camarada y yo todas las cosas que acabo de decir, nos dió gana de preguntar ¿porqué y para qué se hacian todas aquellas prevenciones? Al tiempo que nos íbamos á informar se encontró Diego con un hombre, que conoció ser su tio el señor Tomas de la Fuente, y que al parecer mostraba ser el director de la fiesta. Fuímonos á él apresuradamente; mas este maestro de primeras letras tardó algo en conocer á su sobrino; tanta mudanza habia hecho en aquel pobre mozo la ausencia de diez años. Conocido al fin, le abrazó estrechísimamente, y le dijo : ¡Oh querido sobrino Diego, con que al cabo has vuelto á ver á tus dioses penates, y el cielo te ha restituido sano y salvo á tu familia! ¡Oh dia tres y cuatro veces beato! *albo dies notanda lapillo!* Muchas novedades encontrarás en la parentela. Tu tio Pedro, aquel gran talento, ya es víctima de Pluton : tres meses ha que murió. Hombre avariento, que toda su vida estuvo temiendo le habian de faltar siete piés de tierra para enterrarse : *argenti pallebat amore.* Tenia muchas pensiones de los grandes; y no gastaba diez doblones al año en comida y vestido. No daba de comer al único criado que le servia. Mas insensato que aquel Griego Aristipo, el cual, caminando por los desiertos de Libia, hizo á sus esclavos que dejasen en ellos todas las grandes riquezas que llevaban, alegando que aquella carga les incomodaba en la marcha, amontonaba toda la plata y todo el oro que podia haber á las manos. Mas ¿para qué? Para que lo gozasen sus herederos á quienes no podia sufrir. Dejó á su muerte treinta mil ducados, que se repartiéron entre tu padre, tu tio Beltran y yo. Todos nos hallamos en estado de pasarlo bien. Mi hermano Nicolas colocó ya á su hija Teresa, que acaba de casarse con el hijo de uno de nuestros alcaldes : *connubio junxit stabili, propriamque dicavit.* Este himeneo, concluido bajo los mas felices auspicios, es el que estamos celebrando hace ya dos dias con todo el aparato que ves. Hicímos levantar estas tiendas de campaña en esta llanura. Los tres herederos de Pedro tienen cada uno la suya; y por su turno costean la fiesta de un dia. Hubiera celebrado mucho hubieses llegado ántes para que gozases de todas. Antes de ayer, dia en que se celebró la boda, corrió tu padre con el gasto; y dió una soberbia comida, y despues hubo parejas, y se corrió sortija. Tu tio el mercader tomó de su cuenta el dia de ayer, y nos divertió con una bellísima fiesta pastoril. Vistió de pastores á los diez muchachos mas lindos y agraciados del lugar, y de pastoras á las diez muchachas mas pulidas y aseadas que habia en todo Olmedo, empleando en engalanarlas las cintas mas ricas y los mas preciosos dijes que

se halláron en su tienda. Toda aquella lucida juventud armó mil graciosísimas danzas, cantando despues otras tantas letrillas muy chuscas, tiernas y amorosas. Y aunque no parecia posible cosa mas divertida, con todo eso no dió gran golpe; sin duda porque en Castilla la Vieja hemos perdido el gusto á las diversiones pastoriles.

Hoy me toca á mí, y pienso divertir á los vecinos de Olmedo con un espectáculo todo de mi invencion : *finis coronabit opus.* Mandé alzar un teatro, en el cual, con la ayuda de Dios, haré representar por mis discípulos una de mis tragedias, intitulada: *Los pasatiempos de Mulei Bugentuf, rey de Marruecos.* Se ejecutará con el mayor primor, porque entre los muchachos los hay que declaman como los mas célebres comediantes de Madrid. Son todos hijos de honradas familias de Peñafiel y Segovia, y los tengo en mi casa á pupilage. ¡Excelentes representantes! Verdad es que les he enseñado yo. Su declamacion parecerá acuñada en el cuño del maestro, *ut ita dicam.* En cuanto á la tragedia, no te quiero hablar de ella, puesto que la has de oir, por no privarte del placer de la sorpresa; y solo diré sencillamente que dejará extáticos á todos los espectadores. Es uno de aquellos asuntos trágicos que ponen todo el alma en conmocion, por las terribles imágenes de la muerte que ofrecen á la fantasía. Yo siempre he sido de la opinion de Aristóteles, que es necesario excitar el terror. ¡Ah! si yo me hubiera dedicado al teatro, nunca saldrian á él sino héroes sanguinarios y príncipes asesinos, y me bañaria siempre en sangre. En mis tragedias se verian morir no solo á los primeros personages, sino hasta las mismas guardias. ¿Qué digo, *hasta las mismas guardias*? Haria tambien degollar al apuntador. En fin, solo me agrada lo terrible : este es todo mi gusto. De esta manera los poemas de esa especie se levantan con el aplauso de la muchedumbre, mantienen el lujo de los comediantes, y hacen célebre el nombre de los autores.

Acababa de pronunciar estas palabras cuando vímos salir del pueblo y entrar en la llanura un gran gentío de uno y otro sexo. Eran los dos esposos, acompañados de sus amigos y parientes, é iban precedidos de diez ó doce tocadores de instrumentos, que tañian todos á un tiempo, haciendo un concierto muy ruidoso. Salióles al encuentro Diego, y dióse á conocer. Inmediatamente resonáron por el campo los gritos de alegría con que fué recibido del acompañamiento, corriendo todos á abrazarle, y procurando cada uno ser el primero. No tuvo poco que hacer en corresponder á todas las demostraciones de amor y cumplimientos que le hiciéron. Sofocábanle á abrazos todos los de la familia y cuantos se hallaban presentes; y luego que se aquietó un poco aquel primer turbion, le dijo su padre: Seas bien venido, hijo Diego : en verdad que durante tu ausencia han adelantado mucho tus pa-

rientes : ¿no es así? Por ahora no te digo mas; á su tiempo lo sabrás muy por menor. Miéntras tanto el gentío se fué adelantando hácia la llanura, llegó á ella, entróse en las tiendas, y fuése sentando á las mesas, que ya estaban preparadas. Yo no dejé á mi compañero; sentéme junto á él, y entrambos comímos con los dos novios, que me pareciéron corresponder bien uno á otro. Duró mucho tiempo la comida, porque el preceptor ó maestro tuvo la vanidad de querer que tres veces se cubriese la mesa, por aventajarse á sus hermanos, que no habian dispuesto las cosas con tanta magnificencia.

Despues del banquete todos los convidados mostráron grande impaciencia por ver la representacion de la obra del señor Tomas, no dudando, decian, que una produccion de ingenio tan superior seria dignísima de oirse. Acercámonos, pues, al teatro, donde todos los músicos ocupaban ya el lugar de la orquesta para tocar en los intermedios. Esperaban todos con el mayor silencio á que se diese principio á la tragedia. Dejáronse ver los actores en la escena; y el autor con su obra en la mano estaba tras las cortinas en sitio donde pudiese apuntar y ser oido de los que representaban. Con mucha razon nos habia prevenido que era trágico su drama, porque en el primer acto el rey de Marruecos mató por via de diversion cien esclavos á flechazos. En el segundo hizo degollar treinta oficiales portugueses que uno de sus capitanes habia hecho prisioneros : finalmente en el tercero aquel monarca, cansado de sus mugeres, pegó él mismo por su mano fuego á un palacio aislado, donde estaban encerradas, y juntamente con él las redujo todas á ceniza. Los esclavos moros y los oficiales portugueses estaban representados por unas figuras de mimbre hechas con algun primor, y el palacio, que era de carton, se aparentaba abrasado por un fuego artificial. Este incendio, acompañado de lastimosos gritos, que parecian salir de en medio de las llamas, dió fin á la tragedia, y cerró el teatro de una manera patética y divertida. Resonáron en toda la llanura los vivas y los aplausos con que fué celebrado un drama de tan ingeniosa invencion : lo que acreditó el buen gusto del poeta, y su singular acierto en la eleccion y oportunidad de los asuntos.

Creía yo que ya nada habia que ver despues de *Los pasatiempos de Mulei Bugentuf*; pero engañéme. Anunciáronnos un nuevo espectáculo los timbales y trompetas. Era este la distribucion de los premios, porque Tomas de la Fuente, para mayor solemnidad de la fiesta, á todos sus discípulos, así pupilos como los que no lo eran, les habia hecho trabajar varias composiciones, y en aquel dia se habian de repartir los premios á los mas sobresalientes, consistiendo aquellos en ciertos libros que el mismo preceptor á costa suya habia ido á comprar á Segovia. De repente, pues, se dejáron ver en el teatro dos bancos largos de escuela, y un ar-

mario ó estante lleno de libros pequeños encuadernados con aseo. Entónces todos los actores se presentáron en la escena, y formáron un semicírculo delante del señor Tomas, el cual se dejaba ver con tanta gravedad y autoridad como pudiera un prefecto de colegio. Tenia en la mano la lista de los nombres de los que debian ser premiados. Entregósela al rey de Marruecos, quien se puso á leerla en alta voz, llamando uno por uno á los nombrados para recibir el premio. Cada cual iba con respeto á recibir un libro de la mano del pedante, inclinándose profundamente al ir y al volver cuando pasaban delante del monarca marroquí. Juntamente con el libro se les coronaba á todos con una guirnalda de laurel, y despues se iban sentando en uno de los dos bancos para que fuesen vistos, aplaudidos y admirados de todos, pero particularmente de sus madres, amigos y parientes. Por mas cuidado que puso el preceptor en que todos quedasen contentos, no lo pudo conseguir, porque observándose que la mayor parte de los premios habian tocado á los pupilos, como regularmente se acostumbra, las madres de los otros discípulos lo lleváron muy á mal, se alborotáron, y acusáron al maestro de parcialidad; y tanto, que una fiesta tan gloriosa y tan alegre hasta aquel punto, faltó poco para que se acabase tan desgraciadamente como el banquete de los Lapitas[1].

LIBRO TERCERO.

CAPITULO I.

Llegada de Gil Blas á Madrid, y primer amo á quien sirvió allí.

Detúveme algunos dias en casa del barbero, y juntéme despues con un mercader de Segovia que pasó por Olmedo. Habia ido á Valladolid con cuatro mulas cargadas de varios géneros, y se volvia á su casa con todas ellas de vacío. Hízome montar en una, y tomámos tanta amistad en el camino, que cuando llegámos á Segovia se empeñó en que me hospedase en su casa. Dos dias

[1] Cuando se casó Piritoo, rey de los Lapitas, con Hipodamia, convidó á su boda á los principales Centauros y Lapitas. Despues de acalorados con los vinos y licores, el centauro Euritïon quiso violentar á la novia Hipodamia, y los otros centauros á las jóvenes convidadas; pero los Lapitas indignados cortáron la nariz y las orejas á Euritïon, y se trabó entre ambos partidos un combate sangriento.

descansé en ella, y cuando me vió resuelto á marchar á Madrid con el arriero, me dió una carta, encargándome mucho que la entregase yo mismo en mano propia, sin decirme que era una carta de recomendacion. Hícelo así, poniéndola yo mismo en manos del señor Mateo Melendez, mercader de paños, que vivia en la Puerta del Sol, esquina de la callejuela del Cofre. Apénas abrió el pliego, y leyó su contenido, cuando me dijo con un modo muy agradable: Señor Gil Blas, mi corresponsal Pedro Palacios me recomienda la persona de vmd. con tan vivas expresiones, que no puedo dejar de ofrecerle un cuarto en mi casa. Ademas de esto me suplica le busque una buena conveniencia, cosa de que me encargo con gusto, y con esperanza de que no me será muy difícil colocar á vmd. ventajosamente.

Acepté la generosa oferta de Melendez con tanto mayor gusto cuanto veía que mi dinero se iba por instantes acabando; pero no le fuí gravoso largo tiempo. Pasados ocho dias me dijo acababa de proponerme á un caballero amigo suyo que necesitaba de un ayuda de cámara, y que, segun todas las señas, no se me escaparia esta conveniencia. Con efecto, habiéndose dejado ver el tal caballero en aquel mismo momento: Señor, le dijo Melendez, mostrándome á él, este es el mozo de quien hablámos poco ha, de cuyo proceder me constituyo por fiador, como pudiera del mio mismo. Miróme atentamente el caballero, y respondió que le gustaba mi fisonomía, y que desde luego me recibia en su servicio. Sígame, añadió, que yo le instruiré en lo que deberá hacer. Diciendo esto se despidió del mercader, y me llevó consigo á la calle Mayor, frente por frente de San Felipe el Real. Entrámos en una casa muy buena, donde él ocupaba un cuarto: subimos unos cinco ó seis escalones, y me introdujo en un aposento cerrado con dos buenas puertas, en la primera de las cuales habia una rejilla de hierro para ver á los que llamaban. Pasámos despues á otra pieza donde tenia su cama con otros varios muebles mas aseados que preciosos.

Si mi nuevo amo me habia mirado bien en casa de Melendez, tambien yo le examiné á él despues con particular atencion. Era un hombre de unos cincuenta años, de aspecto frio y serio. Parecióme de buena índole, y no formé mal concepto de él. Hízome muchas preguntas acerca de mi familia, y satisfecho de mis respuestas: Gil Blas, me dijo, yo contemplo que eres un mozo de gran juicio, y me alegro mucho de que me sirvas; y por tu parte espero estarás contento con tu acomodo. Te daré seis reales al dia para que comas y te vistas, sin perjuicio de algunos provechos que podrás tener conmigo; yo no soy hombre que dé mucha molestia á los criados: nunca como en casa, sino siempre con mis amigos. Por la mañana no tienes que hacer mas que limpiarme bien los vestidos; lo restante del dia te queda libre,

y puedes hacer lo que quieras: basta que por la noche te retires á casa temprano, y me esperes á la puerta de mi cuarto: esto es todo lo que exijo de tí. Despues de haberme dado esta instruccion, sacó seis reales del bolsillo, y me los entregó para empezar á cumplir nuestro ajuste. Salimos los dos juntos, cerró él mismo las puertas, llevóse consigo la llave, y me dijo: No tienes que seguirme, y puedes irte á donde te diere la gana; pero cuidado que te encuentre en la escalera cuando vuelva á casa por la noche. Diciendo esto se marchó, y me dejó que dispusiese de mí como mejor se me antojase.

Vamos claros, Gil Blas, me dije entónces á mí mismo, que no te era posible encontrar amo mejor. Tú sirves á un hombre que por limpiar sus vestidos, hacerle la cama y barrer su cuarto por la mañana te da seis reales cada dia, y libertad de hacer despues lo que quisieres, ni mas ni ménos que un estudiante en tiempo de vacaciones. A fe que no será fácil hallar otra conveniencia igual. Ya no me admiro del hipo que tenia por venir á Madrid; sin duda era presagio de la fortuna que me esperaba. Pasé todo el dia en andar de calle en calle, viendo muchas cosas que me cogian de nuevo, y que no me daban poca ocupacion. Por la noche cené en una hostería, poco distante de nuestra casa, y prontamente me retiré al sitio donde el amo me habia mandado le esperase. Llegó tres cuartos de hora despues, y se mostró contento de mi puntualidad. Muy bien, me dijo, eso me gusta; yo quiero criados que sean exactos en hacer lo que les mando. Dicho esto, abrió las puertas del cuarto, cerrólas, y como nos hallábamos á oscuras, echó yescas y encendió una vela. Ayudéle despues á desnudar, y luego que se metió en la cama encendí por su mandado una lamparilla que habia en la chimenea, cogí la vela y llevéla á la antesala, donde me acosté en un catre. Al dia siguiente se levantó entre nueve y diez de la mañana; acepillé sus vestidos, dióme mis seis reales, y despidióme hasta la noche. Salió fuera de casa, sin descuidarse de cerrar bien las dos puertas, y hétele aquí que uno y otro nos separámos para el resto del dia.

Tal era nuestra vida, que á mí me parecia muy dulce y acomodada. Lo mas gracioso de todo era, que yo no sabia aun como se llamaba mi amo, y Melendez lo ignoraba tambien. Solo conocia al tal caballero por uno de tantos como concurrian á su lonja á comprar géneros; y los vecinos tampoco pudiéron satisfacer mi curiosidad. Aseguráronme todos que no sabian qué clase de hombre era mi amo, aunque hacia dos años que vivia en aquel barrio. Dijéronme que no trataba con ninguno de los vecinos; y algunos, acostumbrados á juzgar temerariamente mal de todo, inferian de aquí que era un hombre de quien no se podia formar juicio alguno bueno. Con el tiempo se adelantó

mas: sospechóse fuese una espía del rey de Portugal[1]; y me aconsejáron caritativamente que tomase mis medidas acerca del particular. El aviso me puso en sumo cuidado, porque desde luego formé juicio de que, si era verdad lo que se decia, corria yo gran peligro de visitar los calabozos de Madrid. Mi inocencia no me podia asegurar, y mis pasadas desgracias me obligaban á temer la justicia. Habia experimentado ya dos veces que, si no quita la vida á los inocentes, á lo ménos guarda tan mal con ellos las leyes de la hospitalidad, que siempre es una desgracia hospedarse en su casa, aunque sea por poco tiempo.

Consulté con Melendez lo que debia hacer en tan críticas y delicadas circunstancias; pero no supo qué consejo darme. No podia creer que mi amo fuese espía, mas tampoco tenia razon fuerte y positiva para negarlo. Tomé, pues, el partido medio de observar bien todos sus pasos, y si descubria que verdaderamente era un enemigo del estado, abandonarle enteramente; pero al mismo tiempo me pareció que la prudencia, y lo bien hallado que estaba con él, pedian que caminase con el mayor tiento y circunspeccion en poner por obra lo que habia determinado, sin asegurarme ántes de la verdad. Comenzé, pues, á examinar todas sus acciones y movimientos, y para sondearlos mejor: Señor, le dije una noche miéntras le estaba desnudando, no sabe un hombre como ha de vivir para librarse de malas lenguas. El mundo está perdido, y nosotros tenemos unos vecinos que no valen un demonio. ¡Malditas bestias! No creerá su merced como hablan de nosotros. Y bien, Gil Blas, me respondió, ¿qué es lo que pueden decir? ¡Ah, señor! repliqué, á la murmuracion nunca le falta asunto. Encuéntralos ó los sueña hasta en la misma virtud. ¿No es bueno que nuestros vecinos tienen aliento para decir que nosotros somos gente peligrosa, y que la corte debe vigilar nuestra conducta? En una palabra, dicen que su merced es espía del rey de Portugal. Entonces alzé los ojos y le miré con cuidado, como Alejandro á su médico, para notar el efecto que producia lo que acababa de decirle. Parecióme que se turbaba algun tanto, lo cual confirmaba poderosamente las conjeturas de la vecindad: noté que poco despues se quedó pensativo y cabizbajo, y esto tampoco lo interpreté muy favorablemente. Así estuvo por un breve rato; pero luego, como quien vuelve en sí, me dijo en un tono y con rostro muy tranquilo: Gil Blas, dejemos á los vecinos que digan lo

[1] Habia en el tiempo á que se refiere esta historia (que se supone ser hácia los años de 1648) guerras porfiadas entre España y Portugal con motivo de la rebelion de esta potencia para sustraerse de la dominacion española, y alzar por su rey al duque de Braganza, como lo verificó con auxilio de la Francia y de otras potencias rivales del gran poderío de la España.

que quisieren; nuestra quietud no ha de depender de sus malignas expresiones. No hagamos caso de lo que dicen los hombres, miéntras no demos motivo á que lo digan.

Acostóse despues con mucho sosiego, y yo hice lo mismo, sin saber qué pensar. Al dia siguiente, cuando íbamos á salir de casa, oímos llamar recio á la puerta de la escalera. Acudió con prontitud el amo, y mirando por la rejilla, vió á un hombre bien vestido, que le dijo: Señor caballero, yo soy alguacil, y vengo de parte del señor corregidor á decir á vmd. que su señoría desea hablarle dos palabras. ¿Qué me quiere el señor corregidor? respondió mi amo. Eso es lo que no sé, replicó el alguacil; pero vaya vmd. á su casa, y presto lo sabrá. Yo le beso las manos al señor corregidor, repuso su merced; yo no tengo nada que ver con su señoría. Diciendo estas palabras cerró enfadado la segunda puerta, y comenzándose á pasear por el cuarto en ademan de un hombre, segun lo que á mí me parecia, á quien habia dado mucho que discurrir el recado del alguacil, me puso en la mano mis seis reales, y me dijo: Amigo Gil Blas, tú puedes irte á pasear á donde quieras, que yo no pienso salir de casa tan pronto, y en toda la mañana no te he menester. Persuadíme, al oir esto, que tenia miedo de que le prendiesen, y que por eso no queria salir. Dejéle, pues; y para ver si me engañaba en mi sospecha me escondí en parage desde donde podia observar si salia ó no. Hubiera tenido paciencia para mantenerme allí toda la mañana, si él mismo no me hubiese aliviado de este trabajo; pues al cabo de una hora le ví salir, y presentarse en la calle con un desembarazo y un aire de confianza, que dejó confundida mi penetracion. Sin embargo, no me deslumbráron estas apariencias, ántes bien me hiciéron entrar en mayor desconfianza. Parecióme que todo aquello podia muy bien ser con estudio, y aun casi llegué á creer que se habia detenido en casa aquel tiempo para recoger sus joyas y dinero, y que probablemente iba á ponerse en salvo huyendo. Perdí la esperanza de verle mas, y aun estuve perplejo en si iria aquella noche á esperarle en la puerta de la escalera, tan persuadido estaba de que saldria aquel dia de Madrid para librarse del peligro que le amenazaba. Sin embargo, no dejé de ir á esperarle, y quedé admirado de verle volver como acostumbraba. Acostóse sin la menor muestra de cuidado ni inquietud; y por la mañana se levantó y vistió con la mayor serenidad.

No bien acabó de vestirse cuando llamáron de repente á la puerta. Fué él mismo á mirar por la rejilla quien llamaba. Vió que era el alguacil del dia anterior; preguntóle qué se le ofrecia, y el alguacil respondió que abriese al señor corregidor. Al oir este nombre temible se me heló toda la sangre. Habia ya cobrado un endiablado miedo y mas que pánico terror á toda esta casta

de pájaros desde que tuve la desgracia de caer en sus manos, y en aquel momento hubiera querido hallarme cien leguas distante de Madrid; pero mi amo, que no era tan espantadizo ni tan medroso como yo, abrió la puerta con sosiego, y recibió al señor corregidor con respeto. Ya ve vmd., dijo á mi amo, que no vengo á su casa con grande acompañamiento, porque nunca he gustado de hacer las cosas con estruendo. Sin hacer caso de los rumores poco favorables á vmd. que corren por el pueblo, me ha parecido que su persona era acreedora á que se la tratase con miramiento. Sírvase vmd. decirme como se llama, quien es, y que hace en Madrid. Señor, le respondió mi amo, mi nombre es don Bernardo de Castelblanco, familia conocida en Castilla la Nueva. Mi ocupacion en Madrid se reduce á pasearme, frecuentar los teatros, y divertírme con algunos pocos amigos, gente toda muy honrada, y de honesta y grata conversacion. Sin duda, dijo el juez, tendrá vmd. una gran renta. No, señor, repuso mi amo, no tengo rentas, ni tierras, y ni aun casa. Pues ¿de qué vive vmd.? le replicó el corregidor. De lo que voy á enseñar á V. S., respondió don Bernardo; y al mismo tiempo alzó un tapiz, y abrió una puerta que estaba tras de él, sin que yo la hubiese observado, y luego otra que estaba despues de aquella, é hizo entrar al juez en un cuartito, donde habia un gran cofre todo lleno de oro, que quiso viese con sus mismos ojos. Ya sabe V. S., le dijo entónces, que nosotros los Españoles somos por lo general poco amigos del trabajo; mas por grande que sea la aversion con que otros le miran, puedo asegurar que ninguna se iguala con la mia. Soy naturalmente tan perezoso y holgazan, que no valgo para ningun empleo ni ocupacion. Si quisiera canonizar mis vicios dándoles el nombre de virtudes, diria que mi pereza era una indolencia filosófica, un rasgo del entendimiento desengañado de lo que el mundo solicita y busca con tanto ardor; pero debo confesar de buena fe que soy haragan y perezoso de nacimiento, tanto que si me viera precisado á trabajar para comer, creo me dejaria morir de hambre. En este supuesto, á fin de pasar una vida que se acomodase con mi humor, por no tener la molestia de cuidar de mi hacienda, y mucho mas por no haber de lidiar con administradores ni mayordomos, convertí en dinero contante todo mi patrimonio, que consistia en muchas posesiones considerables. Cincuenta mil ducados en oro hay en este cofre, lo que basta y aun sobra para lo que puedo vivir, aunque pase de un siglo, pues no llegan á mil los que gasto cada año, y cuento ya diez lustros de edad. No me da cuidado lo venidero, porque, gracias al cielo, no adolezco de alguno de aquellos tres vicios que comunmente arruinan á los hombres. Soy poco inclinado á comilonas y meriendas: juego poco, y por mera diversion; y estoy ya muy desenga-

ñado de las mugeres. No temo que en mi vejez me cuenten en el número de aquellos viejos lascivos, á quienes las mozuelas venden sus mentidos é interesados favores á precio de oro.

¡Oh, y qué dichoso es vmd.! exclamó el corregidor. Teníanle contra toda razon por un espía, personage que de ningun modo podia convenir á un hombre de su carácter. Prosiga vmd., don Bernardo, en vivir como ha vivido hasta aquí. Tan léjos estaré de turbar sus dias tranquilos y serenos, que desde luego los envidio, y me declaro por su defensor. Pídole á vmd. su amistad, y yo le ofrezco la mia. ¡Ah señor! exclamó mi amo penetrado de tan atentas como apreciables palabras, admito el precioso don que V. S. me ofrece. Su amistad es complemento de mi felicidad. Despues de esta conversacion, que el alguacil y yo oímos desde fuera, el corregidor se despidió de mi amo, que no hallaba expresiones con que manifestarle su agradecimiento. Yo de mi parte, por imitar á mi amo, y ayudarle á hacer los honores de la casa, harté al alguacil de profundas cortesías, aunque en el corazon le miraba con aquel tedio con que todo hombre de bien mira á un corchete.

CAPITULO II.

De la admiracion que causó á Gil Blas el encuentro con el capitan Rolando, y de las cosas curiosas que le contó aquel bandolero.

Luego que don Bernardo de Castelblanco hubo despedido al corregidor acompañándole hasta la calle, volvió prontamente á cerrar el cofre, y todas las puertas que le resguardaban. Hecha esta diligencia salió de casa muy placentero por haberse granjeado tan importante amistad, y yo no ménos alegre por ver asegurados ya mis seis reales. La gana que tenia de contar esta aventura á Melendez me obligó á encaminarme á su casa, pero al estar ya cerca de ella me encontré con el capitan Rolando. No puedo explicar lo sorprendido que me quedé con este encuentro, ni pude ménos de estremecerme y temblar á su vista. Él tambien me conoció, llegóse á mí gravemente, y conservando todavía su aire de superioridad, me mandó le siguiese. Obedecíle temblando, y en el camino iba diciendo entre mí mismo: ¡Pobre de mí! ahora querrá que le pague todo lo que le debo. ¿Á donde me llevará? puede que tenga en esta villa alguna cueva oscura. ¡Diablo! si tal creyera, en este mismo momento le haria ver que no tengo gota en los piés. Con estos pensamientos iba andando tras de él, muy atento á observar el sitio donde pararia, con intento de huir de él á carrera tendida por poco sospechoso que me pareciese.

Presto me sacó Rolando de este cuidado, y desvaneció todo mi temor. Entróse en una famosa taberna; seguíle: mandó traer del mejor vino, y dispuso se hiciese comida para los dos. Miéntras tanto nos metimos en un cuarto, y así que el capitan se vió solo conmigo, me habló de esta suerte: Sin duda, Gil Blas, que estarás muy admirado de verte aquí con tu antiguo comandante; pero mas te admirarás cuando hayas oido lo que te voy á contar. El dia que te dejé en la cueva, y marché con mis compañeros á Mansilla á vender las mulas y caballos que habiamos robado la noche anterior, encontrámos al hijo del corregidor de Leon, acompañado de cuatro hombres á caballo, todos bien armados, que seguian su coche. Acometímoslos: dímos muerte á dos de ellos, y los otros dos huyéron. Temiendo el buen cochero hiciesemos lo mismo con su amo, nos suplicó con lágrimas que por amor de Dios no quitasemos la vida al hijo único del señor corregidor de Leon. Estas palabras, en vez de enternecer á mis compañeros, les enardeciéron mas. Señores, dijo uno, no dejemos escapar al hijo del enemigo mas mortal de los de nuestra profesion. ¿A cuantos de estos no ha hecho ajusticiar su padre? Venguémoslos, y sacrifiquemos esta víctima á sus cenizas. Todos los demas aplaudiéron tan inhumano consejo, y hasta mi teniente iba ya á ser el gran sacerdote de aquel sangriento sacrificio, si yo no le hubiera detenido el brazo. Aguarda, le dije; ¿á qué fin derramar sangre sin necesidad? Contentémonos con el bolsillo de este pobre mozo, y pues no hace resistencia, seria una barbaridad matarle; fuera de que él no es responsable de las acciones de su padre, ni aun el padre en condenarnos á muerte hace mas que cumplir con la obligacion de su oficio, así como nosotros cumplimos con la del nuestro en robar á los caminantes.

Intercedí, pues, por el hijo del corregidor, y no le fué inútil mi intercesion. Solo le cogímos todo el dinero que llevaba, y juntamente nos apoderámos de los caballos de los dos hombres que habian muerto en la refriega, y vendímoslos en Mansilla con los demas que conduciamos. Volvímonos despues á nuestro soterráneo, á donde llegámos el dia siguiente poco ántes de amanecer. No quedámos poco atónitos de ver levantada la trampa, y mucho mas de encontrar á Leonarda amarrada fuertemente en la cocina. Contónos en dos palabras todo lo acaecido, y nos admirámos mucho de que hubieses podido engañarnos; nunca te hubieramos creido capaz de jugarnos semejante petardo, y te perdonámos el chasco en gracia de la invencion. Luego que desatámos á la cocinera, le dí órden de que nos compusiese bien de comer. Entre tanto fuímos á la caballeriza á cuidar de los caballos, y encontrámos casi espirando al viejo negro, que en veinte y cuatro horas no habia probado bocado, ni visto per-

sona alguna que le socorriese. Deseabamos darle algun alivio, pero habia perdido ya del todo el conocimiento, y nos pareció un caso tan desesperado el suyo, que, á pesar de nuestra buena voluntad, desamparámos á aquel miserable que estaba entre la vida y la muerte. No por eso dejámos de sentarnos á la mesa; y despues de haber almorzado grandemente nos retirámos á nuestros cuartos, donde estuvímos durmiendo ó descansando todo el dia. Cuando despertámos nos dijo Leonarda que ya habia muerto Domingo. Llevámos el cadáver á la covacha donde te acordarás que dormias, y allí le hicimos el funeral, como si hubiera tenido el honor de ser uno de nuestros compañeros.

Al cabo de cinco ó seis dias sucedió que, habiendo hecho una salida, encontrámos muy de mañana á la entrada del bosque tres cuadrillas de la santa Hermandad, que al parecer nos estaban esperando para dar sobre nosotros. Al pronto no descubrímos mas que una. No la temímos; y aunque superior en número á nuestra tropa la atacámos; pero al tiempo que estabamos peleando con ella, las otras dos, que habian hallado modo de mantenerse emboscadas, se echáron de repente sobre nosotros y nos rodeáron de manera, que de nada nos sirvió nuestro valor. Fuénos necesario ceder al número de los enemigos. Nuestro teniente y dos de nuestros camaradas muriéron en la funcion. Los otros dos y yo, cercados por todas partes, nos vímos precisados á rendirnos; y miéntras las dos cuadrillas nos llevaban presos á Leon, la tercera fué á cegar y destruir la cueva, que fué descubierta del modo siguiente: atravesando el bosque un labrador del lugar de Luyego volviendo á su casa, vió por casualidad alzada la trampa de la cueva que dejáste abierta el mismo dia que te escapáste con la señora, y sospechó que aquella era nuestra habitacion, y no teniendo valor para entrar en ella, se contentó con observar bien sus contornos; y para acertar mejor con el sitio descortezó ligeramente algunos árboles vecinos, y otros mas de trecho en trecho, hasta estar fuera del bosque. Pasó despues á Leon, dió parte de aquel descubrimiento al corregidor, cuyo gozo fué mucho mayor, por cuanto estaba informado de que su hijo habia sido robado por nuestra compañía. El corregidor hizo juntar las tres cuadrillas para prendernos, y les dió por guia al labrador que habia descubierto el soterráneo.

Mi llegada á la ciudad de Leon fué un grande espectáculo para todos sus vecinos. Aunque yo hubiera sido un general portugues[1] hecho prisionero de guerra, no habria sido mayor la curiosidad con que todos corrian y se atropellaban por verme.

[1] Véase la nota pág. 110.

Aquel es, decian, aquel es el capitan, y el terror de toda esta tierra: merecia ser atenaceado, y no ménos sus dos compañeros. Presentáronnos al corregidor, que desde luego comenzó á insultarme: Ya lo ves, malvado, me dijo; el cielo cansado de tus delitos te ha entregado á mi justicia. Señor, le respondí, es cierto que he cometido muchos; pero á lo ménos no tengo que acusarme del de haber quitado la vida al hijo de V. S. Si vive, á mí me lo debe; y me parece que este servicio es acreedor á algun reconocimiento. ¡Ah infame! replicó, sin duda que estaria bien empleado un proceder generoso con hombres de tu carácter. Y aun cuando yo te quisiera perdonar, ¿me lo permitiria por ventura la obligacion de mi empleo? Dicho esto nos mandó meter en un calabozo, donde no dejó podrir á mis compañeros. Saliéron de él al cabo de tres dias para representar un papel un poco trágico en la plaza mayor. Por lo que toca á mí, estuve tres semanas enteras en la cárcel. Tuve por cierto que se dilataba mi suplicio para que fuese mas terrible; y en fin, cada dia estaba esperando un nuevo género de muerte, cuando al cabo mandó el corregidor que me llevasen á su presencia, y estando en ella me dijo: Oye tu sentencia. Quedas libre. Si no fuera por ti, mi hijo hubiera sido asesinado en medio de un camino. Como padre deseaba agradecerte este gran beneficio; pero no pudiendo absolverte como juez, escribí á la corte en tu favor. Pedí al rey el perdon de tus delitos, y le conseguí. Vete á donde quieras; pero créeme, añadió, aprovéchate de tan feliz como no esperado suceso. Vuelve en tí, y abandona para siempre esa desastrada vida.

Atravesado el corazon con estas últimas palabras, tomé el camino de Madrid, con propósito de vivir con sosiego en esta villa. Encontré ya muertos á mis padres, y su herencia en manos de un viejo pariente nuestro, que me dió aquella cuenta fiel que acostumbran los tutores. Solo pude lograr tres mil ducados, que acaso no componian la cuarta parte de lo que debia heredar. Pero ¿qué habia de hacer? Nada adelantaria con ponerle pleito, sino tener de ménos todo lo que gastase en él. Por huir la ociosidad compré una vara de alguacil; y segun cumplo con mi empleo, parece que no he tenido otro en toda mi vida. Mis nuevos compañeros por decoro se habrian opuesto á mi admision si hubieran sabido mi historia; pero por fortuna mia la ignoraban, ó (lo que viene á ser lo mismo) afectáron ignorarla, porque en este honrado cuerpo todos tienen interes en que no se sepan sus hechos, sus virtudes y milagros. Por la misericordia de Dios ninguno tiene nada que echar en cara á los demas; lleve el diablo al mejor. Con todo eso, amigo mio, continuó Rolando, yo quiero descubrirte mi corazon. No me gusta el oficio que he tomado. Pide una conducta demasiadamente delicada y misteriosa, que

solo da lugar á sutilezas y raposerías. ¡Oh, y cuanto echo de ménos mi antigua y noble profesion! Confieso que es mas segura la nueva, pero es mas gustosa y divertida la otra, y yo soy amante de la alegría y de la libertad. Voy viendo que tengo traza de exonerarme de este empleo, y desaparecer el dia ménos pensado para retirarme á las montañas que están en el nacimiento del Tajo. Sé que hay allí cierta madriguera, habitada por una valerosa tropa llena de Catalanes determinados, cuyo nombre solo es su mayor elogio. Si me quieres seguir, irémos á aumentar el número de aquellos grandes hombres. Me brindan con el empleo de segundo capitan de tan ilustre compañía; y haré que te reciban en ella, asegurándoles que diez veces te he visto combatir á mi lado, y ensalzaré hasta las nubes tu valor. Hablaré mejor de tí que un general de un oficial cuando le quiere adelantar; pero me guardaré bien de tomar en boca la pieza que nos jugáste, porque esto te haria sospechoso, y así no diré palabra de la aventura consabida. Ahora bien, añadió, ¿estás pronto á seguirme? Espero tu respuesta.

Cada uno tiene sus inclinaciones, respondí á Rolando; vmd. es inclinado á las empresas árduas y peligrosas, y yo á una vida tranquila y sosegada. Ya te entiendo, me interrumpió; aquella señora, cuyo amor te hizo hacer lo que emprendíste, la tienes todavía muy dentro del corazon; y sin duda que en su amable compañía gozas aquella vida cómoda y gustosa á que te llama tu inclinacion. Confiesa con sinceridad que, despues de haberle restituido sus muebles, estais comiendo juntos los doblones que recogísteis y robásteis de la cueva. Respondíle que estaba muy equivocado, y para desengañarle, en pocas palabras le conté toda la historia de la señora, con todo lo demas que me habia sucedido desde que me escapé de su compañía. Al fin de la comida me volvió á hablar de los señores catalanes, y me confesó que estaba resuelto á ir á juntarse con ellos, volviéndome á dar otro tiento para persuadirme á que abrazase aquel partido. Pero viendo que no lo podia conseguir, me miró con un aire fiero, y me dijo con cierta seriedad feroz: Ya que tienes un corazon tan vil y bajo que prefieres tu servil condicion al honor de entrar en la compañía de unos hombres valerosos, te abandono á la villanía de tus ruines inclinaciones: mas escucha bien las palabras que voy á decirte, y grábalas profundamente en tu memoria. Olvida enteramente que me volvíste á encontrar hoy, y jamas me tomes en boca con persona viviente de este mundo; porque si llego á saber que alguna vez has hablado de mí... Ya me conoces, y no te digo mas. Al decir esto llamó al tabernero, pagó la comida, y nos levantámos de la mesa para ir cada cual por su camino.

CAPITULO III.

Deja Gil Blas á don Bernardo de Castelblanco, y entra á servir á un elegante.

Salímos de la taberna, y cuando nos estabamos despidiendo uno y otro pasaba mi amo por la calle. Vióme, y observé que mas de una vez se volvió á mirar con cuidado al capitan. Parecióme que le habia sorprendido el verme en compañía de semejante sugeto. A la verdad, la traza de Rolando no excitaba ideas muy favorables de sus costumbres. Era un hombre muy alto, carilargo, de nariz aguileña; y aunque no de desgraciada figura, tenia no sé que trazas de un grandísimo bribon.

No me engañé en mi sospecha. Cuando don Bernardo se retiró á casa por la noche, le hallé muy prevenido contra la catadura del capitan, y propenso á creer todas las proezas que yo le pudiera contar de él, si me hubiera atrevido á referírselas. Gil Blas, me dijo, ¿quien era aquel pajarraco con quien te ví poco hace? Respondíle que era un alguacil, y me imaginé que quedaria satisfecho con esta respuesta; pero me hizo otras muchas preguntas, y como me viese perplejo en las respuestas, porque me acordaba de las amenazas de Rolando, cortó de repente la conversacion, y metióse en la cama. La mañana siguiente, luego que acabé de hacer las haciendas ordinarias me entregó seis ducados en lugar de seis reales, y me dijo: Toma, amigo, estos ducados por lo que me has servido hasta aquí, y vete á servir á otra casa, que yo no me puedo acomodar con un criado que cultiva tan honradas amistades. De pronto no me ocurrió otra cosa que decirle sino que habia conocido en Valladolid á aquel alguacil, con motivo de haberle asistido en cierta enfermedad cuando ejercia yo la medicina. ¡Bellamente! No se puede negar que es ingeniosa la salida; mas ¿porqué no respondíste anoche lo mismo en vez de turbarte? Señor, le dije, no me atreví á decirlo por prudencia, y esta es la verdad. Ciertamente, me replicó, dándome cariñosas palmaditas en el hombro, que eso es ser prudente hasta lo sumo, y en verdad que yo no te tenia por tanto. Anda, hijo mio, vete en paz, y date por despedido.

Partíme inmediatamente, y fuíme en derechura á dar esta mala noticia á mi protector Melendez, el cual me dijo por consolarme que pensaba hacer diligencias para acomodarme en otra casa mejor. Con efecto, pocos dias despues me dijo: Amigo Gil Blas, muy léjos estarás tu de pensar en la fortuna que ahora voy á anunciarte. Tendrás el mejor puesto del mundo. Sábete que te he acomodado con don Matías de Silva. Es un sujeto de la primera distincion, y uno de aquellos señoritos mozos que se llaman

elegantes. Tengo la honra de ser su mercader. Acude á mi tienda por todo cuanto se le ofrece: es verdad que todo va al fiado; pero nada se va á perder nunca con estos señores. Comunmente se casan con herederas ricas, que pagan todas sus deudas; y cuando esto no, se le cargan los géneros á tan subido precio, que aunque no se cobre mas que la cuarta parte de las partidas, siempre queda ganancioso el mercader que sabe su oficio. El mayordomo de don Matías es amigo mio: vamos á buscarle, que él es quien te ha de presentar á su amo, y puedes estar seguro de que por respeto mio hará de tí particular estimacion.

Miéntras ibamos caminando á casa de don Matías, me dijo el mercader: Paréceme muy conveniente que estés informado del carácter del mayordomo. Llámase Gregorio Rodriguez, y aquí para entre los dos, es un hombre nacido del polvo de la tierra, y sintiéndose con talento para el manejo económico, siguió su inclinacion, y se ha enriquecido arruinando dos casas cuyas rentas manejó. Te prevengo que es hombre muy vano, y gusta mucho de que los demas criados se le humillen. A él han de acudir todos los que pretenden alguna gracia del amo. Si alguno consigue algo sin su participacion, siempre tiene prontos mil artificios para hacer que se revoque la gracia, ó que le sea enteramente inútil. Ten esto presente para tu gobierno. Haz tu corte al señor Rodriguez, aun mas que á tu mismo amo, y no perdones diligencia alguna para conservarte siempre en su favor. Su amistad te será de gran provecho, te pagará puntualmente tu salario, y si logras merecer su confianza no se contentará con esto, porque tiene muchos arbitrios para dar en que ganar. Don Matías es un mozo que solo piensa en divertirse, y nada cuida de los intereses de su casa. Mira ahora si puede haberla mejor para tal mayordomo.

Luego que llegámos á la casa preguntámos si podiamos hablar al señor Rodriguez. Respondiéronnos que sí, y que le encontrariamos en su cuarto. Efectivamente le hallámos en él, y estaba con un labrador, que tenia en la mano un talego de terliz, lleno, á lo que parecia, de dinero. El mayordomo, que me pareció mas pálido y amarillo que una doncella cansada de su estado, se levantó apresurado, y corrió con los brazos abiertos á recibir á Melendez. El mercader abrió tambien los suyos, y se abrazáron estrechísimamente, en cuyas demostraciones de amor habia por lo ménos tanto artificio como verdad. Despues de esto se trató de mí. Rodriguez me examinó de piés á cabeza, y me dijo con mucha afabilidad que yo era el mismísimo que convenia á don Matías, y que él tomaba á su cargo presentarme á este señor. Le significó el mercader lo mucho que se interesaba por mí, y suplicó al mayordomo que me tomase bajo su proteccion, y dejándome con él se retiró, despidiéndose con muchos cum-

plimientos. Luego que salió, me dijo Rodriguez : Yo te presentaré al amo despues que haya despachado á este pobre labrador. Acercóse al paisano, y tomándole el talego le dijo : Veamos si están aquí los quinientos doblones. Contólos por su misma mano, y hallándolos justos, dió su recibo al labrador, y le despidió. Guardó luego los doblones en el talego, y vuelto á mí : Ahora podemos ir, me dijo, á ver al amo, que se estará vistiendo, porque no se levanta hasta medio dia, y ya es cerca de la una.

Con efecto, acababa entónces de levantarse don Matías. Estaba en bata, repantigado en una silla poltrona, con una pierna sobre un brazo de la silla, y era su ocupacion estar picando un cigarro. Hablaba con un lacayo que hacia oficio de ayuda de cámara interinamente. Señor, le dijo el mayordomo, aquí está este mocito, que tengo el gusto de presentar á V. S. para reemplazar al criado que se sirvió despedir ántes de ayer. Su fiador es Melendez el mercader de V. S. : asegura que es un mozo de mérito, y yo creo que V. S. estará contento con él, y se dará por bien servido. Basta que tú me le presentes, respondió su señoría, para que le reciba : yo le declaro desde luego mi ayuda de cámara, y queda ya evacuado este negocio. Rodriguez, hablemos de otra cosa, pues has venido cuando iba á mandar que te llamasen. Te voy á dar una mala nueva, mi amado Rodriguez : anoche estuve muy desgraciado en el juego ; perdí cien doblones que llevaba en el bolsillo, y otros doscientos sobre mi palabra. Ya sabes lo necesario que es á personas de mi condicion pagar cuanto ántes este género de deudas. Estas son propiamente las que el honor nos obliga á satisfacer con puntualidad : las otras basta que se paguen cuando se pueda. Es preciso, pues, que me busques en el dia doscientos doblones, y se los envíes á la condesa de Pedrosa. Señor, respondió el mayordomo, mas fácil es decirlo que ejecutarlo. ¿Donde quiere V. S. que encuentre yo tanto dinero? No puedo cobrar un maravedí de sus arrendadores por mas amenazas que les hago ; me es indispensable mantener la casa y la familia con toda la decencia que conviene ; me cuesta sudores de sangre el hallar modo para soportar tanto gasto. Es verdad que hasta aquí, por la misericordia de Dios, le he podido sobrellevar ; pero no sé ya a qué santo encomendarme, y me veo reducido al último apuro. Cuanto estás hablando es inútil, respondió don Matías, y todas esas noticias solo sirven de enfadarme. Rodriguez, no tienes que esperar que yo mude de conducta, ni que quiera tomar á mi cargo el gobierno de mi hacienda. ¡ Por cierto que seria muy buena diversion para un hombre como yo! ¡ Paciencia! replicó el mayordomo : en tal caso estoy persuadido de que presto se verá V. S. libre para siempre de ese cuidado. Ya me cansas, y me matas con tanta bachillería, repuso enfadado el señorito. Déjame arruinar sin que me lo recuerdes. Es menester,

te digo, que busques esos doscientos doblones; vuelvo á decir que es menester, y quiero precisamente que los busques y los halles. Pues segun eso, dijo Rodriguez, voy á ver si los quiere dar aquel buen viejo que otras veces ha prestado dinero á V. S., aunque á crecida usura. Ve, y recurre aunque sea al mismo diablo, respondió don Matías: como yo tenga los doscientos doblones, todo lo demas no me importa un bledo.

No bien acababa de decir estas palabras colérico y enojado, cuando al irse el mayordomo, entró en su cuarto otro señorito mozo, llamado don Antonio Centelles. ¿Qué tienes, amigo? preguntó este á mi amo: perece que estás de mal humor; veo en tu semblante un cierto no sé qué, que me lo hace sospechar. Sin duda que te ha puesto así el bruto que acaba de salir de aquí. Es cierto, respondió don Matías: es mi mayordomo, y siempre que viene á mi cuarto me da un mal rato: no sabe hablar sino de mis negocios, y repite mil veces que me como mis rentas, y me engullo el capital; ¡ gran bestia! como si fuera él quien lo perdiese. Amigo, respondió don Antonio, en el mismo caso me hallo yo. Mi mayordomo no es mas mirado que el tuyo. Cuando el grandísimo ganapan en fuerza de mis repetidas órdenes me trae algun dinero, no parece sino que me dá lo que es suyo: me dice que me pierdo, y que todas mis rentas están embargadas. Véome precisado á tomar la palabra para cortar la conversacion. Pero lo peor de todo es, dijo don Matías, que no podemos vivir sin estas gentes, y que para nosotros es este un mal necesario. Convengo en eso, respondió Centelles... Pero aguarda un poco, prosiguió reventando de risa, que ahora, ahora me ocurre un pensamiento muy gracioso y nunca imaginado. Podemos hacer cómicas las escenas serias que cada dia representamos con estos hombres, y que nos sirva de diversion lo mismo que nos apesadumbra. Hagámoslo de este modo. Yo pediré á tu mayordomo el dinero que hayas menester, y tú pedirás al mio el que yo necesite. Dejarémosles decir todo lo que quieran, y nosotros los oirémos con oidos de mercader. Al cabo del año tu mayordomo me presentará sus cuentas, y el mio te dará las suyas. De esta manera yo solo oiré hablar de tus gastos: tú solo tendrás noticia de los mios; y verás como nos divertimos.

A esta ingeniosa invencion se siguiéron mil chistosas agudezas, que alegráron á los dos señoritos, y uno y otro las lleváron adelante con mucho alborozo. Interrumpió Gregorio Rodriguez su alegre conversacion, entrando en la sala acompañado de un vejete tan calvo, que apénas se le descubria un cabello. Quiso despedirse don Antonio, y dijo: Adios, don Matías, que presto nos volverémos á ver. Quiero dejarte con estos señores, con quienes quizá tendrás que tratar negocios importantes. No, no, respondió mi amo: estáte aqui, que tú en nada nos estorbas. Este buen

viejo que ves es un hombre muy de bien, que me presta dinero á un veinte por ciento. ¿Como *á un veinte por ciento?* replicó Centelles como admirado. Á fe que has sido afortunado en caer en tan buenas manos; yo compro el dinero á peso de oro, porque ninguno me le quiere prestar ménos de á treinta y tres por ciento. ¡Qué usura! exclamó entónces el usurerísimo viejo, ¿tienen alma esos bribones? ¿creen por ventura que no hay otro mundo? Ya no extraño que se declame tanto contra las personas que prestan á interes. El exorbitante precio á que venden sus empréstitos es lo que nos desacredita á todos, quitándonos la honra y la reputacion: yo á lo ménos solo presto puramente por servir á los que se valen de mí; y si todos mis compañeros siguieran mi ejemplo no estariamos tan desacreditados. ¡Ah! si los tiempos presentes fueran tan felices como los pasados, tendria el mayor gusto en abrir mi bolsa, y ofrecérsela á V. S. sin el mas mínimo interes, pues aun en medio de mi pobreza casi tengo escrúpulo de prestar mi dinero á un miserable veinte por ciento. ¡Mas oh Dios! parece que el dinero se ha vuelto á enterrar en las entrañas de la tierra: ya no se encuentra un ochavo, y su escasez me obliga á ensanchar un poco las estrechas reglas de mi moralidad.

¿Cuanto dinero ha menester V. S? preguntó, volviéndose hácia mi amo. Doscientos doblones, respondió este. Cuatrocientos traigo en un talego, dijo el usurero, contaré la mitad, y se la entregaré á V. S. Al mismo tiempo sacó de debajo de la capa un talego de terliz, que me pareció ser el mismo que aquel labrador acababa de dejar con quinientos doblones en el cuarto de Rodriguez. Luego me ocurrió lo que debia pensar de aquella maniobra, y ví por experiencia la mucha razon con que Melendez me habia ponderado lo diestro que era el mayordomo en hacer su negocio. El viejo abrió el talego, vació los doblones sobre una mesa, y púsose á contarlos. La vista de toda aquella cantidad encendió la codicia de mi amo. Señor Dimas, dijo al usurero, ahora mismo me ocurre una reflexion, que me parece cuerda. Verdaderamente yo era un pobre mentecato cuando solo pedí á vmd. el dinero que precisamente habia menester para desempeñar mi honor y mi palabra; no acordándome de que me quedaba sin un ochavo para el gasto preciso de mi casa, y que mañana me veria precisado á recurrir á vmd. Tomaré, pues, esos cuatrocientos doblones sobre el mismo pié, para excusarle el trabajo de hacer otro viaje á mi casa. Señor, respondió el viejo, es cierto que tenia destinada una parte de este dinero para un buen licenciado, heredero de grandes posesiones, que emplea cuanto tiene en retirar del mundo á muchas pobres jóvenes que peligraban en él, manteniéndolas despues en su retiro; mas una vez que V. S. necesita de esta cantidad, ahí la tiene toda á su disposicion. Basta que V. S. se digne señalar hipotecas suficientes y libres para asegurar

el capital y los réditos. ¡ Oh ! por lo que toca á la seguridad, interrumpió Rodriguez sacando del bolsillo un papel, la tendrá vmd. aun mayor de la que pudiera desear, solo con que el señor don Matías se digne echar su firma en esta letra de cambio. En virtud de ella libra á vuestro favor quinientos doblones contra Talegon arrendador de los estados de Mondejar. Me conformo, replicó el usurero, porque no soy hombre que me haga de rogar. Entónces el mayordomo presentó una pluma á mi amo, que sin leer la letra firmó su nombre talareando.

Concluido este negocio, se despidió el viejo de don Matías, y este le dió un estrecho abrazo, diciéndole: Hasta la vista, señor Dimas, soy todo de vmd. No sé cierto porqué son tenidos por bribones todos los de su oficio. Yo por mí juzgo que son unos entes muy necesarios al estado, el consuelo de mil hijos de familia, y el recurso de todos los señores que gastan mas de lo que permiten sus rentas. Tienes razon, dijo entónces Centelles, los usureros son unos hombres de bien, que merecen ser muy estimados y honrados; y yo quiero abrazar tambien á este, que se contenta con un veinte por ciento. Diciendo esto se acercó al viejo para abrazarle, y los dos elegantes para divertirse se lo enviaban recíprocamente uno al otro, como si fuera una pelota. Despues de haberle bien zarandeado, le dejáron ir con el mayordomo, que merecia mejor aquellos zarandeos y aun alguna cosa mas.

Luego que salió Rodriguez con el testaferro de sus maldades envió don Matías á la condesa de Pedrosa la mitad de aquel dinero por mano de un lacayo que estaba conmigo en la antesala, y la otra mitad la metió en un bolsillo de seda y oro, que llevaba ordinariamente en la faltriquera. Contentísimo de verse con tanto dinero, dijo muy alegre á don Antonio: Y bien ¿en qué hemos de pasar el dia de hoy? Pensémoslo un poco, y tengamos entre los dos consejo privado. Que me place, respondió Centelles, que eso es ser hombre de juicio: conferenciemos pues. Cuando iban á tratar de lo que habian de hacer, entráron otros dos señoritos, poco mas ó ménos de la misma edad de mi amo, esto es de veinte y ocho á treinta años; uno de los cuales se llamaba don Alejo Seguier, y el otro don Fernando de Gamboa. Luego que se viéron juntos los cuatro, comenzáron á darse tantos abrazos como si en diez años no se hubieran visto. Despues de esta ceremonia don Fernando, que era de genio muy alegre, dirigiendo la palabra á don Matías y á don Antonio: Y bien, señores, les dijo: ¿donde pensais comer hoy? Si no estais convidados os quiero llevar á una casita de los cielos, donde beberéis un vinito de los dioses. Anoche cené en ella, y no salí hasta las cinco ó seis de la mañana. Ojalá hubiese yo tenido la misma prudencia, exclamó mi amo, pues así no hubiera perdido mi dinero.

Yo, dijo Centelles, quise tener anoche una nueva diversion,

porque la variedad es madre del gusto. Llevóme un amigo á casa de uno de aquellos ricotes que hacen su negocio manejando los del estado; un asentista. En el adorno de la casa se veia magnificencia y eleccion de muebles exquisitos; la mesa bien cubierta y servida; pero descubrí en los amos de la casa cierta ridiculez, que me divirtió extremadamente. El dueño, aunque de nacimiento bajo y de educacion grosera, afectaba modales á lo grande. Su muger, aunque era fea de gana, creia ser una Vénus, y ademas decia mil necedades, sazonadas con un acento vizcaino que les daba un gran realce. Fuera de eso, estaban sentados á la mesa cuatro ó cinco niños con su ayo. Considerad ahora cuanto me divertiria aquella cena casera.

Pues yo, señores, dijo don Alejo Seguier, cené con una comedianta, con Arsenia. Eramos seis de mesa: Arsenia, Florimunda, una niña amiga suya, maja de profesion, el marques de Zenete, don Juan de Moncada, y vuestro servidor. Pasámos la noche en beber y en decir galanterías. ¡Pero qué noche! Es verdad que Arsenia y Florimunda no son de las mas discretas; pero ¿qué importa? su desembarazo suple la falta de talento. Son unas criaturas tan alegres, vivarachas y divertidas, que las prefiero á las mugeres juiciosas.

CAPITULO IV.

Hace amistad Gil Blas con los criados de los elegantes; secreto admirable que estos le enseñáron para lograr á poca costa la fama de hombre agudo, y singular juramento que á instancia de ellos hizo en una cena.

Prosiguiéron aquellos señoritos charlando de esta manera, hasta que don Matías, á quien yo entretanto ayudaba á vestir, se halló en disposicion de poder salir de casa. Díjome entónces que le siguiese; y todos los cuatro elegantes tomáron juntos el camino de la casa adonde habia ofrecido llevarlos don Fernando de Gamboa. Comenzé pues á marchar detras de ellos, juntamente con los otros tres criados, porque cada uno de los caballeritos llevaba el suyo. Observé con admiracion que los tales criados procuraban remedar en todo á sus amos, imitando su aire y movimientos. Saludélos á todos, como un nuevo camarada suyo. Correspondiéronme de la misma manera; y uno de ellos, despues de haberme mirado atentamente por un breve rato, me dijo: Hermano, conozco por toda tu traza que nunca has servido á ningun caballerito de esta especie. Es verdad, le respondí, porque ha muy poco tiempo que llegué á Madrid. Así me lo parece á mí tambien, replicó él, todavia hueles á lugar, porque te veo tímido, atado, y observo en tu modo de manejarte un no sé qué de aldeanismo, rusticidad y en-

cogimiento. Pero no importa: yo te prometo sobre mi palabra que presto te desbastarémos y te pulirémos. Esa es lisonja, le repliqué. Nada de eso, me respondió: está cierto de que no hay hombre por tosco que sea á quien no sepamos acepillar y pulir.

No necesitó decirme mas para que yo conociese que tenia por compañeros uno lindos perillanes, y que no podia caer en mejores manos para llegar á ser un mozo de provecho. Cuando llegámos á la tal casa hallámos ya preparada la mesa, y dispuesta la comida, que don Fernando habia tenido cuidado de encargar desde por la mañana. Sentáronse á la mesa nuestro amos, y nosotros nos dispusímos á servirles. Comenzáron á comer y á charlar con mucha alegría, y era para mí grandísima diversion el verlos y oirlos. Su carácter, sus pensamientos y sus expresiones me divertian completamente. ¡Qué viveza! ¡qué chistes! ¡qué agudezas! me parecian unos hombres de diferente especie. Cuando se sirviéron los postres les pusímos muchas botellas de los mejores vinos de España, y levantados los manteles nos retirámos los criados á otro cuarto, donde habia mesa para nosotros.

Tardé poco en conocer que los caballeros criados de mi cuadrilla eran hombres de mucho mayor mérito de lo que yo me habia imaginado. No se contentaban con imitar los modales de sus amos; afectaban hablar el mismo lenguage, y los bellacos lo hacian tan á la perfeccion, que á reserva de un cierto airecillo de nobleza, que no sabian remedar, en todo lo demas parecian los mismos. Admirábame su desenvoltura y desembarazo, pero mucho mas me admiraba su prontitud y la agudeza de sus dichos, tando que absolutamente desesperé de llegar nunca á parecerme á ellos. El criado de don Fernando, en vista de que su amo era el que regalaba á los nuestros, hacia los honores del banquete, y llamando al dueño de la casa, le dijo: Patron, tráiganos acá diez botellas del vino mas generoso que tenga, y segun vmd. acostumbra cárguelo en la partida del que bebiéron nuestros amos. Con mucho gusto, respondió él; pero, señor Gaspar, ya sabe vmd. que el señor don Fernando me está debiendo muchas comidas; si por medio de vmd. pudiera cobrar algun dinerillo... Oh! respondió el criado, no paseis cuidado por lo que se os debe. Yo salgo por fiador de que las deudas de mi amo son como plata quebrada. Es verdad que algunos acreedores han hecho embargar nuestras rentas, pero mañana harémos que se levante el secuestro, y seréis pagado de todo el importe de la cuenta sin examinarla. Trájonos el vino, no embargante el secuestro, y bebímos poderosamente miéntras llegaba el dia de que este se alzase. Eran de ver los brindis que continuamente nos haciamos unos á otros, llamándonos recíprocamente por los nombres de nuestros amos. El criado de don Antonio llamaba *Gamboa* al de don Fernando, y el de don Fernando llamaba *Centelles* al de don Antonio, y á mí me llamaban *Silva*.

Poco á poco nos fuímos todos emborrachando bajo estos nombres postizos, ni mas ni ménos como lo habian hecho nuestros señores amos bajo los suyos propios.

Aunque en la realidad no brillaba yo tanto como mis camaradas, sin embargo no dejáron de mostrarse bastante contentos conmigo. Amigo Silva, me dijo uno de los ménos tartamudos, espero que harémos de tí algo bueno. Veo que tienes fondo é ingenio; pero no sabes aprovecharte de él. El miedo de hablar mal te acobarda: no te atreves á hacerlo por temor de decir algun despropósito; con todo eso, ¿cuantos pasan hoy en el mundo por hombres agudos é ingeniosos, solo porque se arriesgan á decir cuanto se les viene á la boca, aunque digan tal vez cien disparates? Calificaráse de una noble viveza de espíritu tu mismo atolondramiento. Aunque digas mil desatinos, como entre ellos se te escape algun dicho agudo, se olvidarán las otras necedades, y solo se tendrá presente y se celebrará la tal agudeza, haciéndose concepto superior de tu singular mérito. Esto y no mas hacen nuestros amos, y esto y no mas debe hacer todo aquel que aspire á la reputacion de hombre de ingenio y chistoso.

Sobre que yo no aspiraba á otra cosa, el medio que me enseñaban para conseguirlo me pareció tan fácil y practicable que juzgué no debia despreciarle. Comenzé á probarle inmediatamente, y no ayudó poco el vino que habia bebido para que no me saliese mal aquella primera prueba. Quiero decir, que desde luego comenzé á hablar á diestro y siniestro, y tuve la fortuna de mezclar entre mil extravagancias algunas agudezas, que me granjeáron grandes aplausos. Llenóme de gran confianza este primer ensayo. Aumenté con tragos la charlatanería para que me ocurriese algun conceptillo, y quiso la casualidad que no se malograsen mis esfuerzos.

Ahora bien, me dijo el que me habia dado la importantísima leccion, ¿no conoces tú mismo que ya empiezas á civilizarte? Aun no ha dos horas que estás en nuestra compañía, y ya eres un hombre muy diferente del que eras: cada dia irás mejorando. Ya estás viendo y palpando qué cosa es esto de servir á caballeros y personas de distincion. Insensiblemente eleva y ennoblece el ánimo; efecto que no se experimenta sirviendo á gente baja, ni aun á la de mediana condicion. Sin duda, le respondí, y por tanto de hoy en adelante quiero consagrar mis servicios á la nobleza. ¡Bravo, bravo! exclamó el criado de don Fernando, que estaba ya alumbrado: no es dado á la gente baja el tener pensamientos altos, ni talentos superiores como nosotros. Ea, señores, añadió, alto todos, y hagamos juramento por la laguna Estigia de nunca servir á esa gentecilla de media braga. Reímonos mucho del pensamiento de Gaspar, celebrámosle, y con la botella en una mano

y el vaso en otra, hicimos todos aquel bufonesco juramento.

Mantuvímonos sentados á la mesa hasta que plugo á nuestros amos retirarse, que fué á media noche; lo que á mis camaradas pareció un exceso de sobriedad. Verdad es que si los tales señoritos saliéron de allí tan temprano, fué por ir á ver á una eleganta mala cabeza que vivia en el barrio de Palacio, y tenia su casa abierta dia y noche á toda la gente del bronce. Era una muger de treinta y cinco á cuarenta años, linda en extremo, todavía de singular atractivo, y tan diestra en el arte de agradar, que, segun se decia, vendia mas caros los rebuscos de su belleza, que habia vendido las primicias. Vivian en la misma casa otras dos ó tres damas de la misma laya, que no contribuían poco al concurso de señores que en ella se veía. Poníanse á jugar despues de comer, cenaban allí, y pasaban la noche en beber y divertirse. Nuestros amos se detuviéron en la tal casa hasta el amanecer, y miéntras ellos se divertian con las damas de buen humor, nosotros nos holgabamos con las criadas, que no eran menos joviales que sus amas. En fin, nos separámos todos luego que se mostró la aurora, y cada uno se retiró á descansar.

Mi amo se levantó á medio dia como acostumbraba. Vistióse, salió, seguíle, y entrámos en casa de don Antonio Centelles, donde encontrámos á un tal don Alvaro de Acuña. Era un hombre ya entrado en años, y disoluto de profesion. Todos los mozuelos que querian ser elegantes se ponian en sus manos, y acudian á su escuela. Formábalos á su gusto, enseñándoles á lucir en el gran mundo, y á malgastar sus caudales. Don Antonio no necesitaba de esta leccion, porque ya se habia comido el suyo. Luego que se abrazáron los tres, dijo Centelles á mi amo: Á fe, don Matías, que no podias haber llegado á mejor tiempo. Don Alvaro ha venido para llevarme á casa de un particular que ha convidado hoy á comer al marquez de Zenete y á don Juan de Moncada; y yo quiero que tú seas del convite. Pero ¿como se llama ese tal? preguntó don Matías. Se llama Gregorio Noriega, respondió don Alvaro; y en dos palabras te diré lo que es este mozo. Es hijo de un joyero rico que ha ido á negociar en pedrería á los paises extrangeros, y al partir le ha dejado el goce de una gran renta. Gregorio es un pobre tonto, propenso á comer y gastar todo su dinero haciendo el elegante, y que revienta por parecer hombre ingenioso y agudo, á pesar de la naturaleza, que no le ha concedido esta gracia. Púsose en mis manos para que le dirigiese; yo lo hago á mi modo, y en verdad que le llevo en buen estado, pues el fondo de su caudal está ya medio consumido. Eso es lo que yo no dudo, interrumpió Centelles, y espero verle presto en el hospital. Vamos, don Matías, conozcamos á ese hombre, y ayudémosle á que acabe de arruinarse. Vengo en ello, dijo mi amo, porque tengo gran gusto en dar en tierra con la fortuna de esos señoritos plebeyos que quieren hombrearse y confundirse con

nosotros. Como, por ejemplo, nada he celebrado tanto como la ruina del hijo de aquel asentista, á quien el juego y la vanidad de querer figurar con los grandes obligáron á vender su misma casa. ¡Oh! replicó don Antonio, ese tal no merece le tengan lástima, porque no es ménos necio ni ménos presumido en su miseria que lo era en su prosperidad.

Partiéron, pues, mi amo, Centelles y don Alvaro, á casa de Gregorio Noriega. Mogicon, criado de Centelles, y yo, fuímos tambien tras de ellos, muy persuadidos los dos de que nos esperaba una gran bucólica, y ambos tambien muy contentos de cooperar por nuestra parte á la destruccion de aquel pobre mentecato. Al entrar en su casa vímos mucha gente ocupada en disponer la comida, y nos dió en las narices un olor de cocina, que anunciaba al olfato el recreo que tendria luego el paladar. Acababan de llegar el marques de Zenete y don Juan de Moncada. Dejóse despues ver el dueño de la casa, que desde luego me pareció un solemnísimo majadero. Afectaba inútilmente el aire y modales de los elegantes; pero era una feísima copia de aquellos hermosos originales, ó por mejor decir, atolondrado que se esforzaba por ostentar despejo y desembarazo. Figurémonos un hombre de este carácter entre cinco bufones de profesion, empeñados únicamente en burlarse de él y en hacerle gastar cuanto tenia. Señores, dijo don Alvaro despues de los primeros cumplimientos, este es el señor Gregorio Noriega, que, sobre mi palabra, presento á ustedes como uno de los mas cabales y perfectos caballeros. Posée mil bellas prendas, y es un jóven muy culto. ¡Escojan ustedes lo que quisieren: es igualmente hábil en todas las facultades, desde la lógica mas alta y sutil, hasta la mas pura y delicada ortografía. ¡Oh señor! eso ya es demasiado, interrumpió Gregorio, sonriéndose sin ninguna gracia: yo sí, señor don Alvaro, que podia decírselo á vmd., porque vmd. sí que es aquello que se llama *un pozo de ciencia.* Por cierto, replicó don Alvaro, que mi ánimo no fué buscarme una alabanza tan aguda y discreta; pero en verdad, señores, que el nombre del señor Gregorio hará gran ruido en el mundo. Yo, dijo don Antonio, lo que admiro en él, aun mas que su ortografía, es el acierto en la eleccion de las personas con quienes trata. En lugar de buscar comerciantes, solo gusta de tratar con caballeros, sin dársele nada de lo mucho que esta comunicacion le ha de costar. Tiene unos pensamientos tan nobles y elevados, que me admiran. Esto es lo que se llama gastar con buen gusto y gran discernimiento.

A estos irónicos discursos se siguiéron otros muchos en todo semejantes. Burláronse completamente del pobre Gregorio; y de cuando en cuando, en tono de elogios, le lanzaban ciertas pullas que no conocia el pobre bobo; ántes bien todo lo convertia en sustancia tomando al pié de la letra cuanto le decian, y se mos-

traba muy satisfecho de sus taimados huéspedes, creyendo le hacian mucho favor, siendo así que se mofaban de él. En fin, fué el hazmereir miéntras la comida, y aun todo el resto del dia y de la noche, porque toda la pasáron los señores mios en aquella diversion. Nosotros bebímos á discrecion, ni mas ni ménos que nuestros amos, y todos estabamos bien compuestos cuando salímos de casa del señor Gregorio.

CAPITULO V.

Vése Gil Blas de repente en lances de amor con una hermosa desconocida.

Despues de haber dormido algunas horas, me levanté de buen humor, y acordándome del consejo que me habia dado Melendez, fuí miéntras despertaba el amo á hacer la corte al mayordomo, á cuya vanidad me pareció halagaba el cuidado que yo ponia en rendirle mis obsequios. Recibióme con mucho agrado, y me preguntó si me acomodaba bien la vida que hacian los señores. Respondile que, aunque era nueva para mí, no desconfiaba de hacerme á ella con el tiempo.

Efectivamente fué así, porque tardé muy poco en acostumbrarme. De reposado y juicioso que ántes era, pasé de repente á ser vivaracho, atolondrado y zumbon. Dióme la enhorabuena de mi trasformacion el criado de don Antonio; y me dijo que para ser hombre ilustre no me faltaba mas que tener lances amorosos. Representóme que esta era una cosa absolutamente necesaria para formar un jóven completo; que todos nuestros camaradas eran amados de alguna persona linda, y que él tenia la fortuna de que le mirasen con buenos ojos dos señoras de distincion. Creí que mentia aquel bellaco, y le dije : Amigo Mogicon, no se puede negar que eres buen mozo y agudo; pero no alcanzo como han podido prendarse de un hombre de tu condicion dos señoras distinguidas, en cuya casa no estás. ¡ Gran dificultad por cierto ! respondió Mogicon : ellas ni aun siquiera saben quien yo soy. Estas conquistas las he hecho usando de los vestidos de mi amo, y la cosa pasó de esta suerte. Vestíme de señor, imité bien los modales de tal, y fuíme al paseo. Hice gestos y cortesías á todas las que encontraba, hasta que tropezé con una que correspondió á mis expresivas muecas. Seguíla, y logré tambien hablarle. Tomé el nombre de don Antonio Centelles : pedí una cita, hizo algunos esguinces, insté, convino al fin en ello, etc. Hijo mio, así me he gobernado yo para lograr tales fortunas; y si tú las quieres tener, sigue mi ejemplo.

Era mucha la gana que yo tenia de hacerme hombre ilustre para que dejase de poner en práctica este consejo, y mas cuando

tampoco sentia en mí gran repugnancia en tentar alguna empresa de amor. Resolví, pues, disfrazarme de señor para buscar amorosas aventuras. No quise vestirme en nuestra casa porque no se advirtiese; pero escogí en el guardaropa el mejor vestido de mi amo, hice un paquete, y llevéle á casa de cierto barberillo amigo mio, donde podia disfrazarme libremente. Vestíme allí lo mejor que pude, ayudándome el barbero; y cuando nos pareció que ya no cabia mas, me encaminé hácia el prado de San Gerónimo, de donde estaba bien persuadido á que no volveria sin haber encontrado alguna fortuna; pero no tuve necesidad de ir tan léjos para hallar una de las mas brillantes.

Al atravesar una calle excusada ví salir de una casa pequeña y entrar en un coche que estaba á la puerta una señora ricamente vestida y muy hermosa. Paréme á mirarla, y la saludé de manera que pudo bien conocer que no me habia disgustado, y ella por sí me hizo ver que merecia mi atencion mas de lo que yo pensaba, porque levantó disimuladamente el velo, y descubrió un momento la cara mas linda y graciosa del mundo. Fuése en esto el coche, y yo quedé en la calle sorprendido de aquella aparicion. ¡Oh, qué hermosura! me decia yo á mí mismo. ¡Cáspita! No me faltaba otra cosa para acabar de trastornarme. Si las dos señoras que aman á Mogicon son tan hermosas como esta, digo que es el ganapan mas dichoso de todos los ganapanes. Estaria yo loco con mi suerte si mereciese servir á una dama como esta. Miéntras hacia estas reflexiones volví casualmente los ojos hácia la casa de donde habia visto salir á aquella linda persona, y ví asomada á la reja de un cuarto bajo á una vieja, que me hizo señas de que entrase.

Fuí volando á la casa, y en una sala muy decentemente amueblada encontré á la venerable y disimulada vieja, que, teniéndome cuando ménos por algun marques, me saludó con mucho respeto y me dijo: Sin duda, señor, que V. S. habrá formado mal juicio de una muger que, sin tener el honor de conocerle, le ha hecho señal para que entrase en su casa; pero juzgará mas favorablemente de mí cuando sepa que no lo hago así con todos, y que V. S. me parece algun señor de la corte. No se engaña vmd., amiga, le interrumpí, avanzando la pierna derecha y ladeando un poco el cuerpo sobre el costado izquierdo. Soy, sin vanidad, de una de las mejores casas de España. Bien se conoce, prosiguió la vieja, y á cien leguas se echa de ver. Yo, señor, tengo gran gusto, lo confieso, en servir de algo á las personas de circunstancias, y este es mi flaco. Habiendo observado desde mi reja que V. S. miraba con mucha atencion á aquella señora que acaba de salir de aquí, me atrevo á suplicarle me diga con toda confianza si le ha gustado. Me ha gustado tanto, le respondí, que á fe de caballero os aseguro no he visto en mi vida criatura mas salada. Así, pues, madre mia, haced que ella y yo nos veamos á

solas, y contad con mi agradecimiento. Este es uno de aquellos servicios que nosotros los grandes señores nunca pagamos mal.

Ya he dicho á V. S., replicó la vieja, que toda yo estoy dedicada á servir á personas de distincion, y que mi mayor gusto es poderles ser útil en alguna cosa. Por ejemplo, yo recibo en mi casa ciertas mugeres, á quienes el concepto en que están de honestas y virtuosas no les permite admitir en la suya cortejantes, y les ofrezco la mia para que puedan conciliar en ella su inclinacion con la decencia exterior. ¡Bellamente! le respondí, y es muy verosímil que vmd. acabe de hacer este servicio á esa dama de quien estamos hablando. No por cierto, repuso ella, esa es una señora viuda y moza, que desea tener un amante; pero es de un gusto tan delicado en este particular, que no sé si encontrará en V. S. lo que busca, aunque sea un señor, á lo que parece, de gran mérito. Tres caballeros le he presentado, todos tres á cual mas galan y mas airoso; y sin embargo ninguno le ha contentado, despidiéndolos á todos con desden. ¡Oh madre! exclamé yo con cierto aire de confianza, eso á mí no me acobarda: disponed que yo le hable, y os doy mi palabra que presto os daré buena cuenta de ella. Tengo deseo de verme á solas con una hermosura esquiva, porque hasta ahora ninguna he tropezado de esa especie. Pues bien, repuso la vieja, venga V. S. mañana á esta misma hora, y satisfará ese deseo. No faltaré, respondí; y verémos si un caballero mozo y gallardo pierde esa conquista.

Volví á casa del barberillo sin empeñarme en buscar otras aventuras hasta ver el éxito de la presente. El siguiente dia, despues de haberme vestido á lo señor, fuí á casa de la vieja una hora ántes de la que ella me habia señalado. Señor, me dijo, V. S. ha venido muy puntual, á lo que le estoy verdaderamente agradecida; aunque es verdad que el motivo lo merece bien. He visto á nuestra viudica, y las dos hemos hablado mucho de V. S. Encargóme que nada le dijese de esto; pero he cobrado tanto amor á V. S. que no puedo ménos de decirle que ha quedado muy prendada de su persona, y que será un señor afortunado. Hablando aquí entre los dos, la tal viudica es un bocado muy apetitoso. Su marido vivió poco tiempo con ella; fué un relámpago su matrimonio, y se puede decir que casi tiene el mérito de una doncella. Sin duda que la buena vieja queria hablar de aquellas doncellas putativas que saben vivir en el celibato sin echar nada de ménos.

Tardó poco nuestra heroina en llegar á casa de la vieja en coche de alquiler como el dia anterior, pero vestida con ricas galas. Luego que se dejó ver en la sala, salí al encuentro, dando principio á mi papel por cinco ó seis profundas cortesías á lo elegante, acompañadas de garbosas contorsiones. Acercándome despues á ella con mucha familiaridad, le dije: Reina mia, aquí

tiene vmd. á sus piés, en este caballerito mozo, una de las mas difíciles conquistas; pero desde que tuve ayer la dicha de ver esos bellos ojos, astros del mas hermoso cielo, ni un solo instante se ha borrado de mi imaginacion el vivo retrato de tan perfecto original, de modo que enteramente ofuscó el de cierta duquesa que ya comenzaba á poseer mi corazon. Sin duda, respondió ella, quitándose el velo, que el triunfo es muy glorioso para mí; mas ni por eso es muy pura mi alegría, porque un señorito de vuestra edad es naturalmente inclinado á la variedad y á la mudanza, siendo tan dificultoso de fijar como el azogue ó el espíritu volátil. Reina mia, le repliqué, si á vmd. le place, dejemos á un lado lo futuro, y pensemos solo en lo presente. Vmd. es bella, yo la amo, embarquémonos sin reflexion, como lo hacen los marineros; no miremos á los peligros de la navegacion; pongamos solamente los ojos en los placeres que la acompañan.

Diciendo esto me arrojé precipitadamente á los piés de mi ninfa, y para imitar mejor á los elegantes, le supliqué y aun importuné de un modo urgente que me hiciese feliz. Parecióme algun tanto conmovida con mis instancias; pero juzgando sin duda que aun no era tiempo de acceder á ellas, me alejó de sí con cierto cariñoso enojo diciéndome: Deténgase V. S., que me parece un poco atrevido, y me temo que sea aun mas libertino. Qué, señorita, exclamé yo, ¿será posible que vmd. aborrezca á un hombre á quien aman las mugeres de la primera tijera? Solamente á las vulgares y aldeanas parecen mal esas tachas. Eso ya es demasiado, repuso ella, ya no puedo mas, y así me rindo á razon tan poderosa. Veo que con los señores son inútiles los espantos y reparos; es preciso que una pobre muger ande la mitad del camino. Vuestra es ya la victoria, añadió aparentando una especie de vergüenza, como si padeciera mucho su pudor en aquella confesion. Vos, señor, me habeis inspirado afectos que jamas he sentido por nadie; solo me falta saber quien es V. S. para determinarme á escogerle por mi amante. Téngole por un señor, y por un señor de nobles y honrados pensamientos. Con todo eso no estoy muy segura, y aunque me confieso inclinada á su persona, no acabo de resolverme á hacer único dueño de mi amor y de mi ternura á un desconocido.

Acordéme entónces del ingenioso modo con que el criado de don Antonio habia salido de otro apuro semejante; y queriendo yo, á ejemplo suyo, ser tenido por mi amo, dije á mi viuda: No tengo reparo de manifestaros mi nombre y apellido, pues no es tan oscuro que me avergüenze de confesarlo. ¿Habeis oido hablar alguna vez de don Matías de Silva? Sí, señor, respondió ella, y aun diré tambien que en cierta ocasion le ví en casa de una amiga mia. Turbóme un poco, á pesar de mi des-

caro, esta inesperada respuesta; pero serenándome al punto, y cobrando aliento para salir bien de aquel barranco, proseguí diciendo: Me alegro, ángel mio, de que conozcais á un caballero... á quien... tambien conozco yo: pues sabed, ya que me es preciso decirlo, que los dos somos de una misma casa. Su abuelo se casó con la cuñada de un tio de mi padre, y así somos, como veis, parientes bastante cercanos. Yo me llamo don César, y soy hijo único del ilustre don Fernando de Ribera, que murió quince años ha en una batalla que se dió en la raya de Portugal. Fué una accion endiabladamente viva, y os haria una exacta y menuda relacion de ella, pero seria malograr los momentos preciosos que el amor quiere que yo emplee en cosas de mayor gusto.

Despues de esta conversacion me mostré mas vivamente encendido y apasionado; pero al fin todo vino á parar en nada. Los favores que mi adorada deidad me concedió solo sirviéron para hacerme suspirar por los que me negó. La cruel volvió á meterse en su coche, que la estaba esperando á la puerta. Yo con todo eso no dejé de retirarme muy satisfecho de mi buena fortuna, aunque todavía no fuese completa mi ventura. Si no he podido hasta ahora lograr, me decia yo á mí mismo, mas que favores á medias, sin duda es porque, siendo mi princesa una dama tan distinguida, le pareció que no podia ni debia rendirse al primer ataque. La altivez de su nacimiento retardó mi dicha; pero esta solo se diferirá por algunos dias. Verdad es que por otra parte se me ofrecia tambien que quizá podia ser una de las chuscas mas ladinas y refinadas. Con todo eso me inclinaba mas á mirar la cosa por la mejor parte que por la peor, y así me mantuve firme en el buen concepto que habia formado de la dama. Habiamos quedado de acuerdo, cuando nos despedímos, en que nos volveriamos á ver el dia siguiente; y con la esperanza de estar tan vecino al colmo de mis deseos, me recreaba yo en pensar que era infalible su logro.

Ocupado de tan risueños pensamientos llegué á casa del barbero. Mudé de vestido, y fuí en busca de mi amo, que sabia estaba en cierta casa de juego. Halléle con efecto jugando, y conocí que ganaba, porque no era de aquellos jugadores serenos que se enriquecen ó arruinan sin mudar de semblante. Mi amo era burlon, y aun insolente cuando le daba bien; pero si perdia no habia quien le aguantase. Levantóse muy alegre del juego, y se dirigió al corral de la calle del Príncipe. Seguíle hasta la puerta del teatro, y allí me puso en la mano un ducado, diciéndome: Toma, Gil Blas, que quiero entres á la parte en mi ganancia. Vete á divertir con tus amigos, y á media noche irás á buscarme á casa de Arsenia, donde he de cenar en compañía de don Alejo Seguier. Diciendo esto entróse en el teatro, y yo

me quedé discurriendo en qué gastar mi ducado segun la intencion del donador; pero tardé poco en resolverme. Presentóseme en aquel punto Clarin, criado de don Alejo, y llevéle conmigo á la primera taberna, donde estuvímos bebiendo y divirtiéndonos hasta media noche. Desde allí nos fuímos á casa de Arsenia, donde Clarin debia tambien hallarse, habiéndosele dado la misma órden que á mí. Abriónos la puerta un lacayuelo, y nos hizo entrar en una sala baja, donde estaban dos criadas, la una de Arsenia y la otra de Florimunda, riéndose ambas á carcajada tendida, miéntras sus dos amas se estaban divirtiendo en el cuarto principal con nuestros amos.

La llegada de dos mozos de buen humor que salian de cenar bien no podia desagradar á aquellas damiselas, que acababan tambien de acomodarse con las sobras de una cena, y cena de comediantas. Pero ¡cual fué mi admiracion cuando en una de aquellas criadas reconocí á mi viudita, á mi adorable viuda que yo habia tenido por una marquesa ó condesa! Ella tambien me pareció no ménos sorprendida de ver á su querido don César de Ribera convertido de elegante en lacayo. Sin embargo, nos mirámos uno á otro sin turbarnos; y aun nos dió á entrambos tal tentacion de risa, que no pudímos reprimirla; despues de lo cual, Laura, que este era el nombre de mi princesa, retirándome á parte, miéntras Clarin hablaba con la compañera, me alargó con gracia la mano, diciéndome en voz baja: Tóquela vmd., señor don César, dejémonos de quejas, y en vez de ellas hagámonos amistosos cumplimientos. Vmd. hizo su papel á las mil maravillas, y yo no representé desgraciadamente el mio. ¿Qué le parece del lance? ¡Vaya¡ confiese vmd. que me tuvo por una de aquellas damas que á veces se divierten en imitar á las que hacen por oficio lo que ellas por burla. Es verdad, le respondí; pero, reina mia, seas lo que fueres, sábete que aunque he mudado de forma no he mudado de parecer. Admite benignamente mi cariño, y permite que acabe el ayuda de cámara de don Matías lo que tan felizmente comenzó don César de Ribera. Quita allá, repuso ella: ten por cierto que te amo mas en tu propio original que en el retrato de otro. Tú eres entre los hombres lo mismo que yo entre las mugeres: esta es la mayor alabanza que puedo darte. Desde este mismo punto te recibo en el número de mis apasionados. No necesitamos ya de la vieja para nada: puedes venir aquí con libertad, porque nosotras las damas de teatro vivimos sin sujecion mezcladas con los hombres. Convengo en que esto no á todos parece bien; pero el público se rie, y nuestro oficio, como tú sabes, es solo divertirle.

No pasó la conversacion mas adelante, porque no estabamos solos. Hizose general; fué viva, alegre, festiva y llena de

agudezas y de equívocos nada difíciles de entender. La criada de Arsenia, mi adorada Laura, superó á todos mostrando mas ingenio y mas agudeza que virtud. Por otra parte nuestros amos y las comediantas reian arriba tan descompuestamente, que se conocia no ser su conversacion mas seria ni mas circunspecta que la nuestra. Si se hubieran escrito todas las bellas cosas que se dijéron aquella noche en casa de Arsenia, creo se hubiera compuesto un libro muy instructivo para la juventud. Miéntras tanto llegó la hora de retirarse cada uno á su casa; quiero decir que ya habia amanecido, y fué preciso separarnos. Clarin siguió á don Alejo, y yo me retiré con don Matías.

CAPITULO VI.

De la conversacion de algunos señores sobre los comediantes de la compañía del teatro del Príncipe.

Al mismo tiempo que se levantaba mi amo de la cama, recibió un billete de don Alejo Seguier, en que decia le quedaba esperando en su casa. Pasámos á ella, y encontrámos allí al marques de Zenete y á otro caballerito de buena traza, á quien yo nunca habia visto. Don Matías, dijo Seguier á mi amo presentándole el tal caballerito, este caballero es don Pompeyo de Castro, mi pariente. Reside en la corte de Portugal casi desde su infancia. Ayer noche llegó á Madrid, y mañana se restituye á Lisboa. No nos concede mas que este dia para gozar de su compañía y conversacion. Yo quiero aprovechar un tiempo tan precioso, y para hacerle mas grato y divertido, necesito de tí y del marques de Zenete. Al oir esto, mi amo dió un estrechísimo abrazo al pariente de don Alejo, y recíprocamente se hiciéron grandes cumplidos. A mí me agradó mucho todo lo que decia don Pompeyo, y desde luego hice juicio de que era hombre de entendimiento sólido, y de discernimiento delicado.

Comiéron todos en casa de Seguier, y despues de comer se pusiéron á jugar para divertir el tiempo hasta la hora de la comedia. Entónces fuéron todos al teatro del Príncipe, donde se representaba la nueva tragedia intitulada: *La reina de Cartago.* Acabada la representacion volviéron juntos á cenar donde habian comido, y toda la conversacion se la llevó la tragedia que acababan de oir, y los actores que la representáron. En cuanto al drama, dijo don Matías, hago poco aprecio de él, porque encuentro á Enéas mas frio é insulso que en la Eneida; pero es preciso confesar que se representó divinamente. Veamos lo que nos dice el señor don Pompeyo, porque sospecho que no se ha de conformar con mi sentir. Señores, respondió aquel

caballero sonriéndose, veo á ustedes tan pegados de sus actores, y tan hechizados particularmente de sus actrices, que no me atrevo á confesar que en este punto no concuerdan nuestras opiniones. Bien dicho, interrumpió burlándose don Alejo, porque aquí seria mal recibida la vuestra. Haces bien en respetar las actrices á presencia de los panegiristas de su reputacion. Nosotros vivimos y bebemos todos los dias con ellas; somos defensores del primor con que representan; y si fuere menester darémos testimonio de ello. No lo dudo, interrumpió el pariente, y tambien pudieran ustedes darlo de su vida y costumbres, segun la familiaridad con que me parece las tratan.

Sin duda que serán mejores vuestras comediantas de Lisboa, dijo entónces zumbándose el marques de Zenete. Sí, ciertamente, respondió don Pompeyo, valen algo mas que las de Madrid: por lo ménos hay algunas en quienes no se nota el mas mínimo defecto. Esas tales, replicó el marques, pueden contar con vuestras certificaciones. Yo, repuso don Pompeyo, no tengo trato alguno con ellas, ni concurro á sus reuniones; y así puedo juzgar de su mérito sin preocupacion ni parcialidad. Pero de buena fe, prosiguió, ¿estais verdaderamente persuadidos de que en vuestro teatro teneis una compañía excelente? No pardiez, respondió el marques, yo solamente defiendo un número muy corto de los actores, y echo á un lado á todos los demas. ¿Pero no me negaréis que es admirable la primera dama que representa el papel de Dido[1]? ¿No lo representa con toda la nobleza, con toda la magestad, y con todo el agrado que nos figuramos en aquella desgraciada reina? ¿Y no habeis admirado el arte con que interesa al espectador en sus afectos, haciéndole sentir aquellos mismos movimientos diversos que excitan en ella las diferentes pasiones? Parece que se arroba ó que se exhala cuando llega á lo mas delicado y patético de la declamacion. Convengo, respondió don Pompeyo, en que sabe conmover y enternecer; esto quiere decir que representa bien, pero no que carezca de defectos. Dos ó tres cosas me chocáron en ella. Por ejemplo: si quiere expresar un afecto de admiracion ó de sorpresa, vuelve y revuelve aquellos ojos de un modo tan violento y tan fuera de lo natural, que verdaderamente dice muy mal en la magestuosa gravedad de una princesa. Añádese á esto que, con engrosar la voz, que tiene naturalmente dulce y delicada, forma un sonido bronco bastante desapacible. Fuera de eso en mas de un lugar de la tragedia hacia ciertas pausas que alteraban ú ofuscaban el sentido, dando motivo para sospechar

[1] Era una célebre actriz llamada Angela, que tomó el sobrenombre de *Dido*, por lo bien que desempeñó muchas veces la pieza de que aquí se habla, compuesta por Guillen de Castro.

que no comprendia bien aquello mismo que decia. Sin embargo quiero mas bien suponer que estaba distraida que acusarla de falta de inteligencia.

Á lo que veo, dijo don Matías al censor, ¿vos no os atreveriais á componer versos en alabanza de nuestras cómicas? No digais eso, respondió don Pompeyo; ántes bien descubro en ellas un gran talento al través de sus defectos, y aun diré que me encantó la que hizo papel de criada en el entremes. ¡Qué naturalidad la suya! ¡con qué gracia se presentó en las tablas! Cuando tiene que decir algun chiste, le sazona con cierta risita taimada, llena de mil gracias, que le añaden infinita sal [1]. Podrá quizá notársele de que alguna vez se deja llevar algo de su viveza, y que pasa los límites de un desembarazo comedido; pero no hemos de ser tan rigurosos. Yo solo quisiera se corrigiese de una mala costumbre que ha tomado. Muchas veces, en medio de una escena, y en un pasage serio, interrumpe de improviso la accion por dejarse llevar de una loca gana de reir que le da. Diráseme acaso que entónces es precisamente cuando mas la aplauden los del patio. ¡Grande aprobacion por cierto!

¿Y qué nos dice vmd. de los comediantes? interrumpió el marques; sin duda que contra estos disparará toda su artillería, cuando no ha perdonado á las comediantas. No es así, respondió don Pompeyo; vi algunos actores jóvenes que prometen mucho; sobre todo me gustó bastante aquel comediante gordo que hizo el papel de primer ministro de Dido [2]. Recita muy naturalmente, y así se recita en Portugal. Si esos le contentáron á vmd. tanto, dijo Seguier, habrá quedado hechizado del que hizo el papel de Enéas. ¿No le pareció á vmd. un gran comediante, un actor original? Y aun demasiado original, respondió el censor, porque tiene tonos que son privativos suyos; por señas que son bien agudos y bien descompasados, tanto que casi todos salen fuera de lo natural. Precipita las palabras donde se encierra el sentido, y se detiene en las otras que no contienen alguno. Tal vez hace tambien gran esfuerzo en las puras conjunciones. Divirtióme mucho, con especialidad en aquel pasage en que explica á su confidente la violencia que le cuesta la necesidad de abandonar á su princesa. No es fácil expresar un dolor mas cómicamente. Poco á poco, primo, replicó don Alejo, al paso que vas, nos harás creer que aun no se ha introducido el mejor gusto en la corte de Portugal. ¿Sabes que el actor de quien se trata es un hombre singular? ¿No oístes las palmadas

[1] Probablemente era la graciosa Antonia Infante, no ménos célebre en su línea que la anterior.

[2] Debió ser Sebastian de Prado, actor insigne en tiempo de Felipe IV.

y los vivas con que todos le aplaudiéron? Todo eso prueba que no es tan malo como le pintas. Nada prueban, replicó don Pompeyo, esas palmadas ni esos vivas. Dejemos, señores, si les place, esos aplausos del vulgo. Frecuentemente los da muy fuera de tiempo y contra toda razon, y por lo comun aplaude ménos el verdadero mérito que el falso, como nos lo enseña Fedro por medio de una fábula ingeniosa. Permitidme que os la cuente.

Juntóse en una gran plaza de cierta ciudad todo el pueblo para ver las habilidades que hacian unos charlatanes titiriteros. Entre ellos habia uno que se llevaba los aplausos de todos. Este bufon, al acabar otros varios juegos de manos, quiso cerrar la funcion dando al pueblo un espectáculo nuevo. Dejóse ver solo en el tablado, cubrióse la cabeza con la capa, agachóse, y comenzó á remedar el gruñido de un cochinillo, con tanta propiedad que todos creyéron que verdaderamente tenia escondido debajo de la capa algun marranito verdadero. Comenzáron todos á gritar que se quitase la capa, hízolo así, y viendo que no tenia cosa alguna debajo de ella, se renováron los aplausos y la grande algazara del populacho. Un lugareño que estaba en el auditorio, chocándole mucho aquellas importunas expresiones de necia admiracion, gritó pidiendo silencio, y dijo: Señores, sin razon se admiran ustedes de lo que hace ese bufon. No ha hecho el papel del marranito con tanta perfeccion como á ustedes les parece. Yo lo sé hacer mucho mejor que él, y si alguno lo duda no tiene mas que concurrir á este sitio mañana á la misma hora. El pueblo, preocupado ya en favor del charlatan, se juntó al dia siguiente aun en mucho mayor número que el anterior, mas para silbar al paisano que por divertirse en ver lo que habia prometido. Dejáronse ver en el teatro los dos competidores. Comenzó el bufon y fué mas aplaudido que lo habia sido nunca. Siguióse despues el labrador: agachóse cubierto con su capa, tiró de la oreja á un marranito que llevaba escondido bajo del brazo, y el animalito empezó á dar unos gruñidos muy agudos. Sin embargo, el auditorio declaró la victoria por el pantomimo, y atolondró al paisano con silbidos. No por eso se turbó ni corrió el buen lugareño; ántes bien, mostrando el lechoncillo al auditorio: *Señores*, dijo con mucha socarronería, *ustedes no me han silbado á mí, sino al marrano. Miren ahora qué buenos jueces son.*

Primo, dijo don Alejo, en verdad que tu fábula pica que rabia. Con todo eso, á pesar de tu lechoncillo, nosotros nos mantenemos en lo dicho. Mudemos de asunto, prosiguió, porque este ya me empalaga. ¿Con que tú estás resuelto á marchar mañana, sin hacer caso del gran gusto que tendria yo en disfrutar por mas tiempo de tu amable compañía? Tambien quisiera yo, respondió su pariente, gozar mas despacio de la tuya, pero no

puedo. Ya te dije que vine á la corte á cierto negocio de estado. Ayer hablé al primer ministro, mañana tengo que volver á verle, y un momento despues me es preciso partir en posta para restituirme á Lisboa. Cátate un portugues hecho y derecho, replicó Seguier, y segun todas las señas nunca vendrás á establecerte en Madrid. Creo que no, respondió don Pompeyo. Tengo la fortuna de que me quiere el rey de Portugal, y estoy bien hallado en su corte; pero ¿creerás tú que, no obstante la bondad con que me distingue, faltó poco para que saliese desterrado para siempre de sus dominios? ¿Como así? le replicó don Alejo. Cuéntanoslo por tu vida. Con mucho gusto, respondió don Pompeyo, y al mismo tiempo os contaré tambien la historia de mis sucesos.

CAPITULO VII.

Historia de don Pompeyo de Castro.

Ya sabe don Alejo, prosiguió don Pompeyo, que desde mis mas tiernos años me incliné á las armas, y como en España gozabamos una paz octaviana, tomé el partido de ir á Portugal. De allí pasé á Africa con el duque de Braganza, que me empleó en su ejército. Era yo un segundo de los ménos ricos de España, lo que me puso en precision de distinguirme con hazañas que mereciesen la atencion del general. Hice mi deber de modo que el duque me adelantó, y me puso en parage de continuar en el servicio con honor. Despues de una larga guerra, cuyo fin no ignoran ustedes, me dediqué á seguir la corte, y S. M., por los buenos informes que diéron de mí los generales, me gratificó con una pension considerable. Agradecido á la generosidad del monarca, no perdí ocasion de manifestar mi reconocimiento. Poníame en su presencia á aquellas horas en que era permitido verle y hacerle la corte. Por esta conducta me granjeé insensiblemente su estimacion, y recibí nuevos beneficios de su benignidad.

Un dia que me distinguí en una carrera de sortija y en una corrida de toros que precedió á ella, toda lo corte aplaudió mi valor y mi destreza; y cuando volví á casa colmado de aclamaciones, me hallé con un billete en que se me decia que cierta dama, cuya conquista me debia lisonjear mas que toda la gloria granjeada en aquel dia, deseaba hablarme; y que para esto á la entrada de la noche concurriese á cierto sitio que se me señalaba. Dióme mas gusto este papel que todas las alabanzas que habia recibido, no dudando fuese una dama de la primera distincion la que me escribia. Fácilmente creerán ustedes que no

me descuidé, y que apénas anocheció, fuí volando al parage que se me habia indicado. Esperábame en él una vieja para servirme de guia, y me introdujo por una portezuela en el jardin de una gran casa, donde me condujo á un rico gabinete, en que me dejó encerrado, diciéndome : Sírvase V. S. de esperar aquí miéntras aviso á mi ama. Ví mil cosas preciosísimas en aquel gabinete, que estaba iluminado con gran número de bujías, magnificencia que me confirmó en el concepto que yo habia formado de la nobleza de aquella dama. Y si todo lo que estaba mirando contribuía á ratificarme en que no podia ménos de ser aquella una persona de la mas alta calidad, mucho mas me confirmé en mi opinion cuando ella se dejó ver con un aire verdaderamente noble y magestuoso. Sin embargo no era lo que yo habia pensado.

Caballero, me dijo, á vista del paso que acabo de dar en vuestro favor, seria inútil querer ocultaros los tiernos afectos que habeis excitado en mi corazon. No penseis que estos me los inspiró el gran mérito que habeis mostrado hoy á vista de toda la corte, no por cierto : este mérito no hizo mas que precipitar su manifestacion. Os he visto mas de una vez: me he informado de quien sois, y el elogio que me han hecho me ha determinado á seguir mi inclinacion. Pero no os lisonjeis, prosiguió ella, creyendo que habeis hecho la conquista de alguna duquesa. Yo no soy mas que la viuda de un simple oficial de guardias del rey : lo único que puede hacer gloriosa vuestra victoria es la preferencia que os doy sobre uno de los mayores señores del reino. El duque de Almeida me ama, y hace cuanto puede para ser correspondido ; pero no lo consigue, y solo admito sus obsequios por vanidad.

Aunque estas palabras me diéron á entender que trataba con una chusca amiga de aventuras amorosas, no dejé de mostrarme agradecido á mi estrella por este encuentro. Doña Hortensia (que así se llamaba) estaba en la flor de su juventud, y su extremada hermosura me encantaba. Fuera de esto me ofrecia ser dueño de un corazon que se negaba á las pretensiones de un duque. ¡Gran triunfo para un caballero español! Arrojéme á los piés de Hortensia para rendirle gracias por sus favores. Díjele cuanto podia decirle un hombre apasionado, y creo que quedó muy satisfecha de las vivas expresiones con que le aseguré de mi fidelidad y gratitud. Separámonos, quedando ambos los mayores amigos del mundo, despues de haber convenido en vernos todas las noches que no pudiese venir á su casa el duque, tomando ella á su cargo avisarme muy puntualmente. Así lo hizo, y yo vine á ser el Adónis de aquella nueva Vénus.

Pero los placeres de esta vida duran poco. A pesar de las precauciones que tomó Hortensia para que nuestra amistad no llegase á noticia de mi competidor, no dejó de saber este todo

lo que nos importaba tanto que ignorase. Enteróle de ello una criada descontenta; y aquel señor, naturalmente generoso, pero altivo, zeloso y arrebatado, se indignó sobremanera de mi audacia. La ira y los zelos le turbáron la razon, y siguiendo solo lo que le dictaba su enojo, determinó tomar venganza de mí de un modo infame. Una noche que estaba yo en casa de Hortensia me esperó á la puerta falsa del jardin, en compañía de sus criados armados todos de garrotes. Luego que salí hizo que se arrojasen á mí aquellos canallas, y les mandó me matasen á palos. Dadle fuerte, les decia, muera á garrotazos ese temerario; que con esta infamia quiero castigar su insolencia. Apénas dijo estas palabras cuando todos me asaltáron, y me diéron tantos palos que me dejáron tendido en tierra sin sentido. Retiráronse despues con su amo, para quien aquella cruel escena habia sido el mas divertido espectáculo. Permanecí el resto de la noche en el estado en que me dejáron, hasta que al romper el dia pasáron junto á mí algunas personas que, observando que todavía respiraba, tuviéron le caridad de llevarme á casa de un cirujano. Por fortuna se advirtió que no eran mortales los golpes, y tuve tambien la de caer en manos de un hombre hábil que me curó perfectamente en dos meses. Al cabo de este tiempo volví á presentarme en la corte, donde proseguí en el mismo método que ántes; pero sin volver á entrar en casa de Hortensia, la cual tampoco hizo por su parte diligencia alguna para que nos viésemos, porque á este solo precio le habia perdonado el duque su infidelidad.

Como todos sabian mi aventura, y ninguno me tenia por cobarde, se admiraban de verme tan sereno como si no hubiera recibido la menor afrenta, sin saber qué discurrir de mi aparente indiferencia. Unos creian que, á pesar de mi valor, la calidad del agresor me contenia y me obligaba á tragarme el ultrage; y otros con mayor fundamento no se fiaban en mi silencio, y miraban como una calma engañosa la sosegada situacion que aparentaba. El rey pensó, como estos, que yo no era hombre que olvidase un agravio sin tomar satisfaccion de él, y que no dejaria de vengarme cuando encontrase oportunidad. Para averiguar si habia adivinado mi pensamiento, me hizo entrar un dia en su gabinete, y me dijo: Don Pompeyo, ya sé el lance que te sucedió, y confieso que estoy admirado de ver tu tranquilidad. Tú ciertamente maquinas y disimulas. Señor, le respondí, ignoro quien pudo ser mi ofensor, porque me acometiéron de noche unos desconocidos, fué una desgracia de la que es forzoso consolarme. No, no, replicó el rey; no pienses alucinarme con esa respuesta poco sincera: estoy informado de todo: el duque de Almeida fué el que mortalmente te ofendió. Tú eres noble y Español, y sé muy bien á lo que te empeñan esas

dos circunstancias. Sin duda has hecho ánimo de vengarte, y quiero decisivamente me confieses la determinacion que has tomado; y no temas que llegue jamas el caso de arrepentirte de haberme confiado tu secreto.

Pues ya que V. M. lo manda, respondí, no puedo ménos de manifestarle con toda verdad mi pensamiento. Sí, señor, solo pienso en vengar la afrenta que he recibido. Todo hombre que ha nacido como yo es responsable de su honor á su linage y á su mismo nacimiento. V. M. sabe muy bien la injuria que se me ha hecho, y yo he resuelto asesinar al duque de un modo que corresponda á la ofensa. Le sepultaré un puñal en el pecho, ó le levantaré la tapa de los sesos de un pistoletazo, y me refugiaré en España, si pudiere. Tal es, señor, mi intencion. A la verdad, repuso el rey, me parece violenta; pero no por eso me atreveré á condenarla, considerada la cruel afrenta que te hizo el duque. Conozco que merece el castigo que le tienes dispuesto; pero suspéndelo por un poco, no lo pongas en ejecucion tan presto: dame tiempo para pensar y encontrar algun medio que os esté bien á los dos. ¡Ah! señor, exclamé yo no sin alguna conmocion, pues ¿á qué fin me obligó V. M. á descubrirle mi secreto? ¿Qué medio puede jamas?... Si no encuentro alguno que te deje satisfecho, interrumpió el rey, podrás ejecutar entónces lo que tienes pensado. No pretendo abusar de la confianza que me has hecho; no sacrificaré tu honor, y en esta conformidad puedes vivir muy tranquilo.

Andaba yo discurriendo qué medios podia buscar el rey para componer amigablemente este negocio; y he aquí como lo dispuso. Habló á solas á mi enemigo, y le dijo: Duque, tú has ofendido á don Pompeyo de Castro y no ignoras que es un caballero ilustre, á quien yo estimo, y que me ha servido bien. Es preciso le des satisfaccion. Señor, respondió el duque, no se la negaré; si está quejoso de mi proceder, pronto estoy á darle satisfaccion con las armas. Es muy diferente la que le debes dar, replicó el rey: un Español noble conoce muy bien las leyes del pundonor para querer medir su espada noblemente con un cobarde asesino. No puedo darte otro nombre, ni tú podrás borrar la bajeza de una accion tan villana sino presentando tú mismo un palo á tu enemigo, y ofreciéndote á que él te apalée por su mano. ¡Santo cielo! exclamó mi enemigo, pues qué, señor, ¿quiere V. M. que un hombre de mi clase se degrade y humille delante de un caballero particular hasta llevar con paciencia algunos palos! No llegará ese caso, respondió el rey: yo obligaré á don Pompeyo á darme palabra de que no te tocará; solo exijo le pidas perdon de tu violencia presentándole el palo. Señor, replicó el duque, eso es pedirme demasiado, y prefiero el quedar expuesto á las ocultas asechanzas de su enojo. Apre-

cio tu vida, repuso el monarca, y quisiera que este asunto no tuviera funestas resultas. Para terminarlo con ménos disgusto tuyo, seré yo solo testigo de dicha satisfaccion, que te mando des al español.

Necesitó el rey de todo su poder para conseguir que el duque se sujetase á un paso tan humillante; pero al fin lo logró. Envióme despues á llamar, y contóme la conversacion que habia tenido con mi enemigo, preguntándome al mismo tiempo si me contentaria yo con la satisfaccion en que ambos habian convenido. Respondíle que sí, y dí palabra de que, léjos de ofenderle, ni aun siquiera tomaria en la mano el palo que me presentase. Dispuestas así las cosas, concurrímos el duque y yo al cuarto del rey, en cierto dia y á cierta hora, y S. M. se cerró con nosotros en su gabinete. Ea, dijo al primero, conoced vuestra falta, y mereced el perdon. Dióme entónces sus disculpas mi contrario, y presentóme el baston que tenia en la mano. Tomad, don Pompeyo, ese baston, me dijo el rey, y no os detenga mi presencia para tomar venganza de vuestro honor ultrajado. Yo os levanto la palabra que dísteis de no maltratar al duque. No señor, respondí, basta que se haya sujetado á ser apaleado por mí: un Español ofendido no pide mayor satisfaccion. Pues bien, repuso el rey, ya que los dos os dais por satisfechos, podréis ahora tomar libremente el partido que se acostumbra entre caballeros, segun el proceder regular. Medid vuestras espadas para terminar el duelo. Eso es lo que yo deseo vivamente, dijo el duque con voz alterada y descompuesta, porque solo eso es capaz de consolarme del vergonzoso paso que acabo de dar.

Dichas estabras palabras se retiró colérico y abochornado, y dos horas despues me envió á decir que me esperaba en cierto sitio retirado. Acudí allá, y le encontré dispuesto á reñir en forma. Tenia unos cuarenta y cinco años, y no le faltaba destreza ni valor; pudiéndose decir con verdad que era igual el partido. Venid, don Pompeyo, me dijo, y terminemos de una vez nuestras contiendas. Uno y otro debemos estar airados, vos por el modo con que os traté, y yo por haberos pedido perdon. Diciendo esto echó precipitadamente mano á la espada, y tanto, que no me dió tiempo para responderle. Tiróme dos ó tres estocadas con la mayor presteza, pero tuve la fortuna de parar los golpes. Acometíle despues, y conocí que reñia con un hombre tan diestro en defenderse como en acometer, y no sé lo que hubiera sido de mí á no haber tropezado él y caido de espaldas cuando se defendia retirándose. Detúveme así que le ví en tierra, y le dije se levantase. ¿Por qué razon me perdonais? me preguntó. Me ofende mucho esa piadosa generosidad. También quedaria muy obscurecida mi gloria, le respondí yo, si

quisiera aprovecharme de vuestra desgracia. Levantaos, vuelvo á decir, y prosigamos nuestro duelo.

No, don Pompeyo, me dijo miéntras se iba levantando, á vista de un rasgo tan noble no me permite mi honor empuñar la espada contra vos. ¿Qué diria el mundo de mí si tuviera la fatalidad de pasaros el pecho? Tendríame por un ruin cobarde si quitaba la vida á quien pudo darme la muerte. No puedo, pues, armarme contra vuestra vida; ántes bien mi gratitud ha convertido en dulces y amorosos afectos los furiosos movimientos que agitaban mi corazon. Don Pompeyo, continuó, cesemos ya de aborrecernos; poco dije: seamos amigos. ¡Ah señor, exclamé yo, y con qué placer acepto una propuesta tan gustosa! Desde este instante os juro una sincerísima amistad, y para daros desde luego la prueba mas positiva de ella, os prometo no poner mas los piés en casa de doña Hortensia, aun cuando ella lo deseara. No admito la promesa, dijo él, ántes bien quiero cederos esta señora: es mas razon que yo os la deje, puesto que su inclinacion á vos es natural en ella. No, no, le interrumpí; vos la amais, y los favores que me hiciese podrian inquietaros; y así quiero sacrificarla á vuestra paz y quietud. ¡Oh, insigne Español, lleno todo de nobleza y generosidad! exclamó arrebatado el duque, y estrechándome entre sus brazos: me encanta vuestro modo de pensar. ¡Oh, y qué remordimientos siento al oirlo! ¡Con qué dolor, y con cuanta vergüenza se me presenta á la memoria el ultraje que os hice! Paréceme ahora muy ligera la satisfaccion que os dí en el gabinete del rey. Quiero repararla de un modo mas público; y para borrar enteramente la infamia, os ofrezco una sobrina mia, de cuya mano puedo disponer: es una heredera rica, que aun no ha cumplido quince años, y todavía mas hermosa que jóven.

Dí al duque todas aquellas gracias que me podia inspirar el honor de enlazarme con su familia; y pocos dias despues me casé con su sobrina. Toda la corte se congratuló con aquel personage, por haber labrado la fortuna de un caballero á quien habia cubierto de ignominia; y mis amigos se alegráron conmigo del feliz desenlace de una aventura que prometia un término mas triste. Desde entónces acá, señores mios, vivo con el mayor gusto en Lisboa. Mi esposa me ama, y yo la amo. Su tio me da cada dia nuevas pruebas de su amistad; y puedo preciarme de que merezco un buen concepto al rey, y prueba de su estimacion es la importancia del négocio que de su órden me ha traido á Madrid.

CAPITULO VIII.

Por qué accidente se ve precisado Gil Blas á buscar nuevo acomodo.

Esta fué la historia que contó don Pompeyo, y que oimos el criado de don Alejo y yo, aunque nos mandáron que nos retirasemos ántes que la principiase. Hicímoslo así; pero nos quedámos á la puerta de la sala, que de propósito dejámos entornada, y pudimos oir todo lo que dijo sin perder una sola palabra. Prosiguiéron despues bebiendo aquellos señores; y se separáron ántes del dia, porque como don Pompeyo habia de hablar por la mañana al ministro, era razon que le diesen tiempo de reposar algun tanto. El marques de Zenete y mi amo se despidiéron de aquel caballero, abrazándole y dejándole con su pariente.

Nosotros por esta vez nos acostámos al amanecer; y al dia siguiente mi amo me honró dándome otro nuevo empleo. Gil Blas, me dijo, toma papel, tinta y pluma para escribir dos ó tres cartas que quiero dictarte, pues te hago mi secretario. ¡ Bravo! dije entre mi: esto se llama acrecentamiento de encargos. Lacayo para ir detras de mi amo á todas partes, ayuda de cámara para ayudarle á vestir, y secretario para escribirle las cartas, dictándomelas su señoría. El cielo sea loado por todo. Voy, como la triforme Hécate [1], á representar tres muy distintos personages. Tú no sabes, prosiguió mi amo, qué fin llevo en escribir estas cartas. Voy á decírtelo; pero sé callado, porque te va la vida en ello. Á cada paso tropiezo con gentes que me apestan alabándose de sus felices galanteos, y yo quiero sobrepujar á su vanidad; para lo que he pensado llevar siempre en el bolsillo varios billetes fingidos de diferentes damas, y leérselos cuando ellos hagan necio alarde de sus triunfos. Esto me divertirá un rato, y seré mas dichoso que todos mis compañeros, porque ellos solicitan esas fortunas solo por tener el gusto de publicarlas, y yo tendré el gusto de referirlas sin los malos ratos que trae consigo el pretenderlas. Pero tú, añadió, procura desfigurar tu letra, mudando la forma de manera que los papeles no parezcan escritos de una misma mano.

Tomé, pues, pluma, tinta y papel para obedecer á don Matías, quien me dictó un billete en los términos siguientes : *Anoche faltáste á tu palabra, y no te dejáste ver en el sitio concertado. ¡ Ah don Matías! no sé qué podrás decir para disculparte. Grande ha sido mi error; pero bien has castigado mi vanidad y la ligereza con que*

[1] Fingen unos poetas á esta divinidad con tres cabezas de muger; y otros con una de caballo, una de perro y otra de jabalí.

creia yo que todas las diversiones, y aun todos los negocios del mundo debian ceder al gusto de ver á DOÑA CLARA DE MENDOZA. Despues de este billete me hizo escribir otro como de una dama que posponia á un gran señor por amor á su persona; y otro en fin en el cual otra dama le decia que, si estuviera segura de su discrecion, harian juntos el viage de Citerea[1]. No contentándose con hacerme escribir unos billetes tan bellos, me obligaba á que los firmase con el nombre de varias señoras muy distinguidas. No pude ménos de decirle que la cosa me parecia demasiadamente delicada; pero me respondió secamente que nunca me metiese en darle consejos miéntras no me los pidiera. Víme precisado á callar y obedecerle. Acabóse de vestir, ayudándole yo: metió los billetes en el bolsillo, y salió de casa. Seguíle, y fuímos á la de don Juan de Moncada, que tenia convidados aquel dia á cinco ó seis caballeros amigos suyos.

Hubo una gran comida, y reinó en toda ella la alegría, que es la salsa mejor de los banquetes. Todos los convidados contribuyéron á mantener divertida la conversacion, unos con chistes, y otros contando aventuras que ellos decian haberles sucedido. No malogró mi amo tan favorable ocasion de hacer lucir los papeles amorosos que me habia hecho escribir. Leyólos en alta voz y en tono tan natural, que, á excepcion de su secretario, todos los demas pudiéron tenerlos por muy verdaderos. Entre los caballeros que se halláron presentes á tan descarada lectura, habia uno que se llamaba don Lope de Velasco, hombre grave y de juicio, el cual, en vez de celebrar como los demas las imaginarias fortunas, preguntó friamente á mi amo si le habia costado mucho hacerse dueño de la voluntad de doña Clara. Ménos que nada, le respondió don Matías, pues ella fué la que dió los primeros pasos. Vióme en el paseo; prendóse de mí; mandó que me siguiesen; supo quien yo era; escribióme, y citóme para su casa á la una de la noche, cuando todos estaban durmiendo. Fuí allá, introdujéronme en su cuarto... Lo demas no permite mi prudencia que lo diga.

Cuando don Lope de Velasco oyó aquella lacónica relacion, se turbó tanto que todos se lo conociéron, y no era dificultoso adivinar lo mucho que se interesaba en el honor de aquella dama. Todos esos billetes, dijo á mi amo, mirándole con semblante airado, son enteramente falsos, en particular el de doña Clara de Mendoza, de que tanta ostentacion haceis. No hay en España señorita mas recatada y honesta que ella. Dos años ha que la obsequia un caballero que no os cede en nacimiento ni en prendas personales, y apénas ha podido conseguir de ella los

[1] Es decir que se embarcarian juntos en una concha para ir al templo de Vénus.

mas inocentes favores; siendo así que se puede lisonjear de que, si fuera capaz de conceder alguno, á ningun otro sino á él se los dispensaria. ¿Y quien os dice lo contrario? replicó mi amo en un tono burlon. Yo no me aparto de que es una señorita muy honesta: yo tambien soy un muy honesto caballerito; con que debeis creer que nada pasaria que no fuese honestísimo. ¡Oh! eso ya pasa de raya, interrumpió don Lope. Dejémonos de chanzas: vos sois un impostor, y jamas doña Clara os dió cita para de noche: no puedo tolerar que mancheis su reputacion. Tampoco á mí me permite ahora la prudencia deciros lo demas. Y diciendo estas palabras miró con arrogancia á los concurrentes, y se retiró con un aire que anunciaba las malas consecuencias que podria tener aquel negocio. Mi amo, que tenia bastante valor para un señor de su carácter, hizo poco caso de las amenazas de don Lope. ¡Gran tonto! exclamó dando una carcajada. Los caballeros andantes solo defendian la *sin par hermosura* de sus damas; pero este quiere defender la *sin par honestidad* de la suya, lo que me parece empeño todavía mas extravagante.

La retirada de Velasco, á la que en vano quiso oponerse Moncada, no descompuso la fiesta. Los caballeros, sin parar la atencion en ello, prosiguiéron alegrándose, y no se separáron hasta el amanecer. Mi amo y yo nos acostámos á las cinco de la mañana. El sueño ya me rendia, y habia hecho ánimo de dormir bien; pero echaba la cuenta sin la huéspeda, ó por mejor decir, sin nuestro portero, el que una hora despues me vino á despertar, y á decirme que estaba á la puerta de la calle un mozo que preguntaba por mí. ¡Ah, maldito portero! dije bostezando entre enfadado y dormido, ¿no consideras que solo ha una hora que me acosté? Di á ese hombre que estoy durmiendo, y que vuelva mas tarde. Dice, respondió el portero, que tiene precision de hablarte luego, luego, porque es cosa urgente. Levantéme á estas palabras, poniéndome solamente los calzones y una almilla, y echando mil pestes fuí á ver lo que me queria el mozo que me buscaba. Amigo, le dije, ¿qué negocio tan urgente es el que me proporciona la honra de verte tan de mañana? Una carta, respondió, que tengo que entregar en mano propia al señor don Matías, y es preciso la lea cuanto ántes. Su contenido es de la mayor importancia, y así te ruego que me lleves á su cuarto. Persuadido de que debia ser alguna cosa de grande consecuencia, me tomé la licencia de ir á despertar á mi amo. Perdone V. S., le dije, si le vengo á interrumpir el sueño, pero la importancia... ¿Qué diantres me quieres? dijo enfadado. Señor, dijo entónces el mozo que me acompañaba, es una carta de don Lope de Velasco, que debo entregar á V. S. Incorporóse don Matías, tomó el billete, leyóle, y dijo con mucho sosiego al criado de don Lope: Hijo, yo nunca me levanto hasta medio dia, aunque

me conviden para la mayor diversion del mundo : mira ahora si me levantaré á las seis de la mañana para ir á reñir. Dile á tu amo que, como me espere hasta las doce y media en el sitio que me dice, seguramente nos verémos en él : dale esta respuesta. Y diciendo esto, volvióse á echar, y tardó muy poco en quedarse de nuevo dormido.

Á las once y media se levantó y vistió con grandísima pachorra. Salió de casa diciéndome que por aquella vez me dispensaba de seguirle; pero yo no pude resistir á la curiosidad de ver en lo que paraba aquel negocio. Fuíme tras de él á lo largo hasta el prado de S. Gerónimo, donde ví á lo léjos á D. Lope de Velasco que le estaba esperando. Escondíme donde sin ser visto pudiese observar á los dos; y vi que se juntáron, y que un momento despues comenzáron á reñir. Duró mucho la pendencia, peleando uno y otro con mucha destreza y con igual valor; pero al fin se declaró la victoria por don Lope, quien de una estocada pasó de parte á parte á mi amo, dejándole tendido en tierra, y huyendo muy satisfecho de haberse vengado. Corrí acelerado á don Matías, halléle sin sentido y casi muerto; espectáculo que me enterneció tanto, que no pude ménos de echar á llorar por ver una muerte para la cual, sin pensarlo, habia yo servido de instrumento. En medio de esto y de mi justo sentimiento, no dejé de pensar en hacer lo que me importaba. Volvíme al punto á casa sin hablar palabra á nadie. Hice mi hatillo, en el que por inadvertencia metí tambien algunas cosillas de mi amo, y luego que lo llevé á casa del barbero donde tenia guardado el vestido de que usaba en mis aventuras, esparcí la voz de la desgracia que habia sucedido siendo yo testigo de ella. Contéla á quien me la quiso oir; pero sobre todo fuí á contársela á Rodriguez. Este, ménos afligido que solícito en tomar las providencias oportunas, juntó á todos los criados de don Matías, mandóles que le siguiesen, y fuímos todos al lugar de la pelea. Levantámos á don Matías, que aun respiraba: llevámosle á casa, y al cabo de tres horas murió. Tal fué el trágico fin del señor don Matías de Silva mi amo, por el imprudente gusto de leer papeles amorosos fingidos por él.

CAPITULO IX.

Del amo á quien Gil Blas fué á servir despues de la muerte de don Matías de Silva.

Hecho el entierro de don Matías, fuéron, pasados unos dias, pagados y despedidos todos sus criados. Yo establecí mi morada en casa del barberillo, con quien empezaba á contraer estrechísima amistad. Prometíame estar allí con mas gusto y mayor

libertad que en casa de Melendez. Como me hallaba con algun dinerillo, no me dí prisa á buscar nueva conveniencia; y por otra parte me habia hecho muy delicado sobre este particular. Ya no gustaba servir á gente comun y plebeya, y aun entre la noble queria examinar bien ántes el empleo que me querian dar. Aun el mejor no me parecia sobrado para mí, persuadido de que todo era poco para quien habia servido á un caballero rico, mozo y elegante.

Esperando á que la fortuna me ofreciese una casa cual yo me imaginaba merecer, juzgué no podia emplear mejor mi ociosidad que en dedicarme á obsequiar á la bella Laura, á quien no habia visto desde el dia en que nos desengañámos los dos tan graciosamente. No me pasó por el pensamiento volver á vestirme á lo don César de Ribera. Seria una grande extravagancia disfrazarme ya con aquel trage, y mas cuando mi propio vestido era bastante decente, pudiendo pasar por un término medio entre don César y Gil Blas, sobre todo hallándome bien calzado, peinado y afeitado, con ayuda de mi amigo el barbero. En este estado fuí á casa de Arsenia, y encontré á Laura sola en la misma sala donde en otra ocasion le habia hablado. Exclamó luego que me vió: ¿Qué milagro es este? ¿eres tú? paréceme que sueño; porque te creí muerto, ó que te habias perdido. Hace siete ú ocho dias que te dije podias venir á verme; mas á lo que veo no abusas de la libertad que te conceden las damas.

Disculpéme con la muerte de mi amo, y con las ocupaciones á que dió lugar, añadiendo muy cortesanamente que aun en medio de ellas tenia siempre muy presente en el corazon y en la memoria á mi amada Laura. Siendo así, me dijo ella, se acabáron ya las quejas, y te confesaré que tambien te he tenido yo muy presente. Luego que supe la desgracia de don Matías, me ocurrió un pensamiento, que acaso no te desagradará. Dias ha que oí decir á mi ama que se alegraria de encontrar un mozo que supiese de cuentas y gobierno de una casa para ser su mayordomo, y llevase razon del dinero que se le entregara para el gasto de esta. Inmediatamente puse los ojos en tu señoría, pareciéndome que serias el mas á propósito para este empleo. Tambien me parece á mí, respondí yo, que le desempeñaria á las mil maravillas. He leido las *Economías de Aristóteles*; y por lo que toca á llevar una cuenta, ese ha sido siempre mi fuerte. Pero, hija mia, añadí, una sola dificultad me impide entrar á servir á Arsenia. ¿Qué dificultad? replicó Laura. He jurado, repuse, no servir jamas á gente comun, y lo peor es que lo juré por la laguna Estigia. Si el mismo Júpiter no se atrevió á violar este juramento, mira tú cuanto deberá respetarle un pobre criado. ¿A quien llamas gente comun? replicó Laura con mucho despego. ¿Por quienes tienes tú á las comediantas? ¿parécete que son por ahí algunas abogadillas,

ó algunas procuradoras? Sábete, amigo mio, que las comediantas son nobles y archinobles, por los enlaces que contraen con los primeros personages de la corte.

Siendo así, le dije, cuenta conmigo, hija mia, para ese empleo que me destinas; pero con tal que no me degrade, ni me haga valer ménos de lo que soy. No tengas miedo de eso, repuso Laura: pasar de la casa de un elegante á la de una heroina de teatro, es hacer el mismo papel en el gran mundo. Nosotras estamos en una misma línea con las personas de la primera distincion: el mismo aparato de cuarto, la misma mesa, y en realidad es menester que se nos confunda con ellos en la vida civil. Con efecto, añadió, si se consideran bien un marques y un comediante, en el discurso de un dia vienen casi á ser una misma cosa. Si el marques en las tres cuartas partes del dia es superior al comediante, el comediante en la otra cuarta supera mucho mas al marques, porque representa el papel de emperador ó de rey. Esta, á mi ver, es una compensacion de nobleza y de grandeza que nos iguala con las personas de la corte. Así es, por cierto, respondí; sin duda que estais á nivel unos con otros. Los comediantes no son ya gentuza, como pensaba yo hasta aquí; y me has metido en gana de servir á un gremio tan distinguido y tan honrado. Me alegro, repuso ella, y no tienes mas que volver de aquí á dos dias. Me tomo este tiempo para ir preparando á mi ama á fin de que te reciba. Le hablaré en tu favor; puedo algo con ella, y me persuado que lograré que entres en casa.

Dí las gracias á Laura por su buena voluntad, asegurándole quedaba sumamente reconocido á sus finezas, con expresiones tales que no podia dudar de mi agradecimiento. Siguió despues una larga conversacion entre los dos, la que interrumpió un lacayo que vino á decir á mi princesa que Arsenia la llamaba. Separámonos; y yo salí con grandes esperanzas de que presto tendria la fortuna de pasarlo á pedir de boca. No dejé de volver al plazo señalado. Ya te estaba esperando, me dijo Laura, para darte la alegre noticia de que eres de los nuestros. Ven conmigo, que quiero presentarte á mi señora. Diciendo esto me llevó á una habitacion compuesta de cinco ó seis piezas, á cual mas rica y mas soberbiamente alhajadas.

¡Qué lujo! ¡qué magnificencia! Parecióme que entraba en casa de alguna vireina, ó, por mejor decir, creí estaba viendo todas las riquezas del mundo juntas en aquella. Lo cierto es que habia en ella lo mas rico de todas las naciones, tanto que se podia definir aquella habitacion con mucha propiedad: *el templo de una diosa, á cuyas aras ofrecia todo caminante lo mas raro y precioso de su pais*. Ví á la deidad magestuosamente sentada en un almohadon de brocado carmesí con franjas de oro. Era bella y corpulenta, porque habia engorda-

do con el humo de los sacrificios. Estaba en un gracioso desaliño, y ocupaba sus lindas manos en componer un primoroso tocado nuevo para lucirlo aquella noche en el teatro. Señora, le dijo la criada, este es el mayordomo de que tengo hablado; y puedo asegurar á vmd. seria difícil encontrar otro que fuese mas á propósito. Miróme Arsenia con particular atencion, y tuve la dicha de gustarle. ¿Como así, Laura? exclamó ella, ¿quien te dió noticia de tan bello mozo? Ya estoy viendo que me irá muy bien con él. Y volviéndose á mí: Querido, me dijo, tú eres el que yo buscaba, y el que verdaderamente me acomoda. Solo tengo que decirte una palabra: Estarás contento conmigo si me sirves bien. Respondíle que haria cuanto estuviese de mi parte para agradarla en todo. Viendo que estabamos acordes, me despedí prontamente para ir á buscar mi hatillo y volver á tomar posesion de la nueva casa.

CAPITULO X.

Entra Gil Blas á servir de mayordomo en casa de Arsenia; informes que le da Laura de los comediantes.

Era poco mas ó ménos la hora de la comedia, cuando mi nueva ama me dijo la siguiese al teatro en compañía de Laura. Entrámos en el vestuario, y allí quitándose el vestido que llevaba, se puso otro magnífico para presentarse en la escena. Así que empezó la representacion me llevó Laura á un sitio desde donde podíamos oir y ver perfectamente. Desagradóme la mayor parte de los representantes, sin duda porque ya estaba predispuesto contra ellos en virtud de lo que le habia oido á don Pompeyo. Con todo eso fuéron muy aplaudidos, aunque algunos me hiciéron acordar de la fábula del lechoncillo.

Tenia Laura gran cuidado de irme diciendo el nombre de los comediantes y comediantas conforme iban saliendo al teatro; y no contenta con nombrarlos, hacia un retrato satírico de cada uno. Este, decia, es un atolondrado; aquel un insolente. Aquella melindrosa que ves, cuyo aire es mas descarado que gracioso, se llama Rosarda, y fué muy mala adquisicion para la compañía. Mas valdria que se marchara con la que se está formando de órden del virey de Nueva-España y va á salir inmediatamente para América. Mira bien aquel astro luminoso que acaba de presentarse, aquel bello sol que va caminando á su ocaso: llámase Casilda; y si cada uno de los amantes que ha tenido la hubiera contribuido con una piedra labrada para fabricar una pirámide, como dicen que en otro tiempo lo hizo cierta reina de Egipto, podria haber erigido una que llegase al tercer cielo. En fin, á cada cual fué pegando

Laura su parchecito. ¡Qué mala lengua! ni aun á su misma ama perdonó.

Sin embargo de esto, confieso mi flaqueza, estaba yo apasionado de ella, aunque su carácter, moralmente hablando, nada tenia de bueno. De todos decia mal con tanta gracia, que me gustaba hasta su misma malignidad. En los intermedios se levantaba para ir á ver si Arsenia necesitaba algo, y en vez de volver prontamente, se entretenia tras del teatro á recoger los requiebros y lisonjas que le decian los hombres. Una vez la seguí para observarla, y ví que tenia muchos conocidos. Noté que tres comediantes uno en pos de otro la detuviéron para hablarle, y observé que gastaban demasiada familiaridad. No me agradó esto mucho, y por la primera vez de mi vida comenzé á experimentar lo que eran zelos. Volvíme á mi sitio tan pensativo y melancólico, que Laura lo echó de ver luego que volvió. ¿Qué tienes, Gil Blas? me preguntó admirada: ¿qué negro humor se ha apoderado de tí desde que te dejé? Muestras un semblante triste y sombrío, que no sé á qué atribuirlo. Y lo peor es, reina mia, que es con sobrada razon, le respondí. Me parece que andas algo suelta; y esto me da que pensar á mí mas que á tí mi sentimiento. Yo mismo acabo de verte muy alegre y divertida con los comediantes... Al oir esto dijo ella, soltando una grandísima carcajada: Vamos claros, que es gracioso el motivo de tu pesadumbre. ¡Pues qué! ¿de tan poco te espantas? eso es una friolera, y si estás algun tiempo con nosotros verás otras mil lindezas. Es menester, hijo mio, que te vayas haciendo á nuestras mañas. Entre nosotros no se gastan hazañerías, ni mucho ménos se usan zelos. En la nacion cómica los zelosos se llaman ridículos, y así apénas se encuentra uno. Padres, maridos, hermanos, tios, primos, todos son la gente mas bien avenida del mundo; y muchas veces ellos mismos son los que establecen sus familias.

Despues de haberme exhortado á no sospechar mal de ninguno, y á no inquietarme por nada de cuanto viese, me declaró que yo era el feliz mortal que habia encontrado el camino de su corazon, y me aseguró que me amaria siempre, y á nadie mas. Despues de una seguridad como esta, de la cual podia yo bien dudar sin temor de que me tuviese por muy desconfiado, le ofrecí no espantarme de nada; y con efecto, cumplí mi palabra. Aquella misma noche la ví hablar á solas, reir y divertirse con varios sin dárseme un bledo. Acabada la comedia volvímos á casa con nuestra ama; y poco despues llegó Florimunda con tres señores viejos y un comediante, que venian á cenar en compañía de las dos. Ademas de Laura y yo habia en casa una cocinera, un mozo de cocina y un lacayuelo. Juntámonos todos para disponer la cena. La cocinera, que era tan hábil como la señora Jacinta, dis-

puso las viandas ayudándole el marmiton. La doncella y el lacayuelo pusiéron la mesa, y yo cuidé de cubrir el aparador con la mas bella vajilla de plata, y algunos vasos de oro, votos ofrecidos á la deidad de aquel templo. Adornéle tambien con diferentes botellas de vinos exquisitos, haciendo de copero, para que viese mi ama que era yo hombre para todo. Admiréme de ver el porte y aire de las comediantas durante la cena, aparentando ser damas de importancia, y figurándose ellas mismas que eran señoras de la primera distincion. Léjos de dar á los señores el tratamiento de *excelencia*, no les daban ni aun el de *señoría*, contentándose con llamarlos por sus apellidos. Es verdad que ellos se tenian la culpa, porque se familiarizaban demasiado con ellas. El comediante por su parte, como acostumbrado á hacer el papel de héroe, les trataba tambien sin cumplimiento: brindaba á su salud, y hacia los honores de la mesa. Á fe, dije entre mí, que cuando Laura me dijo que un marques y un comediante eran iguales parte del dia, pudo añadir que aun lo eran mucho mas por la noche, pues la pasan bebiendo juntos toda ella.

Arsenia y Florimunda eran naturalmente alegres. Ocurriéronles mil dichos chistosos, y algo mas, mezclados con favorcillos y monerías muy celebradas por aquellos rancios pecadores. Miéntras mi ama conversaba inocentemente con uno, su amiga, que se hallaba entre los dos, no hacia ciertamente el papel de Susana con ellos. Yo estaba considerando atentamente aquel retablo (que á la verdad tenia muchos atractivos para un mozo de mi edad) cuando se sirviéron los postres. Entónces puse en la mesa botellas de licores con sus copas correspondientes, y me retiré á cenar con Laura, que me estaba esperando. Y bien, Gil Blas, me dijo, ¿qué te parece de esos señores que has visto? Sin duda, le respondí, son los cortejos de Arsenia y de Florimunda. Te engañas, replicó ella: son unos viejos voluptuosos que galantean á todas sin fijarse en ninguna. Se contentan solo con un poco de agrado, y son tan generosos que pagan bien los leves favores que se les conceden. Florimunda y mi ama están ahora sin amantes, á Dios gracias, hablo de aquellos amantes que quieren alzarse con la autoridad de maridos, y que sean para sí solos todos los gustos de la casa porque hacen el gasto de ella. Yo soy de opinion que una muger de juicio debe huir de todo lo que huele á empeño particular. ¿Á qué fin sujetarse á ninguno que la domine? Mas vale ganar poco á poco alhajas, que comprarlas de una vez á costa de tan impertinente sujecion.

Cuando Laura estaba de humor de parlar, lo que le acontecia casi de continuo, nada le costaban las palabras: tanta era la soltura de su lengua. Contóme mil lances que habian sucedido á las comediantas del corral del Príncipe; y conocí por sus conversaciones que no podia estar yo en mejor escuela para conocer perfec-

tamente los vicios. Hallábame por mi desgracia en una edad en que estos apénas causan horror, y añadíase á esto que la tal niña los sabia pintar tan bien, que en ellos solo consideraba yo placeres y delicias. No tuvo tiempo para instruirme ni aun de la décima parte de las gloriosas hazañas de las heroinas de teatro, porque no habia mas que tres horas que estaba hablando. Los señores y los comediantes se retiráron al fin con Florimunda, acompañándola hasta su casa.

Luego que saliéron, me dió diez doblones mi ama, diciéndome: Toma, Gil Blas, ese dinero para el gasto. Mañana vienen á comer cinco ó seis de mis compañeros y compañeras, procura regalarnos bien. Señora, le respondí, con diez doblones me atrevo á dar una suntuosa comida, aunque sea á toda la cuadrilla cómica. ¿Qué es eso de cuadrilla? repuso ella. Mira como hablas. No se debe llamar cuadrilla, sino compañía. Se dice muy bien una cuadrilla de bandidos ó de holgazanes; puede decirse una cuadrilla de autores ó de poetas; pero guárdate de volver á decir cuadrilla de comediantes. La nuestra es compañía; y sobre todo los actores de Madrid merecen bien que á su cuerpo se le dé este nombre. Pedí perdon á mi ama de haber usado de una expresion tan poco respetuosa, suplicándole disculpase mi ignorancia, y protestando que, siempre que hablase de los señores representantes de Madrid colectivamente, diria compañía, y jamas cuadrilla.

CAPITULO XI.

Del modo con que vivian entre sí los comediantes, y como trataban á los autores de comedias.

Al dia siguiente muy de mañana salí á campaña para dar principio á mi empleo de mayordomo. Era vigilia; y por órden de mi ama compré buenos pollos, conejos, perdices, y otras frioleras de semejante especie. Como los señores cómicos no están contentos de los ritos de la iglesia con respecto á ellos, no observan con mucha puntualidad sus mandamientos. Llevé á casa mas comida de la que bastaria para alimentar á doce personas honradas los tres dias de carnestolendas. La cocinera tuvo bien en que divertirse toda la mañana. Miéntras ella cuidaba de aderezar la comida se levantó Arsenia de la cama, y se sentó al tocador, donde estuvo hasta medio dia. Llegáron entónces los señores comediantes Ricardo y Casimiro. A estos se siguiéron dos comediantas, Constancia y Leonor: un momento despues se dejó ver Florimunda, acompañada de un hombre que tenia toda la traza de un caballero majo: el cabello peinado á la última moda, un sombrero con una ala levantada, y su penacho de plumas en

figura de ramillete; calzones ajustados; ropilla[1] bordada con flores de oro, y medio desabrochada, por donde se descubria una finísima camisa guarnecida de ricos encajes; guantes y pañuelo de cambray delicadísimo, metidos en la guarnicion ó cazoleta de la espada; capa larga, terciada sobre el hombro con mucho garbo y bizarría.

Con todo eso, aunque de tan buena traza, y hombre verdaderamente bien plantado, todavía me pareció descubrir en él un no sé qué de extraño que me chocaba. Es imposible, decia yo entre mí, que no sea un hombre raro este sugeto. No me engañé en mi concepto, porque era un ente singular. Luego que entró en el cuarto de Arsenia fué precipitadamente á abrazar á todas las comediantas y comediantes con mayor intrepidez y algazara que el mozalvete mas atronado. Comenzó á hablar, y me confirmé en mi opinion. Se recalcaba sobre cada sílaba, y pronunciaba las palabras con cierto modo enfático, pomposo y gutural, accionando, gesticulando, y haciendo con los ojos aquellos movimientos que, á su parecer, estaba pidiendo el asunto. Tuve la curiosidad de preguntar á Laura quien era aquel caballero. Disculpa tu curiosidad, me respondió prontamente. Es imposible no tenerla al ver por la primera vez al señor Cárlos Alfonso de la Ventolería. Voy á pintártele al natural. Primeramente fué en otro tiempo comediante; dejó el teatro por antojo, y se arrepintió despues mirándolo con juicio. ¿Has reparado en su cabello negro? pues sábete que es teñido, ni mas ni ménos que sus cejas y bigotes. Es mas viejo que Saturno. Sin embargo, como sus padres, cuando nació, se olvidáron de hacer asentar su nombre en el libro de bautizados, él se aprovecha de este descuido para quitarse veinte años por lo ménos. Fuera de eso, es el hombre mas pagado de sí mismo que quizá se encontrará en toda España. Pasó los ocho primeros lustros[2] de su vida en una completa ignorancia; y para hacerse sabio encontró despues un cierto preceptor que le enseñó á deletrear en griego y en latin. Aprendió de memoria una multitud de cuentos y chistes, que á fuerza de repetirlos se ha llegado á persuadir de que son suyos efectivamente. Hácelos venir á la conversacion aunque sea arrastrándolos por los cabellos, y se puede decir de él que lo luce su entendimiento á costa de su memoria. Finalmente, se dice que es un grande actor, y lo creo piadosamente; pero te confieso que nunca me ha gustado. Algunas veces le oigo declamar aquí, y entre otros defectos,

[1] *Ropilla* era una especie de chaqueta larga con faldetas que por delante se ajustaba al cuerpo: tenia en los hombros sus brahones para adorno, y era muy semejante á las que usan los actores cuando visten á la antigua española. Tambien solian llamarla jubon.

[2] Cada lustro es cinco años.

es muy visible el de una pronunciacion tan afectada, y con una voz tan trémula, que da cierto aire antiguo y ridículo á su declamacion.

Tal fué el retrato que la señora Laura me hizo de aquel histrion honorario, de quien puedo decir con verdad que no he visto mortal de un aspecto mas orgulloso en todos los dias de mi vida. Queria hacer tambien el chistoso y discreto, sacando de su mollera dos ó tres cuentos, que nos encajó en tono grave y bien estudiado. Por otra parte las comediantas y comediantes, que ciertamente no habian venido á callar, tampoco estuviéron mudos. Comenzáron á hablar de sus camaradas ausentes, á la verdad de un modo poco caritativo; pero esto es menester perdonárselo, tanto á los comediantes como á los autores. Acaloróse un poco la conversacion á expensas del prójimo. ¿Habeis sabido, amigas, dijo Casimiro, el nuevo pasage de nuestro compañero Cesarino? Compró esta mañana un par de medias de seda, cintas y encages, haciendo despues que un page se los llevase al ensayo como de parte de cierta condesa. ¡Qué bribonada! exclamó el señor Ventolería con cierta risita vana y mofadora. En mi tiempo se usaba mas realidad. Ninguno pensaba en semejantes ficciones. Es verdad que aun las damas de mayor distincion nos ahorraban la ruindad y el trabajo de inventarlas; pues tenian el capricho de ir ellas mismas en persona á comprar lo que nos regalaban. Pardiez, repuso Ricardo, en el mismo tono, que ese capricho aun no se les ha pasado; y si fuera lícito decir todo lo que uno sabe en este punto... Pero es fuerza callar ciertos lances, particularmente cuando tocan á personas de suposicion.

Señores, interrumpió Florimunda, suplico á ustedes dejen á un lado esos lances y buenas fortunas, puesto que todo el mundo las sabe, y hablemos algo de nuestra Ismenia. He oido que se le ha escapado aquel señor que gastaba tanto con ella. Es muy cierto, respondió Constanza, y aun diré mas; tambien acaba de perder un rico mayordomo, á quien sin remedio hubiera dejado sin camisa. Lo sé originalmente. Su mensagero hizo un *qui pro quo*, llevando al señor un billete que era para el mayordomo, y al mayordomo una carta que escribia al señor. Dos grandes pérdidas, añadió Florimunda. ¡Oh! replicó prontamente Constanza, por lo que toca á la del señor, es poco importante, pues ya habia consumido casi toda su hacienda; pero el mayordomo ahora comenzaba su carrera. No ha pasado aun por la aduana de las coquetas, y así es una pérdida muy digna de llorarse.

Á esto, poco mas ó ménos, se redujo la conversacion ántes de comer, y sobre el mismo asunto continuó durante la comida. Y como nunca acabaria yo si hubiese de referir cuantas especies se tocáron, todas de murmuracion ó de fatuidad, el lector llevará

á bien que las suprima, para contarle el modo con que fué recibido un pobre diablo de autor, que llegó á casa de Arsenia hácia el fin de la comida.

Entró nuestro lacayuelo donde estaban comiendo, y en voz alta dijo á mi ama : Señora, ahí está un hombre con la camisa sucia y lleno de cazcarrias hasta el cogote, que con perdon de ustedes tiene traza de poeta, y dice que desea hablar á vmd. Hazle subir, respondió Arsenia. Nada de cumplimientos, señores, añadió, que es un autor. Efectivamente era uno que habia compuesto cierta tragedia admitida por la compañía; y traia el papel que habia de representar mi ama. Llamábase Pedro de Moya. Al entrar hizo cinco ó seis profundas cortesías á los concurrentes, sin que ninguno de ellos se levantase, ni siquiera le saludase. Solamente Arsenia le correspondió con una simple inclinacion de cabeza. Fuése acercando, pero siempre temblando y confuso : cayéronsele los guantes y el sombrero ; levantólos, y se acercó á mi ama; y presentándole un papel mas respetuosamente que un litigante presenta á su juez un memorial: Dignaos, señora, le dijo, de aceptar el papel que tengo la honra de ofrecer á vuestros piés. Recibióle ella con la mayor frialdad, y con cierto aire de desprecio, sin dignarse ni aun de responder una sola palabra á su cumplimiento.

No por eso se acobardó nuestro autor, el cual, aprovechando aquella ocasion para distribuir otros papeles, dió uno á Casimiro y otro á Florimunda, quienes los tomáron sin mas cortesía ni ceremonias que las que habia usado Arsenia; ántes por el contrario el comediante, naturalmente muy cortes, como lo son casi todos estos señores, le insultó con chanzas picantes; pero el buen Pedro de Moya las llevó con paciencia, y no se atrevió á volverle las nueces al cántaro porque no lo pagase despues su trágica composicion. Retiróse sin decir palabra, pero á mi parecer vivamente picado del recibimiento que le habian hecho. Tengo por cierto que allá en su interior no dejaria de decir mil pestes de los comediantes como merecian; y estos, depues que él salió, comenzáron á hablar de los autores con mucho respeto. Paréceme, dijo Florimunda, que el señor Pedro de Moya no ha ido muy satisfecho de nosotros.

Y bien, señora, interrumpió Casimiro, ¿qué cuidado se os da? ¿Por ventura son dignos de nuestra atencion los autores? Si los igualaramos á nosotros, ese seria el mejor medio para echarlos á perder. Tengo bien conocidos á esos pobres diablos, y por eso mismo sé que, si los trataramos de otra manera, presto se olvidarian de lo que son, y nos perderian el respeto. Tratémoslos, pues, como esclavos, y no temamos que les apuremos la paciencia. Si enfadados se retiraren de nosotros algun tiempo, no durará mucho : la manía de escribir les hará presto volver á

buscarnos, y darán gracias á Dios si nos dignamos de representar sus obras. Tienes mucha razon, dijo entónces Arsenia : solamente perdemos aquellos autores cuya fortuna labramos con nuestra habilidad, pues luego que los hemos acreditado y puesto en parage de que tengan que comer, se dan á la ociosidad, y ya no quieren trabajar; pero al fin la compañía se consuela, y el público tiene ménos que padecer.

Aplaudiéron todos este parecer, y quedáron en que los autores, á pesar de lo mal que los trataban los comediantes, siempre les estaban muy obligados, porque les eran deudores de todo lo que tenian. Así los abatian los histriones, haciéndolos inferiores á ellos, y ciertamente no podian despreciarlos mas.

CAPITULO XII.

Toma Gil Blas inclinacion al teatro, entrégase enteramente á los pasatiempos de la vida cómica, y dentro de poco se disgusta de ella.

Los convidados se quedáron hablando sobre mesa hasta que llegó la hora de ir al teatro, y entónces marcháron todos á él. Seguílos, y ví tambien la comedia que se representó aquel dia, la que me gustó de manera, que hice ánimo de no perder ninguna. Así me fuí insensiblemente acostumbrando á los actores : á tanto llega la fuerza de la costumbre. Llevábanme particularmente la atencion aquellos que hacian mas gestos y daban mas gritos en las tablas, y no era yo el único de este gusto.

No me causaba ménos agrado la discrecion de las piezas que el modo de representarlas. Algunas verdaderamente me embelesaban : sobre todo aquellas en que se dejaban ver á un mismo tiempo en el teatro todos los cardenales, ó los doce pares de Francia. Sabia de memoria muchos pasos de aquellos incomparables poemas. Acuérdome de que en dos dias aprendí toda entera una comedia famosa, intitulada : *La reina de las flores*. La Rosa era la reina, que tenia por confidenta á la Violeta, y por escudero al Jazmin. No habia para mí obras mejores que las parecidas á estas, persuadido de que daban mucho honor á nuestra nacion.

No me contentaba con adornar mi memoria con los trozos mas selectos de estas bellas producciones dramáticas, sino que tambien me apliqué á perfeccionar el gusto, y para conseguirlo con acierto escuchaba con la mayor atencion el parecer de los comediantes. Si alababan una pieza, yo la estimaba, y despreciaba todas aquellas de que les oia hablar mal. Pareciame que eran tan inteligentes en piezas teatrales como los diaman-

tistas en piedras preciosas. Sin embargo, observé que la tragedia de Pedro de Moya fué muy aplaudida, aunque ellos habian pronosticado que todos la silbarian. Pero no bastó esta experiencia para que su crítica se me hiciese sospechosa; y ántes quise creer que el público carecia de gusto y discernimiento, que dudar de la infalibilidad de la compañía. No obstante, me aseguraban todos que ordinariamente eran recibidas con aplausos aquellas comedias nuevas de que los actores formaban mal concepto, y por el contrario, silbadas casi todas las que ellos mas celebraban. Decíanme que era regla general suya hablar siempre mal de las obras, y me citaban mil ejemplares de algunas que habian desmentido sus decisiones. Todo esto fué menester para que al cabo me desengañase.

No se me olvidará jamas lo que sucedió un dia en que se representó una comedia nueva [1]. Habíales parecido á los comediantes fria y fastidiosa, adelantándose á pronosticar que el auditorio no la veria concluir. Con esta preocupacion representáron la primera jornada, que mereció grandes aplausos. Admirólos mucho esto. Representáron la segunda, la cual aun fué mas aplaudida que la primera. Y he aquí á todos mis pobres actores atónitos. ¡Como diablos es esto! exclamaba Casimiro: esta comedia adquiere fama. Representáron la tercera, que fué sin comparacion mas celebrada que las otras dos. Yo no lo entiendo, dijo Ricardo: cuando creíamos que esta pieza no lograria aceptacion, todos la aplauden. Señores, dijo entónces un cómico ingenuamente, la causa es porque hay en ella mil gracias y rasgos ingeniosos que nosotros no habiamos comprendido.

Desde entónces dejé de tener á los comediantes por buenos jueces, y me hice justo apreciador de su mérito. Ellos mismos acreditaban con cuanta razon la gente les afeaba varias ridiculeces. Veía yo claramente que los aplausos nada merecidos tenian echados á perder tanto á los cómicos como á las cómicas, los cuales, considerándose como personas de suma importancia, y objetos dignos de admiracion, estaban persuadidos de que hacian gran favor al público en divertirle. Dábanme muy en rostro sus defectos; mas, por mi desgracia, su modo de vivir llegó á gustarme demasiado, y así me ví metido de piés á cabeza en el desenfreno y en la disolucion. Ni podia ser otra cosa. Todas sus conversaciones eran perniciosas á la juventud, y nada veía en ellos que no contribuyese á estragarme. Aun cuando no supiera yo todo lo que pasaba en las casas de Constancia, Casilda y las demas comediantas, bastaba para perderme lo que estaba viendo en la de Arsenia. Ademas de aquellos señores ya viejos de que hablé ántes, concurrian á ella varios elegantes, y no pocos

[1] Esta fué *El amor al uso*, de don Antonio de Solis.

hijos de familia, que encontraban en los usureros todo el dinero que habian menester para arruinarse. Alguna vez recibian tambien á ciertos agentes de quienes se servian, los cuales, en vez de ser pagados por su trabajo, les pagaban á ellas porque se dejasen servir.

Florimunda vivia pared por medio de Arsenia, y todos los dias comian y cenaban juntas. Estaban las dos tan unidas que causaba admiracion á las gentes ver tanta armonía entre cortesanas, y se creía que tarde ó temprano se romperia su amistad por algun obsequiante; pero conocian mal á tan perfectas amigas, porque era muy íntima su union : en lugar de ser zelosas como las demas mugeres, hacian vida comun. Gustaban mas de repartir entre sí los despojos de los hombres, que de disputarse neciamente sus amorosos suspiros.

Laura, á ejemplo de estas dos ilustres compañeras, aprovechaba tambien el tiempo, no dejando malograr lo mas florido de sus años. Habíame ella dicho que veria mil lindezas, y no me engañó. Con todo eso, yo no hacia el zeloso, por haberle prometido que procuraria adoptar el espíritu de la compañía. Disimulé por algun tiempo, contentándome con preguntarle el nombre de los sugetos con quienes la veia á solas en conversacion; pero siempre me respondia que era un tio ó un primo carnal suyo. ¡Oh, y cuanta multitud de parientes tenia! Su familia debia ser mas numerosa que la del rey Príamo[1]. Mas no era negocio de atenerse únicamente á su infinita parentela: hacia tambien sus salidas fuera del árbol genealógico, y no se olvidaba de ir de cuando en cuando á representar el papel de señora viuda en casa de la vieja de antaño. En fin, Laura, por dar al lector una idea cabal de su persona, era tan jóven, tan linda y tan alegre como su ama, excepto que esta divertia al pueblo públicamente, y la criada solo lo hacia en secreto. Yo cedí al torrente, y por espacio de tres semanas me entregué á todo género de placeres y pasatiempos; pero debo decir que en medio de ellos me sentia atormentado de crueles remordimientos, efecto de mi educacion, que llenaban de amargura todas mis delicias. No triunfó la disolucion de tan saludables remordimientos : al contrario, eran mayores cuanto mas me abandonaba á mis desórdenes. Comenzáron estos á causarme horror, gracias á mi natural complexion. ¡ Ah desventurado! me decia yo á mí mismo: ¿ es esto lo que esperaba de tí tu familia? No te bastaba haberla engañado tomando otra carrera que la de preceptor? El verte precisado á servir ¿ te dispensa de cumplir con las leyes de hombre de bien? ¿Parécete

[1] Ultimo rey de Troya, de quien se dice tuvo hasta cincuenta hijos habidos con varias esposas: de una sola diez y nueve varones y doce hembras. Y conoció de ellos una numerosísima descendencia.

que te puede ser de algun provecho el vivir entre gente tan viciosa? En unos reina la invidia, la ira y la avaricia; el pudor y la vergüenza están desterrados de otros; estos se entregan á la intemperancia y á la pereza; aquellos al orgullo y á la insolencia. Esto se acabó: no quiero vivir mas con los siete pecados capitales.

LIBRO CUARTO.

CAPITULO I.

No pudiendo Gil Blas acomodarse á las costumbres de los comediantes, se sale de casa de Arsenia, y halla mejor conveniencia.

Un tantico de honor y de religion que conservaba todavía en medio de tan estragadas costumbres me obligó no solo á dejar á Arsenia, sino tambien á romper toda comunicacion con Laura, á quien sin embargo no podia ménos de amar, aun conociendo que me hacia mil infidelidades. Dichoso aquel que sabe aprovecharse de ciertos momentos en que la razon viene á turbar los ilícitos embelesos que la tienen obcecada. Amaneció, pues, una mañana, muy dichosa para mí, en la cual hice mi hatillo, y sin contar con Arsenia, que, si va á decir verdad, casi nada me debia de mi salario, ni despedirme de mi querida Laura, salí de aquella casa, en que solo se respiraba libertinage. Premióme inmediatamente el cielo está buena obra, pues encontrando al mayordomo de mi difunto amo don Matías, le saludé, y él, conociéndome al instante, me preguntó á quien servia. Respondíle que habia estado un mes en casa de Arsenia, cuyas costumbres desenvueltas no me cuadraban, y que en aquel mismo punto voluntariamente acababa de dejarla por salvar mi inocencia. El mayordomo, como si de suyo fuera hombre escrupuloso, aprobó mi delicadeza, y me dijo que, pues yo era un mozo tan honrado, queria él mismo buscarme una buena conveniencia. Cumplió puntualmente su palabra, y en aquel mismo dia me acomodó con don Vicente de Guzman, de cuyo mayordomo él era grande amigo.

No podia entrar en mejor casa; y así nunca me arrepentí de haber estado en ella. Era don Vicente un caballero ya anciano y muy rico, que habia muchos años vivia feliz sin pleitos y sin muger, porque los médicos le habian privado de la suya queriéndola curar de una tos, que verosímilmente la dejaria vivir

mas largo tiempo si no hubiera tomado sus remedios. No pensó jamas en volverse á casar, dedicándose enteramente á la educacion de Aurora su hija única, que entraba entónces en los veinte y seis años, y era una señorita completa. Juntaba á su hermosura poco comun un entendimiento despejado, y grande instruccion. Su padre era hombre de poco talento; pero tenia el de saber gobernar su casa. Solo le hallaba yo un defecto, que á los viejos se les debe perdonar: gustaba mucho de hablar, sobre todo de guerras y batallas. Si por una desgracia se tocaba esta tecla en su presencia, luego sonaba en su boca la trompeta heróica, y se tenian por muy afortunados los oyentes si se contentaba con embocarles la relacion de tres batallas y dos sitios. Como habia militado las dos terceras partes de su vida, era su memoria un manantial inagotable de funciones y hazañas militares, que no siempre se oian con el gusto con que él las relataba. Á esto se añadia que era muy prolijo, sobre ser un poco tartamudo, con lo cual sus relaciones se hacian en extremo desagradables. En lo demas no era fácil encontrar un señor de mejor carácter. Siempre de igual humor, nada testarudo ni caprichoso; cosa verdaderamente rara en un hombre de su clase. Aunque gobernaba su hacienda con juicio y economía, se trataba muy decentemente. Componíase su familia de varios criados, y de tres criadas que servian á Aurora. Conocí desde luego que el mayordomo de don Matías me habia colocado en una buena casa, y solamente pensé en el modo de conservarme en ella. Apliquéme á conocer bien el terreno, y á estudiar el genio é inclinaciones de todos: arreglé despues mi conducta por este conocimiento, y en poco tiempo logré tener en mi favor al amo y á todos mis compañeros.

Habíase pasado casi un mes desde mi entrada en casa de don Vicente, cuando se me figuró que su hija me distinguia entre los demas criados. Siempre que me miraba me parecia observar en sus ojos cierto agrado que no advertia en ella cuando miraba á los otros. Á no haber tratado yo con elegantes y comediantes, nunca me hubiera pasado por la imaginacion que Aurora pensase en mí; pero me habian abierto los ojos aquellos señores mios, en cuya escuela no siempre estaban en el mejor predicamento aun las damas de la mas alta esfera. Si hemos de dar crédito á algunos histriones, me decia yo á mí mismo, tal vez suelen venir á las señoras mas distinguidas ciertas fantasías, de las cuales saben ellas aprovecharse. ¿Qué sé yo si mi ama tendrá de estos caprichos? Pero no, añadia inmediatamente, no puedo persuadirme tal cosa: no es esta señorita una de aquellas Mesalinas[1] que, olvidadas de la noble altivez que les infunde su

[1] Llámanse Mesalinas á las impúdicas, porque Valeria Mesalina, muger del

nacimiento, se rinden á la indecencia de humillarse hasta el polvo, y se deshonran á sí mismas sin rubor. Será quizá una de aquellas virtuosas, pero tiernas y amorosas doncellas, que, sin traspasar los límites que la virtud prescribe á su ternura, no hacen escrúpulo de inspirar, ni de sentir ellas mismas una pasion delicada que las entretiene sin peligro.

Este era el juicio que yo formaba de mi ama, sin saber precisamente á qué atenerme. Miéntras tanto, siempre que me veía, no dejaba de sonreirse y alegrarse : de manera que sin pasar por necio podia cualquiera creer tan bellas apariencias, y por lo mismo no hallé medio de impedir que me sedujesen. Consentí, pues, en que Aurora estaba muy prendada de mi mérito, y comenzé á considerarme como uno de aquellos criados afortunados á quienes el amor hace dulcísima la servidumbre. Para mostrarme en cierto modo ménos indigno del bien que parecia querer proporcionarme la fortuna, empezé á cuidar del aseo de mi persona mas de lo que habia cuidado hasta allí. Gastaba todo mi dinero en comprar ropa blanca, aguas de olor y pomadas. Lo primero que hacia por la mañana, luego que me levantaba de la cama, era lavarme, perfumarme bien, y vestirme con todo el aseo posible, para no presentarme con desaliño á mi ama en caso que me llamase. Con este cuidado de componerme, y con otros medios que empleaba para agradar, me lisonjeaba de que no tardaria mucho en declararse mi ventura.

Entre las criadas de Aurora habia una que se llamaba la Ortiz. Era una vieja que hacia mas de veinte años que servia en casa de don Vicente. Habia criado á su hija, y conservaba todavía el título de dueña, aunque ya no ejercia aquel penoso empleo. Por el contrario, en lugar de vigilar las acciones de Aurora, como lo hacia en otro tiempo, entónces solo atendia á ocultarlas, con lo cual gozaba toda la confianza de su ama. Una noche, habiendo buscado la dueña ocasion de hablarme, sin que nadie pudiese oirnos, me dijo en voz baja que, si yo era prudente y callado, bajase al jardin á media noche, donde sabria cosas que no me disgustarian. Respondíle, apretándole la mano, que sin falta alguna bajaria, y prontamente nos separámos para no ser sorprendidos. Ya no dudé entónces de ser yo el objeto del cariño de Aurora. ¡Oh, y qué largo se me hizo el tiempo hasta la cena, sin embargo de que siempre se cenaba temprano, y desde la cena hasta que mi amo se recogió! Parecíame que aquella noche todo se hacia en casa con extraordinaria lentitud. Y para aumento de mi fastidio, cuando don Vicente se retiró á

emperador de Roma Claudio, fué tal vez la mas disoluta, impúdica y desenfrenada de que hace mencion la historia. Fué muerta con uno de sus amantes de órden de su marido el año 46 de la era cristiana.

su cuarto, en vez de pensar en dormirse, se puso á repetirme sus campañas de Portugal con que tanto me habia machacado. Pero lo que jamas habia hecho, y lo que precisamente guardó para regalarme aquella noche, fué irme nombrando uno por uno todos los oficiales que se habian hallado en ellas, refiriéndome al mismo tiempo las hazañas de cada cual. No puedo ponderar cuanto padecí en estarle oyendo hasta que concluyó. Al fin acabó de hablar y se metió en la cama. Retiréme inmediatamente al cuarto donde estaba la mia, y del que se bajaba por una escalera secreta al jardin. Untéme de pomada todo el cuerpo; púseme une camisola limpia bien perfumada; y nada omití de cuanto me pareció podia contribuir á fomentar el capricho que me habia figurado en mi ama, con lo que fuí al sitio de la cita.

No encontré en él á la Ortiz, y juzgué que, cansada de esperarme, se habia vuelto á su cuarto, lo que me hizo perder todas mis esperanzas. Eché la culpa á don Vicente, y cuando estaba dando al diablo sus campañas, dió el relox, conté las horas, y ví que no eran mas que las diez. Tuve por cierto que el relox andaba mal, creyendo imposible que no fuese ya por lo ménos la una de la noche; pero estaba tan engañado, que un cuarto de hora despues volví á contar las diez de otro relox. ¡Bravo! dije entónces entre mí: todavía me faltan dos horas enteras de poste ó de centinela. No culparán mi tardanza. Pero ¿qué haré hasta las doce? Paseémonos en este jardin, y pensemos en el papel que debo hacer, que es para mí harto nuevo. No estoy acostumbrado á las bizarrías de las damas de distincion; solamente sé lo que se practica con las comediantas y mugercillas. Se presenta uno á ellas con familiaridad y franqueza, y les dice su atrevido pensamiento sin reparo; pero con las señoras se observa otro ceremonial. Es menester, á lo que me parece, que el galan sea cortes, complaciente, tierno y moderado, pero sin ser tímido. No ha de querer precipitar atropelladamente su fortuna: para lograrla debe esperar el momento favorable.

Así discurria yo, y así me proponia proceder con Aurora. Figurábame que dentro de poco tendria la dicha de verme á los piés de aquella amable persona, y decirle mil cosas amorosas. Con este fin traía á la memoria los pasages de las comedias que me pareció podian servirme y darme gran lucimiento en nuestra conversacion á solas. Lisonjeábame de que los aplicaria con oportunidad; y esperaba que, á ejemplo de algunos comediantes que yo conocia, pasaria por hombre de entendimiento, aunque no tuviese mas que memoria. Miéntras me ocupaba en estos pensamientos, los cuales divertian mi impaciencia con mas gusto que las relaciones militares de mi amo, oí dar las once. ¡Bueno! dije entónces; ya no me faltan mas que sesenta minutos que esperar: arménonos de paciencia. Cobré ánimo, y volvíme á recrear con

las alegres fantasías de mi imaginacion, parte paseándome, y parte sentándome en un delicioso cenador formado en el extremo del jardin. Llegó en fin la hora de mí tan deseada, es decir las doce. Pocos instantes despues se dejó ver la Ortiz, tan puntual como yo, pero ménos impaciente. Señor Gil Blas, me dijo al acercarse, ¿cuanto ha que está vmd. aquí? Dos horas, le respondí. En verdad, añadió ella riéndose, que es vmd. muy cumplido, y da gusto darle citas para estas horas. Es cierto, prosiguió ya en tono serio, que eso y mucho mas merece la dicha que le voy á anunciar. Mi ama quiere hablar á solas con vmd., y me ha mandado que le introduzca en su cuarto en donde le espera: no tengo otra cosa que decirle; lo demas es un secreto que vmd. no debe saber sino de su propia boca. Sígame á donde le conduzca; y dicho esto me cogió de la mano, y ella misma me introdujo misteriosamente en el aposento del ama por una puerta falsa de que tenia la llave.

CAPITULO II.

Como recibió Aurora á Gil Blas, y la conversacion que con él tuvo.

Hallé á Aurora vestida de trapillo, lo que no me disgustó: saludéla con el mayor respeto y con la mejor gracia que me fué posible. Recibióme con semblante risueño; hízome sentar junto á sí repugnándolo yo, y lo que mas me agradó fué que mandó á su embajadora se retirase á su cuarto y nos dejase solos. Despues de este preludio, volviéndose hácia mí, me dijo: Gil Blas, ya habrás advertido que te miro con buenos ojos, y te distingo entre todos los criados de mi padre: cuando esto no fuese bastante para hacerte conocer la particularidad con que te estimo, juzgo que no te dejará dudarlo este paso que ahora doy.

No le dí tiempo para que dijese mas. Parecióme que como hombre discreto debia respetar su pudor, y no darle lugar á mayor explicacion. Levantéme enagenado, y arrojándome á sus piés como un héroe de teatro que se arrodilla ante su princesa, exclamé en tono declamatorio: ¡Ah, señora! ¿me habré engañado? ¿se dirigen á mí vuestras palabras? ¿será posible que Gil Blas, juguete hasta aquí de la fortuna y el desecho de toda la naturaleza, sea tan venturoso que haya podido inspiraros afectos... Baja un poco la voz, me dijo sonriéndose mi ama, por no despertar á las criadas que duermen en el cuarto vecino. Levántate, vuelve á sentarte, y escúchame hasta que acabe sin interrumpirme. Sí, Gil Blas, prosiguió volviendo á su afable seriedad: es cierto que te estimo, y en prueba de ello voy á fiarte un secreto, del cual pende el sosiego de mi vida. Sabe que amo á un caballerito mozo, galan, airoso y de ilustre nacimiento, llamado don Luis

Pacheco. Le veo algunas veces en el paseo y en la comedia; pero nunca le he hablado. Ignoro su carácter, y tambien cuales son sus prendas, si buenas ó malas. Esto quisiera saberlo puntualmente, para lo cual necesito de un hombre sagaz y sincero, que, informándose bien de sus costumbres, sepa darme una cuenta fiel de ellas. He puesto los ojos en tí con preferencia á los demas criados, persuadida de que nada arriesgo en darte este encargo. Espero que le desempeñarás con tanto sigilo y cautela, que nunca tendré motivo para arrepentirme de haberte escogido por depositario de mi mas íntima confianza.

Calló mi señorita para oir mi respuesta. Al principio me turbé algun tanto, conociendo mi necio engaño; pero volviendo prontamente en mí, y venciendo la vergüenza que causa siempre la temeridad cuando sale con desgracia, supe mostrarle un zelo tan vivo, y un ardor tan grande en todo lo que fuese servirla y complacerla, que si no alcanzó para desimpresionarla del mal concepto que pudo haberle hecho formar mi atrevida presuncion, bastaria por lo ménos para que conociese que yo sabia enmendar muy bien una necedad. Pedíle no mas que dos dias de tiempo para poderle dar razon puntual de don Luis, los que me concedió; y llamando ella misma á la Ortiz, esta me volvió á conducir al jardin, diciéndome con cierto aire burlon al despedirse: Buenas noches, Gil Blas; no te volveré á encargar otra vez que no dejes de acudir temprano al sitio de la cita, porque ya está vista tu puntualidad.

Volvíme á mi cuarto, no sin algun pesar de ver frustrado mi pensamiento. Con todo eso tuve bastante juicio para consolarme y conocer que me tenia mas cuenta ser el confidente que el amante de mi ama. Ofrecióseme tambien que esto podia hacerme hombre, pues los medianeros de amor eran regularmente bien recompensados por su trabajo: reflexiones que me divirtiéron y consoláron, y fuíme á acostar con firme resolucion de obedecer y servir á mi ama en cuanto exigiese de mí. Levantéme al dia siguiente, y salí de casa á desempeñar mi encargo. No era difícil saber donde vivia un caballero tan conocido como don Luis. Tomé al instante informes de él en la vecindad; pero los sugetos á quienes me dirigí no pudiéron satisfacer del todo mi curiosidad. Esto me obligó á hacer nuevas averiguaciones el dia siguiente, y fuí mas afortunado que en el anterior. Encontré casualmente en la calle á un mozo á quien yo conocia; detuvímonos á hablar, y en aquel punto se llegó á él uno de sus amigos, y le dijo que le habian despedido de casa de don José Pacheco, padre de don Luis, por haberle acusado de que se habia bebido un barril de vino. No perdí una ocasion tan oportuna para saber cuanto deseaba, lo que conseguí á fuerza de preguntas; de manera que volví á casa muy contento porque ya podia cumplir la palabra que habia dado á mi señorita, con quien habia quedado

de acuerdo que volveria á verla en el mismo sitio, y de la misma manera que la noche antecedente. No estuve en esta tan inquieto como en la primera: léjos de impacientarme con las prolijas relaciones de mi amo, yo mismo le saqué la conversacion de sus combates. Esperé á que fuese media noche con la mayor tranquilidad del mundo, y no me moví hasta que conté bien las doce de todos los relojes que se podian oir desde casa. Entónces bajé con mucho sosiego al jardin, sin pensar en perfumes ni en pomadas, pues hasta en esto me corregí.

Encontré ya á la fiel dueña en el sitio mismo, y la taimada me dijo con algo de socarronería: En verdad, Gil Blas, que hoy ha rebajado mucho tu puntualidad. No le respondí palabra, fingiendo que no la oía, y ella me condujo al cuarto donde Aurora me estaba esperando. Preguntóme luego que me vió si me habia informado bien acerca de don Luis, y si habia averiguado muchas cosas. Sí, señora, le respondí; tengo con que satisfacer vuestra curiosidad. En primer lugar os diré que muy en breve marcha á Salamanca á concluir sus estudios. Segun lo que me han dicho es un señorito lleno de honor y probidad; y en cuanto al valor, no le puede faltar, pues es caballero y Castellano. Fuera de eso, es un mozo entendido y de bellos modales; pero lo que quizá os dará poco gusto, y que sin embargo no puedo ménos de deciros, es que vive algo demasiado á la moda de los señoritos modernos, quiero decir, que es un grandísimo libertino. ¿Creerá vmd. que, siendo tan jóven como es, ha tenido ya amistad con dos comediantas? ¿Qué es lo que me dices? exclamó Aurora. ¡Dios mio, y qué costumbres! Pero dime, Gil Blas, ¿estás bien cierto de que tiene una vida tan licenciosa? ¿Como si estoy cierto? le respondí: no hay cosa mas segura. Todo me lo ha contado un criado de su casa, que fué despedido de ella esta mañana; y ya se sabe que los criados son muy veraces siempre que se trata de publicar los defectos de sus amos. Fuera de eso, el tal don Luis es muy amigo de don Alejo Seguier, de don Antonio Centelles, y de don Fernando de Gamboa, prueba constante de su disolucion. Basta, Gil Blas, dijo suspirando mi pobre señorita: en fuerza de tu informe comienzo desde ahora á combatir mi indigno amor. Aunque habia echado ya profundas raices en mi corazon, no desconfio de arrancarle de él. Vete, prosiguió, y admite en premio de tu trabajo esta corta demostracion de mi agradecimiento. Al decir esto me puso en la mano un bolsillo, que ciertamente no estaba vacío, añadiendo: Solo te encargo que guardes bien el secreto que he confiado á tu silencio.

Aseguréle que en este particular podia vivir sin el menor recelo, porque yo era el Harpócrates[1] de los criados confidentes. Dicho

[1] Entre los antiguos era el dios del silencio.

esto me retiré impacientísimo por saber lo que contenia el bolsillo. Abríle, y hallé en él veinte doblones. Luego se me ofreció que sin duda habria sido Aurora mas liberal conmigo si yo le hubiera dado otra noticia mas agradable, cuando pagaba con tanta generosidad una que le habia causado tanto disgusto. Me pesó de no haber imitado á los escribanos y alguaciles que disfrazan á veces la verdad; y me enfadé mucho contra mi tontería por haber sufocado en su nacimiento un amor que con el tiempo podia producirme grandísimas utilidades si yo no hubiera hecho un necio alarde de ser sincero; pero al fin me consolé con los veinte doblones, que me recompensaban ventajosamente de lo que habia gastado tan sin venir al caso en pomadas y perfumes.

CAPITULO III.

De la gran mutacion que sobrevino en casa de don Vicente, y de la extraña determinacion que el amor hizo tomar á la bella Aurora.

Poco despues de esta aventura se sintió malo don Vicente. Sobre ser de una edad bastante avanzada, los síntomas de su enfermedad eran tan violentos, que desde luego se temiéron funestas resultas. Llamóse á los dos mas famosos médicos de Madrid; uno era el doctor Andres, y el otro el doctor Oquendo. Pulsáron atentamente al doliente; y despues de una exacta observacion conviniéron entrambos en que los humores estaban en una preternatural fermentacion y movimiento. En solo esto fuéron de un parecer, y estuviéron discordes en todo lo demas. El uno queria que se purgara el enfermo aquel mismo dia, y el otro opinaba que la purga se dilatase. El doctor Andres decia que, por lo mismo que los humores estaban en una violenta agitacion de flujo y reflujo, se les habia de expeler aunque crudos con purgantes, ántes que se fijasen en alguna parte noble y principal. Oquendo opinaba, por el contrario, que, estando todavía incoctos y crudos los humores, se debia esperar á que madurasen ántes de recurrir á los purgantes. Pero ese método, replicaba el otro, es directamente opuesto al que nos enseña el príncipe de la medicina : Hipócrates advierte que se debe purgar al principio de la enfermedad y desde los primeros dias de la mas ardiente calentura, diciendo en términos expresos que se ha de acudir prontamente con la purga cuando los humores están en *orgasmo*, es decir, en su mayor agitacion. ¡Oh! en eso está vuestra equivocacion, repuso Oquendo : Hipócrates no entiende por la voz *orgasmo* la agitacion violenta, sino mas bien la madurez de los humores.

Acaloráronse nuestros doctores en esta disputa. El uno recitó el texto griego, y citó todos los autores que le explicaban como

él. El otro se fiaba en la traduccion latina, empeñándose con mayor calor, y tomando el asunto en tono mas alto. ¿A cual de los dos se habia de creer? Don Vicente no era hombre que pudiese resolver aquella cuestion; pero hallándose precisado á elegir una de las dos opiniones, adoptó la del que habia echado al otro mundo mas enfermos, quiero decir, la del mas viejo. Viendo esto el doctor Andres, que era el mas mozo, se retiró; pero no sin decir primero cuatro pullas bien picantes al mas anciano sobre su *orgasmo*; y he aquí que quedó triunfante Oquendo; y como seguia los mismos principios que el doctor Sangredo, hizo sangrar copiosamente al enfermo, esperando para purgarle á que los humores estuviesen cocidos; pero la muerte, que temió quizá que una purga, tan sabiamente diferida, no le quitase la presa que ya tenia agarrada, impidió la coccion, y se llevó á mi pobre amo. Tal fué el fin del señor don Vicente, que perdió la vida porque su médico no sabia el griego.

Despues de haber hecho Aurora á su padre las exequias correspondientes á un hombre de su distinguido nacimiento, entró en la administracion de todo lo que tocaba á la casa. Dueña ya de su voluntad, despidió algunos criados, remunerándolos en proporcion de su lealtad y méritos. Hecho esto se retiró á una quinta que tenia á las márgenes del Tajo, entre Sacedon y Buendía. Yo fuí uno de los que permaneciéron con ella, y la siguiéron á la aldea. No solo eso, sino que tambien tuve la fortuna de que necesitase de mí. No obstante el fiel informe que yo le habia dado de don Luis, todavía le amaba, ó por mejor decir, no pudiendo con todos sus esfuerzos vencer la violencia del amor, se habia dejado llevar de su impulso. Como ya no necesitaba tomar precauciones para hablarme á solas, me dijo un dia suspirando: Gil Blas, yo no puedo olvidar á don Luis: por mas que hago para desecharle del pensamiento, se me representa siempre, no ya como tú me le pintáste encenagado en los vicios, sino como yo quisiera que fuese, tierno, amoroso y constante. Enternecióse al decir estas palabras, y no pudo reprimir algunas lágrimas. Tambien á mí me faltó poco para llorar: tanto fué lo que me conmovió su llanto. Ni podia hacerle mejor la corte que mostrándome afligido de su pena. Veo, amigo Blas, continuó enjugándose sus hermosos ojos, veo tu buen corazon, y estoy muy satisfecha de tu zelo, que prometo recompensar bien. Nunca mas que ahora me ha sido necesario tu auxilio. Voy á descubrirte el pensamiento que ocupa en este instante mi atencion: sin duda te parecerá extravagante y caprichoso. Has de saber que quiero ir cuanto ántes á Salamanca, donde he pensado disfrazarme de caballero bajo el nombre de don Felix, y hacer conocimiento con Pacheco, de modo que llegue á ganar su amistad y confianza. Hablaréle frecuentemente de doña Aurora de Guzman, suponiéndome primo suyo, y como es natural

que desée conocerla, aquí es donde yo le aguardo. Nosotros tendrémos en Salamanca dos posadas, en una haré el papel de don Felix, y en la otra el de doña Aurora: y dejándome ver de don Luis unas veces vestida de hombre y otras de muger, espero traerle al fin que me he propuesto. Confieso, añadió ella misma, que es muy extraño mi proyecto; pero la pasion que me arrastra, y la inocente intencion con que camino, acaban de cegarme sobre el paso á que me quiero arriesgar.

Yo era del mismo parecer que Aurora en cuanto á la extravagancia del designio, que creia muy insensato. Sin embargo, aunque le tenia por tan contrario á la razon, me guardé muy bien de hacer el pedagogo, ántes si comenzé á dorar la píldora, y me esforzé á querer persuadir que, en vez de ser una idea disparatada, era una delicada invencion de ingenio que no podia traer consecuencia. No me acuerdo ya cuanto le dije para convencerla de esto; pero cedió á mis persuasiones, porque á los amantes siempre les agrada que se celebren y aplaudan sus mas locos desvaríos. En fin, convinímos los dos en que esta temeraria empresa la debiamos mirar como una especie de comedia burlesca inventada para divertirnos, en la cual solo habia de pensar cada uno en representar bien su papel. Escogímos los actores entre las gentes de la casa, y repartímos á cada cual el suyo. Todos le admitiéron sin quejarse ni hacer esguinces, porque no eramos comediantes de profesion. A la señora Ortiz se le encomendó el de tia de doña Aurora, señalándosele un criado y una doncella, y habia de llamarse doña Jimena de Guzman. A mí me tocaba el de ayuda de cámara de doña Aurora, que habia de disfrazarse de caballero; y una de las criadas, disfrazada de page, le habia de servir separadamente. Arreglados así los papeles, nos restituímos á Madrid, donde supímos se hallaba todavía don Luis, pero disponiendo su viage á Salamanca. Dímos órden para que se hiciesen cuanto ántes los vestidos que habiamos menester, á fin de usar de ellos en tiempo y lugar; y hechos que fuéron se dobláron y metiéron en diferentes baules; y dejando al mayordomo el cuidado de la casa, marchó doña Aurora en un coche de colleras, tomando el camino del reino de Leon, acompañada de todos los que entrabamos en la comedia.

Ibamos atravesando por Castilla la Vieja, cuando se rompió el eje del coche, entre Avila y Villaflor, á trescientos ó cuatrocientos pasos de una quinta que se dejaba ver al pié de una montaña. Veíamonos muy apurados porque se acercaba la noche; pero un aldeano que acertó á pasar por allí nos sacó de aquel conflicto. Informónos de que aquella quinta era de una tal doña Elvira, viuda de don Pedro Pinares, y fué tanto el bien que dijo de aquella señora, que mi ama se determinó á enviarme á suplicarle de su parte se sirviese recogernos en su casa por aquella noche.

No desmintió doña Elvira el informe del aldeano; bien es verdad que yo desempeñé mi comision de tal modo que la hubiera inclinado á recibirnos en su quinta, aun cuando no hubiera sido la señora mas agasajadora del mundo: me recibió con mucha afabilidad, y respondió á mi súplica en los términos que yo deseaba. Pasámos todos á la quinta tirando las mulas el coche con el mayor tiento que se pudo. Encontrámos á la puerta á la viuda de don Pedro, que salió cortesanamente al encuentro de mi ama. Paso en silencio los recíprocos cumplimientos que ambas se hiciéron; solo diré que doña Elvira era una señora ya de edad avanzada, pero á quien ninguna muger del mundo excedia en desempeñar noblemente las obligaciones de la hospitalidad. Condujo á doña Aurora á un magnífico cuarto, donde, dejándola en libertad para que descansase, fué á dar disposiciones hasta sobre las cosas mas menudas tocantes á nosotros. Hecho esto, luego que estuvo dispuesta la cena mandó se sirviese en el cuarto de Aurora, donde las dos se sentáron á la mesa. No era la viuda de don Pedro una de aquellas personas que no saben obsequiar en un convite manteniéndose en él con un aire enfadosamente grave, silencioso y pensativo; ántes bien era de genio jovial, y sabia mantener siempre grata la conversacion. Explicábase noblemente con frases escogidas y adecuadas; yo admiraba su talento y el modo fino y delicado con que expresaba sus pensamientos, lo que me tenia embelesado, y no ménos encantada se manifestaba Aurora. Se cobráron las dos una estrecha amistad, y quedáron de acuerdo en mantenerla correspondiéndose por cartas. Nuéstro coche no podia estar compuesto hasta el dia siguiente, y era muy natural que no pudiesemos salir hasta muy tarde, por lo que nos detuvímos todo aquel dia en la misma quinta. Á nosotros se nos sirvió tambien una cena muy abundante, y así dormímos todos tan bien como habiamos cenado.

Al dia siguiente descubrió mi ama nuevo fondo y nuevas gracias en la conversacion de doña Elvira. Comiéron las dos en una sala en que habia muchas pinturas, entre las cuales sobresalia una, cuyas figuras estaban pintadas con la mayor propiedad, y que ofrecia á la vista un asunto verdaderamente trágico. Era un caballero muerto, tendido en tierra, bañado en su misma sangre, cuyo semblante parecia que, aun despues de muerto, estaba amenazando. Cerca de él se dejaba ver tendido tambien el cadáver de una dama jóven, aunque en diferente actitud, atravesado el pecho con una espada, y cuando se representaba exhalando el último aliento tenia clavados los ojos en un jóven, que expresaba tener un mortal dolor de perderla. El pincel habia representado tambien en aquel lienzo otra figura, que no llamaba ménos la atencion. Era un anciano de grave, hermoso y venerable aspecto, que, conmovido vivamente de los funestos objetos

que se le presentaban á la vista, no se manifestaba ménos afligido que el jóven. Podríase decir que aquellas imágenes sangrientas excitaban en el mozo y en el anciano iguales movimientos, pero causando en los dos diferentes impresiones. El viejo, poseido de una profunda tristeza, parecia estar abatido enteramente de ella; mas en el mozo se echaba de ver el furor mezclado con la afliccion. Todos estos afectos estaban tan vivamente expresados, que no nos cansabamos de ver y admirar aquel cuadro. Preguntó mi ama qué suceso ó qué historia representaba aquella pintura. Señora, le respondió doña Elvira, es una pintura fiel de las desgracias de mi familia. Esta respuesta picó tanto la curiosidad de Aurora, y manifestó un deseo tan vehemente de saber mas, que la viuda de don Pedro no pudo dispensarse de prometerle la satisfaccion que deseaba. Esta promesa fué hecha á presencia de la Ortiz, de sus dos compañeras y mia; todos cuatro nos detuvímos en la sala despues de la comida. Mi ama quiso que nos retirasemos; pero doña Elvira, que conoció nuestra gana de oir la explicacion de aquel cuadro, tuvo la benignidad de decirnos que nos quedasemos, añadiendo que la historia que iba á referir no era de aquellas que pedian secreto. Un poco despues principió su relacion en los términos siguientes.

CAPITULO IV.

EL CASAMIENTO POR VENGANZA.

NOVELA.

Rogerio, rey de Sicilia, tuvo un hermano y una hermana. El hermano, que se llamaba Manfredo, se rebeló contra él, y encendió en el reino una guerra no ménos sangrienta que peligrosa; pero tuvo la desgracia de perder dos batallas y de caer en manos del rey, quien se contentó con privarle de la libertad en castigo de su rebelion; clemencia que solo produjo el efecto de ser tenido por bárbaro en el concepto de algunos vasallos suyos, persuadidos de que no habia perdonado la vida á su hermano sino para ejercer en él una venganza lenta é inhumana. Todos los demas, con mayor fundamento, atribuían á sola su hermana Matilde el duro trato que á Manfredo se le daba en la prision. Con efecto, esta princesa siempre habia aborrecido á aquel desgraciado príncipe, y no cesó de perseguirle miéntras él vivió. Murió Matílde poco despues de Manfredo, y su temprana muerte se tuvo como un justo castigo de su desapiadado corazon.

Dejó dos hijos Manfredo, ambos de tierna edad. Vaciló por

algun tiempo Rogerio sobre si les haria quitar la vida, temiendo que en edad mas avanzada no les ocurriese la idea de vengar el cruel trato que se habia dado á su padre, resucitando un partido que todavía se sentia con fuerzas para causar peligrosas turbaciones en el estado. Comunicó su pensamiento al senador Leoncio Sifredo, su primer ministro, quien, para disuadirle de aquel intento, se encargó de la educacion del príncipe Enrique, que era el primogénito, y aconsejó al rey que confiase la del mas jóven, por nombre don Pedro, al condestable de Sicilia. Persuadido Rogerio de que estos dos fieles ministros educarian á sus sobrinos con toda la sumision que á él se le debia, los entregó á su lealtad y cuidado, tomando para sí el de su sobrina Constanza. Era esta de la edad de Enrique, é hija única de la princesa Matilde. Púsole maestros que la enseñasen, y criadas que la sirviesen, sin perdonar nada para su educacion.

Tenia Sifredo una quinta distante dos leguas cortas de Palermo, en un sitio llamado Belmonte. En ella se dedicó este ministro á dar á Enrique una enseñanza, por la que mereciese con el tiempo ocupar el real trono de Sicilia. Descubrió desde luego en aquel príncipe prendas tan amables, que se aficionó á él como si no tuviera otros hijos, aunque era padre de dos niñas. La mayor, que se llamaba doña Blanca, contaba un año ménos que el príncipe, y estaba dotada de singular hermosura: la menor, por nombre Porcia, cuyo nacimiento habia costado la vida á su madre, se hallaba aun en la cuna. Enamoráronse uno de otro Blanca y Enrique luego que fuéron capaces de amar, pero no tenian libertad de hablarse á solas. Sin embargo, no dejaba el príncipe de lograr tal cual vez alguna ocasion para ello. Aprovechó tan bien aquellos preciosos momentos, que pudo persuadir á la hija de Sifredo á que le permitiese poner por obra un designio que estaba meditando. Sucedió oportunamente en aquel tiempo que Leoncio, de órden del rey, se vió precisado á hacer un viage á unas de las provincias mas remotas de la isla; y durante su ausencia mandó Enrique hacer una abertura en el tabique de su cuarto, que estaba pared por medio del de doña Blanca. Cerróla con un bastidor y tablas de madera tan ajustadas á la abertura, y pintadas del mismo color del tabique, que no se distinguia de él, ni era fácil se conociese el artificio. Un hábil arquitecto, á quien el príncipe habia confiado su proyecto, ejecutó esta obra con tanta diligencia como secreto.

Por esta puerta se introducia algunas veces el enamorado Enrique en el cuarto de doña Blanca, pero sin abusar jamas de aquella licencia. Si Blanca tuvo la imprudencia de permitir una entrada secreta en su estancia, fué no obstante confiada en las palabras que él le habia dado de que nunca pretenderia de ella

sino los favores mas inocentes. Hallóla una noche extraordinariamente inquieta y sobresaltada. Era el caso el haber sabido que Rogerio estaba gravemente enfermo, y que habia despachado una estrecha órden á Sifredó de que pasase á la corte prontamente para otorgar ante él su testamento, como gran canciller del reino. Figurábase ver á Enrique ya en el trono y temia perderle cuando se viese en aquella elevacion: este temor le causaba mucha inquietud. Tenia bañados de lágrimas los ojos cuando entró en su cuarto Enrique. Señora, le dijo, ¿qué novedad es esta? ¿cual es el motivo de esa profunda tristeza? Señor, respondió ella, no puedo ocultaros mi sobresalto. El rey vuestro tio dejará presto de vivir, y vos ocuparéis su lugar. Cuando considero lo que va á alejaros de mí vuestra nueva grandeza, confieso que me aflijo. Un monarca mira las cosas con ojos muy diversos que un amante; y aquello mismo que era todo su embeleso cuando reconocia un poder superior al suyo, apénas le hace mas que una ligera impresion en la elevacion del trono. Sea presentimiento, sea razon, siento en mi pecho movimientos que me agitan, y que no alcanza á calmar toda la confianza á que me alienta vuestra bondad: no desconfío de vuestro amor; desconfío solamente de mi ventura. Adorable Blanca, replicó el príncipe, oblíganme tus temores, y ellos justifican mi pasion á tus atractivos; pero el exceso á que llevas tus desconfianzas ofende mi amor, y (si me atrevo á decirlo) la estimacion que me debes. No, no; no pienses que mi suerte pueda separarse de la tuya; cree mas bien que tú sola serás siempre mi alegría y mi felicidad. Destierra, pues, de tí ese vano temor. ¿Es posible que quieras turbar con él estos felicísimos momentos? ¡Ah señor! replicó la hija de Leoncio, luego que vuestros vasallos os vean coronado, os pedirán por reina una princesa que descienda de una larga serie de reyes, cuyo brillante himeneo añada nuevos estados á los vuestros; y tal vez ¡ay! vos corresponderéis á sus esperanzas aun á pesar de vuestras mas firmes promesas. ¿Y porqué, repuso Enrique no sin alguna alteracion, porqué te anticipas á figurarte una idea triste de lo venidero? Si el cielo dispusiere del rey mi tio, juro que te daré la mano en Palermo á presencia de toda mi corte. Así lo prometo, poniendo por testigo todo lo mas sagrado que se conoce entre nosotros.

Aquietóse la hija de Sifredo con las protestas de Enrique; y lo restante de la conversacion se redujo á hablar de la enfermedad del rey, manifestando Enrique en este caso la bondad y nobleza de su corazon. Mostróse muy afligido del estado en que se hallaba el monarca su tio, pudiendo mas en él la fuerza de la sangre que el atractivo de la corona. Pero aun no sabia Blanca todas las desdichas que la amenazaban. Habiéndola visto el con-

destable de Sicilia á tiempo que ella salia del cuarto de su padre, un dia que él habia venido á la quinta de Belmonte á negocios importantes, quedó ciegamente prendado de ella; pidiósela á Sifredo al dia siguiente, y este se la concedió; mas sobreviniendo al mismo tiempo la enfermedad de Rogerio, se suspendió el casamiento, del que doña Blanca no habia sido sabedora.

Una mañana, al acabar Enrique de vestirse quedó singularmente sorprendido de ver entrar en su cuarto á Leoncio seguido de doña Blanca. Señor, le dijo aquel ministro, vengo á daros una noticia que sin duda os afligirá, pero acompañada de un consuelo que podrá mitigar en parte vuestro dolor. Acaba de morir el rey vuestro tio, y por su muerte quedais heredero de la corona. La Sicilia es ya vuestra. Los grandes del reino están aguardando en Palermo vuestras órdenes. Yo, señor, vengo encargado de ellos á recibirlas de vuestra boca, y en compañía de mi hija Blanca, para rendiros los dos el primero y mas sincero homenage que os deben todos vuestros vasallos. Al príncipe no le cogió de nuevo esta noticia, por estar ya informado dos meses ántes de la grave enfermedad que padecia el rey, que poco á poco iba acabando con él. Sin embargo, quedó suspenso algun tiempo; pero rompiendo despues el silencio, y volviéndose á Leoncio, le dijo estas palabras: Prudente Sifredo, te miro y te miraré siempre como á padre, y me alegraré de gobernarme por tus consejos; tú serás rey de Sicilia mas que yo. Dicho esto, se llegó á una mesa donde habia una escribania, tomó un pliego de papel, y echó en él su firma en blanco... ¿Qué haceis, señor? le interrumpió Sifredo. Mostraros mi amor y mi gratitud, respondió Enrique; y en seguida presentó á Blanca aquel papel y firma, diciéndole: Recibid, señora, esta prenda de mi fe y del dominio que os doy sobre mi voluntad. Tomóla Blanca, cubriéndose su hermosa cara de un honestísimo rubor, y respondió al príncipe: Recibo con respeto las gracias de mi rey; pero estoy sujeta á un padre, y espero que no llevaréis á mal ponga en sus manos vuestro papel, para que use de él como le aconsejare su prudencia.

Entregó efectivamente á su padre el papel con la firma en blanco de Enrique. Conoció entónces Sifredo lo que hasta aquel punto no habia descubierto su penetracion. Comprendió toda la intencion del príncipe, y le contestó diciendo: Espero que V. M. no tendrá motivo para arrepentirse de la confianza que se sirve hacer de mí, y esté bien seguro de que jamas abusaré de ella. Amado Leoncio, interrumpió Enrique, no temas que pueda llegar semejante caso: sea el que fuere el uso que hicieres de mi papel, no dudes que siempre lo aprobaré. Ahora vuelve á Palermo, dispon todo lo necesario para mi coronacion, y di á mis vasallos que voy prontamente á recibir el juramento de su

fidelidad, y á darles las mayores seguridades de mi amor. Obedeció el ministro las órdenes de su nuevo amo, y marchó á Palermo, llevando consigo á doña Blanca.

Pocas horas despues partió tambien de Belmonte el mismo Enrique, pensando mas en su amor que en el elevado puesto á que iba á ascender.

Luego que se dejó ver en la ciudad, resonáron en el aire mil aclamaciones de alegría, y entre ellas entró Enrique en palacio, donde halló ya hechos todos los preparativos para su coronacion. Encontró en él á la princesa Constanza vestida de riguroso luto, mostrándose traspasada de dolor por la muerte de Rogerio. Hiciéronse los dos sobre este asunto recíprocos cumplidos, y ambos los desempeñáron con discrecion, aunque con algo mas de frialdad por parte de Enrique que por la de Constanza, la cual, no obstante los disturbios de la familia, nunca habia querido mal á este príncipe. Ocupó el rey el trono, y la princesa se sentó á su lado en una silla puesta un poco mas abajo. Los magnates del reino se sentáron donde á cada uno segun su clase ó empleo le correspondia. Empezó la ceremonia; y Leoncio, que como gran canciller del reino era depositario del testamento del difunto rey, dió principio á ella leyéndolo en alta voz. Contenia en sustanciá que, hallándose el rey sin hijos, nombraba por succesor en la corona al hijo primogénito de Manfredo, con la precisa condicion de casarse con la princesa Constanza, y que si no queria darle la mano de esposo, quedase excluido de la corona de Sicilia, y pasase esta al infante don Pedro, su hermano menor, bajo la misma condicion.

Quedó Enrique altamente sorprendido al oir esta cláusula. No se puede expresar la pena que le causó; pero creció hasta lo sumo cuando, acabada la lectura del testamento, vió que Leoncio, hablando con todo el consejo, dijo así: Señores, habiendo puesto en noticia de nuestro nuevo monarca la última disposicion del difunto rey, este generoso príncipe consiente en honrar con su real mano á su prima la princesa Constanza. Interrumpió el rey al canciller, diciéndole conturbado: Acordaos, Leoncio, del papel que Blanca... Señor, respondió Sifredo, interrumpiéndole con precipitacion, sin darle tiempo á que se explicase mas, ese papel es este que presento al consejo. En él reconocerán los grandes del reino el augusto sello de V. M., la estimacion que hace de la princesa, y su ciega deferencia á las últimas disposiciones del difunto rey su tio. Acabadas de decir estas palabras, comenzó á leer el papel en los términos en que él mismo le habia llenado. En él prometia el nuevo monarca á sus pueblos, en la forma mas auténtica, casarse con la princeza Constanza, conformándose con las intenciones de Rogerio. Resonáron en la sala los aplausos de todos los circunstantes, diciendo: *Viva el ma-*

gnánimo rey Enrique. Como era notoria á todos la aversion que este príncipe habia tenido siempre á la princesa, temian, no sin razon, que, indignado de la condicion del testamento, excitase movimientos en el reino, y se encendiese en él una guerra civil que le desolase; pero asegurados los grandes y el pueblo con la lectura del papel que acababan de oir, esta seguridad dió motivo á las aclamaciones universales, que despedazaban secretamente el corazon del nuevo rey.

Constanza, que por su propia gloria, y guiada de un afecto de cariño, tenia en todo esto mas interes que otro alguno, se aprovechó de aquella ocasion para asegurarle de su eterno reconocimiento. Por mas que el príncipe quiso disimular su turbacion, era tanta la que le agitaba cuando recibió el cumplido de la princesa, que ni aun acertó á responderle con la cortesana atencion que exigia de él. Rindióse en fin á la violencia que él se hacia, y llegándose al oido á Sifredo, que por razon de su empleo estaba bastante cerca de su persona, le dijo en voz baja: ¿Qué es esto, Leoncio? el papel que tu hija puso en tus manos no fué para que usases de él de esa manera. Vos faltais... Acordaos, señor, de vuestra gloria, le respondió Sifredo con entereza. Si no dais la mano á Constanza, y no cumplis la voluntad del rey vuestro tio, perdióse para vos el reino de Sicilia. Apénas dijo esto se separó del rey para no darle lugar á que replicase. Quedó Enrique sumamente confuso, no pudiendo resolverse á abandonar á Blanca, ni á dejar de partir con ella la magestad y gloria del trono. Estando dudoso largo rato sobre el partido que habia de tomar, se determinó al cabo, pareciéndole haber encontrado arbitrio para conservar á la hija de Sifredo sin verse precisado á la renuncia del trono. Aparentó quererse sujetar á la voluntad de Rogerio, lisonjeándose de que, miéntras solicitaba la dispensa de Roma para casarse con su prima, granjearia á su favor con gracias á los grandes del reino, y afianzaria su poder de manera que ninguno le pudiese obligar á cumplir la condicion del testamento.

Abrazado este designio se sosegó un poco, y volviéndose á Constanza le confirmó lo que el gran canciller le habia dicho en publico; pero en el mismo punto en que hacia traicion á su propio corazon, ofreciendo su fé á la princesa, entró Blanca en la sala del consejo, adonde iba de órden de su padre á cumplimentar á la princesa, y llegáron á sus oidos las palabras que Enrique le decia. Fuera de eso, no creyendo Leoncio que pudiese ya dudar de su desgraciada suerte, le dijo, presentándola á Constanza: Rinde, hija mia, tu fidelidad y respeto á la reina tu señora, deseándole todas las prosperidades de un floreciente reinado y de un feliz himeneo. ¡Golpe terrible, que atravesó el corazon de la desgraciada Blanca! En vano se esforzó á disimular su pesar.

Demudósele el semblante encendiéndosele de repente, y pasando en un momento de incendio á palidez, con un temblor ó estremecimiento general de todo su cuerpo. Sin embargo, no entró en sospecha alguna la princesa, pues atribuyó el desórden de sus palabras á la natural cortedad de una doncella criada léjos del trato de la corte, y poco acostumbrada á ella. No sucedió lo mismo con el rey, quien perdió toda su compostura y magestad á vista de Blanca, y salió fuera de sí mismo leyendo en sus ojos la pena que la atormentaba. No dudó que, creyendo las apariencias, ya en su corazon le tuviese por un traidor. No habria sido tan grande su inquietud si hubiera podido hablarle; pero ¿como era esto posible á vista de toda la Sicilia que tenia puestos los ojos en él? Por otra parte el cruel Sifredo cerró la puerta á esta esperanza. Estuvo viendo este ministro todo lo que pasaba en el corazon de los dos amantes, y queriendo precaver las calamidades que podia causar al estado la violencia de su amor, hizo con arte salir de la concurrencia á su hija, y tomó con ella el camino de Belmonte, bien resuelto por muchas razones á casarla cuanto ántes.

Luego que llegáron á aquel sitio, le hizo saber todo el horror de su suerte. Declaróle que la habia prometido al condestable. ¡Santo cielo! exclamó trasportada de un dolor que no bastó á contener la presencia de su padre, ¡y qué crueles suplicios tenias guardados para la desgraciada Blanca! Fué tan violento su arrebato, que todas las potencias de su alma quedáron suspensas. Helado su cuerpo, frio y pálido, cayó desmayada en los brazos de su padre. Conmoviéronse las entrañas de este viéndola en aquel estado. Sin embargo, aunque sintió vivamente lo que padecia su hija, se mantuvo firme en su primera determinacion. Volvió Blanca en sí, mas por la fuerza de su mismo dolor, que por el agua con que la roció su padre. Abrió sus desmayados ojos, y viendo la priesa que se daba á socorrerla: Señor, le dijo con voz casi apagada, me avergüenzo de que hayais visto mi flaqueza; pero la muerte, que no puede tardar ya en poner fin á mis tormentos, os librará presto de una hija desdichada, que sin vuestro consentimiento se atrevió á disponer de su corazon. No, amada Blanca, respondió Leoncio, no morirás: ántes bien espero que tu virtud volverá presto á ejercer sobre tí su poder. La pretencion del condestable te da honor; pues bien sabes que es el primer hombre del estado... Estimo su persona y su gran mérito, interrumpió Blanca; pero, señor, el rey me habia hecho esperar... Hija, dijo Sifredo interrumpiéndola, sé todo lo que me puedes decir en este asunto. No ignoro el afecto con que miras á este príncipe, y ciertamente que, en otras circunstancias, léjos de desaprobarlo, yo mismo procuraria con todo empeño asegurarte la mano de Enrique, si el interes de su gloria y el del estado no le pusieran en precision de dársela á Constanza. Con esta única

é indispensable condicion le declaró por sucesor suyo el difunto rey. ¿Quieres tú que prefiera tu persona á la corona de Sicilia? Créeme, hija, te acompaño vivamente en el dolor que te aflige: con todo eso, supuesto que no podemos luchar contra el destino, haz un esfuerzo generoso. Tu misma gloria se interesa en que hagas ver á todo el reino que no fuíste capaz de consentir en una esperanza aérea: fuera de que tu pasion al rey podia dar motivo á rumores poco favorables á tu decoro; y para evitarlos el único medio es que te cases con el condestable. En fin, Blanca, ya no es tiempo de deliberar; el rey te deja por un trono, y da su mano á Constanza. Al condestable le tengo dada mi palabra: desempéñala tú, te ruego; y si para resolverte fuere necesario que me valga de mi autoridad, te lo mando.

Dichas estas palabras la dejó, dándole lugar para que reflexionase sobre lo que acababa de decirle. Esperaba que, despues de haber pesado bien las razones de que se habia valido para sostener su virtud contra la inclinacion de su corazon, se determinaria por sí misma á dar la mano al condestable. No se engañó en esto; pero ¡cuanto costó á la infeliz Blanca tan dolorosa resolucion! Hallábase en el estado mas digno de lástima: el sentimiento de ver que habian pasado á ser evidencias sus presentimientos sobre la deslealtad de Enrique, y la precision, no casándose con él, de entregarse á un hombre á quien no le era posible amar, causaban en su pecho unos impulsos de afliccion tan violentos, que cada instante era un nuevo tormento para ella. Si es cierta mi desgracia, exclamaba, ¿como es posible que yo resista á ella sin costarme la vida? Desapiadada suerte, ¿á qué fin me lisonjeabas con las mas dulces esperanzas si habias de arrojarme en un abismo de males? ¡Y tú, pérfido amante, tú te entregas á otra cuando me prometes una fidelidad eterna! ¿Has podido tan pronto olvidarte de la fe que me juráste? Permita el cielo, en castigo de tu cruel engaño, que el lecho conyugal que vas á manchar con un perjurio, se convierta en teatro de crueles remordimientos, en vez de los lícitos placeres que esperas; que las caricias de Constanza derramen un veneno en tu fementido pecho; y que tu himeneo sea tan funesto como el mio. Sí, traidor; sí, falso; seré esposa del condestable, á quien no amo, para vengarme de mí misma, y para castigarme de haber elegido tan mal el objeto de mi loca pasion. Ya que la religion no me permite darme la muerte, quiero que los dias que me quedan de vida sean una cadena de pesares y molestias. Si conservas todavía algun amor hácia mí, será vengarme tambien de tí el arrojarme á tu vista en los brazos de otro; pero si me has olvidado enteramente, podrá á lo menos gloriarse la Sicilia de haber producido una muger que supo castigar en sí misma la demasiada ligereza con que dispuso de su corazon.

En esta dolorosa situacion pasó la noche que precedió á su matrimonio con el condestable aquella infeliz víctima del amor y del deber. El dia siguiente, hallando Sifredo pronta y dispuesta á su hija á obedecerle en lo que deseaba, se dió priesa á no malograr tan favorable coyuntura. Hizo ir aquel mismo dia al condestable á Belmonte, y se celebró de secreto el matrimonio en la capilla de aquella quinta. ¡ Oh, y qué dia aquel para Blanca ! No le bastaba renunciar á una corona, perder un amante amado, y entregarse á un objeto aborrecido, sino que era menester hacerse la mayor violencia, y disimular su angustia delante de un marido naturalmente zeloso, y que le profesaba un vehementísimo cariño. Lleno de júbilo el esposo, porque era ya suya, no se apartaba un momento de su lado, y ni aun le dejaba el triste consuelo de llorar á solas sus desgracias. Llegó la noche, y con ella la hora en que á la hija de Leoncio se le aumentó la pena. Pero ¡ qué fué de ella cuando, habiéndola desnudado sus criadas, la dejáron sola con el condestable ! Preguntóle este respetuosamente cual era el motivo de aquel decaimiento en que parecia que estaba. Turbó esta pregunta á Blanca, quien fingió que se sentia indispuesta. Al pronto quedó el esposo engañado, pero permaneció poco en su error. Como verdaderamente le tenia inquieto el estado en que la veía, y la instaba á que se acostase, estas instancias, que ella interpretó mal, ofreciéron á su imaginacion la idea mas amarga y cruel; tanto, que no siendo ya dueña de poderse reprimir, dió libre curso á sus suspiros y á sus lágrimas. ¡ Oh, qué espectáculo para un hombre que pensaba haber llegado al colmo de sus deseos ! Entónces ya no puso duda en que en la afliccion de su esposa se ocultaba alguna cosa de mal agüero para su amor. Con todo eso, aunque este conocimiento le puso en términos casi tan deplorables como los de Blanca, pudo tanto consigo, que supo disimular sus rezelos. Repitió las instancias para que se acostase, dándole palabra de que la dejaria reposar quietamente todo lo que hubiese menester, y aun se ofreció á llamar á sus criadas si juzgaba que su asistencia le podia servir de algun alivio. Respondió Blanca, serenada con esta promesa, que solamente necesitaba dormir para reparar el desfallecimiento que sentia. Fingió creerla el condestable. Acostáronse los dos; y pasáron una noche muy diferente de la que concede el amor y el himeneo á dos amantes apasionados.

Miéntras la hija de Sifredo se entregaba á su dolor, andaba el condestable considerando dentro de sí qué cosa podia ser la que llenaba de amargura su matrimonio. Persuadiase que tenia algun competidor; pero cuando le queria descubrir se enredaban y confundian sus ideas, y sabia solamente que él era el hombre mas infeliz del mundo. Habia pasado con este desasosiego las

dos terceras partes de la noche cuando llegó á sus oidos un ruido confuso. Quedó sumamente sorprendido, sintiendo ciertos pasos lentos en su mismo cuarto. Túvolo por ilusion, acordándose de que él por sí habia cerrado la puerta luego que se retiráron las criadas de Blanca. Descorrió no obstante la cortina de la cama para informarse por sus propios ojos de la causa que podia haber ocasionado aquel ruido; pero habiéndose apagado la luz que habia quedado encendida en la chimenea, solo pudo oir una voz débil y ténue que llamaba repetidamente á Blanca. Encendiéronse entónces sus zelosas sospechas, convirtiéndose en furor: sobresaltado su honor le obligó á levantarse, y considerándose obligado á precaver una afrenta, ó á tomar venganza de ella, echó mano á la espada, y con ella desnuda acudió furioso hácia donde creía oir la voz. Siente otra espada desnuda que hace resistencia á la suya; avanza, y advierte que el otro se retira. Sigue al que se defiende, y de repente cesa la defensa, y sucede al ruido el mas profundo silencio. Busca á tientas por todos los rincones del cuarto al que parecia huir, y no le encuentra. Párase, escucha, y ya nada oye. ¡Qué encanto es este! Acércase á la puerta, que á su parecer habia favorecido la fuga del secreto enemigo de su honra; tienta el cerrojo, y hállala cerrada como la habia dejado. No pudiendo comprender cosa alguna de tan extraño suceso, llama á los criados que estaban mas cercanos, y como para eso abrió la puerta, cerrando el paso de ella, se mantuvo con cautela, para que no se escapase el que buscaba.

Á sus repetidas voces acuden algunos criados todos con luces. Toma él mismo una, y vuelve á examinar todos los rincones del cuarto, siempre con la espada desnuda. A ninguno halla, y no descubre ni aun el menor indicio de que nadie haya entrado en él, no encontrándose puerta secreta, ni abertura por donde pudiera introducirse. Sin embargo, no le era posible cegarse ni alucinarse sobre tantos incidentes que le persuadian su desgracia. Esto despertó en su fantasía gran confusion de pensamientos. Recurrir á Blanca para el desengaño, parecia recurso inútil, igualmente que arriesgado, pues le importaba tanto ocultar la verdad, que no se podia esperar de ella la mas leve explicacion. Adoptó, pues, el partido de ir á desahogar su corazon con Leoncio, despues de haber mandado á los criados se fuesen, diciéndoles que creía haber oido algun ruido en el cuarto, pero que se habia equivocado. Encontró á su suegro que salia de su aposento, habiéndole despertado el rumor que habia oido, y le contó menudamente todo lo que le habia pasado, con muestras de extraña agitacion y de un profundo dolor.

Sorprendióse Sifredo al oir el suceso; y no dudó ni un solo momento de su verdad, por mas que las apariencias la repre-

sentasen poco natural, pareciéndole desde luego que todo era posible en la ciega pasion del rey; pensamiento que le afligió vivamente. Pero léjos de fomentar las zelosas sospechas de su yerno, le representó en tono de seguridad que aquella voz que se imaginaba haber oido, y aquella espada que se figuraba haberse opuesto á la suya, no podian ser sino fantasías de una imaginacion engañada por los zelos: que no era posible que ninguno tuviese aliento para entrar en el cuarto de su hija: que la tristeza que habia advertido en ella podia ser efecto natural de alguna indisposicion: que el honor nada tenia que ver con las alteraciones de la salud: que la mudanza de estado en una doncella acostumbrada á vivir en la soledad, y que se veía repentinamente entregada á un hombre sin haber tenido tiempo para conocerle ni amarle, podia muy bien ser la causa de aquellos suspiros, de aquella afliccion, y de aquel amargo llanto: que el amor en el corazon de las doncellas de sangre noble solo se encendia con el tiempo y con los obsequios; y que así le aconsejaba calmase sus rezelos y aumentase su amor y sus finezas, para ir disponiendo poco á poco á Blanca á mostrarse mas cariñosa; y que le rogaba en fin volviese hácia ella, persuadido de que su desconfianza y turbacion ofendian su virtud.

Nada respondió el condestable á las razones de su suegro, ó porque en efecto comenzó á creer que pudo haberle engañado la confusion en que estaba su espíritu, ó porque le pareció mas conveniente disimular, que intentar en vano convencer al anciano de un acontecimiento tan desnudo de verosimilitud. Restituyóse al cuarto de su muger, se volvió á la cama, y procuró lograr algun descanso de sus penosas inquietudes á beneficio del sueño. Por lo que toca á Blanca no estaba mas tranquila que él, porque habia oido claramente todo lo que oyó su esposo, y no podia atribuir á ilusion un lance de cuyo secreto y motivos estaba tan enterada. Estaba admirada de que Enrique hubiese pensado en introducirse en su cuarto despues de haber dado tan solemnemente su palabra á la princesa Constanza; y en vez de darse el parabien de este paso, y de que le causase alguna alegría, lo conceptuó como un nuevo ultraje, que encendia en cólera su pecho.

Miéntras la hija de Sifredo preocupada contra el jóven rey le juzgaba por el mas pérfido de los hombres, el desgraciado monarca, mas prendado que nunca de su amada Blanca, deseaba hablarle para desengañarla contra las apariencias que le condenaban. Hubiera venido mucho mas presto á Belmonte para este efecto, á habérselo permitido los cuidados y ocupaciones del gobierno, ó si ántes de aquella noche hubiera podido evadirse de la corte. Conocia bien todas las entradas de un sitio donde se habia criado, y ningun obstáculo tenia para hallar modo de in-

troducirse en la quinta, habiéndose quedado con la llave de una entrada secreta que comunicaba á los jardines. Por estos llegó á su antiguo cuarto, y desde él se introdujo en el de Blanca. Fácil es imaginar cuanta seria la admiracion de este príncipe cuando tropezó allí con un hombre y con una espada que salia al encuentro de la suya. Faltó poco para que no se descubriese, haciendo castigar en aquel mismo instante al temerario que tenia atrevimiento de levantar su mano sacrílega contra su propio rey; pero la consideracion que debia á la hija de Leoncio suspendió su resentimiento: se retiró por donde habia entrado, y mas turbado que ántes volvió á tomar el camino de Palermo. Llegó á la ciudad poco ántes que despuntase el dia, y se encerró en su cuarto, tan agitado que no le fué posible lograr ningun descanso, y no pensó mas que en volver á Belmonte. La seguridad de su vida, su mismo honor, y sobre todo su amor, le excitaban á que procurase saber sin dilacion todas las circunstancias de tan cruel acontecimiento.

Apénas se levantó dió órden que se previniese el tren de caza, y con pretexto de querer divertirse en ella se fué al bosque de Belmonte con sus monteros y algunos cortesanos. Cazó por disimulo algun tiempo, y cuando vió que toda su comitiva corria tras de los perros, él se separó, y marchó solo á la quinta de Leoncio. Estaba seguro de no perderse, porque tenia muy conocidas todas las sendas del bosque; y no permitiéndole su impaciencia atender á la fatiga de su caballo, en breve tiempo corrió todo el espacio que le separaba del objeto de su amor. Caminaba discurriendo algun pretexto plausible que le proporcionase ver en secreto á la hija de Sifredo, cuando, al atrevesar un sendero que iba á dar á una de las puertas del parque, vió no léjos de sí á dos mugeres que estaban sentadas en conversacion á la sombra de un árbol. No dudó que eran algunas personas de la quinta, y esta vista le causó algun sobresalto; pero su agitacion llegó á lo sumo cuando, volviendo aquellas mugeres la cabeza al ruido que hacia el caballo, reconoció que su adorada Blanca era una de ellas. Habia salido de la quinta, llevando consigo á Nise, criada de su mayor confianza, para llorar con libertad su desdicha en aquel sitio retirado.

Luego que Enrique la conoció, fué volando hácia ella, precipitóse, por decirlo así, del caballo, arrojóse á sus piés, y descubriendo en sus ojos todas las señales de la mas viva afliccion, le dijo enternecido: Suspende, bella Blanca, los ímpetus de tu dolor. Las apariencias confieso que me hacen parecer culpable á tus ojos; mas cuando estés enterada del designio que he formado con respecto á tí, puede ser que lo que miras como delito te parezca una prueba de mi inocencia y del exceso de mi amor. Estas palabras, que en el concepto de Enrique le parecian capa-

ces de mitigar la pena de Blanca, solo sirviéron para exacerbarla mas. Quiso responderle; pero los sollozos ahogáron su voz. Asombrado el príncipe de verla tan turbada, prosiguió diciéndole: Pues qué, señora, ¿es posible que no pueda yo calmar el desasosiego que os agita? ¿Por qué desgracia he perdido vuestra confianza, yo que expongo mi corona y hasta mi vida por conservarme solo para vos? Entónces la hija de Leoncio, haciendo el mayor esfuerzo sobre sí misma para explicarse, le respondió: Señor, ya llegan tarde vuestras promesas: no hay ya poder en el mundo para que en adelante sea una misma la suerte de los dos. ¡Ay Blanca! interrumpió el rey precipitadamente, ¡qué palabras tan crueles han proferido tus labios! ¿Quien será capaz en el mundo de hacerme perder tu amor? ¿Quien será tan osado que tenga aliento para oponerse al furor de un rey que reduciria á cenizas toda la Sicilia ántes que sufrir que ninguno os robe á sus esperanzas? Inútil será, señor, todo vuestro poder, respondió con desmayada voz la hija de Sifredo, para allanar el invencible obstáculo que nos separa. Sabed que ya soy muger del condestable.

¡Muger del condestable! exclamó el rey dando algunos pasos atras; y no pudo decir mas, tan sorprendido quedó de aquel impensado golpe. Faltáronle las fuerzas, y cayó desmayado al pié de un árbol que estaba allí cerca. Quedó pálido, trémulo, y tan enagenado que solo tenia libres los ojos para fijarlos en Blanca de un modo tan tierno, que desde luego la dejaba comprender cuanto le habia afligido el infortunio que le anunciaba. Blanca por su parte le miraba tambien con semblante tal que manifestaba ser muy parecidos los afectos de su corazon á los que tanto agitaban el de Enrique. Mirábanse los dos desventurados amantes con un silencio en que se dejaba traslucir cierta especie de horror. Por último, el príncipe, volviendo algun tanto de su trastorno por un esfuerzo de valor, tomó de nuevo la palabra y dijo á Blanca suspirando: ¿Qué habeis hecho, señora? Vuestra credulidad me ha perdido á mi, y os ha perdido á vos.

Resintióse Blanca de que el rey á su parecer la culpase, cuando ella vivia persuadida de que tenia de su parte las mas poderosas razones para estar quejosa de él, y le dijo: ¿Qué, señor, pretendeis por ventura añadir el disimulo á la infidelidad? ¿Querriais que desmintiese á mis ojos y á mis oidos, y que á pesar de su testimonio os tuviese por inocente? No, señor, confieso que no me siento con valor para hacer esta violencia á mi razon. Sin embargo, dijo el rey, esos testigos de que tanto os fiais os han engañado ciertamente. Han conspirado contra vos, y os han hecho traicion. Tan verdad es que yo estoy inocente, y que siempre os he sido fiel, como lo es que vos sois esposa del condestable. ¿Pues qué, señor, repuso Blanca, negaréis que yo misma os oi

confirmar á Constanza el don de vuestra mano y de vuestro corazon? ¿No asegurásteis á los grandes del reino que os conformariais con la voluntad del rey difunto, y á la princesa que recibiria de vuestros nuevos vasallos los homenages que se debian á una reina y esposa del príncipe Enrique? ¿Mis ojos estaban fascinados? Confesad, confesad mas bien, infiel, que no creísteis debia contrapesar el corazon de Blanca el interes de una corona; y sin abatiros á fingir lo que no sentis, ni quizá habeis sentido jamas, decid que os pareció asegurar mejor el trono de Sicilia con Constanza, que con la hija de Leoncio. Al cabo, señor, teneis razon: igualmente desmerecia yo ocupar un trono tan soberano, como poseer el corazon de un príncipe como vos. Era demasiada mi temeridad en aspirar á la posesion de uno y otro, pero vos tampoco debiais mantenerme en este error. No ignorais los sobresaltos que me ha costado perderos, lo que siempre tuve por infalible para mí. ¿A qué fin asegurarme lo contrario? ¿Á qué fin tanto empeño en desvanecer mis temores? Entónces me hubiera quejado de mi suerte y no de vos, y hubiera sido siempre vuestro mi corazon, ya que no podia serlo una mano que ningun otro pudiera jamas haber logrado de mí. Ya no es tiempo de disculparos. Soy esposa del condestable; y por no exponerme á las consecuencias de una conversacion que mi gloria no me permite alargar sin padecer mucho el rubor, dadme licencia, señor, para cortarla, y para que deje á un príncipe á quien ya no me es lícito escuchar.

Dicho esto se alejó de Enrique con toda la celeridad que le permitia el estado en que se encontraba. Aguardaos, señora, clamaba Enrique, no desespereis á un príncipe resuelto á dar en tierra con el trono que le echais en cara haber preferido á vos, ántes que corresponder á lo que esperan de él sus nuevos vasallos. Ya es inútil ese sacrificio, respondió Blanca. Debierais haber impedido diese la mano al condestable ántes de abandonaros á tan generosos impulsos; y puesto que ya no soy libre, me importa poco que la Sicilia quede reducida á pavesas, ni que deis vuestra mano á quien quisiereis. Si tuve la flaqueza de dejar sorprender mi corazon, tendré á lo ménos valor para sofocar sus movimientos, y que vea el rey de Sicilia que la esposa del condestable ya no es ni puede ser amante del príncipe Enrique. Al decir estas palabras se halló á la puerta del parque, entróse en él con precipitacion, acompañada de Nise, cerró la puerta con ímpetu, y dejó al rey traspasado de dolor. No podia ménos de sentir el de la profunda herida que habia abierto en su corazon la noticia del matrimonio de Blanca. ¡Injusta Blanca! ¡Blanca cruel! exclamaba: ¿es posible que así hubieses perdido la memoria de nuestras recíprocas promesas? Á pesar de mis juramentos y los tuyos, estamos ya separados. ¿Conque

no fué mas que una ilusion la idea que yo me habia formado de ser algun dia el único dueño tuyo? ¡Ah, cruel, y que caro me cuesta el haber llegado á conseguir que mi amor fuese de ti correspondido!

Representósele entónces á la imaginacion con la mayor viveza la fortuna de su rival, acompañada de todos los horrores de los zelos; y esta pasion se apoderó tan fuertemente de él por algunos momentos, que le faltó poco para sacrificar á su resentimiento al condestable, y aun al mismo Sifredo. Pero poco despues entró la razon á calmar los ímpetus de su cólera. Con todo eso, cuando consideraba imposible el desimpresionar á Blanca del concepto en que estaba de su infidelidad, se desesperaba. Lisonjeábase de que cambiaria aquel concepto si hallaba arbitrio para hablarla á solas. Animado con este pensamiento, se persuadió de que era menester alejar de su compañía al condestable, y resolvió hacerle prender como á reo sospechoso en las circunstancias en que se hallaba el estado. En este supuesto dió la órden competente al capitan de sus guardias, el cual partió á Belmonte, se apoderó de su persona á la entrada de la noche, y llevóle consigo al castillo de Palermo.

Consternóse el palacio de Belmonte con este acontecimiento. Sifredo partió al punto á responder al rey de la inocencia de su yerno, y á representarle las funestas consecuencias de semejante prision. Previendo bien el rey este paso que su ministro daria, y deseando lograr un rato de libre conversacion con Blanca ántes de dar libertad al condestable, habia mandado expresamente que no se dejase entrar á nadie en su cuarto aquella noche. Pero Sifredo, á pesar de esta prohibicion, logró introducirse en la estancia del rey: Señor, le dijo luego que se vió en su presencia, si es permitido á un respetuoso y fiel vasallo quejarse de su soberano, vengo á quejarme á vos de vos mismo. ¿Qué delito ha cometido mi yerno? ¿Ha considerado V. M. la eterna afrenta de que cubre á mi familia, y las resultas de una prision que puede alejar de su servicio á las personas que ocupan los primeros puestos del estado? Tengo avisos ciertos, respondió el rey, de que el condestable mantiene inteligencias criminales con el infante don Pedro. ¡El condestable inteligencias criminales! interrumpió sorprendido Leoncio. ¡Ah, senor! no lo crea V. M.: sin duda han abusado de vuestro magnánimo corazon. La traicion nunca tuvo entrada en la familia de Sifredo; bástale al condestable ser yerno mio para hallarse en este punto al abrigo de toda sospecha. Él está inocente; otros motivos secretos son los que os han inducido á prenderle.

Puesto que me hablas con tanta claridad, repuso el rey, quiero corresponderte con la misma. Tú te quejas de que yo haya mandado arrestar al condestable. ¡Ah! ¿y no podré yo tambien

quejarme de tu crueldad? Tú, bárbaro Sifredo, tú eres el que me has arrebatado inhumanamente mi reposo, poniéndome en situacion con tus cuidados oficiosos de que envidie la suerte de los hombres mas infelices. No, no te lisonjees de que yo adopte tus ideas. Vanamente está resuelto mi matrimonio con Constanza... ¡Qué, señor! interrumpió estremeciéndose Leoncio: ¿como será posible que no os caseis con la princesa, despues de haberla lisonjeado con esta esperanza á vista de todo el reino? Si es que engañó su esperanza, repuso el monarca, échate á tí solo la culpa. ¿Porqué me pusiste tú mismo en precision de ofrecer lo que no podia cumplir? ¿Quien te obligó á escribir el nombre de Constanza en un papel que se habia hecho para tu hija? Sabias muy bien mi intencion. ¿Quien te dió autoridad para tiranizar el corazon de Blanca, obligándola á casarse con un hombre á quien no amaba? ¿Y quien te la dió sobre el mio, para disponer de él en favor de una princesa á quien miro con horror? ¿Te has olvidado ya de que es hija de aquella cruel Matilde que, atropellando todos los derechos de la sangre y de la humanidad, hizo espirar á mi padre entre los hierros del mas duro cautiverio? ¿Y á esta querias tú que yo diese mi mano? No, Sifredo, no aguardes de mí este paso. Ántes de ver encendidas las teas de tan horrible himeneo, verás arder toda la Sicilia, y anegados de sangre sus campos.

¡Qué es lo que escucho! exclamó Leoncio: ¡qué terribles amenazas! ¡qué funestos anuncios me haceis! Pero en vano me sobresalto, continuó mudando de tono. No, señor, nada de esto temo. Es demasiado el amor que profesais á vuestros vasallos para acarrearles tan triste suerte. No será capaz un ciego amor de avasallar vuestra razon. Echariais un eterno borron á vuestras virtudes si os dejarais llevar de las flaquezas propias de hombres vulgares. Si yo dí mi hija al condestable fué, señor, únicamente por granjear para vuestro servicio á un hombre valeroso, que, con la fuerza de su brazo y del ejército que tiene á su disposicion, apoyase vuestros intereses contra las pretensiones del príncipe don Pedro. Parecióme que uniéndole á mi familia con lazos tan estrechos... ¡Ah! que esos lazos, interrumpió Enrique, esos funestos lazos son los que á mí me han perdido. ¡Cruel amigo! ¿qué te habia hecho yo para que descargases sobre mí tan duro é intolerable golpe? Habíate encargado que manejases mis intereses; pero ¿cuando te dí facultad para que esto fuese á costa de mi corazon? ¿porqué no dejáste que yo mismo defendiese mis derechos? ¿parécete que no tendria valor ni fuerzas para hacerme obedecer de todos los vasallos que osasen oponerse á mi voluntad? Si el condestable fuese uno de ellos sabria yo muy bien castigarle. Ya sé que los reyes no han de ser tiranos, y que su primera obligacion es la de mirar por la felicidad de

sus pueblos; ¿pero han de ser esclavos de estos los mismos soberanos, y esto desde el momento en que el cielo los elige para gobernarlos? ¿pierden por ventura el derecho que la misma naturaleza concedió á todos los hombres de ser dueños de sus afectos? ¡Ah, Leoncio! si los reyes han de perder aquella preciosa libertad que gozan los demas hombres, ahí te abandono una corona que tú me aseguráste á costa de mi sosiego.

Señor, replicó el ministro, no puede ignorar V. M. que el rey su tio sujetó la sucesion al trono á la precisa condicion del matrimonio con la princesa Constanza. ¿Y quien dió autoridad al rey mi tio, repuso acalorado Enrique, para establecer tan violenta como injusta disposicion? ¿Habia recibido acaso él tan indigna ley de su hermano el rey don Cárlos cuando entró á sucederle? ¿Y por ventura debias tú tener la flaqueza de someterte á una condicion tan inicua? Cierto que para un gran canciller estás poco enterado de nuestros usos. En una palabra, cuando prometí mi mano á Constanza fué involuntaria mi promesa, que nunca tuve intencion de cumplirla. Si don Pedro funda su esperanza de ascender al trono en mi constante resolucion de no efectuar aquella palabra, no mezclemos á los pueblos en una contienda que haria derramar mucha sangre. La espada entre nosotros solos puede terminar la disputa, y decidir cual de los dos será el mas digno de reinar.

No se atrevió Leoncio á apurarle mas, y se contentó con pedir de rodillas la libertad de su yerno, la que consiguió diciéndole el rey: Anda, y restitúyete á Belmonte, que presto irá allá el condestable. Retiróse el ministro, y marchó á su quinta, persuadido de que su yerno vendria luego á ella; pero engañóse, porque Enrique queria ver á Blanca aquella noche, y con este fin dilató hasta el dia siguiente la libertad de su esposo.

Miéntras tanto entregado este á sus tristes pensamientos, hacia dentro de sí crueles reflexiones. La prision le habia abierto los ojos, y héchole conocer cual era la verdadera causa de su desgracia. Entregado enteramente á la violencia de los zelos, y olvidado de la lealtad que hasta allí le habia hecho tan recomendable, solo respiraba venganza. Persuadido de que el rey no malograria la ocasion, y no dejaria de ir aquella noche á visitar á doña Blanca, para sorprenderlos á entrambos suplicó al gobernador del castillo de Palermo le dejase salir de la prision por algunas horas, dándole palabra de honor de que ántes de amanecer se restituiria á ella. El gobernador, que era todo suyo, tuvo poca dificultad en darle este gusto, y mas habiendo sabido ya que Sifredo habia alcanzado del rey su libertad, y ademas de eso le dió un caballo para ir á Belmonte. Partió prontamente, llegó al sitio, ató el caballo á un árbol, entró en el parque por una puerta pequeña cuya llave tenia, y tuvo la fortuna de intro-

ducirse en la quinta sin ser sentido de nadie. Llegó hasta el cuarto de su muger, y se escondió tras un biombo que habia en la antesala. Pensaba observar desde allí todo lo que pudiese suceder, y entrar de repente en la estancia de su esposa al menor ruido que oyese. Vió salir á Nise, que acababa de dejar á su ama, y se retiraba á un cuarto inmediato donde ella dormia.

La hija de Sifredo, que fácilmente habia penetrado el verdadero motivo del arresto de su marido, tuvo por cierto que aquella noche no volveria este á Belmonte, aunque su padre le habia dicho haberle el rey asegurado le seguiria presto. Igualmente se presumió que el rey aprovecharia aquella ocasion para verla y hablarla con libertad. Con este pensamiento le estaba esperando para afearle una accion que para ella podia tener terribles consecuencias. Con efecto, poco tiempo despues que Nise se habia retirado, se abrió la falsa puerta y apareció el rey, quien, arrojándose á los piés de Blanca, le dijo: No me condeneis hasta haberme oido. Si mandé arrestar al condestable, considerad que ya no me restaba otro medio para justificarme. Si es delincuente este artificio, la culpa es de vos sola. ¿Porqué os negásteis á oirme esta mañana? Tardará poco en verse libre vuestro esposo, y entónces ¡ay de mí! ya no tendré recurso para hablaros. Oidme, pues, por la última vez. Si vuestro padre ocasiona mi desventurada suerte, al ménos concededme el triste consuelo de participaros que yo no me he atraido este infortunio por mi infidelidad. Si ratifiqué á Constanza la promesa de mi mano, fué porque, en las circunstancias en que me puso Sifredo, no podia hacer otra cosa. Érame preciso engañar á la princesa por vuestro interes y por el mio, para aseguraros la corona y la mano de vuestro amante. Tenia esperanza de conseguirlo, y habia tomado mis medidas para romper aquella obligacion; pero vos destruísteis mi plan, y disponiendo con demasiada facilidad de vuestra persona, preparásteis un eterno dolor á dos corazones que un entrañable amor hubiera hecho perpetuamente felices.

Dió fin á este breve razonamiento con señales tan visibles de una verdadera desesperacion, que Blanca se enterneció, y ya no le quedó la menor duda de la inocencia de Enrique. Alegróse un poco al principio; pero un momento despues fué en ella mas vivo el dolor de su desgracia. ¡Ah, señor! dijo: despues de lo que ha dispuesto de nosotros la suerte, me causa nueva pena el saber que estais inocente. ¡Qué es lo que he hecho, desdichada de mí! Engañóme mi resentimiento. Juzgué que me habiais abandonado; y arrebatada de despecho recibí la mano del condestable, que mi padre me presentó. ¡Ah infeliz! Yo fui la delincuente, y yo misma fabriqué nuestra desgracia. ¡Conque cuando estaba tan quejosa de vos, acusándoos en mi corazon de que me habiais engañado, era yo, imprudente y ligerísima amante, la que rom-

pia los lazos que habia jurado hacer indisolubles! Vengaos ahora, señor, pues os toca hacerlo. Aborreced á la ingrata Blanca... Olvidad... ¿Y os parece que lo podré hacer, señora? interrumpió Enrique tristemente: ¿que será posible arrancar de mi corazon una pasion que ni aun vuestra injusticia podrá sofocarla? Con todo eso, señor, dijo suspirando la hija de Sifredo, es menester que os esforzeis para conseguirlo. Y vos, señora, replicó el rey, ¿seréis capaz de hacer ese esfuerzo? No me prometo lograrlo, respondió Blanca, pero nada omitiré para ello: lo intentaré cuanto pueda. ¡Ah cruel! exclamó el rey, fácilmente olvidaréis á Enrique, puesto que teneis tal pensamiento. Y vos, señor, ¿qué es lo que pensais? repuso Blanca con entereza: ¿os lisonjeais de que os tolere continuar en obsequiarme? No tengais tal esperanza. Si no quiso el cielo que naciese para reina, tampoco me formó para que diese oidos á ningun amor que no sea legítimo. Mi esposo es, igualmente que vos, de la nobilísima casa de Anjou, y aun cuando lo que debo á solo él no fuera un obstáculo invencible á vuestros amorosos servicios, mi honor jamas podria permitirlos. Suplico, pues, á V. M. que se retire, y que haga ánimo de no volverme á ver. ¡Oh, qué tiranía! exclamó el rey: ¿es posible, Blanca, que me trateis con tanto rigor? ¡Conque no basta para atormentarme el que yo os vea esposa del condestable; sino que quereis ademas privarme de vuestra vista, único consuelo que me queda! Huid cuanto ántes, señor, respondió la hija de Sifredo derramando algunas lágrimas: la vista de lo que se ha amado tiernamente deja de ser un bien luego que se pierde la esperanza de poseerlo. Á Dios, señor, retiraos de mi presencia. Debeis este esfuerzo á vuestra gloria y á mi reputacion. Tambien os lo pido por mi reposo, porque al fin, aunque mi virtud no se altera con los movimientos de mi corazon, la memoria de vuestra ternura me presenta combates tan terribles, que me cuesta extraordinarios esfuerzos el resistirlos.

Pronunció estas últimas palabras con tanta energía, que, sin advertirlo, dejó caer al suelo un candelero que estaba en una mesa detras de ella. Apagóse la bugía; cógela Blanca á tientas, abre la puerta de la antesala, y para encenderla va al gabinete de Nise, que aun no se habia acostado. Vuelve con luz, y apénas la vió el rey la instó de nuevo para que le permitiese continuar en sus obsequios. A la voz del monarca entró repentinamente el condestable con la espada en la mano en el cuarto de su esposa, casi al mismo tiempo que ella: se llega á Enrique lleno del resentimiento que su furor le inspiraba, y le dice: Ya es demasiado, tirano, no me tengas por tan vil ni tan cobarde que pueda sufrir la afrenta que haces á mi honor. ¡Ah traidor! respondió el rey desenvainando la espada para defenderse; ¿piensas por ventura ejecutar tu intento impunemente? Dicho esto principian un com-

bate sobremanera fogoso para que durase mucho. Temiendo el condestable que Sifredo y sus criados acudiesen demasiado pronto á los gritos que daba doña Blanca, y le estorbasen su venganza, peleaba ya sin juicio, sin conocimiento y sin cautela. Fuera de sí de furor él mismo se metió por la espada de su enemigo, atravesándose de parte á parte hasta la guarnicion. Cayó en tierra, y viéndole el rey derribado se detuvo.

Al ver la hija de Leoncio á su esposo en tan lastimoso estado, se arrojó al suelo para socorrerle, á pesar de la repugnancia con que le miraba. El infeliz esposo, lleno de resentimiento contra ella, no se enterneció ni aun á vista de aquel testimonio que le daba de su dolor y de su compasion. La muerte, que tenia tan cercana, no bastó para apagar en él el incendio de los zelos. En aquellos últimos momentos solo se acordó de la fortuna de su competidor; idea tan ingrata y espantosa, que alentando sus espíritus y dando un momentáneo vigor á las pocas fuerzas que le quedaban, le hizo alzar la espada, que aun tenia en la mano, y la sepultó toda ella en el seno de su muger, diciéndole: Muere, esposa infiel, ya que los sagrados vínculos del matrimonio no bastáron para que me conservases aquella fe que me juráste al pié de los altares. Y tú, Enrique, prosiguió con voz desmayada, no te glories ya de tu destino, puesto que no te aprovecharás de mi desgracia: con esto muero contento. Dijo estas palabras, y espiró; pero con un semblante que aun entre las sombras de la muerte dejaba ver un no sé qué de altivo y de terrible. El de Blanca ofrecia á la vista un espectáculo bien diverso. Habia caido mortalmente herida sobre el moribundo cuerpo de su esposo: y la sangre de esta inocente víctima se confundia con la de su homicida, cuya ejecucion fué tan pronta é impensada, que no dió lugar al rey para precaver su efecto.

Prorumpió este príncipe malaventurado en un lastimoso grito cuando vió caer á Blanca; y mas herido que ella del golpe que le quitaba la vida, acudió á prestarle el mismo auxilio que ella misma habia querido prestar á su marido, y del cual habia sido tan mal recompensada; pero Blanca le dijo con voz desfallecida: Señor, vuestra diligencia es inútil: soy la víctima que estaba pidiendo la suerte inexorable. Quiera el cielo que ella aplaque su cólera, y asegure la felicidad de vuestro reinado. Al acabar estas palabras, Leoncio, que habia acudido al eco de sus lamentosos ayes, entró en el cuarto, y atónito de ver los objetos que se presentaban á sus ojos, quedó inmóvil. Blanca, que no le habia visto, prosiguiendo su discurso con el rey: A Dios, señor, le dijo, conservad afectuosamente mi memoria, pues mi amor y mis desgracias os obligan á ello. Desterrad de vuestro pecho toda sombra de resentimiento contra mi amado padre, respetad sus canas, compadeceos de su pena, y haced justicia á su zelo. Sobre

todo manifestad á todo el mundo mi inocencia: esto es lo que mas principalmente os encargo. A Dios, amado Enrique... Yo me muero... Recibid mi postrer aliento.

A estas palabras espiró. Quedóse suspenso el rey, guardando por algun tiempo un profundo silencio. Rompióle en fin diciendo á Sifredo: Mira, Leoncio, la obra de tus manos. Contémplala bien, y considera en este trágico suceso el fruto de tu oficioso zelo por mi servicio. Nada respondió el anciano; tan penetrado estaba de dolor. Pero ¿á qué fin empeñarme en querer referir lo que no cabe en ninguna explicacion? Basta decir que uno y otro prorumpiéron en las mas tiernas quejas luego que la vehemencia del dolor abrió camino al desahogo de los afectos interiores.

El rey conservó toda su vida la mas dulce memoria de su amante, sin poderse jamas resolver á dar la mano á Constanza. El infante se coligó con ella para hacer que se cumpliese lo dispuesto por Rogerio en su testamento; pero se viéron precisados á ceder al príncipe Enrique, quien triunfó al cabo de todos sus enemigos. A Sifredo le desprendió del mundo, y aun de su misma patria, el insoportable tedio que le causaba el tropel de tantas desgracias. Abandonó la Sicilia, y pasándose á España con Porcia, la única hija que le habia quedado, compró esta quinta. En ella sobrevivió quince años á la muerte de Blanca: tuvo el consuelo de casar á Porcia ántes de morir con don Gerónimo de Silva, y yo soy el único fruto de este matrimonio. Esta es, prosiguió la viuda de don Pedro Pinares, la historia de mi familia, y una fiel relacion de las desgracias que representa ese cuadro, que mi abuelo Leoncio hizo pintar para que quedase á la posteridad un monumento de este funesto suceso.

CAPITULO V.

De lo que hizo doña Aurora de Guzman luego que llegó á Salamanca.

Despues de haber la Ortiz, sus compañeras y yo oido esta historia, nos salímos de la sala, donde dejámos solas á doña Aurora y doña Elvira. Pasáron las dos lo restante del dia en varias diversiones, sin fastidiarse una de otra; y cuando partímos al dia siguiente, fué tan dolorosa su separacion, como pudiera serlo la de dos íntimas amigas, acostumbradas toda la vida á la mas dulce y tierna compañía.

Llegámos en fin á Salamanca sin que nos sucediese el menor contratiempo. Alquilámos luego una casa enteramente amueblada; y la dueña Ortiz, segun lo que habiamos tratado, se comenzó á llamar doña Jimena de Guzman. Como habia sido

dueña tanto tiempo, no podia ménos de hacer bien su papel. Salió una mañana con Aurora, una doncella y un page, y se encamináron á una posada de caballeros, donde supiéron que ordinariamente se alojaba Pacheco. Preguntó la Ortiz si habia algun cuarto desocupado, y habiéndole respondido que sí, le enseñáron uno decentemente puesto. Tomólo de su cuenta, y aun adelantó un mes de alquiler, expresando era para un sobrino suyo que iba de Toledo á estudiar á Salamanca, y al que esperaba aquel dia.

Despues que la dueña y mi ama dejáron ajustado aquel alojamiento, se retiráron al suyo, y la bella Aurora, sin perder tiempo, se vistió de caballero. Para cubrir sus cabellos negros se puso una peluca rubia, y tiñéndose del mismo color las cejas, se disfrazó de suerte que parecia un señorito distinguido. Era garboso y desembarazado; y á no ser la cara, que era demasiadamente linda para hombre, ninguna otra cosa hacia sospechoso su disfraz. Imitóle en el mismo la criada que le habia de servir de page, y todos nos persuadímos que tambien esta representaria bien su papel, así porque no era de las mas hermosas, como por tener cierto airecillo descarado, muy á propósito para el personage que le tocaba hacer. Despues de comer, hallándose las dos actrices en estado de presentarse en su teatro, esto es, en la posada de caballeros, ellas y yo marchámos allá. Metímonos en un coche, y llevámos los baules y la ropa que era menester.

La posadera, llamada Bernarda Ramirez, nos recibió con el mayor agasajo, y nos condujo á nuestro cuarto, donde comenzámos á trabar conversacion con ella. Convinímos en la comida que nos habia de dar, y en lo que habiamos de pagarle cada mes. Preguntámosle despues si tenia muchos huéspedes. Por ahora, respondió, no tengo ninguno: nunca me faltarian si quisiera recibir á todo género de gentes; pero mi genio no lo lleva, y en mi casa solo admito personas de distincion. Esta misma noche espero uno que viene de Madrid á concluir sus estudios. Llámase don Luis Pacheco, caballero de veinte años lo mas, que acaso conocerán ustedes ó habrán oido hablar de él. No, respondió Aurora: no ignoro que es de una familia ilustre; pero no sé sus calidades; y habiendo de vivir en su compañía en una misma casa, tendria particular gusto de saber qué hombre es. Señor, repuso la huéspeda mirando al fingido caballero, es un caballerito de linda cara, ni mas ni ménos que la vuestra; y desde luego aseguro que ambos os avendréis bien. ¡Vive diez! que podré jactarme de tener en mi casa los dos señoritos mas galanes y airosos de toda España. Segun eso, replicó mi ama, ese tal caballerito habrá tenido en Salamanca mil galanteos. ¡Oh! en cuanto á eso, respondió la vieja, debo confesar que es un enamorado de profesion. Basta que se deje ver para llevarse de calles á cualquier

muger. Entre otras robó el corazon de una jóven y bella como ella sola, hija de un anciano doctor en leyes; y en cuanto á su cariño hácia don Luis es aquello que se llama locura. Su nombre es doña Isabel. Pero dígame, le replicó Aurora con prontitud, ¿y don Luis le corresponde igualmente? Que la amaba ántes que volviese á Madrid, respondió la Ramirez, no tiene duda; pero si ahora la quiere ó no la quiere, eso es lo que yo no sé, porque el tal caballerito en este punto es poco de fiar. Corre de muger en muger, como lo hacen comunmente todos los de su edad y de su clase.

Apénas acababa la viuda de decir estas palabras, cuando se oyó en el patio ruido de caballos. Asomámonos á la ventana, y vímos dos hombres que se apeaban, que eran el mismo don Luis Pacheco, que llegaba de Madrid, con su criado. Dejónos la vieja para ir á recibirlos, y preparóse mi ama, no sin alguna conmocion, á representar su personaje de don Felix. Poco despues vímos entrar en nuestro cuarto á don Luis con botas y espuelas en traje de camino. Acabo de saber, dijo saludando á doña Aurora, que un caballero Toledano está alojado en esta posada, y espero me permitirá le manifieste el gusto que tengo de lograr bajo un mismo techo tan buena compañía. Miéntras respondia mi ama á este cumplimiento, me pareció que Pacheco estaba suspenso de ver á un caballero tan amable. Con efecto, no se pudo contener sin decirle que jamas habia visto hombre tan galan ni tan bien plantado. Despues de varios discursos acompañados de mil recíprocos y cortesanos cumplimientos, se retiró don Luis al cuarto que se le habia destinado.

Miéntras se hacia quitar las botas y se mudaba de ropa, un page, que le buscaba para entregarle una carta, encontró por casualidad á doña Aurora en la escalera, y teniéndola por don Luis, á quien no conocia: Caballero, le dijo, aunque no conozco al señor don Luis Pacheco, me parece no debo preguntar á vmd. si lo es, y estoy persuadido de que no me engaño, segun las señas que me han dado. No, amigo, respondió mi ama con gran serenidad; ciertamente que no te engañas, y sabes cumplir con puntualidad los encargos que te dan: has adivinado muy bien que soy don Luis Pacheco: dame esa carta y vete, que ya cuidaré de enviar la respuesta. Marchóse el page; y cerrándose Aurora en su cuarto con su criada y conmigo, abrió la carta, y nos leyó lo que sigue: *Acabo de saber vuestra llegada á Salamanca: alegróme tanto esta noticia, que temí perder el juicio. ¿Amais todavía á vuestra Isabel? Aseguradle cuanto ántes de que no os habeis mudado. Morirá de contento si le dais el consuelo de haberle sido fiel.*

En verdad que el papel es apasionado, dijo Aurora, y muestra un alma del todo enamorada. Esta dama es una competidora que no debe despreciarse; ántes bien juzgo que debo

hacer todo lo posible para desprenderla de don Luis, haciendo cuanto me sea dable para que él no la vuelva á ver. La empresa es algo ardua, lo confieso; mas no desconfio de salir con ella. Paróse á pensar sobre este punto, y un momento despues añadió: Yo me obligo á ver enemistados á los dos en ménos de veinte y cuatro horas. Con efecto, habiendo Pacheco descansado un poco en su cuarto, volvió á buscarnos al nuestro, y renovó la conversacion con Aurora ántes de cenar. Caballero, le dijo en tono de zumba, creo que los maridos y los amantes no han de celebrar mucho vuestra venida á Salamanca, y que les ha de causar harta inquietud; yo por lo ménos ya comienzo á temer mucho por mis damas. ¡Oiga vmd.! le respondió mi ama en el mismo tono, su temor no está mal fundado. Don Felix de Mendoza es un poco temible, así os lo prevengo. Ya he estado otra vez en esta ciudad, y sé por experiencia que en ella no son insensibles las mugeres. ¿Qué prueba tiene vmd. de ello? interrumpió don Luis con presteza. Una demostrativa, replicó la hija de don Vicente. Habrá un mes que transité por esta ciudad, y habiéndome detenido en ella no mas que ocho dias, en este breve tiempo, os lo digo en toda confianza, se apasionó ciegamente de mí la hija de un anciano doctor en leyes.

Conocí que se habia turbado don Luis al oir estas palabras. ¿Y se podrá saber, sin pasar por indiscreto, replicó, el nombre de esa señora? ¿Qué llama vmd. sin pasar por indiscreto? repuso el fingido don Felix: ¿pues qué motivo puede haber para hacer de esto un misterio? ¿por ventura me teneis por mas callado que lo son en este punto los de mi edad? no me hagais esa injusticia. Ademas de que, hablando entre los dos, el objeto tampoco es digno de tan escrupuloso miramiento, porque al fin solo es una pobre particular, y los hombres de distincion no se emplean seriamente en estas gentes de poca suposicion, y aun creen que les hacen mucho honor en quitarles el crédito. Diréos, pues, sin reparo, que la hija del tal doctor se llama Isabel. ¿Y el tal doctor, interrumpió impaciente ya Pacheco, se llama acaso el señor Marcos de la Llana? Justamente, respondió mi ama. Lea vmd. este papel que acaba de enviarme: por él verá si me quiere bien la tal niña. Pasó los ojos don Luis por el billete, y conociendo la letra se quedó confuso. ¿Qué veo? prosiguió entónces Aurora con admiracion. Parece que se os muda el color. Creo, Dios me lo perdone, que tomais interes por esa dama. ¡Oh, y cuanto me pesa de haber hablado con tanta franqueza!

Ántes bien os doy gracias por ello, replicó don Luis en un tono mezclado de cólera y despecho. ¡Ah, pérfida! ¡ah, inconstante! ¡Oh, don Felix, y qué favor os merezco! Me habeis sacado de un error en que quizá hubiera estado largo tiempo. Creía que me amaba: ¿qué digo amaba? me parecia que me adoraba Isabel.

Yo miraba con algun aprecio á esta muchacha; pero ahora veo que es una muger digna de mi mayor desprecio. Apruebo vuestro noble modo de pensar, dijo Aurora, manifestando tambien por su parte mucha indignacion. La hija de un doctor en leyes debiera tenerse por muy dichosa en que la quisiese un caballerito de tanto mérito como vos. No puedo disculpar su veleidad, y léjos de aceptar el sacrificio que me hace de vos, quiero castigarla despreciando sus favores. Por lo que á mí toca, dijo Pacheco, juro no volverla á ver en toda mi vida, y esta será mi única venganza. Teneis sobrada razon, respondió el fingido Mendoza; pero con todo, para que conozca mejor el menosprecio con que la tratamos, seria yo de parecer que los dos le escribieramos separadamente un papel en que la insultasemos á nuestra satisfaccion. Yo los cerraré, y se los enviaré en respuesta á su carta; mas ántes de llegar á este extremo será bien que lo consulteis con vuestro corazon, no sea que algun dia os arrepintais de haber roto la amistad con Isabel. No, no, interrumpió don Luis, no pienso tener jamas semejante flaqueza, y convengo desde luego en que, por mortificar á esa ingrata, se ponga inmediatamente por obra lo que hemos discurrido.

Sin perder tiempo fuí yo mismo á traerles papel y tinta, y uno y otro se pusiéron á componer dos papeles muy gustosos para la hija del doctor Marcos de la Llana. Especialmente Pacheco no encontraba voces bastante fuertes que le contentasen para expresar sus sentimientos; y así hizo pedazos cinco ó seis billetes, por parecerle sus expresiones poco enérgicas y poco duras. Al cabo compuso uno que le satisfizo, y á la verdad tenia razon para quedar satisfecho, porque estaba concebido en estos términos: *Aprende ya á conocerte, reina mia, y no tengas la presuncion de creer que yo te amo. Para esto era menester otro mérito mayor que el tuyo. No veo en tí el menor atractivo que merezca mi atencion mas que por un momento. Solamente puedes aspirar á los inciensos que te tributarán los hopalandas mas miserables de la universidad.* Escribió, pues, esta agradable carta, y cuando Aurora acabó la suya, que no era ménos ofensiva, las cerró entrambas bajo una cubierta, y entregándome el pliego: Toma, Gil Blas, me dijo, y haz que Isabel reciba este pliego esta noche. Ya me entiendes, añadió guiñándome de ojo; señal cuyo significado entendí perfectamente. Si, señor, le respondí: será vmd. servido como desea.

Responderle esto, hacerle una cortesía, y salir de casa, todo fué uno. Luego que me ví en la calle, me dije á mí mismo: ¿Conque, señor Gil Blas, parece que se hace prueba de vuestro talento y que representais en esta comedia el importante papel de criado confidente? Sí, señor. Pues, amigo mio, es menester mostrar que tienes habilidad para desempeñar un papel que pide tanta. El señor don Felix se contentó con hacerte una seña: fióse de tu penetra-

cion. ¿Comprendiste bien lo que aquella guiñada quiso decir? Sí por cierto: quísome dar á entender que entregase solamente el billete de don Luis. No significaba otra cosa aquella guiñadura. No tuve en esto la menor duda; conque diciendo y haciendo, rompí el sobrescrito, saqué de él la carta de Pacheco, y la llevé á casa del doctor Marcos, habiéndome ántes informado de donde vivia. Encontré á la puerta al mismo pagecito á quien habia visto en la posada de los caballeros. Hermano, le dije, ¿seréis vos por fortuna el criado de la hija del señor doctor Marcos de la Llana? Respondióme que sí en tono de mozo experto en estos lances; y yo le añadí: Teneis una fisonomía tan honrada, y una cara tan de amigo de servir al prójimo, que me atrevo á suplicaros entregueis á vuestra ama este papelito de cierto caballero conocido suyo.

¿Y quien es ese caballero? me preguntó el pagecillo; y apénas le respondí que era don Luis Pacheco, cuando todo regocijado me respondió: ¡Ah! si el papel es de ese señorito, sígueme, pues tengo órden de mi ama de introducirte en su cuarto, que quiere hablarte. Seguíle en efecto, y llegué á una sala, donde muy presto se dejó ver la señora. Quedé admirado de su hermosura, tanto que me pareció no haber visto facciones mas lindas en mi vida. Tenia un aire tan delicado y aniñado, que parecia ser de edad de quince años, sin embargo de que habia mas de treinta que caminaba por sí misma sin necesitar de andadores. Amigo, me preguntó con cara risueña, ¿eres criado de don Luis Pacheco? Sí, señora, le respondí, tres semanas ha que entré á servir á su merced; y diciendo esto le entregué respetuosamente el fatal papel que se me habia encargado. Leyóle dos ó tres veces, con semblante de dudar de lo que sus mismos ojos veian. Con efecto, nada esperaba ménos que semejante respuesta. Alzaba los ojos al cielo, mordiase los labios, y todos sus indeliberados movimientos hacian patente lo que pasaba dentro de su corazon. Volvióse despues hácia mí y me dijo: Amigo mio: ¿don Luis se ha vuelto loco desde que se ausentó de mí? No comprendo su modo de proceder. Dime, amigo, si lo sabes, ¿qué motivo ha tenido para escribirme un papel tan cortesano, tan atento?... ¿Qué demonio le tiene poseido? Si quiere romper conmigo, ¿no sabria hacerlo sin ultrajarme con una carta tan grosera?

Señora, le respondí afectando un aire lleno de sinceridad, es cierto que mi amo no ha tenido razon para eso; pero en cierta manera se vió en términos de no poder hacer otra cosa. Si me dais palabra de guardar el secreto, yo os descubriré todo el misterio. Te ofrezco guardarle, me respondió ella prontamente: no temas que te perjudique; y así explícate con toda libertad. Pues, señora, continué yo, he aquí el caso en dos palabras. Un momento despues que mi amo recibió vuestro papel entró en la posada una dama tapada con un manto de los mas dobles: preguntó por el

señor Pacheco, hablóle á solas, y de allí á algun tiempo, al fin de la conversacion le oí decir estas precisas palabras: *Me jurais que nunca la volveréis á ver; pero no me contento con esto. Es menester que ahora mismo le escribais un billete que yo misma quiero dictaros. Esto quiero absolutamente de vos.* Sujetóse don Luis á todo lo que deseaba aquella muger, y entregándome despues el billete, me dijo: Toma este papel, averigua donde vive el doctor Marcos de la Llana, y procura con maña que esta carta se entregue en propia mano á su hija Isabel.

De aquí inferiréis, señora, que la tal carta es hechura de alguna enemiga vuestra, y por consiguiente que mi amo poca ó ninguna culpa ha tenido en esta maniobra. ¡Oh cielos! exclamó ella: pues esto es todavía mas de lo que yo pensaba. Mas me ofende su infidelidad que las indignas é injuriosas expresiones que se atrevió á escribir su mano. ¡Ah, infiel! ¡ha podido contraer otra amistad!... Pero revistiéndose de repente de altivez, añadió despechada: Abandónese en buen hora libremente á su nuevo amor, que yo no pienso impedirlo. Decidle de mi parte que no necesitaba insultarme para obligarme á dejar libre el campo á mi competidora; y que desprecio demasiado á un amante tan voltario para tener el menor deseo de atraérmele de nuevo. Diciendo esto me despidió, y se retiró muy enojada contra don Luis.

Yo salí de casa del doctor Marcos de la Llana muy satisfecho de mí mismo, conociendo bien que si queria aprender el oficio de tercero me hallaba con suficientes talentos para salir maestro en poco tiempo. Volvíme á nuestra posada, donde encontré cenando juntos á los señores Mendoza y Pacheco, y en conversacion con tanta confianza como si se hubieran conocido y tratado muchos años. Conoció Aurora en mi alegre y risueño semblante que no habia desempeñado mal mi comision. ¿Conque ya estás de vuelta, Gil Blas? me dijo en tono festivo. Ea, danos cuenta de tu embajada. Tuve para responder que recurrir á mi talento. Dije que habia entregado el pliego en mano propia á Isabel, la que, despues de haber leido los dos dulcísimos y ternísimos papeles, prorumpió en grandes carcajadas como una loca, diciendo: Por vida mia que los dos señoritos escriben con bellísimo estilo. No se puede negar que nadie es capaz de imitarlo. Eso, dijo mi ama, se llama sacar el caballo, ó salir del atolladero airosamente. En verdad que la tal señora mia es una chula de prueba y muy diestra. Desconozco enteramente en esta ocasion á doña Isabel, interrumpió don Luis: la tenia en muy distinto concepto. Yo tambien, replicó Aurora, habia formado otro juicio de ella. Es preciso confesar que hay mugeres que saben hacer toda clase de papeles. A una de estas amé yo, y en verdad que se burló de mí largo tiempo. Gil Blas lo puede decir: parecia la muger mas

juiciosa y mas honesta que habia en todo el mundo. Así es, respondí yo introduciéndome en la conversacion; era capaz de engañar al mas astuto, y aun á mí mismo me hubiera engañado.

Diéron grandes carcajadas el fingido Mendoza y el verdadero Pacheco cuando me oyéron hablar de esta suerte; y léjos de desaprobar el que yo me tomase la libertad de mezclarme en su conversacion, me dirigian á menudo la palabra para divertirse con mis respuestas. Proseguímos nuestro razonamiento sobre el arte de fingir, que en supremo grado poseen las mugeres; y el resultado de nuestros discursos fué que Isabel quedó legal y judicialmente declarada por una chula de profesion. Don Luis protestó de nuevo que jamas la volveria á ver, y á ejemplo suyo don Felix juró que siempre la miraria con el mas alto desprecio. Acabadas estas protestas estrecháron mas su amistad, prometiendo que ninguna cosa tendrian reservada uno para otro; ántes bien que todas se las comunicarian recíprocamente. Sobre mesa se detuviéron un rato, diciendo cosas graciosísimas, y despues se separáron para irse á dormir cada cual á su cuarto. Yo acompañé á Aurora hasta el suyo, donde dí fiel y verdadera cuenta de la conversacion que habia tenido con la hija del doctor, sin omitir la circunstancia mas menuda. Faltó poco para que me abrazase de pura alegría. Querido Gil Blas, me dijo, tu ingenio y habilidad me tiene encantada. Cuando nos arrastra una pasion en que es preciso recurrir á invenciones y estratagemas, es gran fortuna tener un criado tan advertido y tan ingenioso como tú, que tomas verdadero interes en nuestros asuntos. Ánimo, pues, amigo mio. Nos hemos sacudido de una muger que podia hacernos mal tercio. No me descontenta el principio; pero como los lances de amor están sujetos á varias revoluciones, soy de parecer que cuanto ántes acometamos nuestra ideada empresa, y que desde mañana empieze á representar su papel Aurora de Guzman. Aprobé el pensamiento, y dejando al señor don Felix con su page, me retiré al cuarto donde tenia mi cama.

CAPITULO VI.

De qué ardides se valió Aurora para que la amase don Luis Pacheco.

El primer cuidado de los dos nuevos amigos fué reunirse al dia siguiente, y comenzáron con abrazos, que Aurora se vió precisada á dar y recibir por hacer bien el personage de don Felix. Fuéron juntos á pasearse por la ciudad, acompañándoles yo con Chilindron, criado de don Luis. Parámonos á la puerta de la universidad á leer varios carteles de libros que acababan de fijar á la puerta. Habia tambien leyendo otras muchas personas,

y entre ellas se me hizo reparable un hombrecillo, que hacia crítica de las obras que se anunciaban. Observé que le estaban oyendo otros con singular atencion, y me persuadí tambien de que él creia merecer que le escuchasen. Parecia vano y hombre de tono decisivo, como lo suele ser la mayor parte de las personas chiquitas. Esa *nueva traduccion de Horacio*, que anuncia este cartel con letras gordas, decia á los circunstantes, es una obra en prosa, compuesta por un autor viejo del colegio: libro muy estimado de los escolares, que han agotado de él ya cuatro ediciones, sin que ningun inteligente haya comprado siquiera un ejemplar. No era mas favorable la crítica que hacia de los demas libros: todos los motejaba sin caridad: probablemente seria algun autor. Yo de buena gana le hubiera estado oyendo hasta que acabase de hablar; pero me fué preciso seguir á don Luis y á don Felix, que, fastidiados de aquel hombrecillo, y no importándoles poco ni mucho los libros que criticaba, prosiguiéron su camino alejándose de él y de la universidad.

Llegámos á la posada á la hora de comer. Sentóse mi ama á la mesa con Pacheco, y diestramente hizo que la conversacion recayese sobre su familia. Mi padre, dijo, es un segundo de la casa de Mendoza, establecida en Toledo: mi madre es hermana carnal de doña Jimena de Guzman, que hace pocos dias vino á Salamanca en seguimiento de cierto negocio de importancia, trayendo consigo á su sobrina doña Aurora, hija única de don Vicente de Guzman, á quien quizá habrá vmd. conocido. No, respondió don Luis; pero he oido hablar mucho de él, igualmente que de Aurora vuestra prima. Decidme si puedo creer todo lo que dicen de esta señorita: me han asegurado que es sin igual en hermosura y entendimiento. En cuanto á entendimiento, respondió don Felix, es cierto que no le falta, y tambien lo es que ha procurado cultivarlo; pero en cuanto á hermosura, no creo que sea tanta como ponderan, cuando oigo decir que ella y yo nos parecemos mucho. Siendo eso así, replicó prontamente don Luis, queda muy acreditada su fama. Vuestras facciones son regulares, vuestra tez muy delicada, y así no puede ménos de ser linda vuestra prima. Yo tendria mucho gusto en verla y hablar con ella. Desde luego me ofrezco á satisfacer vuestra curiosidad, repuso el fingido Mendoza; hoy mismo despues de comer irémos los dos á casa de mi tia.

Mudó entónces de conversacion mi ama, y empezáron los dos á hablar de cosas indiferentes. Por la tarde, miéntras se disponian para ir á casa de doña Jimena, me anticipé yo á prevenir á la dueña que se preparase para recibir esta visita. Hecha esta diligencia, me restituí prontamente á la posada para acompañar á don Felix, quien finalmente condujo al señor don Luis á casa de su tia. Apénas entráron en ella cuando se encontráron con doña Jimena, que les hizo

seña de que metiesen poco ruido, diciéndoles en voz baja : Paso, pasito : no despierten ustedes á mi sobrina, que desde ayer acá ha estado padeciendo una furiosa jaqueca, la cual ha poco tiempo que la dejó, y habrá un cuarto de hora que la pobre niña se retiró á descansar un poco. Siento mucho esa indisposicion, dijo Mendoza, aparentando sentimiento, porque esperaba tener el gusto de que viesemos á mi prima, pues queria hacer este obsequio á mi amigo Pacheco. No es eso tan urgente, respondió la Ortiz sonriéndose : pueden ustedes dejarlo para mañana. Detuviéronse un rato los dos caballeritos con la vieja, y despues de una breve conversacion se retiráron.

Condújonos don Luis á casa de un amigo suyo, llamado don Gabriel de Pedrosa, donde pasámos lo restante del dia; cenámos con él, y dos horas despues de media noche volvímos á la posada. Habriamos andado como la mitad del camino cuando tropezámos con dos hombres que estaban tendidos en medio de la calle. Creímos que serian algunos infelices recien asesinados, y nos parámos á socorrerlos, en caso de llegar á tiempo nuestro socorro. Miéntras nos estabamos informando del estado en que se hallaban, cuanto lo podia permitir la oscuridad de la noche, he aquí que llega una ronda. El cabo nos tuvo por asesinos, y dió órden á sus gentes de que nos cercasen; pero mudó de opinion, haciendo mejor juicio luego que nos oyó hablar, y mucho mas cuando á la luz de una linterna sorda descubrió las nobles facciones de Mendoza y de Pacheco. Mandó á los alguaciles que examinasen y reconociesen aquellos dos hombres que nosotros creíamos asesinados, y halláron ser un licenciado gordo y su criado privados enteramente de vino, ó mas bien borrachos muertos. Señores, exclamó un ministril, conozco muy bien á este gran bebedor : es el señor licenciado Guiomar, rector de nuestra universidad. Aquí donde ustedes le ven es un grande hombre, un talento extraordinario. No hay filósofo á quien no confunda en un argumento : tiene una facundia sin igual. Lástima es que sea tan inclinado al vino, á pleitos y á mugeres. Ahora vendrá de cenar con su Isabelilla, en donde por desgracia él y el que le guia se habrán emborrachado, y ambos han caido en el arroyo. Ántes que el buen licenciado fuese rector le sucedia esto con bastante frecuencia; los honores, como ustedes ven, no siempre mudan las costumbres. Nosotros dejámos á los dos borrachos en manos de la ronda, que cuidó de llevarlos á su casa, y nos fuímos á la nuestra, donde cada uno trató de irse á dormir.

Don Felix y don Luis se levantáron al dia siguiente á eso del medio dia, y, vueltos á reunir, su primera conversacion fué de doña Aurora de Guzman. Gil Blas, me dijo mi ama, vé á casa de mi tia doña Jimena, y pregúntale de mi parte si el señor Pacheco y yo podemos ir hoy á ver á mi prima. Partí al punto á

desempeñar mi comision, ó por mejor decir á quedar de acuerdo con la dueña sobre el modo con que nos habiamos de gobernar; y despues que tomámos nuestras medidas puntuales, volví con la respuesta al fingido Mendoza, y le dije : Vuestra prima Aurora está muy buena; ella misma me ha encargado os asegure que vuestra visita le será del mayor agrado; y doña Jimena me encomendó afirmase al señor Pacheco que siempre será muy bien recibido en su casa por vuestra recomendacion.

Conocí que estas últimas palabras habian gustado mucho á don Luis. Tambien lo conoció mi ama, y desde luego arguyó de ello un dichoso presagio. Poco ántes de comer vino á la posada el criado de doña Jimena, y dijo á don Felix : Señor, un hombre de Toledo fué á preguntar por su merced en casa de su señora tia, y dejó en ella este billete. Abrióle el fingido Mendoza, y leyó en él estas cláusulas en voz que las pudiesen oir todos : *Si quereis saber de vuestro padre, con otras noticias de consecuencia que os importan mucho, leido este, venid prontamente al meson del Caballo Negro, cerca de la universidad.* Tengo grandes deseos de saber cuanto ántes estas noticias que tanto me interesan para no satisfacer mi curiosidad al momento : hasta luego, Pacheco, continuó; si no volviere dentro de dos horas, podeis ir vos solo á casa de mi tia, adonde concurriré yo tambien despues de comer. Ya sabeis el recado que os dió Gil Blas de parte de doña Jimena : en virtud de él podeis con franqueza hacer esta visita. Diciendo esto salió de casa mandándome le siguiese.

Ya se deja discurrir que, en vez de tomar el camino del meson del *Caballo Negro*, nos fuímos derechitos á casa de la Ortiz, y nos dispusimos al enredo. Quitóse Aurora sus postizos cabellos rubios, lavóse y estregóse muy bien las cejas; vistióse de muger, y quedó como naturalmente era, una trigueña hermosa. Puede decirse que el disfraz la transformaba de manera, que doña Aurora y don Felix parecian dos personas diferentes; y aun en trage de muger parecia mas alta que vestida de hombre : bien es verdad que los grandes tacones aumentaban la estatura. Luego que á su hermosura añadió los demas auxilios que el arte podia prestarle, esperó á don Luis, con una agitacion mezclada de rezelo y de esperanza. Unas veces confiaba en su talento y en su hermosura, y otras temia que le saliese mal aquella tentativa. La Ortiz se dispuso por su parte lo mejor que pudo para ayudar á su ama. Por lo que hace á mí, como no convenia que Pacheco me viese en aquella casa, y como, á semejanza de aquellos actores que solo aparecen en el teatro cuando está para concluirse la comedia, no debia parecer en ella hasta el fin de la visita, sali así que acabé de comer.

En fin, todo estaba ya prevenido cuando llegó don Luis. Recibióle doña Jimena con el mayor agrado, y tuvo con Aurora

una conversacion que duró de dos á tres horas. Al cabo de ellas entré yo en la sala donde estaban, y dirigiéndome á don Luis, le dije : Caballero, mi amo don Felix suplica á vmd. se sirva perdonarle si hoy no puede venir, porque está con tres hombres de Toledo, de quienes no puede desembarazarse. ¡ Ah, libertinillo ! exclamó doña Jimena, sin duda estará de jarana. No, señora, repliqué yo prontamente, está en realidad con aquellos hombres, tratando de negocios muy serios : es cierto que le ha causado grandísimo disgusto el no poder venir aquí, y me ha encargado decíroslo igualmente que á doña Aurora. ¡ Oh ! yo no admito sus disculpas, repuso mi ama chanceándose. Sabiendo que he estado indispuesta debia mostrar mas atencion con las personas que le son tan allegadas. En castigo de esta falta no quiero verle en dos semanas. ¡ Ah, señora ! dijo entónces don Luis, no tomeis tan cruel resolucion. Sóbrale á don Felix por castigo el no haberos visto hoy.

Despues de haberse chanceado algun tiempo sobre el mismo asunto, se retiró Pacheco. La bella Aurora mudó inmediatamente de trage, y volvióse á poner su vestido de caballero. Trasladóse á la posada lo mas breve que le fué posible, y apénas entró dijo á don Luis : Perdonadme, amigo, si no pude ir á buscaros á casa de mi tia; halléme con unas gentes tan pesadas que no pude, por mas que hice, desenredarme de ellas. Lo único que me consuela es que á lo ménos habeis tenido lugar para satisfacer vuestra curiosidad y vuestros deseos. Y bien, ¿ qué os ha parecido mi prima? decídmelo ingenuamente. ¿ Qué me ha de parecer? respondió Pacheco; me ha hechizado. Teneis razon en decir que los dos sois muy parecidos. En mi vida he visto facciones mas semejantes. El mismo aire de cara, los mismos ojos, la misma boca, y hasta el mismo eco de voz. No hay mas diferencia entre los dos sino que vuestra prima es algo mas alta; es trigueña y vos rubio; sois festivo y ella seria. Eso únicamente os diferencia uno de otro. En cuanto á entendimiento, continuó, no cabe mas. En una palabra, es una dama de mérito extremado.

Pronunció Pacheco tan fuera de sí estas últimas palabras, que don Felix le dijo sonriéndose: Pésame, amigo, de haberos proporcionado este conocimiento con doña Jimena; y si quereis creerme no volvais mas á su casa ; os lo aconsejo por vuestra quietud. Doña Aurora de Guzman podria insensiblemente quitaros el sosiego é inspiraros una pasion... No necesito volverla á ver, interrumpió don Luis, para estar ya ciegamente prendado de ella. El mal, si lo hay, está hecho. Tanto peor para vos, replicó el fingido Mendoza; porque vos no sois hombre de contentaros con una sola, y mi prima no es doña Isabel. Os hablo claro como amigo : no es muger capaz de sufrir amante alguno que no vaya por el camino real. ¿ *Por el camino real?* re-

pitió don Luis: ¿y puede irse por otro hácia una señorita de su calidad? Es agraviarme el creerme capaz de mirarla con ojos profanos. Conocedme mejor, mi querido Mendoza. ¡ Ah! yo me tendria por el mas dichoso de todos los hombres si aprobara mi solicitud y quisiera unir su suerte con la mia. ¡Oh, don Luis! repuso don Felix, supuesto que pensais de ese modo, desde este instante me tendrá de su parte vuestro amor, y desde luego os ofrezco mis buenos oficios con Aurora. Mañana mismo daré principio á ellos, procurando ganar á mi tia, que tiene mucho ascendiente sobre mi prima.

Pacheco dió mil gracias al caballero que le hacia una oferta tan apreciable; y mi ama y yo vímos con gusto que no podia dirigirse mejor nuestra estratagema. El dia siguiente añadímos algunos grados mas al amor de don Luis con otra invencion. Pasó Aurora á su cuarto despues de suponer que habia ido á hablar con doña Jimena como para interesarla en su favor, y le dijo así: Hablé á mi tia, y no me costó poco reducirla á que favoreciese vuestros deseos. Halléla fuertemente preocupada contra vos: yo no sé quien le habia metido en la cabeza que erais un libertino: lo cierto es que alguno le ha dado una idea poco favorable de vuestras costumbres. Por fortuna tomé vuestro partido con tal teson, que logré por último desimpresionarla de todo. No obstante, prosiguió Aurora, á mayor abundamiento quiero que los dos solos tengamos una conferencia con mi tia, para asegurarnos mas de su favor y de su apoyo. Manifestó Pacheco una grande impaciencia por hablar cuanto ántes con doña Jimena, y don Felix procuró que lograse esta satisfaccion la mañana del dia siguiente bastante temprano. Condújole él mismo á la señora Ortiz, y los tres tuviéron una conversacion, en la cual dió muy bien don Luis á conocer el mucho terreno que el amor habia ganado en su corazon en tan breve tiempo. Fingióse la sagaz Jimena muy pagada de la tierna aficion que mostraba á su sobrina, y le ofreció hacer cuanto estuviese de su parte para persuadirla á que le diese su mano. Arrojóse Pacheco á los piés de tan buena tia, y le rindió mil gracias. A este tiempo preguntó don Felix si su prima se habia levantado. No, respondió la dueña, todavía está durmiendo, y por ahora no se la podrá ver; pero vuelvan ustedes esta tarde, y le hablarán cuanto quieran; respuesta que, como se puede creer, acrecentó en gran manera la alegría de don Luis, á quien se le hizo eterno el resto de aquella mañana. Restituyóse, pues, á su posada en compañía del fingido Mendoza, quien tenia la mayor complacencia en observar todos sus movimientos, y en descubrir en ellos todas las señales de un amor verdadero.

Toda la conversacion fué acerca de Aurora. Acabada la comida dijo don Felix á Pacheco: Ahora mismo me ha ocurrido

un pensamiento. Me parece que podrá ser muy del caso el que yo me adelante un poco á casa de mi tia para hablar á solas á mi prima, y averiguar, si puedo, el estado de su corazon en órden á vuestra persona. Aprobó don Luis esta idea, dejó salir primero á su amigo, y él le siguió una hora despues. Mi ama supo aprovechar el tiempo, de manera que cuando llegó su amante ya estaba vestida de muger. Despues de haber saludado á doña Aurora y á su tia, dijo don Luis: Yo creí encontrar aquí á don Felix. Está escribiendo en mi gabinete, respondió doña Jimena, y presto saldrá. Quedó satisfecho don Luis con esta respuesta, y empezó á entablar conversacion con las dos. Sin embargo, á pesar de la presencia del objeto amado, notó que las horas pasaban sin que Mendoza saliese; y no pudo ya don Luis disimular mas su extrañeza. Aurora mudó de repente de tono, echóse á reir, y le dijo: ¿Es posible, señor don Luis, que no hayais aun sospechado la inocente burla que os estamos haciendo? Pues que, ¿unos cabellos rubios, pero postizos, y dos cejas teñidas, me desfiguran tanto que os hayais dejado engañar hasta este punto? Desengañaos, caballero, prosiguió, volviendo á su natural seriedad, acabad de conocer que don Felix de Mendoza y doña Aurora de Guzman son una misma persona.

No se contentó con sacarle de su error, sino que le confesó tambien la flaqueza de su pasion, y todos los pasos que esta misma le habia sugerido para reducirle al estado en que la veía. No quedó el tierno amante ménos encantado que sorprendido de lo que oía y veía: echóse á los piés de mi ama, y lleno de gozo le dijo: ¡Ah bella Aurora! ¿puedo creer con efecto que yo soy el hombre dichoso que ha merecido á tu bondad tan finas demostraciones? ¿Qué puedo hacer para agradecerlas? un amor eterno no seria suficiente para pagarlas. A estas palabras se siguiéron otras mil halagüeñas expresiones, despues de lo cual los dos amantes habláron de las medidas que debian tomar para llegar al cumplimiento de sus deseos. Resolvióse que todos partiesemos inmediatamente á Madrid, donde se desenlazaria nuestra comedia por medio de un casamiento. Así se ejecutó, y al cabo de quince dias se casó don Luis con mi ama, celebrándose la boda con ostentacion y un sinnúmero de diversiones.

CAPITULO VII.

Muda Gil Blas de acomodo, pasando á servir á don Gonzalo Pacheco.

Tres semanas despues de este casamiento, queriendo mi ama recompensar mis buenos servicios, me regaló cien doblones, y me dijo: Gil Blas, yo no te despido de mi casa, puedes mante-

nerte en ella todo el tiempo que quisieres; pero sábete que don Gonzalo Pacheco, tio de mi marido, desea mucho seas su ayuda de cámara. Le he hablado tan bien de tí, que me ha pedido te persuada á que vayas á servirle. Es un señor ya de dias, pero de bellísimo genio, y estoy cierta de que te irá muy bien con él.

Dí mil gracias á Aurora por sus favores; y como ya no necesitaba de mí acepté con tanto mas gusto el partido que me proporcionaba, cuanto que yo no salia de entre la familia. Fuí, pues, una mañana de parte de la recien casada á casa del señor don Gonzalo, que todavía estaba en la cama, aunque era cerca de medio dia. Entré en su cuarto, y le hallé tomando un caldo que acababa de traerle un page. Tenia el buen viejo los bigotes envueltos en unos papelillos, ojos hundidos y casi amortiguados, un rostro descarnado y macilento. Era de aquellos solterones que, habiendo sido muy libertinos en la mocedad, no son mas contenidos en la vejez. Recibióme con agrado, y me dijo que, si le queria servir con el mismo zelo con que habia servido á su sobrina, podia contar con que me haria feliz. Ofrecíle emplear igual esmero en cumplir con mi obligacion en su casa que en la de su sobrina, y desde aquel momento me recibió en su servidumbre.

Heme aquí, pues, con un nuevo amo, el cual sabe Dios qué hombre era. Cuando se levantó creí estar viendo la resurreccion de Lázaro. Figúrese el lector un cuerpo alto y tan seco que, si se le viese en cueros, seria á propósito para aprender la osteología: las piernas eran tan chupadas que, aun despues de tres ó cuatro pares de medias que se puso, me parecian delgadísimas. Ademas de eso esta momia viviente era asmática, acompañando con una tos cada palabra. Luego tomó chocolate; y mandando despues que le trajesen papel y tinta, escribió un billete que cerró y entregó al page que le habia servido el caldo, para que le llevase á su destino. Apénas partió este, cuando, volviéndose á mí, me dijo: Amigo Gil Blas, de aquí adelante pienso que seas tú confidente de mis encargos, particularmente los respectivos á doña Eufrasia, que es una jóven á quien amo, y de quien soy tiernamente correspondido.

¡Santo Dios! dije prontamente para mi capote, ¿y como podrán los mozos dejar de creer que los aman cuando este viejo chocho está persuadido de que le idolatran? Hoy mismo, prosiguió él, irás conmigo á casa de esta señora, porque casi todas las noches ceno con ella. Te quedarás admirado de ver su modestia y compostura. Muy léjos de imitar á aquellas loquillas que se pagan de la juventud y se prendan de las apariencias, es ya de un entendimiento claro y de un juicio maduro: no busca en los hombres sino el buen modo de pensar, y prefiere á la

belleza del rostro una persona que sepa amar. No limitó á solo esto el señor don Gonzalo el elogio de su dama, sino que se empeñó en persuadirme que era un compendio de todas las perfecciones; pero encontró con un oyente difícil en dejarse convencer sobre este punto. Despues de haber cursado en la escuela de las comediantas, y sido testigo ocular de todas sus maniobras, nunca creí que los viejos fuesen muy afortunados en amor. Sin embargo, fingí, por complacerle únicamente, que le creía, y aun hice mas, pues no solo alabé la discrecion y el buen gusto de doña Eufrasia, sino que me adelanté á decir que tampoco ella podria encontrar otro sugeto mas amable. El buen hombre no conoció que yo le lisonjeaba; ántes por el contrario tomó por verdadera mi alabanza. Tanta verdad es que nada se arriesga en adular á los grandes, pues admiten con gusto aun las lisonjas mas desmedidas.

Despues de esta conversacion comenzó el viejo á arrancarse con unas pinzas algunos pelos blancos de la barba: se lavó los ojos que estaban llenos de lagañas: lo mismo hizo con los oidos, manos y cara; y concluidas sus abluciones, se tiñó de negro el bigote, las cejas y el pelo, gastando en el tocador mas tiempo que emplea una viuda vieja empeñada en desmentir el estrago de los años. No bien habia acabado de vestirse, cuando entró en su cuarto el conde de Azumar, amigo suyo, y tan viejo como él, pero muy diferente en todo lo demas. Este traía sus venerables canas descubiertas, se apoyaba en un baston, y en vez de querer parecer jóven mostraba hacer alarde de su ancianidad. Amigo Pacheco, dijo luego que entró, vengo á comer contigo. Bien venido, conde, le respondió mi amo, y al mismo tiempo se abrazáron, y pusiéron á hablar miéntras se hacia hora de sentarse á la mesa. Al principio fué la conversacion sobre una corrida de toros que pocos dias ántes se habia celebrado, y habláron de los picadores que habian mostrado mayor destreza y valor. Sobre esto el viejo conde, á manera de aquel otro Nestor, á quien todas las cosas presentes le servian de ocasion para alabar las pasadas, dijo suspirando: Ya no se hallan hoy los hombres que se veían en otros tiempos. Ni los toros, ni los torneos se hacen con aquella magnificencia con que se hacian en nuestra mocedad.

Yo me reía interiormente de la ridícula preocupacion del señor conde de Azumar, el cual no se contentó con aplicarla únicamente á los toros y á los torneos, pues cuando se sirvió la fruta en la mesa dijo, mirando unos excelentes melocotones que se habian puesto en ella: En mi tiempo eran mucho mayores los melocotones de lo que son ahora: la naturaleza se debilita cada dia. Segun eso, dije yo entónces para mí sonriéndome, los melocotones en tiempo de Adan debian ser de enorme tamaño.

Detúvose el conde de Azumar con don Gonzalo hasta cerca de la noche. Luego que este se desembarazó de él salió de casa, diciéndome le acompañase, y fuimos derechos á la de Eufrasia, distante como cien pasos de la nuestra. Encontrámosla en un cuarto alhajado con primor. Estaba vestida con gusto, y mostraba un aspecto de tan florida juventud, que casi parecia una niña, sin embargo de que ya llegaba por lo ménos á los treinta. Podia pasar por linda, y desde luego admiré su talento. No era de aquellas cortesanas que brillan por su locuacidad, por su desembarazo y por su desenvoltura. Tanto en sus acciones como en sus palabras sobresalia en ella el juicio, la modestia y la penetracion. Sin afectar ingenio, se echaba de ver en todo lo que decia. Consideréla yo con no poca admiracion, y dije: ¡Oh cielos! ¿es posible que pueda ser disoluta una muger al parecer tan modesta? Y es que vivia yo persuadido de que necesariamente habia de ser desenvuelta toda dama cortesana. Admirábame aquel aparente recato, sin hacerme cargo de que las tales ninfas saben acomodarse á todos los genios, conformándose al carácter de los ricos y señores que caen en sus manos. Si gustan unos de viveza y atolondramiento, con estos serán intrépidas y casi locas: si agrada á otros el sosiego y compostura, siempre las encontrarán con un exterior tranquilo, honesto y virtuoso. Verdaderos camaleones, mudan de color segun el genio y humor de las personas que las visitan.

No era don Gonzalo del gusto de aquellos caballeros que se pagan de hermosuras desenvueltas, ántes se le hacian insufribles; y para que le agradase una muger era menester que tuviese cierto aire de modestia. Así Eufrasia, gobernándose por esta idea, hacia ver que habia mas comediantas que las que representan en los teatros. Dejé á mi amo con su ninfa, y pasé á una sala, donde me encontré con una ama de gobierno vieja, que yo habia conocido cuando era criada de una comedianta. Ella tambien me conoció inmediatamente, y representámos una escena de reconocimiento digna de una comedia. ¿Aquí estás, amigo Gil Blas? me dijo llena de alegría. Segun eso has salido de casa de Arsenia como yo de la de Constanza. Así es, respondí yo: mucho tiempo ha que la dejé, y despues entré á servir á una señora de distincion, porque la vida de la gente de teatro no me acomodaba. Yo mismo me despedí, sin dignarme decir á Arsenia ni una palabra. Hiciste muy bien, me respondió la vieja, que se llamaba Beatriz; y poco mas ó ménos lo hice yo con Constanza. Una mañana le di mi cuenta luego que me levanté: ella me la recibió sin decirme nada, y de esta manera nos despedímos, como dicen, á la francesa.

Mucho celebro, repuse yo, que tú y yo nos hallemos en casa mas honorífica. Doña Eufrasia me parece señora de distincion, y la creo de muy buen carácter. No te engañas en eso, respondió Beatriz. Mi ama es una muger bien nacida, como lo manifiestan

sus modales; y por lo que toca al genio será difícil hallar otra mas sosegada ni mas apacible. No es de aquellas amas altivas y difíciles de contentar, que nada les gusta, que en todo encuentran que decir, gritan sin cesar, mortifican á todos los criados, y es un infierno el servirlas. Hasta ahora no le he oido reñir siquiera una vez: tan amiga es de la paz. Cuando hago alguna cosa que no le gusta, me lo reprende sin enfado, y sin prorumpir en aquellos dicterios de que tanto usan las mugeres soberbias. Tambien mi amo, repliqué yo, es un señor muy afable: se familiariza conmigo, y me trata como á un igual mas bien que como á un criado: en un palabra, es el caballero mejor del mundo: en cuanto á esto, vos y yo estamos mejor que cuando estabamos con las comediantas. Mil veces mejor, repuso Beatriz. Yo llevo ahora una vida muy retirada, siendo así que la de entónces era tan bulliciosa. En nuestra casa no entra mas hombre que el señor don Gonzalo; y en mi soledad tampoco veré yo á otro que á tí, de lo que me alegro mucho. Tiempo ha que te miraba con buenos ojos, y mas de una vez tuve envidia á Laura porque eras tan amigo suyo. Pero en fin, no desconfío de ser tan dichosa como ella; pues aunque no tenga su juventud ni su hermosura, en recompensa detesto la volubilidad, cuya prenda ningun hombre puede remunerar suficientemente: en punto á fidelidad soy una tortolilla.

Como la buena Beatriz era una de las muchas que se ven obligadas á brindar con sus favores, porque sin eso ninguno los pretenderia, no tuve la menor tentacion de aprovecharme de su generosidad: pero tampoco me pareció conveniente hablar de manera que pudiese rezelar que la despreciaba; ántes bien tuve la advertencia de hablarle en términos que no perdiese la esperanza de reducirme á corresponderle. Yo me imaginaba haber conquistado á una criada vieja; pero tambien me engañé miserablemente en esta ocasion. Galanteábame ella, no solo por mi linda cara, sino para granjearme á favor de los intereses de su ama, á quien tenia tanto amor, que ningun medio perdonaba cuando se trataba de complacerla y servirla. Reconocí mi error la mañana siguiente, en que fuí á entregar á doña Eufrasia un billete amoroso de mi amo. Recibióme con agrado, y me dijo mil cosas cariñosas; y la criada dió tambien su pincelada en mi elogio. Una admiraba mi fisonomía, otra hallaba en mí cierto aire de moderacion y de prudencia. Al oir á las dos, mi amo poseía un tesoro en mi persona. En una palabra, me alabáron tanto que desconfié de sus elogios. Desde luego penetré el fin de ellos; pero los oía con una aparente simplicidad, con cuyo artificio engañé á aquellas bribonas, que al cabo se quitáron la mascarilla.

Escucha, Gil Blas, me dijo doña Eufrasia: en tí consiste hacer tu fortuna: procedamos todos de acuerdo, amigo mio. Don Gon-

zalo es viejo, su salud muy delicada; una calenturilla ayudada de un buen médico basta para echarle á la sepultura. Aprovechémonos bien de los pocos momentos que le restan, y gobernémonos de modo que me deje á mí la mayor parte de sus bienes. A tí te tocará una buena porcion, así te lo prometo, y puedes contar con mi palabra como con una escritura otorgada ante todos los escribanos de Madrid. Señora, le respondí, disponga vmd. á su arbitrio de este su fiel servidor; solamente le suplico me diga lo que debo hacer, y lo demas déjelo de mi cuenta, que espero se dará por bien servida. Pues ahora bien, repuso ella, lo que has de hacer es observar cuidadosa y diligentemente á tu amo, y darme razon puntual de todos sus pasos. Cuando hables con él procura con arte introducir la conversacion sobre las mugeres y toma de aquí ocasion para con destreza y maña decirle mucho bien de mí. Tu mayor estudio ha de ser el tenerle siempre ocupado de su Eufrasia en cuanto te sea posible. Espía con sagacidad si algun pariente suyo le hace la corte con la mira á su herencia, y avísame sin perder un instante, que yo los echaré á pique. No te pido mas. Tengo muy conocidos los diferentes genios de la parentela de tu amo: sé el modo de hacerlos ridículos á los ojos de este, y ya he desconceptuado en su ánimo á sus primos y sobrinos.

Por esta instruccion, y por otras que añadió Eufrasia, conocí que era una de aquellas mugeres que solo se dedican á complacer á viejos generosos. Pocos dias ántes habia obligado á don Gonzalo á vender una posesion, cuyo precio le regaló. Todos los dias le chupaba algo, y ademas de eso esperaba que no la olvidaria en su testamento. Mostréme muy deseoso de hacer todo lo que me pedia; mas por no disimular nada, confieso que, cuando volvia á casa, iba muy dudoso sobre si contribuiria á engañar á mi amo, ó á apartarle de su querida. Este último partido me parecia mas honrado que el otro, y me sentia mas inclinado á cumplir con mi obligacion que á faltar á ella. Consideraba por otra parte que en suma nada de positivo me habia ofrecido Eufrasia, y quizá por esto mas que por otro motivo no pudo corromper mi fidelidad. Resolví, pues, servir con zelo á don Gonzalo, persuadido de que, si lograba arrancarle del lado de su ídolo, seria mejor recompensado por una accion buena, que por las malas que yo pudiera hacer.

Para conseguir mejor el fin que me habia propuesto, fingí dedicarme enteramente á servir á doña Eufrasia. Hícele creer que continuamente estaba hablando de ella á mi amo, y sobre este supuesto le embocaba mil patrañas, que la pobre creía como otros tantos evangelios: artificio con el cual me interné tanto en su confianza, que me contaba por el mas ciegamente empeñado en promover sus intereses. A mayor abundamiento aparenté tam-

bien estar enamorado de Beatriz, la cual estaba tan ufana de la conquista de un mozo, que no se le daba un pito de que la engañase, con tal que la engañase bien. Cuando mi amo y yo estabamos con nuestras dos reinas, representabamos dos cuadros diferentes; pero ambos por el mismo estilo. Don Gonzalo seco y amarillo, como ya le he retratado, parecia un moribundo en la agonía cuando miraba á su Fílis con ojos lánguidos y amorosos. Mi Nise, siempre que yo la miraba apasionado, remedaba los melindres y acciones de una niña, poniendo en movimiento todos los registros de una truhana vieja y bien amaestrada. Conocíase que habia cursado estas escuelas por lo ménos unos buenos cuarenta años. Habíase refinado en servicio de una de aquellas heroinas del partido, que saben el secreto de hacerse amar hasta la vejez, y mueren cargadas de los despojos de dos ó tres generaciones.

No me bastaba ya el ir con mi amo todos los dias á casa de Eufrasia: muchas veces iba solo, particularmente de dia; y á cualquiera hora que fuese, nunca encontraba en ella á hombre, ni ménos á muger alguna que me diese malas sospechas, ó modo de descubrir en Eufrasia el menor indicio de infidelidad. Esto me causaba no poca admiracion, porque no acertaba á comprender como pudiese ser tan escrupulosamente fiel á don Gonzalo una muger jóven y hermosa.

Pero en esta admiracion no habia juicio alguno temerario, pues la bella Eufrasia, como pronto verémos, para hacer mas tolerable el tiempo que tardaba en heredar á don Gonzalo, se habia provisto de un amante mas proporcionado á sus años.

Cierta mañana muy temprano fuí á entregar un billete á la tal niña de parte de mi amo, segun la costumbre diaria. Hízome entrar en su cuarto, y divisé en él los piés de un hombre que estaba escondido detras de un tapiz. No dí la mas mínima señal de que le veía; y así que desempeñé mi encargo, me salí sin dar á entender hubiese notado cosa alguna; pero aunque no debia sorprenderme este objeto, y mas cuando en nada me perjudicaba á mí, no dejó con todo de inquietarme mucho. ¡Ah malvada! decia yo con enfado. ¡Ah traidora Eufrasia! No te contentas con engañar á un buen viejo, haciéndole creer que le amas, sino que te entregas á otro amante para hacer mas abominable tu villana traicion. Pero, bien mirado, era yo muy necio en discurrir de esta suerte. Ántes debia reirme de aquella aventura, y mirarla como una compensacion del fastidio y de los malos ratos que Eufrasia sufria con el trato de mi amo. Á lo ménos hubiera hecho mejor en no hablar palabra, que en valerme de esta ocasion para acreditarme de buen criado. Pero en vez de moderar mi zelo abrazé con mayor calor los intereses de don Gonzalo, y le hice puntual relacion de lo que habia visto; añadiendo que doña

Eufrasia habia solicitado corromper mi fidelidad, y en prueba de ello no le oculté nada de lo que me habia dicho; de manera que estuvo en su mano el conocimiento del verdadero carácter de su enamorada. Hízome mil preguntas, como dudando de lo que decia; pero mis respuestas fuéron tales, que le quitáron la satisfaccion de poder dudarlo. Quedó atónito y asombrado de lo que habia oido; y sin que le sirviese en este lance su ordinaria serenidad, se asomó á su semblante un repentino ímpetu de cólera, que podia parecer presagio de que Eufrasia pagaria su infidelidad. Basta, Gil Blas, me dijo: estoy sumamente agradecido al zelo y amor que me muestras; me agrada infinito tu honrada lealtad. Ahora mismo voy á casa de Eufrasia á llenarla de reconvenciones y á romper para siempre la amistad con esta ingrata. Diciendo esto salió efectivamente, y se fué en derechura á su casa, no queriendo que le acompañase yo, por librarme de la mala figura que habia de hacer si me hallase presente á la averiguacion de aquellos hechos.

Miéntras tanto quedé esperando con la mayor impaciencia que volviese mi amo. No dudaba que, á vista de tan poderosos motivos para quejarse de su ninfa, volveria desviado de sus atractivos, ó cuando ménos resuelto á una eterna separacion. Con este alegre pensamiento me daba á mí mismo el parabien de mi obra; me representaba el placer que tendrian los herederos legítimos de don Gonzalo cuando supiesen que su pariente ya no era juguete de una pasion tan contraria á sus intereses; me figuraba que todos se me confesarian obligados; y en fin que iba yo á distinguirme de los demas criados, mas dispuestos por lo comun á mantener á sus amos en sus desórdenes, que á retirarlos de ellos. Apreciaba yo el honor, y me lisonjeaba de que me tendrian por el corifeo de todos los sirvientes; pero una idea tan halagüeña se desvaneció pocas horas despues; porque volvió mi amo, y me dijo: Amigo Gil Blas, acabo de tener una conversacion muy acalorada con Eufrasia. Llaméla ingrata, aleve; llenéla de improperios: ¿pero sabes lo que me respondió? que hacia mal en dar crédito á criados: sostiene con empeño que me has hecho una relacion falsa. Si he de creerla, tú no eres mas que un impostor, un criado vendido á mis sobrinos, por cuyo amor no perdonarias medio alguno para ponerme mal con ella. Yo mismo la ví derramar algunas lágrimas; y lágrimas verdaderas: me ha jurado por cuanto hay de mas sagrado que ni te habia hecho la mas mínima proposicion, ni ve á ningun hombre. Lo mismo me aseguró Beatriz, que me parece muger honrada é incapaz de mentir; de modo que, contra mi propia voluntad, se desvaneció todo mi enojo.

¿Pues qué, señor, interrumpí yo con sentimiento, dudais de mi sinceridad, desconfiais de... No hijo mio, repuso él, te hago

justicia : no creo que estés de acuerdo con mis sobrinos ; estoy persuadido de que solo por buen zelo te interesas en todo lo que me toca, y te lo agradezco ; pero muchas veces engañan las apariencias. Puede suceder que realmente no hubieses visto lo que te pareció ver ; y en tal caso considera lo mucho que habrá ofendido á Eufrasia tu acusacion. Mas, sea lo que fuere, yo no puedo ménos de amarla. Así lo quiere mi estrella ; y aun me ha sido indispensable hacerle el sacrificio que exige de mi amor : este sacrificio es despedirte. Siéntolo mucho, mi pobre Gil Blas, continuó, y te aseguro que no he consentido en ello sin afliccion ; mas no puedo pasar por otro punto : compadécete de mi debilidad. Lo que te debe consolar es que no saldrás sin recompensa ; fuera de que ya he pensado colocarte con una señora amiga mia, en cuya casa lo pasarás perfectamente.

Quedé mortificadísimo al ver que mi zelo habia redundado en mi perjuicio. Maldije mil veces á Eufrasia y lamenté la flaqueza de don Gonzalo en haberse dejado dominar de ella. No dejaba tampoco de conocer el buen viejo que, en despedirme de su casa, solo por complacer á su dama, no hacia la accion mas honrosa. Para cohonestar su poco espíritu, y al mismo tiempo hacerme tragar mejor la píldora, me regaló cincuenta ducados, y él mismo me condujo el dia siguiente á casa de la marquesa de Chaves. Díjole en mi presencia que era yo un mozo de buenas prendas ; que él me queria mucho ; pero que por ciertos respetos de familia se veía precisado á su pesar á quedarse sin mí, y le suplicaba con el mayor encarecimiento me admitiese de criado. Desde aquel punto me recibió la marquesa, y yo me ví de repente con nueva ama y en nueva casa.

CAPITULO VIII.

Carácter de la marquesa de Chaves ; y personas que ordinariamente la visitaban.

Era la marquesa de Chaves una viuda de treinta y cinco años, bella, alta, y bien proporcionada. No tenia hijos, y gozaba de diez mil ducados de renta. Nunca ví muger mas seria, ni que ménos hablase. Con todo eso era celebrada en Madrid, y generalmente tenida por la señora de mayor talento. Lo que quizá contribuia mas que todo á esta universal reputacion, era la concurrencia á su casa de los primeros personages de la corte, así en nobleza como en literatura : problema que yo no me atreveré á decidir. Solo diré que bastaba oir su nombre para conceptuar que el que allí concurria era de un gran talento, y que su casa la llamaban por excelencia *el tribunal de las obras ingeniosas.*

Con efecto, todos los dias se leian en ella ya poemas dramáticos, ya poesías líricas, pero siempre sobre asuntos sérios. Negábase la entrada á toda composicion jocosa. La mejor comedia, ó la novela mas ingeniosa y mas alegre no se miraba sino como una pueril y ligera produccion, que no merecia alabanza alguna. Por el contrario, la mas mínima obra séria, una oda, un soneto, una égloga pasaban allí por el último esfuerzo del ingenio humano. Pero sucedia tal vez que el público no se conformaba con la decision del *tribunal;* ántes bien censuraba sin reparo las obras que habian sido en él muy aplaudidas.

La marquesa me hizo maestresala de su casa. Era incumbencia de mi empleo arreglar el cuarto de mi nueva ama para recibir las gentes, disponiendo almohadones para las damas, sillas para los caballeros, y cada cosa en su respectivo sitio; quedándome despues en la antesala para anunciar é introducir á los que llegaban. El primer dia, conforme yo los iba introduciendo, el ayo de pages, que casualmente se hallaba entónces conmigo en la antesala, me los pintaba graciosamente. Llamábase Andres de Molina el tal ayo, y aunque era naturalmente aerio y burlon, no le faltaba entendimiento. El primero que se presentó fué un obispo: anuncié su venida, y despues que hubo entrado, me dijo el maestro de pages: Ese prelado es de un carácter bastante gracioso. Tiene algun valimiento en la corte, mas no tanto como quiere persuadir. Ofrécese á servir á todos, y á ninguno sirve. Encontróle un dia en la antecámara del rey un caballero que le saludó. Detúvole el obispo, hízole mil cumplimientos, le cogió la mano, apretósela, y le dijo: Soy todo de V. S.: no me niegue el favor de acreditarle mi amistad, pues no moriré contento si no logro alguna ocasion de servirle. Correspondióle el caballero con expresiones de reconocimiento, y apénas se habian separado, cuando el obispo, volviéndose á uno de los que iban á su lado, le dijo: Quiero conocer á este hombre, y no me acuerdo quien es: solo tengo una idea confusa de haberle visto en alguna parte.

Poco despues del obispo se dejó ver un señorito, hijo de cierto grande, á quien hice entrar inmediatamente en el cuarto de mi ama. Así que entró me dijo el señor Molina: Este señorito es tambien un ente raro. Va á una casa sin otro fin que el de tratar con el dueño de ella de negocios de importancia; está en conversacion con él una ó dos horas, y se marcha sin haber hablado siquiera una palabra sobre el asunto á que habia ido. A este tiempo viendo el ayo de los pages llegar á dos señoras, añadió: Ve aquí á doña Ángela de Peñafiel, y á doña Margarita de Montalvan. Estas dos señoras en nada se parecen una á otra: doña Margarita presume de filósofa; se las tiene tiesas con los mayores doctores de Salamanca, y ningmo la ha visto ceder

jamas á sus argumentos. Doña Ángela, por el contrario, aunque es verdaderamente instruida, nunca hace de doctora. Sus pensamientos son finos, sus discursos sólidos, y sus expresiones delicadas, nobles y naturales. Este segundo carácter, le respondí yo, es un carácter muy amable; pero el otro me parece cae muy mal en el bello sexo. ¿Qué dice vmd. *muy mal en el bello sexo?* replicó Molina prontamente; es tan fastidioso aun en los hombres, que á muchos hace ridículos. Tambien nuestra ama la marquesa adolece un poco de este achaque filosófico. Yo no sé sobre qué se tratará hoy en nuestra academia; pero se disputará mucho.

Al acabar estas palabras vímos entrar un hombre seco, muy grave, cejijunto y fruncido. No le perdonó mi caritativo instructor. Este es, me dijo, uno de aquellos entes serios que quieren pasar por hombres de gran talento á favor de su silencio ó de algunas sentencias de Séneca, y que examinados de cerca no son mas que unos pobres mentecatos. Tras de este entró un caballerito de bastante buena presencia, pero con aire de hombre pagado de sí mismo. Pregunté á Molina quien era, y me respondió: Es un poeta dramático, el cual ha compuesto cien mil versos en su vida que no le han valido cuatro cuartos; pero en recompensa con solos seis renglones en prosa acaba de formarse una buena renta.

Iba á decirle me explicase en qué habia consistido el haber logrado á tan poca costa aquella fortuna, cuando oí un gran rumor en la escalera. ¡Bravo! exclamó el maestro de pages, aquí tenemos al licenciado Campanario, que se deja oir mucho ántes que se le vea. Comienza á hablar en voz alta desde la puerta de la calle, y no lo deja hasta que vuelve á salir por ella. Con efecto resonaba en toda la casa la voz del licenciado Campanario, que al fin se presentó en la antesala con un bachiller amigo suyo, y no cesó de hablar miéntras duró su visita. Este licenciado, dije á Molina, parece hombre de ingenio. Sí lo es, me respondió: tiene ocurrencias muy chistosas: se explica con gracia y agudeza: es muy divertida su conversacion; pero ademas de ser un hablador molestísimo, repite siempre sus dichos y cuentos. En suma, para no estimar las cosas mas de lo que valen, estoy persuadido de que su mayor mérito consiste en aquel aire cómico y festivo con que sazona lo que dice; y así no creo que le haria mucho honor una coleccion de sus agudezas y sus gracias.

Fuéron entrando despues otras personas, de todas las cuales me hizo Molina muy graciosas descripciones, sin olvidar la pintura de la marquesa, que fué de mi gusto. Esta, me dijo, tiene un talento regular, en medio de su filosofía. Su carácter no es impertinente, y da poco que hacer á los que la sirven. Entre

las personas distinguidas es de las mas racionales que conozco: no se le advierte pasion alguna: ni el juego, ni los galanteos le gustan: solo le agrada la conversacion; y en una paladra, su vida seria intolerable para la mayor parte de las damas. Este elogio del maestro de pages me hizo formar un concepto ventajoso de mi ama. Sin embargo, pocos dias despues no pude ménos de sospechar que no era tan enemiga del amor; y el fundamento de mi sospecha fué el siguiente.

Estando una mañana en el tocador se presentó en la antesala un hombrecillo como de cuarenta años, pero de malísima figura, mas mugriento que el autor Pedro de Moya, y á mayor abundamiento muy corcobado. Díjome que deseaba hablar á la marquesa; y preguntándole yo de parte de quien: De la mia, me respondió arrogante: diga vmd. á la señora que soy aquel caballero del cual estuvo hablando ayer con doña Ana de Velasco. Apénas se lo dije á mi ama, cuando toda enagenada de alegría me mandó le hiciese entrar. No solo le recibió con extrañas demostraciones de aprecio, sino que mandó salir á todas las criadas, de modo que el corcobadillo, mas afortunado que una persona de provecho, se quedó á solas con ella. Las criadas y yo nos reímos un poco de esta visita tan graciosa que duró una hora; al cabo de la cual mi ama le despidió con mil cortesanas expresiones, que demostraban bien lo contenta que quedaba de él.

En efecto, lo quedó tanto que por la noche me llamó á parte, y me dijo: Gil Blas, cuando venga el corcobado hazle entrar en mi gabinete lo mas secretamente que puedas; cuyo encargo confieso que me dió mucho en que sospechar. Sin embargo, obedeciendo la órden de la marquesa, luego que se dejó ver aquel hombrecillo, que fué á la mañana siguiente, le introduje por una escalera escusada hasta el gabinete de la señora. Caritativamente hice lo mismo por dos ó tres veces; de lo cual inferí ó que la marquesa tenia estrafalarias inclinaciones, ó que el corcobadillo le servia de tercero.

Poseido yo de esta idea, me decia: Si mi ama se ha enamorado de un buen mozo, se lo perdono; pero si se ha prendado de semejante macaco, no puedo verdaderamente disculpar un gusto tan depravado. ¡Pero cuan mal pensaba yo de aquella señora! Aquel macaco se empleaba en la magia, y como se ponderaba su ciencia á la marquesa, que creia gustosa en los prestigios de los saltimbanquis, tenia conversaciones á solas con él. Hacia ver los objetos en un vaso, enseñaba á dar vueltas al cedazo, y revelaba por dinero todos los misterios de la cábala; ó bien (para hablar con mas exactitud) era un bribon que subsistia á expensas de las personas demasiado crédulas, y se decia que á ello contribuian muchas señoras de distincion.

CAPITULO IX.

Por qué incidente Gil Blas salió de casa de la marquesa de Chaves, y cual fué su paradero.

Seis meses habia que yo servia á la marquesa de Chaves, y me hallaba muy contento con mi conveniencia; pero mi destino no me permitió mantenerme mas tiempo en su casa, ni ménos quedarme por entónces en Madrid. El motivo fué el lance que voy á contar.

Entre las criadas de la marquesa habia una llamada Porcia, que, sobre jóven y hermosa, era de un carácter tan bueno, que me captó la voluntad sin saber que me seria necesario disputar su corazon. El secretario de la marquesa, hombre soberbio y zeloso, estaba enamorado de mi ídolo, y apénas advirtió mi amor, cuando, sin procurar informarse si Porcia me correspondia, resolvió que nos midiesemos la espada, y me citó una mañana para un parage retirado. Como era un hombrecillo que apénas me llegaba á los hombros, me pareció enemigo poco temible, y lleno de confianza acudí al sitio señalado. Lisonjeábame yo de una completa victoria, y de adquirir por ella nuevo mérito con Porcia; pero el resultado humilló mucho mi presuncion. El secretarillo, que habia aprendido dos ó tres años la esgrima, me desarmó como á un niño; y poniéndome al pecho la punta de la espada, me dijo: Prepárate para morir, ó dame palabra sobre tu honor de que hoy mismo saldrás de casa de la marquesa de Chaves sin pensar mas en Porcia. Prometíselo así, y lo cumplí sin repugnancia. Corríame de presentarme delante de los criados de la casa despues de haber sido tan ignominiosamente vencido, y mucho mas de presentarme ante la hermosa Helena[1], inocente ocasion de nuestro desafío. No volví, pues, á casa sino para recoger mi ropa y dinero, y el mismo dia me encaminé á Toledo, con la bolsa bastante provista, y cargado con toda mi ropa puesta en un lio. Aunque por ningun caso me habia obligado á salir de Madrid, juzgué me convendria mucho alejarme de aquella villa, á lo ménos por algunos años, y así tomé la determinacion de dar una vuelta por España, deteniéndome en las ciudades y pueblos el tiempo que me pareciese. Con el dinero que tengo, me decia, gastándolo con discrecion,

[1] Hermosa Helena se dice á una muger por alusion á la griega Helena esposa del rey Menelao, cuya extremada hermosura excitó en Páris, hijo del rey de Troya Príamo, el deseo de poseerla, y la robó á su esposo y á la Grecia, lo que fué causa de las famosas guerras entre Griegos y Troyanos, que no acabáron hasta la destruccion de Troya.

tendré para correr gran parte del reino, y cuando se haya acabado, me pondré de nuevo á servir; pues un mozo como yo hallará acomodos sobrantes cuando le venga en voluntad buscarlos, y no tendré mas que escoger.

Como tenia particulares deseos de ver á Toledo, llegué allí al cabo de tres dias, y fuí á tomar posada en un buen meson, en donde me tuviéron por un caballero de importancia con el auxilio de mi vestido de aventuras amorosas que no dejé de ponerme; y con el aire que tomé de elegante, podia fácilmente introducirme con las buenas mozas que vivian en la vecindad; pero habiendo sabido que era necesario comenzar en su casa por hacer un gran gasto, fué forzoso contener mis deseos. Hallándome siempre con gusto de viajar, despues de haber visto todo lo que habia de curioso en Toledo, salí de allí un dia al amanecer, y tomé el camino de Cuenca con ánimo de pasar al reino de Aragon. Al segundo dia de jornada me metí en una venta que encontré en el camino, y cuando empezaba á refrescarme entró una partida de cuadrilleros de la santa Hermandad. Estos señores pidiéron vino, y miéntras estaban bebiendo les oí hacer mencion de las señas de un jóven á quien llevaban órden de prender. El caballero, decia uno de ellos, no tiene mas que veinte y tres años, el pelo largo y negro, bella estatura, nariz aguileña, y monta un caballo castaño.

Estúvelos yo escuchando sin mostrar atencion á lo que decian, y en la realidad me importaba poco el saberlo. Dejélos en la venta, y proseguí mi camino; pero no habia andado aun medio cuarto de legua cuando encontré á un mocito muy galan que iba en un caballo castaño. ¡Vive diez! dije para mí, que ó yo me engaño mucho, ó este es el sujeto á quien buscan los cuadrilleros. Tiene el pelo largo y negro, y la nariz aguileña; seguramente él es á quien quieren atrapar, y he de hacerle un buen servicio. Señor, le dije, permítame vmd. que le pregunte si le ha sucedido algun pesado lance de honor. El jóven sin responderme fijó los ojos en mí, y mostróse admirado de mi pregunta. Aseguréle que esta no nacia de pura curiosidad, y quedó bien convencido de ello luego que le conté todo lo que habia oido á los ministros en la venta. Generoso desconocido, me respondió, no puedo ocultaros que tengo motivo para creer ser efectivamente yo á quien busca esa gente; y por lo mismo voy á tomar otro camino para no caer en sus manos. Yo seria de parecer, repuse entónces, que buscasemos por aquí un sitio retirado donde vmd. estuviese seguro y ambos á cubierto de una gran tempestad que veo nos está amenazando. Al decir esto, descubrímos una calle de árboles bastante frondosos, y habiéndonos metido en ella, nos condujo al pié de una montaña, donde encontrámos una ermita.

Era esta una grande y profunda gruta que el tiempo habia socavado en la falda de aquel monte, y delante de ella se registraba como un corral que habia fabricado el arte, cuyas paredes se componian de una especie de argamasa formada de pedrezuelas, rodeado todo para mayor defensa de un género de foso cubierto de verdes céspedes. Los contornos de la gruta estaban sembrados de flores olorosas que llenaban de suavísima fragrancia el ambiente inmediato; y cerca de la misma gruta se descubria una hendidura en el monte, de cuyo centro brotaba un manantial de agua que corria á dilatarse por una pradería. A la entrada de esta cueva solitaria habia un buen ermitaño que parecia un hombre consumido por la vejez. Apoyábase en un báculo, y en la otra mano llevaba un gran rosario de cuentas gordas y de veinte dieces por lo ménos. Su cabeza estaba como sepultada en un capuz de lana parda, con unas largas orejeras; y su barba mas blanca que la nieve le bajaba hasta la cintura. Acercámonos á él, y yo le dije: Padre mio, ¿nos dará licencia para que le pidamos nos refugie contra la tempestad que viene sobre nosotros? Venid, hijos mios, respondió el anacoreta despues de haberme mirado con atencion, mi pobre gruta está á vuestra disposicion, y podréis estar en ella todo el tiempo que quisiereis. El caballo, añadió, le podeis meter en aquel corral, señalándolo con la mano, donde creo que estará bien acomodado. Metímos en él el caballo, y nosotros nos refugiámos en la gruta, acompañándonos siempre el venerable viejo.

Apénas entrámos en ella cuando cayó una copiosa lluvia mezclada de relámpagos y espantosos truenos. El ermitaño se hincó de rodillas delante de una estampa de san Pacomio, que estaba pegada á la pared, y nosotros hicímos lo mismo á ejemplo suyo. Cesó la tempestad, y cesáron tambien nuestras oraciones. Levantámonos; pero como todavía seguia lloviendo y la noche se acercaba, nos dijo el ermitaño: Yo, hijos mios, no os aconsejaré os pongais en camino con este temporal, y mas estando tan cerca la noche, á no obligaros á ello algun negocio grave y urgente. Respondímosle que ninguna cosa nos impedia el detenernos sino el justo temor de incomodarle, y que á no ser este, ántes le suplicariamos nos permitiese pasar allí la noche. La incomodidad será para vosotros, respondió cortesanamente el anacoreta: tendréis mala cama y peor cena, porque solo puedo ofreceros la de un pobre ermitaño.

En esto nos hizo sentar á una desdichada y rústica mesilla, donde nos sirvió unas cebollas con algunos mendrugos, y un jarro de agua. Esta, dijo, es mi comida y cena ordinaria; pero hoy es razon hacer algun exceso en obsequio de unos huéspedes tan honrados. Dijo, y marchó luego á traer un pedazo de queso y dos puñados de avellanas, que echó sobre la mesa. Mi

compañero, que no tenia mucho apetito, hizo poco gasto de aquellos manjares. Observólo el ermitaño, y dijo: Veo que estais acostumbrado á mesas mas regaladas que la mia, ó por mejor decir, que la sensualidad ha estragado en vos el gusto natural. Yo tambien he vivido en el mundo. Entónces no eran bastante buenos para mí los manjares mas delicados, ni los guisados mas exquisitos; pero la soledad y el hambre han restituido la pureza al paladar. Ahora solo me gustan las raices, la leche, las frutas, y en una palabra, todo aquello que servia de alimento á nuestros primeros padres.

Miéntras el anacoreta estaba hablando, el caballerito se quedó como enagenado en una profunda cavilacion. Notólo el viejo, y le dijo: Hijo mio, vos teneis atravesado el corazon con alguna espina que os punza mucho. ¿No podré saber el motivo de la grave afliccion que os atormenta? desahogad conmigo vuestro pecho. No me mueve á este deseo la curiosidad: la caridad es la única causa que á ello me anima. Hállome en edad en que puedo daros algun buen consejo; y vos me pareceis estar en una situacion que necesita bien de él. Sí, padre mio, respondió el caballerito arrancando del pecho un doloroso suspiro: es muy cierto que tengo gran necesidad de consejo; y pues vos me ofreceis el vuestro con piedad tan generosa, quiero seguirle. Estoy muy persuadido de que nada arriesgo en descubrirme á un hombre como vos. No hijo, replicó el ermitaño, no teneis que temer: soy hombre á quien se le puede confiar cualquiera cosa, sea la que fuere. Entónces el caballero habló de esta manera.

CAPITULO X.

Historia de don Alfonso y de la bella Serafina.

Nada, padre mio, os ocultaré, como ni tampoco á este caballero que me escucha. Haríale gran agravio en desconfiar de él á vista de la generosa accion que usó conmigo. Voy, pues, á contaros mis desgracias.

Nací en Madrid, y mi orígen fué el que voy á referir. Un oficial de la guardia alemana [1], llamado el baron de Steinbach, entrando una noche en su casa, se halló al pié de la escalera

[1] Era la guardia real que hacia el servicio militar en el palacio de los reyes de España. Duró todo el tiempo que ocupó el trono español la dinastía austriaca desde el emperador de Alemania Cárlos V, primero de este nombre en Castilla, hasta que por muerte sin sucesion de Cárlos II entró la actual dinastía francesa de Borbon, que abolió aquella guardia, y creó la nueva llamada de *corps* á semejanza de la de los reyes de Francia.

con un envoltorio de lienzo. Levantóle, llevóle al cuarto de su muger, desenvolvióle, y encontráron un niño recien nacido, envuelto en pañales muy aseados y finos, y un billete que decia ser hijo de padres distinguidos, que á su tiempo se darian á conocer, y que el niño estaba ya bautizado con el nombre de Alfonso. Este desgraciado niño soy yo, y esto es todo cuanto sé. Víctima del honor ó de la infidelidad, ignoro si mi madre me expuso únicamente para ocultar algunos vergonzosos amores; ó si, seducida por un amante perjuro, se vió en la cruel necesidad de abandonarme.

Como quiera que sea, al baron y á su muger les enterneció mucho mi desgracia; y como no tenian sucesion, resolviéron criarme como si fuera hijo suyo, conservándome el nombre de don Alfonso. Al paso que crecia yo en edad, crecia el amor en ellos hácia mí. Hacíanme mil caricias en pago de mis apacibles modales y por mi docilidad. Todos sus pensamientos eran de darme la mejor educacion. Buscáronme maestros de todas materias. Léjos de esperar con impaciencia á que se descubriesen mis padres, parecia por el contrario que deseaban no se manifestasen jamas. Luego que el baron me vió capaz de poder seguir la milicia, me aplicó á servir al rey. Consiguióme una bandera, y mandó hacerme un pequeño equipage. Para animarme á buscar ocasiones de adquirir gloria y darme á conocer, me hizo presente que la carrera del honor estaba abierta á todo el mundo, y que la guerra podria hacer mi nombre tanto mas glorioso, cuanto solo seria deudor á mi valor y á mi espada de la gloria que adquiriese. Al mismo tiempo me reveló el secreto de mi nacimiento, que hasta allí me habia callado. Como en todo Madrid pasaba por hijo suyo, y yo mismo efectivamente me tenia por tal, confieso me turbó no poco esta confianza. No podia pensar en ello sin llenarme de rubor. Por lo mismo que mis nobles pensamientos y mis honrados impulsos me aseguraban de un distinguido nacimiento, era mayor el dolor de verme desamparado de aquellos á quienes le habia debido.

Pasé á servir en los Paises Bajos, donde se hizo la paz poco despues que llegué al ejército. Hallándose España sin enemigos, me restituí á Madrid; y el baron y su muger me recibiéron con nuevas demostraciones de cariño. Eran pasados dos meses desde mi regreso, cuando una mañana entró en mi cuarto un pagecillo, y me entregó en las manos un billete concebido poco mas ó ménos en estos términos: *No soy fea ni contrahecha; y con todo eso vmd. me ve todos los dias á mi balcon con grande indiferencia: frialdad muy agena de un mozo tan galan. Estoy tan ofendida de este proceder, que por vengarme quisiera inspirar amor en ese corazon de hielo.*

Así que leí este billete me persuadí sin la menor duda de que

era de una viudita llamada Leonor, que vivia en frente de mi casa, y tenia fama de ser alegre de cascos. Examiné sobre este punto al pagecillo, que por algun breve rato quiso hacer el callado; pero á costa de un ducado que le dí satisfizo mi curiosidad, y se encargó de llevar á su ama mi respuesta. Decíale en ella que conocia y confesaba mi delito, del cual estaba ya medio vengada, segun lo que yo sentia en mí.

Con efecto, no dejó de hacerme impresion esta graciosa manera de granjear la voluntad. No salí de casa en todo aquel dia, asomándome frecuentemente al balcon para observar á la señora, que tampoco se descuidó de dejarse ver al suyo. Hícele señas á las cuales correspondió; y el dia siguiente me envió á decir por el mismo pagecito que, si entre once y doce de aquella noche queria yo hallarme en nuestra calle, podiamos hablarnos á la reja de un cuarto bajo. Aunque no estaba muy enamorado de una viuda tan viva, sin embargo no dejé de responderle muy apasionadamente; y á la verdad esperé á que anocheciese con tanta impaciencia como si efectivamente la amara mucho. Luego que fué de noche salí á pasearme al Prado, para entretener el tiempo hasta la hora de la cita, y apénas entré en el paseo, cuando, acercándose á mí un hombre montado en un hermoso caballo, se apeó precipitadamente, y mirándome con ceño: Caballero, me dijo, ¿no sois vos el hijo del baron de Steinbach? El mismo, le respondí. Luego vos sois el citado, prosiguió él, para dar esta noche conversacion á Leonor en su reja. He visto sus billetes, y vuestras respuestas, que me mostró el pagecillo. Os he venido siguiendo hasta aquí desde que salísteis de casa, para advertiros que teneis un competidor, cuya vanidad se indigna de disputar el corazon de una dama con un hombre como vos. Me parece no necesito deciros mas; y pues nos hallamos en sitio retirado, decidan la disputa las espadas, á ménos de que vos, por evitar el castigo que preparo á vuestra temeridad, me deis palabra de romper toda comunicacion con Leonor. Sacrificadme las esperanzas que teneis, ó en este mismo punto os quito la vida. Ese sacrificio, respondí, se habia de pedir, y no exigirse. Lo hubiera podido conceder á vuestros ruegos; pero lo niego á vuestras amenazas.

Pues riñamos, dijo él atando el caballo á un árbol, porque es indecoroso á una persona de mi esfera bajarse á suplicar á un hombre de la vuestra; y aun la mayor parte de mis iguales puestos en mi lugar se vengarian de vos de un modo ménos honroso. Ofendiéronme mucho estas últimas palabras, y viendo que él habia sacado la espada, saqué yo tambien la mia. Reñímos con tanto empeño que duró poco el combate. Sea que le cegase su demasiado ardor, ó sea que yo fuese mas diestro que él, le dí desde luego una estocada mortal, que le hizo primero titu-

bear, y despues caer en tierra. Entónces no pensé mas que en ponerme en salvo, y montando en su propio caballo, tomé el camino de Toledo. No volví á casa del baron de Steinbach, pareciéndome que la relacion de mi lance solo serviria para afligirle, y cuando consideraba el peligro en que me hallaba, veía que no debia perder un momento en alejarme de Madrid.

Poseido enteramente de amarguísimas reflexiones anduve toda la noche y la mañana del dia siguiente; pero á eso del medio dia me ví precisado á detenerme para que el caballo descansara, y se mitigase el calor, que cada instante era mas inaguantable. Detúveme, pues, en una aldea hasta puesto el sol, y continué luego mi camino con ánimo de no apearme hasta estar en Toledo. Me hallaba ya dos leguas mas allá de Illescas cuando á eso de media noche me cogió en campo raso una furiosa tempestad, semejante á la que acaba de sobrecogernos. Lleguéme á las tapias de un jardin que ví á pocos pasos de mí; y no hallando abrigo mas cómodo, me arrimé con mi caballo lo mejor que pude á una puerta pequeña de una estancia que estaba casi en un ángulo de la misma cerca, sobre la cual habia un balcon. Apoyándome en la puerta ví que no la habian cerrado, y discurrí que esto habria sido culpa de los criados. Me apeé, y no tanto por curiosidad, como por resguardarme mas del agua, que no dejaba de incomodarme mucho debajo del balcon, me entré en aquella habitacion baja, juntamente con el caballo, tirándole por la brida.

Durante la tempestad procuré reconocer aquel sitio; y aunque solo podia registrarle á favor de los relámpagos, juzgué era una quinta de alguna persona opulenta. Estaba aguardando por instantes que cesase la tempestad para seguir mi camino; pero habiendo visto á lo léjos una gran luz, mudé de parecer. Dejé resguardado el caballo en aquella pieza, cuidando de cerrar la puerta, y fuíme acercando hácia la luz, presumiendo que estaban todavía levantados en la casa, para suplicarles me diesen abrigo por aquella noche. Despues de haber atravesado algunos corredores, me hallé en una sala, cuya puerta estaba igualmente abierta. Entré en ella, y viendo su suntuosidad á beneficio de una magnífica araña con varias bugías, ya no me quedó duda de que aquella casa de campo era de algun gran personage. El pavimento era de mármol, el friso pintado y dorado con arte, la cornisa primorosamente trabajada, y el techo me pareció obra de los mas diestros pintores; pero lo que mas me llevó la atencion fué una multitud de bustos de héroes españoles, puestos sobre bellísimos pedestales de mármol jaspeado, que adornaban las paredes del salon. Tuve bastante cuidado para enterarme de todas estas cosas, porque habiendo aplicado de cuando en cuando el oido para ver si sentia rumor, no llegué á percibir ninguno, ni á ver persona alguna.

A un lado del salon habia una puerta entornada; la entreabrí, y noté una crujía de cuartos, en el último de los cuales habia luz. Consulté conmigo mismo lo que debia hacer, si volverme por donde habia venido, ó animarme á penetrar hasta aquel cuarto. La prudencia dictaba que el partido mas acertado era el de retirarme; pero pudo mas en mí la curiosidad que la prudencia, ó, por mejor decir, fué mas poderosa la fuerza del destino que me arrastraba. Llevé, pues, mi empeño adelante, y atravesando todas las piezas llegué á la última, donde ardia sòbre una mesa de mármol una bugía puesta en un candelero de plata sobredorada. Desde luego conocí que era un cuarto de verano, alhajado con singular gusto y riqueza; pero volviendo presto los ojos hácia una cama, cuyas cortinas estaban entreabiertas á causa del calor, ví un objeto que me robó toda la atencion. Era una jóven que, á pesar del estruendo pavoroso de los truenos, dormia profundamente. Acerquéme á ella con el mayor silencio, y á favor de la luz de la bugía, descubrí una tez tan delicada y un rostro tan hermoso, que verdaderamente me encantáron. Al verla, toda mi máquina se conmovió: me sentí enteramente enagenado; pero por mas agitado que me tuviesen mis impulsos, el concepto que hice de la nobleza de su sangre me impidió formar ningun pensamiento temerario, pudiendo mas el respeto que la pasion. Miéntras estaba yo embelesado en contemplarla, se despertó.

Fácil es de imaginar cuanto la sobresaltaria el ver á un hombre desconocido á media noche en su cuarto, y al pié de su misma cama. Toda asustada y estremecida dió un gran grito. Hice cuanto pude para aquietarla; hinqué una rodilla en tierra, y lleno de respeto le dije: No temais, señora, que yo no he entrado aquí con ánimo de ofenderos. Iba á proseguir; pero ella, atemorizada, no tuvo siquiera libertad para escucharme. Comenzó á llamar á grandes voces á sus criadas, y como ninguna le respondiese, cogió á toda priesa una bata ligera que estaba al pié de la cama, cubrióse con ella, saltó acelerada al suelo, agarró la bugía, y atravesó corriendo toda la crujía de cuartos, llamando sin cesar á sus doncellas, y á una hermana suya menor, que vivia en la misma quinta, bajo de su custodia. Por momentos estaba yo temiendo ver sobre mí toda la familia, y que sin merecerlo ni oirme me tratasen mal; pero quiso mi fortuna que, por mas gritos que dió, nadie pareció sino un criado viejo, que de poco le hubiera servido si algo tuviera que temer. No obstante, con la presencia del buen viejo alentándose algun tanto, me preguntó con altivez quien era yo, por donde y á qué fin habia tenido atrevimiento para meterme en su casa. Comenzé á justificarme; pero apénas le dije que habia entrado por la puerta del cuarto del jardin, que habia hallado abierta, cuando exclamó al instante diciendo: ¡Justo cielo, y qué sospechas me vienen ahora al pensamiento!

En esto va con la luz á registrar todos los cuartos de la quinta, y no encuentra á ninguna de sus criadas, ni á su hermana; ántes sí ve que estas se habian llevado cada una sus ropas. Pareciéndole que se habian verificado sobradamente sus sospechas, se volvió adonde yo habia quedado, y articulando mal las palabras con la cólera: Infame, me dijo, no añadas la mentira á la traicion. No te ha traido á esta quinta la casualidad, ni has entrado en ella por el motivo que finges. Tú eres de la comitiva de don Fernando de Leiva, y cómplice en su delito; pero no esperes huir de mi venganza, pues tengo aun bastante gente en casa que te prenda. Señora, le dije, no me confundais, os ruego, con vuestros enemigos. Ni conozco á don Fernando de Leiva, ni sé todavía quien sois vos. Yo soy un desgraciado, á quien cierto lance de honor ha obligado á ausentarse de Madrid; y os juro, por cuanto hay de mas sagrado, que, á no haberme precisado á ello la tempestad, no hubiera entrado en vuestra quinta. Dignaos, señora, formar mejor concepto de mí. En vez de suponerme cómplice en ese delito que tanto os ofende, vivid persuadida de que estoy prontísimo á vengaros. Estas últimas palabras, que pronuncié con ardor y viveza, la tranquilizáron de modo que desde aquel punto mostró no mirarme ya como á enemigo. Cesó en el mismo momento su enojo, pero entró á ocupar su lugar el mas acerbo dolor. Comenzó á llorar amargamente; y sus lágrimas me enterneciéron de manera que no me sentí ménos afligido que ella, aun cuando ignoraba la causa de su pena. No me contenté con acompañarla en el llanto, sino que, deseoso de vengar su afrenta, me entró una especie de furor. Señora, exclamé, entre lastimado y colérico, ¿quien ha tenido atrevimiento para ultrajaros? ¿y qué especie de ultraje ha sido el vuestro? Hablad, señora, porque vuestras ofensas ya son mias. ¿Quereis que busque á don Fernando, y que le atraviese de parte á parte el corazon! Nombradme todos aquellos que quereis os sacrifique; mandad, y seréis obedecida. Cueste lo que costare vuestra venganza, este desconocido, á quien habeis mirado como enemigo, se expondrá por amor de vos á cualquier riesgo.

Quedóse suspensa aquella señora á vista de un arrebato tan inesperado, y enjugando sus lágrimas, me dijo: Perdonad, señor, mi temeraria sospecha á la infeliz situacion en que me hallo. Vuestros generosos sentimientos han desengañado á la desgraciada Serafina, y me quitan ademas hasta el natural rubor que me causa el que un extraño sea testigo de una afrenta hecha á mi noble sangre. Sí, generoso desconocido, reconozco mi error, y admito vuestras ofertas; pero no quiero la muerte de don Fernando. Bien está, señora, repliqué; ¿pero en qué deseais que os sirva? Señor, respondió Serafina, el motivo de mi pesar es el siguiente: don Fernando de Leiva se enamoró de mi hermana

Julia, á quien vió en Toledo, donde vivimos de ordinario. Pidiósela á mi padre, que es el conde de Polan, quien se la negó por antigua enemistad que hay entre las dos casas. Mi hermana, que apénas tiene quince años, se habrá dejado engañar de mis criadas, sin duda ganadas por don Fernando, y noticioso este de que las dos hermanas estabamos en esta casa de campo, habrá aprovechado la ocasion para robar á la mal aconsejada Julia. Yo solo quisiera saber en qué parte la ha depositado, para que mi padre y mi hermano, que ha dos meses están en Madrid, tomen sus medidas. Suplícoos, pues, señor, que os tomeis el trabajo de recorrer los contornos de Toledo, y de averiguar, si fuese posible, adonde ha ido á parar aquella pobre muchacha; diligencia á que os quedará tan obligada como agradecida toda mi familia.

No tenia presente aquella señora que el encargo que me daba no convenia á un hombre á quien importaba tanto salir cuanto ántes de los términos y jurisdiccion de Castilla. ¿Pero qué mucho no hiciese ella esta reflexion cuando ni yo mismo la hice? Sumamente gozoso de la fortuna de verme en ocasion de servir á una persona tan amable, admití gustoso la comision, ofreciendo desempeñarla con el mayor zelo y diligencia. Con efecto, no esperé á que amaneciese para ir á cumplir lo prometido. Dejé al punto á Serafina, suplicándole me perdonase el susto que inocentemente le habia dado, y asegurándole que presto sabria de mí. Salíme, pues, por donde habia entrado en la quinta, pero con el ánimo tan ocupado siempre en aquella señora, que fácilmente advertí estaba del todo prendado de ella; y nada me lo hizo conocer mejor que la inquietud é impaciencia con que me apresuraba á complacerla, y las amorosas quimeras que yo mismo me forjaba en la imaginacion. Parecíame que Serafina, aun en medio de su sentimiento, habia echado bien de ver los primeros fuegos de mi amor, y que no le habia quizá desagradado. Lisonjeábame de que, si lograba averiguar lo que tanto deseaba, seria mia toda la gloria.

Al llegar aquí cortó don Alfonso el hilo de su historia, y dijo al ermitaño: Perdonadme, padre, si, poseido de mi pasion, me detengo en menudencias, que tal vez os fastidiarán. No, hijo, respondió el anacoreta, de ningun modo me cansan; ántes bien deseo saber hasta donde llegó el amor que te inspiró doña Serafina para arreglar mis consejos con mayor conocimiento.

Encendida la fantasia con tan lisonjeras imágenes, prosiguió el caballerito, busqué inútilmente por espacio de dos dias al robador de Julia; y frustradas todas las diligencias, no pude descubrir el menor rastro de él. Desconsoladísimo de ver inutilizados mis pasos y desvelos, volví á la presencia de Serafina, á quien discurria hallar en el estado mas inquieto y desgraciado del mundo; pero la encontré mas tranquila de lo que yo pensaba. Díjome que habia sido mas venturosa que yo, pues ya sabia donde se hallaba

su hermana: que habia recibido una carta de don Fernando, en que le decia que despues de haberse casado de secreto con Julia la habia depositado en un convento de Toledo. Envié su carta á mi padre, prosiguió Serafina, no sin esperanza de que la cosa acabe bien, y que un solemne matrimonio sea el iris de paz que dé fin á la inveterada discordia de las dos casas.

Luego que me informó del paradero de su hermana, me habló del trabajo que me habia ocasionado, y sobre todo, añadió ella misma, los peligros á que os expuso mi imprudencia en seguir á un robador, sin acordarme de que me habiais confiado que andabais fugitivo por cierto lance de honor; de lo cual me pidió mil perdones en los términos mas atentos. Conociendo que estaba falto de reposo, me condujo á la sala, donde los dos nos sentámos. Estaba vestida con una bata de tafetan blanco, con listas negras, y cubria su cabeza un sombrerillo de los mismos colores que la bata, guarnecido con un airoso plumage negro, lo que me hizo juzgar que podia ser viuda, aunque por otra parte parecia de tan pocos años, que no sabia yo qué discurrir.

Si era grande mi deseo de saber quien ella era, no era ménos viva su curiosidad de saber lo mismo de mí. Preguntóme mi nombre y apellido, no dudando, dijo, á vista de mi noble aire, y aun mas de la generosa piedad que me habia hecho abrazar con tanto empeño sus intereses, la nobleza de mi nacimiento. Dejóme perplejo la pregunta: encendióseme el rostro: me turbé; y confieso que, teniendo ménos rubor en mentir que en decir la verdad, respondí que era hijo del baron de Steinbach, oficial de la guardia alemana. Decidme tambien, replicó la dama, porqué habeis salido de Madrid; pues desde luego os puedo ofrecer todo el valimiento y los buenos oficios de mi padre y de mi hermano don Gaspar. Esto es lo ménos que puede hacer mi agradecimiento con un caballero que por servirme despreció su propia vida. Ninguna dificultad tuve en referirle por menor todas las circunstancias de nuestro desafío. Ella misma echó toda la culpa al caballero que me habia injuriado, y me volvió á ofrecer que interesaria á su familia en mi favor.

Habiendo yo satisfecho su curiosidad, me animé á suplicarle contentase la mia, y le pregunté si era ó no libre. Tres años ha, respondió, que mi padre me obligó á casarme con don Diego de Lara, y quince meses que estoy viuda. ¿Pues qué desgracia, señora, le pregunté, fué la que tan presto os privó de vuestro esposo? Voy, señor, á responderos, repuso ella, y corresponder á la confianza á que me confieso deudora.

Don Diego de Lara era un caballero muy bien apersonado. Amábame ciegamente; y aunque empleaba cuanta diligencia puede emplear el mas tierno amante para hacerse agradable al objeto amado, y aunque tenia mil bellas cualidades, nunca pudo gran-

gearse mi cariño. El amor no siempre es efecto del anhelo ni del mérito conocido. ¡Ah! añadió ella suspirando; muchas veces nos cautiva á la primera vista una persona que no conocemos. No me era posible amarle. Mas avergonzada que prendada de las continuas muestras de su amor, y forzada á corresponder á ellas sin inclinacion, si me acusaba á mí misma interiormente de ingratitud, tambien me contemplaba muy digna de compasion. Por desgracia de ambos él tenia todavía mas delicadeza que amor. En mis acciones y palabras descubria claramente mis mas ocultos pensamientos. Leía cuanto pasaba en lo mas íntimo de mi alma; quejábase á cada paso de mi indiferencia; y le era tanto mas sensible el no poder conquistar mi corazon, cuanto mas seguro estaba de que ningun otro rival se le disputaba, ne contando yo apénas diez y seis años, y habiendo sabido, ántes de ofrecerme su mano, por mis criadas, todas parciales suyas, que ningun hombre se le habia anticipado á llevarse mi atencion. Sí, Serafina, me decia muchas veces, me alegraria mucho de que estuvieses encaprichada á favor de otro, y de que esta fuese la única causa de la frialdad con que me miras. Esperaria entónces que tu virtud y mi constancia triunfarian al cabo de esa tibieza; pero ya desespero de vencer un corazon, que no se ha rendido á tantos y tan convincentes testimonios de mi extremado amor. Cansada de oirle repetir tantas veces la misma queja, le dije un dia que, en vez de turbar su reposo y el mio mostrando tanta delicadeza, haria mejor en dejarlo todo en manos del tiempo. Con efecto, yo me hallaba entónces en una edad poco capaz de sentir los vivos impulsos de una pasion tan fogosa; y este era el prudente partido que don Diego debiera haber abrazado. Pero viendo que se habia pasado un año entero sin haber adelantado mas que el primer dia, perdió la paciencia, ó por mejor decir el juicio, y fingiendo que le llamaba á la corte no sé qué negocio de importancia, marchó á los Paises Bajos á servir en calidad de voluntario, y encontró lo que deseaba en los peligros en que se metia, es decir, el fin de la vida y el de sus pesares.

Concluida esta relacion, todo el resto de la conversacion que tuvímos Serafina y yo fué acerca del singular carácter de su marido. Interrumpió nuestra conferencia un correo que llegó en aquel mismo punto, el cual puso en manos de Serafina una carta del conde de Polan. Pidióme licencia para abrirla, y observé que conforme la iba leyendo se iba poniendo pálida y trémula. Luego que la acabó de leer, alzó los ojos al cielo, dió un gran suspiro, y empezó á correr por su rostro un torrente de lágrimas. No siendo posible que yo viese con serenidad su pena, me turbé, y como si hubiera ya presentido el terrible golpe que iba á llevar, me cogió un mortal terror que me heló toda la sangre. Señora, le dije con voz desfallecida, ¿será lícito saber de vos qué funestas

noticias os anuncia esa carta? Tomadla, señor, me respondió tristemente, y leed vos mismo lo que mi padre me escribe. ¡Ay de mí! que su contenido os interesa demasiado.

Estremecíme al oir estas palabras, tomé temblando la carta, y ví que decia lo siguiente: *Tu hermano don Gaspar tuvo ayer un desafío en el Prado. Recibió en él una estocada; de la cual ha muerto hoy, declarando al morir que el caballero que le mató fué el hijo del baron de Steinbach, oficial de la guardia alemana. Para mayor desgracia el matador escapó sin saberse donde se ha escondido; pero aunque lo esté en las entrañas de la tierra, se harán todas las diligencias posibles para hallarle. Hoy se despachan requisitorias á varias justicias, que no dejarán de arrestarle, como ponga los piés en algun lugar de su jurisdiccion; y voy tambien á practicar otros medios oportunos para cerrarle todos los caminos.* EL CONDE DE POLAN.

Figuraos el trastorno que la lectura de esta carta causaria en mi ánimo. Quedé inmóvil algunos instantes, sin espíritu ni fuerza para hablar. En medio de aquel desmayo y desaliento se me representó con la mayor viveza todo lo que la muerte de don Gaspar tenia de cruel para mi amor. Al momento caigo en una furiosa desesperacion. Arrojéme á los piés de Serafina, y presentándole la espada desnuda: Señora, le dije, excusad al conde de Polan la molesta fatiga de buscar á un hombre que podria burlar sus mas activas diligencias. Vengad vos misma á vuestro hermano, sacrificadle por vuestra bella mano su homicida. ¿Qué os deteneis? descargad el golpe, y sea fatal á su enemigo el mismo acero que á él le quitó la vida. Señor, respondió Serafina, enternecida algun tanto de ver mi accion, yo queria á don Gaspar, y aunque vos le matásteis como caballero, y él mismo fué á buscar su desgracia, al fin soy su hermana, y no puedo ménos de tomar su partido. Sí, don Alfonso, ya soy enemiga vuestra, y haré contra vos todo lo que la sangre y el cariño pueden pretender de mí; pero no abusaré de vuestra adversa fortuna. En vano ha dispuesto entregaros en manos de mi venganza, pues si el honor me arma contra vos, él mismo me prohibe vengarme ruinmente. Las leyes de la hospitalidad deben ser inalterables: segun ellas no puedo corresponder con un vil asesinato al generoso servicio que me habeis hecho. Huid, escapad, y burlad, si pudiereis, nuestras mas vivas pesquisas; poneos á cubierto del rigor de las leyes, y libraos del inminente peligro que os amenaza.

Pues qué, señora, le repliqué: estando en vuestra mano la venganza, ¿la dejais á la severidad de las leyes, que pueden quedar desairadas? ¡Ah, señora! atravesad vos misma con esta espada el pecho de un malvado, que verdaderamente no merece le perdoneis. No, señora, no useis de un proceder tan noble y tan generoso con un hombre como yo. ¿Sabeis quien soy? Aunque todo Madrid me tiene por hijo del baron de Steinbach, no

soy mas que un desgraciado á quien ha criado en su casa por caridad. Yo mismo ignoro á quienes debo el ser. No importa eso, interrumpió Serafina precipitadamente, como si la hubieran causado nueva pena mis últimas palabras: aunque fuerais vos el hombre mas vil del mundo, haria siempre lo que me dicta mi honor. Bien está, señora, repliqué: ya que la muerte de un hermano no ha bastado á persuadiros que derrameis mi sangre, voy á cometer otro delito haciéndoos una ofensa, que tengo por cierto no me la perdonaréis: sabed, señora, que os adoro: que desde el mismo punto en que ví vuestra hermosura quedé hechizado; y que, á pesar de la oscuridad de mi nacimiento, no perdia la esperanza de poseeros. Estaba tan ciegamente enamorado, ó por mejor decir llegaba á un punto mi vanidad, que me lisonjeaba de que algun dia descubriria el cielo mi origen, y que este seria tal, que sin vergüenza podria manifestaros mi nombre. Despues de una declaracion que tanto os ultraja, ¿será posible que todavía no os resolvais á castigarme?

Esa temeraria declaracion, replicó la dama, en otro tiempo sin duda me ofenderia, pero la perdono á la turbacion en que os veo; fuera de que ni la situacion en que yo misma me hallo me permite dar oidos á las expresiones que proferis. Vuelvo á deciros, don Alfonso, añadió derramando algunas lágrimas, que partais luego de aquí, y os alejeis de una casa que estais llenando de dolor: cada instante que os deteneis aumenta mis penas. Ya no resisto, señora, repliqué levantándome, voy á alejarme de vos; pero no penseis que, cuidadoso de conservar una vida que os es odiosa, vaya á buscar un asilo para defenderla. No, no, yo mismo quiero voluntariamente sacrificarme á vuestro dolor. Parto á Toledo, donde esperaré con impaciencia la suerte que vos me preparais: y entregándome á vuestras persecuciones, anticiparé yo mismo de este modo el fin de todas mis desdichas.

Retiréme al decir esto. Diéronme mi caballo, y partí en derechura á Toledo, donde me detuve de intento ocho dias, con tan poco cuidado de ocultarme, que verdaderamente no sé como no me prendiéron; porque no puedo creer que el conde de Polan, tan empeñado en tomarme todos los caminos, se olvidase de cerrarme el de Toledo. En fin, ayer salí de aquel pueblo, donde se me hacia intolerable mi propia libertad; y sin fijarme ni aun proponerme destino ninguno determinado, llegué á esta ermita con tanta serenidad como pudiera un hombre que nada tuviese que temer. Estos son, padre mio, los cuidados que me ocupan al presente; y ruégoos me ayudeis con vuestros consejos.

CAPITULO XI.

Quien era el viejo ermitaño, y como conoció Gil Blas que se hallaba entre amigos.

Luego que don Alfonso acabó la triste relacion de sus infortunios, le dijo el ermitaño: Hijo mio, mucha imprudencia fué el haberos detenido tanto en Toledo. Yo miro con muy diferentes ojos que vos todo lo que me habeis contado, y vuestro amor á Serafina me parece una verdadera locura. Creedme á mí: no os cegueis: es menester olvidar á esa jóven, pues no está destinada para vos. Ceded voluntariamente á los grandes estorbos que os desvian de ella, y entregaos á vuestra estrella, la cual, segun todas las señales, os promete muy distintas aventuras. Sin duda encontraréis con alguna bella jóven, que hará en vos la misma impresion, sin que hayais quitado la vida á ninguno de sus hermanos.

Iba á decirle muchas cosas para exhortarle á la paciencia, cuando vímos entrar en la ermita á otro ermitaño cargado con unas alforjas bien llenas. Venia de Cuenca, donde habia recogido una limosna muy copiosa. Parecia mas mozo que su compañero; su barba era roja, espesa y bien poblada. Bien venido, hermano Antonio, le dijo el viejo anacoreta: ¿qué noticias nos traes de la ciudad? Bien malas, respondió el hermano barbirojo: ese papel os las dirá; y entrególe un billete cerrado en forma de carta. Tomóle el viejo, y despues de haberle leido con toda la atencion que merecia su contenido, exclamó: ¡Loado sea Dios! Pues se ha descubierto ya la mecha, tomemos otro modo de vivir. Mudemos de estilo, prosiguió, dirigiendo la palabra al jóven caballero. En mí teneis un hombre con quien juegan como con vos los caprichos de la fortuna. De Cuenca, que dista una legua de aquí, me escriben han informado mal de mi á la justicia, cuyos ministros deben venir mañana á prenderme en esta ermita; pero no encontrarán la liebre en la cama. No es la primera vez que me veo en este apuro; y gracias á Dios casi siempre he sabido librarme con honra y desembarazo. Voy á presentarme en otra nueva figura; porque habeis de saber que, tal cual me veis, no soy ermitaño ni viejo.

Diciendo y haciendo se desnudó del saco grosero que le llegaba hasta los piés: dejóse ver con una jaquetilla ó capotillo de sarga negra con mangas perdidas. Quitóse el capuz, desató un sutil cordon, que sostenia su gran barba postiza, y ofreció á los ojos de los circunstantes un mozo de veinte y ocho á treinta años. El hermano Antonio, á su imitacion, hizo lo mismo: quitóse el hábito y la barba eremítica, y sacó de una arca vieja y

carcomida una raida sotanilla, con que se cubrió lo mejor que pudo. ¿ Pero quien podrá concebir lo admirado y atónito que me quedé cuando en el viejo ermitaño reconocí al señor don Rafael, y en el hermano Antonio á mi fidelísimo criado Ambrosio de Lamela? ¡ Vive Diez ! exclamé al punto, sin poderme contener, que estoy en tierra amiga. Así es, señor Gil Blas, dijo riendo don Rafael. Sin saber como ni cuando, te has encontrado con dos grandes y antiguos amigos tuyos. Confieso que tienes algun motivo para estar quejoso de nosotros; pero pelitos á la mar, olvidemos lo pasado, y demos gracias á Dios de que nos ha vuelto á juntar. Ambrosio y yo os ofrecemos nuestros servicios, que no son para despreciarlos. Nosotros á ninguno hacemos mal, á ninguno apaleamos, á ninguno asesinamos, y solamente queremos vivir á costa agena. Agrégate á nosotros dos, y tendrás una vida andante, pero alegre. No la hay mas divertida como se tenga un poco de prudencia. No es esto decir que, á pesar de ella, el encadenamiento de las causas segundas no sea tal á veces que no nos acarree muy pesadas aventuras; pero, en cambio, hallamos las buenas mejores; y ya estamos acostumbrados á la inconstancia de los tiempos y á las vicisitudes de la fortuna.

Señor caballero, prosiguió el fingido ermitaño volviéndose á don Alfonso, la misma proposicion os hacemos á vos, que me parece no debeis despreciar en el estado en que presumo os hallais; porqué ademas de la precision de andar siempre fugitivo y escondido, tengo para mí que no estais muy sobrado de dinero. Así es, dijo don Alfonso, y eso mismo es lo que aumenta mi pesadumbre. Ea pues, repuso don Rafael, buen ánimo, no nos separemos los cuatro : este es el mejor partido que podeis tomar. Nada os faltará en nuestra compañía, y nosotros sabrémos inutilizar todas las pesquisas y requisitorias de vuestros enemigos. Hemos corrido toda España, y sabemos todos sus rincones, bosques, matorrales, sierras quebradas, cuevas y escondrijos, abrigos segurísimos contra las brutalidades de la justicia. Agradecióles don Alfonso su buena voluntad; y hallándose efectivamente sin dinero y sin recurso, determinó ir en su compañía; tambien yo tomé igual partido, por no dejar á aquel jóven, á quien habia cobrado ya grande inclinacion.

Convinímos, pues, todos cuatro en andar juntos y no separarnos. Tratóse entónces sobre si marchariamos en aquel mismo punto, ó nos detendriamos primero á dar un tiento á una bota llena de exquisito vino que el dia anterior habia traido de Cuenca el hermano Antonio; pero don Rafael, como mas experimentado, fué de parecer que ante todas cosas se debia pensar en ponernos en salvo; y que así era de sentir que caminasemos toda la noche para llegar á un bosque muy espeso que habia entre Villar del Saz y Almodovar, donde hariamos alto, y libres

de toda zozobra descansariamos el dia siguiente. Abrazóse este parecer, y los dos ermitaños acomodáron su ropa y demas provisiones en dos envoltorios, y equilibrando el peso lo mejor que pudiéron los cargáron en el caballo de don Alfonso. Todo esto se ejecutó con la mayor presteza y diligencia, y al instante nos pusímos en camino alejándonos de la ermita, y dejando por herencia á la justicia los dos sacos de ermitaños, las dos barbas blanca y roja, dos tarimas, una mesa coja, un arca medio podrida, dos sillas de paja despeluzadas, y la estampa de san Pacomio.

Anduvímos toda la noche, y cuando estabamos ya muy rendidos del cansancio, al despuntar el dia descubrímos el bosque á donde se encaminaban nuestros pasos. La vista del puerto alegra y da vigor á los marineros fatigados de una larga navegacion: cobrámos ánimo, y llegámos por último al fin de nuestra carrera ántes de salir el sol: penetrámos hasta lo interior del bosque, donde haciendo alto en un delicioso sitio, nos echámos sobre la verde yerba de un espacioso prado, rodeado de corpulentas encinas, cuyas frondosas ramas, entretejiéndose unas con otras, negaban la entrada á los rayos del sol. Descargámos el caballo, quitámosle la brida, y echámosle á pacer por el prado. Sentámonos, sacámos de las alforjas del hermano Antonio algunos zoquetes de pan, muchos pedazos de carne asada, y como unos perros hambrientos nos abalanzámos á ellos, compitiendo unos con otros en la presteza y en la gana de comer. Con todo eso obligabamos al hambre á que aguardase un poco, por los frecuentes abrazos que dabamos á la bota, que en movimiento poco ménos que continuo estaba casi siempre en el aire, pasando de unas manos á otras.

Acabado el almuerzo, dijo don Rafael á don Alfonso: Caballero, á vista de la confianza que vmd. me ha hecho, justo será tambien que yo cuente la historia de mi vida con la misma sinceridad. Gran gusto me daréis en eso, respondió el jóven. Y á mí grandísimo, añadí yo, porque tengo ansia de saber vuestras aventuras, que no dudo serán dignas de oirse. Y como que lo son, replicó don Rafael; lo han sido tanto, que pienso algun dia escribirlas: con esta obra hago ánimo de divertir mi vejez, porque en el dia todavía soy mozo, y quiero añadir materiales para aumentar el volúmen. Pero ahora estamos fatigados: recuperémonos con algunas horas de sueño: miéntras dormimos los tres, Ambrosio velará y hará centinela para evitar toda sorpresa; que despues dormirá él y nosotros estarémos de escucha; pues aunque pienso que aquí nos hallamos con toda seguridad, nunca sobra la precaucion. Dicho esto se tendió á la larga sobre la yerba; don Alfonso hizo lo mismo; yo imité á los dos, y Lamela comenzó á hacernos la guardia.

El pobre don Alfonso, en vez de dormir, no hizo mas que pensar en sus desgracias. Por lo que toca á don Rafael se quedó dormido inmediatamente; pero despertó dentro de una hora, y viéndonos dispuestos á oirle, dijo á Lamela: Amigo Ambrosio, ahora puedes tú ir á descansar. No, no, respondió Lamela; ninguna gana tengo de dormir; y aunque sé ya todos los sucesos de vuestra vida, son tan instructivos para las personas de nuestra profesion, que tendré especial gusto en oirlos contar otra vez. Así pues, comenzó don Rafael la historia de su vida en los términos siguientes.

LIBRO QUINTO.

CAPITULO I.

Historia de don Rafael.

Soy hijo de una comedianta de Madrid, famosa por su habilidad, pero mucho mas por sus célebres aventuras. Llamábase Lucinda. En cuanto á mi padre, no puedo sin temeridad asegurar quien fuese. Podia muy bien decir quien era el sugeto de distincion que cortejaba á mi madre al tiempo que yo nací, pero esta época no es prueba convincente de que yo le debiese el ser. Las personas de la clase de mi madre son por lo comun tan poco de fiar en este punto, que cuando se muestran mas inclinadas á un señor, le tienen ya prevenido algun sustituto por su dinero.

No hay cosa como no hacer aprecio de lo que digan malas lenguas. Mi madre, en vez de darme á criar donde ninguno me conociese, sin hacer misterio alguno me cogia de la mano, y me llevaba al teatro muy francamente, no dándosele un pito de lo mucho que se hablaba de ella, ni de las falsas risitas que causaba solo el verme. En fin, yo era su ídolo, y la diversion de cuantos venian á casa, los cuales no se cansaban de hacerme mil fiestas. No parecia sino que en todos ellos hablaba la sangre á favor mio.

Dejáronme pasar los doce primeros años de mi vida en todo género de frívolos pasatiempos. Apénas me enseñáron á leer y escribir, y mucho ménos la doctrina cristiana. Solamente aprendí á cantar, bailar y tocar un poco la guitarra. Á esto se reducia todo mi saber cuando el marques de Leganes me pidió para que estuviese en compañía de un hijo suyo único, poco mas ó ménos de mi edad. Consintió en ello Lucinda con mucho gusto; y en-

tónces fué el tiempo en que comenzé á ocuparme en alguna cosa seria. El tal caballerito estaba tan adelantado como yo, y fuera de eso no parecia haber nacido para las ciencias. Apénas conocia una letra del abecedario, sin embargo que habia quince meses que tenia para esto un preceptor. Los demas maestros sacaban el mismo fruto de sus lecciones; de modo que á todos les tenia apurada la paciencia. Es verdad que á ninguno le era lícito castigarle, ántes bien á todos les estaba mandado expresamente le enseñasen sin mortificarle : órden que, unida á la mala disposicion del señorito para el estudio, hacia inútil la enseñanza que se le daba.

Pero al maestro de leer le ocurrió un bello medio para meter miedo al discípulo sin contravenir á la órden de su padre. Este medio fué azotarme á mí siempre que aquel lo merecia. No me gustó el tal arbitrio, y así me escapé, y fuí á quejarme á mi madre de una cosa tan injusta; pero ella, aunque me queria mucho, tuvo valor para resistir á mis lágrimas; y considerando lo decoroso y ventajoso que era para su hijo el estar en casa de un marques, me volvió á ella inmediatamente; y héteme aquí otra vez en poder del preceptor. Como este habia observado que su invencion habia producido buen efecto, prosiguió azotándome en lugar de hacerlo al señorito; y para que el castigo hiciese mas impresion en él, me sacudia de firme; de modo que estaba seguro de pagar diariamente por el jóven Leganes, pudiendo yo decir con toda verdad que ninguna letra del alfabeto aprendió el hijo del marques que no me costase á mí cien azotes. Echen ustedes la cuenta del número á que ascenderian estos.

No eran solamente los azotes lo que tenia que aguantar en aquella casa. Como toda la gente de ella me conocia, los criados inferiores, hasta los mismos marmitones, me echaban en cara á cada paso mi nacimiento. Esto llegó á aburrirme tanto, que un dia huí, despues de haber tenido maña para robar al preceptor todo el dinero que tenia, el cual podia ser como unos ciento y cincuenta ducados. Tal fué la venganza que tomé de las injustas y crueles zurras con que su merced me habia favorecido, y creo que no podia tomar otra que le fuera mas sensible. Este juego de manos le supe hacer con tanto primor y sutileza, que aunque fué mi primer ensayo, dejé burladas cuantas pesquisas se hiciéron dos dias para saber quien habia sido el raterillo. Salí de Madrid y llegué á Toledo, sin que ninguno fuese en mi seguimiento.

Entraba entónces en mis quince años. ¡Gran gusto es hallarse un hombre en aquella edad con dinero, sin sujecion á nadie, y dueño de sí mismo! Hice presto conocimiento con dos mozuelos que me hiciéron listo, y ayudáron á comer mis cien ducados. Juntéme tambien con ciertos caballeros de la garra, los cuales cultiváron tan felizmente mis buenas disposiciones naturales, que en

poco tiempo llegué á ser uno de los mas ricos caballeros de su órden.

Al cabo de cinco años se me puso en la cabeza el viajar y ver tierras. Dejé á mis cofrades, y queriendo dar principio á mis caravanas por Extremadura, me dirigí á Alcántara; pero ántes de entrar en el pueblo hallé una bellísima ocasion de ejercitar mis talentos, y no la dejé escapar. Como caminaba á pié, y cargado con mi mochila, que no pesaba poco, me sentaba á ratos á descansar á la sombra de los árboles que estaban á orillas del camino. Una de estas veces me encontré con dos mozos, ámbos hijos de gente de forma, los cuales estaban en alegre conversacion al fresco en un verde prado. Saludélos con mucha cortesía, lo que me pareció no haberles desagradado, y con esto entablámos luego conversacion. El de mas edad no llegaba á quince años, y ambos eran muy sencillos. Señor caminante, me dijo el mas jóven, nosotros somos hijos de dos ricos ciudadanos de Plasencia: nos entró un gran deseo de ver el reino de Portugal, y para contentarlo cada uno hurtó cien doblones á su padre. Caminamos á pié para que nos dure mas el dinero, y podamos así ver mas provincias. ¿Qué le parece á vmd? Si yo tuviera tanta plata, les respondí, Dios sabe á donde iria á dar conmigo. Recorreria con él las cuatro partes del mundo. ¡A donde vamos á parar! ¡doscientos doblones! Es una suma de que nunca se verá el fin. Si lo teneis á bien, hijos mios, añadí, yo os acompañaré hasta la villa de Almoharin, á donde voy á recibir la herencia de un tio mio que murió despues de haber vivido allí el espacio de veinte años. Respondiéronme los dos mozos que tendrian el mayor gusto en ir en mi compañía. Con esto, despues de haber descansado un poco todos tres, marchámos juntos á Alcántara, donde entrámos mucho ántes de anochecer.

Alojámonos todos en un meson, pedímos un cuarto, y nos diéron uno donde habia un armario que se cerraba con llave. Dijimos que se nos dispusiese de cenar, y miéntras propuse á mis compañeritos si gustaban que saliésemos á dar una vuelta por el pueblo. Agradóles mucho la proposicion; guardámos nuestros hatillos en el armario, cerrámoslos, y uno de los dos jóvenes guardó la llave en la faltriquera. Salímos del meson, fuímos á ver algunas iglesias, y estando en la principal, fingí de pronto que me habia ocurrido un negocio de importancia, y así dije: Queridos, ahora me acuerdo de que un amigo de Toledo me encargó dijese de su parte dos palabras á un mercader que vive cerca de esta iglesia: esperadme aquí, que voy y vuelvo en un momento. Diciendo esto me aparté de ellos. Vuelvo á la posada, voime derecho al armario, quebranto la cerradura, registro sus mochilas, y encuentro sus doblones. ¡Pobres niños! Robéselos todos, sin dejarles siquiera uno para pagar el piso de la posada. Hecho esto

salí prontamente del pueblo, y tomé el camino de Mérida, sin darme cuidado de lo que dirian ni harian las inocentes criaturas.

Púsome este lance en estado de poder caminar con mas comodidad. Aunque tenia pocos años me sentia capaz de portarme con juicio, y puedo decir que estaba suficientemente adelantado para aquella edad. Determiné comprar una mula; como lo hice efectivamente en el primer lugar donde la encontré. Convertí la mochila en una maleta, y empezé á hacerme algo mas el hombre de importancia. Á la tercera jornada encontré en el camino á un hombre que iba cantando vísperas á grandes voces. Desde luego conocí que era algun sochantre. Ánimo, le dije, señor bachiller, y vaya vmd. adelante, que lo canta de pasmo. Caballero, me respondió, soy cantor de una iglesia, y quiero ejercitar la voz.

De esta manera entrámos en conversacion, y no tardé en conocer que me hallaba con un hombre muy divertido y agudo. Tendria como de veinte y cuatro á veinte y cinco años, y como él iba á pié y yo á caballo, de propósito refrenaba la mula para ir á su paso por el gusto de oirle. Hablámos entre otras cosas de Toledo. Tengo bien conocida aquella ciudad, me dijo el cantor: he estado en ella muchos años, y tengo allí algunos amigos. ¿Y en qué calle vivia vmd.? le interrumpí. En la calle Nueva, respondió, donde vivia con don Vicente de Buenagarra y don Matías del Cordel, otros dos ó tres honrados caballeros. Habitabamos y comiamos juntos, y lo pasabamos alegremente. Sorprendíme al oirle estas palabras, porque los sugetos que citaba eran los mismos caballeros de la garra que en Toledo me habian recibido en su nobilísimo órden. Señor cantor, exclamé entónces, esos ilustrísimos señores son muy conocidos mios, porque vivímos juntos en la misma calle Nueva. Ya os entiendo, me respondió sonriéndose; eso es decir que entrásteis en la órden tres años despues que yo salí de ella. Dejé la compañía de aquellos caballeros, proseguí, porque se me puso en la cabeza el viajar y ver mundo. Pienso andar toda España, y sin duda valdré mas cuando tenga mas experiencia. ¡Acertado pensamiento! dijo el cantor: para perfeccionar el ingenio y los talentos no hay mejor escuela que la de viajar. Por la misma razon dejé yo á Toledo, aunque nada me faltaba en aquella ciudad. Gracias á Dios que me ha dado á conocer á un caballero de mi órden cuando ménos lo pensaba. Unámonos los dos, caminemos juntos, hagamos una liga ofensiva y defensiva contra el bolsillo del prójimo, y aprovechemos todas las ocasiones que se ofrezcan de mostrar nuestra habilidad.

Díjome esto con tanta franqueza y gracia, que desde luego acepté la proposicion. En el mismo punto grangeó toda mi confianza y yo la suya. Abrímonos recíprocamente el pecho, contóme su historia, y yo le dije mis aventuras. Confióme que venia de Portalegre, de donde le habia hecho salir cierto lance malo:

grado por un contratiempo, obligándole á ponerse en salvo precipitadamente bajo el traje de sopista en que le veia. Luego que me informó de todos sus asuntos, determinámos dirigirnos á Mérida á probar fortuna, y ver si podiamos dar allí un golpe maestro, y despues marchar á otra parte. Desde aquel instante se hiciéron comunes nuestros bienes. Es verdad que Morales, así se llamaba mi nuevo compañero, no se hallaba en muy brillante situacion. Todo su haber consistia en cinco ó seis ducados, y en alguna ropa que llevaba en la mochila; pero si yo estaba mucho mejor que él en dinero, en recompensa él estaba mucho mas adelantado que yo en el arte de engañar á los hombres. Montabamos los dos alternativamente en la mula, y de esta manera llegámos en fin á Mérida.

Apeámonos en un meson del arrabal: Morales se puso otro vestido que sacó de su mochila, y fuimos á andar por la ciudad para descubrir terreno, y ver si se nos presentaba algun buen lance. Considerabamos muy atentamente cuantos objetos se ofrecian á nuestra vista. Nos pareciamos, como hubiera dicho Homero, á dos milanos, que desde lo mas alto de las nubes tienen fijos los ojos en la tierra, asechando todos los rincones por ver si atisban algunos polluelos para lanzarse sobre ellos. Estabamos en fin esperando á que la casualidad nos trajese á la mano alguna ocasion de ejercitar nuestra habilidad, cuando vimos en la calle un caballero bastante canoso, el cual, firme con la espada en la mano, se defendia contra tres que le llevaban á mal traer. Chocóme infinito la desigualdad del combate; y como soy naturalmente espadachin acudí corriendo con mi espada á ponerme al lado del caballero, cuyo ejemplo imitó Morales, y en breve tiempo pusímos en vergonzosa fuga á los tres enemigos que tan villanamente le habian acometido.

Diónos el anciano un millon de gracias. Respondímosle cortesmente que habiamos celebrado en extremo la dichosa casualidad que tan oportunamente nos habia proporcionado aquella ocasion de servirle, y le suplicámos nos confiase el motivo que habian tenido aquellos hombres para querer asesinarle. Señores, nos respondió, estoy muy agradecido á vuestra generosa accion, y no puedo negarme á satisfacer vuestra curiosidad. Yo me llamo Gerónimo Miajadas; soy vecino de esta ciudad, donde vivo de mi hacienda. Uno de los tres asesinos, de que ustedes me han librado, está enamorado de mi hija, y me la pidió por medio de otro sugeto, y porque no le dí mi consentimiento, vino á vengarse de mí con espada en mano. ¿Y se podrá saber, le repliqué yo, por qué razon negó vmd. su hija al tal caballero? Vóisela á decir á vmd., me respondió. Tenia yo un hermano comerciante en esta ciudad, llamado Agustin, que hace dos meses estaba en Calatrava alojado en casa de Juan Velez de la Membrilla, su cor-

responsal. Eran los dos íntimos amigos; pidióle Juan Velez mi única hija Florentina para su hijo, con el fin de estrechar mas y mas la union é intereses de las dos familias. Prometiósela mi hermano, no dudando, por el cariño que nos teniamos los dos, que yo ratificaria su promesa. Así lo hice, porque apénas volvió Agustin á Mérida, y me propuso esta boda, cuando consentí en ella por darle gusto, y no desairar su palabra. Envió el retrato de Florentina á Calatrava; pero el pobre no pudo ver el fin de su negociacion porque se le llevó Dios tres semanas ha. Poco ántes de morir me pidió encarecidamente que no casase á mi hija con otro que con el hijo de su corresponsal. Ofrecíselo así, y este es el motivo porque se la negué al caballero que acaba de acometerme, aunque era un partido muy ventajoso para mi casa. Yo soy esclavo de mi palabra : por instantes estoy esperando al hijo de Juan Velez de la Membrilla para que sea yerno mio, aunque jamas le he visto á él ni á su padre. Perdonen ustedes si les he cansado con relacion tan prolija, lo que no hubiera hecho á no haber querido ustedes mismos saberla.

Escuchéle con la mayor atencion, y adoptando el extraño pensamiento que de repente me ocurrió, afecté quedar del todo asombrado. Alzé los ojos al cielo, y volviéndome hácia el buen viejo, le dije en tono patético: ¡Es posible, señor Gerónimo Miajadas, que al momento de entrar yo en Mérida haya tenido la fortuna de salvar la vida á mi venerado suegro! Estas palabras causáron en el viejo grande admiracion, y no fué menor la que produjéron en Morales, el cual, en el modo de mirarme, me dió á entender que yo le parecia un gran tunante. ¿Qué es lo que me dices? respondió lleno de gozo el aturdido viejo. ¿Es posible que tú seas el hijo del corresponsal de mi hermano? Sí, señor, le respondí con desembarazo, y abrazándole estrechamente proseguí diciéndole: Sí, señor, yo soy el dichoso mortal para quien está destinada la amable Florentina; pero ántes de manifestaros el gozo que me causa la honra de enlazarme con vuestra ilustre familia, dadme licencia para que desahogue el sentimiento que renueva en mí la dulce memoria del señor Agustin vuestro hermano : seria yo el hombre mas ingrato del mundo si no llorase amargamente la muerte de aquel á quien siempre me confesaré deudor de la mayor felicidad de mi vida. Dicho esto volví á dar un abrazo al buen Gerónimo, saqué el pañuelo, é hice como que me enjugaba las lágrimas. Morales, que desde luego conoció lo mucho que nos podia valer aquel embuste, quiso tambien ayudarme por su parte. Fingióse criado mio, y comenzó á dar muestras de mayor sentimiento que el que yo habia mostrado por la muerte del señor Agustin, diciendo muy lastimado: ¡Ah, señor Gerónimo! ¡y qué pérdida ha hecho vmd. perdiendo á su querido hermano! Era un hombre muy de

bien, el fénix de los comerciantes, un mercader desinteresado, un mercader de buena fe, un mercader de aquellos que no se ven hoy.

Tratábamos con un hombre tan sencillo como crédulo, que, léjos de sospechar le engañabamos, él mismo nos ayudaba á llevar adelante nuestro enredo. Y bien, me preguntó, ¿y porqué no viníste derechamente á apearte á mi casa? ¿Á qué fin irte á meter en un meson? Entre nosotros ya están de mas los cumplimientos. Señor, respondió Morales, tomando la palabra por mí, mi amo es algo ceremonioso; tiene este defecto, y me disculpará que yo se lo afée : fuera de que en cierta manera es disculpable en no haberse atrevido á presentarse en vuestra casa en el trage en que le veis. Nos han robado en el camino, y los ladrones nos dejáron despojados de toda la ropa. Dice la verdad este mozo, señor de Miajadas, le interrumpí yo : ese es el motivo porque no me fuí en derechura á vuestra casa. Tenia vergüenza de presentarme en tan pobre equipage ante una señorita á quien jamas habia visto, y para hacerlo con la decencia que era razon, estaba esperando la vuelta de un criado que he despachado á Calatrava. No admito la excusa, repuso el viejo : ese accidente no debió detenerte para servirte de mi casa; y desde aquí mismo quiero que vayas á ser dueño de ella.

Diciendo esto, él mismo me cogió de la mano para guiarme, y por el camino fuímos hablando del robo, y dije que todo ello me importaba un bledo, y que solo habia sentido me quitasen el retrato de mi amada señorita Florentina. Respondióme el señor Gerónimo, sonriéndose, que presto me consolaria de esta pérdida, porque el original valia mas que la copia. Con efecto, luego que llegámos á su casa hizo llamar á la hija, que solo contaba diez y seis años, y podia pasar por una persona perfecta. Aquí teneis, me dijo, á la persona que os prometió su tio mi difunto hermano. ¡Ah, señor! exclamé yo entónces en aire de apasionado, no hay necesidad de decirme que es la amable señorita Florentina. Sus hechiceras facciones están grabadas en mi memoria, y mucho mas en mi amante corazon. Si el retrato que perdí, y era solo un bosquejo de sus mas que humanas perfecciones, supo encender mil hogueras en mi enamorado pecho, figuraos lo que ahora pasará dentro de mí, teniendo á la vista el original. Señor, me dijo Florentina, son demasiado lisonjeras vuestras expresiones, y no soy tan vana que crea merecerlas. No hagas caso de lo que dice mi hija, me interrumpió su padre, y ve adelante con esos bellos cumplimientos. Diciendo esto me dejó solo con su hija, y asiendo de la mano á Morales se fué á otro cuarto con él, y le dijo : ¿Conque al fin os robáron toda vuestra ropa, y con ella es cosa muy natural que tambien

se llevasen todo vuestro dinero, que es por donde siempre empiezan? Sí, señor, respondió mi camarada : asaltónos una cuadrilla de bandoleros junto á Castilblanco, y no nos dejó mas que el vestido que traemos á cuestas; pero estamos esperando por momentos letras de cambio para equiparnos con la decencia que es razon.

Entre tanto que vienen esas letras, replicó el anciano sacando un bolsillo y alargándoselo, ahí van esos cien doblones, de que podréis disponer. ¡Jesus, señor! replicó Morales; perdóneme su merced, que yo no lo puedo recibir, porque estoy cierto que me regañará mi amo, y quizá me despedirá. ¡Santo Dios! todavía no le conoce vmd. bien. Es delicadísimo en esta materia. Nunca fué de aquellos hijos de familia que están prontos á tomar de todas manos; no le gusta á pesar de sus pocos años contraer deudas, y ántes pedirá limosna que tomar prestado ni un solo maravedí. Tanto mejor, dijo el buen hombre, ahora le estimo mucho mas. Yo no puedo llevar con paciencia que los hijos de gente honrada contraigan deudas; eso se deja para los caballeros, los cuales están ya en antigua posesion de contraerlas. Por tanto yo no quiero estrechar á tu amo, y si le desazona el que le ofrezcan dinero, no se hable mas en el asunto. Diciendo esto quiso volver á meter en la faltriquera el bolsillo; pero deteniéndole el brazo mi compañero, le dijo: Tenga vmd., señor, que ahora mismo me ocurre un pensamiento. Es cierto que mi amo tiene una grandísima repugnancia á tomar dinero ageno; pero no desconfio de hacerle admitir vuestros cien doblones: todo quiere maña. Una cosa es pedir dinero prestado á los extraños, y otra es recibirle cuando voluntariamente se lo ofrece uno de la familia; y sabe muy bien pedir dinero á su padre cuando lo ha menester. Es un mozo que, como vmd. ve, sabe distinguir de personas, y hoy considera á su merced como á segundo padre.

Con esta y otras semejantes razones se dió por convencido el buen viejo : alargó el bolsillo á Morales, y volvió á donde estabamos su hija y yo haciéndonos cumplimientos, con lo que interrumpió nuestra conversacion. Informó á su hija de lo muy obligado que me estaba; y sobre esto se desahogó en expresiones que me hiciéron no dudar de su gran reconocimiento. No malogré tan favorable ocasion, y le dije que la mayor prueba de agradecimiento que podia darme era el acelerar mi union con su hija. Rindióse con el mayor agrado á mi impaciencia, y me empeñó su palabra de que á mas tardar dentro de tres dias seria esposo de Florentina; y aun añadió que, en lugar de los seis mil ducados que habia ofrecido por su dote, daria diez mil para manifestarme lo agradecido que estaba al servicio que yo le habia hecho.

Estabamos Morales y yo bien regalados en casa del buen Gerónimo de Miajadas, viviendo alegrísimos con la próxima esperanza de embolsarnos no ménos que diez mil ducados, y con ánimo resuelto de retirarnos prontamente de Mérida con ellos. Turbaba sin embargo algun tanto esta alegría el rezelo de que dentro de aquellos tres dias podia parecer el verdadero hijo de Juan Velez de la Membrilla, y dar en tierra con nuestra soñada felicidad. El resultado acreditó que no era mal fundado nuestro temor.

Llegó al dia siguiente á casa del padre de Florentina una especie de aldeano, que traía una maleta: no me hallaba yo en casa á la sazon, pero estaba en ella Morales. Señor, dijo el hombre al buen viejo, soy criado del caballero de Calatrava que ha de ser vuestro yerno; quiero decir, del señor Pedro de la Membrilla; acabamos ahora de llegar los dos, y él estará aquí dentro de un momento; yo me he adelantado para avisárselo á su merced. Apénas acabó de decir esto, cuando llegó su amo, lo que sorprendió mucho al viejo, y turbó algo á Marales.

Este señor novio, que era un mozo airoso y de los mas bien formados, dirigió la palabra al padre de Florentina; pero el buen señor no le dejó acabar su salutacion, ántes volviéndose á mi compañero, le dijo: Y bien, ¿qué quiere decir esto? Entónces Morales, á quien ninguna persona del mundo aventajaba en descaro, tomando un aire desembarazado, respondió prontamente al viejo: Señor, esto quiere decir que esos dos hombres son de la cuadrilla de los ladrones que nos robáron en el camino real. Conózcolos á entrambos bien, pero particularmente al que tiene atrevimiento para fingirse hijo del señor Juan Velez de la Membrilla. El viejo creyó sin dudar á Morales, y persuadido de que los dos forasteros eran unos bribones, les dijo: Señores, ustedes ya llegan muy tarde, porque hay quien se ha anticipado; el señor Pedro de la Membrilla está hospedado en mi casa desde ayer. Mire vmd. lo que dice, le replicó el mozo de Calatrava, sepa que le engañan y que tiene en su casa á un impostor. Mi padre el señor Juan Velez de la Membrilla no tiene mas hijo que yo. Á otro perro con ese hueso, respondió el viejo; yo sé muy bien quien eres tú. ¿No conoces á este mozo, señalando á Morales, á cuyo amo robáste en el camino de Calatrava? ¡Como robar! repuso Pedro: á no estar en vuestra casa le cortaria las orejas á ese desvergonzado que tiene la insolencia de tratarme de ladron. Agradezca á vuestra presencia, cuyo respeto reprime mi justa ira. Señor, continuó él, vuelvo á deciros que os engañan: yo soy el mozo á quien el señor Agustin su hermano prometió la hija de vmd. ¿Quiere que le enseñe todas las cartas que él escribió á mi padre cuando se trataba este matrimonio? ¿Creerá vmd. al retrato de Florentina que me envió él poco ántes de su muerte.

No, replicó el viejo, el retrato no me hará mas fuerza que las cartas; estoy bien enterado del modo con que cayó en tus manos; y el consejo mas caritativo que te puedo dar es que cuanto ántes salgas de Mérida para librarte del castigo que merecen tus semejantes. Eso ya es demasiado, interrumpió el ultrajado mozo: no aguantaré jamas que me roben impunemente mi nombre, ni mucho ménos que me hagan pasar por salteador de caminos. Conozco á varios sugetos de esta ciudad; voy á buscarlos, y volveré con ellos á confundir la impostura que tan preocupado os tiene contra mí. Dicho esto se retiró con su criado, y Morales quedó triunfante. Esta misma aventura impelió á Gerónimo de Miajadas á determinar que se efectuase la boda con la mayor brevedad, á cuyo fin salió á hacer las diligencias.

Aunque mi compañero estaba muy alegre viendo al padre de Florentina tan favorable á nuestro intento, con todo no las tenia todas consigo. Temia las consecuencias de los pasos que juzgaba, con razon, no dejaria el señor Pedro de dar, y me esperaba con impaciencia para informarme de todo lo que pasaba. Encontréle sumamente pensativo, y le dije: ¿Qué tienes, amigo? paréceme que tu imaginacion está ocupada en grandes cosas. Y como que lo está, me respondió, y al mismo tiempo me refirió todo lo que habia pasado, añadiendo al fin: Mira ahora si tenia fundamento para estar pensativo. Tu temeridad nos ha metido en estos atolladeros. No puedo negar que la empresa era famosa, y te hubiera colmado de gloria como saliera bien; pero segun todas las señales tendrá mal fin; y soy de parecer que ántes que se descubra el enredo pongamos los piés en polvorosa, contentándonos con la pluma que hemos arrancado de la ala de este buen pavo.

Señor Morales, le repliqué, no hay que apresurarnos: vmd. cede fácilmente á las dificultades, y hace muy poco honor á don Matías del Cordel, y á los demas caballeros de la órden con quienes ha vivido en Toledo. Quien aprendió en la escuela de tan insignes maestros no debe entrar en cuidado con tanta facilidad. Yo, que quiero seguir las huellas de estos héroes, y acreditar que soy digno discípulo de su escuela, hago frente á ese obstáculo que tanto te espanta, y me obligo á desvanecerle. Si lo consigues, repuso mi camarada, desde luego declararé que superas á todos los varones ilustres de Plutarco.

Al acabar de hablar Morales, entró Gerónimo de Miajadas, y me dijo: Acabo de disponerlo todo para tu boda: esta noche serás ya yerno mio. Tu criado te habrá contado lo sucedido: ¿qué me dices de la infamia de aquel bribon que me queria embocar que era hijo del corresponsal de mi hermano? Estaba Morales cuidadoso de saber como saldria yo de este aprieto: y no quedó poco sorprendido de oirme, cuando, mirando tristemente á Mia-

jadas, le respondí con la mayor sinceridad: Señor, de mi dependería manteneros en vuestro error, y aprovecharme de él; pero conozco que no he nacido para sostener una mentira, y así quiero hablaros con toda verdad. Confieso que no soy hijo de Juan Velez de la Membrilla. ¡Qué es lo que oigo! interrumpió precipitadamente el viejo entre colérico y sorprendido. ¿Pues qué, no sois vos el mozo á quien mi hermano... Sosiéguese vmd., señor, le interrumpí yo tambien: y ya que empezé una narracion fiel y sincera, sírvase oirme con paciencia hasta concluirla. Ocho dias ha que amo ciegamente á vuestra hija, y su amor es el que me ha detenido en Mérida. Ayer, despues que acudí á vuestra defensa, pensaba pedírosla por esposa; pero me tapásteis la boca con decirme que estaba ya prometida á otro. Al mismo tiempo me dijísteis que al morir vuestro hermano os habia encargado eficazmente que la casaseis con Pedro de la Membrilla; que así se lo ofrecísteis, y que en fin erais esclavo de vuestra palabra. Consternado de oiros, y reducido mi amor á la desesperacion, me inspiró la estratagema de que me he valido. Os diré sin embargo que mil veces me he avergonzado en mi interior de esta cautela; pero me persuadí de que vos mismo me la perdonariais, luego que llegaseis á saber que soy un príncipe italiano que viajo *incognito*. Mi padre es soberano de ciertos valles que están entre los Suizos, el Milanes y la Saboya. Y aun me imaginaba que os sorprenderia agradablemente cuando os revelase mi nacimiento: y desde entónces me recreaba en pensar el gozo que causaria á Florentina el saber, despues de haberme desposado con ella, el fino y discreto chasco que le habia dado. El cielo no quiere, proseguí mudando de tono, que yo tenga tanto placer. Pareció el verdadero Pedro de la Membrilla: debo restituirle su nombre, cuésteme lo que me costare. Vuestra promesa os obliga á recibirle por yerno. Lo siento sin poder quejarme: pues debeis preferirle á mí, sin reparar en mi alta clase, ni en la cruel situacion á que vais á reducirme. No quiero representaros que vuestro hermano no era mas que tio de Florentina, y que vos sois su padre: que parece mas puesto en razon corresponder á la obligacion que me teneis, que hacer punto en cumplir otra, la cual á la verdad os liga muy levemente.

¿Qué duda tiene eso? exclamó el buen Gerónimo de Miajadas. Es una cosa muy clara; y así estoy muy léjos de vacilar entre vos y Pedro de la Membrilla. Si viviera mi hermano Agustin, él mismo desaprobaria que prefiriese el tal Pedro á un hombre que me salvó la vida, y que ademas de eso es un príncipe que quiere honrar mi familia con tan no merecida como nunca imaginada alianza. Seria preciso que yo fuese enemigo de mi fortuna, ó hubiese perdido el juicio, para que os negase mi hija, y no solicitase todo lo posible la mas pronta ejecucion de este matri-

monio. Con todo eso, señor, repliqué yo, no quisiera que vmd. partiese con precipitacion: no haga nada sin deliberarlo con madurez: atienda solo á sus intereses; y sin respeto á la nobleza de mi sangre... Os burlais de mí, interrumpió Miajadas. ¿Debo vacilar un momento? No, príncipe mio, y os ruego que desde esta misma noche os digneis honrar con vuestra mano á la dichosa Florentina. En hora buena, le respondí. Id vos mismo á darle esta noticia, y á informarla de su venturosa suerte.

Miéntras el buen hombre iba á dar parte á su hija de la conquista que habia hecho su hermosura, no ménos que de un gran príncipe, Morales, que habia estado oyendo toda la conversacion, se arrodilló de repente delante de mí, y me dijo: Señor príncipe italiano, hijo del soberano de los valles que están entre los Suizos, el Milanes y la Saboya, permítame V. A. me arroje á sus piés para darle prueba de mi alegría y de mi pasmosa admiracion. A fé de bribon que eres un prodigio. Teníame yo por el mayor hombre del mundo; pero, hablando francamente, arrío bandera á vista de tu pabellon, sin embargo de que tienes ménos experiencia que yo. Segun eso, le respondí, ¿ya no tienes miedo? Cierto que no, replicó él. No temo ya al señor Pedro: que venga ahora su merced cuando quisiere. Y hétenos aquí á Morales y á mí mas firmes en nuestros estribos. Comenzámos á discurrir sobre el camino que habiamos de tomar así que recibiesemos la dote, con la cual contabamos con mas seguridad que si la tuvieramos ya en el bolsillo. Sin embargo todavía no la habiamos pillado, y el fin de la aventura no correspondió muy bien á nuestra confianza.

Poco tiempo despues vimos venir al mocito de Calatrava. Acompañábanle dos vecinos y un alguacil tan respetable por sus bigotes y por su tez amulatada como por su empleo. Estaba con nosotros el padre de Florentina. Señor Miajadas, le dijo el tal mozo, aquí os traigo á estos tres hombres de bien que me conocen, y pueden decir quien soy. Sí por cierto, dijo el alguacil, y declaro ante quien convenga como yo te conozco muy bien, te llamas Pedro, y eres hijo único de Juan Velez de la Membrilla. Cualquiera que se atreva á decir lo contrario es un solemnísimo embustero. Señor alguacil, dijo entónces el buen Gerónimo Miajadas, yo le creo á vmd.: para mí es tan sagrado vuestro testimonio como el de los señores mercaderes que vienen en vuestra compañía. Estoy del todo convencido de que este caballerito que los ha conducido á mi casa es hijo único del corresponsal de mi difunto hermano. ¿Pero qué me importa? He mudado de dictámen, y ya no pienso darle mi hija.

Oh! eso es otra cosa, dijo el alguacil: yo solo he venido á vuestra casa para aseguraros que conocia á este hombre; por lo que toca á vuestra hija, vos sois su padre, y ninguno os puede

obligar á casarla contra vuestra voluntad. Tampoco pretendo yo, interrumpió Pedro, forzar la voluntad del señor Miajadas, que puede disponer de su hija como tenga por conveniente; pero desearia saber por qué razon ha variado de parecer: ¿tiene algun motivo para quejarse de mí? ¡Ah! ya que pierdo la dulce esperanza de ser su yerno, quisiera tener el consuelo de saber que no la perdí por culpa mia. No tengo la menor queja de vos, respondió el viejo, ántes bien os confesaré que siento verme obligado á faltar á mi palabra, y os pido mil perdones. Vos sois tan generoso que me persuado no llevaréis á mal que yo haya preferido á vos un pretendiente á quien debo la vida. Este es el caballero que veis aquí: este señor, prosiguió señalándome, es el que me salvó de un gran peligro, y para mayor disculpa mia, debo añadir que es un príncipe italiano, que, á pesar de la desigualdad de nuestra clase, se digna enlazar con Florentina, de la cual está enamorado.

Al oir esto Pedro se quedó mudo y confuso, y los dos mercaderes abriendo tanto ojo quedáron como absortos; pero el alguacil, como acostumbrado á mirar las cosas por el mal lado, sospechó que detras de aquella extraordinaria aventura se ocultaba algun enredo que le podia valer algunos cuartos. Empezó á mirarme con la mas escrupulosa atencion, y como mis facciones, que nunca habia visto, ayudaban poco á su buena voluntad, se volvió á examinar á mi camarada con igual curiosidad. Por desgracia de mi alteza, conoció á Morales, y acordándose de haberle visto en la cárcel de Ciudad Real: ¡Ah! ¡ah! exclamó sin poderse contener; he aquí uno de nuestros parroquianos. Me acuerdo de este caballero, y os le doy por uno de los mayores bribones que calienta el sol de España en todos sus reinos y señoríos. Poco á poco, señor alguacil, dijo Gerónimo Miajadas; que ese pobre mozo de quien haceis tan mal retrato es un criado del señor príncipe. Sea en buen hora, respondió: eso me basta para saber lo que debo creer; por el criado saco yo lo que será el amo. No me queda la menor duda de que estos dos señores son dos pícaros de marca, que se han unido para burlarse de vos. Soy muy práctico en conocer esta casta de pájaros; y para haceros ver que son dos lindas ganzúas, en este mismo punto voy á llevarlos á la cárcel. Quiero que se aboquen con el señor corregidor, para que tengan con él una conversacion reservada, y sepan de la boca de su señoría que todavía se usan por acá penques y rebenques. Alto ahí, señor ministro, replicó el viejo: no hay que llevar tan adelante el negocio. Los del hábito de vmd. no tienen reparo en mortificar á una persona honrada. ¿No podrá ser este criado un bribon, sin que el amo lo sea? ¿Es por ventura cosa nueva ver bribones al servicio de los príncipes? Vmd. se chancea con sus príncipes, repuso el alguacil. Este mozo, vuelvo á decir,

es un tunante; y asi desde ahora les intimo á los dos que se den *presos al rey*. Si rehusan ir voluntariamente á la cárcel, veinte hombres tengo á la puerta que los llevarán por fuerza. Vamos, príncipe mio, me dijo en seguida, vamos andando.

Al oir estas palabras quedé todo fuera de mí, y lo mismo le sucedió á Morales, y nuestra turbacion nos hizo sospechosos á Gerónimo Miajadas, ó, por mejor decir, nos perdió enteramente en su concepto. Bien se persuadió de que habíamos querido engañarle, y con todo eso tomó en esta ocasion el partido que debe tomar una persona delicada. Señor ministro, dijo al alguacil, vuestras sospechas pueden ser falsas y tambien verdaderas; pero, sean lo que fueren, no apuremos mas la materia. Os suplico que no impidais que estos caballeros salgan y se retiren adonde mejor les pareciere. Es una gracia que os pido para cumplir con la obligacion que les debo. La mia, interrumpió el alguacil, seria llevarlos á la cárcel sin atender á vuestros ruegos; sin embargo por respeto vuestro quiero dispensarme ahora del cumplimiento de mi deber, con la condicion de que en este mismo momento han de salir de la ciudad; porque si mañana los veo en ella, les aseguro por quien soy que han de ver lo que les pasa.

Cuando Morales y yo oímos decir que estabamos libres, volvímos á respirar. Quisímos hablar con resolucion, y sostener que eramos hombres de honor; pero el alguacil con una mirada de soslayo nos impuso silencio. No sé porqué esta gente tiene ascendiente sobre nosotros. Vímonos, pues, precisados á ceder Florentina y la dote á Pedro de la Membrilla, que verosímilmente pasó á ser yerno de Gerónimo de Miajadas.

Retiréme con mi camarada, y tomámos el camino de Trujillo, con el consuelo de haber á lo ménos ganado cien doblones en esta aventura. Una hora ántes de anochecer pasabamos por una aldea con ánimo de ir á hacer noche mas adelante, y vímos en ella un meson de bastante buena apariencia para aquel lugar. Estaban el mesonero y la mesonera sentados á la puerta en un poyo. El mesonero, hombre alto, seco y ya entrado en dias, estaba rascando una guitarra para divertir á su muger, que mostraba oirle con gusto. Viendo el mesonero que pasabamos de largo: Señores, nos gritó, aconsejo á ustedes que hagan alto en este lugar: hay tres leguas mortales á la primera posada, y creánme que no lo pasarán tan bien como aquí: entren ustedes en mi casa, que serán bien tratados, y por poco dinero. Dejámonos persuadir: acercámonos mas al mesonero y á la mesonera; saludámoslos, y habiéndonos sentado junto á ellos nos pusímos todos cuatro á hablar de cosas indiferentes. El mesonero decia que era cuadrillero de la santa Hermandad, y la mesonera tenia pinta de ser una buena pieza, que sabia vender bien sus agujetas.

Interrumpió nuestra conversacion la llegada de doce ó quince hombres montados, unos en caballos, y otros en mulas, seguidos de como unos treinta machos de carga. ¡Oh cuantos huéspedes! exclamó el mesonero: ¿donde podré yo alojar á tanta gente? En un instante se vió la aldea llena de hombres y de caballerías. Habia por fortuna una espaciosa granja cerca del meson, en la que se acomodáron los machos y cargas, y las mulas y caballos se repartiéron en varias caballerizas del meson y del lugar. Los hombres pensáron ménos en donde habian de dormir que en mandar disponer una buena cena, la que se ocupáron en hacer el mesonero, la mesonera y una criada, dando fin de todas las aves del corral. Con esto y un guisado de conejo y de gato, y una abundante sopa de coles hecha con carnero, hubo para toda la comitiva.

Morales y yo mirabamos á aquellos caballeros, los cuales tambien nos miraban á nosotros de cuando en cuando. En fin, trabámos conversacion, y les dijimos que si lo tenian á bien cenariamos en compañía, y habiéndonos respondido que tendrian en ello particular gusto, nos sentámos todos juntos á la mesa. Entre ellos habia uno que parecia mandaba á los demas; y aunque estos le trataban con bastante familiaridad, sin embargo se conocia le miraban con algun respeto. Lo cierto es que ocupaba siempre el lugar mas distinguido, que hablaba alto, que algunas veces contradecia á los otros sin reparo, y que léjos de hacer lo mismo con él mas bien parecia que todos adherian á su dictámen. La conversacion recayó casualmente sobre Andalucia, y como Morales comenzase á alabar mucho á Sevilla, el hombre de quien voy hablando le dijo: Caballero, vmd. hace el elogio de la ciudad donde yo nací, ó á lo ménos muy cerca de ella, porque mi madre me dió á luz en el arrabal de Mairena. En el mismo me parió la mia, respondió Morales, y no es posible que yo deje de conocer á los parientes de vmd., conociendo desde el alcalde hasta la última persona del arrabal. ¿Quien fué su señor padre? Un honrado escribano, respondió el caballero, llamado Martin Morales. ¡Martin Morales! exclamó mi compañero no ménos alegre que sorprendido: ¡á fe mia que la aventura es bien extraña! Segun eso sois mi hermano mayor Manuel Morales. Justamente, respondió el otro, y por consiguiente tú eres mi hermanico Luis, á quien dejé en la cuna cuando salí de la casa paterna. Ese es mi nombre, replicó mi camarada, y dicho esto se levantáron los dos de la mesa, y se diéron mil abrazos. Volviéndose despues el señor Manuel á todos los que estabamos presentes, dijo: Señores, este suceso tiene algo de maravilloso: la casualidad dispone que encuentre y reconozca á un hermano, á quien ha por lo ménos mas de veinte años que no he visto: dadme licencia para que os le presente.

Entónces todos los caballeros, que por cortesía estaban en pié, saludáron al hermano menor de Morales y le diéron repetidos abrazos. Despues de esto nos volvímos á la mesa, la que no dejámos en toda la noche. Los dos hermanos se sentáron uno junto al otro, y estuviéron hablando en voz baja de las cosas de su familia, miéntras los demas convidados bebiamos y nos alegrabamos.

Tuvo Luis una larga conversacion con su hermano Manuel, y concluida, me llamó aparte, y me dijo: Todos estos caballeros son criados del conde de Montaños, á quien el rey acaba de nombrar virey de Mallorca. Conducen el equipage de su amo á Alicante, donde deben embarcarse. Mi hermano, que es el mayordomo de su excelencia, me ha propuesto llevarme consigo, y á vista de la repugnancia que le mostré de dejar tu compañía, me dijo que si tú quieres venir con nosotros te facilitará un buen empleo. Caro amigo, continuó él, te aconsejo que no desprecies este partido: vamos juntos á Mallorca; si allí lo pasamos bien, nos quedarémos: y si no nos tuviere cuenta, nos volverémos á España.

Admití con gusto la propuesta: incorporámonos el jóven Morales y yo con la familia del conde, y partímos del meson ántes del amanecer del dia siguiente. Pusímonos en camino para Alicante yendo á largas jornadas. Luego que llegámos compré una guitarra, y me mandé hacer un vestido decente ántes de embarcarme. Ya no pensaba yo sino en la isla de Mallorca, y lo mismo sucedia á mi camarada Morales. Parecia que ambos habiamos renunciado para siempre á la vida bribona. Es preciso decir la verdad: uno y otro queriamos acreditarnos de hombres de bien entre aquellos caballeros, y este respeto nos contenia. En fin, nos embarcámos alegremente, lisonjeándonos con la esperanza de llegar presto á Mallorca: pero no bien habiamos salido del golfo de Alicante, cuando nos cogió una furiosa borrasca. ¡Qué ocasion tan buena era esta para hacer ahora una bella descripcion de la tempestad, pintándoos el aire todo inflamado, la viva luz de los relámpagos, el estampido de los truenos, la rápida caida de los rayos, el silbido de los vientos, y la hinchazon de las olas, etc.! Pero dejando á un lado todas las flores retóricas, os diré sencillamente que fué tan recia la tormenta, que nos obligó á ancorar en la punta de la Cabrera, que es una isla desierta, defendida con un fortin, cuya guarnicion consistia entónces en cinco ó seis soldados, y un oficial que nos recibió con mucho agasajo.

Como nos veíamos precisados á detenernos allí muchos dias para componer nuestro velámen, procurámos pasar el tiempo en diferentes diversiones para evitar el fastidio. Siguiendo cada uno su inclinacion, unos jugaban á los naipes, otros á la pelota, etc.;

yo me iba á pasear por la isla con otros compañeros amantes del paseo. Saltabamos de peñasco en peñasco, porque el terreno es desigual y tan pedregoso que apénas se descubria en él un palmo de tierra. Un dia que, considerando aquellos lugares áridos y secos, estabamos admirando los caprichos de la naturaleza, que es fecunda ó estéril donde le da la gana, sentímos todos de repente un olor muy grato que nos dejó sorprendidos. Lo quedámos mucho mas cuando, volviéndonos hácia el oriente, de donde venia aquella fragancia, vímos un campo todo cubierto de madreselva mas hermosa y odorífera que la de Andalucía. Acercámonos gustosos á aquellos bellísimos arbustos que perfumaban el aire circunvecino, y hallámos que cercaban la entrada de una caverna muy profunda. Era esta ancha y poco sombría: bajámos á ella por una escalera ó caracol de piedra, adornado de flores que primorosamente guarnecian sus lados. Cuando estuvímos abajo vímos serpentear sobre un suelo de arena mas roja que el oro varios arroyuelos formados de las gotas que destilaban continuamente los peñascos, y se perdian en la misma arena. Pareciónos tan clara y cristalina el agua que nos dió gana de beberla, y la hallámos tan fresca y delgada, que resolvímos volver á este lugar el dia siguiente, llevando con nosotros algunas botellas de vino, persuadidos de que lo beberiamos allí con gusto.

Dejámos con sentimiento un sitio tan delicioso, y cuando nos restituímos al fuerte ponderámos á nuestros camaradas la noticia de tan feliz descubrimiento; pero el comandante del fuerte nos dijo que nos advertia en amistad que por ningun caso volviesemos á la cueva de que tan enamorados habiamos quedado. ¿Y eso porqué? le pregunté yo: ¿hay por ventura algo que temer? Y mucho, me respondió. Los corsarios de Árgel y de Trípoli vienen algunas veces á esta isla, y hacen aguada en ese parage, y uno de estos dias sorprendiéron en él á dos soldados, y los lleváron esclavos. Por mas seriedad con que nos lo decia el oficial, no le quisímos creer. Parecíanos que se zumbaba, y al dia siguiente volví yo á la caverna con tres caballeros de la comitiva, y de intento no quisímos llevar armas de fuego para mostrar que no teniamos el mas mínimo temor. Morales no quiso venir con nosotros, y se quedó jugando con su hermano y otros del castillo.

Bajámos al hondo de la cueva como el dia anterior, y pusímos á refrescar la botellas de vino en uno de los arroyuelos. Á lo mejor que estabamos bebiendo, tocando la guitarra, y divirtiéndonos con mucha algazara y alegría, vímos á la boca de la caverna muchos hombres con bigotes, turbantes, y vestidos á la turca. Juzgámos al pronto que eran algunos del navío, que juntamente con el comandante se habian disfrazado para chasquearnos. Creidos de esto nos echámos á reir, y dejámos bajar

hasta diez de ellos sin pensar en defendernos; pero presto quedámos tristemente desengañados, viendo ser un pirata que venia con su gente á esclavizarnos. *Rendios, perros,* nos dijo en lengua castellana, *ó aqui moriréis todos.* Al mismo tiempo nos pusiéron al pecho las carabinas los que con él venian, y que á la menor resistencia las hubieran disparado. Preferímos la esclavitud á la muerte, y entregámos las espadas al pirata. Nos hizo cargar de cadenas, nos lleváron á su buque, que no estaba muy distante, levantáron anclas, hiciéronse á la vela y cingláron hácia Árgel.

De este modo fuímos justamente castigados del poco aprecio que hicímos del aviso del comandante del fuerte. La primera cosa que hizo el corsario fué registrarnos y quitarnos cuanto dinero llevabamos. ¡Gran golpe de mano para él! Los doscientos doblones del mercader de Plasencia, los ciento que Gerónimo de Miajadas habia dado á Morales, y que por desgracia llevaba yo conmigo, todo lo arrebañó sin misericordia. Los bolsillos de mis camaradas tampoco estaban mal provistos: en suma, el pirata hizo una buena pesca, de lo que estaba muy contento; y el grandísimo vergante, no bastándole haberse apoderado de todo nuestro dinero, comenzó á insultarnos con bufonadas, que nos eran mucho ménos sensibles que la dura necesidad de aguantarlas. Despues de mil impertinentes truanadas, y para mofarse de nosotros de otro modo, mandó traer las botellas que habiamos puesto á refrescar, y comenzó á vaciarlas todas ayudándole sus gentes, y repitiendo á nuestra salud muchos brindis por irrision.

Durante este tiempo mis camaradas mostraban un semblante que daba á entender lo que interiormente pasaba en ellos. Se les hacia tanto mas doloroso el cautiverio, cuanto mas alegre era la idea de ir á la isla de Mallorca. Por lo que á mí toca tuve valor para tomar desde luego mi determinacion; y ménos apesadumbrado que los otros, no solo trabé conversacion con nuestro capitan mofador, sino que le ayudé yo mismo á llevar adelante la zumba, cosa que le cayó muy en gracia. Oyes, mozo, me dijo, me gusta tu buen humor y tu genio; y, si bien se considera, en vez de gemir y suspirar lo mejor es armarse de paciencia y acomodarse con el tiempo. Tócanos una buena tocata, añadió viendo que yo llevaba una guitarra: veamos á lo que llega tu habilidad. Mandó me desatasen lo brazos, y al punto comenzé á tocar de tal modo que merecí sus aplausos: bien es verdad que yo no manejaba mal este instrumento. Tambien me hizo cantar, y no quedó ménos satisfecho de mi voz: todos los Turcos que habia en el bajel mostráron con gestos de admiracion el placer con que me habian oido, por lo que conocí que en materia de música no carecian de gusto. El pirata se arrimó á mí, y me dijo al oido que seria un esclavo afortunado, y que podia estar cierto de que

mis talentos me proporcionarian un destino que haria muy llevadera la esclavitud.

Estas palabras me consoláron algo; pero por mas halagüeñas que fuesen no dejaba de inquietarme el empleo que el pirata me habia pronosticado, y temia que no fuese de mi aceptacion. Al llegar al puerto de Árgel vímos una multitud de personas que habian acudido para vernos, y, sin que aun hubiesemos saltado en tierra, hiciéron resonar el aire con mil gritos de alegría y alborozo. Acompañaba á estos un confuso rumor de trompetas, flautas moriscas y otros instrumentos del uso de aquella gente, y que causaban un estruendo desentonado, mas que una música apacible. Aquella extraordinaria algazara nacia de la falsa noticia que se habia esparcido por la ciudad que el renegado Mahometo, que así se llamaba nuestro pirata, habia muerto peleando con una gruesa embarcacion genovesa; y todos sus parientes y amigos, informados de su regreso, acudian á darle muestras de su regocijo.

Luego que desembarcámos, á mí y á mis compañeros nos lleváron al palacio del bajá Soliman, donde un escribano cristiano nos examinó á cada uno en particular, preguntándonos el nombre, edad, patria, religion y habilidad. Entónces Mahometo, mostrándome al bajá, le ponderó mi voz y mi destreza en tocar la guitarra. No hubo menester mas Soliman para determinarse á tomarme á su servicio, y desde aquel punto quedé reservado para su serrallo, á donde me condujéron para instalarme en el empleo que me estaba destinado. Los demas cautivos fuéron llevados á la plaza mayor, y vendidos segun costumbre. Verificóse lo que Mahometo me habia pronosticado en el bajel, porque ciertamente fuí muy afortunado: no me entregáron á las guardias de las mazmorras, ni me destináron á trabajar en las obras públicas; ántes bien mandó Soliman, por aprecio particular, que me agregasen en cierto sitio privado á cinco ó seis esclavos de distincion, cuyo rescate se esperaba presto, y á quienes no se empleaba sino en trabajos ligeros, y se me encargó el cuidado de regar en los jardines las flores y los naranjos. No podia tener yo una ocupacion mas suave, y por eso dí gracias á mi estrella, presintiendo, sin saber porqué, que no seria desgraciado al servicio de Soliman.

Este bajá (porque es necesario que haga su retrato) era un hombre de cuarenta años, bien plantado, muy atento, y aun muy galan para Turco. Tenia por favorita una Cachemiriana, que por su talento y hermosura se habia hecho dueña ab soluta de él. Idolatraba en ella, y no pasaba dia en que no la festejase con alguna diversion nueva; unas veces era un concierto de voces y de instrumentos; otras una comedia á la turca, es decir, unos dramas en los cuales no se tenia mas respeto al pudor y al decoro

que á las reglas de Aristóteles. La favorita, que se llamaba Farrukhnaz, era apasionadísima á semejantes espectáculos, y aun algunas veces mandaba á sus criadas representar piezas árabes en presencia del bajá. Ella misma solia tambien hacer su papel, y lo ejecutaba con tal viveza y tanta gracia, que hechizaba á todos los espectadores. Un dia en que yo asistí á una de estas funciones mezclado entre los músicos, me mandó Soliman que en un intermedio cantase y tocase solo la guitarra. Hícelo así y tuve la fortuna de darle tanto gusto, que no solo me aplaudió con palmadas sino de viva voz; y la favorita, á lo que me pareció, me miró con ojos favorables.

El dia siguiente por la mañana, estando yo regando los naranjos en los jardines, pasó junto á mí un eunuco, que, sin detenerse ni hablar palabra, dejó caer á mis piés un billete: recogíle prontamente con una turbacion mezclada de alegría y de temor: echéme á la larga en el suelo porque no me viesen de las ventanas del serrallo, y ocultándome detras de los naranjos, le abrí presuroso. Hallé dentro de él un preciosísimo brillante, y escritas en buen castellano estas palabras: *Jóven cristiano, da mil gracias al cielo por tu esclavitud. El amor y la fortuna la harán feliz: el amor, si te muestras sensible á los atractivos de una persona hermosa: y la fortuna, si tienes valor para arrostrar todo género de peligros.*

No dudé ni un solo momento que el billete era de la sultana favorita; el brillante y el estilo me lo persuadian. Ademas de que nunca fuí cobarde, la vanidad de verme favorecido de la dama de un gran príncipe, y sobre todo la esperanza de conseguir de ella cuatro veces mas dinero del que me era menester para mi rescate, me determináron á tentar esta nueva aventura á costa de cualquiera riesgo. Proseguí, pues, en mi ocupacion, pensando siempre en el modo que podria tener para introducirme en el cuarto de Farrukhnaz, ó por mejor decir, en los arbitrios que ella discurriria para abrirme este camino; pareciéndome, y con fundamento, que no se contentaria con lo hecho, y que ella misma se adelantaria á librarme de este cuidado. Con efecto no me engañé: de allí á una hora volvió á pasar junto á mí el mismo eunuco de ántes, y me dijo: Cristiano, ¿has hecho tus reflexiones? ¿tendrás valor para seguirme? Respondíle que sí. Pues bien, añadió él, *el cielo te guarde; mañana por la mañana me volverás á ver; está dispuesto para dejarte conducir,* y dicho esto se retiró. Efectivamente al dia siguiente, á cosa de las ocho de la mañana, se dejó ver, y me hizo señal de que le siguiese. Obedecí, y me condujo á una sala donde habia un gran rollo de lienzo pintado, que acababan de traer él y otro eunuco, para llevarlo á la cámara de la sultana, y habia de servir para la decoracion de una comedia árabe, que ella tenia dispuesta pára divertir al bajá.

Los dos eunucos, viéndome dispuesto á hacer todo lo que qui-

siesen, no perdiéron tiempo. Desarrolláron el telon, hiciéronme tender á la larga en medio de él, y lo arrolláron otra vez, volviéndome y revolviéndome dentro de él mismo con peligro de sofocarme. Cogiéronlo cada uno de un extremo, y de esta manera me introdujéron sin riesgo en el cuarto donde dormia le bella Cachemiriana. Estaba sola con una esclava vieja, enteramente dedicada á darle gusto. Desenvolviéron ambas el telon, y Farrukhnaz, luego que me vió, mostró una alegría, que manifestaba bien el carácter de las mugeres de su pais. En medio de mi natural intrepidez confieso que, cuando me ví de repente trasportado al cuarto secreto de las mugeres, sentí cierto terror. Conociólo muy bien la favorita, y para disiparlo me dijo: No temas, cristiano, porque Soliman acaba de marchar á su casa de recreo donde se detendrá todo el dia, y nosotros hablarémos aquí libremente.

Animáronme estas palabras, y me hiciéron cobrar un espíritu y seguridad que acrecentó el contento de mi patrona. Esclavo, me dijo, tu persona me ha agradado, y quiero hacerte mas suave el rigor de la esclavitud. Te considero muy digno de la inclinacion que te he tomado. Aunqué te veo en trage de esclavo, descubro en tus modales un aire noble y galan, que me obliga á creer no eres persona comun. Háblame con toda confianza, y dime quien eres. Sé muy bien que los esclavos bien nacidos ocultan su condicion para que les cueste ménos el rescate; pero conmigo no debes gastar ese disimulo, y aun me ofenderia mucho semejante precaücion, pues que te prometo tu libertad. Sé pues sincero, y confiésame que no te criáste en pobres pañales. Con efecto, señora, le respondí, corresponderia ruinmente á vuestra generosa bondad si usara con vos de artificio; ya que teneis empeño en que os descubra quien soy, voy á obedeceros: soy hijo de un grande de España. Quizá decia en esto la verdad, por lo ménos la sultana así lo creyó, y dándose á sí misma el parabien de haber puesto los ojos en un hombre ilustre, me aseguró que haria todo lo posible para que los dos nos viesemos á solas con frecuencia. Tuvímos una larga conversacion. En mi vida he tratado con muger de mayor talento y atractivo. Sabia muchas lenguas, y sobre todo la castellana, que hablaba medianamente. Cuando le pareció que era tiempo de separarnos, me hizo meter en un gran ceston de juncos, cubierto con un repostero de seda trabajado por su misma mano, y llamando á los mismos eunucos que me habian introducido, les entregó aquella carga, como un regalo que ella enviaba al bajá: lo que es tan sagrado entre los que hacen la guardia al cuarto de las mugeres, que ninguno tiene la osadía de mirarlo.

Hallámos Farrukhnaz y yo otros varios arbitrios para hablarnos; y la amable sultana poco á poco me fué inspirando tanto amor hácia ella, como ella me le tenia á mí. Dos meses estuviéron

ocultas nuestras amorosas visitas, sin embargo de ser cosa muy difícil que en un serrallo se escapen por largo tiempo á los ojos de tantos argos; pero un contratiempo desconcertó nuestras medidas, y mudó enteramente de aspecto mi fortuna. Un dia en que entré en el cuarto de la sultana metido dentro de un dragon artificial que se habia hecho para un espectáculo, cuando estaba yo hablando con ella creido de que Soliman se hallaba aun fuera, entró este tan de repente en el cuarto de su favorita, que la vieja esclava no tuvo tiempo de avisarnos, y mucho ménos yo para ocultarme; y así fuí el primero que se ofreció á los ojos del bajá.

Mostróse sumamente admirado de verme en aquel sitio, y sucediendo en un momento la ira á la admiracion, arrojaban fuego sus ojos, despidiendo llamas de indignacion y furor. Consideré entónces que era llegada la última hora de mi vida, y me imaginaba ya en medio de los mas crueles tormentos. Por lo que toca á Farrukhnaz conocí que tambien estaba sobresaltada; pero en vez de confesar su delito, y pedir perdon de él, dijo á Soliman: Señor, suplícoos no me condeneis ántes de oirme. Confieso que todas las apariencias me condenan, y me representan infiel y traidora á vos, y por consiguiente merecedora de los mas horrorosos castigos. Yo misma hice venir á mi cuarto á este cautivo, y para introducirle en él me valí de los mismos artificios que pudiera usar si estuviera ciegamente enamorada de su persona. Sin embargo de eso, á pesar de todas estas exterioridades, pongo por testigo al gran Profeta de que no os he sido desleal. Quise hablar con este esclavo cristiano para persuadirle á que dejase su secta, y abrazase la de los verdaderos creyentes. Al principio encontré en él la resistencia que aguardaba; mas al fin he desvanecido sus preocupaciones, y en este punto me estaba dando palabra de que se hará mahometano.

Confieso que era obligacion mia desmentir á la favorita sin respeto alguno al peligro en que me hallaba; pero turbada la razon en aquel lance, y acobardado el espíritu á vista del riesgo que corria mi vida y la de una dama á quien amaba, me quedé confuso y cortado. No tuve valor para articular una palabra; y persuadido Soliman por mi silencio de que era verdad cuanto habia dicho la sultana, depuso su ira, y le dijo: Quiero creer que no me has ofendido, y que el zelo de hacer una cosa que fuese grata al profeta te movió á arriesgarte á una accion tan delicada. Por eso disculpo tu imprudencia con tal que el esclavo tome el turbante en este mismo punto. Inmediatamente hizo venir á su presencia un morabito. Vistiéronme á la turca, y yo les dejé hacer cuanto quisiéron sin la menor resistencia, ó por mejor decir, ni yo mismo sabia lo que me hacia en aquella turbacion de todas mis potencias. ¡Cuantos cristianos hubieran sido tan cobardes como yo en esta ocasion!

Concluida la ceremonia, salí del serrallo con el nombre de Sidy Haly á tomar posesion de un empleo de poca monta á que Soliman me destinó. No volví á ver á la sultana; pero uno de sus eunucos vino á buscarme cierto dia, y de su parte me entregó una porcion de piedras preciosas, estimadas en dos mil *sultaninos de oro*, y juntamente un billete en que me aseguraba que jamas olvidaria la generosa complacencia con que me habia hecho mahometano por salvarle la vida. Con efecto, ademas de los regalos que habia recibido de la bella Farrukhnaz, conseguí por su mediacion otro empleo de mas importancia que el primero, de manera que en ménos de seis á siete años me hallé el renegado mas rico de todo Árgel.

Ya habrán conocido ustedes que, si yo concurria á las oraciones que hacian los musulmanes en sus mezquitas, y practicaba las demas ceremonias de su ley, era todo una mera ficcion. Por lo demas estaba firmemente resuelto á volver á entrar en el seno de la iglesia, para lo que pensaba retirarme algun dia á España ó Italia con las riquezas que hubiese juntado. Miéntras tanto vivia muy alegremente; estaba alojado en una hermosa casa, tenia jardines magníficos, multitud de esclavos, y un serrallo bien abastecido de mugeres bonitas. Aunque el uso del vino está prohibido en aquella tierra á los mahometanos, sin embargo pocos Moros dejan de beberlo secretamente. Yo por lo ménos lo bebia sin escrúpulo, como lo hacen todos los renegados.

Acuérdome que me acompañaban comunmente en mis borracheras un par de camaradas, con quienes muchas veces pasaba toda la noche con las botellas sobre la mesa. Uno era Judío y el otro Árabe. Teníalos por hombres de bien, y en esta confianza vivia con ellos sin reserva. Convidélos una noche á cenar; y aquel dia se me habia muerto un perro que yo queria mucho. Laválmos el cuerpo, y lo enterrámos con todas las ceremonias que acostumbran los musulmanes en el funeral de sus difuntos. No lo hicimos ciertamente por burlarnos de la religion de Mahoma, sino solo por divertirnos y satisfacer el capricho que tuve, estando medio tomado de vino, de celebrar las exequias de mi amado animalillo.

Sin embargo, faltó poco para que esta inconsiderada accion me perdiese enteramente. El dia siguiente se presentó en mi casa un hombre que me dijo: Señor Sidy Haly, vengo á buscar á vmd. para cierto asunto de importancia. El señor cadí tiene precision de hablarle: sírvase tomar el trabajo de llegarse á su casa inmediatamente. Decidme, os suplico, le pregunté, qué es lo que me quiere. El mismo os lo dirá, respondió el Moro: todo lo que puedo decir es que un mercader que ayer cenó con vmd. le ha dado parte de no sé qué impía ó irreligiosa accion que se ejecutó en vuestra casa con motivo de enterrar un perro. Yo os no-

tífico de oficio que comparezcais hoy mismo ante el juez, con apercibimiento de que, no cumpliéndolo así, se procederá criminalmente contra vuestra persona. Dijo, y sin aguardar respuesta, me volvió la espalda, dejándome atónito con su apercibimiento. No tenia el Árabe la mas mínima razon para estar quejoso de mí, ni yo podia comprender porqué me habia jugado una pieza tan ruin. Sin embargo, la cosa era muy digna de atencion. Yo tenia bien conocido al cadí por hombre severo en la apariencia, pero en el fondo poco escrupuloso y muy avaro. Metí en el bolsillo doscientos sultaninos de oro, y fuí derecho á presentarme á él. Hízome entrar en su despacho, y luego me dijo en tono colérico y furioso: Sois un impío, un sacrílego, un hombre abominable. Habeis dado sepultura á un perro como si fuera un musulman. ¡Qué sacrilegio! ¡qué profanacion! ¿Es este el respeto que profesais á las mas venerables ceremonias de nuestra santa ley? ¿Os hicísteis mahometano únicamente para burlaros de las ceremonias mas sagradas de nuestro Alcoran? Señor cadí, le respondí, el Árabe que vino á haceros una relacion tan alterada ó tan malignamente desfigurada, aquel amigo traidor fué cómplice en mi delito, si por tal se debe reputar haber dado sepultura á un doméstico fiel, á un inocente animal, que tenia mil bellas calidades. Amaba tanto á las personas de mérito y distincion, que hasta en su muerte quiso dejarles testimonios irrefragables de su estimacion y afecto. En su testamento, en el que me nombró por único albacea, repartió entre ellas sus bienes, legando á unas veinte escudos, á otras treinta, etc.; y es tanta verdad lo que digo, que tampoco se olvidó de vos, pues me dejó muy encargado que os entregase los doscientos sultaninos de oro que hallaréis en este bolsillo; y dicho esto le alargué el que llevaba prevenido. Perdió el cadí toda su gravedad cuando me oyó decir esto, sin poder contener la risa, y como estabamos solos tomó francamente el bolsillo, y me despidió diciendo: Id en paz, Sidy Haly, hicísteis cuerdamente en haber enterrado con pompa y con honor á un perro que hacia tanto aprecio de los sugetos de mérito.

Salí por este medio de aquel pantano; y si el lance no me hizo mas cuerdo, á lo ménos me enseñó á ser mas circunspecto. No volví á tratar con el Árabe ni con el Judío, y escogí para mi camarada de botellas á un caballero de Liorna, que era esclavo mio, llamado Azarini. No era yo como aquellos renegados que tratan á los cautivos cristianos peor que los mismos Turcos. Los mios no se impacientaban aunque se les retardase el rescate. Tratábalos con tanta benignidad, que muchas veces me decian les costaba mas suspiros el miedo de pasar á servir á otro amo, que el deseo de conseguir la libertad, sin embargo de ser esta tan dulce y tan apetecible á todos los que gimen en cautiverio.

Volviéron un dia los jabeques de Soliman cargados de presa, y en ella cien esclavos de uno y otro sexo, apresados todos en las costas de España. Reservó Soliman para sí un cortísimo número, y los demas fuéron puestos en venta. Fui á la plaza donde esta se celebraba, y compré una muchacha española de diez á doce años. Lloraba la pobrecita amargamente, y se desesperaba. Admirado yo de verla afligirse así en tan tierna edad, me llegué á ella y le dije en lengua castellana que no se apesadumbrase tanto, asegurándole que habia caido en manos de un amo que, aunque llevaba turbante, era de corazon humano. La jóven, poseida enteramente de su dolor, ni siquiera atendia á mis palabras. Gemia, suspiraba, y se deshacia en lágrimas inconsolables, prorumpiendo de cuando en cuando en esta exclamacion: *¡Ay madre mia, y porqué me habrán separado de tí! Todo lo llevaria en paciencia como estuvieramos juntas.* Miéntras decia estas palabras, tenia puestos los ojos en una muger de cuarenta y cinco á cincuenta años, distante pocos pasos, la cual muy modesta, silenciosa y con los ojos bajos, estaba esperando á que alguno la comprase. Preguntéle si era su madre aquella muger á quien miraba. Sí, señor, me respondió con tierno sentimiento; por amor de Dios haga su merced que jamas me separen de ella. Bien está, hija mia, le dije; si para tu consuelo no deseas mas que el estar juntas las dos, presto quedarás contenta y consolada. Al mismo tiempo me acerqué á la madre para comprarla; pero no bien la miré con un poco de cuidado, cuando reconocí en ella, con la conmocion que podeis imaginar, todas las facciones y demas señales de Lucinda. ¡Cielos! exclamé dentro de mí mismo: ¿qué es lo que veo? Esta es mi madre, no puedo dudarlo. Pero ella, ó ya fuese porque el vivo dolor del estado en que se hallaba no la dejaba ver otra cosa mas que enemigos en todos los objetos que se le presentaban, ó ya fuese porque el trage mahometano me hacia parecer otro, ó bien que en el espacio de doce años que no me habia visto me hubiese desfigurado, el hecho es que realmente ella no me conoció. En fin, yo la compré, y me la llevé á mi casa.

No quise dilatarle el gusto de que me conociese. Señora, le dije, ¿es posible que no os acordeis de haber visto nunca esta cara? ¿Pues qué, unos bigotes y un turbante me desfiguran de suerte que os impidan conocer á vuestro hijo Rafael? Volvió en sí al oir estas palabras: miróme, remiróme, reconocióme, y arrojándose á mí con los brazos abiertos, nos estrechámos tiernamente. Con igual ternura abrazé despues á su querida hija, la cual estaba tan ignorante de que tenia un hermano, como yo ageno de tener una hermana. Confesad, dije entónces á mi madre, que en todas vuestras comedias no habeis tenido un encuentro y reconocimiento tan positivo como este. Hijo, me respondió sus-

pirando, grandísima alegría he tenido en volverte á ver; pero esta alegría está mezclada con un amarguísimo pesar. ¡ Dios mio ! ¡ en qué estado he tenido la desgracia de encontrarte ! Mi esclavitud me seria mil veces ménos sensible que ese trage odioso... Á fe, madre, le respondí sonriéndome, que me admiro de vuestra delicadeza : por cierto que no es muy propia de una comedianta. A la verdad, señora, que sois muy otra de lo que erais, si este mi disfraz os ha dado tanto enojo. En lugar de enojaros contra mi turbante, miradme como á un cómico que representa el papel de un Turco en el teatro. Aunque renegado, soy tan musulman como lo era en España; y en la realidad permanezco siempre en mi religion. Cuando sepais todas las aventuras que me han acontecido en este pais me disculparéis. El amor fué la causa de mi delito. Sacrifiqué á esta deidad. En esto me parezco algo á vos; fuera de que hay aun otra razon que debe templar vuestro dolor de verme en la situacion en que me veis. Temiais experimentar en Árgel una dura esclavitud, y habeis hallado en vuestro amo un hijo tierno, respetuoso, y bastante rico para que vivais con regalo y con quietud en esta ciudad, hasta que se nos proporcione ocasion oportuna para que todos podamos seguramente volver á España. Reconoced ahora la verdad de aquel proverbio que dice : *no hay mal que por bien no venga.*

Hijo mio, me dijo Lucinda, una vez que estás resuelto á restituirte á tu patria y abjurar el mahometismo, quedo consolada. Entónces irá con nosotros tu hermana Beatriz, y tendré el gusto de volverla á ver sana y salva en Castilla. Sí, señora, le respondí : espero que le tendréis, pues lo mas presto que sea posible irémos todos tres á juntarnos en España con el resto de nuestra familia, no dudando yo que habréis dejado en ella algunas otras prendras de vuestra fecundidad. No, hijo, repuso mi madre, no he tenido mas hijos que á vosotros dos; y has de saber que Beatriz es fruto de un matrimonio de los mas legítimos. Pero, señora, repliqué, ¿qué razon tuvísteis para conceder á mi hermanita esa preeminencia que me negásteis á mí? ¿Y como os habeis resuelto á casaros? Acuérdome haberos oido decir mil veces en mi niñez que nunca perdonariais á una muger jóven y linda el sujetarse á un marido. *Otros tiempos, otras costumbres*, respondió ella. Si los hombres mas firmes en sus propósitos están mas sujetos á mudar, ¿qué razon habrá para pretender que las mugeres sean invariables en los suyos? Voy á contarte, continuó, la historia de mi vida desde que saliste de Madrid. Hízome despues la siguiente relacion que jamas olvidaré, y de la cual no quiero privaros, porque es curiosísima.

Habrá cosa de trece años, si te acuerdas, que dejáste la casa del marquesito de Leganes. En aquel tiempo el duque de Medinaceli me dijo que deseaba cenar conmigo privadamente. Seña-

lóme el dia, esperéle, vino, y le gusté. Pidióme el sacrificio de todos los competidores que podia tener, y se le concedí con la esperanza de que me lo pagaria bien, y así lo ejecutó. El dia siguiente me envió varios regalos, á que siguiéron otros muchos en lo sucesivo. Temia yo que no duraria largo tiempo en mis prisiones un señor de aquella elevacion, y lo temia con tanto mayor fundamento, cuanto no ignoraba que se habia escapado de otras, en que le habian aprisionado varias famosas beldades, cuyas dulces cadenas lo mismo habia sido probarlas que romperlas. Sin embargo, léjos de disgustarse, cada dia parecia mas embelesado de mi condescendencia. En suma, tuve el arte de asegurármele, y de impedir que su corazon, naturalmente voluble, se dejase arrastrar de su nativa propension.

Tres meses hacia que me amaba, y yo me lisonjeaba de que su cariño seria durable, cuando cierto dia una amiga mia y yo concurrímos á una casa donde se hallaba la duquesa esposa del duque, y habiamos ido á ella convidadas para oir un concierto de música de voces é instrumentos. Sentámonos casualmente un poco detras de la duquesa, la cual llevó muy á mal que yo me hubiese dejado ver en un sitio donde ella se hallaba. Envióme á decir por una criada que me suplicaba me saliese de allí al instante. Respondí á la criada con mucha grosería; de lo que irritada la duquesa se quejó á su esposo, el cual vino á mí, y me dijo: Lucinda, sal prontamente de aquí: cuando los grandes señores se inclinan á mozuelas como tú, no deben estas olvidarse de lo que son: si alguna vez os amamos á vosotras mas que á nuestras mugeres, siempre las respetamos á estas mucho mas que á vosotras; y siempre que tengais la insolencia de pretender igualaros con ellas, seréis tratadas con la indignidad que mereceis.

Por fortuna que el duque me dijo todo esto en voz tan baja que ninguno pudo comprenderlo. Retiréme avergonzada y confusa, pero llorando de rabia por el desaire que habia recibido. Para mayor pesar mio los comediantes y comediantas aquella misma noche supiéron, no sé como, todo lo que me habia pasado. No parece sino que hay algun diablillo asechador y zizañero que se divierte en descubrir á unos lo que sucede á otros. Hace, por ejemplo, un comediante en una francachela alguna extravagancia; acaba una comedianta de acomodarse con un mozuelo galan y adinerado; toda la compañía inmediatamente sabe hasta la mas ridícula menudencia. Así supiéron mis compañeros cuanto me habia pasado en el concierto, y sabe Dios cuanto se divirtiéron á mi costa. Reina entre ellos un cierto espíritu de caridad que se descubre bien en semejantes ocasiones. Con todo eso yo no hice caso de sus habladurías, y tardé poco en consolarme de la pérdida del duque, que no volvió á

parecer por mi casa, y luego supe habia tomado amistad con una cantarina.

Miéntras una comedianta tiene la fortuna de ser aplaudida, nunca le faltan amantes; y el amor de un gran señor, aunque no dure mas que tres dias, siempre añade nuevos realces á su mérito. Yo me ví sitiada de apasionados luego que se esparció por Madrid la voz de que el duque me habia dejado. Los mismos competidores que yo le habia sacrificado, mas enamorados de mis hechizos que ántes, volviéron á porfía á galantearme. Fuera de estos recibí los obsequiosos tributos de otros mil corazones. Nunca fuí tan de moda como entónces. Entre los que solicitaban mi favor, ninguno me pareció mas ansioso que un Aleman gordo, gentilhombre del duque de Osuna. Su figura no era muy apreciable, pero se mereció mi atencion con mil doblones que habia juntado en casa de su amo, y los prodigó por lograr la dicha de entrar en el número de mis amantes favorecidos. Este buen señor se llamaba Brutandorff. Miéntras hizo el gasto fué bien recibido; pero apénas se le apuró la bolsa, halló la puerta cerrada. Enfadado de este proceder mio, me fué á buscar á la comedia, dióme sus quejas, y porque me reí de él á sus hocicos, arrebatado de cólera me sacudió un bofeton á la tudesca. Dí un gran grito, salí al teatro, interrumpí la comedia, y dirigiéndome al duque, que estaba en su aposento con su esposa la duquesa, me quejé á él en alta voz de los modales tudescos con que me habia tratado su gentilhombre. Mandó el duque seguir la comedia, diciendo que despues de ella oiria á las partes. Acabada la representacion me presenté muy alterada al duque, exponiendo mi queja con vehemencia. El Aleman despachó su defensa en dos palabras, diciendo que en vez de arrepentirse de lo hecho era hombre para repetirlo. El duque de Osuna, oidas las partes, y volviéndose al Aleman, sentenció de esta manera: Brutandorff, te despido de mi casa, y te prohibo que te presentes mas delante de mí, no porque has dado un bofeton á una comedianta, sino porque has faltado al respeto debido á tus amos, y turbado un espectáculo público en presencia de los dos.

Esta sentencia me atravesó el alma. Apoderóse de mí una ira rabiosa, y un inexplicable furor al ver que no habian despedido al Aleman por la ofensa que me habia hecho. Creía yo que un oprobio cómo aquel, cometido contra una comedianta, debia castigarse como un delito de lesa magestad, y contaba con que el Tudesco padeceria una pena aflictiva. Abrióme los ojos este vergonzosísimo suceso, y me hizo conocer que el mundo sabe distinguir entre el comediante y los personages que representa. Esto me disgustó del teatro en términos, que desde aquel punto resolví dejarlo, é irme á vivir léjos de Madrid. Es-

cogí para mi retiro la ciudad de Valencia, y partí de *incógnito* á ella, llevando conmigo hasta el valor de veinte mil ducados en dinero y alhajas; caudal que me parecia bastante para mantenerme con decencia el resto de mis dias, pues mi ánimo era llevar una vida retirada. Tomé en aquella ciudad una casa pequeña, y no recibí mas familia que una criada y un page, para quienes era tan desconocida como para todas las demas del vecindario. Fingí ser viuda de un empleado de la real casa, y que habia escogido para mi retiro la ciudad de Valencia, por haber oido que su temple era uno de los mas benignos, y su terreno uno de los mas deliciosos de España. Trataba con muy poca gente; y mi conducta era tan arreglada, que á ninguno le pudo pasar por el pensamiento que yo hubiese sido cómica. Sin embargo, y á pesar de mi cuidado en vivir escondida y retirada, puso los ojos en mí un hidalgo que vivia en una quinta propia, cerca de Paterna. Era un caballero bastante bien dispuesto, y como de treinta y cinco á cuarenta años; pero un noble muy adeudado, lo que no es mas raro en el reino de Valencia que en otros muchos paises.

Habiendo agradado mi persona á este hidalgo, quiso saber si en lo demas podria yo convenirle. Á este fin despachó sus ocultos batidores para que averiguasen mis circunstancias, y por los informes que le diéron, tuvo el gusto de saber que yo era viuda, de trato nada fastidioso, y ademas de eso bastante rica. Hizo juicio desde luego que yo era la que habia menester; y muy presto se dejó ver en mi casa una buena vieja, que me dijo de su parte que, prendado de mi honradez tanto como de mi hermosura, me ofrecia su mano, y que ratificaria esta oferta si merecia la dicha de que quisiese ser su esposa. Pedí tres dias de término para pensarlo y resolverme. Informéme en este tiempo de las calidades de aquel hidalgo; y por el mucho bien que me dijéron de él, aunque sin disimularme el lastimoso estado de sus rentas, determiné gustosa casarme con él, como lo hice dentro de muy pocos dias.

Don Manuel de Jérica, este era el nombre de mi esposo, me condujo luego á su hacienda. La casa tenia cierto aspecto de antigüedad, de lo que hacia mucha vanidad el dueño. Decia que la habia hecho edificar uno de sus progenitores; y de la vejez de la fábrica deducia que la familia de Jerica era la mas antigua de toda España. Pero el tiempo habia maltratado tanto aquel bello monumento de nobleza, que porque no viniese á tierra lo habian apuntalado. ¡Qué dicha para don Manuel la de haberse casado conmigo! Gastóse en reparos la mitad de mi dinero, y lo restante en ponernos en estado de hacer gran figura en el pais; y héteme aquí en un nuevo mundo, por decir lo así, y convertida de repente en señora de aldea y de hacienda. ¡Qué tras-

formacion! Era yo muy buena actriz para no saber representar y sostener el esplendor que correspondia á mi nuevo estado. Revestíame en todo de ciertos modales teatrales de nobleza, de magestad y desembarazo, que hacian formar en la aldea un alto concepto de mi nacimiento. ¡Oh cuanto se hubieran divertido á costa mia si hubiesen sabido la verdad del hecho! ¡Con cuantos satíricos motes me hubiera regalado la nobleza de los contornos, y cuanto hubieran rebajado los respetuosos obsequios que me tributaban las demas gentes!

Viví por espacio de seis años feliz y gustosamente en compañía de don Manuel, al cabo de los cuales se le llevó Dios. Dejóme bastantes negocios que desenredar, y por fruto de nuestro matrimonio á tu hermana Beatriz, que á la sazon contaba cuatro años de edad cumplidos. Nuestra quinta, que era á lo que estaban reducidos nuestros bienes, se hallaba por desgracia empeñada para seguridad de muchos acreedores, el principal de los cuales se llamaba Bernardo Astuto, nombre que le convenia perfectamente. Ejercia en Valencia el oficio de procurador, que desempeñaba como hombre consumado en todas las trampas de los pleitos; y á mayor abundamiento habia estudiado leyes, para saber mejor hacer injusticias. ¡Oh qué terrible acreedor! Una quinta entre las uñas de semejante procurador es lo mismo que una paloma en las garras de un milano. Por tanto el señor Astuto, apénas supo la muerte de mi marido, puso sitio á mi pobre quinta. Infaliblemente la hubiera hecho volar con las minas que las supercherías legales comenzaban á formar, si mi fortuna ó mi estrella no la hubiera salvado. Quiso esta que de enemigo se convirtiese en esclavo mio. Enamoróse de mí en una conversacion que tuvo conmigo con motivo de nuestro pleito. Confieso que de mi parte hice cuanto pude para inspirarle amor, obligándome el deseo de salvar mi posesion á probar con él todos aquellos artificios que me habian salido tan bien en tantas ocasiones. Verdad es que con toda mi destreza creía no poder enganchar al procurador, tan embebecido en su oficio, que parecia incapaz de admitir ninguna impresion amorosa. Con todo, aquel socarron, aquel marrajo, aquel empuerca papel me miraba con mayor complacencia de la que yo pensaba. Señora, me dijo un dia, yo no entiendo de enamorar: dedicado siempre á mi profesion, nunca he cuidado de aprender las reglas, los usos, ni los diferentes modos de galantear. Sin embargo de eso no ignoro lo esencial; y para ahorrar de palabras solo diré que si vmd. quiere casarse conmigo quemarémos al instante el proceso, alejaré á los demas acreedores, que se han reunido conmigo para hacer vender su hacienda; vmd. será dueña del usúfructo, y su hija de la propiedad. El interes de Beatriz y el mio no me dejáron vacilar ni un solo punto. Acepté al instante la proposicion; el procurador cumplió

su palabra, volvió sus armas contra los otros acreedores, y aseguróme en la posesion de mi quinta. Quizá fué esta la primera vez que supo servir bien á la viuda y al huérfano.

Llegué, pues, á verme procuradora, sin dejar por eso de ser señora de aldea, aunque este matrimonio me perdió en el concepto de la nobleza valenciana. Las señoras de la primera distincion me miráron como á una muger que se habia envilecido, y no quisiéron visitarme mas. Víme precisada á tratar solamente con las aldeanas, ó con señoras de medio pelo. No dejó de causarme esto alguna pena, porque me habia acostumbrado por espacio de seis años á tratarme únicamente con personas de carácter. Verdad es que tardé poco en consolarme, porque tomé conocimiento con una escribana y dos procuradoras, cada una de un carácter muy digno de risa. Yo me divertia infinito de ver su ridiculez. Estas medio señoras se tenian por personas ilustres. Pensaba yo que solamente las comediantas eran las que no se conocian á sí mismas; mas veo que esta es una flaqueza universal. Cada uno cree que es mas que su vecino. En este particular toco ahora que tan locas son las hidalgas de aldea, como las damas de teatro. Para castigarlas quisiera yo que se les obligase á conservar en sus casas los retratos de sus abuelos, y apuesto cualquiera cosa á que no los colocarian en los sitios mas visibles.

A los cuatro años de matrimonio cayó enfermo el señor Astuto, y murió sin haberme quedado hijos de él. Añadiéndose lo que él me dejó á lo que yo poseia, me hallé una viuda rica, y por tal me tenian. En virtud de esta fama comenzó á obsequiarme un caballero siciliano, llamado Colifichini, resuelto á ser mi amante para arruinarme, ó ser desde luego mi marido, dejando á mi arbitrio la eleccion. Habia venido de Palermo para ver la España; y despues de haber satisfecho su curiosidad, estaba en Valencia esperando, segun decia, ocasion de embarcarse para restituirse á Sicilia. Tenia veinte y cinco años; era, aunque pequeño de cuerpo, bien plantado; y en fin me agradaba su figura. Halló modo de hablarme á solas, y, te confieso la verdad, desde la primera conversacion quedé loca perdida por él. No quedó él ménos enamorado de mí; y creo, Dios me lo perdone, que en aquel mismo punto nos hubieramos casado, si la muerte del procurador, que aun estaba muy reciente, me hubiera permitido hacer tan presto otra boda; porque desde que comenzé á tomar inclinacion á los matrimonios respetaba los estilos del mundo.

Convinímos, pues, en dilatar un poco nuestro casamiento por el bien parecer. Miéntras tanto Colifichini proseguia obsequiándome, y léjos de entibiarse en su amor, se mostraba mas vehemente cada dia. El pobre mozo no estaba sobrado de dinero; conocílo, y procuré que nunca le faltase. Ademas de que mi edad era doble de la suya, me acordaba de haber hecho contribuir á los

hombres en la flor de mis años, y miraba lo que daba como una especie de restitucion en descargo de mi conciencia. Estuvímos esperando con la mayor paciencia que nos fué posible á que pasase el tiempo que prescribe á las viudas el ceremonial del respeto humano para pasar á otras nupcias. Apénas llegó, cuando fuímos á la iglesia á unirnos con aquel estrecho lazo que solo puede desatar la muerte. Retirámonos despues á mi quinta, donde puedo decir que vivímos dos años, ménos como esposos que como dos tiernos amantes. ¡Pero ay! que no nos habiamos unido para que nuestra dicha fuese duradera. Al cabo de este breve tiempo un dolor de costado me privó de mi adorado Colifichini.

Aquí no pude ménos de interrumpir á mi madre, diciéndole: ¡Pues qué! señora, ¿tambien murió vuestro tercer marido? Sin duda sois una plaza que solo puede tomarse á costa de la vida de sus conquistadores. Hijo mio, ¿como ha de ser? me respondió ella: ¿por ventura puedo yo alargar los dias que el cielo tiene contados? Si he perdido tres maridos, ¿como lo he de remediar? Á dos los lloré mucho: el que ménos lágrimas me costó fué el procurador. Como me casé con él puramente por interes, tardé poco en consolarme de su muerte. Pero volviendo á Colifichini te diré que, algunos meses despues de muerto, deseando yo ver una casa de campo junto á Palermo, que me habia señalado para mi viudedad en nuestro contrato matrimonial, y tomar posesion de ella personalmente, me embarqué para Sicilia con mi hija Beatriz; pero en el viaje fuímos apresadas por los corsarios del bajá de Argel. Condujéronnos á esta ciudad, y por fortuna nuestra te encontráste en la plaza donde estabamos puestas en venta. Á no ser esto hubieramos caido en manos de un amo desapiadado, que nos hubiera maltratado, y bajo cuya dura esclavitud quizá habriamos gemido toda la vida sin que tú hubieses oido hablar nunca de nosotras.

Tal fué, señores, la relacion que mi madre me hizo. Coloquéla despues en el mejor cuarto de mi casa, con la libertad de vivir como mejor le pareciese; cosa que fué muy de su gusto. Habíase arraigado tanto en ella el hábito de amar en virtud de tan repetidos actos, que no le era posible estar sin un amante ó sin un marido. Anduvo vagueando por algun tiempo, poniendo los ojos en algunos de mis esclavos; hasta que finalmente llamó toda su atencion Haly Pegelin, renegado griego que frecuentaba mi casa. Inspiróle este un amor mucho mas vivo que el que habia tenido á Colifichini, y era tan diestra en agradar á los hombres, que halló el secreto de encantar tambien á este. Aunque conocí desde luego que obraban de acuerdo los dos, me di por desentendido de su trato, pensando solo en el modo de restituirme á España. Habíame dado licencia el bajá para armar una embarcacion á fin de ir en corso á ejercitar la piratería. Ocupábame enteramente el cuidado de este armamento, y ocho dias ántes que se acabase dije á Lu-

cinda : Madre, presto saldrémos de Argel, y dejarémos para siempre un lugar que tanto aborreceis.

Mudósele el color al oir estas palabras, y guardó un profundo silencio. Sorprendióme esto extrañamente, y le dije admirado : ¡Qué es esto, señora! ¡qué novedad veo en vuestro semblante! parece que os aflijo en vez de causaros alegría. Creia daros una noticia agradable participándoos que todo lo tengo dispuesto para nuestro viage: ¡no deseariais acaso restituiros á España? No, hijo mio, me respondió : confieso que ya no lo deseo. Tuve allí tantos disgustos que he renunciado á ella para siempre. ¡Qué es lo que oigo! exclamé penetrado de dolor : ¡ah señora! decid mas bien que el amor es quien os hace odiosa vuestra patria. ¡Santos cielos, y qué mudanza! Cuando llegásteis á esta ciudad todo cuanto se os ponia delante os causaba horror; pero Haly Pegelin os hace mirar las cosas con otros ojos. No lo niego, respondió Lucinda : es cierto que amo á este renegado, y quiero que sea mi cuarto marido. ¿Qué proyecto es el vuestro? interrumpí todo horrorizado. ¡Vos casaros con un musulman! Sin duda habeis olvivado que sois cristiana, ó por mejor decir, solamente lo habeis sido hasta aquí de puro nombre. ¡Ah, madre mia! ¡y qué de cosas estoy viendo ya! Habeis resuelto perderos para siempre, porque vais á hacer por vuestro gusto lo que yo no hice sino por necesidad.

Otras muchas cosas le dije para disuadirla de aquel intento; pero fué predicar en desierto, porque se habia cerrado en ello. No contenta con dejarse arrastrar de su mala inclinacion, dejándome á mí por entregarse á un renegado, quiso llevarse consigo á Beatriz; pero á esto me opuse fuertemente. ¡Ah infeliz Lucinda! le dije; si nada es capaz de conteneros, á lo ménos abandonaos sola al furor que os posee, y no querais conducir á una inocente al precipicio en que os apresurais á caer. Lucinda se marchó sin replicar, quizá por alguna vislumbre de luz que por entónces rayó en ella, y le impidió obstinarse en pedir su hija. Así lo creia yo; pero conocia muy mal á mi madre. Uno de mis esclavos me dijo dos dias despues : Señor, mirad por vos. Un cautivo de Pegelin acaba de confiarme un secreto que no debo ocultaros para que no perdais tiempo en aprovecharos de él. Vuestra madre ha mudado de religion, y para vengarse de vos por haberle negado su hija, está determinada á dar parte al bajá de vuestra próxima fuga. No tuve la menor duda de que Lucinda era capaz de hacer todo lo que mi esclavo me avisaba. Habíala yo estudiado mucho, y estaba persuadido de que, á fuerza de representar papeles trágicos en el teatro, se habia familiarizado tanto con el crímen, que muy bien me hubiera hecho quemar vivo, y no le conmoveria mas mi muerte que si viese representada en una tragedia esta catástrofe sangrienta.

Por tanto no quise despreciar el aviso que me dió el esclavo. Apresuré cuanto pude las prevenciones del embarco, y tomé, segun costumbre de los corsarios argelinos que van á corso, algunos Turcos conmigo, pero solamente los que eran necesarios para no hacerme sospechoso, y salí del puerto con todos mis esclavos y mi hermana Beatriz. Ya se persuadirán ustedes de que no me olvidaria de llevar al mismo tiempo todo el dinero y alhajas que habia en mi casa, y podia importar hasta unos seis mil ducados. Luego que nos vímos en plena mar, lo primero que hicímos fué asegurarnos de los Turcos, á quienes encadenámos fácilmente por ser mucho mayor el número de mis esclavos. Tuvimos un viento tan favorable que en poco tiempo arribámos á las costas de Italia. Entrámos en el puerto de Liorna con la mayor felicidad; y toda la ciudad, á lo que creo, acudió á nuestro desembarco. Entre los que concurriéron á él estaba por casualidad ó por curiosidad el padre de mi esclavo Azarini. Miraba atentamente á todos mis cautivos conforme iban desembarcando, y aunque en cada uno de ellos deseaba ver las facciones de su hijo, ninguna esperanza tenia de encontrarlas. ¡Pero qué júbilo! ¡qué abrazos se diéron padre é hijo despues de haberse reconocido! Luego que Azarini le informó de quien era yo, y del motivo que me llevaba á Liorna, me obligó el buen viejo á que fuese á alojarme á su casa, juntamente con mi hermana Beatriz. Pasaré en silencio la menuda relacion de mil cosas que me fué preciso practicar para volver á reconciliarme con el gremio de la iglesia, y solo diré que abjuré el mahometismo con mucha mayor fe que le habia abrazado. Purguéme enteramente del humor mahometano, vendí mi bajel, y dí libertad á todos los esclavos. Por lo que toca á los Turcos se les aseguró en las cárceles de Liorna para cangearlos á su tiempo por otros tantos cristianos. Los dos Azarinis padre é hijo usáron conmigo de todo género de atenciones. El hijo se casó con mi hermana Beatriz; partido que á la verdad no dejaba de ser ventajoso para él, porque al cabo era hija de un caballero, y heredera de la hacienda de Jérica, cuya administracion habia dejado mi madre á cargo de un rico labrador de Paterna cuando resolvió pasar á Sicilia.

Despues de haberme detenido en Liorna algun tiempo, marché á Florencia deseoso de ver aquella ciudad. Llevé conmigo algunas cartas de recomendacion que el viejo Azarini me dió para algunos amigos suyos en la corte del gran duque, á quienes me recomendaba como un caballero español pariente suyo. Yo añadí el *don* á mi nombre de bautismo, á imitacion de no pocos paisanos mios plebeyos que, sin tenerle, y por honrarse, se le ponen á sí mismos en los paises extrangeros. Haciame, pues, llamar con descaro *don Rafael*, y como habia traido de Árgel lo que bastaba para sostener dignamente esta nobleza, me presenté en la corte

con brillantez. Los caballeros á quienes me habia recomendado Azarini publicaban en todas partes que yo era un sugeto de distincion; y como no lo desmentian los modales caballerescos que habia estudiado bien, era generalmente tenido por persona de importancia.

Supe introducirme muy presto con los primeros señores de la corte, los cuales me presentáron al gran duque, y tuve la fortuna de caerle en gracia. Dediquéme á hacerle la corte, y á estudiarle el genio. Oía para esto con atencion lo que decian de él los cortesanos mas viejos y experimentados. Observé entre otras cosas que le gustaban mucho los cuentos graciosos traidos con oportunidad, y los dichos agudos. Esto me sirvió de regla, y todas las mañanas escribia en mi libro de memoria los cuentos que queria contarle durante el dia. Sabia tan grande número de ellos, que parecia tener un saco lleno, y aunque procuré gastarlos con economía, poco á poco se fué apurando el caudal, de suerte que me hubiera visto precisado á repetirlos ó á hacer ver que habia concluido mis apotegmas, si mi talento, fecundo en invenciones, no me hubiese socorrido con abundancia; de manera que yo mismo compuse cuentos galantes ó cómicos, que divirtiéron mucho al gran duque. Y, lo que sucede muchas veces á los ingeniosos y agudos de profesion, por la mañana apuntaba en mi libro de memoria las agudezas que habia de decir por la tarde, vendiéndolas como ocurridas de repente.

Metíme tambien á poeta, y consagré mi musa á las alabanzas del príncipe. Confieso de buena fe que mis versos no valian mucho, y por eso nadie los criticó; pero aun cuando hubieran sido mejores, dudo que el duque los hubiera celebrado mas: el hecho es que le agradaban infinito, lo que quizá dependería de los asuntos que yo elegia. Fuese por lo que quisiese, aquel príncipe estaba tan pagado de mí que llegué á causar zelos á los cortesanos. Estos quisiéron averiguar quien era yo; pero no lo consiguiéron, y solo llegáron á descubrir que habia sido renegado. No dejáron de ponerlo en noticia del príncipe, con esperanza de desbancarme; pero, léjos de salir con la suya, este chisme sirvió únicamente para que el gran duque me obligase un dia á que le hiciese una fiel relacion de mi cautiverio en Argel. Obedecíle, y mis aventuras le divirtiéron infinito.

Luego que la acabé, me dijo: Don Rafael, yo te estimo mucho, y quiero darte de ello un prueba tal que no te deje género de duda. Voy á hacerte depositario de mis secretos, y para ponerte desde luego en posesion de confidente mio, te digo que amo con pasion á la muger de uno de mis ministros. Es la señora mas linda de mi corte, pero al mismo tiempo la mas virtuosa. Ocupada enteramente en el gobierno de su casa, y del todo entregada al amor de un marido que la idolatra, parece que ella

sola ignora lo celebrada que es en Florencia su hermosura. Por aquí conocerás la dificultad de conquistar su corazon. En medio de eso esta deidad, inaccesible á los amantes, alguna vez me ha oido suspirar por ella: he hallado medios de hablarle á solas; conoce mis sentimientos interiores, mas no por eso me lisonjeo de haberle inspirado amor, no habiéndome dado ningun motivo para formarme una idea tan lisonjera. Sin embargo, no desconfío de que llegue á serle grata mi constancia y la misteriosa conducta que observo. La pasion que abrigo en mi pecho á esta dama, ella sola la conoce. En vez de dejarme llevar de mi inclinacion sin reparo alguno, abusando del poder y autoridad de soberano, mi mayor cuidado es ocultar á todo el mundo el conocimiento de mi amor. Paréceme deber esta atencion á Mascarini, que es el esposo de la que amo. El desinteres y zelo con que me sirve, sus servicios y su probidad me obligan á proceder con el mayor secreto y circunspeccion. No quiero clavar un puñal en el pecho de este marido infeliz declarándome amante de su muger. Quisiera que ignorase siempre, si posible fuera, el fuego que me abrasa; porque estoy persuadido de que moriria de pena si llegase á saber lo que ahora te confío. Por eso le oculto los pasos que doy, y he pensado valerme de tí para que manifiestes á Lucrecia lo mucho que me hace padecer la violencia á que me condeno yo mismo: tú serás el que le declares mis amorosos afectos, no dudando que desempeñarás muy bien este delicado encargo. Traba conocimiento con Mascarini, procura granjear su amistad, introdúcete en su casa, y logra la libertad de hablar á su muger. Esto es lo que espero de tí, y lo que estoy seguro harás con toda la destreza y discrecion que pide un encargo tan delicado.

Habiendo prometido al gran duque hacer todo lo posible para corresponder á su confianza, y contribuir á la satisfaccion de sus deseos, cumplí presto mi palabra. Nada omití para adquirir la amistad de Mascarini, lo que me costó poco trabajo. Sumamente pagado de que solicitase su amistad un cortesano bien quisto del príncipe, me ahorró la mitad del camino. Franqueóme su casa, tuve libre la entrada en el cuarto de su muger, y me atreveré á decir que en vista de mi cauto proceder no tuvo la menor sospecha de la negociacion de que estaba encargado. Es verdad que, como era poco zeloso, aunque Italiano, se fiaba en la virtud de su esposa, y encerrándose en su despacho, me dejaba muchos ratos solo con Lucrecia. Dejando desde luego á un lado los rodeos, le hablé del amor del gran duque, y le declaré que yo iba á su casa precisamente á tratar de este asunto. Parecióme que no le tenia grande inclinacion; pero al mismo tiempo conocí que la vanidad le hacia oir con gusto su pretension, y se complacia en oirla sin querer corresponder á ella. Era verdadera-

mente muger juiciosa y muy prudente; pero al fin era muger, y advertí que su virtud iba insensiblemente rindiéndose á la lisonjera idea de tener aprisionado á su soberano. En conclusion, el príncipe podia con fundamento esperar que sin renovar la violencia de Tarquino veria á esta Lucrecia esclava de su amor. Sin embargo, un lance impensado desvaneció sus esperanzas, como ahora oirán ustedes.

Soy naturalmente atrevido con las mugeres, costumbre que contraje entre los Turcos. Lucrecia era hermosa; y olvidándome de que con ella solamente debia hacer el papel de negociador, le hablé por mí en lugar de hablarle por el gran duque. Ofrecíle mis obsequios lo mas cortesmente que pude, y en vez de ofenderse de mi osadía, y de responderme con enfado, me dijo sonriéndose: Confesad, don Rafael, que el gran duque ha tenido grande acierto en elegir un agente muy fiel y muy zeloso, pues le servis con una lealtad que no hay palabras para encarecerla. Señora, le respondí en el mismo tono, las cosas no se han de examinar con tanto escrúpulo. Suplícoos que dejemos á un lado las reflexiones, que conozco no me favorecen mucho; yo solamente sigo lo que me dicta el corazon. Sobre todo, no creo ser el primer confidente de un príncipe que en punto á galanteo ha sido traidor á su amo. Es cosa muy frecuente en los grandes señores hallar en sus Mercurios unos rivales peligrosos. Bien puede ser así, replicó Lucrecia, pero yo soy altiva, y solo un príncipe seria capaz de mover mi inclinacion. Arreglaos por este principio, prosiguió ella volviendo á revestirse de su natural seriedad, y mudemos de conversacion. Quiero olvidar lo que me acabais de decir, con la condicion de que jamas os suceda volver á tocar semejante asunto, pues de lo contrario podréis arrepentiros.

Aunque este era un *aviso al lector*, de que yo debiera haberme aprovechado, proseguí no obstante en hablar de mi pasion á la muger de Mascarini, y aun la importuné con mas eficacia que ántes á que correspondiese á mi cariño, llevando á tal extremo mi temeridad que quise tomarme algunas libertades. Ofendida entónces la dama de mis expresiones y de mis modales musulmanes, se llenó de cólera contra mí, amenazándome de que no tardaria el gran duque en saber mi insolencia, y que le suplicaria me castigase como merecia. Díme yo tambien por ofendido de sus amenazas, y convirtiéndose en odio mi amor, determiné tomar venganza del desprecio con que me habia tratado. Fuíme á ver con su marido, y despues de haberle hecho jurar que no me descubriria, le informé de la inteligencia que reinaba entre su muger y el príncipe, pintándola muy enamorada para dar mas interes á la relacion. Lo primero que hizo el ministro, para precaver todo accidente, fué encerrar sin mas ceremonia en un cuarto reservado á su esposa, encargando á personas de toda confianza la custo-

diasen estrechamente. Miéntras ella estaba cercada de vigilantes argos que la observaban y no dejaban camino alguno por donde pudiesen llegar al gran duque noticias suyas, yo me presenté á este príncipe con rostro triste, y le dije que no debia pensar mas en Lucrecia, porque Mascarini sin duda habia descubierto todo nuestro enredo, puesto que habia comenzado á guardar á su muger; que yo no sabia por donde pudiese haber entrado en sospechas de mí, pues siempre habia yo usado del mayor disimulo y maña: que quizá la misma Lucrecia habria informado de todo á su esposo, y de acuerdo con él se habria dejado encerrar para librarse de solicitaciones que ponian en sobresalto su virtud. Mostróse el príncipe muy afligido de oirme: entónces me compadeció mucho su sentimiento, y mas de una vez me pesó de lo que habia dicho; pero ya no tenia remedio. Por otra parte confieso que experimentaba un maligno placer cuando consideraba el estado á que habia reducido á una muger orgullosa que habia despreciado mis suspiros.

Yo gozaba impunemente del placer de la venganza, cuando un dia, estando en presencia del gran duque con cinco ó seis señores de su corte, nos preguntó á todos: ¿Qué castigo os parece mereceria un hombre que hubiese abusado de la confianza de su príncipe é intentado robarle su dama? Merecia, respondió uno de los cortesanos, ser descuartizado vivo: otro opinó que debia ser apaleado hasta que espirase: el ménos cruel de estos Italianos, y el que se mostró mas favorable al delincuente, dijo que él se contentaria con hacerle arrojar de lo alto de una torre. Y don Rafael, replicó entónces el gran duque, ¿de qué parecer es? porque estoy persuadido de que los Españoles no son ménos severos que los Italianos en semejantes ocasiones.

Conocí bien, como se puede discurrir, que Mascarini habia violado su juramento, ó que su muger habia hallado medio de informar al gran duque de cuanto habia pasado entre los dos. En mi rostro se echaba de ver la turbacion que me agitaba; pero á pesar de ello respondí con entereza al gran duque: Señor, los Españoles son mas generosos; en igual lance perdonarian al confidente, y con este rasgo de bondad producirian en su alma un eterno arrepentimiento de haberles sido traidor. Pues bien, me dijo el duque, yo me contemplo capaz de esa generosidad y perdono al traidor, reconociendo que solo debo culparme á mí mismo por haberme fiado de un hombre á quien no conocia, y de quien tenia motivos de desconfiar en razon de lo que me habian contado de él. Don Rafael, añadió, la venganza que tomo de vos es que salgais inmediatamente de todos mis estados, y no volvais á poneros en mi presencia. Retiréme en el mismo punto, ménos afligido de mi desgracia, que gozoso de haber

escapado de este apuro á tan poca costa. Al dia siguiente me embarqué en un buque catalan que salió del puerto de Liorna para Barcelona.

Cuando llegó don Rafael á este punto de su historia no me pude contener en decirle: Para un hombre tan advertido como sois, me parece fué grande error no haber salido de Florencia así que descubrísteis á Mascarini el amor del príncipe hácia Lucrecia. Debiais tener por cierto que tardaria poco el gran duque en saber vuestra traicion. Convengo en ello, respondió el hijo de Lucinda, y por lo mismo habia pensado huir cuanto ántes, á pesar del juramento que me hizo el ministro de no exponerme al resentimiento del príncipe. Llegué á Barcelona, continuó, con lo que me habia quedado de las riquezas que traje de Árgel, cuya mayor parte habia disipado en Florencia por ostentar que era un caballero español. No me detuve largo tiempo en Cataluña. Reventaba por volverme cuanto ántes á Madrid, encantado lugar de mi nacimiento, y satisfice mis ansiosos deseos lo mas presto que me fué posible. Luego que llegué á la corte me apeé por casualidad en una de las posadas de caballeros, en donde vivia una dama llamada Camila, que aunque habia salido ya de la menor edad, era una muger muy salada; testigo el señor Gil Blas, que por aquel mismo tiempo poco mas ó ménos la vió en Valladolid. Aun era mas discreta que hermosa, y ninguna aventurera tuvo mayor talento para traer la pesca á sus redes; pero no se parecia á aquellas ninfas que se aprovechan del agradecimiento de sus galanes. Si acababa de despojar á algun mayordomo de un gran señor, inmediatamente repartia los despojos con el primer caballero mendicante que fuese de su gusto.

Apénas nos vímos los dos cuando nos amámos, y la conformidad de nuestras inclinaciones nos unió tan estrechamente, que presto pasó á hacer comunes nuestros bienes. Á la verdad no eran estos muy considerables, y así los comímos en poco tiempo. Por nuestra desgracia solo pensabamos uno y otro en agradarnos, sin valernos de las disposiciones que ambos teniamos para vivir á costa agena. La miseria en fin despertó nuestros ingenios que el placer tenia aletargados. Querido Rafael, me dijo un dia Camila, pongamos treguas á nuestro amor, dejemos de guardarnos una fidelidad que nos arruina. Tú puedes embobar á alguna viuda rica, y yo pescar á algun viejo poderoso. Si proseguimos siéndonos fieles uno á otro, ve ahí dos fortunas perdidas. Hermosa Camila, respondí yo prontamente, me ganas por la mano, pues iba á hacerte la misma propuesta: vengo en ello, reina mia. Sí por cierto, para la mejor conservacion de nuestro amor es menester intentar conquistas útiles. Nuestras infidelidades serán triunfos para entrambos.

Ajustado este tratado salímos á campaña. Al principio por mas

diligencias que hicimos no pudímos encontrar lo que buscabamos. A Camila solamente se le presentaban pisaverdes, es decir, amantes que no tienen un cuarto; y á mí solo se me ofrecian aquellas mugeres que mas quieren imponer contribuciones que pagarlas. Como el amor se negaba á socorrer nuestras necesidades, apelámos á enredos y bellaquerías. Hicimos tantos y tantas, que el corregidor llegó á saberlas, y este juez en extremo severo dió órden á un alguacil para que nos prendiese; pero este, que era tan bueno como taimado el corregidor, nos hizo espaldas para que saliesemos de Madrid, mediante una propineja que le dímos. Tomámos el camino de Valladolid, é hicimos pié en aquella ciudad. Alquilé una casa donde me alojé con Camila, que por evitar el escándalo pasaba por hermana mia. Al principio nos contuvímos en ejercer nuestra habilidad, y comenzámos á tantear y conocer bien el terreno ántes de acometer ninguna empresa.

Un dia se llegó á mí en la calle un hombre, y saludándome muy cortesmente me dijo: ¿Señor don Rafael, no me conoce vmd.? Respondíle que no. Pues yo, me replicó, conozco á vmd. mucho por haberle visto en la corte de Toscana, donde servia yo en las guardias del gran duque. Pocos meses ha que dejé el servicio de aquel príncipe, y me vine á España con un Italiano de los mas astutos. Estamos en Valladolid tres semanas ha, vivimos en compañía de un Castellano y de un Gallego, mozos los dos seguramente muy honrados, y nos mantenemos todos con el trabajo de nuestras manos. Lo pasamos opíparamente, y nos divertimos como unos príncipes. Si vmd. quiere agregarse á nosotros será muy bien recibido de mis compañeros, porque siempre le he tenido á vmd. por un hombre muy de bien, naturalmente poco escrupuloso, y caballero profeso en nuestra órden.

La franqueza con que me habló aquel bribon me estimuló á responderle del mismo modo. Ya que te has franqueado conmigo con tanta sinceridad, le respondí, quiero hablarte con la misma. Es verdad que no soy novicio en vuestra profesion, y si la modestia me permitiera referirte mis proezas, verias que no me has hecho demasiada merced en tu ventajoso concepto; pero, dejando á un lado alabanzas propias, me contentaré con decirte, admitiendo la plaza que me ofreces en vuestra compañía, que no perdonaré diligencia alguna para haceros conocer que no la desmerezco. Apénas dije á aquel ambidextro que consentia en aumentar el número de sus camaradas, cuando me condujo á donde estos estaban, y desde el mismo punto me dí á conocer á todos. Allí fué donde vi por primera vez al ilustre Ambrosio de Lamela. Examináronme aquellos señores sobre el arte de apropiarse sutilmente lo ageno. Quisiéron saber si tenia principios de la facultad, y descubríles tantas tretas nuevas para ellos, que se quedáron admirados; pero mucho mas se pasmáron cuando, despreciando

yo la sutileza de mis manos, como una cosa muy ordinaria, les aseguré que en lo que yo me aventajaba era en golpes magistrales de hurtar que pedian ingenio; y para persuadirles que era verdad, los conté la aventura de Gerónimo de Miajadas, y bastó la sencilla relacion de aquel suceso para que me reconociesen por de un talento superior, y todos á una me nombrasen por gefe suyo. Tardé poco en acreditar el acierto de su eleccion en una multitud de briboneriás que hicímos, de todas las cuales fuí yo por decirlo así la llave maestra. Cuando necesitabamos alguna actriz para forjar mejor algun enredo, echabamos mano de Camila, que representaba con primor cuantos papeles se le encargaban.

Dióle por aquel tiempo á nuestro cofrade Ambrosio la tentacion de ir á su pais, y con efecto marchó á Galicia, asegurándonos de su vuelta. Despues que satisfizo sus deseos, volvió por Burgos, sin duda para dar algun golpe de maestro, en donde un mesonero conocido suyo le acomodó con el señor Gil Blas de Santillana, de cuyos asuntos le informó muy bien. Vmd., señor Gil Blas, prosiguió dirigiéndome la palabra, se acordará sin duda del modo con que le desbalijámos en la posada de caballeros de Valladolid. Tengo por cierto que desde luego sospechó vmd. que su criado Ambrosio habia sido el principal instrumento de aquel robo, y en verdad que le sobró la razon para sospecharlo. Luego que llegó á Valladolid vino en busca nuestra, enterónos de todo, y la gavilla se encargó de lo demas; pero no sabrá vmd. las resueltas de aquel pasage, y quiero informarle de ellas. Ambrosio y yo cargámos con la balija, y montados en vuestras mulas tomámos el camino de Madrid, sin contar con Camila ni con los demas camaradas, los cuales se admirarian tanto como vos de ver que no pareciamos al dia siguiente.

A la segunda jornada mudámos de pensamiento: en vez de ir á Madrid, de donde no habia salido sin motivo, pasámos por Cebreros, y continuámos nuestro camino hasta Toledo. Lo primero que hicímos en aquella ciudad fué vestirnos muy decentemente; y luego vendiéndonos por dos hermanos gallegos que viajaban por curiosidad, en poco tiempo hicímos conocimiento con mucha gente de distincion. Estaba yo tan acostumbrado á los modales cortesanos y caballerescos, que fácilmente se engañáron cuantos me viéron y tratáron. Á esto se añadia que, como en un pais desconocido la calidad de los forasteros regularmente se mide por el gasto que hacen, y por el lucimiento con que se portan, ofuscabamos á todos con magníficos festines que empezámos á dar á las damas. Entre las que yo visitaba encontré con una que me gustó, pareciéndome mas linda y jóven que Camila. Quise saber quien era, y me dijéron se llamaba Violante, muger de un caballero que, cansado ya de sus caricias, galanteaba á una cortesana que se habia apoderado de su corazon. No nece-

sitè saber mas para determinarme á hacer á doña Violante dueña soberana de todos mis pensamientos.

Tardó poco ella misma en conocer la adquisicion que habia hecho. Comenzé á seguirla á todas partes, y á hacer mil locuras para persuadirle de que no aspiraba yo á otra cosa que á consolarla de las infidelidades de su marido. Pensó un tanto sobre esto, y al cabo tuve el gusto de conocer que aprobaba mis intenciones. Recibí en fin un billete de ella en respuesta á muchos que yo le habia escrito por medio de una de aquellas viejas que en España é Italia son tan cómodas. Decíame la dama en el tal billete que su marido cenaba todas las noches en casa de su amiga, y que hasta muy tarde no volvia á la suya. Desde luego comprendí lo que me queria decir con esto. Aquella misma noche fui á hablar por la reja con doña Violante, y tuve con ella una conversacion de las mas tiernas. Ántes de separarnos quedámos de acuerdo en que todas la noches á la misma hora nos hablariamos en el propio sitio, sin perjuicio de las demas galanterías que nos fuese permitido practicar por el dia.

Hasta entónces don Baltasar, que así se llamaba el marido de Violante, podia darse por bien servido; pero siendo otros mis deseos, fuí una noche al sitio consabido con ánimo de decirle que ya no podia vivir si no lograba hablarle á solas en un lugar mas conveniente al exceso de mi amor, fineza que aun no habia podido conseguir de ella. Apénas llegué cerca de la reja, cuando vi venir por la calle á un hombre, el cual conocí que me observaba. Con efecto, era el marido de doña Violante, que aquella noche se retiraba á casa algo temprano, y viendo parado allí á un hombre comenzó él mismo á pasearse por la calle. Dudé algun tiempo lo que debia hacer; pero al fin me determiné á llegarme á don Baltasar sin conocerle, ni que él me conociese á mí, y le dije: Caballero, suplico á vmd. que por esta noche me deje libre la calle, que en otra ocasion le serviré yo á vmd. Señor, me respondió, la misma súplica iba yo á hacerle á vmd. Yo cortejo á una señorita que vive á veinte pasos de aquí, á la cual un hermano suyo hace guardar con la mayor vigilancia; por lo que quisiera ver desocupada del todo la calle. Espere vmd., repliqué, que ahora me ocurre un modo para que ambos quedemos servidos sin incomodarnos, porque la dama que yo cortejo vive en esta casa, mostrándole la propia suya. Vmd. puede divertirse en la otra miéntras yo me divierto en esta, y hacernos espaldas los dos si alguno de nosotros fuere acometido. Convengo en ello, repuso él: voy á ocupar mi sitio, vmd. quédese en el suyo, y socorrámonos mutuamente en caso de necesidad. Diciendo esto se apartó de mí, pero fué para observarme mejor, lo que podia hacer sin riesgo porque la noche estaba oscura.

Acercándome entónces sin recelo á la reja de Violante, no tardó esta en venir, y comenzámos á hablar. No me olvidé de instar á mi reina para que me concediese una audiencia privada en sitio reservado. Resistióse un poco á mis ruegos para hacer mas apreciable el favor; pero despues echándome un papel que ya traía prevenido en el bolsillo: Ahí va, me dijo, lo que deseais, y veréis bien despachadas vuestras súplicas. Al decir esto se retiró por cuanto iba viniendo ya la hora en que acostumbraba á recogerse á casa su marido; pero este, que habia conocido muy bien ser su muger el ídolo á quien yo sacrificaba, me salió al encuentro, y con un fingido gozo me preguntó : Y bien, caballero, ¿está vmd. contento de su buena fortuna? Tengo motivo para estarlo, le respondí : y á vmd. ¿como le fué con la suya? ¿Mostrósele el amor risueño y favorable? ¡Oh! no, me respondió con despecho. El maldito hermano de mi querida volvió de su casa de campo un dia ántes de lo que habiamos pensado, y este contratiempo ha aguado el contento con que yo me habia lisonjeado.

Hicímonos don Baltasar y yo recíprocas protestas de amistad, y nos citámos para vernos en la plaza mayor la mañana siguiente. Despues que nos separámos se fué don Baltasar derecho á su casa, donde no mostró á su muger el menor indicio de las noticias que tenia de ella, y al otro dia acudió á la plaza segun lo acordado, y de allí á un momento llegué yo. Saludámonos con vivas demostraciones de amistad, tan alevosas por su parte como sinceras por la mia. Hízome el artificioso don Baltasar una falsa confianza de sus lances amorosos con la dama de quien me habia hablado la noche anterior. Contóme una larga fábula que habia forjado, todo con el siniestro fin de obligarme á corresponderle, contándole yo el modo con que habia hecho conocimiento con Violante. Caí incautamente en el lazo, y con la mayor franqueza del mundo le confesé todo lo que me habia sucedido; y no contento con esto le enseñé el papel que habia recibido, y aun le leí tambien su contexto, que era el siguiente: *Mañana iré á comer en casa de doña Ines; ya sabeis donde vive: allí hablarémos á solas. No puedo negaros por mas largo tiempo un favor que juzgo mereceis.*

Ese es un papel, dijo don Baltasar, que le promete á vmd. el merecido premio de sus amorosos suspiros. Doile á vmd. de antemano la enhorabuena de la dicha que le aguarda. No dejó de parecer algo turbado miéntras hablaba de esta manera; pero fácilmente me deslumbró, ocultando á mis ojos su conmocion y enojo. Estaba tan embelesado en mis halagüeñas esperanzas, que no me paraba en observar á mi confidente, aunque este se vió precisado á dejarme, sin duda por temor de que conociese su agitacion. Partió luego á contar á su cuñado esta aventura, é ignoro que pasó entre los dos; solo sé que don Baltasar vino á

casa de doña Ines á tiempo que yo estaba con Violante. Supímos que era él el que llamaba, y yo me escapé por una puerta falsa ántes que entrase en la sala. Luego que desaparecí se aquietáron las dos mugeres, que se habian asustado mucho con la repentina venida del marido. Recibiéronle con tanta serenidad, que desde luego sospechó me habian escondido ó hecho escapadizo. Lo que dijo á doña Ines y á su muger no os lo puedo contar, porque nunca lo he sabido.

Entretanto, no acabando todavía de conocer que don Baltasar se burlaba cruelmente de mi sinceridad, salí de la casa echándole mil maldiciones, y me fuí derecho á la plaza, donde habia dicho á Lamela me aguardase. No le encontré, porque el bribon tenia tambien su poco de trapillo, y con suerte mas dichosa que la mia. Miéntras le esperaba, ví á mi falso confidente venir hácia mí con rostro muy alegre y mucho desembarazo. Luego que llegó á mí me preguntó como me habia ido con mi ninfa en casa de doña Ines. No sé qué demonio, le respondí, envidioso de mis gustos, me vino á echar un jarro de agua en todos ellos. Miéntras estaba á solas con ella instando y suplicando, llamó á la puerta su maldito marido, á quien lleve Barrabas. Me fué preciso pensar en el modo de retirarme prontamente, y así me marché por una puerta excusada dando mil veces al diablo al grandísimo importuno que viene siempre á desbaratar mis designios. A la verdad lo siento, repuso don Baltasar, alegrísimo en su interior de verme desazonado. Ese es un marido molesto, que no merece se le dé cuartel. ¡Oh! en cuanto á eso, repliqué yo, no dudeis que seguiré vuestro consejo. Os doy palabra de que esta misma noche se le dará pasaporte para el otro barrio. Su muger, al separarnos, me dijo que fuese adelante con mi empeño, y no abandonase la empresa por tan pocas cosas: que prosiguiese en acudir á su ventana á la hora acostumbrada; porque estaba resuelta á introducirme ella misma en su casa; pero que en todo caso no dejase de ir escoltado con dos ó tres camaradas para que en cualquier lance me hallase bien prevenido. ¡Oh, qué prudente es esa dama! me respondió él. Yo me ofrezco desde luego á acompañaros. ¡Oh, querido amigo, repliqué yo fuera de mí de puro gozo y echándole los brazos al cuello, y de cuantas finezas os soy deudor! Aun haré mas por vos, repuso él: yo conozco á un mozo que es un Alejandro; este nos acompañará, y con tal escolta podréis divertiros á vuestro gusto sin sobresalto ni contratiempo.

No encontraba voces para explicar mi agradecimiento á los favores de aquel nuevo amigo, tan encantado me tenia su zelo. Acepté en fin el auxilio que me ofrecia, y dándonos el santo para cerca de la puerta de Violante á la entrada de la noche, nos separámos. Don Baltasar fué á buscar á su cuñado, que era el

Alejandro de quien me habia hablado; y yo me quedé paseando con Lamela, el cual, aunque no ménos admirado que yo de la eficacia con que don Baltasar se interesaba en este asunto, cayó tambien en la red como yo habia caido, sin pasarle por el pensamiento la menor desconfianza de la sencillez de aquellas finezas. Confieso que una simplicidad tan garrafal no se podia perdonar á unos hombres como nosotros. Cuando me pareció que era hora de presentarme á la ventana de Violante, Ambrosio y yo nos acercámos á ella bien prevenidos de buenas armas. Halláinos en el mismo sitio al marido de la dama, acompañado de otro hombre, que nos esperaban á pié firme. Llegóse á mí don Baltasar y me dijo: Este es el caballero de cuyo valor hablámos esta mañana. Entre vmd. en casa de esa señora, y disfrute su dicha sin rezelo ni inquietud.

Acabados los recíprocos cumplimientos, llamé á la puerta de mi ninfa, y vino á abrirla una especie de dueña. Entré sin advertir lo que pasaba á mis espaldas, y llegué hasta una sala donde Violante me esperaba. Miéntras la estaba saludando, los dos traidores que me siguiéron hasta dentro de la casa habian entrado en ella tan atropelladamente, y cerrado tras de *sí la* puerta con tanta violencia, que el pobre Ambrosio se quedó en la calle. Descubriéronse entónces, y ya podeis imaginar el apuro en que yo me veria. Bien se deja conocer que fué forzoso entónces llegar á las manos. Acometiéronme los dos al mismo tiempo con las espadas desnudas, y yo les correspondí dándoles tanto que hacer, que se arrepintiéron presto de no haber tomado medidas mas seguras para la venganza. Pasé de parte á parte al marido; y el cuñado viéndole en aquel estado tomó la puerta, que Violante y la dueña habian dejado abierta al escaparse miéntras nosotros reñiamos. Fuíle siguiendo hasta la calle, donde me reuní con Lamela, que, no habiendo podido sacar ni una sola palabra á las dos mugeres que habia visto ir huyendo, no sabia precisamente á que atribuir el rumor que acababa de oir. Volvímos á la posada, y recogiendo lo mejor que teniamos, montámos en nuestras mulas, y salímos de la ciudad ántes que amaneciese.

Conocímos muy bien que el lance podia tener malas resultas, y que se harian en Toledo pesquisas, contra las cuales seria imprudencia no tomar todo género de precauciones. Hicímos noche en Villarubia en un meson, en donde á poco rato entró un mercader de Toledo que caminaba á Segorve. Cenámos con él, y nos contó el trágico suceso del marido de Violante, mostrándose tan ageno de sospecharnos reos en él, que con libertad le hicímos toda suerte de preguntas. Señores, nos dijo, el caso lo supe esta mañana al ir á montar á caballo; se hacen grandes diligencias para encontrar á Violante; y me han asegurado que, siendo el

corregidor pariente de don Baltasar, está en ánimo de no perdonar medio alguno para descubrir los autores del homicidio. Esto es todo lo que sé.

Aunque nada me espantáron las pesquisas del corregidor de Toledo, no obstante, tomé desde luego la determinacion de salir cuanto ántes de Castilla la Nueva, haciéndome cargo de que si encontraban á Violante confesaria esta cuanto habia pasado, y daria tales señas de mi persona, que la justicia despacharia rápidamente varias gentes en mi seguimiento. Por todas estas consideraciones resolvímos desviarnos del camino real desde el dia siguiente. Tuvímos la fortuna de que Lamela habia corrido las tres partes de España, y tenia bien conocidas todas las sendas extraviadas por donde podiamos pasar con seguridad á Aragon. En vez de irnos derechos á Cuenca, nos metímos en las montañas que están ántes de llegar á la ciudad, y por senderos muy practicados por mi conductor, llegámos á una gruta que tenia toda la apariencia de ermita. Con efecto era la misma á donde ayer noche llegáron ustedes á pedirme los recogiese.

Miéntras estaba yo examinando sus contornos que me representaban un pais deliciosísimo, me dijo mi compañero: Seis años ha que, pasando yo por aquí, me hospedó caritativamente en esta ermita un anciano y venerable ermitaño, que repartió conmigo los escasos víveres que tenia. Era un santo varon, y me dijo cosas tan santas y tan buenas, que faltó poco para que yo dejase el mundo. Acaso vivirá todavía, y quiero ver si es así. Dicho esto se apeó de la mula el curioso Ambrosio, y entrando en la ermita, despues de haberse detenido en ella algunos momentos, salió diciéndome: Apeaos, don Rafael, y venid á ver un espectáculo muy tierno. Eché pié á tierra inmediatamente, y atando nuestras mulas á un árbol, seguí á Lamela hasta la gruta, donde entré, y vi tendido en una vil tarima á un viejo anacoreta, pálido y moribundo. Pendia de su venerable rostro una blanca barba tan poblada y larga, que le llegaba hasta la cintura, y tenia en sus manos juntas entrelazado un gran rosario. Al ruido que hicímos cuando nos acercámos á él, entreabrió los ojos, que la muerte habia comenzado ya á cerrar, y despues de habernos mirado un momento nos dijo: *Hermanos mios, seais quienes fuereis, aprovechaos del espectáculo que se ofrece á vuestra vista. Cuarenta años he vivido en el mundo, y sesenta en esta soledad. ¡Ah, y qué largo me parece ahora el tiempo que dediqué á mis deleites, y al contrario qué corto el que he consagrado á la penitencia! ¡Ah! mucho temo que las austeridades del hermano Juan no hayan sido bastantes para expiar los pecados del licenciado don Juan de Solis.*

Apénas dijo estas palabras cuando espiró; y los dos nos quedámos atónitos á vista de su muerte. Tales objetos siempre hacen alguna impresion hasta en los mayores libertinos; pero duró poco

nuestra conmocion, porque olvidámos presto lo que acababa de decirnos. Comenzamos á hacer inventario de todo lo que habia en la ermita, en lo que no tardámos mucho tiempo, pues todos los muebles consistian en lo que habeis podido ver en ella. No solo la tenia el hermano Juan mal amueblada, sino que hasta la despensa estaba mal provista. Todas las provisiones que hallámos se reducian á unas pocas avellanas y algunos mendrugos de pan casi petrificados, que á la cuenta no habian podido mascar las despobladas encías del santo varon: digo despobladas, porque observámos que se le habia caido la dentadura. Todo lo que contenia esta morada solitaria y todo lo que veíamos, nos hacia mirar á este buen anacoreta como á un santo. Una sola cosa nos llamó la atencion: hallámos un papel plegado en forma de carta, que el difunto habia dejado sobre la mesa, en la cual encargaba á quien le leyese que llevase su rosario y sus sandalias al obispo de Cuenca. No acababamos de entender con qué intencion habia podido aquel nuevo padre del desierto desear que se hiciese á su obispo semejante regalo. Olíanos esto á falta de humildad, ó á cierto hipo de ser tenido por santo. Pero ¿quien sabe si solo fué un si es no es de tontería? Es punto que no me meteré á decidir.

Hablando de ello Lamela y yo, le ocurrió á aquel un extraño pensamiento. Quedémonos, me dijo, en esta ermita, y disfrazémonos de ermitaños. Enterremos al hermano Juan. Tú pasarás por él; y yo con el nombre de hermano Antonio iré á pedir limosna por los lugares y aldeas del contorno. De esta manera, no solo estarémos á cubierto de las pesquisas del corregidor, que no creo pueda pensar en buscarnos aquí, sino que espero lo pasarémos bien, en virtud de los conocimientos que tengo en la ciudad de Cuenca. Aprobé este extraño pensamiento, no ya por las razones que Ambrosio me alegaba, sino por un rasgo de extravagancia, y como para representar un papel en una pieza de teatro. Abrímos, pues, una sepultura á treinta ó cuarenta pasos de la gruta, y enterrámos en ella modestamente al anacoreta despues de haberle despojado de su hábito, que consistia en una sola túnica ceñida al cuerpo con una correa de cuero, y le cortámos tambien la barba para hacerme con ella á mí una postiza; en fin, hechos los funerales tomámos posesion de la ermita.

Pasámoslo muy mal el primer dia, viéndonos precisados á mantenernos solamente de la triste provision que nos habia dejado el difunto; pero el dia siguiente ántes de amanecer salió Lamela á campaña con las dos mulas que vendió en Cuenca, y por la noche volvió cargado de víveres y de otras cosillas que habia comprado. Trajo todo lo que era menester para disfrazarnos bien. Hizo para sí una túnica ó hábito de paño pardo, y una barbilla roja de crines, la que se supo acomodar con tal arte que parecia natural. No hay en el mundo mozo mas mañoso que

él. Arregló tambien la barba del hermano Juan, ajustómela á la cara, y púsome en la cabeza un gran gorro de lana oscura, que contribuía mucho para disimular el artificio. Se puede decir que nada faltaba para nuestro disfraz. Hallámonos los dos en este ridículo equipage, de manera que no podiamos mirarnos sin reirnos, viéndonos en un trage que ciertamente no nos convenia. Con la túnica del hermano Juan heredé tambien su rosario y sus sandalias, que no hice escrúpulo de apropiarme en vez de regalárselas al obispo de Cuenca.

Hacia tres dias que estabamos en la ermita sin haber visto en todos ellos alma viviente; pero al cuarto entráron en la gruta dos aldeanos que traían al difunto, creyendo que estuviese todavia vivo, pan, queso y cebollas. Luego que los ví me eché en mi tarima, y me fué fácil alucinarlos, fuera de que ellos no podian distinguirme bien por la escasa luz de la ermita, y procuré imitar lo mejor que pude la voz del hermano Juan, cuyas últimas palabras habia oido; de manera que los pobres hombres no tuviéron la menor sospecha de aquella] supercherîa, y sí solo mostráron alguna admiracion de hallarse en la gruta con otro ermitaño. Pero advirtiéndolo el socarron de Lamela, les dijo con cierto aire hipocriton: No os admireis, hermanos, de verme á mí en esta soledad. Estaba yo en una ermita de Aragon, y la he dejado por venir á acompañar al venerable y discreto hermano Juan, y asistirle en su extrema vejez, considerando la necesidad que tendria en ella de este alivio. Los aldeanos prorumpiéron en infinitas alabanzas de Ambrosio, ensalzando hasta el cielo su heróica caridad, y dándose á sí mismos mil parabienes por la dicha de tener dos hombres santos en su pais.

Habia comprado Lamela unas grandes alforjas, y cargado con ellas partió por la primera vez á dar principio á la demanda en la ciudad de Cuenca, que solo dista una legua corta de la ermita. Como la naturaleza le ha dotado de un exterior devoto y compungido, y ademas de eso posee en supremo grado el arte de hacerlo valer, no dejó de mover el corazon de las personas caritativas á darle limosna, y así en poco tiempo llenó las alforjas de los dones de su liberalidad. Amigo Ambrosio, le dije cuando volvió á la ermita, te doy el parabien del admirable talento que tienes para ablandar y enternecer las almas cristianas. ¡Vive diez que parece has ejercitado por muchos años el oficio de demandante capuchino! Algo mas he hecho, me respondió, que hacer abundante cosecha, porque has de saber que he encontrado á cierta ninfa llamada Bárbara, que fué algo mia en otro tiempo. La he hallado bien mudada; pues se ha dado como nosotros á la devocion. Vive con otras dos ó tres beatas que edifican el mundo en público, y hacen una vida muy diferente en casa. Al principio no me conoció, tanto que me vi obligado á decirle: ¿Como así,

señora Bárbara? ¿Es posible que ya desconozcais á uno de vuestros antiguos amigos, y vuestro humilde servidor Ambrosio? Por vida mia, amigo Lamela, respondió Bárbara, que jamas podia soñar el verte vestido con ese trage. ¿Por qué diablos de aventura has venido á parar en ermitaño! Eso es cosa larga, le respondí, y ahora no puedo detenerme á contárosla; pero mañana á la noche volveré y satisfaré vuestra curiosidad. Tambien vendrá conmigo mi compañero el hermano Juan. ¿Qué hermano Juan? replicó ella: ¿aquel viejo y buen ermitaño que vive en una ermita cerca de esta ciudad? Tú no sabes lo que te dices, pues se asegura que tiene mas de cien años. Es verdad, le respondí, que en otro tiempo tuvo esa edad; pero de pocos dias á esta parte se ha remozado tanto que no soy yo mas mozo que él. Pues bien, respondió Bárbara, siendo eso así, que venga contigo: sin duda que en eso se oculta algun misterio.

No dejámos de ir al dia siguiente luego que fué noche á casa de aquellas santurronas, que para recibirnos mejor nos tenian prevenida una gran cena. Así que entrámos en su casa nos quitámos las barbas postizas y el hábito eremítico, y sin ceremonia nos presentámos á estas princesas tales cuales eramos; ellas, por no parecer ménos francas que nosotros, nos mostráron de cuanto son capaces las falsas devotas cuando arriman á un lado las gazmoñerías de la aparente devocion. Pasámos casi toda la noche á la mesa; y no nos retirámos á nuestra gruta hasta poco ántes de amanecer. Repetímos presto la visita, ó por mejor decir, seguímos el mismo método por espacio de tres meses, y gastámos con aquellas ninfas mas de los dos tercios de nuestro caudal; pero cierto zeloso lo ha descubierto todo, dando parte á la justicia, la cual debia hoy ir á la ermita á echarnos mano. Ayer, miéntras Ambrosio hacia su demanda en Cuenca, una de las beatas le entregó un billete, diciéndole: Una amiga mia me escribe esta carta, que iba á enviaros con un propio. Muéstresela al hermano Juan, y tomen sus medidas en informándose de su contenido. Este es, señores, aquel mismo billete que Lamela me entregó ayer en vuestra presencia, y el que nos obligó á abandonar tan precipitadamente nuestra solitaria habitacion.

CAPITULO II.

De la conferencia que tuviéron don Rafael y sus oyentes, y de la aventura que les sucedió al querer salir del bosque.

Luego que acabó don Rafael de contar su historia, que me pareció algo larga, don Alfonso le dijo, por cortesía, que verdaderamente le habia divertido mucho. Despues de este cumplido,

tomó la palabra el señor Lamela, y volviéndose al compañero de sus hazañas le dijo : Don Rafael, el sol está ya para ponerse, y me parece del caso que tratemos del partido que hemos de tomar. Dices bien, respondió su camarada : es menester pensar á donde hemos de ir. Yo, continuó Lamela, soy de parecer que sin perder tiempo nos pongamos en camino, y procuremos llegar esta noche á Requena, para entrar mañana en el reino de Valencia, donde pondrémos en movimiento los registros de nuestra industria. Siento acá dentro de mi corazon no sé qué presagio de que darémos golpes magistrales. Don Rafael, que sobre estos asuntos tenia gran fe en sus pronósticos infalibles, accedió luego á su opinion. Don Alfonso y yo, como nos habiamos puesto en manos de aquellos dos hombres de bien, esperámos sin hablar palabra el resultado de aquella conferencia.

Resolvióse, pues, que tomasemos la vuelta de Requena, y nos dispusímos todos para ello. Hicímos una comida como la de la mañana, y despues cargámos el caballo con la bota de vino, y lo restante de las provisiones. Sobreviniendo la noche, de cuya lobreguez teniamos necesidad para caminar seguros, quisímos salir del bosque; pero aun no habiamos andado cien pasos, cuando descubrímos por entre los árboles una luz que nos dió mucho en que pensar. ¿Qué significa aquella luz? preguntó don Rafael. ¿Serán acaso los corchetes de la justicia de Cuenca despachados en seguimiento nuestro, y que creyéndonos en este bosque nos vendrán á buscar en él? No lo pienso, dijo Ambrosio; ántes bien serán algunos pasageros que, por haberles cogido la noche, se habrán refugiado aquí hasta que amanezca; pero en todo caso, porque puedo engañarme, quiero yo ir á reconocerlos : miéntras tanto quedaos los tres en este sitio, que vuelvo en un momento. Diciendo esto se fué acercando poco á poco á donde se dejaba ver la luz, que no estaba muy distante. Fué desviando con mucho tiento las ramas y matorrales que le impedian el paso, y al mismo tiempo mirando con toda la atencion que á su parecer merecia el caso, vió sentados sobre la yerba, al rededor de una vela colocada sobre un montoncito de tierra, á cuatro hombres, que acababan de comer una empanada y de agotar una gran bota de vino. Á pocos pasos de distancia descubrió á un hombre y á una muger atados á dos árboles, y algo mas allá un coche de camino con mulas ricamente enjaezadas. Desde luego sospechó que los cuatro hombres que estaban sentados debian ser ladrones, y por la conversacion que les oyó acabó de conocer que no habia sido temeraria su sospecha. Disputaban los cuatro salteadores sobre de quien habia de ser la dama que habia caido en sus manos, y trataban de sortearla. Enterado plenamente Lamela, volvió á donde estabamos, y nos informó menudamente de todo lo que habia visto y oido.

Señores, dijo entónces don Alfonso, la muger y el hombre que tienen atados á los árboles los ladrones, quizá serán una señora y un caballero de distincion. ¿ Y hemos de sufrir nosotros que sirvan de víctimas á la barbarie y á la brutalidad de unos malhechores? Creedme, señores, echémonos sobre estos bandidos, y mueran todos á nuestras manos. Consiento en ello, dijo don Rafael, yo estoy tan pronto á hacer una buena accion como una mala. Ambrosio por su parte protestó que solo deseaba concurrir á una empresa tan loable, de la cual preveía que seriamos bien recompensados, segun su modo de pensar : y aun me atrevo á decir, añadió, que en esta ocasion el peligro no me amedrenta, y que ningun caballero andante se manifestó nunca mas pronto al servicio de las damas. Pero, si se han de decir las cosas sin faltar á la verdad, el riesgo no era grande, porque habiéndonos dicho Lamela que las armas de los ladrones estaban todas amontonadas en un sitio á diez ó doce pasos de ellos, no nos fué muy difícil ejecutar nuestra resolucion. Atámos, pues, á un árbol el caballo, y nos fuímos acercando con silencio y á paso lento á los ladrones. Acalorados estos con el vino, hablaban todos metiendo un ruido confuso que favorecia mucho el golpe de la sorpresa. Apoderámonos de sus armas ántes de que nos viesen, y disparándolas sobre ellos á boca de jarro, todos cuatro quedáron tendidos en el suelo.

Durante esta expedicion se apagó la luz, y nos quedámos en la oscuridad : sin embargo de esto acudímos inmediatamente á desatar el hombre y la muger, que estaban tan poseidos de terror, que no tuviéron aliento para darnos las gracias por el bien que acababamos de hacerles. Verdad es que ignoraban aun si debian mirarnos como á bienhechores, ó como á nuevos bandidos que los habian librado de los otros, quizá para tratarlos peor. Pero nosotros procurámos sosegarlos asegurándoles que los ibamos á conducir á una venta que, segun decia Ambrosio, no distaba mas que media legua de allí, donde podrian tomar las precauciones necesarias para llegar con seguridad á donde se dirigian. Despues de que los hubímos animado, los metímos en su coche, y los sacámos fuera del bosque, tirando nosotros las mulas por el freno. Nuestros anacoretas fuéron en seguida á visitar las faltriqueras de los vencidos ; despues fuímos á desatar el caballo de don Alfonso, y nos apoderámos tambien de los que eran de los ladrones, que estaban atados á varios árboles junto al campo de batalla. Montados en unos, y llevados otros del diestro, seguímos al hermano Antonio, que habia montado en una mula del coche, haciendo de cochero para conducirlo á la venta, habiendo tardado dos horas en llegar á ella, aunque el señor Lamela nos habia dicho que no estaba muy apartada del bosque.

Llamámos á la puerta con fuertes golpes, porque toda la gente de la casa estaba ya acostada. Levantáronse, y vistiéronse de prisa el ventero y la ventera, que no mostráron el menor enfado de que les hubiesen despertado á lo mejor del sueño, cuando viéron una comitiva que prometia hacer mucho mas gasto en su casa del que efectivamente hizo. En un momento encendiéron luces por toda la venta. Don Alfonso y el ilustre hijo de Lucinda diéron la mano á la señora y al caballero para ayudarlos á bajar del coche, sirviéndoles como de gentiles hombres hasta el cuarto á donde los condujo el ventero. Allí se hiciéron mil recíprocos cumplimientos; y quedámos muy admirados cuando llegámos á saber que los personages á quienes acababamos de libertar eran el conde de Polan y su hija Serafina. Pero ¿quien podrá describir el asombro de esta señora y de don Alfonso cuando se conociéron? El conde no reparó en este pasage porque estaba distraido en otras cosas. Púsose á contarnos menudamente el modo con que les habian asaltado los ladrones, y se habian apoderado de su hija y de él despues de haber muerto al postillon, á un page, y á un ayuda de cámara. Acabó diciendo que nos estaba infinitamente agradecido, y que si queriamos ir á Toledo, donde estaria de vuelta dentro de un mes, nos daria pruebas que bastasen á hacernos conocer si era ingrato ó reconocido.

Á la hija de aquel señor no se le olvidó darnos tambien mil gracias por su dichosa libertad; y habiendo juzgado don Rafael y yo que gustaria don Alfonso de que le facilitasemos el medio de hablar un rato á solas con aquella viuda jóven, lo dispusímos prontamente, entreteniendo al conde de Polan. Bella Serafina, le dijo don Alfonso en voz muy baja, ya no me quejaré de la desgraciada suerte que me obliga á vivir como un hombre desterrado de la sociedad civil, habiendo tenido la fortuna de contribuir al importante servicio que se os ha hecho. ¡Pues qué! le respondió ella suspirando, ¿sois vos el que me habeis salvado la vida y el honor? ¿sois vos á quien mi padre y yo somos tan deudores? ¡Ah don Alfonso! ¿porqué fuísteis vos quien dió muerte á mi hermano? No le dijo mas; pero él comprendió bastante por sus palabras y por el tono en que las dijo que, si amaba con extremo á Serafina, no era ménos amado de ella.

••••••••••••••

LIBRO SEXTO.

CAPITULO I.

De lo que hiciéron Gil Blas y sus compañeros despues que se separáron del conde de Polan : del importante proyecto que formó Ambrosio ; y como se ejecutó.

Despues de haber pasado el conde de Polan la mitad de la noche en darnos gracias, y asegurarnos que podiamos contar con su eterno agradecimiento, llamó al ventero para consultar con él de qué modo llegaria con seguridad á Turis, á donde tenia ánimo de ir. Dejámos que tomase sobre esto sus medidas, y nosotros salímos de la venta siguiendo el camino que Lamela quiso escoger.

Al cabo de dos horas de marcha nos amaneció ya cerca de Campillo. Llegámos prontamente á las montañas que hay entre aquella villa y Requena, y allí pasámos el dia en descansar y en contar nuestro caudal, que se habia aumentado mucho con el dinero que habiamos cogido á los ladrones, en cuyas faltriqueras se encontráron mas de trescientos doblones en diferentes monedas. Al entrar de la noche nos volvímos á poner en camino, y el dia siguiente al amanecer entrámos en el reino de Valencia. Retirámonos al primer bosque que encontrámos, emboscámonos en él, y llegámos á un sitio por donde corria un arroyuelo de agua cristalina que iba lentamente á juntarse con las del Guadalaviar. La sombra con que nos convidaban los árboles y la abundante yerba que el campo ofrecia para los caballos, nos hubieran determinado á hacer alto en aquel parage, aun cuando no estuvieramos ya resueltos á descansar algunas horas en él.

Apeámonos, pues, y haciamos ánimo de pasar allí aquel dia alegremente; pero cuando fuímos á almorzar nos hallámos con poquísimos víveres. Empezaba á faltarnos el pan, y nuestra bota se habia convertido en un cuerpo sin alma. Señores, dijo entónces Ambrosio, sin Ceres y sin Baco á ninguno agrada el sitio mas delicioso. Soy de parecer que renovemos nuestras provisiones, y así marcho á este fin á Chelva, que es una linda villa, distante de aquí solas dos leguas, y tardaré poco en tan corto viage. Dicho esto, cargó en el caballo la bota y las alforjas, montó, y partió del bosque á tan buen paso, que nos prometímos seria muy pronta su vuelta. Teniamos motivo para

creerlo asi, y aguardabamos por momentos á Lamela; mas sin embargo, no volvió tan presto como lo esperabamos. Era ya mucho mas del medio dia, y aun se aproximaba la noche para cubrir los árboles con su negro manto, cuando vímos á nuestro proveedor, cuya tardanza comenzaba á darnos cuidado. Engañó alegremente nuestro sobresalto con las muchas cosas de que venia provisto. No solo traía la bota llena de exquisito vino, y atestadas las alforjas de carnes asadas, sino que reparámos un gran fardo acomodado á las ancas del caballo, que se llevó nuestra atencion. Conociólo Ambrosio, y nos dijo sonriéndose: Apuesto yo á don Rafael, y á todos los mas diestros del mundo, que no son capaces de adivinar porqué ni para qué he comprado todo este envoltorio de ropa. Diciendo esto lo desató él mismo para que vieramos por menor lo que encerraba. Mostrónos un manteo negro, y una sotana del mismo color; dos chupas, y dos pares de calzones; un tintero de cuerno con su salvadera y cañon para meter las plumas; una mano de papel fino, un sello grande, y un candado, juntamente con una barreta de lacre verde. ¡Par diez, señor Ambrosio, exclamó zumbándose don Rafael luego que vió todas aquellas baratijas, que habeis empleado bien el dinero! ¿Qué diablos piensas hacer de todos esos cachivaches? Un uso admirable, respondió Lamela. Todas estas cosas no me han costado sino diez doblones, y estoy persuadido de que nos han de valer mas de quinientos. Contad seguramente con ellos. No soy hombre que me cargo de géneros inútiles; y para haceros ver que no he comprado á tontas y á locas, voy á daros parte de un proyecto que he formado: un proyecto que sin disputa es de los mas ingeniosos que puede concebir el entendimiento humano. Vais á oirlo, y estoy seguro que quedaréis atónitos al saberlo: estadme atentos.

Despues de haber hecho mi provision de pan, me entré en una pastelería y mandé que me asasen seis perdices, otras tantas pollas, é igual número de gazapos. Miéntras todo esto se estaba asando entró en la pastelería un hombre encendido en cólera, quejándose agriamente de la injuria que le habia hecho un mercader del pueblo, y le dijo al pastelero: Por Santiago apóstol que Samuel Simon es el mercader mas ruin que hay en todo Chelva. Acaba de afrentarme públicamente en su tienda, pues no me ha querido fiar el grandísimo ladron seis varas de paño, sabiendo como sabe que soy un artesano que cumplo bien, y que á ninguno he quedado jamas á deber un cuarto. ¿No os admirais de semejante bruto? Él fia sin reparo á los caballeros, cuando sabe por experiencia que de muchos de ellos no ha de cobrar ni un ochavo, y no quiere fiar á un vecino honrado que está seguro de que le ha de pagar hasta el último maravedí. ¡Qué manía! ¡maldito Judío! ¡ojalá le engañen! Puede ser que

se me cumpla algun dia este deseo, y no faltarán mercaderes que me acompañen en él.

Oyendo yo hablar de este modo á aquel pobre menestral, que dijo ademas otras muchas cosas, de repente me asaltó el deseo de vengarle, y de hacer una pesada burla al señor Samuel Simon. Amigo, pregunté al hombre que se quejaba tan amargamente, ¿no me diréis qué caracter tiene ese mercader? El peor que se puede discurrir, me respondió con enfado. Es un desenfrenado usurero, aunque en su exterior aparenta ser un hombre virtuoso : es un judío que se volvió católico, pero en el fondo de su alma es todavía tan judío como Pilatos : porque se asegura haber abjurado por interes.

No perdí palabra de todo lo que dijo el irritado menestral; y luego que salí de la pastelería, procuré informarme de la casa de Samuel Simon. Enseñómela un hombre. Paréme á ver su tienda, examinéla toda, y mi imaginacion, siempre pronta á favorecerme, me sugiere un enredo que abrazo con presteza, pareciéndome digno del criado del señor Gil Blas. Fuíme derecho á una ropería, y compré los vestidos que veis, uno para hacer el papel de comisario del santo Oficio, otro para representar el de secretario, y el tercero para fingir el de alguacil. Ved ahí, señores, lo que hice y lo que fué la causa de mi tardanza.

¡Ah, querido Ambrosio, interrumpió don Rafael arrebatado de gozo, y qué admirable idea! ¡qué plan tan asombroso! Envidio tan sutilísima invencion. Daria yo los mayores enredos de mi vida porque se me hubiese ofrecido este tan ingenioso. Sí, amigo Lamela, prosiguió, penetro bien todo el fondo, todo el valor de tu delicado pensamiento, y no debes poner duda en que el éxito será dichoso. Solo has menester dos buenos actores que no echen á perder una comedia tan bien imaginada; pero estos actores los tienes á mano. Tú tienes un aspecto devoto y harás muy bien de comisario del santo Oficio, yo representaré el secretario, y el señor Gil Blas, si gusta, hará de alguacil. Ya están repartidos los papeles; mañana representarémos la comedia; y yo respondo del buen éxito, á ménos que sobrevenga alguno de aquellos lances imprevistos, que dan en tierra con los designios mas bien combinados.

Por lo que á mí toca, solo comprendí en confuso el proyecto que don Rafael alabó tanto; pero durante la cena me lo explicáron, y verdaderamente me pareció ingenioso. Despues que hubímos despachado gran parte de la provision, y hecho á la bota copiosas sangrías, nos tendímos sobre la yerba, y tardámos poco en dormirnos; pero no fué largo nuestro sueño, porque una hora despues le interrumpió el desapiadado Ambrosio gritando ántes del dia : *¡En pié, en pié!* los que traen entre manos grandes empresas que ejecutar no han de ser perezosos. ¡Maldito sea

el señor comisario, le dijo don Rafael entre despierto y dormido, y lo que su señoría ha madrugado! En verdad que el judiazo de Manuel Simon dará á todos los diablos tanta vigilancia. Convengo en ello, respondió Lamela, y os diré de mas á mas, añadió riéndose, que esta noche soñé que yo le estaba arrancando pelos de la barba. ¿Y este sueño, señor secretario, no es de muy mal agüero para el desdichado Samuel? Con estas y otras mil chufletas que se dijéron, nos pusímos todos de muy buen humor. Almorzámos alegremente, y luego nos dispusímos para representar cada uno su papel. Ambrosio se echó á cuestas las hopalandas, de manera que tenia toda la traza de un verdadero comisario. Don Rafael y yo nos vestímos de modo que parecíamos perfectamente un secretario y un alguacil. Empleámos bastante tiempo en difrazarnos y en ensayar lo que habiamos de hacer, tanto que eran ya mas de las dos de la tarde cuando salímos del bosque para encaminarnos á Chelva. Es verdad que ninguna cosa nos apuraba; ántes bien era del caso no dejarnos ver en el lugar hasta algo entrada la noche. Por lo mismo camimámos poco á poco, y aun tuvímos que detenernos casi á las puertas del pueblo, dando tiempo á que obscureciese enteramente.

Cuando nos pareció tiempo, dejámos los caballos en aquel sitio á cargo de don Alfonso, que se alegró mucho de no tener que hacer otro papel. Don Rafael, Ambrosio y yo nos fuímos en derechura á la puerta de Samuel Simon. El mismo salió á abrirla, y quedó extrañamente sorprendido de ver en su casa aquellas tres figuras; pero lo quedó mucho mas luego que Lamela, que llevaba la palabra, le dijo en tono imperioso : Señor Samuel, de parte del santo Oficio, cuyo indigno comisario soy, os ordeno que en este mismo momento me entregueis la llave de vuestro despacho. Quiero ver si hallo en él con que justificar las delaciones y acusaciones que se nos han presentado contra vos.

El mercader, á quien habian turbado estas palabras, retrocedió dos pasos como si alguno le hubiese dado un golpe en el pecho, y léjos de sospechar en nosotros alguna superchería, creyó de buena fe que algun enemigo oculto le habia delatado al santo Oficio; ó tambien es muy posible que, no reconociéndose él mismo por muy buen católico, temiese con fundamento haber dado motivo para alguna secreta informacion. Sea lo que fuere, nunca ví hombre mas confuso. Obedeció sin resistencia, y con todo el respeto que corresponde á un hombre que teme á la inquisicion. El mismo nos abrió su despacho, y al entrar le dijo Ambrosio: Señor Samuel, á lo ménos recibis con sumision las órdenes del santo Oficio; pero, añadió, retiraos á otro cuarto, y dejadme practicar libremente mi empleo. Samuel no fué ménos obediente á esta segunda órden que lo habia sido á la primera:

retiróse á su tienda, y nosotros tres entrámos en su despacho, donde sin pérdida de tiempo nos pusímos á buscar el dinero, que nos costó poco trabajo y ménos tiempo encontrar, porque estaba en un cofre abierto, donde habia mas del que podiamos llevar. Consistia en gran número de talegos, puestos unos sobre otros, y todo en moneda de plata. Nosotros hubieramos querido mas que fuese en oro; pero no pudiendo ya ser esto, nos fué forzoso hacer de la necesidad virtud. Llenámos bien los bolsillos, las faltriqueras, el hueco de los calzones, y en fin todo aquello donde lo podiamos encajar; de suerte que todos ibamos cargados con un peso exorbitante, sin que ninguno lo pudiese conocer, gracias á la destreza de Ambrosio y de don Rafael, que me hiciéron ver con esto que no hay en el mundo cosa mejor que saber bien cada uno el arte que profesa.

Salímos del cuarto despues de haber hecho nuestro negocio: y por una razon que es fácil de adivinar, el señor comisario sacó su candado que quiso echar por su misma mano á la puerta; plantóle el sello, y luego dijo á Simon: Maese Samuel, de parte del tribunal os prohibo que llegueis á este candado, ni tampoco á este sello, que debeis respetar, pues que es el sello del santo Oficio. Mañana volveré á esta misma hora á quitarlo y á daros órdenes. Hecho esto mandó abrir la puerta de la calle, por la cual fuímos todos desfilando alegremente, y cuando hubímos andado como unos cincuenta pasos comenzámos á caminar con tal ligereza, que apénas tocabamos con el pié en tierra sin embargo de la pesada carga que llevabamos. Salímos presto fuera de la villa, y volviendo á montar en nuestros caballos tomámos el camino de Segorve, dando gracias por tan feliz suceso al dios Mercurio [1].

CAPITULO II.

De la resolucion que tomáron D. Alfonso y Gil Blas despues de esta aventura.

Anduvímos toda la noche segun nuestra loable costumbre, y al amanecer nos hallámos á la vista de una miserable aldea distante dos leguas de Segorve. Como todos estabamos cansados, nos desviámos con gusto del camino real para llegar hasta unos sauces que descubrímos al pié de una colina á cosa de unos mil ó mil y doscientos pasos de la aldea, en la cual no nos pareció conveniente detenernos. Vímos que aquellos árboles hacian una apacible sombra, y que les bañaba el pié un arroyuelo. Agradónos lo delicioso del sitio, y resolviendo pasar en él lo restante del

[1] Protector de los ladrones.

dia, nos apeámos, quitámos los frenos á los caballos para que pudiesen pacer, nos echámos sobre la verde yerba, y despues de haber reposado un poco, acabámos de desocupar las alforjas y la bota. Luego que hubímos almorzado opíparamente, nos pusímos á contar el dinero que habiamos robado á Samuel Simon, y hallámos que ascendia á tres mil ducados; con cuya cantidad y el caudal que ya teniamos, podiamos alabarnos de poseer un mediano capital.

Viendo que se habian acabado nuestras provisiones, y era menester pensar en hacer otras, Ambrosio y don Rafael, que ya se habian quitado los disfraces, dijéron que querian tomarse este trabajo, porque el suceso de Chelva les habia avivado el gusto de las aventuras, y tenian gana de ir á Segorve á ver si se les presentaba alguna ocasion de emprender otra nueva hazaña. Vosotros, dijo el hijo de Lucinda, no teneis mas que esperarnos á la sombra de estos sauces, que presto estarémos de vuelta. Señor don Rafael, respondí yo sonriéndome, no sea que la ida de ustedes sea como la del humo: temo que, si una vez se van, tarde nos juntarémos. Esa sospecha, replicó Ambrosio, es muy ofensiva á nuestro honor, y no mereciamos que nos hicieseis tan poca merced. Es verdad que en parte os disculpo de la desconfianza que teneis de nosotros acordándoos de lo que hicímos en Valladolid; y de creer que no hariamos mas escrúpulo de abandonaros que á los compañeros que dejámos en aquella ciudad. Sin embargo os engañais enormemente. Aquellos camaradas á quienes vendimos eran de un perverso carácter, y ya no podiamos aguantar mas su compañía. Es menester hacer justicia á los de nuestra profesion, diciendo que no hay gremio alguno en la vida civil en que el interes dé ménos motivo á la division; pero cuando no son conformes las inclinaciones, puede alterarse la union como en todos los demas gremios humanos. Por tanto, señor Gil Blas, suplico á vmd. y al señor don Alfonso que tengan mas confianza de nosotros, y que tranquilizen su espíritu tocante al deseo que don Rafael y yo tenemos de ir á Segorve.

Es muy fácil, dijo entónces el hijo de Lucinda, librarles de todo motivo de inquietud en este punto: basta para eso dejarlos dueños del caudal, que es la mejor fianza que tendrán en sus manos de nuestra vuelta. Ya ve vmd., señor Gil Blas, que esto se llama ir derechos al punto de la dificultad. Ambos quedaréis así resguardados, sin que Ambrosio ni yo tengamos sospechas de que os ausenteis con tan rica fianza. En vista de una prueba tan convincente de nuestra buena fe, ¿tendréis todavía dificultad en fiaros de nosotros? No por cierto, respondí yo; y así podeis ahora hacer todo lo que os pareciere. Partiéron inmediatamente con la bota y las alforjas, dejándome á la sombra de los sauces con don Alfonso, el cual me dijo luego que se fuéron: Señor Gil

Blas, quiero abriros enteramente mi pecho. Me estoy continuamente acusando de la condescendencia que tuve en venir hasta aquí con esos bribones. No os puedo decir cuantos millares de veces me he arrepentido ya de ello. Ayer noche miéntras me quedé guardando los caballos hice mil reflexiones que me despedazaban el corazon. Consideré que era muy ageno de un jóven que nació con honra vivir con unos hombres tan viciosos como Rafael y Lamela; que si por desgracia (como muy fácilmente puede suceder) llegase á ser tal algun dia el resultado de una de estas maldades, que cayesemos en manos de la justicia, sufriré la vergüenza de verme castigado con ellos como ladron, y quizá con una muerte afrentosa. No puedo apartar ni un solo instante de mi imaginacion estas funestas ideas; y así os confieso que estoy resuelto á separarme para siempre de su compañía, por no ser cómplice en los delitos que cometan. Tengo por cierto, añadió, que no desaprobaréis este pensamiento. Cierto es que no, le respondí. Aunque vmd. me vió ayer hacer el papel de alguacil en la comedia de Samuel Simon, no por eso crea que semejantes piezas son de mi gusto. El cielo me es testigo de que miéntras estaba representando tan distinguido papel me dije á mí mismo: A fe, amigo Gil Blas, que si la justicia viniera ahora á echarte la mano, sin duda merecerias bien el salario que te tocase. Así que, señor don Alfonso, no estoy mas dispuesto que vmd. á continuar en tan mala compañía, y de muy buena gana le acompañaré, si es que me lo permite, á cualquiera parte que vaya. Cuando vuelvan estos señores les suplicarémos que se haga el repartimiento del dinero, y mañana muy temprano, ó esta misma noche, nos despedirémos de ellos para siempre.

Aprobó mi proposicion el amante de la bella Serafina, y me dijo: Irémos á Valencia, y nos embarcarémos para Italia, donde podrémos entrar al servicio de la república de Venecia. ¿No vale mas seguir la carrera de las armas, que continuar la vida vil y criminal que traemos? En aquella podemos traer buen porte con el dinero que nos haya tocado. No deja de remorderme la conciencia el servirme de un bien tan mal adquirido; pero ademas de que la necesidad me obliga á ello, protesto resarcir á Samuel Simon el daño luego que tenga la menor fortuna en la guerra. Aseguré á don Alfonso que yo tenia la misma intencion, y quedámos de acuerdo en que el dia siguiente al amanecer nos separariamos de nuestros camaradas. No dímos lugar á la tentacion de aprovecharnos de su ausencia, esto es, huir al momento con el dinero: la confianza que habian hecho de nosotros dejándonos dueños de él ni aun nos permitió que nos pasase semejante ruindad por el pensamiento, aunque la burla que me hiciéron en la posada de caballeros de Valladolid disculpase en cierto modo este robo.

A la caida de la tarde volviéron de Segorve Ambrosio y don Rafael. La primera cosa que nos dijéron fué que habian hecho un viage muy feliz, y que dejaban echados los cimientos de una aventura que, segun todas las señales, seria sin comparacion de mucho mas producto que la del dia anterior. Comenzó á explicarnos el plan el hijo de Lucinda; pero don Alfonso le atajó, diciéndole cortesmente que él estaba resuelto á separarse de la compañía; y yo por mi parte les declaré hallarme en la misma resolucion. Por mas que hiciéron para movernos á que prosiguiesemos acompañándoles en sus expediciones, no les fué posible conseguirlo. La mañana siguiente nos despedímos de ellos despues de haber repartido por iguales partes el dinero; y los dos tomámos el camino de Valencia.

CAPITULO III.

Como don Alfonso se halla en el colmo de su alegría, y la aventura por la cual se vió de repente Gil Blas en un estado dichoso.

Caminámos felizmente hasta Buñol, donde por desgracia fué preciso detenernos. Sintióse malo don Alfonso. Dióle una calentura tan ardiente, que le creí en el mayor riesgo. Quiso la fortuna que no hubiese médico en el lugar, y salímos á poca costa de aquel susto, pues solo nos costó el miedo. Al tercer dia se halló el enfermo enteramente limpio de calentura, á lo que no contribuyó poco mi cuidadosa asistencia. Mostróse muy agradecido á lo que habia hecho por él, y como era recíproca la inclinacion del uno al otro, nos jurámos una eterna amistad.

Proseguímos nuestro viage firmes siempre en la resolucion de embarcarnos para Italia á la primera ocasion que se ofreciera así que llegasemos á Valencia; pero el cielo que nos preparaba una suerte feliz dispuso las cosas de otro modo. Vímos á la puerta de una hermosa quinta que habia en el camino mucha gente aldeana de ambos sexos que bailaban formando corro. Acercámonos á ver la fiesta, y don Alfonso, que estaba muy ageno de hallar el objeto que se le presentó, se quedó sorprendido de ver entre los circunstantes al baron de Steinbach. Este, que tambien reconoció á don Alfonso, corrió luego hácia él con los brazos abiertos, y todo arrebatado de gozo exclamó: ¡Ah, querido don Alfonso! ¡vos aquí! ¡Qué agradable encuentro! Cuando por todas partes os andan buscando, una feliz casualidad os ha puesto delante de mis ojos.

Apeóse al instante mi compañero, y fué precipitado á dar mil abrazos al baron, cuya alegría me pareció excesiva. Ven, hijo

mio, le dijo el buen viejo : presto sabrás quien eres, y mejorarás mucho de fortuna. Diciendo esto le condujo á la habitacion, á donde yo tambien fui, habiéndome apeado y atado á un árbol los caballos. El primero á quien encontrámos fué al dueño de la misma quinta, que mostraba ser de edad de cincuenta años, y tenia bellísimo aspecto. Señor, le dijo el baron de Steinbach presentando á don Alfonso, aquí teneis á vuestro hijo. A estas palabras don César de Leiva, que así se llamaba aquel caballero, echó los brazos al cuello á don Alfonso, y le dijo llorando de gozo: Reconoce, hijo mio, al padre que te dió el ser. Si te he dejado ignorar tanto tiempo quien eres, cree que ha sido á costa de hacerme á mí mismo una cruel violencia. Mil veces he suspirado de pena; pero no podia proceder de otra manera. Caséme con tu madre, llevado solo de amor, porque su nacimiento era muy inferior al mio : vivia yo bajo la autoridad de un padre de genio duro que me redujo á tener secreto un matrimonio contraido sin su consentimiento. El baron de Steinbach era el único depositario de mi confianza, y de acuerdo conmigo se encargó de criarte. En fin, ya no vive mi padre, y puedo manifestar al mundo que tú eres mi único heredero. No es esto lo mas, añadió, pienso casarte con una señora, cuya nobleza es igual á la mia. Señor, le interrumpió don Alfonso, no me hagais pagar sobrado cara la dicha que me anunciais. ¿No puedo saber que tengo el honor de ser hijo vuestro sin que esta noticia venga acompañada de otra que necesariamente me ha de hacer desgraciado? ¡ Ah, señor ! No querais ser mas cruel conmigo que lo fué vuestro padre con vos. Si este no aprobó vuestros amores, á lo ménos tampoco os obligó á recibir una esposa escogida por él. Hijo mio, respondió don César, ni yo pretendo tampoco tiranizar tus deseos; todo lo que exijo de tu sumision es que tengas la condescendencia de ver á la que te tengo destinada ántes de resolverte á tomar otro partido. Aunque es hermosa, y tu enlace con ella muy ventajoso para tí, no por esto te haré violencia para que la tomes por esposa. No está léjos, hállase actualmente en esta misma casa; ven, y confesarás que no hay un objeto mas amable. Diciendo esto condujo á don Alfonso á un magnífico cuarto, donde les acompañámos el baron de Steinbach y yo.

Estaban en él el conde de Polan con sus dos hijas Serafina y Julia, con don Fernando de Leiva su yerno, el cual era sobrino de don César, y con otras muchas señoras y caballeros. Don Fernando, que segun se ha dicho habia sacado á Julia de su casa, acababa de casarse con ella, y con motivo de la boda habian concurrido á aquella celebridad los aldeanos de los contornos. Luego que se dejó ver don Alfonso, y que su padre le presentó á toda la concurrencia, se levantó el conde de Polan, y corrió

exhalado á abrazarle, diciendo á gritos : Sea bien venido mi libertador ! Don Alfonso, prosiguió el conde, reconoce lo que puede la virtud en las almas generosas. Si tú quitáste la vida á mi hijo, tambien salváste la mia. Desde este mismo punto te hago el sacrificio de mi resentimiento, y te declaro dueño de Serafina, cuyo honor libráste tambien. Este es el desempeño de obligacion en que me constituyó tu valor y tu generosidad. El hijo de Don César correspondió con las mas vivas expresiones al cumplido que le hacia el conde de Polan, no siendo fácil discernir cual de los dos afectos disputaba la preferencia en su agitado corazon, si el gozo de haber descubierto su distinguido nacimiento, ó la dicha tan cercana de lograr por esposa á Serafina. Con efecto, pocos dias despues se celebró el matrimonio con el mayor regocijo y aplauso de los contrayentes y de toda la parentela.

Como yo habia sido uno de los que acudiéron á libertar al conde de Polan, este me conoció, y me dijo que mi fortuna corria de su cuenta. Yo le dí muchas gracias por su generosidad, y no quise separarme de don Alfonso, el cual me hizo mayordomo de su casa, honrándome con toda su confianza. Luego que se casó, no pudiendo olvidar el daño que se habia hecho á Samuel Simon, me envió á llevar á este comerciante todo el dinero que le habiamos robado; esto es, á hacer una restitucion, lo cual en un mayordomo se llama empezar el oficio por donde debia acabar.

LIBRO SÉPTIMO.

CAPITULO I.

De los amores de Gil Blas y la señora Lorenza Séfora.

Fuí, pues, á Chelva á llevar al buen Simon los tres mil ducados que le habiamos robado. Confieso francamente que en el camino me diéron tentaciones de quedarme con ellos para dar con tan buenos auspicios principio á mi mayordomía, lo que podia hacer eso sin riesgo, bastando para viajar cinco ó seis dias, y volverme como si hubiera cumplido con el encargo : don Alfonso y su padre me tenian en muy buen concepto para sospechar de mi fidelidad; todo me favorecia: sin embargo, resistí á la tentacion, y la vencí como hombre de honor, lo que no es poco loable en un mozo

que se habia acompañado con grandes pícaros. Yo aseguro que muchos de los que solo tratan con hombres de bien son en este punto ménos escrupulosos; y sino, díganlo aquellos depositarios que, sin peligro de perder su fama, pueden apropiarse lo que se les ha confiado.

Hecha la restitucion que no esperaba el mercader, volví á la quinta de Leiva, en donde ya no estaba el conde de Polan, que con Julia y don Fernando habian marchado á Toledo. Hallé á mi nuevo amo mas prendado que nunca de su Serafina, á esta cada dia mas enamorada de su esposo, y á don César contentísimo de tener consigo á ambos. Dediquéme á ganar la voluntad de este amoroso padre, y lo conseguí. Me hiciéron mayordomo de la casa, todo lo gobernaba, recibia el dinero de los arrendadores, corria con el gasto, y tenia una autoridad despótica sobre los criados; pero léjos de imitar la conducta ordinaria de los de mi empleo, nunca abusé de mi poder. No despedia á los que me disgustaban, ni exigia de los demas una ciega subordinacion. Si acudian á don César ó á su hijo pidiendo alguna gracia, léjos de estorbarlo hablaba en su favor. Por otra parte la estimacion que continuamente me mostraban mis amos avivaba mi zelo en servirlos, sin atender á otra cosa que á sus intereses. Administré con manos muy limpias, y fuí un mayordomo de los pocos que hay.

Cuando estaba mas contento con mi suerte, envidioso el Amor de lo bien que me trataba la Fortuna, quiso que á él tambien tuviese que agradecerle, y para eso encendió en el corazon de la señora Lorenza Séfora, criada primera de Serafina, una violenta inclinacion al señor mayordomo. Si he de hablar con la fidelidad de historiador, mi enamorada habia cumplido los cincuenta; pero la frescura de su tez, su rostro agradable, y dos hermosos ojos que sabia manejar con destreza, podian hacer pasar por afortunada mi conquista. La hubiera yo deseado de un poco mas color, porque estaba muy descolorida; pero esto lo atribuí á la austeridad del celibato.

Usó mucho tiempo del atractivo de sus miradas cariñosas; mas yo, en lugar de corresponder á ellas, aparentaba no conocer sus designios: y así me tuvo por novato en el amor, y no le desagradó mi cortedad. Juzgó era inútil el lenguage de los ojos con un muchacho á quien creía ménos instruido de lo que estaba; y así en nuestra primera conversacion se me declaró en términos formales, á fin de que no lo dudase. Se manejó como muger práctica; hizo como que se turbaba, y despues de haberme dicho á su satisfaccion cuanto quiso, se tapó la cara para persuadirme que se avergonzaba de haberme manifestado su flaqueza. Fué preciso rendirme: mostréme muy afecto á sus cariños, no tanto por amor, como por vanidad: hice el apasionado, y aun afecté quererla con tal ardor, que se vió precisada a reñir-

me; pero esto fué con tanta blandura que, cuando me encargaba procurase contenerme, no parecia disgustada de mi atrevimiento. Hubiera llegado á mas el caso si Séfora no hubiera temido que hiciese mal juicio de su virtud concediéndome tan fácilmente la victoria. De esta suerte nos separámos hasta otra conversacion, persuadida ella de que su aparente resistencia la haria pasar en mi concepto por un modelo del recato, y yo con la dulce esperanza de ver bien pronto el fin de esta aventura.

Tal era el feliz estado en que me hallaba, cuando un lacayo de don César vino á aguar mi contento con una mala nueva. Era este uno de aquellos criados que se dedican á saber cuanto pasa en el interior de las casas. Como continuamente me hacia la corte, y todos los dias me traía alguna noticia, me dijo una mañana que acababa de hacer un gracioso descubrimiento que me comunicaria en confianza, pero con la condicion de guardar secreto, por ser cosa de la dama Lorenza Séfora, cuyo enojo temia. Fué tanta la curiosidad en que me puso, que le ofrecí el mayor sigilo: procuré no manifestar que en ello tenia el mas leve interes, preguntándole con frialdad qué descubrimiento era aquel de que me hablaba con tanta reserva. Es, me dijo, que la señora Lorenza introduce de oculto en su cuarto todas las noches al cirujano del lugar, que es un mozo bien plantado; y el bellaco se está bien sosegado con ella. Doy de barato, prosiguió con tono socarron, que esta accion sea muy inocente; pero vmd. convendrá en que un mozo que entra misteriosamente en el cuarto de una soltera da motivo para que no se juzgue bien de su conducta.

Esta noticia me desazonó tanto como si estuviera enamorado de veras; procuré ocultar mi inquietud, y aun me esforzé hasta celebrar con risa una nueva que me atravesaba el alma; pero luego que estuve solo me desquité echando mil bravatas, diciendo dos mil desatinos, y me puse á discurrir el partido que podria tomar. Ya despreciaba á Lorenza y me proponia abandonarla sin dignarme oir sus descargos; y ya creyendo era punto mio escarmentar al cirujano, pensaba desafiarle. Prevaleció esta última determinacion. Escondíme al anochècer, y en efecto le ví entrar en el cuarto de mi dueña de un modo sospechoso. Solo esto faltaba para encender mi ira, que acaso sin este incidente se hubiera mitigado. Salí de casa, y me aposté junto al camino por donde el galan debia marcharse. Le esperaba á pié firme, y cada momento avivaba otro tanto el deseo qne tenia de llegar con él á las manos. En fin, dejóse ver mi enemigo, salíle al encuentro con aire de maton; pero yo no sé como diablos sucedió que me hallé repentinamente sobrecogido de un terror pánico como un héroe de Homero, parado en medio de mi camino, y tan turbado como Páris cuando se presentó á combatir con Menelao. Púseme á mirar á mi hombre, que me pareció robusto y vigoroso,

y su espada desmesuradamente larga. Todo ello hacia en mí su efecto; pero fuese la negra honrilla ú otra causa, aunque estaba viendo el peligro con unos ojos que lo hacian todavía mayor, á pesar de mi miedo, que me aguijoneaba para que me volviese, tuve aliento para desenvainar mi tizona, é irme derecho al cirujano.

Sorprendióle mi accion. ¿Qué es esto, señor Gil Blas? exclamó: ¿qué significan esas demostraciones de caballero andante? ¿Vmd. sin duda tiene gana de chancearse? No, señor barbero, le respondí; no, es cosa muy seria: quiero saber si es vmd. tan valiente como galan. No crea vmd. le hayan de dejar gozar tranquilamente las finezas de la dama que acaba de ver en casa. ¡Por san Cosme, repuso el cirujano dando una gran carcajada de risa, que es un buen chasco! ¡Las apariencias, vive diez, son harto engañosas! Por estas palabras presumí que tenia tanta gana de quimera como yo, lo que me hizo ser mas audaz. A otro perro con ese hueso, le repliqué; á otro con esa, amigo mio; yo no soy hombre á quien satisface la simple negativa. Ya veo, prosiguió, que me será preciso hablar claro para evitar la desgracia que nos puede suceder á vos ó á mí. Voy, pues, á revelaros un secreto, no obstante que los de nuestra profesion deben ser muy callados. Si la dama Lorenza me admite con cautela en su aposento, es porque los criados no sepan su enfermedad. Todas las noches voy á curarle un cáncer inveterado que tiene en la espalda. Vea vmd. el fundamento de las visitas que tanto le inquietan. Tranquilízese de aquí en adelante sobre este particular; pero si no está satisfecho con esta declaracion, y quiere absolutamente que riñamos, dígalo, y manos á la obra, pues no soy hombre que huiré el cuerpo. Habiendo dicho estas palabras sacó su montante, cuya vista me horrorizó, y se puso en defensa con un aire que nada bueno me anunciaba. Basta, le dije envainando mi espada, yo no soy tan bárbaro que no ceda á la razon. Por lo que vmd. me ha dicho veo que no es mi enemigo; abrazémonos. Mis palabras le diéron á entender que yo no era tan temible como le parecí al principio: envainó con risa la espada, me abrazó, y nos separámos los mayores amigos del mundo.

Desde este momento Séfora se presentaba á mi imaginacion como la cosa mas desagradable. Evité todas las ocasiones que me proporcionaba de hablarle á solas; y mi cuidado y estudio en huir de ella le hiciéron conocer mi interior. Admirada de una mudanza tan grande quiso saber la causa, y habiendo encontrado al fin el medio de hablarme á solas, me dijo: Señor mayordomo, dígame vmd., si gusta, el porqué evita hasta mis miradas, y porqué, en lugar de buscar como otras veces proporcion de hablarme, se extraña tanto de mí. Es verdad que yo dí los primeros pasos, pero vmd. me correspondió. Acuérdese, si no lo lleva á mal, de la conversacion que tuvimos solos; entónces era vmd.

todo fuego, y ahora no es mas que un hielo. ¿Qué significa esta mudanza? La pregunta era muy delicada para un hombre sincero; y á la verdad me quedé muy perplejo. No tengo presente lo que le respondí; solamente me acuerdo que le disgustó infinito. Séfora parecia un corderó por su semblante afable y modesto; pero cuando se encolerizaba era una tigre. Creía, me dijo echándome una mirada llena de despecho y rabia, creía honrar mucho á un hombrecillo como él, manifestándole un afecto que caballeros y personas muy nobles harian gran vanidad de haber merecido. Me está muy bien empleado por haberme bajado indignamente hasta un miserable aventurero.

Si hubiera parado en esto, hubiera salido yo del paso á poca costa; pero su lengua furiosa me dijo mil apodos á cual peor. Bien conozco que debí recibirlos á sangre fria, y reflexionar que, despreciando el triunfo de una virtud que yo habia tentado, cometia un delito que las mugeres no perdonan jamas. Un hombre sensato en mi lugar se hubiera reido de estas injurias; pero yo era tan vivo que no pude sufrirlas, y perdí la paciencia. Señora, le dije, á nadie despreciemos: si esos caballeros de quienes vmd. habla le hubiesen visto las espaldas, aseguro que su curiosidad no hubiera pasado adelante. Apénas hube disparado esta saeta cuando la enfurecida dueña me pegó la mas grande bofetada que jamas ha dado muger colérica. Para no recibir otra, y evitar la granizada de golpes que hubieran caido sobre mí, tomé la puerta con la mayor ligereza. Dí mil gracias al cielo de verme fuera de este mal paso, imaginando que nada tenia que temer, pues la dama se habia vengado, y me parecia que por su propia estimacion debia callar este lance. En efecto, pasáron quince dias sin saber nada de ella, y principiaba á olvidarla cuando supe que estaba mala: confieso que tuve la flaqueza de afligirme; me dió lástima, imaginando que, no pudiendo esta desgraciada amante vencer un amor tan mal pagado, se habria rendido á su dolor. Me consideraba yo la principal causa de su enfermedad, y ya que no podia amarla, á lo ménos la compadecia. ¡Pero cuanto me engañaba! su ternura convertida en odio, no pensaba mas que en perderme.

Estando una mañana con don Alfonso noté que se hallaba triste y pensativo: preguntéle con respeto qué tenia. Tengo pesadumbre, me dijo, de ver á Serafina tan débil, ingrata é injusta. Tú te admiras, añadió, observando mi suspension; pues cree que es muy cierto lo que te digo. No sé por qué motivo te has hecho tan odioso á Lorenza su criada, que dice es infalible su muerte si no sales prontamente de casa. Como Serafina te ama, no debes dudar habrá resistido á los impulsos de este aborrecimiento, con los cuales no puede condescender sin ser desagradecida é injusta; pero al fin es muger, y ama con extremo á Séfora que la ha criado. La quiere como si fuera su madre, y

creeria ser causa de su muerte si no le diese gusto. Por lo que hace á mí, aunque quiero tanto á Serafina, no pienso del mismo modo, y no consentiré te apartes de mí, aunque pereciesen todas las dueñas de España, pues te miro no como á criado sino como á hermano.

Luego que acabó de hablar don Alfonso, le dije: Señor, yo he nacido para ser juguete de la fortuna. Pensaba cesaria de perseguirme en vuestra casa, en donde todo me prometia una vida feliz y tranquila: pero al fin me es preciso dejarla, aunque con ella pierda mi mayor gusto. No, no, exclamó el generoso hijo de don César. Déjame, yo convenceré á Serafina: no se ha de decir que te hemos sacrificado al capricho de una dueña; demasiado la contemplamos en otras cosas. Pero, señor, repliqué, irritaréis mas á Serafina si la resistis: mas bien quiero retirarme que exponerme, permaneciendo en casa, á causar desazon entre dos esposos tan perfectos: si esta desgracia sucediese, jamas hallaria yo consuelo. Don Alfonso me prohibió tomar este partido, y le vi tan resuelto, que Lorenza no hubiera logrado su intento, si yo no hubiese permanecido en mi propósito. Es verdad que, picado de la venganza de la dueña, tuve mis impulsos de cantar de plano y descubrirla; pero luego me compadecia considerando que, si revelaba su flaqueza, heria mortalmente á una infeliz, de cuya desgracia era yo la causa, y á quien dos males irremediables echaban al hoyo. Juzgué, pues, que en conciencia debia restablecer el sosiego en la casa saliéndome de ella, pues que era un hombre que ocasionaba tanto daño. Hícelo así al dia siguiente ántes de amanecer, sin despedirme de mis amos, temiendo que su cariño estorbase mi partida, y solo dejé en mi cuarto una cuenta puntual de mi administracion.

CAPITULO II.

De lo que sucedió á Gil Blas despues de dejar la casa de Leiva, y de las felices consecuencias que tuvo el mal suceso de sus amores.

Yo tenia un buen caballo, y llevaba en mi maleta doscientos doblones, procedentes la mayor parte de lo que me tocó de los bandoleros que matámos, y de los mil ducados que robámos á Samuel Simon, porque don Alfonso habia restituido generosamente toda la cantidad, cediéndome la parte que me habia tocado. Así, mirando mi caudal por esta circunstancia como ya legítimo, gozaba de él sin escrúpulo de conciencia. En una edad como la que yo entónces tenia, se confia mucho en el propio mérito, y fuera de esto, con mi dinero nada creia debia temer

en adelante. Por otra parte Toledo me ofrecia un agradable asilo, y no dudaba que el conde de Polan tendria mucho gusto en recibir en su casa á uno de sus libertadores. Pero este recurso debia ser cuando todo corriese turbio, y ántes de valerme de él quise gastar parte de mi dinero en correr los reinos de Murcia y Granada que deseaba ver con particularidad. Con este intento tomé el camino de Almansa, de donde prosiguiendo mi viage fuí de pueblo en pueblo hasta la ciudad de Granada, sin que me sucediese contratiempo alguno. Parecia que la Fortuna, satisfecha ya de tantos chascos como me habia jugado, queria en fin dejarme en paz; pero esta traidora me preparaba otros muchos, como se verá en adelante.

Uno de los primeros sugetos que encontré en las calles de Granada fué el señor don Fernando de Leiva, yerno como don Alfonso del conde de Polan. Ambos quedámos sorprendidos de vernos en Granada. ¿Qué es esto, Gil Blas, me dijo, tú en Granada? ¿qué es lo que aquí te trae? Señor, le dije, si vmd. se admira de verme en este pais, con mucha mas razon se maravillará cuando sepa la causa que me ha obligado á dejar la casa del señor don César y su hijo. En seguida le conté cuanto me habia pasado con Séfora, sin callarle nada: causóle gran risa el lance, y ya sosegado me dijo seriamente: Amigo, voy á tomar por mi cuenta este negocio, escribiré á mi cuñada... No, no, señor, interrumpí; suplico á vmd. no haga tal cosa: no he salido de la casa de Leiva para volver á ella. Si vmd. gusta, puede emplear de otro modo el favor que le debo: ruego á vmd. que, si alguno de sus amigos necesita un secretario ó mayordomo, me presente y recomiende, que doy á vmd. palabra de no desairar su informe. Con mucho gusto, respondió: mi venida á Granada ha sido á visitar á una tia mia ya anciana que está enferma, y todavía pasarán tres semanas ántes que me vuelva á mi quinta de Lorqui, en donde ha quedado Julia. En aquella casa vivo, prosiguió señalándome una suntuosa que estaba á cien pasos de nosotros: venme á ver pasados algunos dias, que quizá te habré ya buscado un acomodo.

Efectivamente la primera vez que nos vimos me dijo: El señor arzobispo de Granada, mi pariente y amigo, que es un grande escritor, necesita de un hombre instruido y de buena letra para poner en limpio sus obras. Ha compuesto, y todos los dias compone homilías, que predica con mucho aplauso. Como te contemplo á propósito para el caso, te he recomendado, y me ha prometido admitirte: ve y preséntate de mi parte: por el modo con que te reciba conocerás el buen informe que le he dado.

La conveniencia me pareció tal como podia desear; y así habiéndome compuesto lo mejor que pude, fuí una mañana á presentarme á este prelado. Si yo hubiera de imitar á los auto-

res de novelas, haria aquí una descripcion pomposa del palacio arzobispal de Granada, me extenderia sobre la estructura del edificio, celebraria la riqueza de sus muebles, hablaria de sus estatuas y pinturas, y no dejaria de contar al lector la menor de todas las historias que en ellas se representan; pero me contentaré con decir que iguala en magnificencia al palacio de nuestros reyes.

Ví en las antesalas una muchedumbre de eclesiásticos y seglares, la mayor parte familiares de su ilustrísima, limosneros, gentileshombres, escuderos ó ayudas de cámara. Los vestidos de los seglares eran costosos, tanto que mas parecian de señores que de criados: se mostraban altivos, y hacian el papel de hombres de importancia: al ver su afectacion no pude ménos de reirme y burlarme interiormente de ellos. ¡ Par diez! me decia entre mí, estas gentes tienen la fortuna de no sentir el yugo de la servidumbre; porque al fin si lo sintieran me parece deberian ostentar ménos altanería. Acerquéme á un personage grave y grueso que estaba á la puerta de la cámara del arzobispo para abrirla y cerrarla cuando era necesario, y le pregunté con mucha cortesía si podria hablar á su ilustrísima. Espérese vmd. me dijo secamente, que su ilustrísima va á salir á oir misa, y al paso le oirá vmd. No respondí palabra, arméme de paciencia, é hice por tramar conversacion con algunos de los sirvientes; pero aquellos señores no se dignáron contestarme, sino que se entretuviéron en examinarme de piés á cabeza; y despues, mirándose unos á otros, se sonriéron con orgullo de la libertad que habia tenido de mezclarme en su conversacion.

Confieso que me quedé del todo corrido al verme tratado así por unos criados. Todavía no habia vuelto de mi confusion cuando se abrió la puerta del estudio, y salió el arzobispo. Inmediatamente guardáron todos un profundo silencio, dejáron sus modales insolentes, y mostráron un semblante respetuoso delante de su amo. Tendria el prelado unos sesenta y nueve años, y casi se semejaba á mi tio Gil Perez el canónigo, es decir, que era pequeño y grueso, y ademas muy patiestevado, y tan calvo que solo tenia un mechon de pelo hácia el cogote; por lo cual llevaba embutida la cabeza en una papalina que le cubria las orejas. Con todo, noté en él un aire de caballero, sin duda porque yo sabia que lo era. La gente comun mirámos á los grandes con una cierta preocupacion que por lo regular les presta un aspecto de señorío que la naturaleza les ha negado. Luego que me vió el arzobispo se vino á mí, y me preguntó con mucha dulzura qué era lo que se me ofrecia. Le dije era el recomendado del señor don Fernando de Leiva. ¡Ah! exclamó, ¿eres tú el que me ha alabado tanto? ya estás recibido: me alegro de tan buen hallazgo; quédate desde luego en casa. Dichas estas palabras,

se apoyó sobre dos escuderos, y habiendo oido á algunos eclesiásticos que llegáron á hablarle, salió de la sala. Apénas estaba fuera cuando viniéron á saludarme los mismos que poco ántes habian despreciado mi conversacion: me rodean, me agasajan, y muestran la mayor alegría de verme comensal del arzobispo. Habian oido lo que me habia dicho su amo, y deseaban con ansia saber qué empleo debia tener cerca de su señoría ilustrísima; pero para vengarme del desprecio que me habian hecho, tuve la malicia de no satisfacer su curiosidad.

No tardó mucho en volver su señoría ilustrísima, y me hizo entrar en su estudio para hablarme á solas. Yo pensé bien que su intencion era tantear mis talentos, por lo que me atrincheré y preparé para medir todas mis palabras. Principió haciéndome algunas preguntas sobre las humanidades. Tuve la fortuna de no responder mal, y hacerle ver que conocia bastante los autores griegos y latinos. Examinóme despues de dialéctica, y cabalmente aquí era en donde yo le esperaba. Encontróme bien cimentado en ella, y me dijo con cierta admiracion: Se conoce que has tenido buena educacion. Veamos ahora tu letra. Saqué de la faltriquera una muestra que habia llevado expresamente para este caso, la que no desagradó á mi prelado. Me alegro de que tengas tan buena forma, exclamó, y todavía mas de que tengas tan buen entendimiento. Daré las gracias á mi sobrino don Fernando porque me ha proporcionado un jóven tan de provecho. A la verdad que me ha hecho un buen presente.

Interrumpió nuestra conversacion la llegada de algunos caballeros granadinos que iban á comer con su ilustrísima. Dejélos, y me retiré á donde estaban los familiares, quienes me colmáron de cumplimientos y obsequios. Comí con ellos, y si miéntras la comida procuráron observar mis acciones, yo no examiné ménos las suyas. ¡Qué modestia guardaban los eclesiásticos! todos me pareciéron unos santos; tanto era el respeto que me habia infundido el palacio arzobispal: no me pasó por la imaginacion que aquello podia ser gazmoñería, como si fuera imposible que esta se hallase en casa de los príncipes de la iglesia.

Me tocó sentarme al lado de un antiguo ayuda de cámara, llamado Melchor de la Ronda, quien tenia cuidado de servirme buenos bocados. Viendo su atencion, procuré yo tenerla con él, y mi política le agradó mucho. Señor caballero, me dijo en voz baja luego que acabámos de comer, quisiera hablar con vmd. á solas; y diciendo esto me llevó á un sitio de palacio en donde nadie podia oirnos, y allí me tuvo este razonamiento: Hijo mio, desde el instante que te ví te cobré inclinacion, de cuya verdad voy á darte una prueba, confiándote un secreto que te será de gran utilidad. Estás en una casa en donde se confunden los verdaderos virtuosos con los falsos. Para conocer este terreno necesitabas

infinito tiempo, y voy á excusarte un estudio tan largo y desagradable, pintándote los genios de unos y de otros, lo que podrá servirte de gobierno.

No será malo, prosiguió, dar principio por su ilustrísima. Es un prelado muy piadoso, ocupado continuamente en edificar al pueblo, y en encaminarle á la virtud con admirables sermones morales, que él mismo compone. Veinte años hace que dejó la corte para dedicarse enteramente á conducir su rebaño : es un sabio y un grande orador que tiene puesto su conato en predicar, y el pueblo le oye con mucho gusto. Tal vez tendrá en esto su poco de vanidad; pero ademas de que no toca á los hombres el penetrar los corazones, no pareceria bien que me pusiese yo á escudriñar los defectos de una persona cuyo pan como. Si me fuera permitido reprender alguna cosa en mi amo, vituperaria su severidad; porque castiga con demasiado rigor las flaquezas de los eclesiásticos, cuando debiera mirarlas con piedad. Sobre todo persigue sin misericordia á los que, fiados en su inocencia, piensan justificarse jurídicamente, desatendiendo su autoridad. Tiene tambien otro defecto que es comun á muchas personas grandes: aunque ama á sus criados, atiende poco á sus servicios; los dejará envejecer en su casa sin pensar en proporcionarles algun acomodo. Si alguna vez los gratifica, es porque hay quien tiene la bondad de hablar por ellos; pues por lo que hace á su ilustrísima, jamas se acordaria de hacerles el menor bien.

Esto me dijo de su amo el ayuda de cámara, y siguió dándome razon del carácter de los eclesiásticos con quienes habiamos comido: me los retrató muy al contrario de lo que aparentaban: es verdad que no me dijo eran gentes infames, pero sí bastante malos sacerdotes. No obstante exceptuó á algunos, cuya virtud me alabó mucho. Con esta leccion aprendí el modo de portarme con estos señores, y aquella misma noche en la cena me revestí como ellos de un exterior compuesto. No es de admirar se hallen tantos hipócritas, cuando nada cuesta el serlo.

CAPITULO III.

Llega Gil Blas á ser el privado del arzobispo de Granada, y el conducto de sus gracias.

Miéntras la siesta habia yo sacado de la posada mi maleta y caballo, y vuelto despues á cenar á palacio, en donde me pusiéron un cuarto decente con muy buena cama. El dia siguiente me hizo llamar su ilustrísima muy de mañana para darme á copiar una homilía, encargándome mucho lo hiciera con toda la exactitud posible; ejecutélo así sin omitir acento, punto ni coma, de lo

que manifestó el prelado un grande placer mezclado de sorpresa. Luego que recorrió todas las hojas de mi copia, exclamó admirado: ¡Eterno Dios! ¿puede darse una cosa mas correcta? Eres muy buen copiante por ser perfecto gramático. Háblame con satisfaccion, amigo mio, ¿has encontrado al escribir alguna cosa que te haya chocado? ¿algun descuido en el estilo, ó algun término impropio? es muy fácil se me haya escapado algo de esto en el calor de la composicion. ¡Oh, señor! respondi modestamente, no tengo tanta instruccion que pueda meterme á crítico, y aun cuando la tuviera, estoy cierto de que las obras de su ilustrísima no caerian bajo mi censura. Sonrióse con mi respuesta, y nada me replicó; pero en medio de toda su piedad se traslucia que amaba con pasion sus escritos.

Acabé de granjear su amistad con esta adulacion; cada dia me queria mas, tanto que don Fernando, que visitaba frecuentemente á mi amo, me aseguró habia de tal modo ganado su voluntad, que podia dar por hecha mi fortuna. Mi amo mismo lo confirmó poco tiempo despues con la ocasion siguiente. Habiendo relatado con vehemencia una tarde en su estudio delante de mí una homilía que habia de predicar en la catedral al otro dia, no se contentó con preguntarme en general qué me habia parecido, sino que me obligó á decirle los pasages que mas habian llamado mi atencion, y tuve la fortuna de citarle aquellos de que él estaba mas satisfecho, y que eran sus favoritos: esto me hizo pasar en el concepto de su ilustrísima por un conocedor delicado de las verdaderas bellezas de una obra. Eso es, exclamó, lo que se llama tener gusto y finura. Sí, querido, te aseguro que no es tu oido oreja de asno. En fin, quedó tan contento de mí, que me dijo con mucha expresion: Gil Blas, no tengas ya cuidado, que tu fortuna corre de mi cuenta, y te proporcionaré una que te sea agradable. Yo te estimo, y en prueba de ello quiero que seas mi confidente.

Al oir estas palabras me eché á los piés de su ilustrísima, penetrado de reconocimiento. Abracé gustosamente sus piernas torcidas, y creíme ya un hombre que estaba en camino de llegar á ser rico. Sí, hijo mio, prosiguió el arzobispo, cuyo discurso habia interrumpido mi accion; quiero hacerte depositario de mis mas ocultos pensamientos: escucha atentamente lo que voy á decirte. Tengo gusto en predicar, y el Señor bendice mis homilías, porque mueven á los pecadores, les hacen volver en sí, y recurrir á la penitencia. Tengo la satisfaccion de ver á un avaro, atemorizado con las imágenes que presento á su codicia, abrir sus tesoros y distribuirlos con mano pródiga: á un lascivo huir de sus torpezas; á los ambiciosos retirarse á las ermitas, y hacer constante y firme en sus obligaciones á una esposa á quien hacia titubear un amante seductor. Estas conversiones, que son

frecuentes, deberian por sí solas excitarme al trabajo; pero, te confieso mi flaqueza, todavía me mueve otro premio, premio de que la delicadeza de mi virtud mè reprende inútilmente; este es el aprecio que hace el público de las obras bien acabadas. La gloria de pasar por un orador consumado tiene para mí muchos atractivos. Hoy pasan mis obras por enérgicas y sublimes; pero no querria caer en las faltas de los buenos escritores que escriben muchos años, y sí conservar toda mi reputacion.

En este supuesto, mi amado Gil Blas, continuó el prelado, exijo una cosa de tu zelo: cuando adviertas que mi pluma envejece, cuando notes que mi estilo declina, no dejes de avisármelo. En este punto no me fio de mí mismo, porque el amor propio podria cegarme. Esta observacion necesita de un entendimiento imparcial, y así elijo el tuyo que contemplo á propósito, y desde luego abrazaré tu dictámen. Señor, le dije, su ilustrísima está todavía muy distante de ese tiempo, á Dios gracias: ademas de que un ingenio como el de su ilustrísima se conservará mas bien que los de otro temple, ó para hablar con propiedad, su ilustrísima será siempre el mismo. Yo miro á su ilustrísima como á un segundo cardenal Jimenez, cuyo superior talento parecia recibir nuevas fuerzas de los años, en lugar de debilitarse con ellos. Déjate de alabanzas, amigo mio, respondió mi amo; yo sé que puedo declinar de un momento á otro: en la edad en que me hallo ya se empiezan á sentir los achaques, y los males del cuerpo alteran el entendimiento. De nuevo te lo encargo, Gil Blas, no te detengas un momento en avisarme luego que adviertas que mi cabeza se debilita: no temas hablarme con franqueza y sinceridad, porque tu aviso será para mí una prueba del amor que me tienes. Por otra parte va en ello tu interes; pues si por desgracia tuya supiese se decia en la ciudad que mis sermones habian decaido de su ordinaria elevacion, y que podia ya dar de mano á mis tareas, perderias no solo mi afecto, sino el acomodo que te tengo prometido. Te hablo con toda claridad, esto sacarias de tu necio silencio.

Aquí acabó la exhortacion de mi amo para oir mi respuesta, que se redujo á prometerle cuanto deseaba. Desde aquel punto nada tuvo secreto para mí, y vine á ser su privado. Todos los familiares envidiaban mi suerte, ménos el prudente Melchor de la Ronda. Era de ver cómo trataban los gentileshombres y escuderos al confidente de su ilustrísima; no se afrentaban de humillarse por tenerme contento; sus bajezas me hacian dudar fuesen Españoles. Aunque conocia les guiaba el interes, y nunca me engañáron sus lisonjas, no dejé por eso de servirles. Mis buenos oficios moviéron á su ilustrísima á proporcionarles empleos. Á uno le hizo dar una compañía, y le puso en estado de lucir en el ejército: á otro envió á Méjico con un gran destino;

y no olvidando á mi amigo Melchor logré para él una buena gratificacion. Esto me hizo conocer que si el prelado de su propio motivo no daba, á lo ménos rara vez negaba lo que se le pedia.

Pero me parece debo referir con mas extension lo que hice por un eclesiástico. Un dia nuestro mayordomo me presentó un licenciado llamado Luis García, hombre todavía mozo y de buena presencia, y me dijo : Señor Gil Blas, este honrado eclesiástico es uno de mis mayores amigos : ha sido capellan de unas monjas; pero su virtud no ha podido librarse de malas linguas. Le han desacreditado tanto con su ilustrísima, que le ha suspendido, y no quiere escuchar ninguna solicitud á favor suyo ; nos hemos valido de lo principal de Granada, pero nuestro amo es inflexible.

Señores, les dije, este negocio se ha gobernado mal, y hubiera sido mejor no haber empeñado á nadie; por hacerle bien al señor licenciado le han hecho mucho daño. Yo conozco á su ilustrísima, y sé que las súplicas y recomendaciones no hacen mas que agravar en su idea la culpa de un eclesiástico. No ha mucho que le oí decir á él mismo que, á cuantas mas personas empeña en su favor un eclesiástico que está irregular, tanto mas aumenta el escándalo, y tanto mas severo es para con él. Malo es eso, dijo el mayordomo, y mi amigo se veria muy apurado si no tuviera tan buena letra; pero por fortuna escribe primorosamente, y con esta habilidad se ingenia para mantenerse. Tuve la curiosidad de ver si la letra que se me celebraba era mejor que la mia. El licenciado me manifestó una muestra que traia prevenida, la cual me admiró, pues me parecia una de las que dan los maestros de escuela. Miéntras miraba tan bella forma de letra, me ocurrió una idea, y pedí á García me dejase el papel, diciéndole que acaso le sería útil : que no podia decirle mas por entónces ; pero que al otro dia hablariamos largamente. El licenciado, á quien el mayordomo habia, segun presumo, celebrado mi ingenio, se retiró tan satisfecho como si ya le hubiesen restituido á sus funciones.

A la verdad yo deseaba servirle, y desde aquel dia trabajé en ello del modo que voy á decir. Estando solo con el arzobispo le enseñé la letra de García, que le gustó infinito, y aprovechándome entónces de la ocasion, le dije : Señor, una vez que su ilustrísima no quiere imprimir sus homilías, á lo ménos desearia yo que se escribiesen de esta letra.

El prelado me respondió : Aunque me agrada la tuya, te confieso que no me disgustaria tener copiadas mis obras de esta mano. No se necesita mas, proseguí, que el consentimiento de vuesa ilustrísima : el que tiene esta habilidad es un licenciado conocido mio; y se alegrará tanto mas de servir á su ilustrísima, cuanto

que por este medio podrá esperar de su bondad se sirva sacarle del miserable estado en que por desgracia se halla.

¿Como se llama ese licenciado? me preguntó. Luis García, le dije, y está lleno de amargura por haber caido en la desgracia de su ilustrísima. Ese García, interrumpió, si no me engaño, ha sido capellan de un convento de monjas, y ha incurrido en las censuras eclesiásticas. Todavía me acuerdo de los memoriales que me han dado contra él; sus costumbres no son muy buenas. Señor, dije, no pretendo justificarle; pero sé que tiene enemigos, y asegura que sus acusadores han tirado mas á hacerle daño que á decir la verdad. Bien puede ser, replicó el arzobispo, porque en el mundo hay ánimos muy perversos; pero aun suponiendo que su conducta no haya sido siempre irreprensible, acaso se habrá arrepentido, y sobre todo á gran pecado gran misericordia. Tráeme ese licenciado á quien desde luego levanto las censuras.

Hè aquí como los hombres mas rígidos templan su severidad cuando media el interes propio. El arzobispo concedió sin dificultad á la vana complacencia de ver sus obras bien escritas lo que habia negado á los mas poderosos empeños. Al instante dí esta noticia al mayordomo, quien sin pérdida de tiempo la participó á su amigo García. Al dia siguiente vino á darme las gracias correspondientes al favor conseguido. Le presenté á mi amo, quien, contentándose con una ligera reprension, le dió algunas homilías para que las pusiera en limpio. García lo desempeñó tan perfectamente, que su ilustrísima le restableció en su ministerio, y aun le dió el curato de Gabia, lugar grande inmediato á Granada; lo que prueba muy bien que los beneficios no siempre se confieren á la virtud.

CAPITULO IV.

Dale un accidente de apoplegía al arzobispo. Del lance crítico en que se halla Gil Blas, y del modo con que salió de él.

Miéntras yo me ocupaba en servir de este modo á unos y á otros, don Fernando de Leiva se disponia para dejar á Granada. Visité á este señor ántes de su partida, para darle de nuevo gracias por el excelente acomodo que me habia proporcionado. Viéndome tan gustoso, me dijo: Mi amado Gil Blas, me alegro mucho que estés tan satisfecho de mi tio el arzobispo. Estoy contentísimo, le respondí, con este gran prelado, y debo estarlo; porque ademas de ser un señor muy amable, nunca podré agradecer bastante los favores que le merezco; pero todo esto necesitaba para consolarme de la separacion del señor don César

y de su hijo. No creo que ellos la hayan sentido ménos, dijo don Fernando; pero puede ser que no os hayais separado para siempre, y que la fortuna vuelva á reuniros algun dia. Estas palabras me enterneciéron de modo que no pude ménos de suspirar: entónces conocí que mi amor á don Alfonso era tanto, que hubiera dejado con gusto al arzobispo y cuanto podia esperar de su privanza por volverme á la casa de Leiva, siempre que se hubiera quitado el obstáculo que me habia alejado de ella. Don Fernando advirtió mi ternura, y le agradó tanto, que me abrazó diciendo que toda su familia se interesaria siempre en mi bien estar.

A los dos meses de haberse marchado este caballero, y cuando me veia yo mas favorecido, tuvímos un gran susto en palacio. Acometióle al arzobispo una apoplegía, pero se acudió con tan prontos y eficaces remedios, que sanó á muy pocos dias, aunque quedó algo tocado de la cabeza. Al primer sermon que compuso bien lo eché de ver; pero no hallando bastante perceptible la diferencia que habia entre este y los antecedentes, para inferir que el orador empezaba á decaer, aguardé á que predicase otro para decidir. Hízolo, y no fué menester esperar mas : el buen prelado unas veces se rozaba y repetia, otras se remontaba hasta las nubes, ó se abatia hasta el suelo : en fin su oracion fué difusa, una arenga de catedrático cansado, ó un sermon de mision sin concierto.

No fuí yo solo quien lo notó, sino que casi todos los que le oyéron, como si les hubieran pagado para que lo examinasen, se decian al oido : Este sermon huele á apoplegía. Vamos, señor censor y árbitro de las homilías, me dije entónces á mí mismo, prepárese vmd. para hacer su oficio. Ya ve vmd. que su ilustrísima declina : vmd. está en obligacion de advertírselo, no solo como depositario de sus confianzas, sino tambien por temor de que alguno de sus enemigos se os anticipe : si llegara este caso sabe vmd. muy bien sus consecuencias; seria vmd. borrado de su testamento, en el cual sin duda le tiene señalado una manda mejor que la biblioteca del licenciado Cedillo.

Á estas reflexiones seguian otras enteramente contrarias, porque me parecia muy expuesto dar un aviso tan desagradable que yo juzgaba no recibiria con gusto un autor encaprichado por sus obras. Luego, desechando esta idea, miraba como imposible que desaprobase mi libertad, habiéndomelo inculcado con tanto empeño. Añádase á esto que yo pensaba decírselo con maña, y hacerle tragar suavemente la píldora. En fin, persuadiéndome que arriesgaba mas en callar que en hablar, me determiné á romper el silencio.

Solo una cosa me inquietaba, y era no saber como sacar la conversacion. Por fortuna el orador mismo me sacó de este cuidado,

preguntándome qué se decia de él en el público, y si habia gustado su último sermon. Respondí que sus homilías siempre admiraban; pero que á mi parecer la última no habia movido tanto al auditorio como las antecedentes. ¿Como es eso, amigo? respondió sobresaltado, ¿habrá encontrado algun Aristarco [1]? No, señor ilustrísimo, le dije, no son obras las de su ilustrísima que haya quien se atreva á censurarlas, ántes todos las celebran; pero como su ilustrísima me tiene mandado le hable con franqueza y con sinceridad, me tomaré la licencia de decir que el último sermon no me parece tener la solidez de los precedentes. ¿Piensa su ilustrísima de otro modo? Á estas palabras mudó de color mi amo, y con una sonrisa forzada me dijo: ¿Señor Gil Blas, conque esta composicion no es del gusto de vmd.? No digo eso, señor ilustrísimo, interrumpí todo turbado; es excelente, aunque un poco inferior á las otras obras de su ilustrísima. Ya entiendo, replicó, te parece que voy bajando: ¿no es eso? Acorta de razones, tú crees que ya es tiempo de que piense en retirarme. Jamas, le contesté, hubiera yo hablado á su ilustrísima con tanta claridad, si expresamente no me lo hubiera mandado; y pues en esto no hago mas que obedecer á su ilustrísima, le suplico rendidamente no lleve á mal mi atrevimiento. No lo permita Dios, interrumpió precipitadamente, no permita Dios que os reprenda tal cosa: en eso seria yo muy injusto. No me desagrada el que me digas tu dictámen, sino que me desagrada tu dictámen mismo; yo me engañé extremadamente en haberme sometido á tu limitada capacidad.

Aunque estaba tan turbado, procuré buscar los medios de enmendar lo hecho; pero es imposible sosegar á un autor irritado, y mas si está acostumbrado á no escuchar sino alabanzas. No hablemos mas del asunto, hijo mio, me dijo: tú eres todavía muy niño para distinguir lo verdadero de lo falso: has de saber que en mi vida he compuesto mejor homilía que la que tiene la desgracia de no merecer tu aprobacion. Gracias al cielo, mi entendimiento nada ha perdido todavía de su vigor. En adelante yo elegiré mejores confidentes; quiero otros mas capaces de decidir que tú. Anda, prosiguió empujándome para que saliera de su estudio, y dile á mi tesorero que te entregue cien ducados, y anda bendito de Dios con ellos. Á Dios, señor Gil Blas, me alegraré logre vmd. todo género de prosperidades con algo mas de gusto.

[1] Célebre crítico del tiempo de Ptolemeo Filadelfo.

CAPITULO V.

Partido que tomó Gil Blas despues que le despidió el arzobispo: su casual encuentro con el licenciado García, y como le manifestó este su agradecimiento.

Salí del estudio maldiciendo el capricho, ó por mejor decir, la flaqueza del arzobispo, y todavía mas irritado contra él que afligido de haber perdido su favor; y aun dudé por álgun tiempo si iria á tomar mis cien ducados; pero despues de haberlo reflexionado bien, no quise tener la tontería de perderlos. Conocí que esta gratificacion no me privaria del derecho de poner en ridículo á mi buen prelado, lo que me proponia hacer siempre que se hablase en mi presencia de sus homilías.

Fuí, pues, á pedir al tesorero cien ducados, sin decirle una sola palabra de lo que acababa de pasar entre mi amo y yo. Despues me despedí para siempre de Melchor de la Ronda, quien me queria tanto, que no pudo dejar de sentir mucho mi desgracia. Observé que miéntras le daba cuenta de lo sucedido su rostro manifestaba sentimiento. No obstante el respeto que debia al arzobispo, no pudo ménos de vituperar su conducta; pero como en mi enojo juré que el prelado me las habia de pagar, y que á su costa habia yo de divertir á toda la ciudad, el prudente Melchor me dijo: Créeme, amado Gil Blas, pásate tu pena y calla; los hombres plebeyos deben respetar siempre á las personas distinguidas, por mas motivo que tengan para quejarse de ellas. Confieso que hay señores muy groseros que no merecen atencion alguna: pero al fin pueden hacer daño, y es preciso temerlos.

Agradecí al antiguo ayuda de cámara su buen consejo, y le prometí aprovecharme de él. Despues de esto me dijo: Si vas á Madrid procura ver á José Navarro mi sobrino, que es gefe de la repostería del señor don Baltasar de Zúñiga, y me atrevo á decirte que es un mozo digno de tu amistad. Es franco, vivo, servicial, y amigo de hacer bien sin interes; yo quisiera que fuerais amigos. Le respondí que no dejaria de verle luego que llegase á Madrid, á donde pensaba volver. Salí inmediatamente del palacio arzobispal con ánimo de no poner mas en él los piés. Tal vez hubiera marchado al instante á Toledo si hubiese conservado mi caballo; pero le habia vendido en el tiempo de mi fortuna, creyendo que ya no le necesitaria. Resolví tomar un cuarto amueblado, formando mi plan de permanecer todavía un mes en Granada, y de irme en seguida á casa del conde de Polan.

Como se acercaba la hora de comer, pregunté á mi huéspeda

si habria por allí cerca alguna hostería, y me respondió que á dos pasos de su casa habia una excelente, en donde daban bien de comer, y á la cual concurrian muchas gentes de forma. Hice me la enseñasen, y fuí inmediatamente á ella. Entré en una gran sala bastante parecida á un refectorio: habia sentadas á una mesa larga, cubierta con unos manteles sucios, unas diez ó doce personas, que estaban en conversacion al mismo tiempo que iban despachando su pitanza. Trajéronme la mia, que en otra ocasion sin duda me habria hecho sentir la mesa que acababa de perder; pero como estaba entónces tan picado contra el arzobispo, la frugalidad de mi hostería me parecia preferible á la abundancia de su palacio. Vituperaba la variedad y multitud de manjares que se sirven en semejantes mesas, y discurriendo como pudiera hacerlo siendo médico en Valladolid, decia: Desgraciados los que se hallan frecuentemente en mesas tan nocivas, en las que es preciso estar siempre sujetando el apetito para no cargar demasiado el estómago: por poco que se coma ¿no se come siempre bastante? Mi mal humor me hacia alabar los aforismos que ántes habia despreciado.

Cuando iba rematando mi racion sin temer pasar los límites de la templanza, entró en la sala el licenciado Luis García, aquel capellan de monjas que logró el curato de Gabia del modo que dejo referido. Al instante que me vió, vino á saludarme precipitadamente como un hombre arrebatado de alegría: me abrazó, y me ví precisado á aguantar un nuevo y muy largo cumplimiento con que me dió gracias por el bien que le habia hecho, moliéndome con demostraciones de reconocimiento. Sentóse á mi lado diciendo: ¡Oh! vive Dios, mi amado bienhechor, que pues he tenido la fortuna de encontraros no nos hemos de despedir sin beber un trago; pero como no vale nada el vino de esta posada, si vmd. gusta en acabando de comer irémos á cierta parte en donde he de regalar á vmd. con una botella del vino mas seco de Lucena, y un exquisito moscatel de Fuencarral. Por esta vez es preciso correr un gallo: suplico á vmd. que no me niegue este gusto. ¡Que no tenga yo la fortuna de ver á vmd. á lo ménos por algunos dias en mi curato de Gabia! allí obsequiaria á vmd. como á un Mecenas generoso, á quien debo las comodidades y la tranquilidad de la vida que gozo.

Miéntras me hablaba le trajéron su racion. Empezó á comer, pero sin cesar de decirme de cuando en cuando alguna lisonja. En uno de estos intervalos, con motivo de haberme preguntado por su amigo el mayordomo, le manifesté sin misterio mi salida de la casa arzobispal, y le conté hasta las menores circunstancias de mi desgracia, lo que escuchó con mucha atencion. Á vista de tanto como acababa de decirme ¿quien no hubiera creido oirle, lleno de un sentimiento producido por la gratitud, declamar contra

el arzobispo? Pues no lo hizo así; ántes al contrario bajó la cabeza, estuvo frio y pensativo hasta que acabó de comer, sin hablar mas palabras, y despues levantándose de la mesa aceleradamente, me saludó con frialdad, y se fué. Este ingrato, viendo que ya no podia yo serle útil, ni aun quiso tomarse la molestia de ocultarme su indiferencia. Me reí de su ingratitud, y mirándole con todo el desprecio que merecia, le dije bien alto para que me oyese: ¡Ola, ola! prudente capellan de monjas, vaya vmd. á refrescar ese exquisito vino de Lucena con que me ha convidado.

CAPITULO VI.

Va Gil Blas á ver representar á los cómicos de Granada: de la admiracion que le causó el ver á una actriz, y de lo que le pasó con ella.

Todavía no habia salido García de la sala cuando entráron dos caballeros muy bien portados, que viniéron á sentarse junto á mí. Principiáron á hablar de los cómicos de la compañía de Granada, y de una comedia nueva que se representaba entónces. De su conversacion inferí que aquella pieza era muy aplaudida; y dióme deseo de verla aquella misma tarde. Como casi siempre habia estado en el palacio, en donde estaba anatematizada esta clase de recreo, no habia visto comedia alguna desde que vivia en Granada, y toda mi diversion se habia reducido á las homilías.

Luego que fué hora me marché al teatro, en donde hallé un gran concurso. Oí al rededor de mi diferentes conversaciones sobre la pieza ántes que se empezase, y observé que todos se metian á dar su voto sobre ella declarándose unos en pro, otros en contra. Decian á mi derecha: ¿Se ha visto jamas una obra mejor escrita? y á mi izquierda exclamaban: ¡Qué estilo tan miserable! En verdad se debe convenir en que si abundan los malos autores abundan mas los peores críticos. Cuando pienso en los disgustos que los poetas dramáticos tienen que sufrir, me admiro de que haya algunos tan atrevidos que hagan frente á la ignorancia del vulgo, y á la censura peligrosa de los sábios superficiales, que corrompen algunas veces el juicio del público.

En fin, el gracioso se presentó para dar principio á la escena: por todas partes sonó un palmoteo general, lo que me dió á conocer que era uno de aquellos actores consentidos, á quienes el vulgo todo se lo disimula. Efectivamente, este cómico no decia palabra ni hacia gesto que no le atrajesen aplausos; y como se le manifestaba demasiado el gusto con que se le veia, por eso abusaba de él; pues noté que algunas veces se propasaba tanto sobre la escena, que era necesaria toda la aceptacion con que se le oia para que no perdiese su reputacion. Si en lugar de

aplaudirle le hubiesen silbado, frecuentemente se le hubiera hecho justicia.

Palmoteáron tambien del mismo modo á otros comediantes, pero particularmente á una actriz que hacia el papel de graciosa. Miréla con cuidado, y me faltan términos para expresar la sorpresa con que reconocí en ella á Laura, á mi querida Laura, á quien suponia todavía en Madrid al lado de Arsenia. No podia dudar que fuese ella, porque su estatura, sus facciones y su metal de voz, todo me aseguraba que yo no me equivocaba. Sin embargo, como si desconfiara de mis ojos y de mis oidos, pregunté su nombre á un caballero que estaba á mi lado. ¿Pues de qué tierra viene vmd.? me dijo: sin duda vmd. acaba de llegar cuando no conoce á la hermosa Estela.

La semejanza èra demasiado perfecta para que pudiese equivocarme; y desde luego comprendí bien que Laura al mudar de estado habia tambien mudado de nombre; y deseoso de saber noticias de ella, porque el público jamas ignora las de los cómicos, me informé del mismo sugeto si esta Estela tenia algun cortejo de importancia. Respondióme que un gran señor portugues, llamado el marques de Marialba, que dos meses habia se hallaba en Granada, era quien gastaba mucho con ella. Mas me hubiera dicho á no haber temido cansarle con mis preguntas. Pensé mas en la noticia que este caballero acababa de darme que en la comedia; y si al salir alguno me hubiese preguntado el asunto de ella, no hubiera sabido qué decirle. Todo el tiempo se me fué en pensar en Laura y Estela, y me determiné á visitarla en su casa al otro dia. No dejaba de inquietarme el como me recibiria. Tenia fundamento para pensar que no le diese gusto mi visita en el estado tan brillante en que se hallaba, y aun de presumir que una cómica de tanto nombre fingiese no conocerme por vengarse de un hombre del cual tenia ciertamente motivos de estar sentida; pero nada de esto me desanimó. Despues de una cena ligera (pues en mi posada no se hacian de otra clase) me retiré á mi cuarto con mucha impaciencia de hallarme ya en el dia siguiente.

Dormí poco, y me levanté al amanecer: mas pareciéndome que la dama de un gran señor no se dejaria ver tan de mañana, ántes de ir á su casa gasté tres ó cuatro horas en componerme, afeitarme, peinarme y perfumarme, porque queria presentarme á ella en tal aparato que no se avergonzase de verme. Salí á cosa de las diez, pregunté en la casa de comedias donde vivia, y pasé á la suya. Vivia en un cuarto principal de una casa grande. Abrióme la puerta una criada, á quien le dije pasase recado de que un jóven deseaba hablar á la señora Estela. Entró con él, é inmediatamente oí que su ama gritó: ¿Quien es ese jóven? ¿qué me quiere? que entre.

Discurrí haber llegado en mala ocasion, pues estaria su Portugues con ella al tocador, y que para hacerle creer no era muger que recibia recados sospechosos alzaba tanto el grito. Dicho y hecho: estaba allí el marques de Marialba, que pasaba con ella casi todas las mañanas. Por tanto esperaba yo un mal recibimiento, cuando aquella actriz original viéndome entrar se arrojó á mí con los brazos abiertos, exclamando como fuera de sí: ¡Ay, hermano mio! ¿eres tú? Diciendo esto me abrazó muchas veces, y volviéndose despues hácia el Portugues, le dijo: Señor, perdonad si en vuestra presencia cedo á los impulsos de la sangre. Despues de tres años de ausencia no puedo volver á ver á un hermano á quien amo tiernamente, sin darle pruebas de mi afecto. Dime pues, mi amado Gil Blas, continuó dirigiéndose á mí, dime algo de nuestra familia: ¿como ha quedado?

Estas palabras me turbáron por el pronto; pero inmediatamente penetré la intencion de Laura, y apoyando su artificio le respondí con un tono propio de la escena que ámbos ibamos á representar: Nuestros padres están buenos, gracias á Dios, querida hermana. Tú te maravillarás de verme cómica en Granada, interrumpió; pero no me condenes sin oirme. Bien sabes que hace tres años mi padre creyó establecerme ventajosamente casándome con el capitan don Antonio Coello, quien me llevó desde Asturias á Madrid su patria. Á los seis meses de estar en ella le sucedió un lance de honor ocasionado de su genio violento, y mató á un caballero que me habia mostrado alguna atencion. Era el muerto de familia muy ilustre, y de mucho valimiento. Mi marido, que ninguno tenia, se salvó huyendo á Cataluña [1] con todo cuanto encontró en casa de dinero y piedras preciosas. Embarcóse en Barcelona, pasó á Italia, se alistó bajo las banderas de los Venecianos, y al fin perdió la vida en la Morea en una batalla contra los Turcos. En este tiempo fué confiscada una posesion que era el único bien que poseíamos, y vine á quedar reducida á unas asistencias escasísimas. ¿Y qué partido podia tomar en situacion tan crítica? Una viuda jóven y de honor se halla en mucho compromiso: yo carecia de medios para restituirme á Asturias, ¿y qué haria allí? El solo consuelo que hubiera recibido de mi familia hubiera sido compadecerse de mi desgracia. Por otra parte, yo habia recibido muy buena educacion para resolverme á abrazar una vida licenciosa. ¿Pues qué arbitrio me quedaba? el de hacerme cómica para conservar mi reputacion.

Al oir á Laura finalizar así su novela, fué tal el impulso de

[1] Como la Cataluña estuvo por aquel tiempo en rebelion, servia de acogida á los prófugos del resto de la península.

risa que me dió que apénas pude reprimirme; pero al fin lo conseguí, y le dije con mucha gravedad: Hermana mia, aprueba tu proceder, y me alegro mucho de encontrarte en Granada tan honradamente establecida.

El marques de Marialba, que no habia perdido una palabra de nuestra conversacion, tomó al pié de la letra todos los enredos que le dió la gana de ensartar á la viuda de don Antonio. Tambien se mezcló en la conversacion preguntándome si tenia algun empleo en Granada, ó en otra parte. Dudé un momento si mentiria; pero me pareció no habia necesidad de ello; y le dije lo cierto, contándole punto por punto como habia entrado en casa del arzobispo, y como habia salido; lo que divirtió infinito al señor portugues. Es verdad que, á pesar de lo que habia prometido á Melchor, me divertí un poco á costa del arzobispo. Lo mas gracioso fué que, imaginando Laura que esta era una novela como la suya, daba unas carcajadas que hubiera excusado á haber sabido que era la realidad.

Despues de haber acabado mi relacion, que concluí hablando del cuarto que habia tomado alquilado, avisáron para comer. Quise al momento retirarme para ir á comer á mi hostería, pero Laura me detuvo. ¿En qué piensas, hermano mio? me dijo; has de quedarte á comer conmigo. Tampoco consentiré estés mas tiempo en una posada. Mi intencion es que vivas y comas en mi casa, y así haz traer tu equipage hoy mismo, que aquí hay una cama para tí.

El señor portugues, á quien tal vez no agradaba esta hospitalidad, dijo á Laura: No, Estela, no tienes aquí comodidad para recibir á nadie. Tu hermano, añadió, me parece un buen mozo, y con la recomendacion de ser cosa tan tuya me intereso por él. Quiero tomarle á mi servicio: será á quien mas quiera de mis secretarios, y le haré depositario de mis confianzas. Que no deje de ir desde esta noche á dormir á casa; yo mandaré le pongan un cuarto. Le señalo cuatrocientos ducados de sueldo, y si en adelante tengo motivo, como lo espero, para estar contento de él, le pondré en estado de consolarse de haber sido demasiado sincero con su arzobispo.

A las gracias que dí por esto al marques añadió Laura otras mas expresivas. No hablemos mas de ello, interrumpió el marques; es negocio concluido. Al acabar estas palabras se despidió de su princesa de teatro, y se marchó. Laura me hizo pasar al momento á un cuarto retirado, en donde viéndose sola conmigo, dijo: Hubiera rebentado si hubiese contenido mas tiempo la risa, y dejándose caer en un sillon, y apretándose los hijares, empezó á reir como una loca. Yo no pude ménos de hacer lo mismo; y cuando nos hubímos cansado me dijo: Confiesa, Gil Blas, que acabamos de representar una graciosa comedia; pero yo no espe-

raba tuviese tan buen fin: mi ánimo solamente era proporcionarte la mesa y cuarto en casa, y para ofrecértelo con decoro fingí que eras mi hermano: me alegro que la casualidad te haya facilitado tan buen acomodo. El marques de Marialba es un caballero muy generoso, que hará por tí aun mas de lo que ha prometido. Otra que yo, continuó ella, acaso no hubiera recibido con tan buen semblante á un hombre que deja sus amigos sin despedirse de ellos; pero yo soy de aquellas chicas de buena pasta, que vuelven á ver siempre con agrado al picarillo á quien amáron.

Confesé de buena fé mi desatencion, y le pedí me la perdonase; despues de lo cual me llevó á un comedor muy aseado. Nos sentámos á la mesa, y como teniamos de testigos una doncella y un lacayo, nos tratámos de hermanos. Luego que acabámos de comer, volvímos al mismo cuarto en donde habiamos estado en conversacion, y allí mi incomparable Laura, entregándose á su alegría natural, me pidió cuenta de lo que me habia sucedido desde nuestra última vista. Hícele de ello una fiel narracion, y cuando hube satisfecho su curiosidad, ella contentó la mia relatándome su historia en estos términos.

CAPITULO VII.

Historia de Laura.

Voy á contarte lo mas compendiosamente que pueda por qué casualidad abrazé la profesion cómica. Despues que tan honradamente me dejáste, sucediéron grandes acontecimientos. Mi ama Arsenia, mas de cansada que de disgustada del mundo, abjuró el teatro, y me llevó consigo á una hermosa hacienda que acababa de comprar cerca de Zamora con monedas extrangeras. Bien presto hicímos conocimientos en esta ciudad, á la que ibamos con frecuencia, y en donde nos deteniamos uno ó dos dias.

En uno de estos viajecillos don Felix Maldonado, hijo único del corregidor, me vió casualmente, y le caí en gracia. Buscó ocasion de hablarme á solas, y, por no ocultarte nada, yo contribuí algo para hacérsela hallar. Este caballero no tenia veinte años, era hermoso como un sol, su persona muy bien formada, y encantaba mas todavía con sus modales amables y generosos que con su cara. Me ofreció con tan buena voluntad y tanta instancia un grueso brillante que llevaba en el dedo, que no pude ménos de admitirlo. Estaba muy gustosa y vana con un galan tan amable; pero ¡qué mal hacen las mozuelas ordinarias en prendarse de los hijos de familia cuyos padres tienen autoridad! El corregidor, que era el mas severo de los de su clase, advertido de nuestro trato, procuró evitar con presteza sus resultas. Me

hizo prender por una cuadrilla de esbirros que, á pesar de mis gritos, me lleváron al hospicio de la Caridad.

Allí, sin mas forma de proceso, la superiora me hizo despojar de mi anillo y vestidos, y poner un largo saco de sarga ceniciento, ceñido por la cintura con una ancha correa negra de cuero, de la que pendia un rosario de cuentas gordas que me llegaba hasta los talones. Despues me lleváron á una sala en donde encontré un fraile viejo de no sé qué órden, que principió á exhortarme á la penitencia, del mismo modo poco mas ó ménos que la señora Leonarda te exhortó á tí á la paciencia en el sótano. Me dijo debia estar muy agradecida á las personas que me mandaban encerrar allí, pues que me hacian un gran beneficio sacándome de los lazos del demonio, en los cuales estaba infelizmente enredada. Te confieso francamente mi ingratitud; muy léjos de ser agradecida á los que me habian hecho este favor, les echaba mil maldiciones.

Ocho dias pasé sin hallar consuelo; pero á los nueve, porque yo contaba hasta los minutos, mi suerte pareció querer mudar de aspecto. Al atravesar un patio pequeño encontré al mayordomo de la casa, que todo lo mandaba, y hasta la superiora le obedecia. No daba las cuentas de su administracion sino al corregidor, de quien únicamente dependia, y que tenia una entera confianza en él. Llamábase don Pedro Zendono, natural de Salcedo en Vizcaya. Figúrate un hombre alto, pálido, descarnado, y de una catadura propia para modelo de una pintura del buen ladron. Parecia que ni aun miraba á las hermanas. Cara tan hipócrita no la habrás visto aunque hayas estado en el palacio arzobispal.

Encontré, pues, continuó ella, al señor Zendono, que me detuvo, diciéndome: Consuélate, hija mia, estoy compadecido de tus desgracias. Nada mas dijo, y continuó su camino, dejando á mi arbitrio hacer los comentarios que quisiese sobre un texto tan lacónico. Como yo le tenia por un hombre de bien, me imaginaba fácilmente que se habia tomado el trabajo de examinar la causa de mi encierro, y que no hallándome bastante culpable para merecer que se me tratara tan indignamente, queria empeñarse en mi favor con el corregidor. Pero conocia mal al Vizcaino, sus intenciones eran otras. Habia proyectado en su mente hacer un viage, del que me dió parte algunos dias despues. Amada Laura mia, me dijo, es tanto lo que siento tus trabajos, que he resuelto poner fin á ellos. No ignoro que esto es querer perderme; pero ya no soy mio, ni puedo vivir mas que para tí. La situacion en que te veo me atraviesa el alma, y así intento sacarte mañana de tu encierro, y llevarte yo mismo á Madrid, sacrificándolo todo al placer de ser tu libertador. Poco me faltó para morir de gozo al oir á Zendono; el cual juzgando por mis extremos que lo que yo mas deseaba

era escaparme, tuvo al dia siguiente la osadía de robarme á vista de todos del modo que voy á contar. Dijo á la superiora que tenia órden para llevarme á presencia del corregidor, que se hallaba en una casa de recreo á dos leguas de la ciudad, y me hizo con todo descaro subir con él en una silla de posta, tirada de dos buenas mulas que habia comprado para el caso. No llevabamos con nosotros mas que un criado que conducia la silla, y que era enteramente de la confianza del mayordomo. Comenzámos á caminar, no como yo creía hácia Madrid, sino hácia las fronteras de Portugal, á donde llegámos en ménos tiempo del que necesitaba el corregidor de Zamora para saber nuestra fuga y despachar en nuestro seguimiento sus galgos. Ántes de entrar en Braganza el Vizcaino me hizo poner un vestido de hombre que llevaba prevenido, y contándome ya por suya, me dijo en la hostería donde nos alojámos: Bella Laura, no tomes á mal que te haya traido á Portugal. El corregidor de Zamora nos hará buscar en nuestra patria como á dos criminales á quienes la España no debe dar ningun asilo; pero, añadió él, podemos ponernos á cubierto de su resentimiento en este reino extraño, aunque en el dia esté sujeto al dominio español: á lo ménos estarémos aquí mas seguros que en nuestro pais. Déjate pues persuadir, ángel mio: sigue á un hombre que te adora; vamos á vivir á Coimbra; allí pasarémos sin temor nuestros dias en medio de unos pacíficos placeres.

Una propuesta tan eficaz me hizo ver que trataba con un caballero á quien no gustaba servir de conductor á las princesas por la gloria de la caballería. Comprendí que contaba mucho con mi agradecimiento, y aun mas con mi miseria. Sin embargo, aunque estos dos motivos me hablaban en su favor, me negué resueltamente á lo que me proponia. Es verdad que por mi parte tenia dos razones poderosas para mostrarme tan reservada, pues no era de mi gusto ni lo creia rico. Pero cuando volviendo á estrecharme ofreció ante todas cosas casarse conmigo, y me hizo ver palpablemente que su administracion le habia suministrado caudal para mucho tiempo, no lo oculto, comenzé á escucharle. Me deslumbró el oro y la pedrería que me enseñó, y entónces experimenté que el interes sabe hacer trasformaciones tan bien como el amor. Mi Vizcaino fué poco á poco haciéndose otro hombre á mis ojos: su cuerpo alto y seco se me representó de una estatura fina y delicada; su palidez una blancura hermosa, y hasta su aspecto hipócrita me mereció un nombre favorable. Entónces acepté sin repugnancia su mano á presencia del cielo, á quien tomó por testigo de nuestra union. Despues de esto ya no tuvo que experimentar ninguna contradiccion por mi parte, y siguiendo nuestro camino, muy presto Coimbra recibió dentro de sus muros á un nuevo matrimonio.

Mi marido me compró muy buenos vestidos de muger, y me regaló muchos diamantes, entre los cuales conocí el de don Felix Maldonado. No necesité mas para adivinar de donde venian todas las piedras preciosas que yo habia visto, y para persuadirme de que no me habia casado con un rígido observador del séptimo artículo del Decálogo; pero considerándome como la causa primera de sus juegos de manos se los perdonaba. Una muger disculpa hasta las malas acciones que hace cometer su hermosura; y á no ser esto, ¡qué mal hombre me hubiera parecido!

Dos ó tres meses pasé con él bastante gustosa, porque me hacia mil cariños, y parecia amarme tiernamente. Sin embargo, las pruebas de amistad que me daba no eran mas que falsas apariencias. El bribon me engañaba, y me preparaba el trato que toda soltera seducida por un hombre infame debe esperar de él. Un dia á mi vuelta de misa no encontré en la casa mas que las paredes. Los muebles y hasta mis ropas habian desaparecido. Zendono y su fiel criado habian tomado tan bien sus medidas, que en ménos de una hora se habia ejecutado completamente el despojo de mi casa; de modo que con el solo vestido que llevaba puesto, y la sortija de don Felix que por fortuna tenia en el dedo, me ví como otra Ariadna abandonada de un ingrato. Pero te aseguro que no me entretuve à hacer elegías sobre mi infortunio, ántes bien dí gracias al cielo por haberme librado de un perverso que no podia ménos de caer tarde ó temprano en manos de la justicia. Miré el tiempo que habiamos pasado juntos como un tiempo perdido que yo no tardaria en reparar. Si hubiera querido permanecer en Portugal y entrar al servicio de alguna señora ilustre, las habria tenido de sobra; pero ya fuese el amor que tenia á mi pais, ó ya fuese arrastrada por la fuerza de mi estrella que me preparaba allí mejor suerte, solo pensé en volver á ver à España. Vendí el diamante à un joyero, que me dió su importe en monedas de oro, y salí con una señora española, ya anciana, que iba á Sevilla en una silla volante.

Esta señora, llamada Dorotea, venia de ver á una parienta suya que vivia en Coimbra, y se volvia á Sevilla en donde tenia su casa. Congeniámos ambas de tal modo, que desde la primera jornada trabámos amistad, la que se estrechó tanto en el camino, que cuando llegámos á Sevilla no me permitió alojar sino en su casa. No tuve motivo para arrepentirme de haber hecho semejante conocimiento, pues no he visto jamas muger de mejor carácter. Todavía se descubria en sus facciones y en la viveza de sus ojos que en su mocedad habria hecho puntear á sus rejas bastantes guitarras, y por eso sin duda habia tenido muchos maridos nobles, y vivia honradamente con lo que le dejáron.

Entre otras excelentes prendas tenia la de ser muy compasiva con las doncellas desgraciadas. Cuando le conté mis infortunios tomó con tanto ardor mi causa que llenó de maldiciones á Zendono. ¡Ah perros! dijo en un tono que parecia haber encontrado en su viaje algun mayordomo; ¡miserables! en el mundo hay bribones que como este se deleitan en engañar á las mugeres. Lo que me consuela, querida hija mia, es que, segun tu relacion, no estás ligada con el pérfido Vizcaino. Si tu casamiento con él es bastante bueno para servirte de disculpa, en recompensa es bastante malo para permitirte contraer otro mejor cuando halles ocasion para ello.

Todos los dias salia con Dorotea para ir á la iglesia, ó á visitar á alguna amiga, que es el medio seguro de encontrar prontamente alguna aventura. Me atraje las miradas de muchos caballeros, entre los cuales algunos quisiéron tentar el vado. Habláron por segunda mano á mi vieja patrona; pero los unos no tenian con que soportar los gastos de un menage, y los restantes todavía eran unos babosos, lo que bastaba para quitarme la gana de escucharlos, sabiendo por mi experiencia las consecuencias de ello. Un dia nos ocurrió ir á ver representar los cómicos de Sevilla, que habian anunciado en los carteles la representacion de la comedia famosa *El Embajador de sí mismo*, compuesta por Lope de Vega Carpio.

Entre las actrices que se presentáron en el teatro, ví á una de mis antiguas amigas, á Fenicia, aquella moza gorda, pero muy alegre, que te acordarás era criada de Florimunda, y con quien cenáste algunas veces en casa de Arsenia. Sabia yo muy bien que Fenicia hacia mas de dos años que no estaba en Madrid, pero ignoraba que fuese cómica. Era tal la impaciencia que tenia de abrazarla, que me pareció larguísima la pieza. Quizá tenian tambien la culpa los que la representaban, que no lo hacian ni tan bien ni tan mal que me divirtieran; porque te confieso que, como soy tan risueña, un cómico perfectamente ridículo no me divierte ménos que uno excelente. En fin, llegado el esperado momento, es decir, el fin de la famosa comedia, fuímos mi viuda y yo al vestuario, en donde vímos á Fenicia que hacia la desdeñosa, escuchando con melindres el dulce gorgeo de un tierno pajarito, que al parecer se habia dejado coger con la liga de su declamacion. Luego que me vió se despidió de él cortesmente, vino á mí con los brazos abiertos, y me dió todas las muestras de amistad imaginables. Por mi parte la abrazé con el mayor agrado. Mutuamente nos manifestámos el placer que teniamos en volvernos á ver; pero no permitiéndonos el tiempo ni el sitio meternos en una larga conversacion, dejámos para el dia inmediato el hablar en su casa mas extensamente.

El gusto de hablar es una de las pasiones mas vivas de las mu-

geres, y particularmente la mia. No pude pegar los ojos en toda la noche, tal era el deseo que teria de verme con Fenicia, y hacerle preguntas sobre preguntas. Dios sabe si fui perezosa para levantarme é ir á donde me habia dicho que vivia. Estaba alojada con toda la compañía en un gran meson. Una criada que encontré al entrar, y á quien supliqué me condujese al cuarto de Fenicia, me hizo subir á un corredor, á lo largo del cual habia diez ó doce cuartos pequeños, separados solamente por unos tabiques de madera, y ocupados por la cuadrilla alegre. Mi conductora tocó á una puerta, la cual abrió Fenicia, cuya lengua rabiaba tanto como la mia por hablar. Apénas nos tomámos el tiempo de sentarnos, y nos pusímos en disposicion de parlar sin cesar. Teniamos que preguntarnos sobre tantas cosas, que se atropellaban las preguntas y las respuestas de un modo extraordinario.

Despues de haber contado mutuamente nuestras aventuras, é instruidas del actual estado de nuestros asuntos, me preguntó Fenicia qué partido queria tomar : porque al fin, me dijo, es preciso hacer alguna cosa, no estando bien visto en una persona de tu edad el ser inútil á la sociedad. Respondíle que habia resuelto, hasta encontrar mejor fortuna, colocarme con alguna señorita distinguida. Quítate allá, exclamó mi amiga, no pienses en eso. ¡Es posible, amiga mia, que aun no te hayas cansado de servir? ¿no te has fastidiado de estar sujeta á la voluntad de otros, respetar sus caprichos, oir que te regañan, y en una palabra de ser esclava? ¿Porqué no abrazas como yo la vida cómica? ninguna cosa es mas conveniente para las personas de talento que carecen de posibles y de lucida cuna. Es un estado medio entre la nobleza y la plebe, una condicion libre y desembarazada de las etiquetas mas incómodas de la vida civil. Nuestras rentas nos las paga en moneda contante el público, que es el poseedor de sus fondos; en una palabra, siempre vivimos alegres, y gastamos nuestro dinero del mismo modo que le ganamos.

El teatro, prosiguió, favorece sobre todo á las mugeres. Todavía me salen los colores al rostro siempre que me acuerdo de que cuando servia á Florimunda no oía sino á los criados de la compañía del Príncipe, y que ningun hombre de suposicion me miraba á la cara. ¿De qué nacia esto? de que yo no hacia allí papel : por buena que sea una pintura, no se celebra si no se expone á la vista pública. Pero despues que me puse en chapines, esto es, que parecí en las tablas, ¡qué mudanza! Traigo al retortero á los mejores mozos de los pueblos por donde pasamos. Una cómica tiene cierto atractivo en su oficio : si es discreta, quiero decir que no favorece mas que á un solo amante, esto le hace un honor distinguido; se celebra su moderacion, y

cuando muda de galan la miran como una verdadera viuda que se vuelve á casar. Y aun á una viuda se la mira con desprecio si contrae terceras nupcias, porque no parece sino que esto hiere la delicadeza de los hombres; al paso que una dama parece hacerse mas apreciable á medida que aumenta el número de sus favorecidos, pues todavía despues de haber tenido cien cortejos es un manjar apetitoso.

¿Á quien cuentas eso? interrumpí yo al llegar aquí: ¿piensas tú que ignoro esas ventajas? las he considerado muchas veces; y, hablándote sin ningun disimulo, te digo que lisonjean sobrado á una muchacha de mi genio. Conozco en mí mucha inclinacion á la vida cómica; pero esto no basta, pues se requiere talento, y yo no tengo ninguno: algunas veces me he puesto á recitar relaciones de comedia delante de Arsenia, y no ha quedado satisfecha de mí, lo que me ha hecho no gustar del arte. No es extraño que le hayas disgustado, replicó Fenicia: ¿ignoras que esas grandes actrices son por lo comun envidiosas? á pesar de su vanidad temen se les presenten personas que las desluzcan. En fin, yo sobre este asunto no me atendria solamente al voto de Arsenia; su decision no ha sido sincera. Dígote sin lisonja que has nacido para el teatro. Tienes naturalidad, accion despejada y muy graciosa, un metal de voz suave, buen pecho, y sobre todo un buen palmito de cara. ¡Ah, picaruela, á cuantos encantarás si te haces comedianta!

Á esto añadió otras expresiones seductoras, y me hizo declamar algunos versos para convencerme á mí misma de la excelente disposicion que tenia para el teatro; y habiéndome oido, fuéron mayores sus elogios, hasta decirme que me aventajaba á todas las actrices de Madrid. En vista de esto no debia ya dudar de mi mérito, ni dejar de acusar á Arsenia de envidia y de mala fe. Me fué preciso convenir en que mi persona valia mucho. Fenicia me hizo repetir los mismos versos delante de dos cómicos que entráron en aquella sazon, los que se quedáron pasmados, y cuando volviéron de su admiracion fué para colmarme de alabanzas. Hablando seriamente, te aseguro que aunque los tres hubieran ido á porfía sobre quien me habia de elogiar mas, no hubieran empleado mas hipérboles. Mi modestia tuvo poco que padecer con tantos elogios. Principié á creer que valia algo, y heme aquí resuelta á abrazar la profesion cómica.

No hablemos mas, querida mia, dije á Fenicia, está hecho: quiero seguir tu consejo, y entrar en la compañía si no hay inconveniente. Á esto mi amiga, arrebatada toda de gozo, me abrazó, y sus dos compañeros no manifestáron ménos alegría que ella al ver mi determinacion. Quedámos en que al dia siguiente por la mañana iria al teatro, y repetiria delante de toda la compañía el mismo ensayo. Si en casa de Fenicia adquirí una opinion venta-

josa, todavía fué mas favorable la de los comediantes despues que recité en su presencia solo unos veinte versos; y así me recibiéron muy gustosos en la compañía. Desde entónces puse mi atencion solo en el modo con que habia de salir la primera vez á las tablas. Para que fuese con mas lucimiento, gasté todo el dinero que me quedaba de la sortija; y si no me presenté con ostentacion, á lo ménos hallé el arte de suplir la falta de magnificencia con un gusto delicado. Presentéme en fin por la primera vez en la escena: ¡qué palmadas! ¡qué aplausos! no faltaré, amigo mio, á la modestia si te digo que arrebaté la atencion de los espectadores. Era preciso haber presenciado la celebridad que adquirí en Sevilla para creerla. Fuí el objecto de todas las conversaciones de la ciudad, la que por tres semanas acudió á bandadas á la comedia, de modo que la compañia con esta novedad atrajo al público, que ya empezaba á desampararla. Me presenté de un modo que hechizó á todos, lo que fué publicar que me vendia al que mas diera. Una infinidad de sugetos de todas edades y condiciones viniéron á ofrecerme sus obsequios y facultades. Por mi gusto hubiera escogido al mas jóven y bonito; pero nosotras solamente debemos mirar al interes y á la ambicion cuando se trata de tomar una amistad. Esta es regla del teatro: por cuya razon mereció la preferencia don Ambrosio de Nisaña, hombre ya viejo y de muy rara figura, pero rico, generoso, y uno de los señores mas poderosos de Andalucía. Es verdad que le costó caro. Tomó para mí una hermosa casa, la adornó magníficamente, me buscó un buen cocinero, dos lacayos, una doncella, y me señaló para el gasto mil ducados mensuales. Añade á esto ricos vestidos y muchas joyas. Arsenia nunca llegó á un estado tan brillante.

¡Qué mudanza en mi fortuna! ni aun yo podia comprenderla, ni me conocia á mí misma; por lo que no me espanto de que haya tantas que se olviden prontamente de la nada y miseria de donde las sacó el capricho de algun poderoso. Te confieso ingenuamente que los aplausos del público, las expresiones lisonjeras que oía por todas partes y la pasion de don Ambrosio me infundiéron una vanidad que llegó hasta la extravagancia. Miré mi habilidad como un título de nobleza, y tomé el aire de señora; ya escaseaba tanto las miradas cariñosas, cuanto las habia prodigado ántes; de suerte que me puse en el pié de no hacer caso sino de duques, condes y marqueses.

El señor de Nisaña con algunos de sus amigos venia todas las noches á cenar á casa: yo por mi parte procuraba juntar las cómicas mas divertidas, y pasabamos la mayor parte de la noche en beber y reir. Una vida tan agradable me acomodaba mucho; pero no duró mas que seis meses. Si los señores no tuvieran la facilidad de cansarse, serian muy amables. Don Ambrosio me dejó

por una maja granadina que acababa de llegar á Sevilla, con muchas gracias, y el talento suficiente para hacerlas valer. Mi afliccion no duró mas que veinte y cuatro horas, porque inmediatamente ocupó su lugar un caballero de veinte y dos años llamado don Luis de Alcacer, tan bello mozo que pocos podian comparársele. Con razon me preguntarás porqué elegí á un señor tan jóven, sabiendo que el trato con esta clase de amantes es peligroso; y yo te diré que don Luis ni tenia padre ni madre; y que ya disponia de su hacienda; ademas que este trato solo deben temerlo las criadas y las miserables aventureras; las mugeres de nuestra profesion son personas de título; nunca somos responsables de los efectos que producen nuestros atractivos. Desgraciadas las familias á cuyos herederos hemos desplumado.

Nos apasionámos tan extremadamente uno de otro Alcacer y yo, que dudo haya habido jamas amor como el nuestro. Nos amabamos con tanto ardor que no parecia sino que estabamos hechizados: los que sabian nuestra pasion nos creían los amantes mas dichosos del mundo, y tal vez eramos los mas infelices. Don Luis era amable por su rostro; pero tan zeloso, que me atormentaba á cada instante con injustos rezelos. Por mas que yo procurase no mirar á hombre alguno para acomodarme á su flaqueza, su ingeniosa desconfianza hallaba delitos con que inutilizaba mi cuidado. Si estaba en la escena, le parecia que miéntras representaba miraba al descuido cariñosamente á algun jóven, y me llenaba de reconvenciones. En una palabra, nuestras mas tiernas conversaciones estaban siempre mezcladas de quejas. No pudímos aguantar mas; á ambos nos faltó la paciencia, y nos separámos amigablemente. ¿Creerás tú que el último dia de nuestra amistad fué el mas gustoso que habiamos tenido hasta entónces? Igualmente fatigados los dos de los males que habiamos padecido, nos despedímos con la mayor alegría, semejantes á dos miserables cautivos que recobran su libertad despues de una dura esclavitud.

Desde entónces he procurado precaverme del amor, y no quiero mas amistad que turbe mi reposo. No sienta bien en nosotras suspirar como las demas mugeres, ni debemos abrigar en nuestro pecho una pasion, cuyas ridiculeces hacemos ver al público.

Entre tanto mi fama iba tomando mas vuelo, publicando por todas partes que yo era una actriz inimitable. Tanta nombradía movió á los comediantes de Granada á que me escribiesen convidándome con una plaza en su compañía; y para hacerme ver que la propuesta no era despreciable, me enviáron una razon del importe de sus últimas entradas, y de sus caudales, por lo cual pareciéndome un partido ventajoso lo acepté, aunque en lo íntimo de mi corazon sentia dejar á Fenicia y á Dorotea, á quienes amaba tanto cuanto una muger es capaz de amar á otra.

Á la primera la dejé en Sevilla ocupada en derretir la vajilla de un platerillo, que por vanidad queria tener por cortejo á una comedianta. Se me ha olvidado decirte que al hacerme cómica mudé por capricho el nombre de Laura en el de Estela, y con este salí para Granada.

Allí principié mi ejercicio con tanta felicidad como en Sevilla, é inmediatamente me ví rodeada de amantes; pero como no queria favorecer sino á quien diese buenas señales, me porté con tal reserva que pude ofuscarlos. Sin embargo, temiendo pagar la pena de una conducta que de nada servia, y que no me era natural, pensaba declararme á favor de un oidor jóven, de nacimiento plebeyo, quien por razon de su empleo, de una buena mesa, y de arrastrar coche, hacia el papel de señor, cuando ví la primera vez al marques de Marialba. Este señor portugues, que viaja en España por mera curiosidad, al pasar por Granada se detuvo. Fué á la comedia, y aquel dia no representé yo. Miró con mucha atencion á las actrices que se presentáron, halló una que le gustó, y desde el dia siguiente empezó á tratar con ella. Estaba ya para convenirse cuando me presenté yo en el teatro. Mi presencia y mis monadas volviéron prontamente la veleta. Ya mi Portugues no pensó mas que en mí, y, á decir verdad, como yo no ignoraba que mi compañera habia agradado á este señor, procuré desbancarla, y tuve la fortuna de conseguirlo. Bien sé que ella me ha aborrecido; pero esto poco importa. Debiera saber que entre las mugeres es natural esta ambicion, y que las mas íntimas amigas no hacen escrúpulo de ella.

CAPITULO VIII.

Del recibimiento que hiciéron á Gil Blas los cómicos de Granada, y de la persona á quien reconoció en el vestuario.

En el punto mismo que Laura acababa de contar su historia, llegó una comedianta vieja, vecina suya, que venia á sacarla para ir á la comedia. Esta venerable heroina de teatro hubiera sido primorosa para hacer el papel de la diosa Cotis [1]. Mi hermana no dejó de presentar su hermano á esta figura añeja, y sobre ello mediáron grandes cumplimientos de ambas partes.

Las dejé solas, diciendo á la viuda del mayordomo que iria á buscarla al teatro luego que hubiera hecho llevar mi ropa á casa del marques, que ella me enseñó. Fuí inmediatamente al cuarto que tenia alquilado, pagué á mi huéspeda, dí á un mozo

[1] Era la deidad de los placeres voluptuosos.

mi maleta, y fuí con él á una gran posada en donde estaba alojado mi amo. Encontré á la puerta á su mayordomo, que me preguntó si era yo el hermano de la señora Estela. Respondí que sí, y me dijo: Pues sea vmd. muy bien venido, caballero. El marques de Marialba, de quien tengo la honra de ser mayordomo, me ha mandado os reciba con todo agasajo: se le ha preparado á vmd. un cuarto; si vmd. gusta yo se lo enseñaré. Me subió á lo último de la casa, y me introdujo en un aposento tan pequeño que solo cabia una cama muy estrecha, un armario y dos sillas; tal era mi habitacion. Vmd. no estará aquí muy á sus anchuras, me dijo mi conductor, pero en recompensa prometo á vmd. que en Lisboa estará soberbiamente alojado. Metí mi maleta en el armario, del cual me llevé la llave, y pregunté á qué hora se cenaba. Me respondiéron que el señor cenaba comunmente fuera, y que daba á cada criado un tanto al mes para su mantenimiento. Hice algunas otras preguntas, y conocí que los criados del marques eran unos holgazanes afortunados. Al cabo de una breve conversacion dejé al mayordomo, y fuí á buscar á Laura, entretenido agradablemente con los presagios de mi nuevo acomodo.

Luego que llegué á la puerta de la casa de comedias, y dije era hermano de Estela, todo se me franqueó. Hubierais visto las centinelas hacerme paso á porfía, como si yo fuera uno de los principales personages de Granada. Todos los dependientes del teatro que encontré en el tránsito me hiciéron profundas reverencias. Pero lo que yo quisiera poder pintar bien al lector, es el recibimiento que con una seriedad cómica me hiciéron en el vestuario, en donde encontré toda la compañía vestida ya, y pronta á principiar. Los comediantes y comediantas, á quienes Laura me presentó, se agolpáron hácia mí. Los hombres me confundiéron á abrazos, y las mugeres en seguida, aplicando sus rostros pintados al mio, lo llenáron de arrebol y blanquete. Ninguno queria ser el último á cumplimentarme, y todos se pusiéron á hablarme á un tiempo. No bastaba yo á responderles; pero mi hermana vino á mi socorro, y como tenia ejercitada la lengua, cumplió con todos por mí.

No paráron los cumplimientos en los actores y actrices: fué preciso aguantar los del tramoyista, violinistas, apuntador, despabilador y sotadespabilador; en fin, de todos los dependientes del teatro, que al rumor de mi llegada viniéron corriendo á examinar mi persona: no parecia sino que estas gentes eran todas de la inclusa, que jamas habian visto hermanos.

Entretanto empezó la comedia: algunos caballeros que estaban en el vestuario se retiráron á tomar sus asientos, y yo, como de casa, continué en conversacion con los actores que no representaban. Entre estos habia uno á quien llamáron y oí le nombra-

ban Melchor. Este nombre me chocó; y habiendo mirado atentamente al sugeto á quien se le daba, me pareció haberle visto en alguna parte. Al fin me acordé de él, y ví que era Melchor Zapata, aquel pobre cómico de la legua que, como dije en el libro segundo de mi historia, estaba mojando mendrugos de pan en una fuente.

Al instante le llamé á parte, y le dije: Si no me engaño, vmd. es el señor Melchor con quien tuve la honra de almorzar un dia á la orilla de una clara fuente entre Valladolid y Segovia. Iba yo con un mancebo de barbero, juntámos algunas provisiones que llevabamos con las de vmd., y compusímos entre los tres una comida escasa, que se sazonó con mil conversaciones agradables. Zapata se quedó como pensativo algunos instantes, y despues me respondió: Vmd. me habla de una cosa de que sin dificultad hago memoria. Entónces venia de Madrid, en donde habia salido para prueba en aquel teatro, y me volvia á Zamora. Tambien me acuerdo que mis negocios andaban de mala data. Y yo por esas señas, le dije, vengo en conocimiento de que vmd. llevaba un jubon forrado de carteles de comedias. Tampoco he olvidado que vmd. se quejaba en aquel tiempo de que tenia una muger muy honesta. ¡Oh! por esa parte ya no me quejo, dijo Zapata con precipitacion: ¡vive diez que la buena muger se ha enmendado en esto, y así mi jubon va mejor forrado!

Al ir á darle la enhorabuena de tan feliz mudanza, tuvo precision de dejarme para salir á la escena. Con el deseo de conocer á su muger, me acerqué á un comediante, y le supliqué me la mostrase, lo que hizo diciendo: Véala vmd., esa es Narcisa, la mas linda de nuestras damas despues de la hermana de vmd. Juzgué que esta actriz debia ser aquella á quien se habia aficionado el marques de Marialba ántes de haber visto á su Estela, y mi conjetura no salió errada. Acabada la comedia acompañé á Laura á su casa en donde ví muchos cocineros que estaban disponiendo una gran cena. Aquí puedes cenar, me dijo ella. Nada ménos que eso, le respondí; el marques querrá quizá estar solo contigo. No, respondió ella, ahora vendrá con dos amigos suyos, y uno de nuestros compañeros; y si tu quieres, serás la sexta persona. Bien sabes que en casa de las cómicas los secretarios tienen privilegio de comer con sus amos. Es verdad, le dije; pero todavía no es tiempo de contarme entre los secretarios favoritos: para obtener este cargo honorífico debo ántes emplearme en alguna comision de confianza. Diciendo esto dejé á Laura, y fuí á mi hostería, donde hice ánimo de comer todos los dias, porque mi amo no tenia casa.

CAPITULO IX.

Del hombre extraordinario con quien Gil Blas cenó aquella noche, y de lo que pasó entre ellos.

Advertí que en un rincon de la sala estaba cenando solo un fraile viejo vestido de paño pardo, y por curiosidad me senté en frente de él; saludéle con mucha urbanidad, y él no se mostró ménos cortes que yo. Trajéronme mi pitanza, que principié á despachar con buenas ganas, y miéntras comia sin decir una palabra, miraba frecuentemente á este raro personage, y siempre le hallé puestos los ojos en mí. Cansado de su afan en mirarme, le hablé en estos términos: Padre, ¿nos habrémos visto tal vez en otra parte fuera de aquí? Vmd. me está observando como á un hombre que no le es enteramente desconocido.

Respondióme con mucha gravedad: Si os miro con esta atencion solo es para admirar la singular variedad de aventuras que están grabadas en las rayas de vuestro rostro. Á lo que veo, le dije con un aire burlon, vuestra reverencia sabe la metoposcopia. Bien podria lisonjearme de poseerla, dijo el fraile, y de haber pronosticado cosas que el tiempo no ha desmentido; no sé ménos la quiromancia, y me atrevo á decir que mis oráculos son infalibles cuando he comparado la inspeccion de la mano con la del rostro.

Aunque aquel viejo tenia todo el aspecto de hombre sabio, me pareció tan loco que no pude dejar de reirme en su cara; pero en lugar de ofenderse de mi descortesía, se sonrió de ella, y despues de haber paseado su vista por la sala, y asegurádose de que nadie nos oia, continuó hablando de esta manera: No me espanto de veros opuesto á estas dos ciencias que en el dia se tienen por frívolas; el largo y penoso estudio que requieren desanima á todos los sabios, que, despechados de no haberlas podido adquirir, las abandonan y desacreditan. Por lo que hace á mí no me ha acobardado la oscuridad en que están envueltas, ni tampoco las dificultades que se suceden sin cesar en la indagacion de los secretos químicos, y en el arte maravilloso de transmutar los metales en oro.

Pero no presumo, prosiguió habiendo tomado nuevo aliento, que hablo con un jóven que conceptúe de sueños mis pensamientos. Una leve prueba de mi habilidad os dispondrá á juzgar mas favorablemente de mí, que todo cuanto pudiera deciros. Dicho esto, sacó del bolsillo un frasquillo lleno de un licor encarnado, y prosiguió diciendo: Vea vmd. aquí un elixir que he compuesto esta mañana del zumo de ciertas plantas destiladas

por alambique, porque á imitacion de Demócrito he empleado casi toda mi vida en descubrir las propiedades de los simples y de los minerales. Vmd. va á experimentar su virtud. El vino que estamos bebiendo es muy malo; pues va á ser exquisito. Al mismo tiempo echó dos gotas de su elixir en mi botella, que volviéron mi vino mas delicioso que los mejores que se beben en España.

Todo lo maravilloso sorprende, y una vez preocupada la imaginacion, el juicio se extravía. Pasmado de ver un secreto tan bueno, y persuadido de que era menester ser poco ménos que diablo para haberlo hallado, exclamé lleno de admiracion: ¡ Oh, padre mio! suplico á vmd. me perdone si ántes le he tenido por un viejo loco. Ahora le hago á vmd. justicia; no necesito ver mas para estar convencido de que, si quisiera, podria hacer en un instante un tejo de oro de una barra de hierro. ¡Qué dichoso fuera yo si poseyera esa admirable ciencia! El cielo os libre de tenerla jamas, interrumpió el viejo dando un profundo suspiro. Tú no sabes, hijo mio, lo que deseas. En lugar de envidiarme, tenme mas bien lástima de haber tomado tanto trabajo para hacerme infeliz. Siempre vivo inquieto, temo ser descubierto, y que una prision perpetua sea el premio de todos mis afanes. Con este temor paso una vida errante, disfrazado unas veces de clérigo ó de fraile, otras de caballero ó paisano. ¿Y te parece que será ventajoso el saber hacer oro á ese precio? Y ¿las riquezas no son un verdadero suplicio para aquellos que no las disfrutan con quietud?

Ese discurso me parece muy sensato, dije entónces al filósofo. Nada iguala al gusto de vivir con sosiego; vmd. me hace mirar con desprecio la piedra filosofal. Yo os estimaria que me vaticinaseis lo que me ha de acontecer. De muy buena gana, hijo mio, me respondió; ya he observado vuestra fisonomía: mostrad vuestra mano. Presentésela con una confianza que no me hará honor en el ánimo de algunos lectores, que en mi lugar acaso habrian hecho otro tanto. La examinó muy atentamente, y al momento exclamó: ¡Ah! ¡y qué de tránsitos de la afliccion á la alegría, y de la alegría á la afliccion! ¡qué serie azarosa de desgracias y de prosperidades! mas ya habeis experimentado una gran parte de estas alternativas de la fortuna; y no os restan mas desgracias que probar: un señor os dará un buen destino, que no estará sujeto á mutaciones.

Despues de haberme afirmado que podia estar seguro de su pronóstico, se despidió de mí saliendo de la hostería, donde quedé muy pensativo de lo que acababa de oir.

No dudaba yo que fuese el marques de Marialba el tal señor, y por consiguiente nada me parecia mas posible que el cumplimiento del vaticinio. Pero cuando yo no hubiese visto la menor apariencia de ello, no me hubiera impedido eso el dar al fraile

entero crédito: tanta era la autoridad que por su elixir habia cobrado en mi ánimo.

Por mi parte, para acelerar la felicidad que me habia predicho, determiné servir al marques con mas afecto que lo habia hecho á ninguno de los otros amos. Con esta resolucion me retiré á nuestra posada con una alegría imponderable cual nunca sacó una muger de casa de las decidoras de la buena ventura.

CAPITULO X.

De la comision que el marques de Marialba dió á Gil Blas, y como la desempeñó este fiel secretario.

Todavía no habia vuelto el marques de casa de su comedianta; pero en su aposento encontré á los ayudas de cámara que jugaban á los naipes esperando su venida. Me introduje con ellos, y nos entretuvímos alegremente hasta las dos de la madrugada en que llegó nuestro amo. Sorprendióse un poco al verme, y me dijo con una afabilidad que daba á entender volvia contento de su visita: Gil Blas, ¿porqué no te has acostado? Yo le respondí que queria saber ántes si tenia alguna cosa que mandarme. Puede ser, dijo, te encargue por la mañana un asunto, y entónces te daré mis órdenes. Ve á descansar, y sabe que te dispenso de esperarme, pues me bastan los ayudas de cámara. Despues de esta advertencia, que no dejó de agradarme, pues me excusaba la sujecion que algunas veces hubiera llevado con disgusto, dejé al marques en su cuarto, y me retiré á mi guardilla. Me acosté; pero no pudiendo dormir, seguí el consejo de Pitágoras, de traer á la memoria por la noche lo que hemos hecho en el dia para aplaudir nuestras buenas acciones, ó vituperar las malas.

Mi conciencia no estaba tan limpia que dejase de remorderme haber apoyado la mentira de Laura. Por mas que yo me decia para disculparme de que no habia podido decentemente desmentir á una muchacha que no habia tenido otra mira que la de mi bien, y que en algun modo me habia visto en la precision de ser cómplice de su engaño; poco satisfecho de esta excusa, yo mismo me respondia que no debia llevar tan adelante el embuste, y que era demasiado descaro el querer vivir con un señor cuya confianza pagaba tan mal. En fin, despues de un severo exámen convine en que si no era un bribon me faltaba poco.

Pasando de aquí á las consecuencias, reflexioné que aventuraba mucho en engañar á un hombre de distincion, quien por mis pecados acaso tardaria poco en descubrir el enredo. Una reflexion tan juiciosa aterró algun tanto mi espíritu; pero bien presto des-

vaneciéron mi temor las ideas del contento y del interes. Por otra parte la profecía del hombre del elixir hubiera bastado para tranquilizarme; y así me entregué á imágenes muy risueñas. Me puse á hacer cuentas de aritmética y á calcular para conmigo mismo la suma á que ascenderian mis salarios al cabo de diez años de servicio. A esto añadí las gratificaciones que recibiria de mi amo; y midiéndolas por su carácter liberal, ó mas bien segun mis deseos, tenia una intemperancia de imaginacion, si puede hablarse de este modo, que no ponia límites á mi fortuna. Tanta felicidad me concilió poco á poco el sueño, y me quedé dormido haciendo castillos en el aire.

Por la mañana me levanté cosa de las nueve para ir á recibir las órdenes de mi amo; pero al abrir mi puerta para salir, me admiré de verle venir en bata y gorro. Estaba solo, y me dijo: Gil Blas, al despedirme anoche de tu hermana, le ofrecí pasar á su casa esta mañana, pero un negocio de importancia no me permite cumplirlo. Ve y dile de mi parte cuanto siento este contratiempo, y asegúrale que aun cenaré esta noche con ella. No es esto lo mas, añadió entregándome una bolsa con una cajita de zapa guarnecida de piedras; llévale mi retrato, y toma para tí esta bolsa, en donde van cincuenta doblones, que te doy en prueba de la amistad que ya te he cobrado. Con una mano tomé el retrato, y con la otra la bolsa de mí tan poco merecida. Fuí corriendo al momento á casa de Laura, diciendo en medio del exceso de alegría que me enagenaba: ¡Bueno, bueno! la prediccion se verifica visiblemente. ¡Qué fortuna es ser hermano de una buena moza que admite galanteos! Es lástima que no haya en esto tanta honra como provecho y utilidad.

Laura, contra la costumbre de las personas de su profesion, solia madrugar. Halléla al tocador, en donde, esperando á su Portugues, añadia á su hermosura natural todos los atractivos auxiliares que el arte podia prestarle. Amable Estela, le dije al entrar, iman de los extrangeros, ya puedo comer con mi amo, pues me ha honrado con un encargo que me dá esta prerogativa, el cual vengo á evacuar. Dice que no puede tener el gusto de verte esta mañana, como lo habia pensado; pero para consolarte de esto, cenará esta noche contigo; y te envía su retrato, con lo que me parece quedarás algo mas consolada.

Entreguéle la caja, que con el vivo resplandor de los brillantes de que estaba guarnecida alegró infinito su vista. Abrióla, y habiéndola cerrado despues de haber considerado la pintura por mero cumplimiento, volvió á mirar las piedras: celebró su hermosura y me dijo con sonrisa: Ve aquí unas copias que las damas de teatro estiman mucho mas que los originales. Díjele en seguida que el generoso Portugues al darme el retrato me habia regalado cincuenta doblones. Me alegro infinito, me dijo ella. Este señor

principia por donde aun raras veces acaban otros. A tí es, mi querida, respondí yo, á quien debo este regalo, que el marques me hizo á causa de fraternidad. Yo quisiera, dijo ella, te hiciera otros como ese todos los dias: no puedo ponderarte cuanto te amo. Desde el instante en que te ví, te amé tan estrechamente que el tiempo no ha podido romper esta union. Cuando te eché de ménos en Madrid, no perdí las esperanzas de recobrarte, y ayer al verte te recibí como á un hombre que volvia á su centro. En una palabra, amigo mio, el cielo nos ha destinado el uno para el otro: tú serás mi marido; pero ántes es preciso enriquecernos. La prudencia exige que comenzemos por aquí. Todavía quiero tener tres ó cuatro cortejos para ponerte en una situacion aventajada.

Dile cortesmente las gracias por el trabajo que queria tomarse por mí, é insensiblemente nos fuímos metiendo en una conversacion que duró hasta el mediodia. Entónces me retiré para ir á dar cuenta á mi amo del modo con que habia sido recibido su regalo. Aunque Laura no me habia dado sus instrucciones sobre este punto, compuse en el camino una buena arenga para cumplimentarle de su parte; pero fué tiempo perdido, porque cuando llegué á la posada me dijéron que el marques acababa de salir; y estaba decretado que no volveria á verle mas, como puede leerse en el capítulo siguiente.

CAPITULO XI.

De la noticia que supo Gil Blas, y que fué un golpe mortal para él.

Fuíme á mi posada, en donde encontré dos sugetos, con quienes comí, y con cuya gustosa conversacion me entretuve en la mesa hasta la hora de la comedia, que nos separámos, ellos para ir á sus quehaceres, y yo para tomar el camino del teatro. Advierto de paso que yo tenia motivo para estar de buen humor, porque la alegría habia reinado en la conversacion que acababa de tener con estos caballeros, mostrándoseme ademas propicia la fortuna; pero con todo sentia una tristeza que no estaba en mi mano desechar. Á vista de esto, no se diga que no se presienten las desgracias que nos amenazan.

Al entrar en el vestuario se acercó á mí Melchor Zapata, y me dijo en voz baja que le siguiera. Me llevó á un sitio excusado, y me dijo lo siguiente: Señor mio, miro como un deber dar á vmd. un aviso muy importante. Vmd. no ignora que el marques de Marialba se enamoró primero de Narcisa mi esposa; y aun habia elegido dia para venir á picar en mi cebo, cuando la artificiosa Estela halló medio de desconcertar la partida y de atraer á su casa á este señor portugues. Bien conoce vmd. que una cómica no pierde tan buena presa sin despecho. Mi muger

está muy resentida de esto: nada es capaz de omitir para vengarse; y por desgracia de vmd. se le presenta para ello una ocasion favorable. Ayer, si vmd. hace memoria, todos nuestros dependientes acudiéron á verle. El sotadespabilador dijo á algunas personas de la compañía que conocia á vmd., y que de ningun modo era hermano de Estela.

Esta noticia, añadió Melchor, ha llegado á oidos de Narcisa, que no ha dejado de preguntársela al que la ha dado, y este se la ha repetido. Dice conoció á vmd. de criado de Arsenia, cuando Estela, bajo el nombre de Laura, la servia en Madrid. Mi esposa, contentísima con este descubrimiento, se lo participará al marques de Marialba, que ha de venir esta tarde á la comedia. Camine vmd. en esta inteligencia, y si no es en realidad hermano de Estela, le aconsejo como amigo, y por nuestro antiguo conocimiento, que se ponga en salvo. Narcisa, que no busca mas que una víctima, me ha permitido se lo advierta á vmd. para que evite con una pronta fuga cualquier accidente funesto.

Me hubiera sido inútil saber mas; dí gracias por este aviso al histrion, que conoció muy bien por mi sobresalto que yo no estaba en el caso de desmentir al sotadespabilador. Como realmente no tenia intencion de llevar hasta este punto la desvergüenza, ni aun fui á despedirme de Laura, temiendo no quisiese obligarme á que siguiera el enredo. Bien sabia yo que ella era buena comedianta para salir con facilidad de este berengenal; pero yo no veia mas que un castigo infalible que me amenazaba, y no estaba tan enamorado que quisiese burlarme de él. Determiné, pues, poner tierra por medio, cargando con mis dioses penates, es decir, con mi ropa; y en un abrir y cerrar de ojos me desaparecí del coliseo, y en un momento hice sacar y trasladar mi maleta á la posada de un arriero que al dia siguiente á las tres de la mañana debia salir para Toledo. Hubiera deseado estar yo con el conde de Polan, cuya casa me parecia el único asilo que habia seguro para mí; pero no hallándome aun en ella, no podia pensar sin inquietud en el tiempo que me restaba que pasar en una ciudad en donde temia me buscasen aquella misma noche.

No dejé de ir á cenar á mi hostería, á pesar de estar tan zozobroso como un deudor que sabe andan en seguimiento suyo los alguaciles; pero no creo que la cena hizo en mi estómago un excelente quilo. Miserable juguete del miedo, miraba con cuidado á todas las personas que entraban en la sala; y temblaba como un azogado siempre que por mi desgracia eran algunas de mala catadura, cosa que no es rara en tales parages. Despues de haber cenado en medio de continuos sobresaltos, me levanté de la mesa, y me volví á la posada del ordinario, en donde me eché sobre paja fresca hasta la hora de marchar.

Puedo asegurar que durante este tiempo ejercité bien mi paciencia : mil tristes pensamientos viniéron á asaltarme : si algun instante me quedaba traspuesto, soñaba que veía furioso al marques lastimando á golpes el hermoso rostro de Laura, y haciendo pedazos cuanto habia en su casa; ó ya que le oia mandar á sus criados que me matasen á palos. Despertaba despavorido, y siendo tan gustoso despertar despues de haber soñado cosas funestas, para mí era esto mas cruel que el mismo sueño.

Por fortuna me sacó de esta angustia el arriero, viniendo á avisarme que estaban prontas las mulas. Inmediatamente me levanté, y gracias al cielo me puse en camino curado radicalmente de Laura y de la quiromancia. Conforme nos ibamos alejando de Granada, iba mi espíritu recobrando su serenidad. Empezé á trabar conversacion con el arriero, el cual me contó algunas historias divertidas que me hiciéron reir, y fuí perdiendo insensiblemente mi temor. Dormí con sosiego en Ubeda, donde hicímos noche á la primera jornada, y á la cuarta llegámos á Toledo. Mi primer cuidado fué preguntar por la casa del conde de Polan, y persuadido de que no consentiria me alojase en otra, fuí allá; pero yo habia hecho la cuenta sin la huéspeda, pues no encontré en ella mas que al portero, quien me dijo que su amo habia salido el dia ántes para la quinta de Leiva, de donde le habian escrito que Serafina estaba enferma de peligro.

Yo no habia contado con la ausencia del conde, que disminuyó el gusto que tenia de estar en Toledo, y fué causa de que tomase otra determinacion. Viéndome tan cerca de Madrid, me resolví á ir allá, discurriendo que en la corte podria hacer fortuna, pues, segun habia oido decir, no era necesario en ella tener un talento superior para adelantar. Al dia siguiente me aproveché de un caballo de retorno que me llevó á esta capital de la España, á donde la buena suerte me conducia para que hiciese papeles mas brillantes que los que hasta entónces me habia hecho representar.

CAPITULO XII.

Gil Blas se aloja en una posada de caballeros, en donde adquiere conocimiento con el capitan Chinchilla : qué clase de hombre era este oficial, y qué negocio le habia llevado á Madrid.

Así que llegué á Madrid establecí mi habitacion en una posada de caballeros, en donde entre otras personas vivia un capitan viejo, que desde lo último de Castilla la Nueva habia venido á la corte á pretender una pension que creía tener bien merecida : llamábase don Anibal de Chinchilla. No sin espanto le ví la primera vez : era un hombre de sesenta años, de una estatura gigan-

tesca, y sumamente flaco. Tenia unos bigotes poblados que subian, retorciéndose por los dos lados, hasta las sienes; ademas de que le faltaba un brazo y una pierna, llevaba tapado un ojo con un gran parche de tafetan verde, y casi todo su rostro estaba lleno de cicatrices. En lo demas era como otro cualquiera: no carecia de entendimiento, y aun ménos de gravedad. En cuanto á sus costumbres era muy rígido, y se preciaba sobre todo de ser delicado en punto de honor.

A las dos ó tres conversaciones que tuvímos, me honró con su confianza, y supe todos sus asuntos. Me contó en qué ocasiones se habia dejado un ojo en Nápoles, un brazo en Lombardía y una pierna en los Paises Bajos. Admiré, en las relaciones que me hizo de las batallas y sitios, el que no se le escapase ninguna fanfarronada ni palabra en alabanza suya, siendo así que sin dificultad le hubiera perdonado el que alabase la mitad del cuerpo que le quedaba en recompensa de la otra que habia perdido. Los oficiales que vuelven sanos y salvos de la guerra no son siempre tan modestos.

Me dijo que sobre todo sentia á par de su alma haber disipado una considerable hacienda en sus campañas, de suerte que no le habian quedado mas que cien ducados de renta, con lo que apénas tenia para aliñar sus bigotes, pagar su alojamiento, y dar á copiar sus memoriales. Porque en fin, señor caballero, añadió encogiéndose de hombros, todos los dias, á Dios gracias, los presento sin que se haga el mas mínimo caso de ellos. Si vmd. lo presenciara, no diria sino que apostabamos el ministro y yo sobre cual habia de cansarse ántes, si yo en darlos, ó él en recibirlos. Tambien tengo la honra de presentárselos al mismo rey; pero tan lindo es Pedro como su amo, y entre estas y esotras la casa de Chinchilla se arruina por falta de reparos.

No pierda vmd. las esperanzas, dije al capitan; vmd. sabe que las cosas de palacio van despacio. Acaso estará vmd. hoy en vísperas de ver premiados con usura todos sus penosos servicios. No debo lisonjearme con esa esperanza, respondió don Anibal: aun no hace tres dias que hablé á uno de los secretarios del ministro; y si he de dar crédito á sus palabras, es preciso prestar paciencia. ¿Y qué le dijo á vmd., señor oficial? le respondí: tal vez el estado en que vmd. se halla no le parece digno de recompensa. Vmd. lo verá, respondió Chinchilla: este secretario me ha dicho claramente: Señor hidalgo, no pondere vmd. tanto su zelo y su fidelidad; porque en haberse expuesto á los peligros por su patria no ha hecho vmd. mas que cumplir con su obligacion. La gloria que resulta de las acciones heróicas es suficiente paga, y debe bastar principalmente á un Español. Desengáñese vmd. si mira como deuda la gratificacion que solicita; en caso de que se os conceda esta gracia la deberéis únicamente á la bondad del rey,

que se contempla deudor á los vasallos que han servido bien al estado. Infiera vmd. de ahí, siguió el capitan, lo que podré esperar, y que al cabo habré de volverme como he venido. Naturalmente nos interesamos por un hombre honrado cuando se le ve padecer : le exhorté á que se mantuviera firme : me ofrecí á ponerle de balde en limpio sus memoriales; y llegué hasta ofrecerle mi bolsillo, suplicándole que tomase lo que quisiera de él. Pero no era de aquellos que en semejantes ocasiones no necesitan de muchos ruegos; ántes bien se mostró muy pundonoroso y me dió las gracias. Despues de esto me dijo que, por no cansar á nadie, se habia acostumbrado poco á poco á vivir con tanta sobriedad, que el menor alimento bastaba para su subsistencia; lo que era muy cierto. No se mantenia de otra cosa que de cebollas y ajos; y así estaba en los huesos. Para que nadie viese sus malas comidas, se encerraba en su cuarto á la hora de ellas. No obstante, á fuerza de súplicas conseguí que cenasemos y comiesemos juntos. Y engañando su vanidad con una compasion ingeniosa, hice que me trajesen mucha mas comida y bebida de la que yo necesitaba; instéle á comer y beber, lo que rehusó al principio con mil ceremonias; pero al fin cedió á mis instancias, y tomando insensiblemente mas confianza, él mismo me ayudaba á dejar limpio mi plato y desocupada mi botella.

Luego que hubo bebido cuatro ó cinco tragos, y recuperado su estómago con un buen alimento, me dijo en tono alegre : En verdad, señor Gil Blas, que sois muy seductor, pues haceis de mi lo que quereis. Teneis un modo tan atractivo que desvanece hasta el temor de abusar de vuestra generosidad. Me pareció que mi capitan habia ya perdido tanto la cortedad, que si en aquel instante le hubiera ofrecido dinero, no lo hubiera rehusado. No quise hacer la prueba, y me contenté con hacerle mi comensal, y tomarme el trabajo, no solamente de escribirle los memoriales, sino de ayudarle á componerlos. Con el ejercicio de copiar homilías habia aprendido á variar de frases, y aun llegado á ser medio autor. El viejo oficial por su parte se preciaba de poner bien un papel; de modo que, trabajando los dos á competencia, componiamos trozos de elocuencia dignos de los mas célebres catedráticos de Salamanca; pero por mas que agotasemos nuestro entendimiento en sembrar flores de retórica en estos memoriales, todo era, como se suele decir, sembrar en la arena. Aunque mas ponderasemos los méritos de don Anibal, la corte ningun aprecio hacia de ellos, lo que no excitaba á este inválido á elogiar á los oficiales que se arruinan en la guerra; ántes bien maldecia con su mal humor á su estrella, y daba al diablo á Nápoles, Lombardía y los Paises Bajos[1].

[1] Todos estos paises estuviéron sometidos á la España con mas ó ménos ampli-

Para mayor mortificacion suya aconteció que, habiendo cierto dia recitado en presencia del rey un soneto sobre el nacimiento de una infanta un poeta presentado por el duque de Alba, se le concedió delante de sus barbas una pension de quinientos ducados. Creo que el mutilado capitan se habria vuelto loco si no hubiera yo cuidado de consolarle. Viéndole fuera de sí, le dije : ¿Qué es lo que vmd. tiene? nada de esto debia vmd. extrañar : ¿no están de tiempo inmemorial los poetas en posesion de hacer á los príncipes tributarios de las musas? No hay testa coronada que no tenga pensionado á alguno de estos señores; y, hablando aquí entre nosotros, las pensiones dadas á los poetas trasmiten á la posteridad la noticia de la liberalidad de los reyes, cuando las otras en nada contribuyen á su fama póstuma. ¿Cuantas recompensas no dió Augusto? ¿cuantas pensiones concedió de que no tenemos noticia? Pero la posteridad mas remota sabrá como nosotros que Virgilio recibió de este emperador mas de doscientos mil escudos de gratificacion.

Por mas que dijese á don Anibal, no pudo digerir el fruto del soneto que se le habia sentado en el estómago, y así resolvió abandonarlo todo, no obstante que quiso ántes envidar el resto, presentando un memorial al duque de Lerma. Para este efecto fuímos los dos á casa del primer ministro. Allí encontrámos á un jóven, quien, despues de haber saludado al capitan, le dijo con cariño : ¿Mi amado y antiguo amo, es posible que yo vea á vmd. aquí? ¿Qué negocio le trae á casa de S. E.? Si necesita de alguna persona de valimiento, no deje vmd. de mandarme, yo le ofrezco mis facultades. Perico, dijo el oficial, pues qué, ¿tienes algun empleo bueno en la casa? Á lo ménos, respondió el jóven, es bastante para servir á un hidalgo como vmd. Siendo así, prosiguió sonriéndose el capitan, recurro á tu proteccion. Desde luego se la concedo á vmd., repitió Perico. Dígame vmd. su asunto, y prometo sacar raja del primer ministro.

No bien habiamos enterado de él á este jóven tan lleno de buen deseo, cuando preguntó donde vivia don Anibal. Nos dió palabra de que el dia siguiente se veria con nosotros, y se despidió sin decirnos lo que queria hacer, ni aun si era ó no criado del duque de Lerma. La agudeza del tal Perico excitó mi curiosidad, y quise saber quien era. Es, me dijo el capitan, un muchacho que me servia algunos años hace, y que, habiéndome visto en la indigencia, me dejó por buscar mejor acomodo. No se lo tomé á mal, porque, como se suele decir, por mejoría mi casa dejaria. Es un lagarto que no carece de talento, é intrigante como todos los diablos; pero á pesar de toda su habilidad no me fio

tud miéntras ocupó este trono la dinastía austriaca; y en ellos se sostuviéron guerras casi continuas y de mas gloria que provecho.

mucho del zelo que acaba de manifestarme. Puede ser, le dije, que no os sea inútil. Si, por ejemplo, es criado de alguno de los principales dependientes del duque, podrá servir á vmd. de mucho; pues no ignora que en casa de los grandes todo se hace por partido y cabala; que estos tienen en su servidumbre favoritos que los gobiernan, y estos igualmente son gobernados por sus criados.

Á la mañana siguiente vino Perico á nuestra posada, y nos dijo: Señores, si ayer no declaré los medios que tenia para servir al capitan Chinchilla, fué porque no estabamos en parage propio para explicarlos; fuera de que queria tentar el vado ántes de franquearme con ustedes. Sepan, pues, que yo soy el lacayo de confianza del señor don Rodrigo Calderon, primer secretario del duque de Lerma. Mi amo, que es muy enamorado, va casi todas las noches á cenar con un ruiseñor de Aragon, que tiene enjaulado en el barrio de palacio; es una muchacha muy bonita de Albarracin, discreta, y que canta con primor, y por esto le llaman la señora Sirena. Como todas las mañanas le llevo un billete amoroso, vengo ahora de verla, y le he propuesto que haga pasar al señor don Anibal por tio suyo, y que con este engaño empeñe á su galan á protegerle. Ha venido gustosa en ello, porque ademas del tal cual provecho que juzga le puede resultar, le es de mucha satisfaccion el que le tengan por sobrina de un hidalgo valiente.

El señor de Chinchilla puso mal gesto, y mostró repugnancia á hacerse cómplice de una falsedad, y todavía mas á permitir que una aventurera le deshonrase diciendo ser parienta suya; lo que sentia no solamente por sí, sino porque creía que esta ignominia retrocedia á sus abuelos. Tanta delicadeza chocó á Perico pareciéndole inoportuna. ¿Se burla vmd.? exclamó: vea vmd. aquí lo que son los hidalgos de aldea, en quienes todo se reduce á una vanidad ridícula. ¿No se admira vmd., prosiguió dirigiéndose á mí, de esta escrupulosidad? Voto á brios: en la corte no se debe parar en esas delicadezas; venga la fortuna del modo que quiera, que no hay que perderla.

Sostuve el parecer de Perico, y ambos arengámos tanto al capitan, que á pesar suyo le hicimos se fingiese tio de Sirena. Dado este paso, que no costó poco trabajo, hicimos entre los tres un nuevo memorial para el ministro, que despues de revisto, aumentado y corregido, lo puse en limpio, y Perico se lo llevó á la Aragonesa, la que aquella misma tarde se lo recomendó al señor Calderon, hablándole con tal empeño, que este secretario, creyéndola verdaderamente sobrina del capitan, ofreció apoyarlo. El efecto de esta trama lo vímos á pocos dias. Perico volvió con aire victorioso á nuestra posada. Buenas nuevas tenemos, dijo á Chinchilla: el rey hará una distribucion de encomiendas,

beneficios y pensiones, en las que no será vmd. olvidado; y así se me ha encargado os lo asegure; pero al mismo tiempo se me ha prevenido pregunte á vmd. qué hace ánimo de regalar á Sirena. Por lo que respecta á mí digo que nada quiero, porque prefiero á todo el oro del mundo el gusto de haber contribuido á mejorar la fortuna de mi amo antiguo; pero no es lo mismo nuestra ninfa de Albarracin: es algo interesada cuando se trata de servir al prójimo; tiene esa pequeña falta; y siendo capaz de tomar dinero de su mismo padre, vea vmd. si rehusará el de un tio postizo.

Diga cuanto quiere, dijo don Anibal: si quiere todos los años la tercera parte de la pension que me han de dar, se la prometo, y me parece que es bastante dádiva, aun cuando se tratara de todas las rentas de su majestad católica. Yo por mí me fiaria de la palabra de vmd., replicó el mensagero de don Rodrigo, pues sé que no faltará á ella; pero se trata con una niña naturalmente muy desconfiada. Por otra parte ella apetecerá mucho mas que vmd. le dé una vez por todas las dos terceras partes con anticipacion y en dinero contante. ¿De donde diablos quiere ella que yo lo saque? interrumpió ásperamente el oficial; ella debe creerme algun contador mayor: sin duda que tú no la has enterado de mi situacion. Perdone vmd., repuso Perico; sabe muy bien que vmd. está mas miserable que Job: no puede ignorarlo despues de lo que le tengo dicho; pero pierda vmd. cuidado, que yo tengo arbitrio para todo. Conozco á un pícaro oidor, ya viejo, que se contenta con prestar su dinero al diez por ciento; vmd. le hará ante escribano cesion de la pension del primer año en pago de igual suma que recibirá vmd. deducido el interes. En órden á la fianza, el prestamista se dará por satisfecho con vuestra casa de Chinchilla tal como esté, por lo que sobre este punto no tendrán ustedes disputa.

El capitan aseguró que siempre que lograse la fortuna de participar de las gracias que habian de concederse el dia siguiente, aceptaria estas condiciones. En efecto se verificó que le diesen una pension de trescientos doblones sobre una encomienda. Así que supo la noticia, dió cuantas seguridades se le pidiéron, arregló sus asuntos, y se volvió á su pais con algunos doblones que le habian quedado.

CAPITULO XIII.

Encuentra Gil Blas en la corte á su querido amigo Fabricio, y de la grande alegría que de ello recibiéron. A donde fuéron los dos, y de la curiosa conversacion que tuviéron.

Me habia acostumbrado á ir todas las mañanas á palacio, en donde pasaba dos ó tres horas enteras en ver entrar y salir á los grandes, quienes allí me parecian desnudos de aquel resplandor que en otras partes los rodea.

Un dia que me paseaba contoneándome por aquellas galerías, haciendo como otros muchos un papel bastante ridículo, ví á Fabricio, á quien habia dejado en Valladolid sirviendo á un administrador del hospital. Lo que me admiró en extremo fué verle hablar familiarmente con el duque de Medinasidonia y el marques de Santa Cruz. Á mi parecer estos dos señores gustaban de oirle; ademas de esto él iba vestido como un caballero. ¿Si me engañaré? me decia á mí mismo: ¿será aquel el hijo del barbero Nuñez? puede que sea algun jóven cortesano que se le parezca. No tardé mucho en salir de la duda; idos los señores, me acerqué á Fabricio, que conociéndome inmediatamente me agarró de la mano, y despues de haberme hecho atravesar con él por medio del gentío para salir de las galerías, me dijo abrazándome: Mi amado Gil Blas, mucho me alegro verte. ¿Qué haces en Madrid? ¿estás todavía sirviendo? ¿tienes algun empleo en la corte? ¿en qué estado tienes tus asuntos? dame cuenta de todo lo que te ha sucedido despues de tu salida precipitada de Valladolid. Muchas cosas me preguntas á un tiempo, le respondí; y el lugar donde estamos no es á propósito para contar aventuras. Tienes razon, me dijo, mejor estarémos en mi casa; vente conmigo, que no está léjos de aquí. Estoy independiente, alojado en buen parage y con muy buenos muebles, vivo contento y soy feliz, pues que creo serlo.

Acepté el partido, y acompañé á Fabricio, quien me detuvo al llegar á una casa de bella fachada, en la que me dijo vivia. Atravesámos un patio que tenia por un lado una gran escalera que conducia á unos aposentos soberbios, y por el otro una subida tan oscura como estrecha, por donde fuímos á la vivienda que me habia ponderado, la cual se reducia á una sala, de la que mi ingenioso amigo habia hecho cuatro separadas con tablas de pino, sirviendo la primera de antesala á la segunda en donde dormia, la tercera de despacho, y la última de cocina. La sala y antesala estaban adornadas de mapas y papeles de conclusiones de filosofía; y los trastos que correspondian á la colgadura con-

sistian en una gran cama de brocado estropeada, unas sillas viejas de sarga amarilla guarnecidas con una franja de seda de Granada del mismo color, una mesa con piés dorados cubierta de un cordoban que parecia haber sido encarnado y ribeteado con una franja de oro falso que se habia vuelto negro con el tiempo, y un armario de ébano adornado de figuras esculpidas groseramente. En su despacho tenia por escritorio una mesita; y su biblioteca se componia de algunos libros y muchos legajos de papeles que tenia en tablas puestas unas sobre otras á lo largo de la pared. La cocina, que no deslucia á lo demas, contenia vidriado y otros utensilios necesarios.

Fabricio, despues de haberme dado tiempo de mirar bien su habitacion, me dijo: ¿Qué juicio formas de mi equipage y de mi vivienda? ¿no te ha encantado verla? Á fe mia que sí, le respondí sonriéndome: debes hacer bien tu negocio en Madrid para estar tan bien provisto. Sin duda tienes algun buen empleo. El cielo me guarde de eso, me replicó: el partido que he tomado es superior á todos los empleos. Un sugeto de distincion, de quien es esta casa, me ha dejado una sala, de la que he hecho cuatro piezas que he alhajado como ves: á mí nada me falta, y solo me ocupo en lo que me agrada. Háblame con mas claridad, le dije, porque avivas mi deseo de saber lo que haces. Pues bien, me dijo, voy á complacerte: me he metido á ser autor, me he dedicado á la literatura, escribo en verso y prosa, y hago á pluma y á pelo.

¡Tú favorito de Apolo! exclamé riéndome. Eso es lo que jamas hubiera adivinado; ménos me sorprenderia verte dedicado á otra cualquiera cosa. Y ¿qué atractivo has podido hallar en la profesion de poeta? porque me parece que á semejantes gentes las desprecian en la vida civil, y que no son las mas ricas. ¡Oh! quítate allá, replicó: eso es bueno para aquellos miserables autores, cuyas obras son el desecho de los libreros y de los cómicos. ¿Será de extrañar que no se estimen semejantes escritores? Pero los buenos, amigo mio, están en el mundo en otro concepto; y yo puedo decir sin vanidad que soy de este número. No lo dudo, le dije, tú eres un mozo de gran talento, y así tus composiciones no pueden ser malas; pero lo único que deseo saber, y me parece digno de mi curiosidad, es como te ha dado la manía de escribir.

Tu admiracion es fundada, dijo Nuñez. Estaba tan contento con mi suerte en casa del señor Manuel Ordoñez, que no deseaba otra; pero haciéndose mi ingenio superior poco á poco como el de Plauto á la servidumbre, compuse una comedia que hice representar á unos cómicos que estaban en Valladolid. Aunque no valia un pito, fué muy aplaudida, de lo que inferí que el público era una vaca mansa de leche, que fácilmente se dejaba

ordeñar. Esta reflexion, y la locura de componer nuevas piezas, me hiciéron dejar el hospital. El amor á la poesía me quitó el de las riquezas; y para adquirir buen gusto, determiné venir á Madrid, como á centro de los ingenios. Me despedí del administrador, que, como me amaba tanto, sintió bastante mi resolucion, y me dijo: Fabricio, ¿porqué quieres dejarme? ¿acaso te habré dado, sin pensarlo, algun motivo de disgusto? No, señor, le respondí, vmd. es el mejor de todos los amos, y estoy muy agradecido á sus favores; pero bien sabe que cada uno debe seguir su estrella. Me contemplo nacido para eternizar mi nombre con obras de ingenio. ¡Qué locura! me replicó aquel buen amo; ya estás connaturalizado con el hospital, y eres la cantera de donde se sacan los mayordomos, y aun los administradores. Si quieres dejar lo sólido para pasar el tiempo en fruslerías, el mal es para tí, hijo mio.

Viendo el administrador cuan inútilmente combatia mi designio, me pagó mi salario, y en reconocimiento de mis servicios me dió de guantes cincuenta ducados, de modo que con esto, y lo que habia podido juntar en las pequeñas comisiones que se habian encargado á mi integridad, me ví en estado de presentarme decentemente en Madrid, lo que no dejé de hacer; aunque los escritores de nuestra nacion no cuidan mucho del aseo. Inmediatamente hice conocimiento con Lope de Vega Carpio, Miguel de Cervántes Saavedra, y los demas célebres autores; pero con preferencia á estos dos grandes hombres, elegí para preceptor mio á un jóven bachiller cordobes, al incomparable don Luis de Góngora, el ingenio mas brillante que jamas produjo España, el cual no quiere que sus obras se impriman miéntras viva, y se contenta con leérselas á sus amigos. Lo que hay de particular es que la naturaleza le ha dotado del raro talento de manejar con acierto todo género de poesías: sobresale principalmente en las composiciones satíricas, que son su fuerte. Nos es como Lucilio [1] un torrente turbio, que arrastra consigo mucho cieno; sino el Tajo, cuyas aguas puras corren sobre arenas de oro.

Tan buena pintura me haces de ese bachiller, le dije á Fabricio, que no dudo que una persona de tanto mérito tenga muchos envidiosos. Todos los autores, respondió él, tanto buenos como malos, le muerden: uno dice que le gusta el estilo hinchado, los conceptillos, las metáforas y las trasposiciones. Sus versos, dice otro, se parecen en lo oscuro á los que cantaban en sus procesiones los sacerdotes salios, y que nadie entendia. Tambien

[1] Poeta satírico que nació en Suesa el año 147 y murió en Nápoles el 103 ántes de la era cristiana. Es considerado como inventor de la sátira entre los latinos, y á quien imitáron despues Horacio, Persio y Juvenál. Horacio le compara á un rio que en su curso arrastra arenas preciosas envueltas en lodo.

hay quien le censura de que tan presto hace sonetos ó romances, y tan presto comedias, décimas y villancicos, como si locamente se hubiera propuesto deslucir á los mejores escritores en todo género de poesía; pero todas estas saetas de la envidia se embotan dando contra una musa apreciada de grandes y pequeños.

Tal es el maestro con quien hice mi aprendizage, y me atrevo á decir sin vanidad que le imito; habiéndome bebido de tal modo su espíritu, que ya compongo trozos sublimes que no los juzgaria indignos de sí. A ejemplo suyo voy á vender mi mercancía á las casas de los grandes, en las cuales soy muy bien recibido, y en donde hallo gentes que no son muy descontentadizas. Es verdad que mi modo de recitar es halagüeño, lo que no daña á mis composiciones. En fin, muchos señores me estiman, y sobre todo vivo con el duque de Medinasidonia como Horacio vivia con Mecenas. He aquí, prosiguió, de qué modo me he trasformado en autor; nada mas tengo que contarte: á tí te toca ahora cantar tus victorias.

Entónces tomé la palabra; y suprimiendo todo aquello que me pareció no ser del caso, le hice la relacion que me pedia; despues de la cual se trató de comer, y sacó de su armario de ébano servilletas, pan, un pedazo de lomo de carnero asado, una botella de vino exquisito, y nos sentámos á la mesa con aquella alegría propia de dos amigos que vuelven á encontrarse despues de una larga separacion. Ya ves, me dijo, mi vida libre é independiente. Si quisiera seguir el ejemplo de mis compañeros, iria á comer todos los dias en casa de las personas distinguidas; pero ademas de que el amor al trabajo me retiene de ordinario en casa, soy un nuevo Arístipo; pues tan contento estoy con el trato de gentes como con el retiro, con la abundancia como con la frugalidad.

Nos supo tan bien el vino que fué menester sacar otra botella del armario. De sobremesa le dí á entender tendria gusto en ver algunas de sus producciones, y al instante buscó entre sus papeles un soneto que me leyó con énfasis; pero á pesar del sainete de la lectura, me pareció tan oscuro que nada pude comprender. Conociólo, y me dijo: Este soneto no te ha parecido muy claro; ¿no es así? Le confesé que hubiera querido algo mas de claridad. Echóse á reir de mí, y prosiguió: Lo mejor que tiene este soneto, amigo mio, es el no ser inteligible. Los sonetos, las odas y las demas obras que piden sublimidad, no quieren estilo sencillo y natural; ántes bien en la oscuridad consiste todo su mérito. Con que el poeta crea entenderlo es bastante. Tú te burlas de mi, interrumpí yo: todas las poesías, sean de la naturaleza que fueren, piden juicio y claridad; y si tu incomparable Góngora no escribe con mas claridad que tú, te confieso que decae mucho en mi opinion: es un poeta que, cuando

mas, no puede engañar sino á su siglo. Veamos ahora tu prosa.

Enseñóme un prólogo que me dijo pensaba poner al frente de una coleccion de comedias que estaba imprimiendo, y me preguntó qué me habia parecido. No me gusta mas tu prosa, le dije, que tus versos. El soneto es una algaravía; en el prólogo hay expresiones demasiado estudiadas, palabras que el público no conoce, frases enredosas, y en una palabra, tu estilo es extravagante, y muy ageno de los libros de nuestros buenos y antiguos autores. ¡ Pobre ignorante! exclamó Fabricio : ¿ no sabes tú que todo escritor en prosa que aspira hoy á la reputacion de pluma delicada afecta esta singularidad de estilo, estas expresiones equívocas que tanto te chocan? Nos hemos aunado cinco ó seis novadores animosos que hemos emprendido mudar el idioma de blanco en negro, y con la ayuda de Dios lo hemos de conseguir, á pesar de Lope de Vega, de Solis, de Cervántes, y de todos los demas ingenios que critican nuestros nuevos modos de hablar. Tenemos de nuestra parte gran número de sugetos distinguidos, y hasta teólogos contamos en nuestro partido.

Sobre todo, continuó, nuestro designio es loable; y fuera de preocupaciones, nosotros somos mas apreciables que aquellos escritores sencillos que se explican en el lenguage del comun de los hombres. No sé porqué merecen el aprecio de tantas gentes honradas. Eso seria bueno en Aténas y en Roma, en donde todos se confundian; por lo que Sócrates dijo á Alcibiades que el pueblo era un maestro excelente de la lengua; pero en Madrid es otra cosa : aquí tenemos estilo bueno y malo, y los cortesanos se explican de un modo diferente que el pueblo. En fin, desengáñate, que nuestro nuevo estilo supera al de nuestros antagonistas. Quiero probarte la diferencia que hay de la gallardía de nuestra diccion á la bajeza de la suya. Ellos dirian por ejemplo llanamente: *los intermedios hermosean una comedia*. Y nosotros con mas gracia decimos: *los intermedios hacen hermosura en una comedia*. Observa bien este *hacer hermosura:* ¿ percibes tú toda la brillantez, la delicadeza y gracia que esto contiene?

Habiendo interrumpido á mi novador con una carcajada, le dije: Vete al diablo, Fabricio, con tu lenguage culto: tú eres un estrafalario. Y tú, con tu estilo natural, repuso él, eres un gran bestia. Ve, prosiguió, aplicándome aquellas palabras del arzobispo de Granada; *dile á mi tesorero que te entregue cien ducados, y anda bendito de Dios con ellos. A Dios, señor Gil Blas, me alegraré logre vmd. todo género de prosperidades con algo mas de gusto.* Repetí mis carcajadas al oir esta pulla; y Fabricio, sin perder nada de su buen humor, me perdonó el desacato con que habia hablado de sus escritos. Despues de habernos bebido la segunda botella, nos levantámos de la mesa tan amigos como ántes. Salímos con ánimo de ir á pasearnos al Prado; pero al pasar por

delante de una tienda de vinos generosos nos dió gana de entrar. Á esta casa concurrian regularmente gentes de forma. Ví en dos salas diferentes á algunos caballeros que se divertian de varios modos. En la una jugaban á los naipes y al ajedrez, y en la otra habia diez ó doce que estaban muy atentos escuchando la disputa de dos argumentantes. No tuvimos necesidad de acercarnos para oir que el asunto de la contienda era un punto de metafísica; porque era tal el calor y vehemencia con que hablaban, que no parecian sino dos energúmenos. Yo pienso que si se les hubiera aplicado el anillo de Eleázaro, se hubieran visto salir demonios de sus narices. ¡Válgame Dios! dije á mi compañero: ¡qué fogosidad, qué pulmones! no parece sino que aquellos disputadores habian nacido para pregoneros. La mayor parte de los hombres yerran su vocacion. Así es la verdad, respondió, estas gentes descienden al parecer de Novio, aquel banquero romano, cuya voz sobresalia por entre el ruido de los carreteros; pero lo que mas me disgusta de sus altercaciones, es que atolondran los oidos infructuosamente. Dejámos á estos metafísicos gritadores, y con esto se me desvaneció el dolor de cabeza que me habian causado. Nos fuimos á un rincon de otra sola, y habiendo bebido algunas copas de vino generoso, principiámos á examinar *á los* que entraban y salian. Como Nuñez los conocia casi á todos, dijo: Por vida mia que la disputa de nuestros filósofos lleva traza de no acabarse en gran rato, pero á bien que llega tropa de refresco: estos tres que entran van á tomar parte en la disputa. Pero ¿ves esos dos sugetos originales que salen? pues la personilla morena, seca, y cuyos cabellos lacios y largos le caen en partes iguales por detras y delante, se llama don Julian de Villanuño. Es un togado nuevo que la echa del elegante. El otro dia fuímos un amigo y yo á comer con él, y le sorprendímos en una ocupacion muy singular: se divertia en su estudio tirando y haciendo traer por un gran lebrel los legajos de un pleito que está defendiendo, los que su perro desgarraba á grandes dentelladas. El licenciado que le acompaña, aquel cara de tomate, se llama don Querubin Tonto; es canónigo de la iglesia de Toledo, y el hombre mas negado del mundo. No obstante, al ver su aire placentero, la viveza de sus ojos, su risa fingida y màliciosa, le tendrán por sabio y de gran perspicacia. Cuando se lee en su presencia alguna obra delicada y profunda, pone la mayor atencion, como si penetrara su asunto; pero maldita la cosa que entiende. Este fué uno de los convidados en casa del togado, en donde se dijéron mil chistes y agudezas, sin que á mi don Querubin se le oyese el metal de la voz; pero en recompensa los gestos y demostraciones con que aplaudia nuestros chistes daban una aprobacion superior al mérito de nuestras gracias.

¿Conoces, dije á Nuñez, á aquellos dos desgreñados que están

de codos sobre una mesa en el rincon, hablando tan bajo y de cerca, que parece que se besan? No, me respondió, no los he visto en mi vida; pero segun todas las apariencias serán políticos de café que murmuran del gobierno. ¿Ves á ese caballerete galan que silbando se pasea por la sala, sosteniéndose ya sobre un pié, y ya sobre el otro? pues es don Agustin Moreto, poeta mozo que muestra gran talento, pero á quien los aduladores y los ignorantes le han llenado los cascos de vanidad. Aquel á quien se acerca es uno de sus compañeros, que compone versos prosaicos ó prosa en rimas, y á quien tambien sopla la musa.

Todavía hay mas autores, prosiguió, señalándome dos hombres que entraban con espada: no parece sino que se han citado para venir á pasar revista delante de tí. Ve allí á don Bernardo Deslenguado, y á don Sebastian de Villaviciosa. El primero es un sugeto de mala índole, un autor que parece ha nacido bajo el signo de Saturno, un mortal maléfico, que se complace en aborrecer á todo el mundo, y á quien nadie ama. Por lo que hace á don Sebastian, es un mozo de buena fe, autor muy concienzudo. Poco hace que dió al teatro una comedia que ha gustado en extremo, y por no abusar mas tiempo de la estimacion del público la ha hecho imprimir.

El caritativo discípulo de Góngora se preparaba para continuar explicándome las diferentes figuras del cuadro variable que teniamos á la vista, cuando vino á interrumpirle un gentilhombre del duque de Medinasidonia, diciéndole: Señor don Fabricio, vengo en busca de vmd. para decirle que el duque mi señor quisiera hablarle, y espera á vmd. en su casa. Sabiendo Nuñez que para satisfacer el deseo de un gran señor no hay priesa que baste, me dejó al momento por ir á ver lo que le queria su Mecenas, y yo quedé muy admirado de haber oido tratarle de *don* y de mirarle así convertido en noble, á pesar de ser su padre maese Crisóstomo el barbero.

CAPITULO XIV.

Fabricio coloca á Gil Blas en casa del conde Galiano, título de Sicilia.

El gran deseo de ver á Fabricio me llevó bien de mañana á su casa. Buenos dias, le dije al entrar, señor don Fabricio, flor y nata de la nobleza asturiana. Al oirme se echó á reir. ¿Conque has notado, me dijo, que me han tratado de *don*? Si, caballero mio, le respondí, y permíteme te diga que ayer cuando me contáste tu trasformacion, te olvidáste de lo mejor. Ciertamente, respondió; pero en verdad que si he tomado este dictado de honor, no es tanto por satisfacer mi vanidad, como por aco-

modarme á la de los otros. Tú conoces á los Españoles; maldito el caso que hacen de un hombre honrado si tiene la desgracia de ser pobre ó plebeyo, y aun te diré que veo tantas gentes, y Dios sabe qué clase de gentes, que hacen les llamen don Francisco, don Gabriel, don Pedro, ó don como tú quieras llamarle, que es preciso confesar que la nobleza es una cosa comun, y que un plebeyo que tiene mérito la honra cuando quiere agregarse á ella.

Pero mudemos de conversacion, añadió: anoche, durante la cena en casa del duque de Medinasidonia, en donde entre otros convidados se hallaba el conde Galiano, título de Sicilia, se tocó la conversacion sobre los ridículos efectos del amor propio. Yo me alegré de hallar ocasion de divertir á la concurrencia sobre el mismo punto, y les conté la historia de las homilías. Puedes imaginar cuanto reirian y qué apodos no se darian á tu arzobispo; lo que no te ha venido mal, porque se han compadecido de tí, y despues de haberme hecho el conde Galiano muchas preguntas acerca de tu persona, á las cuales puedes creer respondí como debia, me encargó que te presente á él, y para este fin iba ahora mismo á buscarte. Segun parece quiere nombrarte por uno de sus secretarios; y te aconsejo no desprecies este partido. En casa de este señor te hallarás perfectamente; es rico, y hace en Madrid un gasto de embajador. Dicen ha venido á la corte á tratar con el duque de Lerma sobre ciertas haciendas de la corona que este ministro piensa enagenar en Sicilia. En fin, el conde, aunque Siciliano, parece generoso, lleno de rectitud y de ingenuidad. No puedes hacer mejor cosa que acomodarte con este señor, porque probablemente es el que debe hacerte rico segun lo que te pronosticáron en Granada.

Habia resuelto, dije á Nuñez, pasearme y divertirme algun tiempo ántes de ponerme á servir; pero me hablas del conde siciliano de un modo que me hace mudar de intenciones: ya quisiera estar con él. Pronto estarás, me dijo, ó yo me engaño mucho. Entónces salímos ambos para ir á ver al conde, que ocupaba la casa de don Sancho de Avila su amigo, quien estaba entónces en una hacienda de campo.

Encontrámos en el patio muchos pages y lacayos con libreas primorosas, y en la antesala muchos escuderos, gentileshombres, y otros criados. Si los vestidos eran magníficos, los rostros eran tan extravagantes, que se me figuráron una manada de monos vestidos á la española. Puede afirmarse que hay caras de hombres y mugeres á las que el arte no puede dar hermosura.

Habiendo don Fabricio hecho pasar recado, fué admitido inmediatamente en la sala, á donde le seguí. Estaba el conde en bata, sentado en un sofá, y tomando chocolate. Le saludámos con demostraciones del mas profundo respeto, y él nos corres-

pondió inclinando la cabeza, y con un aspecto tan afable, que le cobré grande inclinacion. ¡Efecto admirable y ordinario que causa comunmente en nosotros la favorable acogida de los grandes! Preciso es que nos reciban muy mal para que nos desagraden.

Despues que tomó el chocolate, se divirtió algun tiempo en juguetear con un gran mono al que llamaba Cupido. Ignoro porqué pusiéron el nombre de este dios á aquel animal, á no ser que fuese por causa de su malicia, porque en otra cosa absolutamente no le parecia; pero tal cual era, su amo tenia puesto todo su cariño en él; y estaba tan prendado de sus gracias, que no le soltaba de sus brazos. Aunque nos divertian poco los brincos del mono, aparentámos que nos hechizaban, lo que complació mucho al Siciliano, quien suspendió el gusto que tenia en aquel pasatiempo para decirme: En mano de vmd. estará, amigo mio, ser uno de mis secretarios; si le conviene el partido, le daré doscientos doblones al año; basta que don Fabricio sea quien presente á vmd. y responda de su conducta. Sí, señor, exclamó Nuñez, soy mas arrogante que Platon, que no se atrevió á salir por fiador de un amigo suyo que enviaba á Dionisio el tirano; pero no temo merecer reconvenciones.

Agradecí con una reverencia al poeta de Asturias su fina arrogancia, y despues dirigiéndome al amo, le aseguré de mi zelo y fidelidad. Apénas vió aquel señor que yo aceptaba su propuesta hizo llamar á su mayordomo, á quien habló en secreto, y en seguida me dijo: Gil Blas, luego te diré en lo que pienso emplearte; entretanto ve con mi mayordomo, que ya le he dado órden de lo que ha de hacer de tí. Obedecí dejando á Fabricio con el conde y Cupido.

El mayordomo, que era un Mesines de los mas diestros, me llevó á su cuarto llenándome de cumplimientos. Hizo llamar al sastre de la casa, y le mandó hacerme prontamente un vestido de igual magnificencia que los de los criados mayores. El sastre me tomó la medida y se retiró. En cuanto á vuestra habitacion, dijo el Mesines, os he destinado una que os gustará. Ahora bien, prosiguió, ¿os habeis desayunado? Respondíle que no. ¡Qué pobre mozo sois! me dijo; ¿porqué no hablais? estais en una casa en donde no hay mas que decir lo que se quiere para tenerlo: venid conmigo, que voy á llevaros á un parage en donde á Dios gracias nada falta.

Dicho esto me hizo bajar á la despensa, en la que hallámos el repostero, que era un Napolitano que valia tanto como un Mesines, de modo que pudiera decirse de ambos que eran á cual peor. Este honrado hombre estaba con cinco ó seis amigos suyos atracándose de jamon, lenguas de vaca, y otras carnes saladas que les hacian menudear los tragos. Entrámos en el corro, y

ayudámos á apurar los mejores vinos del señor conde. Miéntras esto pasaba en la repostería, se representaba la misma comedia en la cocina, en donde el cocinero tambien obsequiaba á tres ó cuatro conocidos suyos, quienes no bebian ménos vino que nosotros, y se hartaban de empanadas de perdices y conejos. Hasta los marmitones se regalaban con lo que podian pescar. Yo pensé estar en el puerto de Arrebatacapas, y en una casa entregada al pillage; pero cuanto estaba viendo era nada en comparacion de lo que no veía.

CAPITULO XV.

De los empleos que el conde Galiano dió en su casa á Gil Blas.

Habiendo salido á hacer llevar el equipage á mi nueva habitacion, encontré á la vuelta al conde en la mesa con muchos señores y el poeta Nuñez, que con aire desembarazado se hacia servir como uno de tantos, y se mezclaba en la conversacion. Al mismo tiempo observé que no decia palabra que no cayese en gracia á los circunstantes. ¡Viva el talento! el que lo tiene puede hacer cuantos papeles quiera.

Por lo que á mí toca, comí con los criados mayores, que fuéron servidos con corta diferencia como el amo. Acabada la comida, me retiré á mi cuarto, en donde reflexionando sobre mi condicion, me dije á mí mismo: Ahora bien, Gil Blas, ya estás sirviendo á un conde siciliano, cuyo carácter no conoces. Si se ha de juzgar por las apariencias, estarás en su casa como el pez en el agua; pero de nada se puede estar seguro; y la malignidad de tu estrella te ha hecho ver muy de ordinario que no debes fiarte de ella. Ademas de esto ignoras el destino que quiere darte. Ya tiene secretarios y mayordomo: ¿en qué querrá que tú le sirvas? Siempre querrá que lleves el caducéo, quiero decir que seas su confidente secreto: pues sea enhorabuena. No se podria entrar bajo mejor pié en casa de un señor para andar mucho en poco tiempo. Sirviendo empleos mas honrosos se camina lentamente, yo aun con eso no siempre se consigue el fin.

En medio de estas bellas reflexiones vino un lacayo á decirme que todos los caballeros que habian comido en casa se habian marchado, y que su señoría me llamaba. Fuí volando á su aposento, en donde le encontré echado en un sofá para dormir la siesta, y con su mono al lado. Acércate, Gil Blas, me dijo, toma una silla y escúchame. Obedecíle, y me habló en estos términos: Me ha dicho don Fabricio que, entre otras buenas calidades, tienes la de amar á tus amos, y que eres un mozo de mucha integridad. Estas dos cosas me han determinado á recibirte para mi servicio. Necesito un criado que me tenga afecto, cuide

de mis intereses, y ponga todo su conato en conservar mis bienes. Es verdad que soy rico; pero mis gastos exceden todos los años á mis rentas. ¿Y porqué? porque me roban, porque me saquean, y vivo en mi casa como en un monte lleno de ladrones. Sospecho que mi mayordomo y mi repostero caminan de acuerdo; y si no me engaño, ve aquí mas de lo que se necesita para arruinarme enteramente. Me dirás que si los contemplo bribones porqué no los despido; ¿pero en donde hallaré otros que sean formados de mejor barro? Es preciso contentarme con hacer que vigile sobre ellos una persona encargada de inspeccionar su conducta. A tí, Gil Blas, he elegido para el desempeño de esta comision. Si la evacúas bien, ten por cierto que no servirás á un ingrato. Cuidaré de emplearte muy ventajosamente en Sicilia.

Despues de haberme hablado de esta manera, me despidió, y aquella misma noche delante de todos los criados fuí proclamado por superintendente de la casa. Por el pronto no fué muy sensible esta novedad al Mesines y al Napolitano, porque yo les parecia un picarillo fácil de ganar, y contaban con que, partiendo conmigo la torta, tendrian libertad para continuar su rumbo; pero al dia siguiente se halláron muy chasqueados cuando les manifesté que yo era enemigo de toda malversacion. Pedí al mayordomo un estado de las provisiones: visité el depósito de los vinos, registré lo que habia en la repostería, quiero decir la vajilla y mantelería, y despues les exhorté á mirar por el caudal del amo, á usar de economía en el gasto, y acabé mi exhortacion con asegurarles que daria cuenta á su señoría de cuanto malo viese hacer en su casa.

No me contenté con esto, sino que quise tener un espía para averiguar si habia alguna inteligencia entre ellos, y á este fin me valí de un marmiton, que, engolosinado con mis promesas, dijo que no podia haber escogido á otro mas á propósito que á él para saber lo que pasaba en casa: que el mayordomo y el repostero estaban aunados, y cada uno hurtaba por su parte: que todos los dias enviaban fuera la mitad de las provisiones que se compraban para el gasto de la casa: que el Napolitano mantenia á una dama que vivia en frente del colegio de Santo Tomas; y el Mesines á otra en la puerta del Sol: que estos dos caballeros hacian llevar todas las mañanas á casa de sus ninfas toda especie de provisiones: que el cocinero por su parte regalaba muy buenos platos á una viuda que conocia en la vecindad; y que en agradecimiento de los servicios que hacia á los otros dos, disponia como ellos de los vinos del depósito. Finalmente, que estos tres criados eran la causa del gasto tan enorme que se hacia en casa del señor conde. Si vmd. no me cree, añadió el marmiton, tómese el trabajo de estar mañana por la mañana á eso de las siete cerca del colegio de Santo Tomas, me verá cargado con

un esporton que le hará ver que no miento. Segun eso, le dije, eres el mandadero de esos galanes proveedores? Yo soy, respondió, el que sirvo al repostero, y uno de mis camaradas hace los recados del mayordomo.

Esta noticia me pareció digna de averiguarse. El dia siguiente tuve la curiosidad de ir cerca del colegio de Santo Tomas á la hora señalada. No tuve que aguardar mucho á mi espía, pues bien pronto le ví llegar con un gran esporton lleno de carne, aves y caza. Conté las piezas, y las apunté en mi libro de memoria, que fuí á mostrar al amo, despues de haber dicho al marmiton que cumpliese como de ordinario su encargo.

El señor siciliano, que era de un carácter muy vivo, quiso en el primer impulso despedir al Napolitano y al Mesines; pero despues de haberlo pensado, se contentó con despedir al último, cuya plaza recayó en mí; por lo que mi empleo de superintendente quedó suprimido poco despues de su creacion, y confieso con franqueza que no me pesó. Hablando con propiedad este no era mas que un empleo honorífico de espía, un destino que nada tenia de sólido; siendo así que llegando á ser señor mayordomo tenia á mi disposicion la caja del dinero, que es lo principal. Un mayordomo es el criado de mas suposicion en casa de un señor; y son tantos los gages anejos á la mayordomía, que podria enriquecerse sin faltar á la hombría de bien.

El bellaco del Napolitano no dejó por eso sus malas mañas; y advirtiendo que yo tenia un zelo riguroso, y que así no dejaba de registrar todas las mañanas las provisiones que compraba, no las extraviaba; pero el tunante continuó haciendo traer cada dia la misma cantidad. Con esta trampa, aumentando el provecho que sacaba de lo sobrante de la mesa que de derecho le pertenecia, halló medio de enviar la carne cocida á su queridita, ya que no podia cruda. Aquel diablo nada perdia, y el conde nada habia adelantado con tener en su casa al fénix de los mayordomos. La excesiva abundancia que ví reinar en las comidas me hizo adivinar este nuevo ardid, é inmediatamente puse en ello remedio, despojándolas de todo lo supérfluo; lo que sin embargo hice con tanta prudencia, que no se notaba ninguna escasez. Nadie hubiera dicho sino que continuaba siempre la misma profusion, y sin embargo no dejé de disminuir con esta economía considerablemente el gasto, que era lo que el amo deseaba: queria ahorrar sin parecer ménos espléndido; de suerte que su avaricia se sujetaba á su ostentacion.

No paráron aquí mis providencias, porque tambien reformé otro abuso. Viendo que el vino iba por la posta, sospeché que habia tambien trampa por este lado. Efectivamente, si, por ejemplo, habia doce á la mesa de su señoría, se bebian cincuenta y algunas veces hasta sesenta botellas, lo que no podia ménos de

causarme admiracion. Consulté sobre esto á mi oráculo, es decir, á mi marmiton, con quien yo tenia algunas conversaciones secretas, en las que me contaba con toda fidelidad lo que se decia y hacia en la cocina, en donde nadie se rezelaba de él. Me dijo que el desperdicio de que yo me quejaba procedia de una nueva liga que se habia formado entre el repostero, el cocinero y los lacayos que servian el vino á la mesa: que estos se llevaban las botellas medio llenas, y las distribuian despues entre los confederados. Reñí á los lacayos, y les amenazé con echarlos á la calle si volvian á reincidir, y esto bastó para que se enmendasen. Tenia gran cuidado de informar á mi amo de las menores cosas que hacia en su beneficio; con lo que me llenaba de alabanzas, y cada dia me cobraba mas afecto. Por mi parte recompensé al marmiton que me hacia tan buenos oficios, haciéndole ayudante de cocina. De este modo va ascendiendo un criado fiel en las casas principales.

El Napolitano rabiaba de ver que siempre andaba tras de él; lo que sentia mas vivamente era el tener que aguantar mis reparos siempre que me daba las cuentas, porque para quitarle el motivo de sisar me tomé la molestia de ir á los mercados, é informarme del precio de los géneros, de suerte que le esperaba con esta prevencion; y como él no dejaba de querer remachar el clavo, yo le rechazaba vigorosamente, bien persuadido de que me maldeciria cien veces al dia; pero la causa de sus maldiciones me quitaba todo temor de que se cumpliesen. No sé como podia resistir á mis pesquisas, ni como continuaba sirviendo al señor siciliano: sin duda que él á pesar de todo esto hacia su agosto.

Contaba á Fabricio, á quien veia algunas veces, mis inauditas proezas económicas; pero le hallaba mas propenso á vituperar mi conducta que á aprobarla. Quierá Dios, me dijo un dia, que al cabo y al postre sea bien recompensado tu desinteres; pero, hablando aquí para los dos, creo que saldrias mas bien librado si no te estrellases tanto con el repostero. ¿Pues qué, le respondí, este ladron ha de tener la osadía de poner en la cuenta del gasto diez doblones por un pescado que no costó mas que cuatro? ¿y quieres tú que yo pase esta partida? ¿Y porqué nó? replicó serenamente; que te dé la mitad del aumento, y hará las cosas en forma. A fe mia, amigo, continuó meneando la cabeza, que no te sabes gobernar. Tú á la verdad echas á perder las cosas, y tienes traza de servir mucho tiempo, pues no te chupas el dedo teniéndolo en la miel. Has de saber que la Fortuna es semejante á aquellas damiselas vivas y veleidosas á quienes no pueden sujetar los galanes tímidos. Reíme de las expresiones de Nuñez, que por su parte hizo otro tanto, y quiso persuadirme que aquello habia sido solo una chanza:

se avergonzaba de haberme dado inútilmente un mal consejo. Continué siempre en el firme propósito de ser fiel y zeloso, atreviéndome á asegurar que en cuatro meses con mi economía ahorré á mi amo por lo ménos tres mil ducados.

CAPITULO XVI.

Del accidente que acometió al mono del conde Galiano, y de la pena que causó á este señor. Como Gil Blas cayó enfermo; y cuales fuéron las resultas de su enfermedad.

El sosiego que reinaba en la casa le turbó extrañamente un suceso que al lector le parecerá una bagatela; pero que no obstante llegó á ser muy serio para los criados, y sobre todo para mí. Cupido, aquel mono de que he hablado, aquel animal tan querido del amo, al saltar un dia de una ventana á otra, tomó tan mal sus medidas que cayó al patio, y se dislocó una pata. Apénas supo el conde esta desgracia cuando empezó á dar gritos como una muger; y en el exceso de su sentimiento echó la culpa á sus criados sin excepcion, y faltó poco para que los echara á todos á la calle. No obstante, limitó su indignacion á maldecir nuestro descuido, y darnos mil epítetos con palabras descomedidas. Inmediatamente hizo llamar á los cirujanos mas hábiles de Madrid en fracturas y dislocaciones de huesos. Reconociéron la pata del herido, repusiéron el hueso en su lugar, y la vendáron; pero por mas que asegurasen no ser cosa de cuidado, no pudiéron conseguir que mi amo no retuviese á uno de ellos para que permaneciera al lado del animal hasta su perfecta curacion.

Haria mal si pasara en silencio las penas é inquietudes que tuvo el señor siciliano durante este tiempo. ¿Se creerá que no se apartaba en todo el dia de su Cupido? Estaba presente cuando le curaban, y de noche se levantaba dos ó tres veces á verle. Lo mas penoso era que con precision habian de estar todos los criados, y principalmente yo, siempre levantados, para acudir pronto á lo que se necesitara en servicio del mono. En una palabra, no hubo en la casa un instante de reposo hasta que la maldita bestia, curada de su caida, volvió á sus saltos y volteretas ordinarias. Á vista de esto bien podemos dar crédito á la narracion de Suetonio, cuando dice que Calígula amaba tanto á su caballo que le puso una casa ricamente alhajada con criados para servirle, y que tambien queria hacerle consul. Mi amo no estaba ménos enamorado de su mono, y con gusto le hubiera nombrado corregidor.

Por desgracia mia yo me distinguí mas que todos los criados

en complacer al amo, y trabajé tanto en cuidar de su Cupido, que caí enfermo. Me dió una fuerte calentura, que se agravó de modo que perdí el sentido. Ignoro lo que hiciéron conmigo en los quince dias que estuve á la muerte; y solamente sé que mi mocedad luchó tanto con la calentura, y tal vez contra los remedios que me diéron, que al fin recobré el conocimiento. El primer uso que hice de él fué observar que estaba en un cuarto diferente del mio; quise saber porqué, y se lo pregunté á una vieja que me asistia, pero me respondió que no hablara, porque el médico lo habia prohibido expresamente. Cuando estamos buenos, ordinariamente nos burlamos de estos doctores; pero en estando malos nos sometemos con docilidad á sus preceptos.

Aunque mas desease hablar con mi asistenta, tomé la determinacion de callar; y estaba pensando en esto á tiempo que entráron dos como elegantes muy desembarazados, con vestidos de terciopelo, y ricas camisolas guarnecidas de encajes. Me imaginé que eran algunos señores, amigos de mi amo, que por atencion á él me venian á ver, y en esta inteligencia hice un esfuerzo para incorporarme, y por política me quité el gorro; pero mi asistenta me volvió á tender á la larga, diciéndome que aquellos señores eran el médico y el boticario que me asistian.

El doctor se acercó á mí, me tomó el pulso, miróme atentamente el rostro, y habiendo observado todas las señales de una próxima curacion, se revistió de un aspecto victorioso, como si hubiese puesto mucho de suyo, y dijo que solo faltaba tomase una purga para acabar su obra; y que en vista de esto bien podia alabarse de haber hecho una buena curacion. Despues de haber hablado de esta suerte, dictó al boticario una receta, mirándose al mismo tiempo á un espejo, atusándose el pelo, y haciendo tales gestos que no pude dejar de reirme á pesar del estado en que me hallaba. Hízome una cortesía y se marchó, pensando mas en su cara que en las drogas que habia recetado.

Luego que salió, el boticario, que sin duda no fué á mi casa en vano, se preparó para ejecutar lo que se puede discurrir. Fuese porque temiese que la vieja no se daria buena maña, ó sea para hacer valer mas el género, quiso operar por sí mismo; pero á pesar de su destreza, apénas me habia disparado la carga, cuando, sin saber como, la rechazé sobre el manipulante poniéndole el vestido de terciopelo como de perlas. Tuvo este accidente por adeala del oficio. Tomó una toalla, se limpió sin decir palabra, y se fué bien resuelto á hacerme pagar lo que le llevase el quitamanchas, á quien sin duda tuvo precision de enviar su vestido.

Á la mañana siguiente volvió vestido mas llanamente, aunque nada tenia que aventurar ya, y me trajo la purga que el doctor habia recetado el dia ántes. Yo me sentia por momentos mejor;

pero fuera de eso, habia cobrado tanta aversion desde el dia anterior á los médicos y boticarios, que maldecia hasta las universidades en donde á estos señores se les da la facultad de matar hombres sin riesgo. Con esta disposicion declaré enfadado que no queria mas remedios, y que fueran á los diablos Hipócrates y sus secuaces. El boticario, á quien maldita de Dios la cosa se le daba de que yo diera el destino que quisiera á su medicina, con tal que se la pagase, la dejó sobre la mesa, y se retiró sin decirme una palabra.

Inmediatamente hice arrojar por la ventana aquel maldito brebaje, contra el cual habia formado tal aprension, que habria creido beber veneno si lo hubiera tomado. Á esta desobediencia añadí otras: rompí el silencio, y dije con entereza á la que me cuidaba, que lo que positivamente queria era me diese noticias de mi amo. La vieja, que temia excitar en mí una alteracion peligrosa si me respondia, ó por el contrario, que si dejaba de satisfacerme irritaria mi mal, se detuvo un poco; pero la insté con tal empeño, que al fin me respondió: Caballero, vmd. no tiene mas amo que á vmd. mismo. El conde Galiano se ha vuelto á Sicilia.

Me parecia increible lo que oía; pero nada era mas cierto. Este señor, desde el segundo dia de mi enfermedad, temiendo que muriese en su casa, tuvo la bondad de hacerme trasladar con lo poco que tenia á una posada, en donde me dejó abandonado sin mas ni mas á la providencia y al cuidado de una asistenta. En este tiempo tuvo órden de la corte para restituirse á Sicilia, y se marchó tan aceleradamente que no pudo pensar en mí, ya fuese porque me contaba con los muertos, ó ya porque las personas de distincion suelen padecer estas faltas de memoria.

Mi asistenta fué la que me lo contó todo, y me dijo que ella era la que habia buscado médico y boticario para que no muriese sin su asistencia. Estas bellas noticias me hiciéron caer en un profundo desvario. ¡Á Dios mi establecimiento ventajoso en Sicilia! ¡á Dios mis mas dulces esperanzas! « Cuando os suceda alguna gran desgracia, dice un papa, examinaos bien, y encontraréis que siempre habeis tenido alguna parte de culpa. » Con perdon de este santo padre, no puedo descubrir en qué hubiese yo contribuido á mi fatalidad en aquella ocasion.

Cuando ví desvanecidas las lisonjeras fantasmas de que me habia llenado la cabeza, lo primero que me ocupó el pensamiento fué mi maleta, que hice traer á mi cama para registrarla. Al verla abierta suspiré: ¡Ay mi amada maleta, exclamé, único consuelo mio! á lo que veo has estado á merced de manos agenas. No, no, señor Gil Blas, me dijo entónces la vieja, crea vmd. que nada le han robado. He guardado su maleta lo mismo que mi honra.

Encontré el vestido que llevaba cuando entré á servir al conde; pero busqué en vano el que me mandó hacer el Mesines. Mi amo no habia tenido por conveniente dejármelo, ó alguno se lo habia apropiado. Todo lo restante de mi ajuar estaba allí, y tambien una bolsa grande de cuero donde tenia mi dinero. Lo conté dos veces, porque á la primera, no hallando mas que cincuenta doblones, no creí quedasen tan pocos de doscientos y sesenta que dejé en ella ántes de mi enfermedad. ¿Qué es esto? buena muger, dije á mi asistenta. Mi caudal se ha disminuido mucho. Nadie ha llegado á él, respondió la vieja, y he gastado lo ménos que me ha sido posible; pero las enfermedades cuestan mucho: es necesario estar siempre dando dinero. Vea vmd., añadió la buena económica sacando de la faltriquera un legajo de papeles, vea vmd. una cuenta del gasto tan cabal como el oro, y que os hará ver que no he malgastado un ochavo.

Recorrí la cuenta, que bien tendria sus quince ó veinte hojas. ¡Dios misericordioso! ¡qué de aves se habian comprado miéntras yo estuve sin sentido! Solamente en caldos ascenderia la suma por lo ménos á doce doblones. Las otras partidas eran correspondientes á esta. No es decible lo que habia gastado en carbon, en luz, en agua, en escobas, etc. Sin embargo, por muy llena que estuviese su lista, el total llegaba apénas á treinta doblones, y por consiguiente debian quedar todavía doscientos treinta. Díjeselo; pero la vieja con un aire de sencillez empezó á poner por testigos á todos los santos de que en la bolsa no habia mas que ochenta doblones cuando el mayordomo del conde le habia entregado mi maleta. ¿Qué dice vmd.? buena muger, le interrumpí con precipitacion. ¿Fué el mayordomo quien dió á vmd. mi ropa? Él fué realmente, me respondió: por mas señas que al dármela me dijo: Tome vmd., buena muger, cuando el señor Gil Blas esté frito en aceite, no deje vmd. de obsequiarle con un buen entierro. En esta maleta hay con que hacerle las honras.

¡Ah, maldito Napolitano! exclamé entónces, ya no necesito saber en donde para el dinero que me falta. Tú lo has llevado para desquitarte de lo que te he impedido hurtases. Despues de esta invectiva dí gracias al cielo de que el bribon no hubiese cargado con todo. No obstante, aunque yo tenia motivo para imputarle el hurto, no dejé de discurrir que acaso podia haberlo hecho mi asistenta. Mis sospechas tan presto recaian sobre el uno como sobre el otro; mas para mí siempre era lo mismo. Nada dije á la vieja, ni tampoco quise altercar sobre las partidas de su larga cuenta, porque nada hubiera adelantado: es preciso que cada uno haga su oficio. Mi resentimiento se redujo á pagarle, y despedirla de allí á tres dias.

Me imagino que al salir de mi casa fué á avisar al boticario de

que yo la habia despedido y me hallaba ya restablecido y fuerte para poder tomar las de Villadiego sin pagarle, porque le ví venir de allí á poco que apénas podia echar el aliento. Dióme su cuenta, en la que venian los supuestos remedios que me habia suministrado cuando estaba yo sin sentido, puestos con unos nombres que no entendí aunque habia sido médico. Esta se podia llamar propiamente cuenta de boticario, y así cuando llegó el caso de la paga altercámos bastante, pretendiendo yo que rebajase la mitad, y él porfiando que no bajaria un maravedí; pero haciéndose cargo al fin el boticario de que las habia con un mozo que en el dia podia marcharse de Madrid, tomó á bien contentarse con lo que le ofrecia, es decir, con tres partes mas de lo que valian sus medicinas, por no exponerse á perderlo todo. Con mucho sentimiento mio le aflojé el dinero, con lo que se retiró bien vengado de la desazoncilla que le causé el dia de la lavativa.

El médico llegó casi al punto, porque estos animales van siempre uno tras otro. Le satisfice el importe de sus visitas, que habian sido frecuentes, y se marchó contento. Mas para acreditarme que habia ganado bien su dinero, ántes de retirarse me refirió por menor las mortales consecuencias que habia precavido en mi enfermedad, lo cual hizo en términos muy elegantes y con un aspecto agradable; pero nada comprendí de cuanto dijo. Luego que salí de él, me juzgué ya libre de todos los familiares de las parcas; pero me engañaba, porque vino tambien un cirujano, á quien en mi vida habia visto. Saludóme muy cortesmente, y manifestó mucho gusto de hallarme fuera del peligro en que me habia visto, atribuyendo este beneficio, decia él, á dos copiosas sangrías que me habia hecho, y á unas ventosas que habia tenido la honra de aplicarme. Esta pluma quedaba que arrancarme todavía: me fué preciso asimismo pagar al cirujano. Con tantas evacuaciones se quedó tan flaco mi bolsillo, que se podia decir era un cuerpo aniquilado; y que ni aun le quedaba el húmedo radical.

Al verme otra vez abismado en tan miserable situacion empecé á desanimarme. En casa de mis últimos amos me habia aficionado de suerte á las comodidades de la vida, que no podia ya como en otro tiempo considerar la indigencia del modo que un filósofo cínico. Á la verdad no debia entristecerme, teniendo repetidas experiencias de que la Fortuna apénas me derribaba cuando me volvia á levantar: ántes hubiera debido mirar mi infeliz estado como una ocasion de inmediata prosperidad.

••••••••••••••••••

LIBRO OCTAVO.

CAPITULO I.

Gil Blas adquiere un buen conocimiento, y logra un empleo que le consuela de la ingratitud del conde Galiano. Historia de don Valerio de Luna.

Como en todo este tiempo no habia oido hablar de Nuñez, discurrí habria ido á divertirse á algun lugar. Luego que pude andar, fuí á su casa, y supe que en efecto hacia tres semanas estaba en Andalucía con el duque de Medinasidonia.

Al despertarme una mañana me ocurrió á la memoria Melchor de la Ronda, y me acordé que le habia ofrecido en Granada ir á ver á su sobrino si algun dia volvia á Madrid; y queriendo cumplir mi promesa aquel mismo dia, me informé de la casa de don Baltasar de Zúñiga, y pasé á ella. Pregunté por el señor José Navarro, que no tardó en presentarse: habiéndole saludado, y díchole quien era, me recibió atentamente, pero con frialdad; de suerte que no podia conciliar aquel recibimiento indiferente con el retrato que me habian hecho de este repostero. Iba á retirarme con ánimo de no volver á hacerle otra visita, cuando, mostrándome de repente un semblante apacible y risueño, me dijo con mucha expresion: ¡Ah, señor Gil Blas de Santillana! suplico á vmd. me perdone el recibimiento que le he hecho. Mi memoria tiene la culpa de que yo no haya manifestado el buen afecto con que estoy dispuesto á favor de vmd: se me habia olvidado su nombre, y ya no pensaba en el caballero que me recomendaban en una carta que recibí de Granada hace mas de cuatro meses.

Permitidme que os abraze, añadió, estrechándome lleno de gozo; mi tio Melchor, á quien estimo y venero como á mi propio padre, me encarga encarecidamente que, si por acaso tengo la honra de ver á vmd., le trate como si fuera vmd. su hijo, y emplee, en caso necesario, mi valimiento y el de mis amigos en obsequio de vmd. Me hace un elogio del buen corazon y talento de vmd. en tales términos, que aun cuando no me moviera á ello su recomendacion, me empeñaria en servirle. Míreme vmd., pues, le suplico, como á un hombre á quien mi tio por su carta ha comunicado toda la inclinacion que le profesa: franqueo á vmd. mi amistad; no me niegue la suya.

Respondí con el agradecimiento debido á la cortesía de José; y en el mismo instante contrajímos una estrecha amistad, siendo ambos francos y sinceros. No dudé descubrirle el triste estado

de mis asuntos, y apénas lo oyó cuando me dijo: Me encargo del cuidado de acomodar á vmd., y entre tanto no deje vmd. de venir á comer conmigo todos los dias, que tendrá mejor comida que en la posada donde está.

La oferta halagaba demasiado á un convaleciente escaso de dinero, y enseñado á los buenos bocados, para que yo la desechase: aceptéla, pues, y me repuse tanto en aquella casa, que á los quince dias tenia ya una cara de monge bernardo. Parecióme que el sobrino de Melchor hacia en aquella casa su agosto; ¿pero como no lo haria, teniendo á un mismo tiempo tres empleos, pues era gefe de la repostería, de la cueva y de la despensa? Ademas, y sin perjuicio de nuestra amistad, yo creo que él y el mayordomo estaban muy bien avenidos.

Ya estaba yo perfectamente restablecido, cuando, viéndome un dia mi amigo José llegar á casa de Zúñiga para comer, segun mi costumbre, me salió á recibir, y me dijo con alegría: Señor Gil Blas, tengo que proponeros un acomodo muy bueno: sepa vmd. que el duque de Lerma, primer ministro de la corona de España, para entregarse enteramente al despacho de los negocios del estado, confia el cuidado de los suyos á dos personas: para recaudar sus rentas ha escogido á don Diego de Monteser, y ha encargado la cuenta del gasto de su casa á don Rodrigo Calderon. Estos dos confidentes ejercen sus empleos con una autoridad absoluta, y sin depender uno de otro. Don Diego tiene regularmente á sus órdenes dos administradores que hacen las cobranzas; y como supe esta mañana que habia despedido á uno de ellos, fuí á pedir su plaza para vmd. El señor de Monteser, que me conoce, y de quien me precio ser estimado, me la ha concedido sin dificultad por los buenos informes que le he dado de las costumbres y capacidad de vmd., y hoy despues de comer irémos á su casa.

Así lo hicimos: fuí recibido con mucho agrado, y colocado en el empleo del administrador que habia sido despedido, el cual consistia en visitar nuestras granjas, repararlas, cobrar sus arrendamientos, y en una palabra, mi incumbencia era cuidar de los bienes del campo. Todos los meses daba mis cuentas á don Diego, quien, á pesar de todo el bien que le habia dicho mi amigo de mí, las examinaba con mucha atencion; pero esto era lo que yo queria, porque aunque mi rectitud habia sido tan mal pagada en casa de mi último amo, estaba resuelto á conservarla siempre.

Supímos un dia que se habia pegado fuego á la quinta de Lerma, y reducido á cenizas mas de la mitad, y con esta noticia inmediatamente pasé á ella á reconocer el daño. Habiéndome informado puntualmente de las circunstancias del incendio, formé una extensa relacion de ellas, que Monteser manifestó al duque de Lerma. El ministro, á pesar del sentimiento que tenia de sa-

ber tan mala nueva, admiró la relacion, y no pudo ménos de preguntar quien era su autor. Don Diego no se contentó con decírselo, sino que le habló tan á favor mio, que pasados seis meses se acordó S. E. de esto con motivo de una historia que voy á contar, y sin la cual puede ser que jamas hubiera yo logrado empleo en la corte. Esta historia es la siguiente:

En la calle de las Infantas vivia entónces una señora anciana, llamada Inesilla de Cantarilla, cuyo nacimiento no se sabia á punto fijo: unos decian era hija de un guitarrero, y otros de un comendador de la órden de Santiago. Fuese lo que fuese, ella era una persona admirable, pues la naturaleza le habia concedido el singular privilegio de hechizar á los hombres durante el curso de su vida, que subsistia aun despues de quince lustros cumplidos. Habia sido el ídolo de los señores de la corte antigua, y se veía adorada de los de la nueva: el tiempo, que no respeta la hermosura, trabajaba en vano en disminuir la suya: la marchitaba, sí; pero no le quitaba el poder de agradar. Un semblante noble, un entendimiento embelesador, y muchas gracias naturales, le hacian excitar pasiones hasta en su vejez.

Don Valerio de Luna, caballero de veinte y cinco años, y uno de los secretarios del duque de Lerma, visitaba á Inesilla, y quedó enamorado de ella: declaróle su pasion, y siguió la liebre con todo el ardor que el amor y la juventud son capaces de inspirar. La señora, que tenia sus motivos para no querer condescender con sus deseos, no sabia qué hacerse para contenerlos. No obstante, creyó un dia haber encontrado arbitrio para ello, haciendo pasar al jóven á su gabinete, donde, enseñándole un relox que estaba sobre una mesa, le dijo: Ved la hora que es: hoy hace setenta y cinco años que nací á la misma: á fe que me caerian bien los amores en esta edad. Volved, hijo mio, en vos mismo, y ahogad unos sentimientos que no convienen ni á vos ni á mí. A esta reconvencion juiciosa, el caballero, á quien no hacia fuerza la razon, respondió á la señora con toda la impetuosidad de un hombre poseido de los movimientos que le agitaban: Cruel Ines, ¿porqué recurris á esos frívolos artificios? ¿pensais que pueden haceros otra á mis ojos? No os lisonjeeis con una esperanza tan engañosa; ya seais tal cual os veo, ó ya mi vista padezca alguna ilusion, yo no he de cesar de amaros. Pues bien, replicó ella: una vez que con tanta porfía quereis continuar con vuestra pretension, hallaréis de aquí en adelante cerrada mi puerta; y así os prohibo y os mando que jamas os presenteis á mi vista.

Acaso se creerá que, en virtud de esto, turbado y confuso don Valerio de lo que acababa de oir, se retiró cortesmente; pero sucedió todo lo contrario, pues se hizo mas importuno. El amor hace en los enamorados el mismo efecto que el vino en los

borrachos. El caballero suplicó, suspiró, y pasando repentinamente de los ruegos á la violencia, intentó lograr por fuerza lo que no podia obtener de otro modo; pero la señora, rechazándole con valor, le dijo irritada: Detente, temerario, voy á refrenar tu loco amor: sabe que eres hijo mio.

Atónito don Valerio de oir semejantes palabras, suspendió su atrevimiento; pero discurriendo que Inesilla decia aquello para librarse de su solicitud, le respondió: Vos inventais esa fábula para huir de mis deseos. No, no, interrumpió ella: te revelo un secreto que siempre te hubiera ocultado, si no me hubieras reducido á la necesidad de declarártelo. Veinte y seis años hace que amaba á don Pedro de Luna, tu padre, que era entónces gobernador de Segovia; tú fuiste el fruto de nuestros amores: te reconoció, te hizo criar con cuidado; y ademas de que no tenia otro hijo, tus buenas prendas le estimuláron á dejarte caudal. Yo por mi parte no te he desamparado: luego que te ví ya metido en el trato del mundo, he procurado atraerte á mi casa para inspirarte aquellos modalos corteses que son tan necesarios en una persona fina, y que solo las mugeres pueden enseñar á los caballeros mozos: y aun he hecho mas, he empleado todo mi valimiento para colocarte en casa del primer ministro: en fin, me he interesado por tí como debia hacerlo por un hijo. Sabido esto, mira lo que determinas: si puedes purificar tus sentimientos, y mirarme solo como á una madre, no te echaré de mi presencia, y te amaré tan tiernamente como hasta aquí; pero si no eres capaz de hacer este esfuerzo, que la razon y la naturaleza exigen de tí, huye al momento, y líbrame del horror de verte.

Miéntras Inesilla hablaba de esta suerte, guardaba don Valerio un triste silencio: nadie hubiera dicho sino que llamaba en su auxilio á la virtud para vencerse á si mismo; pero esto era en lo que ménos pensaba. Meditaba otro designio, y preparaba á su madre un espectáculo muy diverso, porque, viendo que era insuperable el obstáculo que se oponia á su felicidad, se rindió cobardemente á la desesperacion; y sacando la espada, se atravesó con ella. Se castigó como otro Edipo, con la diferencia de que al Tébano le cegó el dolor de haber consumado el crímen, y el Castellano al contrario se atravesó de sentimiento de no haberle podido cometer.

El desgraciado don Valerio no murió al instante: tuvo tiempo de arrepentirse y pedir al cielo perdon de haberse quitado la vida á sí mismo. Como por su muerte quedó vacante el empleo de secretario en casa del duque de Lerma, este ministro, que no habia echado en olvido la relacion que escribí del incendio, ni el elogio que de mí se le habia hecho, me eligió para sustituir á este jóven.

CAPITULO II.

Presentan á Gil Blas al duque de Lerma, quien le admite por uno de sus secretarios. Este ministro le señala el trabajo que ha de hacer, y queda gustoso de él.

Monteser me participó esta agradable noticia, diciéndome: Amigo Gil Blas, siento os separeis de mí; pero como os estimo, no puedo ménos de alegrarme seais sucesor de don Valerio. Haréis fortuna si seguis dos consejos que voy á daros: el primero es, que os mostreis tan adicto á S. E., que no dude que le profesais el mayor afecto; y el segundo, que hagais la corte á don Rodrigo Calderon, porque este hombre maneja el ánimo de su amo como una blanda cera. Si teneis la dicha de agradar á este secretario favorito, me atrevo á aseguraros con certidumbre que subiréis mucho en poco tiempo.

Dí las gracias á don Diego por sus saludables consejos, y le dije: Hágame vmd. el favor de explicarme el carácter de don Rodrigo, porque he oido decir que es un sugeto nada bueno; pero aunque alguna vez el pueblo acierta en sus juicios, no me fio de las pinturas que suele hacer de las personas que están en candelero. Sírvase vmd., pues, decirme lo que piensa del señor Calderon. Asunto es delicado, me respondió el apoderado con una sonrisa maligna: a cualquiera otro le diria sin detenerme que es un hidalgo honrado, de quien no se podria decir sino bien; pero con vos quiero ser franco, porque ademas de que conozco vuestra prudencia, me parece debo hablaros claramente de don Rodrigo, pues os he avisado que debiais güardarle miramientos: de otro modo no haria mas que serviros á medias.

Ya sabeis, pues, prosiguió, que era un simple criado de S. E. cuando todavía no era este mas que don Francisco de Sandoval, y que por grados ha llegado á ser su primer secretario. No se ha visto nunca hombre mas vano. Jamas corresponde á las cortesías que se le hacen, á no precisarle á ello razones muy poderosas. En una palabra, él se considera como un compañero del duque de Lerma, y en realidad podria decirse que participa de la autoridad del primer ministro, pues que le hace conferir los gobiernos y los empleos á quien se le antoja. El público frecuentemente murmura de ello; mas él no hace caso: con tal que saque lo que llamamos para guantes, le importa muy poco la censura pública. Por lo que acabo de decir conoceréis, añadió don Diego, como debeis portaros con un hombre tan altanero. ¡Oh! bien está; déjeme vmd. á mí: muy mal han de andar las cosas para que no me estime: cuando se conoce el flaco de un hombre á quien se intenta agradar, es preciso

ser poco diestro para no conseguirlo. Siendo así, repuso Monteser, voy á presentaros ahora mismo al duque de Lerma.

Al instante pasámos á casa del ministro, á quien encontrámos dando audiencia en una gran sala, en donde habia mas gente que en palacio. Allí ví comendadores y caballeros de Santiago y de Calatrava que solicitaban gobiernos y vireinatos; obispos que, siendo sus diócesis contrarias á su salud, querian ser arzobispos, nada mas que por mudar de aires; y tambien muy buenos religiosos domínicos y franciscanos que pedian con toda humildad mitras: ví tambien oficiales reformados haciendo el mismo papel que el capitan Chinchilla, esto es, que se consumian esperando una pension. Si el duque no satisfacia los deseos de todos, recibia á lo ménos con agrado sus memoriales, y advertí que respondia muy cortesmente á los que le hablaban.

Esperámos con paciencia que despachara á todos los pretendientes. Entónces don Diego le dijo: Señor, aquí está Gil Blas de Santillana, á quien V. E. ha elegido para ocupar el empleo de don Valerio. Miróme el duque, y me dijo con mucha afabilidad que lo tenia merecido por los servicios que le habia hecho. Me hizo despues entrar en su despacho para hablarme á solas, ó mas bien para formar juicio de mi talento por mi conversacion. Quiso saber quien yo era, y la historia de mi vida, diciéndome se la contase fielmente. ¡Qué relacion tan larga la que se me pedia! Mentir á un primer ministro de España no era regular; y por otra parte habia tantos pasages que podian ajar mi vanidad, que no sabia como resolverme á hacer una confesion general. ¿Como salir de este apuro? Adopté el partido de disimular la verdad en aquellos puntos en que me hubiera avergonzado de decirla desnuda; peró, á pesar de todo mi artificio, no dejó de percibirla. Señor de Santillana, me dijo sonriéndose al fin de mi narracion, á lo que veo, vmd. ha sido un sí es no es travieso. Señor, le respondí sonrojado, V. E. me ha mandado sea sincero, y le he obedecido. Yo te lo agradezco, replicó: veo, hijo mio, que te has librado de los peligros á poca costa; extraño que el mal ejemplo no te haya perdido enteramente. ¡Cuantos hombres de bien se pervertirian si la fortuna los pusiera á semejantes pruebas!

Amigo Santillana, continuó el ministro, no te acuerdes mas de lo pasado: piensa solamente en que ahora sirves al rey, y que te has de emplear en adelante en su servicio. Sígueme, que voy á decirte en qué te has de ocupar. Dicho esto, el duque me llevó á un cuartito inmediato á su despacho, donde tenia sobre varios estantes unos veinte libros de registro en folio muy gruesos. Aquí, me dijo, has de trabajar. Todos estos registros que ves componen un diccionario de todas las familias nobles que hay en los reinos y principados de la monarquía española. Cada libro

contiene, por órden alfabético, un resúmen de la historia de todos los hidalgos del reino, en la que se especifican los servicios que ellos y sus antepasados han hecho al estado, como tambien los lances de honor que les han ocurrido. Tambien se hace mencion de sus bienes, de sus costumbres, y en una palabra de todas sus buenas ó malas calidades; de modo que, cuando piden algunas gracias al gobierno, veo de una ojeada si las merecen. Á este fin tengo sugetos asalariados en todas partes que procuran averiguarlo é instruirme enviándome sus informes; pero como estos son difusos, y están llenos de modismos provinciales, es necesario extractarlos y pulirlos, porque el rey quiere algunas veces que le lean estos registros. Este trabajo pide un estilo limpio y conciso, por lo cual desde este instante quiero emplearte en él.

En seguida sacó de una gran cartera llena de papeles un informe que me entregó, y me dejó en mi cuarto para que con libertad hiciese yo el primer ensayo. Leí el papel, que no solamente me pareció lleno de términos bárbaros, sino tambien de encono, no obstante de ser su autor un fraile de la ciudad de Solsona. Afectando su reverencia el estilo de un hombre de bien, denigraba sin piedad á una honrada familia catalana, y sabe Dios si decia la verdad. Juzgué leer un libelo infamatorio, y por tanto escrupulizé trabajar en él. Temia hacerme cómplice de una calumnia; no obstante, aunque recien introducido en la corte, pasé por alto el mal ó bien obrar del religioso; y dejando á su cargo toda la iniquidad, si la habia, principié á deshonrar en bellas frases castellanas á dos ó tres generaciones que acaso serian muy honradas. Ya habia compuesto cuatro ó cinco páginas, cuando, deseoso el duque de saber qué tal me portaba, volvió y me dijo: Santillana, enséñame lo que has hecho, que quiero verlo. Al mismo tiempo pasó la vista por mi escrito, y leyó el principio con mucha atencion. Yo me sorprendí al ver lo que le gustó. Aunque estaba tan inclinado á tu favor, me dijo, te confieso que has excedido á lo que esperaba de tí. No solamente escribes con toda la propiedad y precision que yo quiero, sino que ademas encuentro tu estilo fluido y festivo. Bien me acreditas el acierto que he tenido en escoger tu pluma, y me consuelas de la pérdida de tu predecesor. El ministró no hubiera limitado á esto mi elogio si á este tiempo no hubiera venido á interrumpirle su sobrino el conde de Lémos. S. E. le dió muchos abrazos, y le recibió de un modo que me hizo entender le amaba tiernamente. Los dos se encerráron para tratar en secreto de un negocio de familia de que luego hablaré, y del que estaba el duque entónces mas ocupado que de los del rey.

Miéntras estaban encerrados oí dar las doce. Como sabia que los secretarios y covachuelistas dejaban á esta hora el bufete para ir á comer á donde querian, dejé en aquel estado mi ensayo, y

salí para ir, no á casa de Monteser, porque ya me habia pagado mis salarios y despedido, sino á la mas famosa hostería del barrio de palacio. Una de las ordinarias no convenia á mi persona. *Piensa que ahora sirves al rey.* Estas palabras que el duque me habia dicho se me venian sin cesar á la memoria, y eran otras tantas semillas de ambicion que fermentaban por momentos en mi ánimo.

CAPITULO III.

Sabe Gil Blas que su empleo no deja de tener desazones. De la inquietud que le causó esta nueva, y la conducta que se vió obligado á gardar.

Al entrar tuve gran cuidado de hacer saber al hosterero que era yo un secretario del primer ministro, y como tal no sabia qué mandarle que me trajese de comer. Temia pedir cosa que oliese á estrechez, y así le dije me diese lo que le pareciera. Me regaló muy bien, y me hizo servir como á persona de distincion, lo que me llenó mas que la comida. Al pagar tiré sobre la mesa un doblon, y cedí á los criados lo que debian volverme, que seria á lo ménos la cuarta parte, saliendo de la hostería con gravedad y tiesura, en ademan de un jóven muy pagado de su persona.

A veinte pasos habia una gran posada de caballeros en donde de ordinario se hospedaban señores extrangeros. Alquilé un aposento de cinco ó seis piezas con buenos muebles, como si ya tuviese dos ó tres mil ducados de renta, y pagué adelantado el primer mes. Despues de esto volví á mi tarea, y empleé toda la siesta en continuar lo comenzado por la mañana. En una pieza inmediata á la mia estaban otros dos secretarios; pero estos no hacian mas que poner en limpio lo que el mismo duque les daba á copiar. Desde la misma tarde al retirarnos me hice amigo de ellos, y para grangear mejor su amistad los llevé á casa de mi hosterero, en donde les hice servir los mejores platos que ofrecia la estacion, y los vinos mas delicados y estimados en España.

Sentámonos á la mesa, y empezámos á conversar con mas alegría que entendimiento, porque, sin hacer agravio á mis convidados, conocí desde luego que no debian á sus talentos los empleos que ocupaban en su secretaría. Eran hábiles á la verdad en hacer hermosa letra redonda y bastardilla; pero no tenian la menor tintura de las que se enseñan en las universidades.

En recompensa sabian con primor lo que les tenia cuenta, y me diéron á entender que no estaban tan embriagados con el honor de estar en casa del primer ministro, que no se quejasen de su estado. Cinco meses ha que servimos, decia uno, á nuestra costa. No nos pagan el sueldo; y lo peor es que está por arre-

glar, y no sabemos bajo qué pié estamos. Por lo que hace á mí, decia el otro, quisiera haber recibido veinte zurriagazos en lugar de sueldo, con tal que me dejasen la libertad de tomar otro destino; porque despues de las cosas secretas que he escrito, no me atreveria á retirarme de mi propio motivo, ni á pedir licencia para ello. Bien puede ser que fuese á ver la torre de Segovia ó el castillo de Alicante.

¿Pues como hacen ustedes para mantenerse? les dije: sin duda tendrán hacienda. Me respondiéron que muy poca; pero que por fortuna vivian en casa de una viuda honrada, que les fiaba, y daba de comer á cada uno por cien doblones al año. Toda esta conversacion, de la cual no perdí palabra, bajó al punto mis humos altaneros. Me figuré que seguramente no se tendria conmigo mas atencion que con los otros: que por consiguiente no debia estar tan satisfecho de mi empleo: que era ménos sólido de lo que yo habia creido, y que en fin debia economizar mucho el bolsillo. Estas reflexiones me sanáron de la furia de gastar. Principié á arrepentirme de haber convidado á aquellos secretarios, y á desear se acabase la comida; y cuando llegó el caso de pagar la cuenta, tuve una disputa con el hosterero sobre su importe.

Separámonos á media noche, porque no les insté á que bebieran mas. Ellos se marcháron á casa de su viuda, y yo me retiré á mi soberbia habitacion, lleno de rabia de haberla alquilado, y prometiendo de veras dejarla al fin del mes. Á pesar de que me acosté en una buena cama, mi desazon me quitó el sueño. Pasé lo restante de la noche en discurrir los medios de no servir de balde al rey, y me atuve sobre este particular á los consejos de Monteser. Me levanté con ánimo de ir á cumplimentar á don Rodrigo Calderon, hallándome entónces en la mejor disposicion para presentarme á un hombre tan altivo, y de cuyo favor bien conocia yo que necesitaba; y con efecto pasé á casa de este secretario.

Su vivienda tenia comunicacion con la del duque de Lerma, y era igual á ella en magnificencia: no hubiera sido fácil distinguir por los muebles al amo del criado. Dije le entrasen recado de que estaba allí el sucesor de don Valerio; pero esto no impidió me hiciesen esperar mas de una hora en la antesala. Señor nuevo secretario, me decia yo en este tiempo, tenga vmd. paciencia si gusta. Á vmd. le harán morder el ajo ántes que vmd. se lo haga morder á otros.

Al fin abriéron la puerta del cuarto: entré, y me acerqué á don Rodrigo, que acababa de escribir un billete amoroso á su Sirena encantadora, y se lo estaba entregando en aquel momento á Perico. No me habia presentado al arzobispo de Granada, al conde Galiano, ni aun al primer ministro, con tanto respeto

como ante el señor Calderon; le saludé bajando la cabeza hasta el suelo, y le pedí su proteccion en términos de que no puedo acordarme sin rubor, tan llenos estaban de sumision. En el ánimo de otro ménos vano que él no me hubiera hecho ningun favor mi bajeza; pero á él le agradáron mucho mis rastreros rendimientos, y me respondió con bastante cortesía que no malograria ninguna ocasion en que pudiera servirme.

Sobre esto le dí gracias con grandes demostraciones de zelo por la inclinacion favorable que me manifestaba, y le aseguré de mi eterno reconocimiento: despues, temiendo incomodarle, salí suplicándole me perdonase si habia interrumpido sus importantes ocupaciones. Luego que dí este paso tan indecoroso, me retiré á mi despacho, y concluí la obra que se me habia encargado. El duque no dejó de entrar por la mañana, y quedando no ménos complacido del fin de mi trabajo que del principio, me dijo: Esto está muy bueno; escribe lo mejor que puedas este compendio histórico en el registro de Cataluña, y concluido, toma de la bolsa otro informe, que pondrás en órden del mismo modo. Tuve una conversacion bastante larga con S. E., cuyo modo afable y familiar me encantaba. ¡Qué diferencia entre él y Calderon! eran dos personas que contrastaban singularmente.

Aquel dia me fui á una hosteria en donde se comia á precio fijo, y resolví ir allí de incógnito todos los dias hasta ver el efecto que producian mi respeto y sumision. Tenia yo dinero para tres meses á lo mas, y me prescribí este término para trabajar á costa de quien hubiese lugar, proponiéndome, siendo las locuras mas cortas las mejores, abandonar, pasado este término, la corte y su oropel, si no me señalaban sueldo. Dispuesto así mi plan, nada me quedó por hacer en dos meses para agradar al señor Calderon; pero hizo tan poco caso de todo lo que yo practicaba para conseguirlo, que perdí las esperanzas. Mudé de conducta con respecto á él, cesé de hacerle la corte, y solo pensé en aprovecharme de los momentos de conversacion que yo tenia con el duque.

CAPITULO IV.

Gil Blas consigue el favor del duque de Lerma, que le confía un secreto de importancia.

Aunque S. E. me veía todos los dias por un instante, sin embargo pude grangearle insensiblemente la voluntad en tales términos, que un dia, despues de comer, me dijo: Escucha, Gil Blas; sabe que me agrada tu ingenio, y que te estimo. Eres un mozo zeloso, fiel, muy inteligente y callado; y así me parece que no erraré si te hago dueño de mi confianza. A estas palabras me

arrojé á sus piés; y despues de haberle besado respetuosamente la mano, que me alargó para levantarme, le respondí: ¡Es posible que se digne V. E. honrarme con un favor tan grande! ¡cuantos enemigos secretos me van á suscitar vuestras bondades! Pero solo temo el rencor de una persona, que es don Rodrigo Calderon. Nada tienes que temer de él, respondió el duque: yo le conozco; desde su niñez me ha querido, y puedo decir que sus sentimientos son tan conformes con los mios, que quiere todo lo que me gusta, así como aborrece todo cuanto me desagrada. En lugar de temer que te tenga aversion, debes al contrario contar con su amistad. Por aquí conocí lo astuto que era el señor don Rodrigo, que habia conquistado el ánimo de S. E., y que yo debia procurar estar muy bien con él.

Para principiar, prosiguió el duque, á ponerte en posesion de mi confianza, voy á descubrirte un designio que medito, porque conviene te enteres de él á fin de que procures desempeñar los encargos que pienso darte en adelante. Hace mucho tiempo que veo mi autoridad generalmente respetada, que mis órdenes se obedecen ciegamente, y que dispongo á mi arbitrio de los cargos, empleos, gobiernos, vireinatos, beneficios, y aun me atrevo á decir, que reino en España. Mi fortuna no puede llegar á mas; pero quisiera preservarla de las borrascas que empiezan á amenazarla; y á este efecto desearia me sucediese en el ministerio el conde de Lémos, mi sobrino.

Habiendo advertido el ministro que este último punto me habia sorprendido en extremo, me dijo: Veo bien, Santillana, conozco bien lo que te admira. Te parece muy extraño que prefiera mi sobrino á mi propio hijo el duque de Uceda; pero has de saber que este es de cortísimos alcances para ocupar mi puesto, y que ademas soy su enemigo. No puedo llevar el que haya hallado el secreto de agradar al rey, y que este quiera hacerle su privado. El favor de un soberano se parece á la posesion de una muger á quien se adora; es esta una felicidad tan envidiable que nadie quiere que un rival tenga parte en ella por mas que le unan á él los lazos de la sangre y de la amistad.

En esto te manifiesto, continuó, lo íntimo de mi corazon. Ya he intentado desconceptuar en el ánimo del rey al duque de Uceda, y no habiendo podido conseguirlo, he levantado otra batería; quiero que el conde de Lémos por su parte se grangee la estimacion del príncipe de España. Siendo gentilhombre de cámara con destino á su cuarto, tiene ocasion de hablarle á cada paso, y ademas de que tiene talento, yo sé un medio de hacerle lograr esta empresa. Con esta estratagema, contraponiendo mi hijo á mi sobrino, suscitaré entre estos primos una competencia que les obligará á ambos á buscar mi apoyo, y esta necesidad que tendrán de mi hará me estén uno y otro sumisos: ve aquí cual

es mi proyecto, añadió, y tu mediacion no me será inútil en él. Te enviaré á hablar secretamente al conde de Lémos, y me contarás de su parte lo que tenga que participarme.

Despues de esta confianza, que yo miraba como dinero contante, cesó mi inquietud. En fin, decia yo, heme aquí colocado en una situacion que me promete montes de oro; porque es imposible que el confidente de un hombre que gobierna la monarquía española no se halle bien presto colmado de riquezas. Poseido de tan dulce esperanza veía con indiferencia apurarse mi pobre bolsillo.

CAPITULO V.

En el que se verá á Gil Blas lleno de gozo, de honra, y de miseria.

Bien presto se echó de ver el favor que yo merecia al ministro, y él mismo lo daba á entender públicamente, entregándome la bolsa de los papeles que acostumbraba ántes llevar S. E. mismo cuando iba á despachar. Esta novedad, que dió motivo para que me tuviesen en el concepto de un valido, excitó la envidia de muchos, y me atrajo bastantes cumplimientos de corte. Los dos oficiales, mis inmediatos, no fuéron los últimos á felicitarme sobre mi próxima elevacion, y me convidáron á cenar en casa de su viuda, no tanto por correspondencia, cuanto con la mira de tenerme obligado á su favor para en adelante. Me veía obsequiado por todas partes, y hasta el orgulloso Calderon mudó de modales conmigo. Ya me llamaba *señor de Santillana*, cuando hasta entónces me habia tratado siempre de *vos*, sin haber empleado jamas el tratamiento de *vmd.*; se me mostraba muy propicio, especialmente cuando pensaba que nuestro favorecedor podia notarlo; pero aseguro que no trataba con ningun tonto. Yo correspondia á sus atenciones con tanta mas urbanidad cuanto mas le aborrecia. No se hubiera portado mejor un cortesano consumado.

Tambien acompañaba al duque mi señor cuando iba á palacio, que por lo regular era tres veces al dia. Por la mañana entraba en el cuarto de S. M. cuando ya estaba despierto; se ponia de rodillas junto á la cabecera de su cama; hablábale de lo que habia S. M. de hacer en el dia, y le dictaba las cosas que habia de decir, con lo que se retiraba. Despues de comer volvia, no para hablarle de negocios, sino de cosas alegres: le divertia contándole todos los lances graciosos que ocurrian en Madrid, los cuales era siempre el primero que los sabia, porque tenia personas pagadas á este efecto; y en fin, iba por la noche la tercera vez á ver al rey, le daba cuenta como le parecia de lo que habia he-

cho en el dia, y le pedia por ceremonia sus órdenes para el dia siguiente. Miéntras estaba con S. M. yo me quedaba en la antecámara, en donde habia personas distinguidas dedicadas á solicitar la proteccion de la corte, que anhelaban mi conversacion, y se vanagloriaban de que yo me dignara concedérsela. En vista de esto, ¿como podria yo no creerme hombre de importancia? Muchos hay en la corte que con ménos fundamento se tienen por tales.

Un dia tuve mayor motivo para envanecerme. El rey, á quien el duque habia hablado con grande elogio de mi estilo, tuvo la curiosidad de ver una muestra de él. S. E. me hizo tomar el registro de Cataluña, llevóme á presencia del monarca, y me mandó leyese el primer extracto que habia formado. Si la presencia del soberano me turbó al pronto, la del ministro me animó inmediatamente, y leí mi obra que S. M. oyó con agrado; y tuvo la bondad de asegurar que estaba satisfecho de mí, y aun la de encargar á su ministro cuidase de mis ascensos : todo lo cual en nada disminuyó el orgullo de que yo ya estaba poseido, y la conversacion que tuve pocos dias despues con el conde de Lémos acabó de llenarme la cabeza de ideas ambiciosas.

Fuí un dia á buscar á este señor de parte de su tio al cuarto del príncipe, y le presenté una carta credencial, en la que el duque le aseguraba podia hablarme con confianza, como que estaba enterado del asunto que tenian entre manos, y escogido para mensagero de ambos. El conde, así que leyó la esquela, me condujo á un cuarto donde nos encerrámos solos, y allí aquel caballero jóven me habló en estos términos : Supuesto que vmd. ha logrado la confianza del duque de Lerma, no dudo que la merecerá, ni tengo dificultad en hacer á vmd. depositario de la mia. Sabrá vmd., pues, que las cosas van á pedir de boca : el príncipe de España me distingue entre todos los señores de su servidumbre, que estudian el modo de agradarle. Esta mañana he tenido una conferencia con S. A., en la que me ha parecido estar disgustado de verse por la mezquindad del rey sin facultades para seguir los impulsos de su generoso corazon, y aun de hacer un gasto correspondiente á un príncipe. Yo le he manifestado cuanto lo sentia; y aprovechándome de la ocasion he ofrecido llevarle mañana cuando se levante mil doblones, esperando mayores sumas, las que he asegurado le suministraré sin tardanza : mi oferta le ha complacido mucho, y estoy cierto de captar su benevolencia si le cumplo la palabra. Id, añadió, noticiad á mi tio estos pormenores, y volved esta tarde á decirme su sentir acerca de ello.

Luego que concluyó, me despedí de él, y pasé á dar parte al duque de Lerma, quien, oido mi recado, envió á pedir á Calderon mil doblones, de que me hice cargo aquella tarde, y fuí á lle-

várselos al conde, diciendo entre mí: Bueno, bueno; ahora veo claramente cual es el medio infalible de que se vale el ministro para salir con su intento: pardiez que tiene razon; y segun todas las señales estas prodigalidades no le arruinarán: fácilmente adivino de qué cofre saca estos hermosos doblones; pero bien considerado, ¿no es razon que el padre sea quien mantenga al hijo? Al separarme del conde de Lémos me dijo en voz baja: A Dios, nuestro amado confidente: el príncipe de España es un poco inclinado á las damas, y será necesario que tú y yo tratemos de este punto en la primera ocasion, porque preveo que muy presto necesitaré de tu ministerio. Me retiré reflexionando en estas palabras, que á la verdad no eran ambiguas, y que me llenaban de satisfaccion. Como diablos es esto, decia yo, ¿si estaré próximo á ser el mercurio del heredero de la monarquía? Yo no examinaba si esto era bueno ó malo, porque la calidad del galan ofuscaba mi conciencia. ¡Qué gloria para mí ser agente de los placeres de un gran príncipe! ¡Oh! poco á poco, señor Gil Blas, se me dirá, no se trataba en cuanto á vos mas que de haceros un agente subalterno: convengo en ello; pero en sustancia estos dos empleos son de tanto honor uno como otro: solamente se diferencian en el provecho.

Cumpliendo bien con estas nobles comisiones, adelantando mas de dia en dia en la gracia del primer ministro, y con tan lisonjeras esperanzas, ¡qué feliz no habria yo sido si la ambicion me hubiera preservado de la hambre! Ya hacia mas de dos meses que habia dejado mi aposento magnífico, y ocupaba un cuarto pequeño en una de las posadas de caballeros mas económicas. Aunque esto me causaba sentimiento, lo llevaba con paciencia, porque salia de madrugada, y no volvia hasta la noche á la hora de acostarme. Todo el dia estaba en mi teatro, es decir, en casa del duque, en donde hacia el papel de señor; pero cuando me retiraba á mi cuartito desaparecia el señor, y solo quedaba el pobre Gil Blas sin dinero, y lo peor de todo sin tener de qué hacerle. Ademas de que yo era demasiado orgulloso para descubrir á alguno mis necesidades; á nadie conocia que pudiese socorrerme sino á Navarro, á quien no me atrevia á recurrir, por haber hecho poco caso de él desde que me habia introducido en la corte. Me ví precisado á vender mis vestidos uno á uno sin quedarme mas que con aquellos que precisamente necesitaba, y ya no iba á la hostería por no tener con que pagar mi manutencion. Mas ¿qué hacia yo para subsistir? Voy á decirlo: todas las mañanas nos traian á la oficina para desayunarnos un panecillo y un traguito de vino; esto era cuanto nos hacia dar el ministro. Yo no comia mas en todo el dia, y comunmente me acostaba sin cenar.

Tal era la suerte de un hombre que brillaba en la corte, y

que debia causar mas lástima que envidia. Sin embargo, no pudiendo resistir á mi miseria, me determiné por último á descubrírsela con maña al duque de Lerma si encontraba ocasion. Por fortuna se presentó esta en el Escorial, á donde el rey y el príncipe de España fuéron algunos dias despues.

CAPITULO VI.

Qué modo tuvo Gil Blas de dar á conocer su pobreza al duque de Lerma, ¡y como se portó con él este ministro.

Cuando el rey estaba en el Escorial mantenia á toda la comitiva, de modo que allí no sentia yo el peso de la miseria. Dormia en una recámara cerca del cuarto del duque. Una mañana habiéndose levantado el ministro segun su costumbre al romper el dia, me hizo tomar algunos papeles con recado de escribir, y me dijo le siguiese á los jardines de palacio. Nos sentámos debajo de unos árboles, en donde por órden suya me puse en la actitud de un hombre que escribe sobre la copa de su sombrero, y S. E. aparentaba leer un papel que tenia en la mano. Desde léjos parecia que estabamos ocupados en negocios muy graves, y á la verdad solo hablabamos de bagatelas, porque á S. E. no le disgustaban.

Ya hacia mas de una hora que le divertia con todas las agudezas que me sugeria mi humor jocoso, cuando viniéron á plantarse dos urracas sobre los árboles que nos cubrian con su sombra. Comenzáron á charlar con tanta algazara, que nos llamáron la atencion. Estas aves, dijo el duque, parece que riñen, y me alegraria saber el asunto de su pendencia. Señor, le dije, la curiosidad de V. E. me trae á la memoria una fábula indiana que leí en Pilpai ó en otro autor fabulista. El ministro me preguntó qué fábula era esta, y se la conté en estos términos:

En cierto tiempo reinaba en Persia un buen monarca, que, no teniendo suficiente capacidad para gobernar por sí mismo sus estados, dejaba este cuidado á su gran visir. Este ministro llamado Atalmuc tenia un gran talento. Sostenia sin fatiga el peso de aquella vasta monarquía, manteniéndola en una paz profunda, y poseia tambien el arte de hacer amable y respetable la autoridad real, en términos que los vasallos hallaban un padre afectuoso en un visir fiel á su monarca. Atalmuc tenia entre sus secretarios un jóven cachemiriano llamado Zangir, á quien estimaba mas que á los otros, y con cuya conversacion se complacia, llevándole consigo á la caza, y descubriéndole hasta sus mas íntimos secretos. Un dia que andaban cazando ambos por un bosque, viendo el visir dos cuervos que graznaban sobre un

árbol, dijo á su secretario: Me alegrara saber lo que estas aves se dicen en su lengua. Señor, le respondió el Cachemiriano, vuestros deseos se pueden satisfacer. ¿Y como? dijo Atalmuc. Habeis de saber, señor, respondió Zangir, que un dervich cabalista me enseñó el idioma de las aves. Si lo deseais, yo escucharé á estos cuervos, y os repetiré palabra por palabra lo que les haya oido.

Consintió en ello el visir, y acercándose el Cachemiriano á los cuervos, y haciendo como que los escuchaba atentamente, volvió despues á su amo, y le dijo: Señor, ¿podriais creerlo? nosotros somos el asunto de su conversacion. Eso no es posible, exclamó el ministro persiano. ¿Pues qué dicen de nosotros? Uno de ellos, replicó el secretario, ha dicho: Ve aquí al mismo gran visir, á esa águila tutelar que cubre con sus alas la Persia como su nido, y que se desvela sin cesar por su conservacion. Para descansar de sus penosas tareas viene á cazar á este bosque con su fiel Zangir. ¡Qué dichoso es este secretario en servir á un amo que le hace mil favores! Poco á poco, interrumpió el otro cuervo, poco á poco: no ponderes tanto la felicidad de ese Cachemiriano. Es cierto que Atalmuc conversa con él familiarmente, que le honra con su confianza; y tampoco pongo duda en que tendrá intencion de darle algun dia un empleo importante; pero entre tanto Zangir se morirá de hambre. Este pobre infeliz está viviendo en un miserable cuarto de una posada, en donde carece de lo mas necesario; en una palabra, pasa una vida miserable sin que ninguno de la corte lo eche de ver. El gran visir no cuida de saber si tiene ó no con que vivir, y contentándose con tenerle afecto, le deja entregado á la miseria.

Aquí cesé de hablar para ver como se explicaba el duque de Lerma, quien me preguntó sonriéndose, qué impresion habia hecho este apólogo en el ánimo de Atalmuc, y si aquel gran visir se habia ofendido del atrevimiento de su secretario. No, señor, le respondí algo turbado de su pregunta: la fábula dice al contrario que le colmó de beneficios. Fué fortuna, repitió el duque con seriedad, porque hay ministros que no llevarian á bien se les diesen semejantes lecciones. Pero, añadió cortando la conversacion y levantándose, creo que el rey no tardará mucho en despertar. Mi obligacion me llama á su lado. Dicho esto se encaminó muy de prisa hácia palacio sin hablarme mas, y, á lo que me pareció, muy disgustado de mi fábula indiana.

Seguíle hasta la puerta del cuarto de S. M., y despues fuí á poner los papeles que llevaba en el sitio de donde los habia tomado. Entré en un gabinete, en donde trabajaban nuestros dos secretarios copiantes, que tambien habian ido á la jornada. ¿Qué tiene vmd., señor de Santillana, dijéron al verme? vmd. está

muy demudado. A vmd. le ha sucedido algun lance pesaroso.

Yo estaba demasiado impresionado del mal efecto de mi apólogo para ocultarles la causa de mi afliccion; y así les conté las cosas que habia dicho al duque; y se manifestáron sensibles á la gran pesadumbre de que les parecí poseido. Tiene vmd. razon para estar desazonado, me dijo uno de ellos: S. E. toma algunas veces las cosas al reves. Esa es mucha verdad, dijo el otro; quiera Dios que sea vmd. mejor tratado que lo fué un secretario del cardenal Espinosa, que, cansado de no haber recibido nada en quince meses que le tenia empleado su eminencia, se tomó un dia la libertad de manifestarle sus necesidades, y de pedir algun dinero para mantenerse. Razon es, le dijo el ministro, que se os pague. Tomad, prosiguió, dándole una libranza de mil ducados, id á la tesorería real á recibir este dinero; pero acordaos al mismo tiempo que quedo agradecido á vuestros servicios. El secretario se hubiera ido consolado de ser despedido, si despues de recibidos los mil ducados le hubiesen dejado buscar acomodo en otra parte; pero al salir de casa del cardenal le prendió un alguacil, y le condujo á la torre de Segovia, en donde ha estado mucho tiempo.

Este hecho histórico aumentó mi temor de modo que me contemplé perdido, y no hallando consuelo, empezé á reprenderme de mi poca paciencia, como si no la hubiese tenido sobrada. ¡Ay de mí! decia, ¡para qué me habré yo aventurado á relatar aquella desgraciada fábula, que ha desagradado al ministro! Acáso iria ya á sacarme de mi apuro, y quizá estaba yo en vísperas de hacer una de aquellas fortunas rápidas que asombran. ¡Qué de riquezas, qué de honores pierdo por mi desatino! Debia haber mirado que hay grandes que no gustan se les advierta nada, y que hasta las mas leves cosas que tienen obligacion de dar quieren sean recibidas como gracias. Mejor me hubiera estado continuar con mi dieta, sin manifestar nada al duque, y aun dejarme morir de hambre para echarle á él toda la culpa.

Aunque hubiera conservado alguna esperanza, mi amo, á quien ví por la siesta, me la habria desvanecido enteramente. S. E. se mostró contra su costumbre muy serio conmigo, y no me habló palabra, lo que en el resto del dia me causó una inquietud mortal, sin que en la noche estuviese mas tranquilo. La desazon de ver desaparecerse mis agradables ilusiones, y el temor de aumentar el número de los presos de estado, solo me permitiéron suspirar y lamentarme.

El dia siguiente fué el dia de crísis. El duque me hizo llamar aquella mañana: entré en su cuarto mas azorado que un reo que va á ser juzgado. Santillana, me dijo alargándome un papel que tenia en la mano, toma esta libranza... Esta palabra libranza me estremeció, y dije entre mí: ¡Oh cielos! ¡aquí tenemos al car-

denal Espinosa! el carruage está prevenido para Segovia. El sobresalto que se apoderó de mí en aquel momento fué tal que interrumpí al ministro, y arrojándome á sus piés, le dije, anegado en llanto: Señor, suplico á V. E. muy humildemente perdone mi atrevimiento. La necesidad me obligó á dar á entender á V. E. mi miseria.

El duque no pudo dejar de reirse al ver mi turbacion. Consuélate, Gil Blas, me respondió, y óyeme: aunque el descubrirme tus necesidades sea echarme en cara el no haberlas precavido, no te lo tomo á mal, amigo mio; ántes bien me atribuyo el mal á mí mismo por no haberte preguntado de qué te mantenias. Mas para comenzar a enmendar este descuido, te doy una libranza de mil y quinientos ducados, los cuales te entregarán á la vista en la tesorería real. No es esto solo: lo mismo te prometo todos los años; y ademas te doy facultad de que me hables en favor de personas ricas y generosas que busquen tu proteccion.

En el impulso de gozo que me causáron estas palabras besé los piés al ministro, quien, habiéndome mandado levantar, siguió hablando conmigo familiarmente. Por mi parte quise recobrar mi buen humor; pero no me fué posible pasar con tanta rapidez de la pena á la alegría. Quedé tan turbado como un delincuente que oye gritar perdon en el instante que creía recibir el golpe mortal. Mi amo atribuyó mi agitacion á solo el temor de haberle desagradado, aunque el temor de una prision perpetua no tuvo en ello ménos parte; y me confesó que habia aparentado tibieza para ver si yo sentia mucho su mudanza; que mi sentimiento le habia hecho conocer la inclinacion que le tenia, por lo que él tambien me apreciaba mas.

CAPITULO VII.

De lo bien que empleó sus mil y quinientos ducados: del primer negocio en que medió, y del provecho que sacó de él.

El rey, como si hubiera querido librarme de mi impaciencia, se volvió el dia siguiente á Madrid: fuí volando á la tesorería real, en donde cobré inmediatamente el importe de mi libramiento. Es de admirar que no se le trastorne el juicio á un mendigo que pasa prontamente de la miseria á la opulencia. Yo mudé así que varié de suerte, y no escuché mas que á mi ambicion y mi vanidad. Dejé mi miserable posada de caballeros para los secretarios que aun no habian aprendido el lenguage de los pájaros, y por la segunda vez alquilé mi hermosa vivienda, que por fortuna estaba desocupada. Envié á buscar un sastre famoso que vestia á casi todos los elegantes: me tomó la medida, y me llevó á

casa de un mercader de donde sacó seis varas de paño que decia se necesitaban para hacerme un vestido. ¡Seis varas de paño para un vestido á la española! ¡Á donde vamos á parar!... Pero no murmuremos sobre esto. Los sastres afamados siempre necesitan mas que los otros. Compré ademas ropa blanca que me hacia gran falta, medias de seda, y un sombrero de castor con galon de oro.

Despues de esto, no siéndome decente pasar sin un lacayo, supliqué á Vicente Foreto mi huésped me buscase uno de su satisfaccion. Los mas de los extrangeros que alojaban en su casa solian, luego que llegaban á Madrid, recibir criados españoles; lo que atraia á aquella posada todos los lacayos que se encontraban sin acomodo. El primero que se presentó era un mozo de una fisonomía tan apacible y tan devota que no le quise; me parecia ver en él á Ambrosio de Lamela. Yo no quiero, dije á Foreto, criados que tengan un aspecto tan virtuoso, porque estoy escarmentado de ellos. Apénas despaché á este, cuando llegó otro que me parecia muy despierto, mas ariscado que un page cortesano, y ademas un sí es no es taimado. Este me agradó. Hícele algunas preguntas, á las que respondió con despejo; conocí que era travieso, y como de molde para mis asuntos. Le recibí, y no me pesó de mi eleccion; ántes advertí bien presto que habia hecho un buen hallazgo. Como el duque me habia permitido le hablase á favor de las personas á quienes deseara servir, y yo estaba en ánimo de no despreciar tan útil permiso, necesitaba de un perdiguero que descubriese la caza; es decir, de un hombre astuto que tuviese maña, y pudiera escudriñar y traerme gentes que tuviesen que pedir al primer ministro. Cabalmente esta era la habilidad de Escipion, que así se llamaba mi lacayo, que habia servido á doña Ana de Guevara, ama de leche del príncipe de España, en cuya casa la habia ejercitado, siendo esta señora una de aquellas que mirándose con algun valimiento en la corte quieren aprovecharse de él.

Así que manifesté á Escipion que me era posible obtener gracias del rey, salió á campaña, y el mismo dia me dijo: Señor, he hecho un gran descubrimiento; acaba de llegar á Madrid un mozo, caballero granadino, llamado don Rogerio de Rada. Desea la proteccion de vmd. para con el duque de Lerma en un negocio de honor, y pagará bien el favor que se le haga: me he visto con él, y queria dirigirse á don Rodrigo, cuyo poder le han ponderado; pero se lo he quitado de la cabeza, haciéndole saber que este secretario vendia sus buenos oficios á peso de oro, en vez de que vmd. se contentaba con una decente demostracion de agradecimiento, y que aun haria vmd. el empeño de balde si su situacion le permitiese seguir su inclinacion generosa y desinteresada. En fin, le he hablado de modo que

mañana por la mañana le tendrá vmd. aquí de madrugada. ¡Como, pues, le dije, señor Escipion, vmd. ha andado ya mucho camino! Conozco que no es vmd. novicio en materia de manejos, y extraño que no esté vmd. mas rico. Esto es lo que no debe sorprender á vmd., me respondió; yo no atesoro, y quiero que circule el dinero.

Efectivamente vino á verme don Rogerio de Rada, á quien recibí con una cortesía mezclada de gravedad. Señor mio, dije, ántes de tomar cartas por vmd., quiero saber el negocio de honor que le trae á la corte, porque podria ser tal que no me atreviera á hablar de él al primer ministro. Hágame vmd., pues, si gusta, una fiel relacion, y crea que tomaré con calor sus intereses, si son tales que pueda tomarlos á su cargo un hombre honrado. Con mucho gusto, respondió el Granadino, voy á contar á vmd. mi historia sinceramente, y fué de esta suerte.

CAPITULO VIII.

Historia de don Rogerio de Rada.

Don Anastasio de Rada, hidalgo granadino, vivia dichoso en la ciudad de Antequera con doña Estefanía, su esposa, la que, ademas de su genio afable y extremada hermosura, poseia una sólida virtud. Si amaba tiernamente á su marido, él la correspondia con extremo. Pero era muy zeloso; y aunque no tenia motivo para dudar de la fidelidad de su muger, no dejaba de vivir inquieto. Temia que algun enemigo oculto de su sosiego intentase ofender su honor, y esta sopecha le hacia deconfiar de sus amigos, ménos de don Huberto de Hordales que entraba libremente en su casa como primo de Estefanía, siendo á la verdad este el único hombre de quien debia rezelar.

Efectivamente, don Huberto, sin atender al parentesco que los unia, ni á la amistad particular que don Anastasio le profesaba, se enamoró de su prima, y tuvo atrevimiento de declararle su amor. La señora, que era prudente, en lugar de un rompimiento que hubiera tenido fatales consecuencias, reprendió con suavidad á su pariente lo grave de su maldad en querer seducirla y deshonrar á su marido, y le dijo muy seriamente que no debia esperar el logro de sus designos.

Esta moderacion solo sirvió de inflamar mas al caballero, el cual, imaginando que era necesario arriesgarlo todo con una muger de este carácter, principió á usar con ella de modales poco atentos; y un dia tuvo la avilantez de estrecharla á que satisfaciese sus deseos. Ella le rechazó con severidad, y le amenazó con que haria que don Anastasio castigase su arrojo. Espantado de la

amenaza el galan, ofreció no hablarle mas de amor, y en fe de esta promesa Estefanía le perdonó lo pasado.

Don Huberto, que naturalmente era de mala índole, no pudo ver tan mal pagado su cariño sin concebir un vil deseo de venganza. Conocia á don Anastasio por hombre zeloso y capaz de creer todo cuanto él quisiera infundirle: este conocimiento le bastó para idear el mas horrible designio que pueda caber en el corazon mas malvado. Una tarde que se paseaba solo con este débil esposo, le dijo con semblante muy melancólico: Mi amado amigo, yo no puedo estar mas tiempo sin revelaros un secreto que no pensara descubriros si no conociera que os importa mas vuestro honor que vuestro reposo: vuestro pundonor y el mio en punto de ofensas no me permiten ocultaros lo que pasa en vuestra casa. Preparaos á oir una noticia que os causará tanta afliccion como asombro, porque voy á heriros en la parte mas sensible.

Ya os entiendo, interrumpió don Anastasio todo turbado, vuestra prima me es infiel. Yo no la reconozco por prima, repuso Hordales con aspecto irritado: la desconozco; es indigna de teneros por marido. Eso es demasiado hacerme padecer, exclamó don Anastasio; hablad: ¿qué ha hecho Estefanía? Os ha vendido, prosiguió don Huberto. Teneis un rival á quien recibe de oculto, cuyo nombre no puedo decir, porque el adúltero á favor de una noche oscura se ha escondido de quien le observaba. Lo que yo sé es que os engaña: y de ello estoy seguro. El interes que debo tomar en este asunto os afianza la verdad de mi narracion. Cuando me declaro contra Estefanía es preciso que esté bien convencido de su infidelidad.

Es inútil, continuó, habiendo observado que sus palabras causaban el efecto que esperaba, es ocioso deciros mas. Advierto estais indignado de la ingratitud con que se atreve á pagar vuestro amor, y que meditais una justa venganza: yo no me opondré á ella. No os pareis á considerar cual es la víctima que vais á sacrificar: mostrad á toda la ciudad que nada hay que no podais inmolar á vuestro honor.

De este modo excitaba el traidor á un esposo demasiado crédulo contra una muger inocente; y le pintó con tan vivos colores la afrenta de que se cubria si dejaba la ofensa sin castigo, que llegó á encender en cólera á don Anastasio, el cual, perdido el juicio, pareciendo que las furias le agitaban, vuelve á su casa resuelto á dar de puñaladas á su desgraciada esposa. La encuentra que iba á meterse en la cama; al pronto se contiene esperando que los criados se retiren. Entónces, sin contenerle el temor de la ira del cielo, ni el deshonor que podria resultar á una honrada familia, ni aun el amor natural que debia tener á la criatura de seis meses de que su muger estaba embarazada, se

acercó á su víctima, y lleno de furor le dijo: Es preciso que mueras, malvada, y solo te queda un instante de vida que mi bondad te deja, para que pidas perdon al cielo del ultraje que me has hecho. No quiero que pierdas tu alma como has perdido el honor.

Dicho esto sacó un puñal: su accion y expresiones sobresaltáron á Estefanía, la que echándose á sus piés le dijo con las manos cruzadas, y fuera de sí: ¿Qué teneis, señor? ¿qué motivo de disgusto os he dado por desgracia mia para que llegueis á tal extremo? ¿ porqué quereis quitar la vida á vuestra esposa? Si sospechais que no os ha sido fiel, mirad que os engañais.

No, no, repuso el irritado zeloso, estoy muy cierto de vuestra traicion. Las personas que me lo han dicho son de todo crédito. Don Huberto.... ¡Ah, señor! interrumpió ella con precipitacion: no debeis fiaros de don Huberto, que no es tan amigo vuestro como pensais. Si os ha dicho alguna cosa contra mi virtud, no debeis creerle. Callad, infame, replicó don Anastasio: vos misma acreditais mis sospechas con querer poner mal conmigo á Hordales, no penseis desvanecerlas; si me lo quereis hacer sospechoso es porque está enterado de vuestra mala conducta. Quisierais destruir su testimonio; pero semejante artificio es *inútil*, y aumenta en mí el deseo que tengo de castigaros. Amado esposo mio, repitió la inocente Estefanía llorando amargamente, temed vuestra ciega cólera; si seguis sus movimientos, cometeréis una accion de que no podréis consolaros cuando reconozcais la injusticia. Por amor de Dios aplacad vuestro enojo; á lo ménos esperad que se aclaren vuestras sospechas, que entónces haréis mas justicia á una muger que no es culpable.

A otro que á don Anastasio hubieran hecho fuerza estas palabras, y todavía se hubiera enternecido mas con la afliccion de la que las pronunciaba; pero el cruel marido, léjos de ablandarse, le dijo segunda vez que se encomendara á Dios, y alzó el brazo para herirla. Detente, bárbaro, gritó: si el amor que me has tenido se ha extinguido enteramente; si la ternura con que te he amado se ha borrado de tu memoria; si mis lágrimas no alcanzan á hacerte desistir de tu execrable intento, respeta siquiera á tu propia sangre; no armes tu mano furiosa contra un inocente que aun no ha visto la luz. Tú no puedes ser verdugo sin ofender al cielo y á la tierra. Por lo que á mí toca te perdono mi muerte; pero no dudes que la suya pedirá justicia de un atentado tan horrible.

Por muy determinado que estuviese don Anastasio á no hacer caso de las disculpas de Estefanía, las imágenes espantosas que ofreciéron á su espíritu estas últimas palabras no dejáron de suspenderle; y así, como si hubiese temido que esta emocion paralizase su resentimiento, se aprovechó apresuradamente del

furor que le quedaba, y atravesó con el puñal el costado derecho de su muger, que cayendo al punto en tierra, él la creyó muerta. Salió prontamente de su casa, y desapareció de Antequera.

Entre tanto aquella desgraciada esposa quedó tan turbada del golpe que habia recibido, que permaneció algunos instantes tendida en tierra sin dar señales de vida; pero recobrando al cabo sus espíritus, empezó á quejarse y gemir, lo que hizo acudiese una dueña que la servia. Luego que esta buena muger vió á su ama en un estado tan lastimoso, dió tales gritos que despertó á los demas criados y á los vecinos cercanos, de modo que en un instante se llenó la sala de gente. Se llamáron cirujanos, quienes, habiendo registrado la herida, no la tuviéron por peligrosa, sin que errasen en su concepto. Curáron en poquísimo tiempo á Estefanía, quien dió felizmente á luz un hijo tres meses despues de aquel cruel suceso, y yo, señor Gil Blas, soy el fruto de aquel infeliz parto.

Aunque la murmuracion en ninguna manera reserva la virtud de las mugeres, respetó no obstante la de mi madre; y esta sangrienta escena se contaba en la ciudad como arrojo de un marido zeloso. Es verdad que mi padre estaba reputado por hombre violento y fácil en sospechar. Hordales juzgó con razon que su prima presumiria que él con sus chismes habia trastornado el ánimo de don Anastasio; y satisfecho de haberse á lo ménos vengado, cesó de visitarla. Por no cansar á V. S. no me detendré en contar la educacion que tuve; solamente diré que mi madre se dedicó principalmente á hacerme enseñar el arte de la esgrima, y que me ejercité mucho tiempo en las mas célebres escuelas de Granada y Sevilla. Esperaba mi madre con impaciencia que yo tuviese edad para medir mi espada con la de don Huberto, para enterarme entónces del motivo que tenia para quejarse de él: y viéndome en fin ya de diez y ocho años, me lo descubrió, derramando abundantes lágrimas, y penetrada de un amargo dolor. ¡Qué impresion no hace en un hijo dotado de valor y sensibilidad la vista de una madre en este estado! Busqué prontamente á Hordales, le conduje á un sitio retirado, en donde despues de un largo combate le dí tres estocadas, y cayó en tierra.

Sintiéndose don Huberto mortalmente herido, fijó en mí sus últimas miradas, y me dijo que recibia la muerte de mi mano, como justo castigo del delito que habia cometido contra el honor de mi madre. Confesóme que, por vengarse del rigor con que le habia despreciado, tomó la resolucion de perderla; y luego espiró pidiendo perdon de su culpa al cielo, á don Anastasio, á Estefanía y á mí. No juzgué acertado volver á casa á informar á mi madre de este acontecimiento, cuyo cuidado dejé á la fama. Pasé la sierra, y llegué á la ciudad de Málaga, donde me em-

barqué con un corsario que salia del puerto, quien, conceptuando que no me faltaba valor, consintió gustoso en que me uniese á los voluntarios que tenia á bordo.

No tardámos mucho en hallar ocasion de distinguirnos. En las cercanías de las islas de Alboran encontrámos un corsario de Melilla, que volvia hácia las costas de Africa con una embarcacion española ricamente cargada, que habia apresado en las aguas de Cartagena. Acometímos intrépidamente al Africano, y nos apoderámos de sus dos bajeles, en los cuales iban ochenta cristianos que conducia esclavos á Berbería; y aprovechando un viento que se levantó, y nos era favorable para acercarnos á la costa de Granada, llegámos en breve tiempo á Punta de Helena.

Preguntámos á los cautivos á quienes habiamos libertado de qué parages eran, y yo hice esta pregunta á un hombre de muy buen aspecto, que podia tener cincuenta años cumplidos. Respondióme suspirando que era de Antequera. Su respuesta me commovió sin saber porqué; ly tambien advertí que se turbaba. Díjele: Yo soy paisano vuestro, ¿ podrémos saber vuestra familia? ¡ Ah! me dijo, no me insteis á que satisfaga vuestra curiosidad si no quereis renovar mi dolor. Diez y ocho años hace que falto de Antequera, en donde no se pueden acordar de mí sin horror. Vmd. habrá quizá oido muchas veces hablar de mí. Me llamo don Anastasio de Rada. ¡ Válgame Dios! exclamé, ¿ debo creer lo que oigo? ¿ con que vmd. es don Anastasio? ¿ es pues mi padre el que veo? ¡ Qué decis, jóven, exclamó mirándome atónito! ¿ será posible seais aquel niño desgraciado que todavía estaba en el vientre de su madre cuando la sacrifiqué á mi furor? Sí, padre mio, le dije, yo soy á quien la virtuosa Estefanía parió tres meses despues de la funesta noche en que la dejásteis anegada en su sangre.

Don Anastasio no esperó á que acabase estas palabras para abrazarme estrechamente, y en un cuarto de hora no hicimos mas que mezclar nuestros suspiros y lágrimas. Despues de habernos entregado á los tiernos afectos que semejante encuentro debia inspirar, alzó mi padre los ojos al cielo para darle gracias de haber salvado la vida á Estefanía; pero pasado un momento, como si temiese dárselas sin motivo, se dirigió á mí, y me preguntó de qué manera se habia averiguado la inocencia de su muger. Señor, le respondí, nadie ha dudado jamas de ella sino vos. La conducta de vuestra esposa ha sido siempre irreprensible. Es necesario que yo os desengañe. Sabed que don Huberto fué quien os engañó; y entónces le conté toda la perfidia de este pariente; como me habia vengado de él, y lo que me habia confesado al morir.

A mi padre no le causó tanto placer el haber recobrado la libertad como el oir las nuevas que le anunciaba. Colmado de alegría volvió á abrazarme tiernamente: y no se cansaba de mani-

festarme lo gustoso que estaba conmigo. Vamos, hijo mio, me dijo, tomemos presto el camino de Antequera. No tendré sosiego hasta echarme á los piés de una esposa á quien tan indignamente he tratado; porque despues de conocida mi injusticia siento crueles remordimientos que despedazan mi corazon. Deseando yo reunir estas dos personas para mí tan amables, no quise se alargase tan dulce momento. Dejé al corsario, y como mi padre no queria exponerse á los peligros del mar, compré en Adra, con el dinero que me tocó de la presa, dos mulas. El camino dió tiempo para que me contase sus aventuras, que escuché con aquella atencion ansiosa que prestó el príncipe de Itaca [1] á la narracion de las del rey su padre. En fin, despues de muchas jornadas llegámos al pié del monte mas inmediato á Antequera, en donde hicímos alto, y esperámos la media noche para entrar secretamente en nuestra casa.

Imagine V. S. la sorpresa de mi madre al ver á un marido que creía perdido para siempre; y todavía la admiraba mas el modo milagroso con que puede decirse le habia sido restituido. Pidióle mi padre perdon de su barbarie con demostraciones tan vehementes de arrepentimiento, que enternecida mi madre, en lugar de mirarle como á un asesino, vió en él un hombre á quien el cielo la habia sometido; tan sagrado es el nombre de esposo para una muger virtuosa. Estefanía sintió en extremo mi fuga, y tuvo mucho gusto de verme; pero su alegría no fué sin desazon. Una hermana de Hordales procedia criminalmente contra el matador de su hermano, y me hacia buscar por todas partes; de suerte que mi madre estaba inquieta viéndome en nuestra casa sin seguridad. Esto me obligó á partir aquella misma noche para la corte, adonde vengo, señor, á solicitar el perdon, que espero obtener, puesto que V. S. quiere hablar á mi favor al primer ministro, y apoyarme con todo su valimiento.

El valiente hijo de don Anastasio dió fin aquí á su narracion, y yo con mucha gravedad le dije: Basta, señor don Rogerio; el caso me parece perdonable; quedo con el encargo de referir puntualmente este asunto á S. E., y me atrevo á prometeros su proteccion. Sobre esto el Granadino me dió mil gracias, que por un oido me hubieran entrado, y por otro salido, á no haberme asegurado se seguiria la gratificacion al favor que le hiciera; pero luego que tocó esta cuerda me puse en movimiento. El mismo dia conté este suceso al duque, quien, habiéndome permitido le presentara el caballero, le dijo: Don Rogerio, estoy enterado del lance de honor que os trae á la corte: Santillana me ha dicho todas sus circunstancias: sosegaos. Vuestra accion es disculpable; y S. M. gusta de perdonar á los nobles que vengan su

[1] Telémaco, cuando volvió su padre Ulíses de las expediciones por la Grecia.

honor ofendido. Es necesario que por pura formalidad esteis preso; pero vivid seguro de que no lo estaréis largo tiempo. En Santillana teneis un buen amigo que se encargará de lo demas; él acelerará vuestra libertad.

Don Rogerio hizo una profunda reverencia al ministro, sobre cuya palabra se fué á la cárcel. Su carta de perdon se le expedió inmediatamente en fuerza de mi solicitud. En ménos de diez dias envié á este nuevo Telémaco á reunirse con su Ulises y su Penélope; en vez de que si no hubiera tenido protector y dinero acaso hubiera pasado un año en la prision. De todo esto no saqué mas que cien doblones: no fué este lance muy provechoso; pero yo no era todavía un don Rodrigo Calderon para despreciarlo.

CAPITULO IX.

Por qué medios Gil Blas hizo en poco tiempo una gran fortuna; y de como tomó el aire de persona de importancia.

El asunto que acabo de referir me engolosinó, y diez doblones que di á Escipion por su corretage le animáron á hacer nuevas investigaciones. Ya dejo celebrados sus talentos para esto, por lo que se le podia dar el renombre de Escipion el grande. El segundo penitente que me llevó fué un impresor de libros de caballería, que se habia enriquecido á despecho del sano juicio. Este impresor habia reimpreso una obra de uno de sus compañeros, y le habian embargado la edicion. Por trescientos ducados conseguí se le devolviesen sus ejemplares, y le libré de una fuerte multa. Aunque esto no era de la inspeccion del primer ministro, S. E. quiso á mi ruego interponer su autoridad. Despues del impresor me trajo á las manos un mercader, y el negocio era el siguiente. Un navío portugues habia sido apresado por un corsario berberisco, y represado por otro de Cadiz. Las dos terceras partes de mercancías de que iba cargado pertenecian á un mercader de Lisboa, que, habiéndolas reclamado inútilmente, venia á la corte de España á buscar un protector cuyo valimiento fuese bastante para hacérselas entregar, y tuvo la fortuna de encontrarlo en mí. Me empeñé por él, y recobró sus géneros mediante la cantidad de cuatrocientos doblones que pagó por el favor.

Me parece que oigo al lector gritarme al llegar aquí: Animo, señor de Santillana: cálzese vmd. las botas; pues está en camino de adelantar su fortuna. ¡Oh! no dejaré de hacerlo. Si no me engaño, veo llegar á mi criado con un nuevo *quidam* que acaba de enganchar. Cabalmente es Escipion: escuchémosle. Señor, me dice, permítame vmd. le presente á este famoso empírico, quien solicita un privilegio para vender sus medicamentos por espacio

de diez años en todas las ciudades de la monarquía de España, con exclusion de cualesquiera otros, es decir, que se prohiba á las personas de su profesion establecerse en los lugares donde esté. Por via de agradecimiento dará doscientos doblones al que le saque el privilegio. Yo dije al charlatan, tomando el aspecto de un protector: Id, amigo mio, vuestra solicitud corre de mi cuenta. En efecto, pocos dias despues le saqué un privilegio que le permitia engañar al pueblo exclusivamente en todos los reinos de España.

Yo conocí la verdad de aquel refran que dice que el comer y el rascar todo es empezar; pero ademas de que advertia que la codicia iba creciendo en mí á medida que iba adquiriendo riquezas, habia logrado de S. E. con tanta facilidad las cuatro gracias de que acabo de hablar, que no me detuve en pedirle la quinta. Esta fué el gobierno de la ciudad de Vera en la costa de Granada para un caballero de Calatrava que me ofrecia mil doblones. El ministro se echó á reir viéndome caminar tan de priesa. ¡ Vive diez, amigo Gil Blas, me dijo, como apretais! Deseais vivamente hacer bien al prójimo. Mirad: cuando no se trate mas que de bagatelas, no repararé en ello; pero cuando me pidais gobiernos ú otras cosas de importancia os quedaréis enhorabuena con la mitad del provecho, y á mi me daréis la otra. No podeis pensar, continuó, el gasto que tengo precision de hacer, ni cuantos arbitrios necesito para mantener la dignidad de mi empleo, porque, á pesar del desinteres que aparento á los ojos del mundo, os confieso que no soy tan imprudente que quiera abandonar mis intereses propios. Sírvaos esto de gobierno.

Con esta advertencia me quitó mi amo el temor de importunarle, ó mas bien me excitó á que prosiguiese con mayor empeño, y me sentí aun mas sediento de riquezas que ántes. Hubiera yo entónces con gusto hecho fijar un cartel que dijese que todos aquellos que quisieran conseguir gracias en la corte no tenian mas que acudir á mí: yo iba por un lado, y Escipion por otro, buscando ocasiones de servir por dinero. Mi caballero de Calatrava alcanzó el gobierno de Vera por sus mil doblones, y bien presto hice conceder otro por el mismo precio á un caballero de Santiago. No contento con nombrar gobernadores, concedí hábitos de las órdenes militares, trasformé algunos buenos plebeyos en malos hidalgos, con famosos títulos de nobleza: quise tambien que la clerecía participase de mis favores, y así conferí beneficios cortos, canongías, y algunas dignidades eclesiásticas. En órden á los obispados y arzobispados era el colador de ellos el señor don Rodrigo Calderon, quien ademas nombraba para las togas, encomiendas y vireinatos; lo que prueba que no se proveian los empleos grandes mejor que los pequeños, porque los sujetos á quienes nosotros elegiamos para ocupar los

puestos, de que haciamos un tráfico tan honorífico, no eran siempre los mas hábiles ni los mas honrados. Sabiamos muy bien que los burlones de Madrid se divertian en este punto á costa nuestra; pero nosotros pareciamos á los avaros que se consuelan de las murmuraciones del pueblo recontando su dinero.

Isocrates llama con razon á la intemperancia y á la locura *compañeros inseparables de los ricos.* Cuando me ví dueño de treinta mil ducados, y en disposicion de ganar quizá diez tantos mas, juzgué me tocaba hacer un papel digno de un confidente del primer ministro: alquilé una casa entera, que hice adornar lujosamente; compré el coche de un escribano que lo habia echado por ostentacion, y que se deshizo de él por consejo de su panadero. Recibí un cochero, tres lacayos; y como es regular promover á los criados antiguos, ascendí á Escipion al triple honor de mi ayuda de cámara, mi secretario y mayordomo mio; pero lo que acabó de colmar mi orgullo fué que el ministro tuviese á bien que mis criados llevasen su librea. Con esto perdí lo que me restaba de juicio: no estaba ménos loco que los discípulos de Porcio Latro, cuando, á fuerza de haber bebido agua de cominos, se pusiéron tan pálidos como su maestro, imaginándose tan sabios como él; poco me faltaba para juzgarme pariente del duque de Lerma. Se me puso en la cabeza pasaria por tal, y quizá por uno de sus hijos bastardos; cosa que me lisonjeaba extremadamente.

Añádase á esto que quise como S. E. tener mesa de estado, y á este efecto encargué á Escipion me buscase un cocinero, y me trajo uno que podia casi compararse con el del Romano Nomentano de golosa memoria. Abastecí mi cueva de vinos exquisitos; y despues de haber hecho las demas provisiones necesarias, principié á convidar gentes. Todas las noches venian á cenar á mi casa algunos de los principales covachuelistas del ministro, los cuales se apropiaban con vanidad el dictado de secretarios de estado. Les tenia muy buena comida, y siempre iban bien bebidos. Escipion por su parte, porque tal amo tal criado, tambien daba mesa en el tinelo, en donde á costa mia regalaba á sus conocidos. Pero ademas de que yo queria á este mozo; como él contribuía á hacerme ganar dinero, me parecia tenia derecho para ayudarme á gastarlo; fuera de que yo miraba estas disposiciones como un jóven que no reflexiona el daño que se le sigue, y solo considera el honor que le resulta de ellas. Habia asimismo otro motivo para no cuidar de esto, y era que los beneficios y empleos no cesaban de traer agua al molino, con lo que mi caudal se aumentaba cada dia, y yo creía tener clavada la rueda de la fortuna.

Solo faltaba á mi vanidad que Fabricio fuese testigo de mi vida ostentosa. Creyendo habria ya vuelto de Andalucía quise tener el

gusto de sorprenderlo, y á este fin le envié un papel anónimo, en el que le decia que un señor siciliano, amigo suyo, le esperaba á cenar, señalándole dia, hora y lugar á donde debia acudir: la cita era en mi casa. Nuñez vino á ella, y se quedó sumamente admirado cuando supo que yo era el señor extrangero que le habia convidado. Sí, le dije, amigo mio, yo soy el dueño de esta casa. Tengo coche, buena mesa, y sobre todo un gran caudal. ¡Es posible, exclamó con viveza, que te encuentre nadando en la opulencia! ¡cuanto me alegro de haberte colocado con el conde Galiano! Bien te decia yo que aquel señor era generoso, y que no tardaria en acomodarte. Sin duda, añadió, que seguiste el sabio consejo que te dí de aflojar algo la rienda al repostero; sea enhorabuena: con esa prudente conducta engordan tanto los mayordomos de las casas grandes.

Dejé á Fabricio aplaudirse cuanto quiso de haberme llevado á casa del conde Galiano; y despues, para moderar la alegría que manifestaba de haberme agenciado tan buen puesto, le dije sin omitir circunstancia las señales de agradecimiento con que este señor habia pagado lo que le habia servido; pero percibiendo que mi poeta miéntras yo le referia estos pormenores cantaba interiormente la palinodia, le dije: Yo perdono al Siciliano su ingratitud. Hablando aquí entre los dos, mas motivo tengo de darme el parabien que de lamentarme. Si el conde no se hubiera portado mal conmigo, le habria seguido á Sicilia, en donde todavía le estaria sirviendo esperanzado de un acomodo incierto. En una palabra, no seria confidente del duque de Lerma.

Estas últimas palabras dejáron tan atónito á Nuñez, que por el pronto no pudo desplegar los labios; pero luego rompiendo de golpe el silencio me dijo: ¿Es verdad lo que oigo? ¡Qué lograis de la confianza del primer ministro! La divido, le respondí, con don Rodrigo Calderon, y segun las apariencias llegaré mas léjos. En verdad, señor de Santillana, replicó, que me causais admiracion. Sois capaz de desempeñar toda clase de empleos. ¡Qué talentos se unen en vos! O mas bien, para servirme de una expresion á nuestro modo, poseeis un talento universal; es decir que para todo sois adecuado. Finalmente, señor, prosiguió, me alegro mucho de la prosperidad de V. S. ¡Oh, qué diablos! interrumpí yo, señor Nuñez, nada de señor ni señoría. Dejaos de esos tratamientos, y vivamos siempre con familiaridad. Tienes razon, repitió; aunque te hayas enriquecido no debo mirarte con otros ojos que con los que te he mirado siempre. Pero, añadió, te confieso mi flaqueza; al oir tu fortuna me ofusqué: gracias á Dios, pasado mi alucinamiento no veo en tí mas que á mi amigo Gil Blas.

Nuestra conversacion fué interrumpida por cuatro ó cinco covachuelistas que llegáron: Señores, les dije, mostrándoles á Nu-

ñez, ustedes cenarán con el señor don Fabricio, que hace versos dignos del rey Numa [1], y que escribe en prosa como nadie escribe. Por desgracia yo hablaba con gentes que hacian tan poco caso de la poesía, que dejáron cortado al poeta: apénas se dignáron mirarle: por mas que dijo cosas muy agudas para atraerse su atencion, no le escucháron; lo que le picó tanto que, tomando una licencia poética, se escurrió sutilmente de entre todos, y desapareció. Nuestros covachuelistas no advirtiéron su retirada, y se sentáron á la mesa sin preguntar siquiera qué se habia hecho.

Al siguiente dia por la mañana cuando yo me acababa de vestir y me disponia á salir de casa, el poeta de las Asturias entró en mi gabinete. Perdóname, amigo mio, me dijo, si he ofendido á tus covachuelistas, pero hablando con franqueza me encontré tan desairado entre ellos, que no pude resistir. Son para mí muy fastidiosos unos hombres tan presumidos y almidonados. No alcanzo como tú, que tienes un entendimiento tan delicado, puedes acomodarte á convidados tan estúpidos. Yo quiero desde hoy traerte otros mas listos. Tendré, le dije, mucha satisfaccion en eso, y para ello me fio de tu gusto. Con razon, me respondió; yo te prometo talentos superiores, y de los mas entretenidos. Voy de aquí á una casa de vinos generosos á donde van á reunirse dentro de poco; los apalabraré para que no se comprometan con otro, porque son tan festivos que en todas partes los apetecen.

Dicho esto, me dejó; y por la noche á la hora de cenar volvió acompañado de solos seis autores que me presentó uno tras otro, haciéndome su elogio. Si se le hubiera de creer, aquellos grandes ingenios sobrepujaban á los de Grecia y de Italia, y sus obras, decia él, merecian imprimirse en letras de oro. Recibí á aquellos señores muy atentamente, y aun afecté llenarlos de atenciones, porque la nacion de los autores es un poco vana y amiga de gloria. Aunque no hubiera encargado á Escipion que la cena fuese abundante, como él sabia la clase de gentes á que debia obsequiar en aquel dia, la habia dispuesto con profusion.

En fin, nos sentámos á la mesa con mucha alegría. Mis poetas principiáron á hablar de sí propios, y alabarse. Uno citaba con vanidad los grandes y las señoras á quienes agradaba su musa: otro, vituperando la eleccion que una academia de literatos acababa de hacer de dos sugetos, decia modestamente que debian haberle elegido: los demas discurrian con la misma presuncion. Miéntras comian, me fastidiáron con trozos de versos y de prosa: cada uno de ellos recitaba por turno algun pasage de sus escritos: uno lee un soneto; el otro declama una escena trágica; otro lee la

[1] Los versos oscuros que cantaban los sacerdotes salios en sus procesiones habian sido compuestos por Numa.

crítica de una comedia; y el cuarto, leyendo á su vez una oda de Anacreonte, traducida en malos versos españoles, es interrumpido por uno de sus compañeros, que le dice se ha servido de una voz impropia. El autor de la traduccion defiende lo contrario; y se arma una disputa en la cual todos los ingenios toman partido. Las opiniones son diversas, los disputantes se acaloran y llegan á las injurias. Todo esto era tolerable; pero aquellos furiosos se levantan de la mesa, y andan á cachetes. Fabricio, Escipion, mi cochero, mis lacayos y yo, en qué nos vímos para ponerlos en paz. Cuando se viéron separados, saliéron de mi casa como de una taberna, sin pedirme ningun perdon de su impolítica.

Nuñez, sobre cuya palabra habia yo formado una idea agradable de aquella comida, se quedó atónito del lance. Y bien, le dije, amigo, ¿me elogiaréis todavía á vuestros convidados? A fé mia que me habeis traido unas gentes bien despreciables. Aténgome á mis covachuelistas; no me hables mas de autores. Yo no pienso, me respondió, presentarte otros, pues acabas de ver á los mas juiciosos.

CAPITULO X.

Corrómpense enteramente las costumbres de Gil Blas en la corte: del encargo que le dió el conde de Lémos, y de la intriga en que este señor y él se metiéron.

Luego que se llegó á saber que era yo privado del duque de Lerma, empezé á tener corte. Todas las mañanas estaba mi antesala llena de gente, á quien daba audiencia al levantarme. Venian á mi casa dos clases de personas, unas interesándome con dinero para que pidiese alguna gracia al ministro, y otras á moverme con súplicas para conseguirles *gratis* lo que pretendian. Las primeras tenian seguridad de ser escuchadas y bien servidas. En órden á las segundas, me desembarazaba prontamente con excusas, ó los entretenia tanto tiempo que les hacia perder la paciencia. Ántes de hacer papel en la corte era yo naturalmente piadoso y caritativo; pero como en ella no hay esta debilidad, me hice mas duro que un pedernal, y de consiguiente perdí tambien el cariño á mis amigos, y me desnudé de todo el afecto que les tenia. En prueba de esta verdad voy á contar como traté en una ocasion á José Navarro.

Este José Navarro, al que tanto tenia que agradecer, y quien, para decirlo de una vez, era la causa primordial de mi fortuna, vino un dia á mi casa. Despues de haberme mostrado mucho amor, como lo acostumbraba á hacer siempre que me encontra-

ba, me suplicó pidiese al duque de Lerma cierto empleo para uno de sus amigos, diciéndome que el sugeto por quien se interesaba era un mozo muy amable, y de gran mérito, pero que necesitaba empleo para subsistir. No dudo, añadió José, que, siendo vmd. tan bueno, y amigo de hacer un favor, tendrá gusto en hacer bien á un pobre hombre honrado. Su indigencia es un título que merece el apoyo de vmd. Tengo la seguridad de que me daréis las gracias, porque os proporciono ocasion de ejercer vuestra condicion caritativa. Esto era decirme claramente que esperaba que hiciese este favor de balde. Aunque esto me disgustaba, no dejé de aparentar que estaba muy propicio á servirle. Me alegro, respondí á Navarro, de tener esta ocasion en que poder manifestar á vmd. mi vivo agradecimiento á cuanto vmd. ha hecho por mí: me basta que vmd. se interese por cualquiera, y no necesita otra recomendacion para decidirme á servirle. Su amigo de vmd. tendrá el empleo que desea: cuente vmd. con ello. Este es asunto mio, y no de vmd.

Con estas expresiones José se fué muy satisfecho de mi favor. Sin embargo, su recomendado se quedó sin empleo, porque lo hice dar á otro por mil ducados que metí en mi gaveta. Preferí tomar este dinero á los agradecimientos que hubiera recibido de mi buen repostero, á quien con un modo pesaroso dije cuando nos volvímos á ver: ¡Ah! mi amado Navarro, vmd. me habló tarde. Calderon se me anticipó á dar el empleo que vmd. sabe. Siento en extremo no dar á vmd. mejor noticia.

José me creyó de buena fe, y nos separámos mas amigos que nunca; pero creo que presto descubrió la verdad porque no volvió á parecer por mi casa. En vez de sentir algunos remordimientos de haberme portado tan mal con un amigo verdadero, y á quien tanto debia, quedé muy contento. Ademas de que ya me pesaban los favores que me habia hecho, no me parecia conveniente tratar con reposteros en la categoría en que me hallaba en la corte.

Volvamos al conde de Lémos, de quien hace tiempo no he hablado, y al que visitaba algunas veces. Le habia llevado mil doblones, como tengo dicho, y todavía le llevé otros mil por órden del duque su tio, del dinero que yo tenia de S. E. En este dia fué cuando el conde quiso tener una larga conversacion conmigo, en la cual me manifestó que al fin habia logrado su intento, y que enteramente gozaba del favor del príncipe de España de quien era el único confidente, y en seguida me dió un encargo muy honroso, para el cual ya me tenia destinado. Amigo Santillana, me dijo, vamos, manos á la obra. No dejeis de hacer cuanto podais para descubrir alguna beldad, digna de divertir á este príncipe galan. Entendimiento teneis: nada mas os digo. Id, corred, investigad, y cuando hayais descubierto una

cosa buena decídmelo. Ofrecí al conde no omitir diligencia para contribuir al buen desempeño de mi empleo, cuyo ejercicio no debe de ser muy difícil, pues hay tantas gentes que se ocupan en él.

Yo no estaba muy acostumbrado á este género de averiguaciones; pero no dudaba que Escipion seria tambien admirable para el caso. Luego que volví á casa le llamé y le dije á solas: Hijo mio, tengo que hacerte un encargo importante. En medio de tanto como sabes me favorece la fortuna, conozco que me falta alguna cosa. Fácilmente adivino lo que es, interrumpió sin dejarme acabar lo que queria decirle; vmd. necesita una ninfa agradable, que le distraiga un poco y le divierta; y en efecto, es de maravillar que vmd. en la flor de sus dias no la tenga, cuando viejos barbones no pueden estar sin ella. Admiro tu perspicacia, le dije sonriéndome. Sí, amigo mio, necesito una dama, pero la quiero venida de tu mano; mas advierte que soy muy delicado en este negocio: quiero una persona linda, y que no tenga malas costumbres. Lo que vmd. desea, interrumpió Escipion sonriéndose, es algo raro; no obstante estamos, á Dios gracias, en un pueblo en donde hay de todo, y espero encontrar presto lo que vmd. pretende.

Efectivamente á los tres dias me dijo: He descubierto un tesoro, una señorita jóven llamada Catalina, de buena familia, y de indecible hermosura. Vive á la sombra de una tia suya en una casita en donde subsisten ambas muy decentemente con sus haberes, que no son considerables. La criada que las sirve es conocida mia, y acaba de asegurarme que, aunque no dan entrada á nadie, no seria difícil la hallase un galan rico y espléndido, con tal que para no escandalizar entarse en su casa solo de noche y con todo sigilo. En esta inteligencia le he pintado á vmd. como un hombre digno de que le admitan en su casa, y he suplicado á la criada se lo proponga á las dos señoras, lo cual me ha ofrecido, como tambien ir mañana á un sitio determinado á darme la respuesta. Bravo va el negocio, le respondí; pero temo te engañe la criada. No, no, replicó, no me dejo yo engañar tan fácilmente: he preguntado ya á los vecinos, y de lo que me han dicho he inferido que la señora Catalina es tal como vmd. la puede desear, es decir una Dánae, de quien vmd. puede ser el Júpiter enviando lluvia de doblones.

Sin embargo de la desconfianza que tenia de esta clase de hallazgos, no dejé de aceptar este, y como la criada al dia siguiente avisase á Escipion que podia presentarme aquella misma noche en casa de sus amas, entre once y doce me entré en ella con mucho sigilo. La criada me recibió á oscuras, me cogió de la mano, y me llevó á una sala decente, en donde encontré á las dos señoras airosamente vestidas, y sentadas en almohadones

de raso. Luego que me viéron se levantáron, y me saludáron con tanta finura que me pareciéron personas distinguidas. La tia, que se llamaba la señora Mencía, aunque todavía de buen parecer, no atrajo mi atencion. Es verdad que toda se la llevaba la sobrina, que me pareció una diosa; y aunque examinada rigurosamente podia decirse que no era una hermosura perfecta, tenia con todo tantas gracias que, añadidas á un rostro atractivo y voluptuoso, ofuscaban, y hacian imperceptibles sus defectos.

Su vista me turbó los sentidos : olvidé que iba como emisario, hablé en mi propio y privado nombre, y me manifesté apasionado. La señorita, cuyo entendimiento yo juzgaba tres veces mayor de lo que realmente era, tan bien me habia parecido, acabó de enamorarme con sus respuestas. Ya principiaba yo á estar fuera de mí, cuando para moderar la tia mis impulsos tomó la palabra y me dijo : Señor de Santillana, voy á hablar á V. S. francamente. Por el mucho bien que me han dicho de V. S. le he permitido entrar en mi casa, sin ponderarle el gran favor que le hago en ello; pero no crea V. S. por eso que ha adelantado algo: hasta ahora he criado á mi sobrina con recato, y vos sois, por decirlo así, el primer caballero á quien la he presentado. Si os parece digna de ser vuestra esposa, tendré el mayor gusto en que ella logre este honor: ved si á este precio os conviene, pues á otro no la conseguiréis.

Este tiro á quema ropa ahuyentó el Amor que me iba á disparar una flecha. Hablando sin metáfora, un casamiento propuesto tan á secas me hizo entrar en mí mismo, y volviendo de repente á ser fiel agente del conde de Lémos, mudé de tono, y respondí á la señora Mencía : Señora, vuestra franqueza me agrada, y por tanto quiero imitarla. Aunque hago un papel distinguido en la corte, no basta este para merecer á la sin igual Catalina; le tengo reservado un partido mas brillante : la destino para el príncipe de España. Me parece, respondió la tia friamente, que bastaba despreciar á mi sobrina, sin que fuera necesario acompañar el desprecio con la burla. No me burlo, señora, exclamé : hablo seriamente; tengo órden de buscar una persona de mérito á quien pueda honrar con sus visitas secretas el príncipe de España, y en casa de vmd. he hallado lo que buscaba.

Esta declaracion sorprendió en gran manera á la señora Mencía, á quien conocí no le habia desagradado. Sin embargo, creyendo que debia hacer la reservada, me replicó en estos términos : Aun cuando tomara al pié de la letra lo que V. S. me dice, ha de saber que no soy de carácter que haga vanidad del infame honor de ver á mi sobrina ser dama de un príncipe; mi decoro se ofende con la idea.... ¡Qué bendita es vmd., le interrumpí, con su virtud! Vmd. piensa como una simple aldeana, y

se chancea si mira estas cosas con tanto escrúpulo : eso es quitarles lo que tienen de bueno : es necesario mirarlas con mejores ojos. Considerad á los piés de la dichosa Catalina al heredero de la monarquía; representaos que la adora y la llena de regalos; y pensad en fin que quizá puede nacer de ella un héroe que inmortalize el nombre de su madre con el suyo.

Fingió la tia no saber á qué resolverse aunque estaba determinada á aceptar mi propuesta; y Catalina, que ya hubiera querido poseer al príncipe, aparentó la mayor indiferencia; por lo que tuve que hacer nuevos esfuerzos para estrechar la plaza, hasta que al fin la señora Mencía, viéndome ya cansado, y en disposicion de levantar el sitio, tocó la llamada, y ajustámos una capitulacion que contenia los artículos siguientes : *Primero* : que si, por los informes que diese yo al príncipe de las gracias de Catalina, gustaba de ella, y determinaba hacerle una visita nocturna, seria de mi cargo advertir de ella á las señoras, como igualmente de la noche que eligiese para este efecto. *Segundo* : que el príncipe habia de entrar en casa de dichas señoras como un galan cualquiera, y acompañado solo de mí y de su principal confidente.

Celebrado este convenio, me hiciéron mil agasajos tia y sobrina : empezáron á tratarme familiarmente, con lo que me aventuré á algunas llanezas que no fuéron muy mal recibidas; y cuando nos separámos me abrazáron de su propio motivo, haciéndome todas las caricias imaginables. Es cosa maravillosa la facilidad con que se traba amistad entre los corredores de amor, digámoslo así, y las mugeres que los necesitan : al verme salir de allí tan favorecido, nadie hubiera dicho sino que yo habia sido mas dichoso de lo que era en realidad.

El conde de Lémos tuvo suma alegría cuando le dije que habia hecho un descubrimiento cual podia apetecerlo. Le hablé de Catalina en tales términos, que le entráron deseos de verla. Le conduje la noche siguiente, y me confesó que habia hecho muy buen hallazgo. Dijo á las señoras que no dudaba que el príncipe quedase muy complacido de ver á la señorita que yo le habia elegido, y que esta por su parte no quedaria descontenta de tal amante, por ser el príncipe generoso, afable y lleno de bondad. En fin, les ofreció que le conduciria dentro de algunos dias del modo que deseaban, esto es, sin acompañamiento ni ruido. Este señor se despidió, y yo me retiré con él para ir á tomar el coche en que habiamos venido, el cual nos esperaba al fin de la calle. Despues me llevó á mi casa, y me encargó enterase el dia siguiente á su tio de esta principiada aventura, y le suplicase de su parte le enviara mil doblones para finalizarla.

Con efecto, al dia siguiente fuí á dar puntual cuenta de cuanto habia pasado al duque de Lerma, callando la parte que habia te-

nido Escipion en el negocio para pasar yo por autor del descubrimiento de Catalina; porque de todo hace uno mérito para con los grandes.

Y así fué que se me diéron gracias de ello. Señor Gil Blas, me dijo el ministro con aire burlon, me alegro que vmd. una á sus demas talentos el de descubrir las hermosuras halagüeñas; y no extrañará que, cuando yo necesite alguna, acuda á vmd. Señor, le respondí en el mismo tono, agradezco la preferencia; pero permítaseme que diga que escrupulizaria si proporcionase esta clase de placeres á V. E.; porque hace tanto tiempo que el señor don Rodrigo está en posesion de ese empleo, que se le haria una injusticia en despojarle de él. El duque se sonrió de mi respuesta, y mudando de conversacion me preguntó si su sobrino pedia dinero para esta empresa. Perdonad, le dije, él suplica á V. E. le envíe mil doblones. Está bien, respondió el ministro, no tienes mas que llevárselos; dile que no los escasee, y que aplauda todos los gastos que el príncipe quiera hacer.

CAPITULO XI.

De la visita secreta, y de los regalos que el príncipe hizo á Catalina.

En aquel mismo punto llevé los mil doblones al conde de Lémos. No podiais venir mas á tiempo, me dijo este señor. He hablado al príncipe, quien ha caido en el lazo, y desea con impaciencia ver á Catalina, por lo que se ha resuelto que esta noche salga secretamente de palacio para ir á su casa. Las medidas están ya tomadas. Díselo así á las señoras, y dales el dinero que me traes: es necesario manifestarles que el que va á verlas no es un amante comun, fuera de que los regalos de los príncipes deben preceder á sus galanteos. Supuesto que le has de acompañar conmigo, prosiguió, hállate esta noche en palacio á la hora de acostarse. Tambien será preciso que tu coche, porque me parece del caso servirnos de él, nos espere á media noche cerca de palacio.

Me fuí inmediatamente á casa de las señoras, en la que no ví á Catalina, por estar, segun se me dijo, acostada, y solo hablé con la señora Mencía. Perdone vmd., señora, le dije, si vengo de dia á su casa, porque no puedo hacer otra cosa: me es preciso avisar á vmd. que el príncipe vendrá aquí esta noche; y reciba vmd., añadí entregándole el talego en donde llevaba el dinero, reciba vmd. una ofrenda que envía al templo de Citerea para que le sean propicias sus deidades. Ya ve vmd. que no les he proporcionado una mala conveniencia. Doy á vmd. las gracias, me respondió; pero dígame, señor de Santillana, si al príncipe

le gusta la música. Con extremo, le contesté: ninguna cosa le divierte tanto como una buena voz acompañada de un laud tocado con destreza. Mucho mejor, exclamó ella enagenada de alegría; lo que vmd. dice me llena de gozo, porque mi sobrina tiene la garganta de un ruiseñor, tañe maravillosamente el laud, y tambien baila con perfeccion. ¡Vive diez, exclamé, esas son muchas habilidades, tia mia! No necesita tantas una señorita para hacer fortuna: una sola de esas gracias le basta.

Dispuestas así las cosas, esperé la hora en que el príncipe solia acostarse. Llegada esta, di mis órdenes al cochero, y me reuní al conde de Lémos, quien me dijo que el príncipe, para quedarse solo ántes de tiempo, iba á fingir una ligera indisposicion, y aun acostarse, á fin de hacer creer mejor que estaba malo; pero que de allí á una hora se levantaria, y por una puerta falsa tomaria una escalera excusada que iba á dar á los patios. Luego que me enteró de lo que ambos habian concertado, me apostó en un sitio por donde me aseguró habian de pasar. Duró tanto el poste que comenzé á creer que nuestro galan habia tomado otro camino, ó perdido el deseo de ver á Catalina, como si los príncipes abandonaran estos antojos ántes de haberlos satisfecho. En fin, cuando creía que me habian olvidado, se llegáron á mí dos hombres, que conocí ser los que esperaba, y los conduje á mi coche, en el cual subiéron ambos. Yo iba cerca del cochero para guiarle, y le hice parar á cincuenta pasos de donde vivian las señoras. Dí la mano al príncipe y á su compañero para ayudarles á bajar, y marchámos á la casa, cuya puerta nos abriéron inmediatamente que llamámos, y volviéron á cerrar.

Al principio nos encontrámos en las mismas tinieblas que yo me ví la primera vez, aunque por distincion habian puesto en la pared una lamparilla, cuya luz era tan escasa, que solamente la percibiamos sin que ella nos alumbrara. Todo esto servia para hacer la aventura mas agradable á su héroe, el cual quedó vivamente sorprendido á vista de las señoras, que le recibiéron en la sala, en donde la claridad de un sin número de bugías recompensó la oscuridad que habia en el patio. La tia y la sobrina se presentáron en gracioso trage de casa seductoramente descuidado, y con aire tan atractivo que no se podian mirar sin embelesamiento. Nuestro príncipe, si no hubiera tenido que escoger, se hubiera contentado muy bien con la señora Mencía; pero dió la preferencia, como era razon, á las gracias de la jóven Catalina.

Y bien, príncipe mio, le dijo el conde, ¿podiamos haber proporcionado á V. A. el gusto de ver dos personas mas bonitas? Ambas me embelesan, respondió el príncipe; no pienso sacar libre de aquí mi corazon, pues si faltara la sobrina, no se escaparia de la tia.

Despues de este cumplimiento tan agradable para una tia, dijo mil cosas lisonjeras á Catalina, á las que esta respondió con mucha discrecion. Como les es permitido á las gentes honradas que hacen el personage que yo en esta ocasion mezclarse en la conversacion de los amantes, siempre que sea para atizar el fuego, dije al galan que su ninfa cantaba y tocaba á las mil maravillas. Se alegró de saber tuviese estas habilidades, y le suplicó le diese alguna muestra de ellas. Con mucho gusto cedió á sus instancias: y tomando un laud bien templado, tocó sonatas tiernas, y cantó de un modo tan expresivo, que el príncipe se echó á sus piés enagenado de amor y de placer. Pero dejemos á un lado esta pintura, y digamos solamente que la dulce embriaguez en que se habia sepultado el heredero de la monarquía hizo que las horas le pareciesen momentos, y que tuviesemos que arrancarle de aquella peligrosa casa cuando ya se acercaba el dia. Los señores agentes le condujéron prontamente á palacio, y le dejáron en su aposento. Despues se volviéron á su casa tan contentos de haberle unido con una aventurera, como si le hubiesen casado con una princesa.

La mañana siguiente conté el suceso al duque de Lerma, porque todo lo queria saber, y al concluir mi narracion llegó el conde de Lémos, y nos dijo: El príncipe de España está tan prendado de Catalina, y le ha gustado tanto, que piensa ir á verla con frecuencia, y no aficionarse á otra: quisiera enviarle hoy dos mil doblones en joyas, pero no tiene dinero. Ha acudido á mí y me ha dicho: Mi amado Lémos, es preciso me busques al momento esta cantidad. Sé que te incomodo, que apuro tu bolsillo, y por tanto mi corazon te está muy agradecido: y si en algun tiempo me hallo en estado de serte reconocido de otro modo que por el agradecimiento á todo lo que has hecho por mí, no te arrepentirás de haberme servido. Yo le respondí, separándome de él inmediatamente: Príncipe mio, tengo amigos y crédito; voy á buscar lo que V. A. desea. No es difícil satisfacerle, dijo entónces el duque á su sobrino. Santillana va á traeros ese dinero, ó si quereis, él mismo comprará las joyas, porque es muy inteligente en pedrerías, y sobre todo en rubíes: ¿no es verdad, Gil Blas? añadió mirándome con un aire taimado. ¡Qué malicioso sois, señor! le respondí; veo que V. E. quiere hacer reir á costa mia al señor conde; y así sucedió. El sobrino preguntó ¿qué misterio encerraba aquello? Ninguno, replicó el tio riéndose; es que un dia Santillana quiso trocar un diamante por un rubí, y este trueque no redundó ni en honor ni en provecho suyo.

Hubiera salido bien librado si el ministro no hubiera dicho mas; pero se tomó el trabajo de contar la pieza que Camila y don Rafael me habian jugado en la posada de caballeros, y se

extendió particularmente en las circunstancias que yo mas sentia. Despues de haberse divertido bien S. E., me mandó acompañar al conde de Lémos, quien me llevó á casa de un joyero en donde escogímos las joyas que fuímos á enseñar al príncipe de España, las cuales se me confiáron para que se las entregase á Catalina, y despues fuí á mi casa á tomar dos mil doblones del dinero del duque para irlas á pagar.

Es ocioso preguntar si la noche siguiente me recibiéron con agrado las señoras cuando les presenté los regalos de mi embajada, que consistian en un bello par de rosetas de diamantes para la tia, y unas arracadas de lo mismo para la sobrina. Enagenadas una y otra con estas demostraciones de amor y generosidad del príncipe, empezáron á charlar como dos cotorras, y á darme gracias porque les habia agenciado tan buen conocimiento, y con el exceso de su alegría diéron á entender lo que eran. Se les escapáron algunas palabras que me hiciéron sospechar que yo habia facilitado una bribona al hijo de nuestro gran monarca. Para averiguar con certeza si yo habia sido autor de tan buena obra, me retiré con intento de tener una conferencia con Escipion.

CAPITULO XII.

Quien era Catalina: perplejidad de Gil Blas; su inquietud; y la precaucion que tomó para tranquilizar su ánimo.

Al entrar en mi casa oí un gran estrépito, y preguntada la causa, me dijéron que Escipion tenia aquella noche á cenar á seis amigos suyos. Cantaban cuanto mas alto podian, y daban grandes carcajadas de risa. Esta cena á la verdad no era el banquete de los siete sabios.

El que daba el festin, luego que supo mi llegada, dijo á sus convidados: Señores, no es nada, es el amo que ha vuelto: no os inquieteis por eso, continuad divirtiéndoos. Voy á decirle dos palabras, y al instante vuelvo. Dicho esto se vino á mí: ¿Qué gritería es esa? le dije; ¿á qué clase de personages festejas allá bajo? ¿son poetas? Perdone vmd., me respondió: seria lástima dar á beber vuestro vino á semejantes sugetos; yo sé hacer mejor uso de él. Entre mis convidados hay un jóven muy rico que quiere lograr un empleo por vuestra mediacion y por su dinero, y á causa suya se hace la fiesta. Á cada trago que bebe aumenta diez doblones á lo que ha de tocaros, y quiero hacerle beber hasta el amanecer. En ese supuesto, le respondí, vuélvete á la mesa y no escasees el vino de mi cueva.

No juzgué oportuno hablarle entónces de Catalina, dejándolo para por la mañana al levantarme, lo que hice de esta suerte:

Amigo Escipion, tú sabes de qué modo vivimos los dos; yo te trato mas como á compañero que como á criado, y por consiguiente harás muy mal en engañarme como á amo. Entre nosotros no ha de haber secreto: voy á decirte una cosa que te sorprenderá, y tú por tu parte me dirás lo que piensas de las dos mugeres que me has dado á conocer. Hablando los dos en satisfaccion, sospecho que son dos taimadas, tanto mas astutas, cuanto mas sencillez aparentan. Si les hago justicia, no tiene el príncipe de España gran motivo de estarme agradecido, porque te confieso que para él te pedí la dama. Le he llevado á casa de Catalina, y se ha enamorado de ella. Señor, me respondió Escipion, vmd. se porta demasiado bien conmigo para que yo le falte á la sinceridad. Ayer tuve una conversacion á solas con la criada de estas dos ninfas, y me contó su historia, que me ha parecido divertida. Voy á haceros sucintamente relacion de ella, y no sentiréis haberla oido.

Catalina, prosiguió, es hija de un hidalguillo aragones. Habiendo quedado huérfana de edad de quince años, y tan pobre como bonita, dió oidos á un comendador anciano, quien la llevó á Toledo, donde murió á los seis meses, despues de haberle servido mas de padre que de esposo. Recogió ella su herencia, que consistia en algunas ropas, y en trecientos doblones en dinero contante, y se fué luego á vivir con la señora Mencía, que todavía se mantenia de buen ver, aunque ya iba cuesta abajo. Estas dos buenas amigas permaneciéron juntas, y principiáron á tener una conducta de que la justicia quiso tomar conocimiento. Esto desagradó á las señoras, quienes por enfado ó por otra causa dejáron prontamente á Toledo, y viniéron á Madrid, en donde viven cerca de dos años hace sin tratarse con ninguna señora de la vecindad. Pero oiga vmd. lo mejor: han alquilado dos casas pequeñas separadas solamente por un tabique, pudiéndose pasar de una á otra por una escalera de comunicacion que hay en los sótanos. La señora Mencía vive con una criada de poca edad en una de ellas, y la viuda del comendador ocupa la otra con una dueña vieja, á quien hace pasar por su abuela; de modo que nuestra arogonesa tan presto es una sobrina educada por su tia, como una pupila bajo la tutela de su abuela. Cuando hace de sobrina, se llama Catalina; y cuando de nieta, Sirena.

Al oir el nombre de Sirena interrumpí todo asustado á Escipion: ¿Qué me dices? me haces temblar. ¡Ay de mí! temo que esa maldita aragonesa sea la querida de Calderon. Cabalito, respondió, la misma es. Yo creía dar á vmd. un gran gusto participándole esta noticia. Pues no lo creas, repliqué; mas me causa disgusto que alegría. ¿No preves tú las consecuencias? No, á fe mia, replicó Escipion. ¿Qué mal puede venir de ahí? Don Ro-

drigo no ha de descubrir precisamente lo que pasa; y si vmd. teme que se lo digan, prevéngaselo al primer ministro, contándole el caso sencillamente. Él conocerá la buena fe de vmd.; y si despues quisiese Calderon ponerle á mal con S. E., el duque verá que no trata de perjudicarle sino por espíritu de venganza.

Con estas palabras me desvaneció Escipion el miedo. Seguí su consejo, y dí parte al duque de Lerma de este fatal descubrimiento; y tambien aparenté contárselo con aire triste, para persuadirle de que sentia haber inocentemente dado al príncipe la dama de don Rodrigo; pero el ministro, léjos de compadecerse de su favorito, se burló de ello. Despues me dijo que siguiera en mi comision, y que sobre todo era gran gloria para Calderon amar á la misma dama que el príncipe de España, y recibir la misma acogida que él. Instruí en los mismos términos al conde de Lémos, quien me aseguró su proteccion si el primer secretario descubria la trama y queria ponerme á mal con el duque.

Con esta maniobra creí haber salvado la nave de mi fortuna del peligro de encallar, y me sosegué. Seguí acompañando al príncipe á casa de Catalina, por otro nombre la bella Sirena, que tenia la destreza de encontrar pretextos para apartar de su casa á don Rodrigo, y ocultarle las noches que ella tenia precision de dedicar á su ilustre rival.

CAPITULO XIII.

Sigue Gil Blas haciendo el papel de señor: tiene noticias de su familia; impresion que le hiciéron: se descompadra con Fabricio.

Ya llevo dicho que por las mañanas tenia comunmente en mi antesala muchas gentes que venian á proponerme varios asuntos; pero yo no queria que me los propusiesen verbalmente. Siguiendo el estilo de la corte, ó por mejor decir, para hacer mas de persona, decia á todo pretendiente: Tráigame vmd. un memorial; y me habia acostumbrado tanto á esto, que un dia respondí así á mi casero cuando vino á recordarme que le debia un año de casa. Por lo que hace al carnicero y panadero, no daban lugar á que yo les pidiese memorial, pues eran muy puntuales en traerlos todos los meses. Escipion, que era un vivo retrato mio, hacia lo mismo con los que acudian á él para que se empeñase conmigo á su favor.

Yo tenia otra ridiculez que no pienso perdonarme; habia dado en la fatuidad de hablar de los grandes como si yo fuese de su misma esfera. Si, por ejemplo, tenia que citar al duque de Alba, al duque de Osuna, ó al de Medinasidonia, decia con llaneza

Alba, Osuna, Medinasidonia. En una palabra, me habia puesto tan orgulloso y vano, que ya no era hijo de mis padres. ¡ Ah, pobre dueña, y pobre escudero, ni pensaba en vosotros, ni habia tenido cuidado alguno de informarme de vuestra suerte! La corte tiene la virtud del rio Leteo, que nos hace olvidar de nuestros parientes y amigos, si se hallan en infeliz estado.

Cuando mas olvidada tenia á mi familia, entró una mañana en mi casa un mozo, que me dijo deseaba hablarme á solas un momento : le hice entrar en mi despacho, en donde, sin decirle se sentase por parecerme hombre ordinario, le pregunté qué me queria. Señor Gil Blas, me dijo, ¿ pues qué no me conoce vmd.? Por mas que le miré con atencion, tuve que responderle que no caia en quien era. Yo soy, me replicó, un paisano vuestro, natural del mismo Oviedo, é hijo de Beltran Moscada el especiero, vecino de vuestro tio el canónigo. Yo os reconozco muy bien. Hemos jugado mil veces los dos á la gallina ciega.

De los juegos de mi niñez, le respondí, solo conservo una idea confusa; los cuidados que me han ocupado despues me los han borrado de la memoria. He venido á Madrid, me dijo, á ajustar cuentas con el corresponsal de mi padre. He oido hablar de vmd., y me han dicho que está en un gran puesto en la corte, y ya tan rico como un Judío, de lo que doy á vmd. la enhorabuena, y ofrezco á mi vuelta al pais llenar de gozo á su familia, dándole una nueva tan gustosa.

Aunque no fuera mas que por cumplimiento, no podia ménos de preguntar como estaban mis padres y tio; pero lo hice con tal frialdad, que no dí motivo á mi buen especiero para admirar la fuerza de la sangre. Bien me lo dió á entender, pues se manifestó sorprendido de la indiferencia que yo mostraba hácia unas personas á quienes debia profesar sumo cariño; y como era mozo franco y grosero : Yo creia, me dijo desabridamente, que tuvieseis mas amor y aficion á vuestros parientes. No parece sino que los habeis olvidado segun la frialdad con que me preguntais por ellos. ¿ Ignorais cual es su situacion? pues sabed que vuestro padre y vuestra madre están todavía sirviendo, y que el buen canónigo Gil Perez, agoviado de vejez y de achaques, está ya para vivir poco. Es necesario tener buen corazon, prosiguió; y supuesto que os hallais en estado de socorrer á vuestros padres, os aconsejo como amigo les envieis todos los años doscientos doblones. Este socorro les proporcionará sin menoscabo vuestro una vida cómoda y dichosa.

En lugar de enternecerme la pintura que hacia de mi familia, me incomodó la libertad que se tomaba de aconsejarme sin que yo se lo rogase; quizá con mas maña me hubiera persuadido, pero su franqueza solo sirvió para irritarme. Él lo conoció bien

por el ceñudo silencio que guardé, y continuando su exhortacion con ménos caridad que malicia, me impacientó. ¡Oh! eso ya es demasiado, respondí lleno de cólera. Vaya vmd., señor de Moscada, no se meta en negocios agenos. Vaya y busque al corresponsal de su padre, y ajuste sus cuentas con él. ¿Quien es vmd. para enseñarme mi obligacion? Sé mejor que vmd. lo que he de hacer en este caso. Dicho esto eché de mi despacho al especiero, y le envié á Oviedo á vender azafran y pimienta.

No dejé de reflexionar en lo que acababa de decirme, y acusándome á mí mismo de ser un hijo desnaturalizado, me enternecí. Traje á la memoria los afanes que les habia costado á mis padres mi niñez y mi educacion. Me representé lo que les debia, y á mis reflexiones siguiéron algunos impulsos de agradecimiento, que no obstante de nada sirviéron. Mi ingratitud sofocó bien pronto estos afectos, y á ellos sucedió un profundo olvido. Muchos padres hay que tienen hijos semejantes.

La codicia y la ambicion de que estaba poseido mudáron del todo mi carácter. Perdí toda mi alegría, y andaba siempre distraido y pensativo, en una palabra hecho un insensato. Viéndome Fabricio ocupado continuamente en pos de la fortuna, y tan indiferente con él, no venia á mi casa sino rara vez; pero no pudo dejar de decirme un dia: En verdad, Gil Blas, que ya no te conozco. Antes de venir á la corte siempre tenias el ánimo tranquilo; y ahora te veo constantemente agitado. Formas proyecto sobre proyecto para enriquecerte, y cuanto mas adquieres mas deseas. Ademas, ¿me atreveré á decirlo? ya no tienes conmigo aquellos desahogos del corazon, aquellas familiaridades en que consiste el encanto de la amistad; ántes por el contrario me tratas con reserva, y ocultas lo íntimo de tu alma. Tambien observo que las atenciones de que usas conmigo son como forzadas. En fin, este Gil Blas no es aquel mismo Gil Blas que yo conocia.

Tú sin duda te chanceas, le respondí con frialdad: yo ninguna mutacion percibo en mí. Tienes fascinados los ojos, replicó, y no debes preguntárselo á ellos: créeme, eres otro del que eras. Dilo, amigo, ingenuamente ¿nos tratamos acaso como otras veces? Cuando por la mañana llamaba á tu puerta, venias tú mismo á abrirme, y muchas veces casi dormido, y yo entraba en tu cuarto sin cumplimiento: pero hoy ¡qué diferencia! tienes lacayos, y se me hace esperar en tu antesala miéntras dan el recado de si puedo hablarte. Despues de esto, como me recibes? Con una fria política, y haciendo el señor. Parece que mis visitas principian á incomodarte. ¿Crees tú que semejante recibimiento agrade á un hombre que ha sido tu camarada? No, Santillana, no; de ningun modo me conviene. Á Dios; separémonos amigablemente. Deshagámonos ambos, tú de un censor de tus acciones, y yo de un nuevo rico que se desconoce á sí propio.

Me sentí mas exasperado que conmovido de sus reprensiones, y dejé se retirase sin hacer el menor esfuerzo para detenerle. La amistad de un poeta no era cosa tan preciosa que su pérdida me causase afliccion en el estado en que me hallaba: ademas, fácilmente encontré consuelo en el trato de algunos empleados de palacio, con quienes por la semejanza de carácter habia recientemente contraido estrecha amistad. Estos nuevos conocimientos eran con sugetos, cuya mayor parte venia de no sé donde, y á quienes su dichosa estrella habia conducido á sus empleos. Todos estaban ya acomodados; y atribuyendo estos miserables solo á su mérito los beneficios que el rey se habia dignado hacerles, se olvidaban como yo de sí mismos y todos nos creíamos unos personages muy respetables. ¡Oh Fortuna! ve ahí como dispensas los favores las mas veces. Hizo bien el estoico Epicteto en compararte con una jóven ilustre que se entrega á criados.

LIBRO NOVENO.

CAPITULO I.

Escipion quiere casar á Gil Blas, y le propone la hija de un rico y famoso platero: de los pasos que se diéron á este fin.

Una noche, despues de haber despedido á la concurrencia que habia ido á cenar conmigo, viéndome solo con Escipion le pregunté qué habia hecho aquel dia. Dar un golpe de maestro, me respondió: proporcionar á vmd. un rico establecimiento; pues le quiero casar con la hija única de un platero conocido mio. ¡Hija de un platero! exclamé con aire desdeñoso: ¿has perdido el juicio? Cuando se tiene tal cual mérito, y se está en la corte en cierta altura, me parece que se deben tener ideas mas elevadas. ¡Ah, señor! repitió Escipion, no lo creais así. Pensad que el varon es quien ennoblece; y no seais mas delicado que mil señores que pudiera citaros. ¿Sabe vmd. bien que la heredera de quien hablo es un partido de cien mil ducados á lo ménos? ¿no es este un buen trozo de platería? Cuando oí hablar de una suma tan grande me hice mas tratable. Desde luego cedo al dictámen de mi secretario; la dote me determina. ¿Cuando quieres tú que la reciba? Vamos despacio, señor, me respondió; un poco de paciencia. Es menester que trate yo ántes del asunto con

el padre, y que le haga venir en ello. Bueno, respondí riendo á carcajadas, ¿todavía estás ahí? Ve por cierto un casamiento bien adelantado. Mas de lo que vmd. piensa, replicó; solo quiero una hora de conversacion con el platero, y respondo de su consentimiento; pero ántes de ir mas léjos capitulemos si vmd. gusta. Suponiendo que yo haga recibir á vmd. cien mil ducados, ¿cuantos me tocarán á mí? Veinte mil, le respondí. Alabado sea Dios, dijo: yo limitaba vuestro agradecimiento á diez mil. Vmd. es la mitad mas generoso que yo. Vamos: desde mañana me emplearé en esta negociacion, y puede vmd. contar con que se conseguirá, ó yo no soy sino un bestia.

Efectivamente á los dos dias me dijo: He hablado con el señor Gabriel de Salero, que este era el nombre del padre de la niña, y es tanto lo que le he ponderado vuestro valimiento y mérito, que dió oidos á la propuesta que le hice de recibiros por yerno. Será vuestra su hija con cien mil ducados, siempre que le hagais ver claramente que sois valido del ministro. Si no consiste mas que en eso, dije entónces á Escipion, presto estaré casado. Pero tratando de la muchacha: ¿La has visto? ¿es hermosa? No tanto como la dote, respondió. Hablando aquí para los dos, esta rica heredera no es muy bonita; pero por fortuna á vmd. ningun cuidado le da esto. Á fe mia que no, hijo mio, le respondí. Nosotros los cortesanos, nos casamos solamente por casarnos, y buscamos la hermosura en las mugeres de nuestros amigos; y si por acaso se halla en las nuestras, la miramos con tanta indiferencia, que es bien merecido el que por ello nos castiguen.

Todavía no lo he dicho todo, repitió Escipion; el señor Gabriel convida á vmd. á cenar esta noche, y hemos quedado en que no le ha de hablar vmd. del casamiento proyectado. Debe convidar á muchos mercaderes amigos suyos á esta cena, á la cual ha de asistir vmd. como un simple convidado; y mañana vendrá él á cenar con vmd. del mismo modo: en esto conocerá vmd. que este hombre quiere experimentarle ántes de pasar adelante. Convendrá que vmd. se contenga un poco delante de él. ¡Oh! pardiez! interrumpí con aire de confianza, aunque examine lo que quiera, no puedo ménos de salir ganancioso en este examen.

Todo se ejecutó puntualmente; hice me condujeran á casa del platero, quien me recibió tan familiarmente como si nos hubiesemos visto ya muchas veces. Era de tan buena pasta que, como solemos decir, se pasaba de cortés. Me presentó la señora Eugenia su muger, y la jóven Gabriela su hija: yo les hice mil cumplimientos sin contravenir á lo tratado, y les dije mil tonterías en muy bellos términos y frases de corte.

Gabriela, á pesar de cuanto me habia dicho de ella mi secretario, no me pareció fea, ya fuese porque estaba muy bien puesta,

ó ya porque no la mirase sino al traves de la dote. ¡Qué buena casa tenia el señor Gabriel! Yo creo que habrá ménos plata en las minas del Perú que la que habia allí. Este metal se ofrecia á la vista por todas partes en mil formas diferentes. Cada sala, y particularmente la de la cena, era un tesoro. ¡Qué espectáculo para los ojos de un yerno! El suegro, para hacer mas lucido el convite, habia convidado á cinco ó seis mercaderes, todos personas graves y enfadosas, que solo habláron de comercio, y puede decirse que su conversacion mas bien fué una conferencia de negociantes que una plática de amigos.

La noche siguiente tuve á cenar en mi casa al platero; y como no podia deslumbrarle con mi vajilla, recurrí á otra ilusion. Convidé á cenar á aquellos amigos mios que hacian mayor figura en la corte, y que yo sabia ser unos ambiciosos que no ponian límites á sus deseos. No habláron de otra cosa mas que de las grandezas y de los empleos brillantes y lucrativos á que aspiraban, lo cual produjo su efecto. Aturdido el buen Gabriel de oir sus grandes ideas, se tenia, á pesar de su riqueza, por un misero mortal en comparacion de aquellos señores. Por mi parte, afectando moderacion, dije me contentaria con una mediana *fortuna*, como de veinte mil ducados de renta, con cuyo motivo aquellos hambrientos de honores y riquezas exclamáron diciendo que haria mal, y que, siendo tan querido como era del primer ministro, no debia contentarme con tan poco. El suegro no perdió ni una de estas palabras, y creí advertir al retirarse que iba muy satisfecho.

Escipion no dejó de ir á verle el dia siguiente por la mañana, para preguntarle si yo le habia gustado. He quedado muy prendado, le respondió, tanto que me ha robado el corazon. Pero, señor Escipion, añadió, suplico á vmd. por nuestra antigua amistad que me hable sinceramente. Todos, como vmd. sabe, tenemos nuestro flaco: dígame vmd. cual es el del señor Santillana. ¿Es jugador? ¿es cortejante? ¿cual es su inclinacion viciosa? suplico á vmd. no me la oculte. Vmd. me ofende, señor Gabriel, con semejante pregunta, replicó el medianero. Me intereso mas por vmd. que por mi amo, y si tuviera algun vicio capaz de hacer á su hija desgraciada, ¿se lo hubiera propuesto por yerno? Juro á brios que no: yo soy muy servidor de vmd.; pero en satisfaccion, el único defecto que le encuentro es no tener ninguno. Para jóven es muy juicioso. Otro tanto oro, respondió el platero; eso me agrada. Vaya vmd., amigo mio, puede asegurarle que logrará la mano de mi hija, y que se la daria aun cuando no fuera querido del ministro.

Luego que mi secretario me dió noticia de esta conversacion, fuí al momento á casa de Salero á darle gracias de la disposicion favorable en que estaba hácia mí. Á este tiempo ya habia declarado

su voluntad á su muger y á su hija, quienes por el modo con que me recibiéron me hiciéron conocer que se sujetaban sin repugnancia á ella. Despues de haber prevenido la noche ántes al duque de Lerma, le presenté el suegro. S. E. le recibió con mucho agasajo, le manifestó la satisfaccion que tenia en que hubiese elegido para yerno á un hombre á quien queria ascender. Despues siguió haciendo el elogio de mis buenas prendas, y dijo tanto bien de mí, que el buen Gabriel creyó haber encontrado en mi señoría el mejor partido de España para su hija. Estaba tan gozoso que las lágrimas se le asomaban. Al despedirnos me estrechó entre sus brazos y me dijo: Hijo mio, es tanta la impaciencia que tengo de veros esposo de Gabriela que dentro de ocho dias á mas tardar lo seréis.

CAPITULO II.

Por qué casualidad se acordó Gil Blas de don Alfonso de Leiva, y del servicio que le hizo.

Dejemos en este estado mi casamiento, porque así lo exige el órden de mi historia, y quiere que cuente el servicio que hice á don Alfonso mi antiguo amo. Yo habia olvidado á este caballero enteramente, y ahora diré por qué causa me acordé de él.

Vacó en aquel tiempo el gobierno de la ciudad de Valencia, y habiéndolo sabido, pensé en don Alfonso de Leiva. Consideré que este empleo le vendria perfectamente, y quizá ménos por amistad que por ostentacion, determiné pedirlo para él, haciéndome cargo de que, si lo obtenia, me daria este paso un honor excesivo. Me dirigí, pues, al duque de Lerma y le dije que habia sido mayordomo de don César de Leiva y de su hijo, y que, teniendo grandes motivos para vivirles agradecido, me tomaba la libertad de suplicar S. E. concediese al uno ó al otro el gobierno de Valencia. El ministro me respondió: Con mucho gusto, Gil Blas; yo me alegro de que seas reconocido y generoso. Por otra parte me hablas de una familia á quien estimo. Los Leivas son buenos servidores del rey, y merecen bien este empleo. Puedes disponer de él á tu arbitrio, yo te le doy por regalo de la boda.

Gustosísimo de haber conseguido mi intento, fuí sin perder instante á casa de Calderon á hacer extender el despacho para don Alfonso. Habia allí un crecido número de personas, que con respetuoso silencio aguardaban á que les diese audiencia don Rodrigo. Atravesé por entre aquella gente, y me presenté á la puerta del gabinete que me fué abierta, y en él encontré no sé á cuantos caballeros, comendadores y otros sugetos distinguidos, á quienes Calderon oia por su órden. Era de admirar el diferente modo con que los recibia. Se contentaba con hacer á estos una ligera inclinacion

de cabeza; honraba á aquellos con una cortesía, y los conducía hasta la puerta de su gabinete, graduando por decirlo así el aprecio con que los distinguia por los diversos cumplimientos que empleaba. Por otra parte ví á algunos de aquellos sugetos, que, ofendidos del poco caso que de ellos hacia, maldecian en su corazon la necesidad que les obligaba á humillarse en su presencia. Otros ví que por el contrario se reian entre sí mismos de su aire fantástico y presumido. Por mas que hacia estas observaciones no me hallaba en estado de aprovecharme de ellas, pues me portaba en iguales términos en mi casa, y ningun cuidado me daba el que se aprobasen ó se vituperasen mis modales orgullosos, con tal que me los respetasen.

Habiéndome atisbado casualmente don Rodrigo, dejó precipitadamente á un hidalgo que le hablaba, y vino á abrazarme con demostraciones de amistad que me sorprendiéron. ¡Ah! amado compañero mio, exclamó, ¿qué asunto es el que me proporciona el gusto de ver á vmd. aquí? ¿én qué puedo servir á vmd? Díjele á lo que iba, y en seguida me aseguró en los términos mas políticos que el dia siguiente á la misma hora se expediria el despacho que yo solicitaba. Su atencion no paró aquí, pues me acompañó hasta la puerta de la antesala, lo que jamas hacia sino con los grandes señores, y allí me volvió á abrazar. ¿Qué significan estos obsequios? decia yo en el camino; ¿qué me anuncian? ¿Si meditará este hombre mi ruina; ó, previendo que declina su favor, querrá grangear mi amistad, y tenerme de su parte, con la mira de que interceda por él con el amo? No sabia á cual de estas conjeturas atenerme. Cuando volví al dia siguiente, me trató del mismo modo, llenándome de caricias y cumplimientos. Es verdad que las desquitó en el recibimiento que hizo á otras personas que se presentáron á hablarle: porque á unas trató groseramente, á otras habló con frialdad, y á casi todas descontentó; pero quedáron suficientemente vengadas con un lance que ocurrió y que no debo pasar en silencio, el cual servirá de leccion á los covachuelistas y secretarios que le lean.

Habiéndose llegado á Calderon un hombre vestido llanamente, y que no aparentaba lo que era, le habló de cierto memorial que decia haber presentado al duque de Lerma. Don Rodrigo no solo no miró al caballero, sino que le dijo ásperamente: ¿Como se llama vmd., amigo? En mi niñez me llamaban Frasquito, le respondió con serenidad el tal; despues me han llamado don Francisco de Zúñiga, y hoy me llamo el conde de Pedrosa. Sorprendido de esto Calderon, y viendo que trataba con un hombre de la primera distincion, quiso disculparse, y dijo: Señor, perdone V. E. si, no conociéndole... Yo no necesito de tus excusas, interrumpió con altivez Frasquito; las desprecio tanto como tus modales groseros. Sabe que el secretario de un ministro debe re-

cibir cortesmente á toda clase de personas. Sé si quieres tan fantástico, que te mires como el sustituto de tu amo; pero no te olvides de que no eres mas que un criado suyo.

Este pasage mortificó infinito al soberbio don Rodrigo, quien no obstante nada se enmendó. Por lo que hace á mí, saqué fruto del caso. Resolví mirar con quien hablaba en mis audiencias, y no ser insolente sino con los mudos. Como el despacho de don Alfonso estaba ya expedido, lo recogí y se lo envié por un correo extraordinario á este señor con carta del duque de Lerma, en la que S. E. le avisaba que el rey le habia nombrado para el gobierno de Valencia. No le dí parte de la que tenia en este nombramiento, ni quise aun escribirle, porque tenia gusto de decírselo de boca, y de causarle esta agradable sorpresa cuando viniese á la corte á prestar el juramento.

CAPITULO III.

De los preparativos que se hiciéron para el casamiento de Gil Blas, y del grande acontecimiento que los inutilizó.

Volvamos á mi bella Gabriela, con quien dentro de ocho dias habia de celebrar mi matrimonio. Por ambas partes se hacian preparativos para esta ceremonia. Salero compró ricos trages para la novia, y yo le busqué una doncella, un lacayo y un escudero anciano, todo lo cual eligió Escipion, que esperaba todavía con mas impaciencia que yo el dia en que habian de entregarme la dote.

La víspera de este dia tan deseado cené en casa del suegro con tios, tias, primos y primas de mi novia. Hice perfectamente el papel de un yerno hipócrita; mostréme muy obsequioso con el platero y su muger; fingíme apasionado de Gabriela, agasajé á toda la familia, cuyas conversaciones y expresiones majaderas y toscas escuché con paciencia; y así en premio de ella tuve la dicha de agradar á todos los parientes, que se alegráron de mi enlace con ellos.

Acabada la comida pasáron los convidados á una gran sala, en donde habia dispuesta una música de voces é instrumentos que no se ejecutó mal, aunque no se hubiesen elegido las mejores habilidades de Madrid. Nos puso de tan buen humor lo bien que cantáron que empezámos á bailar. Dios sabe con qué primor, pues me tuviéron por discípulo de Terpsícore, aunque no tenía mas principios de este arte que dos ó tres lecciones que en casa de la marquesa de Chaves me habia dado un maestrillo de baile que iba á enseñar á los pages. Despues de habernos divertido bastante pensámos en retirarnos, y entónces

prodigué las cortesías y cumplimientos. Á Dios, mi amado hijo, me dijo Salero abrazándome: mañana por la mañana iré á tu casa á llevar el dote en buena moneda de oro. Será vmd. bien recibido, respondí, amado padre mio. Luego, habiéndome despedido de la familia, subí en mi coche que me esperaba á la puerta, y tomé el camino de mi casa.

Apénas habia andado doscientos pasos, cuando quince ó veinte hombres, unos á pié y otros á caballo, armados todos de espadas y carabinas, rodeáron mi coche, y lo detuviéron gritando : *Favor al rey*. Hiciéronme bajar aceleradamente, y me metiéron en una silla de posta á donde el principal de ellos subió conmigo, y dijo al cochero que tomase el camino de Segovia. Juzgué que el que iba á mi lado era algun honrado alguacil, y habiéndole preguntado el motivo de mi prision, me respondió del modo que acostumbran estos señores, quiero decir brutalmente, que no tenia necesidad de darme cuenta de él. Yo le dije que quizá se equivocaba. No, no, respondió, estoy seguro de que no he errado el golpe. Vmd. es el señor de Santillana; á vmd. es á quien tengo órden de conducir á donde le llevo. No teniendo nada que replicar á esto, tomé el partido de callar. Lo restante de la noche caminámos por la orilla del rio Manzanares con un profundo silencio. En Colmenar mudámos de caballos, y llegámos á la caida de la tarde á Segovia, en cuya torre me encerráron.

CAPITULO IV.

De qué modo fué tratado Gil Blas en la torre de Segovia, y de como supo la causa de su prision.

Lo primero fué meterme en un encierro sin mas cama que un jergon de paja como si fuese un reo digno del último suplicio. Pasé la noche, no con el mayor desconsuelo, porque todavía no conocia todo mi mal, sino repasando en mi imaginacion qué seria lo que habria acarreado mi desgracia. No dudaba fuese obra de Calderon; sin embargo, por mas que lo sospechase, no comprendia como hubiese podido conseguir que el duque de Lerma me tratase con tanta crueldad. Otras veces me imaginaba que me habrian preso sin noticia de S. E., y otras que este señor mismo me habria hecho arrestar por alguna razon politica, como suelen hacer algunas veces los ministros con sus favoritos.

Agitado con estas varias conjeturas ví á favor de una luz que entraba por una reja pequeña lo horroroso del sitio en donde me hallaba. Me afligí entónces en extremo, y mis ojos fuéron dos raudales de lágrimas, que la memoria de mi prosperidad hacia

inagotables. Cuando estaba en la mayor afliccion entró en el encierro un carcelero que me traía para aquel dia un pan y un cántaro de agua. Me miró, y viendo que tenia el rostro bañado en lágrimas, aunque carcelero se movió á compasion, y me dijo: No se desanime vmd., señor preso; las desgracias de la vida se han de sufrir con resignacion. Vmd. es jóven, y tras de este tiempo vendrá otro. Entre tanto coma vmd. con gusto el pan del rey.

Diciendo esto, se retiró mi consolador, á quien solo respondí con suspiros. Todo el dia lo empleé en maldecir mi estrella, sin pensar en comer nada de mi racion, que en el estado en que me hallaba, mas me parecia un efecto de la indignacion del rey, que un presente de su bondad, pues servia mas bien para prolongar la pena de los desgraciados que para mitigarla.

En esto llegó la noche, y al instante oí un gran ruido de llaves que me llevó la atencion. Abriéron la puerta del calabozo, y entró un hombre con una bugía en la mano, el que, llegándose á mí, me dijo: Señor Gil Blas, vea vmd. á uno de sus amigos antiguos. Yo soy aquel don Andres de Tordesillas que vivia con vmd. en Granada, y era gentilhombre del arzobispo cuando vmd. gozaba del favor de aquel prelado. Vmd. le pidió, si hace memoria, que me diese un empleo en Méjico, para el cual se me nombró; pero en lugar de embarcarme para Indias, me quedé en la ciudad de Alicante. Allí me casé con la hija del capitan del castillo, y por una serie de sucesos, que contaré á vmd. luego, he venido á ser alcaide de la torre de Segovia. Vmd. ha tenido la fortuna, continuó, de encontrar en un hombre que tiene el cargo de maltratarle un amigo que nada escaseará para suavizar el rigor de su prision. Tengo órden expresa de que no deje á vmd. hablar con nadie, que le haga dormir sobre paja, y que no le dé mas alimento que pan y agua; pero ademas de que soy caritativo, y no habia de dejar de compadecerme de sus males, vmd. me ha servido, y mi agradecimiento puede mas que las órdenes que he recibido. Léjos de servir de instrumento para la crueldad que se quiere usar con vmd., mi ánimo es tratarle lo mejor que sea posible. Levántese vmd., y véngase conmigo.

Mi ánimo estaba tan turbado que no pude responder una sola palabra al señor alcaide, aunque sus expresiones merecian tanta gratitud. Le seguí, me hizo atravesar un patio, y subir por una escalera muy estrecha á una pequeña pieza que habia en lo alto de la torre. Habiendo entrado en ella me sorprendí bastante al ver sobre una mesa dos velas que ardian en candeleros de cobre, y dos cubiertos bastante limpios. Inmediatamente, me dijo Tordesillas, van á traer de comer á vmd.; ambos cenarémos aquí. Le he destinado para su habitacion este cuartito en donde estará mejor que en el encierro, pues verá desde su ventana las floridas riberas del Eresma, y el valle delicioso que desde el pié de las

montañas que separan las dos Castillas se extiende hasta Coca. No dudo que al principio no le hará ninguna impresion una vista tan agradable; pero cuando el tiempo haya hecho suceder una dulce melancolía á la amargura de su dolor, tendrá gusto en recrear la vista con unos objetos tan deleitables. Ademas de esto cuente vmd. con que no le faltará ropa blanca, ni las demas cosas que necesita un hombre amigo del aseo. Sobre todo tendrá vmd. buena cama, estará bien mantenido, y le proporcionaré los libros que quiera, y en una palabra, todas las comodidades de que puede disfrutar un preso.

Con tan corteses ofertas me sentí algo aliviado, cobré ánimo, y dí mil gracias á mi carcelero. Le dije que su generoso proceder me restituía la vida, y que deseaba hallarme en estado de manifestarle mi gratitud. ¿Pues porqué no habria de volver vmd. á verse en su primer estado? me respondió: ¿cree vmd. haber perdido para siempre la libertad? se engaña si así lo juzga; y me atrevo á asegurarle que con algunos meses de prision habrá vmd. pagado. ¿Qué dice vmd., señor don Andres? exclamé. Parece que vmd. sabe el motivo de mi desgracia. Confieso, me dijo, que no lo ignoro. El alguacil que ha conducido á vmd. aquí me ha confiado este secreto, y no tengo dificultad en revelárselo. Me ha dicho que, informado el rey de que vmd. y el conde de Lémos habian llevado de noche al príncipe de España á casa de una dama sospechosa, acababa, para castigaros de ello, de desterrar al conde, y enviaba á vmd. á esta torre, para ser tratado en ella con todo el rigor que ha experimentado desde que vino. ¿Pues, como, le dije, ha llegado á saber esto el rey? esta circunstancia quisiera yo saber particularmente. Y esto es, respondió, lo que cabalmente no me ha dicho el alguacil, y lo que á la cuenta ni aun él mismo sabe.

En este punto de nuestra conversacion entráron muchos criados que traían la cena. Pusiéron en la mesa pan, dos tazas, dos botellas y tres fuentes, en la una de las cuales venia un guisado de liebre con mucha cebolla, aceite y azafran; en la otra una olla podrida, y en la tercera un pavipollo con salsa de tomate. Luego que vió Tordesillas que nos habian servido lo necesario, despachó á sus criados para que no oyesen nuestra conversacion. Cerró la puerta, y nos sentámos el uno en frente del otro. Empezemos, me dijo, por lo mas urgente: despues de dos dias de dieta, es preciso que vmd. tenga buen apetito; y diciendo esto me hizo un buen plato. Creía servir á un hambriento, y efectivamente tenia motivo para pensar que yo me atracaria de sus manjares; sin embargo engañé sus esperanzas, pues, por mucha necesidad que tuviese de comer, los bocados se me quedaban atravesados en la boca sin poder tragarlos: tan oprimido tenia el corazon á causa de mi estado actual. En vano mi alcaide, para

alejar de mi espíritu las crueles ideas que sin cesar le afligian, me excitaba á beber, y celebraba lo exquisito de su vino, pues aun cuando me hubiera dado néctar, le hubiera bebido entónces sin gusto. Él lo conoció, y tomando otro rumbo se puso á contarme con estilo alegre la historia de su casamiento; pero con esto todavía consiguió ménos el fin. Escuché su relacion tan distraido que, cuando la concluyó, no hubiera podido decir lo que acababa de contarme. Juzgó que era demasiada empresa querer entretener por aquella noche mis penas. Despues de concluida la cena se levantó de la mesa, y me dijo: Señor de Santillana, voy á dejar á vmd. descansar, ó mas bien meditar con libertad sobre su desgracia; pero repito que no será de larga duracion. El rey es naturalmente bueno, y cuando se le haya pasado el enfado, y considere la deplorable situacion en que cree á vmd., le parecerá que está bastante castigado. Dicho esto, el señor alcaide bajó é hizo que subiesen los criados á quitar la mesa. Se lleváron hasta las luces, y yo me acosté á la escasa luz de un candil colgado en la pared.

CAPITULO V.

De lo que reflexionó ántes de dormirse, y del ruido que le despertó.

Dos horas por lo ménos se me pasáron en reflexionar sobre lo que me habia dicho Tordesillas. Conque aquí me estoy, decia, por haber contribuido á los placeres del heredero de la corona. ¡Qué imprudencia ha sido el haber servido en semejantes cosas á un príncipe tan jóven! Pues todo mi delito consiste en que es muy niño. Quizá el rey, en lugar de haberse irritado tanto, se hubiera reido si fuese de mas edad. ¿Pero quien habrá dado semejante aviso al monarca, sin haber temido el resentimiento del príncipe y el del duque de Lerma? Sin duda este querrá vengar al conde de Lémos su sobrino. Pero lo que yo no puedo comprender es como el rey ha podido descubrirlo.

Siempre volvia á pensar en esto. Sin embargo, lo que mas me afligia, mas me desesperaba, y lo que no podia desechar de mi imaginacion, era el saqueo que temia habrian padecido todos mis efectos. ¡Tesoro mio! exclamé, ¿donde estás? Amadas riquezas mias, ¿qué ha sido de vosotras? ¿en qué manos habeis caido? ¡Ay de mí, os he perdido en ménos tiempo del que os gané! Me representaba el desórden que habria en mi casa, y sobre esto hacia reflexiones á cual mas tristes. La confusion de tantos pensamientos diferentes me sepultó en una tristeza que me fué provechosa, pues cogí el sueño que la noche ántes no habia podido reconciliar. Tambien contribuyéron á ello la buena cama, la fatiga que habia padecido, y los vapores del vino y de

la cena. Me quedé profundamente dormido, y segun las señales me hubiera amanecido así, á no haberme despertado de improviso un ruido bastante extraordinario para una cárcel. Oí tocar una guitarra, y á un hombre que cantaba al son de ella. Escuché con atencion; pero ya nada oí. Creí que era un sueño; pero de allí á un instante volví á oir el mismo instrumento, y que cantaban los versos siguientes:

¡Ay de mí! un año felice
Parece un soplo ligero;
Pero sin dicha, un instante
Es un siglo de tormento.

Esta copla, que parecia se habia compuesto de intento para mí, aumentó mis pesares. La verdad de estas palabras, me decia yo, harto la experimento. Me parece que el tiempo de mi felicidad ha pasado bien pronto, y que hace un siglo que estoy preso. Volví á sepultarme en una terrible melancolía, y á desconsolarme como si tuviese gusto en ello. Mis lamentos diéron fin con la noche, y los primeros rayos del sol que alumbráron mi estancia calmáron un poco mis inquietudes. Me levanté á abrir la ventana para que entrase el aire en el cuarto; miré el campo, cuya vista me trajo á la memoria la bella descripcion que el señor alcaide me habia hecho de él; pero no encontré objetos con que acreditar la verdad de lo que me habia dicho. El Eresma, que yo creia á lo ménos igual al Tajo, me pareció solo un arroyo. La ortiga y el cardo eran el único adorno de sus *riberas floridas*, y el supuesto *valle delicioso* no ofreció á mi vista sino tierras la mayor parte incultas. Al parecer todavía no gozaba yo de aquella dulce melancolía que debia representarme las cosas de otro modo de como las veia entónces.

Estaba á medio vestir cuando llegó Tordesillas acompañado de una criada anciana que me traia camisas y toallas. Señor Gil Blas, me dijo, aquí tiene vmd. ropa blanca; use vmd. de ella sin reparo, que yo cuidaré de que la tenga siempre de sobra. Y bien, añadió, ¿como ha pasado vmd. la noche? ¿ha aplacado el sueño sus penas por algunos instantes? Puede ser, respondí, que durmiera todavía si no me hubiera despertado una voz acompañada de una guitarra. El caballero que ha turbado su reposo, respondió, es un reo de estado que está en un cuarto inmediato al de vmd. Es un caballero de la órden de Calatrava, y de muy buena presencia, que se llama don Gaston de Cogollos. Si ustedes quieren pueden tratarse y comer juntos, y así en sus conversaciones se consolarán mútuamente, y para ambos será esto de mucha satisfaccion. Manifesté á don Andres que agradecia infinito la licencia que me daba de unir mi dolor con el de este caballero; y como diese á entender mi vivo deseo de

conocer á aquel compañero en mi desgracia, nuestro cortes alcaide desde aquel mismo dia me proporcionó este gusto. Comí con don Gaston, cuyo bello aspecto y gentileza me cautiváron. ¿Cual seria su hermosura cuando deslumbró mis ojos acostumbrados á ver la juventud mas bella de la corte? Imagínese un hombre que parecia una miniatura, uno de aquellos héroes de novela, que para desvelar á las princesas no necesitaba mas que presentarse: añádase á esto que la naturaleza, que comunmente distribuye con desigualdad sus dones, habia dotado á Cogollos de mucho valor y entendimiento; y se formará una ligera idea de las perfecciones que le adornaban.

Si él me hechizó, por mi parte tuve la fortuna de no desagradarle. Aunque le supliqué no dejase de cantar por mí de noche, nunca volvió á hacerlo temiendo incomodarme. Dos personas á quienes aflige una mala suerte se unen con facilidad. A nuestro conocimiento se siguió bien presto una tierna amistad, la cual se estrechó cada dia mas. La libertad que teniamos de hablar cuando queriamos nos sirvió muchísimo, pues en nuestras conversaciones nos ayudabamos recíprocamente á llevar con paciencia nuestra desgracia.

Una siesta entré en su cuarto á tiempo que se preparaba á tocar la guitarra. Para oirle mas cómodamente me senté en un banquillo, que era la única silla que tenia, y él sobre su cama: tocó una sonata tierna, y cantó despues una coplas que explicaban la desesperacion á que reducia á un amante la crueldad de su dama. Así que acabó, le dije sonriéndome: Caballero, nunca necesitará vmd. emplear tales versos en sus galanteos, porque su persona no encontrará mugeres esquivas. Vmd. me favorece, respondió: los versos que vmd. acaba de oir los compuse para ablandar un corazon que yo creia de diamante, para enternecer á una dama que me trataba con un rigor extremado. Es preciso cuente á vmd. esta historia, y al mismo tiempo sabrá vmd. la de mis desgracias.

CAPITULO VI.

Historia de don Gaston de Cogollos, y de doña Elena de Galisteo.

Presto hará cuatro años que salí de Madrid para Coria á ver á mi tia doña Leonor de Lajarilla, una de las mas ricas viudas de Castilla la Vieja, y de quien soy único heredero. Apénas llegué á su casa cuando el amor vino á turbar mi sosiego. Me puso en un cuarto, cuyas ventanas daban en frente de las zelosías de una señora, á quien fácilmente podia ver, pues eran muy claras, y la calle estrecha. No desprecié esta proporcion, y me pareció tan bella mi vecina, que quedé apasionado de ella. Se lo

manifesté prontamente con miradas tan vivas, que no podian equivocarse : ella lo conoció ; pero no era de aquellas señoritas que hacen gala de semejante observacion, y todavía correspondió ménos á mis señas.

Quise saber el nombre de aquella peligrosa persona, que tan prontamente trastornaba los corazones, y supe se llamaba doña Elena, que era hija única de don Jorje de Galisteo, que poseía á algunas leguas de Coria una hacienda de mucho producto : que se le presentaban frecuentemente buenos partidos, pero que su padre los despreciaba todos con la mira de casarla con don Agustin de la Higuera, su sobrino, el que con la esperanza de este casamiento tenia libertad de ver y hablar todos los dias á su prima. No me desalenté por eso, ántes bien se aumentó en mí el amor; y el orgulloso placer de desbancar á un rival amado quizá me excitó mas que mi amor á llevar adelante mi empresa. Continué, pues, mirando cariñosamente á mi Elena. Envié tambien emisarios á Felicia su criada para solicitar su mediacion. Hice igualmente hablar por señas á mis dedos; pero estas demostraciones fuéron inútiles. La misma respuesta tuve de la criada que del ama. Ambas se mostráron duras é inaccesibles.

Viendo que rehusaban responder al lenguage de mis ojos, recurrí á otros intérpretes: puse gente en campaña para descubrir si Felicia tenia algun conocimiento en la ciudad, y llegué á ¡saber que su mayor amiga era una señora anciana llamada Teodora, y que se visitaban con frecuencia. Alegre con esta noticia busqué á Teodora, á quien obligué con dádivas á servirme. Se interesó por mí, y me ofreció facilitarme en su casa una conversacion secreta con su amiga, promesa que cumplió al dia siguiente.

Ya dejo de ser desgraciado, dije á Felicia; pues mis penas han excitado tu piedad. ¿ Qué no debo á tu amiga por haberte inclinado á que me des la satisfaccion de hablarte? Señor, me respondió, Teodora es dueña de mi voluntad: me ha hablado por vmd.; y si pudiera yo hacerle feliz, bien presto conseguiria sus deseos; pero con toda esta buena voluntad no sé si podré seros de gran provecho. No quiero lisonjear á vmd.: su empresa es muy dificil. Vmd. ha puesto los ojos en una señorita cuyo corazon es de otro: ¡ y qué señorita! Es tan disimulada y altiva que, si vmd. con su constancia y obsequios consigue merecerle algunos suspiros, no piense que su altanería le dé la satisfaccion de demostrárselo. ¡ Ah! mi amada Felicia, prorrumpí con dolor, ¿ para qué me expresas todos los obstáculos que tengo que vencer? Estas circunstancias me atraviesan el alma. Engáñame, y no me desesperes. Dicho esto, y cogiéndole una mano, le puse en el dedo un diamante de trecientos doblones, diciéndole al mismo tiempo cosas tan tiernas que la hice llorar.

Le persuadiéron tanto mis palabras, y quedó tan contenta con

mi generosidad, que no quiso dejarme sin consuelo; y allanando un poco las dificuldades, me dijo: Señor, lo que acabo de decir á vmd. no debe quitarle toda esperanza. Es verdad que su rival no es aborrecido. Viene á casa á ver con libertad á su prima, le habla cuando quiere, y esto es lo que favorece á vmd. La costumbre que tienen de estar ambos juntos todos los dias entibia un poco su trato. Me parece que se separan sin pena, y se vuelven á ver sin gusto. Se podria decir que están ya casados. En una palabra, no parece que mi ama tiene una ciega pasion á don Agustin. Por otra parte hay mucha diferencia de sus prendas personales á las de vmd., y esta particularidad no la observará inútilmente una señorita de tan delicado gusto como doña Elena. No se acobarde vmd., continúe su galanteo, que yo no dejaré pasar ninguna ocasion de hacer valer á mi ama lo que vmd. se esmera en agradarle; y por mas que disimule, descubriré su interior al traves de sus disimulos.

Despues de esta conversacion, Felicia y yo nos separámos muy satisfechos uno de otro. Yo me dispuse de nuevo á obsequiar en secreto á la hija de don Jorge; díle una música, en la cual una bella voz cantó los versos que vmd. ha oido. Acabado el concierto, la criada, para sondear á su ama, le preguntó si se habia divertido. La voz, dijo doña Elena, me ha gustado. Y las palabras que ha cantado ¿no son muy expresivas? De eso es, dijo la señora, de lo que no he hecho aprecio alguno, atendiendo solo al canto; ni se me da nada el saber quien me ha dado esta música. Segun eso, exclamó la criada, el pobre don Gaston de Cogollos está muy léjos de merecer la atencion de vmd., y es muy loco en gastar el tiempo en mirar nuestras zelosías. Puede ser que no sea él, dijo el ama friamente, sino algun otro caballero que con este concierto ha querido declararme su pasion. Perdone vmd., respondió Felicia, está vmd. muy engañada, es el mismo don Gaston; porque esta mañana ha llegado á mí en la calle, y suplicado diga á vmd. de su parte que la adora á pesar de los rigores con que paga su amor; y que en fin se tendrá por el hombre mas feliz si le permite acreditar su ternura con sus obsequios y atenciones. Estas expresiones, prosiguió, denotan bien que no me engaño.

La hija de don Jorge mudó repentinamente de semblante, y mirando con aire severo á su criada, le dijo: ¿Como tienes atrevimiento para proposarte á contarme esa necia conversacion? No te suceda otra vez el venirme con semejantes impertinencias. Y si ese temerario tiene todavía la osadía de hablarte, te mando le digas se dirija á otra persona que haga mas caso de sus galanteos, y que elija un pasatiempo mas decente que el de estar todo el dia á la ventana observando lo que hago en mi cuarto.

La segunda vez que ví á Felicia, me dió cuenta puntual de

todas las circunstancias de esta conversacion, y para persuadirme de que mi pretencion no podia ir mejor, aseguraba que aquellas palabras no se debian tomar al pié de la letra. Por lo que á mi toca, que procedia sencillamente, y no creía se pudiese explicar el texto en mi favor, desconfiaba de los comentarios que ella hacia. Se burló de mi desconfianza, pidió papel y tinta á su amiga, y me dijo: Señor mio, escriba vmd. prontamente á doña Elena como un amante desesperado. Píntele vivamente sus penas, y sobre todo laméntese de la prohibicion de asomarse á la ventana. Prométale vmd. que obedecerá su precepto; pero asegúrele que le costará la vida: pinte vmd. esto tan lindamente como ustedes los caballeros saben hacerlo, y lo demas queda á mi cuidado. Espero que las resultas harán á mi penetracion mas honor del que vmd. le hace.

Yo hubiera sido el primer amante que, encontrando tan oportuna ocasion de escribir á su dama, la hubiera desaprovechado. Compuse una carta muy patética, y ántes de cerrarla se la enseñé á Felicia, quien despues de haberla leido se sonrió, y me dijo que, si las mugeres sabian el arte de encaprichar á los hombres, en recompensa no ignoraban ellos el de embobar á las mugeres. La criada tomó el billete, asegurándome que si no producia buen efecto, no seria culpa de ella: me encargó mucho tuviese gran cuidado de no dejarme ver á la ventana por algunos dias, y se volvió al momento á casa de don Jorje.

Señora, dijo á doña Elena cuando llegó, he encontrado á don Gaston. Ha venido á hablarme, y me ha tenido una conversacion muy lisonjera; me ha preguntado temblando, y como un reo que va á oir su sentencia, si habia hablado á vmd. de su parte. Yo, por no faltar á vuestras órdenes, no le he dejado proseguir, y le he hartado de injurias, y dejado aturdido de ver mi enojo. Me alegro, respondió doña Elena, que me hayas librado de ese importuno; pero para eso no habia necesidad de hablarle descortesmente: siempre es preciso que una doncella tenga agrado. Señora, replicó la criada, á un amante apasionado no se le aleja con palabras suaves, pues vemos que ni aun se consigue este fin con enojo y furor. Don Gaston, por ejemplo, no se ha desanimado. Despues de haberle llenado de improperios, como he dicho, fuí á casa de vuestra parienta, adonde me habeis enviado. Esta señora, por mi desgracia, me ha tenido mucho tiempo: digo mucho tiempo, porque á la vuelta he encontrado otra vez al mismo. Yo no esperaba verle mas, y su vista me ha turbado tanto, que mi lengua, pronta en todas ocasiones, no ha podido en esta pronunciar una palabra. Pero y entre tanto ¿qué ha hecho él? Aprovechándose de mi silencio, ó mas bien de mi turbacion, me ha metido en la mano un papel que he guardado sin saber lo que me hacia, y desapareció al momento.

Dicho esto sacó del seno mi carta, y se la entregó en tono de chanza á su ama, quien la tomó como por diversion, la leyó con todo, y despues hizo la reservada. En verdad, Felicia, dijo seriamente á su criada, que eres una loca en haber recibido este billete. ¿Qué podrá pensar de esto don Gaston, y qué debo creer yo misma? Tú me das motivo con tu conducta para que desconfie de tu fidelidad, y á él para que sospeche que correspondo á su inclinacion. ¡Ay de mi! Puede ser que en este instante crea que leo y releo con gusto sus expresiones. Ve aquí á qué afrenta expones mi altivez. De ninguna manera, señora, le respondió la criada, él no puede pensar de esta suerte, y caso que así fuese, pronto sabrá lo contrario. Le diré la primera vez que le vea, que he enseñado á vmd. su carta; que vmd. la ha mirado con la mayor indiferencia, y que, sin leerla, la ha hecho vmd. pedazos con un frio desprecio. Libremente puedes afirmarle, repuso doña Elena, que yo no la he leido, porque me hallaria muy apurada si tuviera que decir solamente dos palabras. La hija de don Jorje no se contentó con hablar en estos términos, sino que aun rasgó mi billete, y prohibió á su criada hablarle jamas de mí.

Como yo habia prometido no galantearla desde mis ventanas, porque mi vista desagradaba, las tuve cerradas muchos dias para que mi obediencia mereciese mas aprecio; pero en desquite de mis señas, que me estaban prohibidas, me dispuse á dar músicas á mi cruel Elena. Fuíme una noche debajo de su balcon con los músicos, cuando un caballero con espada en mano turbó el concierto dando de golpes á los instrumentistas, quienes inmediatamente huyéron. El corage que animaba á este atrevido despertó el mio, y arrojándome á él para castigarle, principiámos un reñido combate. Doña Elena y su criada oyen el ruido de las espadas, miran por las zelosías, y ven dos hombres que riñen. Dan grandes gritos: obligan á don Jorje y sus criados á que se levanten inmediatamente, y acuden con muchos vecinos á separar á los combatientes; pero ya llegáron tarde. Solo encontráron en el sitio á un caballero nadando en su sangre y casi sin vida, y conociéron que era yo el desgraciado. Me lleváron á casa de mi tia, y se llamáron los cirujanos mas hábiles de la ciudad.

Todo el mundo se compadeció de mí, y especialmente doña Elena, que entónces descubrió el interior de su corazon. Su disimulo se rindió al sentimiento; y ya ¿lo creerá vmd.? no era aquella señorita que tanto se preciaba de no hacer caso de mis obsequios, sino una tierna amante que se entregaba sin reserva á su dolor; y así el resto de la noche lo pasó llorando con su criada, y maldiciendo á su primo don Agustin de la Higuera, á quien ellas creian autor de sus lágrimas, como en efecto él era

quien habia interrumpido la música tan funestamente. Tan disimulado como su prima, habia conocido mi intencion, y nada habia dicho de ella; é imaginando que Elena me correspondia, habia hecho esta accion tan violenta para mostrar que era ménos sufrido de lo que se pensaba. No obstante, este triste accidente se olvidó poco tiempo despues por la alegría que sobrevino. Aunque mi herida era peligrosa, la habilidad de los cirujanos me sacó á salvo. Todavía no salia yo cuando doña Leonor, mi tia, fué á verse con don Jorje, y le propuso mi casamiento con doña Elena. Consintió en este enlace tanto mas gustoso cuanto que entónces miraba á don Agustin como á un hombre á quien quizá no volveria á ver mas. El buen viejo rezelaba que su hija tendria repugnancia á casarse conmigo, á causa de que el primo la Higuera habia tenido la libertad de visitarla mucho tiempo para grangear su cariño; pero se mostró tan dispuesta á obedecer en este punto á su padre, que de aquí podemos inferir que en España, como en todas partes, es afortunado con las mugeres el último que llega.

Luego que pude hablar á solas con Felicia, supe hasta qué extremo habia afligido á su ama el desgraciado suceso de mi pasada pendencia. De modo que, no dudando ya ser el Páris de mi Elena, bendecia yo mi herida, pues habia tenido tan buenas consecuencias para mi amor. Obtuve permiso del señor don Jorje para hablar á su hija en presencia de la criada. ¡Qué gustosa fué esta conversacion para mí! Tanto supliqué, y de tal manera insté á la señorita á que me dijese si su padre violentaba su inclinacion concediéndome su mano, que me confesó que no la debia solamente á su obediencia. Á vista de esta halagüeña declaracion, solo pensé en agradar y en inventar galanteos miéntras llegaba el dia de la boda, que habia de celebrarse con una magnífica cabalgata, en que toda la nobleza de Coria y sus cercanías se preparaba para lucirlo.

Dí con este fin un gran banquete en una hermosa casa de recreo que tenia mi tia cerca de la ciudad del lado de Monroy. Don Jorje y su hija concurriéron con todos sus parientes y amigos. Se habia dispuesto por mi órden un concierto de voces é instrumentos, y hecho venir una compañía de cómicos de la legua para que representaran una comedia. Cuando estabamos á mitad de la comedia, entráron á decirme que estaba en la antesala un hombre que queria hablarme de un negocio muy interesante para mí. Me levanté de la mesa para ir á ver quien era, y me encontré con un desconocido que me pareció ser un ayuda de cámara, el que me entregó un billete, que abrí y contenia estas palabras:
« Si estimais el honor, como debe un caballero de vuestro órden,
« no dejeis mañana por la mañana de ir á la llanura de Monroy,
« en donde encontraréis á un sugeto que quiere daros satisfac-

« cion de la ofensa que os ha hecho, y poneros, si puede, fuera de « estado de casaros con doña Elena. Don Agustin de la Higuera.»

Si el amor tiene mucho imperio sobre los Españoles, el pundonor tiene todavía mas. No pude leer el billete con ánimo tranquilo. Al solo nombre de don Agustin se encendió en mis venas un fuego que casi me hizo olvidar las obligaciones indispensables de aquel dia. Tuve tentaciones de evadirme de la concurrencia para ir inmediatamente en busca de mi enemigo. No obstante, me contuve temiendo turbar la funcion, y dije al que me habia traido la carta: Amigo mio, podeis decir al caballero que os envía que deseo demasiado renovar con él el combate, para no hallarme mañana ántes que salga el sol en el sitio que me señala.

Despues de haber despachado al mensagero con la respuesta, volví á reunirme con mis convidados, y me senté á la mesa, disimulando de modo que ninguno sospechó lo que me pasaba, y lo restante del dia aparenté estar entretenido como los otros con la diversion de la fiesta, la cual se acabó á media noche. La concurrencia se separó, y todos se retiráron á la ciudad del mismo modo que habian venido, ménos yo que me quedé con pretexto de tomar el fresco la mañana siguiente; pero no era por otro motivo sino para acudir mas pronto al sitio de la cita. En lugar de acostarme, aguardé con impaciencia á que amaneciera, é inmediatamente monté en el mejor caballo que tenia, y partí solo como para pasearme en el campo. Caminé hácia Monroy, en cuya llanura descubrí á un hombre á caballo que venia á mí á rienda suelta: yo hice lo mismo para ahorrarle la mitad del camino, y así bien presto nos encontrámos, y ví que era mi rival. Caballero, me dijo con insolencia, vengo á pesar mio á pelear segunda vez con vmd.; pero la culpa es vuestra. Despues del lance de la música, debió vmd. renunciar voluntariamente á la hija de don Jorje, ó saber que, si vmd. persistia en el designio de obsequiarla, nuestros debates no habian cesado. Vmd. se ha ensoberbecido, le respondí, del logro de una ventaja que quizá debió ménos á su destreza que á la oscuridad de la noche. Vmd. se olvida de que las victorias no son siempre de uno. Siempre son mias, replicó con arrogancia, y voy á hacer ver á vmd. que así de dia como de noche sé castigar á los atrevidos que estorban mis intentos.

A estas altaneras palabras solo respondí echando pié á tierra, lo cual hizo tambien don Agustin. Atámos los caballos á un árbol, y principiámos á reñir con igual denuedo. Confieso ingenuamente que tenia que pelear con un enemigo que sabia manejar las armas con mas destreza que yo, no obstante mis dos años de escuela. Era consumado en la esgrima, y así no podia exponer yo mi vida á mayor peligro. Sin embargo, como de ordinario sucede que al mas fuerte le venza el mas débil, mi rival recibió

una estocada en el corazon á pesar de su destreza, y cayó muerto.

Volví al instante á la casa de recreo, en donde conté lo que habia pasado á mi criado, cuya fidelidad conocia. Díjele despues: Mi amado Ramiro, ántes que la justicia sepa el caso, toma un buen caballo, y ve á informar á mi tia del suceso: pídele de mi parte dinero y joyas para mi viage, y ven á buscarme á Plasencia. En la primera hostería, como se entra en la ciudad, me encontrarás.

Ramiro evacuó su comision con tanta presteza, que llegó á Plasencia tres horas despues que yo. Díjome que doña Leonor se habia alegrado mas que no afligido de un combate que reparaba la afrenta que habia yo recibido en el primero, y que me enviaba todo el oro y pedrería que tenia, para que viajar acómodamente por paises extrangeros miéntras ella componia mi asunto.

Para omitir las circunstancias supérfluas diré que atravesé por Castilla la Nueva para ir al reino de Valencia á embarcarme en Denia. Pasé á Italia, en donde me puse en estado de recorrer las cortes y presentarme en ellas con decencia.

Miéntras que, léjos de mi Elena, pensaba yo en engañar mi amor y tristezas lo mas que me era posible, esta señora en Coria lloraba secretamente mi ausencia. En lugar de aplaudir las persecuciones de su familia contra mí por la muerte de la Higuera, deseaba al contrario cesasen por una pronta compostura, y acelerasen mi regreso. Ya habian pasado seis meses, y creo que su constancia habria vencido siempre al tiempo, si solo hubiera tenido que luchar con este; pero tenia todavía enemigos mas poderosos. Don Blas de Cambados, hidalgo de la costa occidental de Galicia, pasó á Coria á recoger una rica herencia que le habia disputado en vano don Miguel de Caprara, su primo, y se avecindó allí por haberle parecido aquel pais mas agradable que el suyo. Cambados era bien plantado, parecia afable y atento, siendo al mismo tiempo muy persuasivo. Presto hizo conocimiento con todas las gentes decentes de la ciudad, y supo los asuntos de unos y de otros.

No estuvo mucho tiempo sin saber que don Jorje tenia una hija, cuya peligrosa hermosura parecia no inflamar á los hombres sino para su desgracia, cosa que excitó su curiosidad. Quiso ver á una señora tan temible, y habiendo buscado á este efecto la amistad de su padre, consiguió ganarla tan bien, que el viejo, mirándole ya como á yerno, le dió entrada en su casa, con permiso de hablar en su presencia á doña Elena. El Gallego nada tardó en enamorarse de ella; esto era inevitable: se declaró con don Jorje, quien le dijo que accedia á su pretension, pero que no queria precisar á su hija, y que así la dejaba dueña de la eleccion. En seguida se valió don Blas de todos los medios que pudo

discurrir para agradarla; pero estaba tan prendada de mí, que no le dió oidos. Felicia sin embargo se habia interesado por aquel caballero, habiéndola obligado este con regalos á contribuir á su amor, y así empleaba en ello toda su habilidad. Por otra parte el padre ayudaba á la criada con reconvenciones; y con todo, en un año entero no hiciéron mas que atormentar á doña Elena, sin poder reducirla á olvidarme.

Viendo Cambados que don Jorje y Felicia se empeñaban inútilmente por él, les propuso un arbitrio para vencer la obstinacion de una amante tan apasionada. Ved aquí, les dijo, lo que he pensado: fingirémos que un mercader de Coria acaba de recibir carta de un comerciante italiano, en la que, despues de hablarle largamente de negocios de comercio, se leerán las palabras siguientes: « Poco tiempo hace que llegó á la corte de Parma un « caballero español, llamado don Gaston de Cogollos. Dice ser « sobrino y único heredero de una viuda rica de Coria llamada « doña Leonor de Lajarilla, y pretende casarse con la hija de un « señor poderoso; pero no quieren aceptar su propuesta hasta « haberse informado de la verdad, y tengo el encargo de pre- « guntárselo á vmd. Dígame, le suplico, si conoce á este don « Gaston, y en qué consisten los bienes de su tia. La respuesta « de vmd. decidirá este enlace. Parma, etc. »

Esta trampa le pareció al viejo un juego y engaño perdonable en los enamorados: la criada, aun ménos escrupulosa que el buen hombre, la aplaudió mucho. La ficcion les pareció tanto mejor cuanto que conocian la altivez de Elena, la cual, como no llegara á sospechar el fraude, era una muger capaz de resolverse á abrazar el partido que le proponian. Don Jorje tomó á su cargo el anunciarle por sí mismo mi inconstancia, y para que pareciera la cosa mas natural, hacerle hablar al mercader que habia recibido de Parma la supuesta carta. Efectuáron el pensamiento como lo habian formado. El padre alterado, y aparentando enojo y despecho, le dijo: Hija mia Elena, nada mas te diré sino que nuestros parientes todos los dias claman sobre que jamas permita entre en nuestra familia al homicida de don Agustin, y hoy tengo otra razon mas poderosa para alejarte de don Gaston. Avergüénzate de serle tan fiel. Es un voltario, un pérfido; y ve aquí una prueba cierta de su infidelidad: lee tú misma esa carta, que un mercader de Coria acaba de recibir de Italia. Asustada Elena tomó el fingido papel, lo leyó, meditó sobre todas sus expresiones, y se quedó absorta de la nueva de mi inconstancia. Un afecto de ternura le hizo despues verter algunas lágrimas; pero recobrando presto su orgullo, las enjugó, y dijo con entereza á su padre: Señor, vmd., que ha sido testigo de mi flaqueza, séalo tambien de la victoria que voy á conseguir sobre mí. Ya se acabó; don Gaston es ya despreciable á mis ojos; en él solo veo

el hombre mas indigno de este mundo. No hablemos mas de él. Vamos, nada me detiene ya; dispuesta estoy á dar la mano á don Blas. Ojalá que mi casamiento preceda al de aquel pérfido que tan mal ha pagado mi amor. Don Jorje, enagenado de alegria al oir estas palabras, abrazó á su hija, alabó la esforzada resolucion que tomaba, y aplaudiéndose del feliz éxito de la estratagema, se dió priesa á cumplir los deseos de mi rival. De este modo me quitáron á doña Elena, la que se entregó precipitadamente á Cambados, sin querer escuchar al amor que le hablaba por mí en su corazon, ni aun dudar un instante de una noticia que debiera haber encontrado ménos credulidad en una amante. Impelida de su orgullo solo dió oidos á su vanidad; y el resentimiento de la injuria que imaginaba habia yo hecho á su hermosura superó al interes de su amor. Sin embargo, pasados algunos dias despues de su casamiento, sintió algunos remordimientos de haberlo acelerado: se le previno entónces que la carta del mercader podia haber sido fingida, y esta sospecha la inquietó; pero el enamorado don Blas no daba lugar á que su muger alimentase ideas contrarias á su reposo, y no pensaba mas que en divertirla, lo que conseguia con repetidos placeres que tenia arte para inventar.

Ella parecia vivir muy gustosa con un esposo tan obsequioso, y reinaba entre ambos una perfecta union, cuando mi tia compuso mi asunto con los parientes de don Agustin, de lo que recibí aviso en Italia inmediatamente. Estaba entónces en Regio, en la Calabria Ulterior. Pasé á Sicilia, de allí á España, y llevado en alas del amor llegué en fin á Coria. Doña Leonor, que no me habia escrito el casamiento de la hija de don Jorje, me lo notició á mi llegada, y viendo que me afligia, dijo: Haces mal, sobrino mio, de mostrarte tan sentido de la pérdida de una dama que no ha podido serte fiel. Creeme, destierra del corazon y de la memoria á una persona que ya no es digna de ocuparlos.

Como mi tia ignoraba que habian engañado á doña Elena, tenia razon para hablarme así, y no podia darme un consejo mas discreto; por lo que me prometí seguirlo, ó á lo ménos aparentar un aire indiferente, si no era capaz de vencer mi pasion. Sin embargo, no pude resistir al deseo de saber de qué modo se habia concertado este casamiento, y para enterarme resolví ver á la amiga de Felicia, es decir, á la señora Teodora, de quien ya os he hablado. Fuí á su casa, en donde casualmente encontré á Felicia, la cual, estando muy agena de verme, se turbó, y quiso retirarse por evitar la averiguacion que juzgó querria yo hacer. La detuve, y le dije: ¿Porqué huis de mí? ¿no está contenta la perjura Elena con haberme sacrificado? ¿os ha prohibido escuchar mis quejas? ¿ó tratais solamente de evitar mi presencia por haceros un mérito con la ingrata de haberos negado á oirlas?

Señor, me respondió la criada, confieso ingenuamente que vuestra presencia me confunde; no puedo veros sin sentirme despedazada de mil remordimientos. Á mi ama la han seducido; y yo he tenido la desgracia de ser cómplice en la seduccion. Á vista de esto, ¿puedo yo sin vergüenza presentarme á vmd.? ¡Oh cielos! repliqué yo con sorpresa, ¿qué me dices? Explícate con mas claridad. Entónces la criada me contó punto por punto la estratagema de que se habia valido Cambados para robarme á doña Elena; y advirtiendo que su narracion me atravesaba el alma, se esforzó á consolarme: me ofreció sus buenos oficios para con su ama: me prometió desengañarla y pintarle mi desesperacion; en una palabra, no omitir nada para suavizar el rigor de mi suerte: en fin me dió esperanzas que mitigáron algun tanto mis penas.

Dejando á un lado las infinitas contradicciones que tuvo que sufrir de parte de doña Elena para que consintiera en verme, al fin pudo conseguirlo, y resolviéron entre ellas que me introducirian secretamente en casa de don Blas la primera vez que este saliese para una hacienda á donde iba de tiempo en tiempo á cazar, y en la que se detenia por lo comun un dia ó dos. Este designio no tardó en ejecutarse: el marido se ausentó, de lo que advertido yo, fuí introducido en el cuarto de su muger.

Quise principiar la conversacion con reconvenciones; pero ella me hizo callar diciéndome: Es inútil traer á la memoria lo pasado; aquí no se trata de enternecernos uno y otro, y os engañais si me creeis dispuesta á halagar vuestro afecto. Yo os declaro que no he dado mi consentimiento para esta secreta entrevista, ni he cedido á las instancias que se me han hecho sino para deciros de viva voz que en adelante no debeis pensar mas que en olvidarme. Quizá viviria yo mas satisfecha de mi suerte, si esta se hubiese unido á la vuestra; pero ya que el cielo lo ha dispuesto de otra manera, quiero obedecer sus decretos.

Pues qué, señora, le respondí, ¿no basta el haberos perdido? ¿no basta ver al dichoso don Blas poseer pacíficamente la única persona que soy capaz de amar, sino que tambien debo desterraros de mi pensamiento? ¡Quereis privarme de mi amor, y quitarme el único bien que me queda! ¡Ah, cruel! ¿Pensais que sea posible que un hombre á quien robásteis el corazon vuelva á recobrarle? Conoceos mas bien que os conoceis, y dejaos de exhortarme en vano á que os borre de mi memoria. Está bien, replicó ella con precipitacion, pues cesad vos tambien de esperar que yo corresponda á vuestra pasion con algun agradecimiento. Solo una palabra tengo que deciros: la esposa de don Blas no será la amante de don Gaston; caminad sobre este supuesto. Retiraos, añadió, y acabemos prontamente una conversacion de que me reprendo á mí misma, á pesar de la pureza de mis intenciones, y que miraria como un crímen si la prolongase.

Al oir estas palabras, que me privaban de toda esperanza, me arrojé á los piés de doña Elena: habléle con la mayor ternura, y empleé hasta las lágrimas para enternecerla; pero todo esto no sirvió mas que de excitar acaso algunos afectos de lástima, que tuvo buen cuidado de ocultar, y que sacrificó á su deber. Despues de haber apurado infructuosamente las expresiones amorosas, los ruegos y las lágrimas, mi cariño se convirtió de repente en furor, y saqué la espada con intento de atravesarme con ella á presencia de la inexorable Elena, que apénas advirtió mi accion, cuando se arrojó á mí para precaver sus consecuencias. Deteneos, Cogollos, me dijo: ¿es este el modo que teneis de mirar por mi reputacion? Quitándoos así la vida, vais á deshonrarme, y hacer pasar á mi marido por un asesino.

En la desesperacion de que estaba dominado, muy léjos de atender á estas palabras como debia, no pensaba mas que en burlar los esfuerzos que hacian el ama y la criada para salvarme de mi funesta mano: sin duda hubiera conseguido demasiado pronto mi intento, si don Blas, que estaba avisado de nuestra entrevista, y que en lugar de ir á su hacienda se habia escondido detras de un tapiz para oir nuestra conversacion, no hubiera acudido corriendo á unirse á ellas. Señor don Gaston, exclamó, deteniéndome el brazo, recóbrese vmd. y no se rinda cobardemente al furioso enagenamiento que le agita.

Yo interrumpi á Cambados diciéndole: ¿Es vmd. quien me impide ejecutar mi resolucion cuando debiera atravesar mi pecho con un puñal? Mi amor, aunque desgraciado, os ofende. ¿No basta que me sorprendais de noche en el cuarto de vuestra esposa? ¿Se necesita mas para excitar vuestra venganza? Traspasadme para libraros de un hombre que no puede dejar de adorar á doña Elena sino cesando de vivir. En vano, me respondió don Blas, procura vmd. interesar mi honor para que le dé la muerte. Bastante castigado queda vmd. de su temeridad; y yo agradezco tanto á mi esposa sus sentimientos virtuosos, que le perdono la ocasion en que los ha manifestado. Creedme, Cogollos, añadió, no os desespereis como un débil amante; someteos con valor á la necesidad.

El prudente Gallego con estas y otras semejantes expresiones calmó poco á poco mi arrebato, y despertó mi virtud. Me retiré con ánimo de alejarme de Elena y de los lugares que habitaba, y dos dias despues me volví á Madrid, en donde, no queriendo ya ocuparme sino en el cuidado de mi fortuna, comenzé á presentarme en la corte, y á ganar en ella amigos; pero he tenido la desgracia de contraer una estrecha amistad con el marques de Villareal, gran señor portugues, el cual, por haberse sospechado de él que pensaba en libertar á Portugal del dominio de los Españoles, está hoy en el castillo de Alicante. Como el

duque de Lerma ha sabido que yo era íntimo amigo de este señor, me ha hecho tambien prender y conducir aquí. Este ministro cree que puedo ser cómplice en el tal proyecto, ultraje qué es mas sensible para un hombre noble y castellano.

Aquí cesó de hablar don Gaston, y yo le consolé diciendo: Caballero, el honor de vmd. no puede recibir lesion alguna en esta desgracia, la cual en adelante sin duda será á vmd. de provecho. Cuando el duque de Lerma se entere de su inocencia, no dejará de darle un empleo importante para restablecer la buena opinion de un caballero acusado injustamente de traicion.

CAPITULO VII.

Escipion va á la torre de Segovia á ver á Gil Blas, y le da muchas noticias.

Tordesillas, que entró en la sala, interrumpió nuestra conversacion, diciéndome: Señor Gil Blas, acabo de hablar con un mozo que se ha presentado á la puerta de esta prision, y preguntado si estaba vmd. preso; y no habiéndole querido dar respuesta, me dijo llorando: Noble alcaide, no desprecie vmd. mi humilde súplica; dígame si el señor Santillana está aquí. Soy su principal criado, y si me permite verle, hará en ello una obra de caridad. En Segovia está vmd. tenido por un hidalgo compasivo, y así espero no me niegue el favor de hablar un instante con mi querido amo, que es mas infeliz que culpado. En fin, continuó don Andres, este mozo me ha manifestado tanto deseo de ver á vmd. que le he prometido darle á la noche este gusto.

Aseguré á Tordesillas que el mayor placer que podia darme era traerme aquel jóven, quien probablemente tendria que decirme cosas muy importantes. Esperé con impaciencia el momento de ver á mi fiel Escipion, porque no dudaba fuese èl, y á la verdad no me engañaba. Á la caida del dia se le dió entrada en la torre; y su gozo, que solamente podia igualarse con el mio, se mostró al verme con arrebatos extraordinarios. Yo, con el júbilo que sentí al verle, le abrazé, y él hizo lo mismo con todo cariño. Fué tal la satisfaccion que tuviéron de verse el amo y el secretario, que se confundiéron en uno con este abrazo.

En seguida de esto pregunté á Escipion en qué estado habia dejado mi casa. Ya no tiene vmd. casa, me respondió, y para ahorrarle el trabajo de hacer preguntas sobre preguntas, voy á decir en dos palabras lo que ha pasado en ella. Vuestros muebles han sido saqueados, tanto por los ministros como por los criados de vmd., los cuales, mirándole ya como un hombre enteramente perdido, han tomado á cuenta de sus salarios cuanto han podido llevar. La fortuna fué que tuve la habilidad de salvar de sus garras dos grandes talegos de doblones de á ocho que saqué

del cofre, y puse en salvo. Salero, á quien he hecho depositario de ellos, os los devolverá cuando salgais de la torre, en donde no creo esteis mucho tiempo á expensas de S. M., pues habeis sido preso sin conocimiento del duque de Lerma.

Pregunté á Escipion de donde sabia que S. E. no tenia parte en mi desgracia. ¡Ah! ciertamente, me respondió, de ello estoy muy bien informado, pues un amigo mio, confidente del duque de Uceda, me ha contado todas las particularidades de vuestra prision. Me ha dicho que, habiendo descubierto Calderon por medio de un criado que la señora Sirena, usando de otro nombre, recibia de noche al príncipe de España, y que el conde de Lémos manejaba esta trama valiéndose del señor de Santillana, habia resuelto vengarse de ellos y de su querida; para cuyo logro dirigiéndose secretamente al duque de Uceda, se lo descubrió todo, y que alegre este de que se le hubiese presentado tan bella ocasion de perder á su enemigo, no dejó de aprovecharla, informando al rey de lo que habia sabido, y haciéndole presente con eficacia los peligros á que el príncipe se habia expuesto. Indignado S. M. de esta noticia, mandó poner en la casa de las Recogidas á Sirena, desterró al conde de Lémos, y condenó á Gil Blas á una prision perpetua. Vea vmd. aquí, prosiguió Escipion, lo que me ha dicho mi amigo. Ya ve vmd. que su desgracia es obra del duque de Uceda, ó mas bien de don Rodrigo Calderon.

Esta relacion me hizo creer que con el tiempo podrian componerse mis asuntos; y que el duque de Lerma, resentido del destierro de su sobrino, todo lo pondria en movimiento para hacerle volver á la corte, y me lisonjeaba de que S. E. no me olvidaria. ¡Qué gran cosa es la esperanza! De un golpe me consolé de la pérdida de mis efectos, y me puse tan alegre como si tuviera motivo para estarlo. Léjos de mirar mi prision como una habitacion desdichada, en donde quizá habia de acabar mis dias, me pareció un medio de que se valia la fortuna para elevarme á algun gran puesto. Mi fantasía discurria del modo siguiente: los allegados del primer ministro son don Fernando de Borja, el padre Gerónimo de Florencia, y sobre todo fray Luis de Aliaga, quien le debe el lugar que ocupa cerca del rey. Con el favor de estos poderosos amigos, S. E. destruirá á sus enemigos; ó por otra parte el estado acaso mudará presto de semblante, S. M. está muy achacoso, y así que muera, la primera cosa que hará el príncipe su hijo será llamar al conde de Lémos, quien me sacará inmediatamente de aquí, me presentará al monarca, el que, para compensar los trabajos que he padecido, me colmará de beneficios. Embelesado así con pensar en los gustos venideros, casi ya no sentia los males presentes. Creo tambien que los dos talegos de doblones que mi secretario habia depositado en casa del platero contribuyéron tanto como la esperanza para consolarme prontamente.

El zelo é integridad de Escipion me habia agradado mucho, y en prueba de ello le ofrecí la mitad del dinero que habia salvado del pillage, lo que rehusó. Espero de vmd., me dijo, otra señal de reconocimiento. Admirado tanto de sus palabras, como de que rehusara la oferta, le pregunté qué podia hacer por él. No nos separemos, me respondió; permita vmd. que una mi fortuna con la suya: jamas he tenido á ningun amo el amor que tengo á vmd. Y yo, hijo mio, le dije, puedo asegurarte que no amas á un ingrato. Desde el punto en que te presentáste para servirme, gusté de tí; posible es que ambos hayamos nacido bajo los signos de Libra ó Géminis, que segun dicen son las dos constelaciones que unen á los hombres. Admito gustoso la compañía que me propones; y para dar principio á ella voy á pedir al señor alcaide te encierre conmigo en esta torre. Eso es lo que quiero, exclamó: vmd. me ha adivinado el pensamiento, é iba á suplicarle pretendiese esta gracia, pues aprecio mas vuestra compañía que la libertad. Solamente saldré algunas veces para ir á Madrid á adquirir noticias á la covachuela, y ver si ha habido en la corte alguna mudanza que pueda serle á vmd. favorable; de modo que en mí tendrá vmd. á un mismo tiempo un confidente, un correo y un espía.

Estas ventajas eran demasiado considerables para privarme de ellas. Retuve, pues, conmigo á un hombre tan útil con licencia del generoso alcaide, que no me quiso negar tan dulce consuelo.

CAPITULO VIII.

Del primer viage que hizo Escipion á Madrid: cual fué el motivo y éxito de él. Dale á Gil Blas una enfermedad, y resultas que tuvo.

Aunque comunmente decimos que no tenemos mayores enemigos que nuestros criados, no hay duda en que cuando nos son fieles y afectos son nuestros mejores amigos. La inclinacion que Escipion me habia manifestado me hacia mirarle como á mi misma persona. Así ya no hubo subordinacion ni etiqueta entre Gil Blas y su secretario. Habitáron en adelante comiendo y durmiendo juntos.

La conversacion de Escipion era muy divertida, y con razon se le podria haber llamado el hombre de buen humor. Ademas era discreto, y me iba bien con sus consejos. Un dia le dije: Amigo mio, me parece no seria malo que yo escribiese al duque de Lerma; esto no puede producir mal efecto. ¿Qué te parece á tí? Ya estoy, respondió; pero los grandes se mudan tanto de un instante á otro, que no sé como recibirá vuestra carta. No obstante soy de dictámen que no se pierde nada en que escribais,

pero con maña. Aunque el ministro os estima, no fieis opr eso en que se acordará de vos. Esta suerte de protectores fácilmente olvida á aquellos de quienes ya no oyen hablar.

Aunque eso es muy cierto, le repliqué, yo hago mejor concepto de mi favorecedor. Conozco su bondad; estoy persuadido de que se compadece de mis penas, y que siempre las tiene presentes. Á la cuenta espera para sacarme de la prision que se aplaque la cólera del rey. Sea enhorabuena, respondió; yo me alegraré que el juicio que vmd. hace de S. E. sea verdadero. Implore vmd. su patrocinio por medio de una carta muy expresiva, que yo se la llevaré y entregaré en su propia mano. Pedí papel y tintero, y compuse un trozo de elocuencia, que á Escipion le pareció patético, y Tordesillas juzgó superior á las mismas homilías del arzobispo de Granada.

Yo me lisonjeaba de que el duque de Lerma se compadeceria al leer la triste pintura que le hacia del miserable estado en que no estaba; y con esta confianza hice partir mi correo, el cual apénas llegó á Madrid, cuando fué á casa del ministro. Encontró á uno de mis amigos ayuda de cámara, que le facilitó ocasion de hablar al duque, á quien dijo, presentándole el pliego que llevaba: Señor, uno de los mas fieles criados de V. E., el cual duerme sobre paja en un oscuro calabozo de la torre de Segovia, le suplica muy humildemente lea esa carta, que de lástima le ha facilitado poder escribir uno de los carceleros. El ministro la abrió y leyó; pero aunque vió en ella un retrato capaz de enternecer el corazon mas duro, léjos de mostrarse compadecido, levantó la voz, y dijo al correo delante de algunas personas que podian oirlo: Amigo, diga vmd. á Santillana que es mucha osadía el recurrir á mí despues de la accion perversa que ha cometido, y por la cual se le ha impuesto el castigo que merece. Es un hombre indigno que ya no debe contar con mi apoyo, y á quien abandono al resentimiento del rey.

Escipion sin embargo de su desahogo se quedó turbado de oir hablar de esta suerte al ministro; pero á pesar de su turbacion no dejó de interceder por mí. Señor, replicó, aquel pobre preso morirá de dolor cuando sepa la respuesta de V. E. El duque no respondió á mi intercesor sino mirándole de sobre ojo, y volviéndole la espalda. Así me trataba este ministro para disimular mejor la parte que habia tenido en la amorosa intriga del príncipe de España; y esto es lo que deben esperar todos los agentes inferiores de quienes se valen los grandes señores en sus secretos y peligrosos manejos.

Cuando mi secretario volvió á Segovia, y me contó el resultado de su comision, me sepulté de nuevo en el abismo de tristezas en que caí el primer dia de mi prision, y aun me creí mas desgraciado faltándome la proteccion del duque de Lerma. Decaí

de ánimo, y por mas que me dijéron para consolarme, todo fué inútil; atormentáronme otra vez los pesares, de manera que insensiblemente me causáron una grave enfermedad.

El señor alcaide, que se interesaba en mi salud, creido de que para recobrarla era lo mejor llamar médicos, me trajo dos que tenian traza de ser unos zelosos servidores de la diosa Libitina[1]. Señor Gil Blas, me dijo al presentármelos, vea vmd. aquí dos Hipócrates que vienen á visitarle, y que dentro de poco le pondrán bueno. Era tal la oposicion que tenia yo á estos doctores, que seguramente los habria recibido muy mal si me hubiera quedado algun apego á la vida; pero me sentia tan cansado de ella, que agradecí á Tordesillas el que me pusiera en sus manos.

Caballero, me dijo uno de los médicos, es necesario ante todas cosas que vmd. tenga confianza en nosotros. La tengo muy grande, le respondí; pues estoy cierto de que con la asistencia de ustedes quedaré curado de todos mis males en pocos dias. Sí, respondió, lo quedará vmd. mediante Dios: y nosotros harémos á lo ménos lo que esté de nuestra parte para ello. En efecto, estos señores se portáron tan maravillosamente, que á ojos vistas me iban llevando á la sepultura. Desconfiado ya don Andres de mi curacion, hizo venir un religioso de san Francisco para que me ayudase á bien morir. El buen padre, despues de haber hecho su deber, se retiró; y yo, viéndome en mi última hora, hice señas á Escipion para que se acercara á mi cama. Amado amigo mio, le dije con una voz casi apagada, tal era la debilidad que las medicinas y sangrías me habian causado, de los dos talegos que hay en casa de Gabriel te dejo uno, y te suplico lleves el otro á Asturias á mis padres, quienes, si todavía viven, estarán necesitados. Pero ¡ay de mí! temo mucho que no han de haber podido sobrevivir á mi ingratitud. Lo que Moscada sin duda les habrá contado de mi dureza quizá les habrá causado la muerte. Si el cielo los ha conservado á pesar de la indiferencia con que he pagado su ternura, les darás el talego de doblones, suplicándoles me perdonen mi mala correspondencia; y si se han muerto, te encargo emplees el dinero en pedir al cielo por el descanso de sus almas y la mia. Diciendo esto le alargué una mano, que bañó con sus lágrimas sin poder responderme una palabra, tal era la afliccion que tenia el pobre mozo de mi pérdida; lo que prueba que el llanto de un heredero no es siempre risa disimulada.

Esperaba, pues, experimentar el trance de la muerte, y no obstante me engañé. Habiéndome desahuciado mis doctores, y dejado campo libre á la naturaleza, esta fué la que me sacó del peligro. La calentura, que segun su pronóstico debia llevarme al

[1] Diosa de los funerales.

otro mundo, quiso desmentirlos, y me dejó: poco á poco me restablecí con la mayor felicidad, y un perfecto sosiego de espíritu fué el fruto de mi mal. Ya entónces no necesité de consuelo, ántes bien miré las riquezas y honores con aquel desprecio que inspira la cercanía de la muerte; y vuelto en mí mismo bendecia mi desgracia, y daba gracias al cielo como si me hubiese hecho un favor particular, é hice firme propósito de no volver mas á la corte aun cuando el duque de Lerma quisiese llamarme á ella, con ánimo, si salia de la prision, de comprar una casa de campo, y vivir en ella como filósofo.

Escipion aprobó mi pensamiento, y me dijo que, para que tuviese efecto cuanto ántes, pensaba volver á Madrid á solicitar mi soltura. Me ha ocurrido una cosa, añadió; conozco á una persona que podrá servirnos, y es la criada favorita de la ama de leche del príncipe, que es una muchacha de entendimiento: voy á que hable á su ama, y á poner todos los medios imaginables para sacar á vmd. de esta torre, en donde aunque se le dé el mejor trato, siempre es prision. Dices bien, le respondí; ve, amigo mio, sin perder tiempo, á dar principio á esa diligencia. ¡Pluguiese al cielo que estuviéramos ya en nuestro retiro!

CAPITULO IX.

Escipion vuelve á Madrid; como y con qué condiciones alcanzó la libertad de Gil Blas; á donde fuéron los dos despues de haber salido de la torre de Segovia, y conversacion que tuviéron.

Salió, pues, Escipion para Madrid, y yo ínterin volvia me dediqué á la lectura. Tordesillas me suministraba mas libros de los que yo queria, los que le prestaba un comendador viejo que no sabia leer, pero que, queriendo hacer ostentacion de hombre sabio, tenia una gran librería. Sobre todo me agradaban las buenas obras morales, porque encontraba en ellas á cada momento pasages que lisonjeaban mi aversion á la corte, y la aficion que habia cobrado á la soledad.

Tres semanas estuve sin oir hablar de mi agente, el cual volvió en fin, y me dijo muy contento: Ahora sí, señor de Santillana, que traigo á vmd. buenas nuevas. La señora ama ha tomado cartas por vmd. Su criada, á mis ruegos, y mediante cien doblones que le he ofrecido, ha tenido la bondad de moverla á que pida al príncipe solicite vuestra soltura; y este que, como otras veces he dicho á vmd., nada le niega, ha prometido hablar al rey su padre á fin de conseguirla. He venido á toda prisa á decíroslo, y con la misma vuelvo á dar la última mano á mi obra. Diciendo esto me dejó y volvió á tomar el camino de la corte.

No fué largo su tercer viage. Al cabo de ocho dias estuvo de

vuelta, y me dijo que el príncipe habia, aunque no sin trabajo, obtenido del rey mi libertad, lo cual en el mismo dia me confirmó el señor alcaide, quien vino á decirme abrazándome: Mi amado Gil Blas, gracias al cielo, vmd. ya está libre, y tiene abiertas las puertas de esta prision; pero las dos condiciones con que se le concede á vmd. esta libertad quizá le darán mucha pena, y siento verme en la obligacion de hacérselas saber. S. M. prohibe á vmd. se presente en la corte, y le manda salir de las dos Castillas en el término de un mes. Me es de gran mortificacion el que se le prohiba á vmd. ir á la corte. Pues yo estoy muy contento, le respondí: bien sabe Dios lo que pienso de ella: solo esperaba del rey una gracia, y me ha hecho dos.

Viéndome ya libre, hice alquilar dos mulas, en las cuales salímos el dia siguiente mi confidente y yo, despues de haberme despedido de Cogollos, y dado mil gracias á Tordesillas por todos los favores que me habia hecho. Tomámos alegremente el camino de Madrid para recoger del señor Gabriel los dos talegos, en cada uno de los cuales habia quinientos doblones de á ocho. En el camino me dijo mi compañero: Si no tenemos bastante dinero para comprar una hacienda magnífica, á lo ménos habrá para una mediana. Yo me daria por feliz, le respondí, aun cuando no tuviese mas que una choza; en ella estaria contento con mi suerte. Aunque apénas he llegado á la mitad de mi carrera, estoy tan desengañado del mundo, que solo quiero vivir para mí. Ademas de esto te digo que me he formado de los placeres de la vida campestre una idea que me embelesa y hace que los goze con anticipacion. Me parece que ya veo el esmalte de los prados, que oigo el canto de los ruiseñores, y el murmullo de los arroyos; que unas veces creo divertirme en la caza, y otras en la pesca. Imagínate, amigo mio, los diferentes recreos que nos esperan en la soledad, y tendrás tanta complacencia como yo. En órden á nuestro sustento, el mas simple será el mejor; un pedazo de pan podrá satisfacernos cuando nos atormente el hambre; y el apetito con que lo comamos nos le hará parecer muy sabroso. El deleite no consiste en la bondad de los alimentos esquisitos, sino en nosotros; y esto es tanta verdad como que mis comidas mas delicadas no son aquellas en que veo reinar el arte y la abundancia; la frugalidad es una fuente de delicias maravillosa para conservar la salud.

Con el permiso de vmd., señor Gil Blas, me interrumpió mi secretario, yo no soy enteramente de su opinion sobre la supuesta frugalidad con que vmd. quiere obsequiarme. ¿Porque nos hemos de mantener como unos Diógenes? aun cuando comamos bien, no caerémos enfermos por eso. Créame vmd.: ya que tenemos, gracias á Dios, con que vivir cómodamente en nuestro retiro, no le hagamos la mansion del hambre y de la pobreza.

Luego que tengamos una hacienda, será preciso abastecerla de buenos vinos, y de todas las demas provisiones convenientes á personas de entendimiento, que no dejan el trato humano para renunciar á las comodidades de la vida, sino mas bien para gozarlas con mas quietud. *Lo que cada uno tiene en su casa*, dice Hesiodo, *no daña; en lugar de que lo que no se tiene puede dañar*. *Vale mas*, añade, *tener uno en su casa las cosas necesarias, que desear tenerlas*.

¡Qué diablos es eso, señor Escipion, interrumpí; vmd. ha manejado los poetas griegos! ¡ola! ¿en donde leyó vmd. á Hesiodo? En casa de un sabio, respondió. Serví algun tiempo en Salamanca á un pedante, que era un gran comentador; en un abrir y cerrar de ojos componia un grueso volúmen, recopilando pasages hebreos, griegos y latinos que extractaba de los libros de su biblioteca, y traducia al castellano. Como yo era su amanuense he retenido no sé cuantas sentencias, todas tan notables como la que acabo de citar. Siendo así, le repliqué, tienes la memoria bien adornada. Pero viniendo á nuestro proyecto, ¿en qué reino de España te parece del caso que fijemos nuestra residencia filosófica? Yo opino por Aragon, respondió mi confidente; allí encontrarémos sitios muy amenos, en donde podrémos pasar una vida deleitosa. Está bien, le dije, sea así; detengámonos en Aragon, consiento en ello: ¡ojalá descubramos una morada que me proporcione todos los placeres con que se recrea mi imaginacion!

CAPITULO X.

De lo que hiciéron al llegar á Madrid; a quien encontró Gil Blas en la calle, y de lo que se siguió á este encuentro.

Luego que llegámos á Madrid fuímos á apearnos á una pequeña posada, en la cual se habia alojado Escipion en sus viages. Lo primero que hicímos fué ir á casa de Salero á recoger nuestros doblones. Recibiónos muy bien, y me manifestó se alegraba mucho de verme en libertad. Aseguro á vmd., añadió, que he sentido mucho su desgracia, la cual me ha disgustado de la amistad de las gentes de la corte, cuyas fortunas están muy en el aire. He casado á mi hija Gabriela con un rico mercader. Vmd. ha obrado con juicio, le respondí: ademas de que este partido es mas sólido, un plebeyo que llega á ser suegro de un noble no está siempre gustoso con su señor yerno.

Despues, mudando de conversacion, y viniendo á nuestro asunto, proseguí: Señor Gabriel, háganos vmd. el favor, si gusta, de entregarnos los dos mil doblones que... Vuestro dinero está pronto, interrumpió el platero, el cual, habiéndonos hecho

pasar á su gabinete nos mostró dos talegos, en los cuales habia unos rótulos que decian: *Estos talegos de doblones son del señor Gil Blas de Santillana.* Ved aquí, me dijo, el depósito tal como se me confió.

Dí gracias á Salero del favor que me habia hecho, y muy consolado de haberme quedado sin su hija, nos llevámos los talegos á la posada, en donde contámos nuestras monedas. La cuenta se encontró cabal, rebajados los cincuenta doblones que se habian gastado en conseguir mi libertad. Ya no pensámos mas que en disponernos para ir á Aragon. Mi secretario tomó á su cargo comprar una silla volante y dos mulas. Yo por mi parte cuidé de la compra de ropa blanca y vestidos. En una de las veces que iba arriba y abajo á estas compras, encontré al baron de Steinbach, aquel oficial de la guardia alemana en cuya casa se habia criado don Alfonso.

Saludé á este caballero aleman, quien, habiéndome tambien conocido, se vino á mí y me abrazó: Me alegro en extremo, le dije, de ver á su señoría en tan buena salud, y al mismo tiempo de tener ocasion de saber de mis amados señores don César y don Alfonso de Leiva. Puedo dar á vmd. noticias suyas muy ciertas, me respondió, pues ambos están actualmente en Madrid y en mi casa. Tres meses hace que viniéron á la corte á dar gracias al rey de un empleo que S. M. ha conferido á don Alfonso en premio de los servicios que sus abuelos hiciéron al estado; le ha nombrado gobernador de la ciudad de Valencia, sin que le haya pedido este cargo, ni solicitádolo por otra persona. No se ha hecho una gracia mas espontánea; lo cual prueba que nuestro monarca gusta de recompensar el valor.

Aunque yo sabia mejor que Steinbach el orígen de esto, no manifesté saber la menor cosa de lo que me contaba, y sí un deseo tan vivo de saludar á mis antiguos amos, que para satisfacerlo me condujo inmediatamente á su casa. Yo queria probar á don Alfonso, y juzgar por su recibimiento si me estimaba todavía. Le encontré en una sala jugando al ajedrez con la baronesa de Steinbach. Luego que me conoció, dejó el juego, y se vino á mí arrebatado de gozo, y estrechándome entre sus brazos, me dijo en un tono que manifestaba una ingenua alegría: Santillana, ¡conque al fin vuelvo á verte! estoy loco de contento. No ha estado en mi mano el que no hayamos permanecido siempre juntos; yo te rogué, si haces memoria, que no te fueras de la casa de Leiva, y tú no hiciste caso de mis ruegos. No obstante no te lo imputo á delito, ántes bien te agradezco el motivo de tu ida; pero desde entónces debieras haberme escrito, y ahorrarme el trabajo de hacerte buscar inútilmente en Granada, en donde mi cuñado don Fernando me habia escrito que estabas.

Despues de esta ligera reconvencion, continuó, dime qué ha-

ces en Madrid. Regularmente tendrás aquí algun empleo. Ten por cierto que me intereso ahora mas que nunca en tu bien. Señor, le respondí, no hace todavía cuatro meses que ocupaba en la corte un puesto de bastante consideracion. Tenia la honra de ser secretario y confidente del duque de Lerma. ¡Es posible! exclamó don Alfonso con grande asombro. ¡Qué! ¿has merecido tú la confianza de este primer ministro? Logré su favor, respondí, y lo perdí del modo que voy á decir. Entónces le conté toda esta historia, y concluí mi narrativa exponiéndole la determinacion que habia tomado de comprar con lo poco que me quedaba de mi prosperidad pasada una pobre choza para pasar en ella una vida retirada.

El hijo de don César, despues de haberme oido con mucha atencion, me dijo: Mi amado Gil Blas, ya sabes que siempre te he querido, y ahora mas que nunca; y pues el cielo me ha puesto en estado de poder aumentar tus bienes, quiero que no seas mas tiempo juguete de la Fortuna. Para libertarte de su poder, te quiero dar una hacienda que no podrá quitarte; y pues estás determinado á vivir en el campo, te doy una pequeña quinta que tenemos cerca de Liria, distante cuatro leguas de Valencia, que ya has visto tú. Este regalo podemos hacerlo sin incomodarnos, y me atrevo à asegurar que mi padre no desaprobará esta determinacion, y que Serafina recibirá en ello gran contento.

Me arrojé à los piés de don Alfonso, quien al momento me hizo levantar: le besé la mano; y mas enamorado de su buen corazon que de su beneficio, le dije: Señor, vuestras finezas me cautivan: el don que me haceis me es tanto mas agradable, cuanto que precede al agradecimiento de un favor que yo he hecho á vmd.; y mas bien quiero deberlo á su generosidad que á su gratitud. Mi gobernador se quedó algo suspenso de lo que oía, y no pudo ménos de preguntarme de qué favor le hablaba. Díjeselo con todas sus circunstancias, lo cual aumentó su admiracion. Estaba muy léjos de pensar, como el baron de Steinbach, que el gobierno de la ciudad de Valencia se le hubiese dado por mediacion mia. No obstante, no teniendo ya duda de ello, me dijo: Gil Blas, pues que te debo mi empleo, no quiero darte solo la pequeña hacienda de Liria, quiero agregar á ella dos mil duçados de renta al año.

Alto ahí, señor don Alfonso, interrumpí, no despierte vmd. mi codicia. Los bienes no sirven mas que para corromper mis costumbres, como harto lo tengo experimentado. Acepto gustoso vuestra quinta de Liria. En ella viviré cómodamente con lo que tengo por otra parte: esto me es suficiente; y léjos de desear mas, primero consentiré en perder todo lo que hay de superfluo en lo que poseo. Las riquezas son una carga en un retiro, en donde solo se busca la tranquilidad.

Don César llegó cuando estabamos en esta conversacion. No manifestó al verme ménos alegría que su hijo; y cuando supo el motivo del agradecimiento á que me estaba obligada su familia, se empeñó en que habia de aceptar yo la renta, lo cual rehusé de nuevo. En fin, el padre y el hijo me condujéron á casa de un escribano, en donde otorgáron la escritura de donacion, que ambos firmáron con mas gusto que si fuera un instrumento á favor suyo. Finalizado el contrato, me lo entregáron, diciendo que la hacienda de Liria ya no era suya, y que fuese cuando quisiese á tomar posesion de ella. Despues se volviéron á casa del baron de Steinbach, y yo fuí volando á la posada, en donde dejé pasmado á mi secretario cuando le dije que teniamos una hacienda en el reino de Valencia, y le conté el modo como acababa de adquirirla. ¿Cuanto puede producir esta pequeña heredad? me dijo. Quinientos ducados de renta, le respondí, y puedo asegurarte que es una amena soledad. Yo la he visto por haber estado en ella muchas veces en calidad de mayordomo de los señores de Leiva. Es una casa pequeña, situada á la orilla del Guadalaviar en una aldea de cinco ó seis vecinos, y en un pais hermosísimo.

Lo que me gusta mucho, exclamó Escipion, es que tendrémos allí caza, vino de Benicarló, y excelente moscatel. Vamos, amo mio, démonos priesa á dejar el mundo, y llegar á nuestra ermita. No tengo ménos deseo que tú, le respondí, de estar allá; pero ántes es preciso hacer un viage á Asturias, porque mis padres no deben hallarse en buen estado. Quiero ir á verlos, y llevármelos á Liria, en donde pasarán sus últimos dias con descanso. Acaso me habrá el cielo deparado este asilo para recibirlos en él, y si dejara de hacerlo así, me castigaria. Escipion apoyó mucho mi determinacion, y aun me excitó á ejecutarla: no perdamos tiempo, me dijo, ya tengo carruage. Compremos prontamente mulas, y tomemos el camino de Oviedo. Sí, amigo mio, le respondí, marchemos cuanto ántes. Me es indispensable repartir las conveniencias de mi retiro con los que me han dado el ser. Presto estarémos de vuelta en nuestra aldea, y en llegando quiero escribir en letras de oro sobre la puerta de mi casa estos dos versos latinos:

Inveni portum: Spes et Fortuna, valete:
Sat me lusistis; ludite nunc alios[1].

[1] Hallé ya el puerto: á Dios, Esperanza y Fortuna:
Bastante me burlásteis; burlaos ya de otros.



LIBRO DÉCIMO.

CAPITULO I.

Sale Gil Blas para Asturias y pasa por Valladolid, donde visita á su amo antiguo el doctor Sangredo; y se encuentra casualmente con el señor Manuel Ordoñez administrador del hospital.

Cuando me estaba disponiendo á salir de Madrid con Escipion para ir á Asturias, el duque de Lerma fué creado cardenal por la santidad de Paulo V. Queriendo este papa establecer la inquisicion en el reino de Nápoles, honró con el capelo á este ministro para empeñarle á hacer que el rey Felipe aprobase tan laudable designio. A todos los que conocian perfectamente á este nuevo miembro del sacro colegio les pareció como á mi que la iglesia acababa de hacer una excelente adquisicion.

Escipion, que hubiera querido mas volver á verme en un puesto brillante de la corte, que sepultado en un retiro, me aconsejó que me presentase al nuevo cardenal: Puede ser, me dijo, que su eminencia, viéndole á vmd. fuera de la prision por órden del rey, no crea ya deber fingirse irritado contra vmd., y podrá admitirle de nuevo á su servicio. Señor Escipion, le respondí, vmd. ha olvidado sin duda que solo conseguí la libertad bajo condicion de salir inmediatamente de las dos Castillas. Fuera de eso, ¿me crees ya disgustado de mi quinta de Liria? Ya te lo he dicho, y te lo vuelvo á repetir, que aunque el duque de Lerma me restituyese á su gracia, y me ofreciese el mismo puesto que ocupa don Rodrigo Calderon, le renunciaria. Mi determinacion está tomada; quiero ir á Oviedo á buscar á mis padres, y retirarme con ellos á las cercanías de la ciudad de Valencia. En cuanto á tí, amigo mio, si estás arrepentido de unir tu suerte con la mia, no tienes mas que decirlo, que estoy pronto á darte la mitad del dinero que tengo, y te quedarás en Madrid en donde adelantarás tu fortuna hasta donde pudieres.

¿Cómo asi? replicó mi secretario algo resentido de estas expresiones, ¿es posible que vmd. sospeche que sea yo capaz de tener repugnancia á seguirle á su retiro? Esa sospecha ofende mi zelo y mi inclinacion. ¿Pues qué, Escipion, aquel fiel criado, que por tomar parte en sus penas hubiera pasado con gusto el resto de sus dias con vmd. en el alcázar de Segovia, tendria ahora repugnancia en acompañarle en una mansion donde espera

gozar mil delicias? No, señor, no, ninguna gana tengo de disuadir á vmd. de su resolucion; pero quiero confesarle mi malicia: si le aconsejé que se presentase al duque de Lerma, fué únicamente para sondearle y ver si todavía le quedaban algunas reliquias de ambicion. Ea, pues, ya que se halla vmd. tan desprendido de las grandezas, abandonemos prontamente la corte para ir á disfrutar de aquellos inocentes y deliciosos placeres de que nos formámos una idea tan risueña.

Con efecto, poco despues salímos de Madrid en una silla tirada de dos buenas mulas, guiadas por un mozo que tuve por conveniente agregar á mi comitiva. Dormímos el primer dia en Galapagar al pié de Guadarrama, el segundo en Segovia, de donde salí sin detenerme á visitar al generoso alcaide Tordesillas, pasé por Portillo, y llegué al dia siguiente á Valladolid. Al descubrir esta ciudad no pude ménos de dar un profundo suspiro, que habiéndolo oido mi compañero, me preguntó la causa. Hijo mio, le dije, es la de que ejercí mucho tiempo en Valladolid la medicina; y sobre este punto me están atormentando los remordimientos secretos de mi conciencia, pues me parece que todos aquellos que maté salen de sus sepulcros para venir á despedazarme. ¡Qué imaginacion! dijo mi secretario; sin duda, señor de Santillana, que es vmd. un pobre hombre. ¿Porqué se arrepiente vmd. de haber hecho su oficio? ¿Por ventura los doctores ancianos sienten los mismos remordimientos? No, señor, llevan la suya adelante con el mayor sosiego del mundo, imputando á la naturaleza los accidentes funestos, y atribuyéndose á ellos solamente los felices.

En verdad, repuse, que el doctor Sangredo, cuyo método seguia yo fielmente, era de este carácter. Aunque viese morir cada dia veinte enfermos entre sus manos, vivia tan persuadido de la excelencia de la sangría del brazo, y de la bebida frecuente, á los cuales llamaba sus dos específicos para todo género de enfermedades, que si morian los pacientes, lo achacaba siempre á haber bebido poco, y á que no los habian sangrado bastante. ¡Vive diez! exclamó Escipion dando una carcajada, que me cita vmd. un sugeto original. Si tienes curiosidad de verle y oirle, repuse yo, mañana la podrás satisfacer, como no haya muerto y esté en Valladolid, lo que dudo mucho, porque ya era viejo cuando le dejé, y desde entónces acá se han pasado bastantes años.

Lo primero que hicimos, así que llegámos al meson á donde fuímos á apearnos, fué preguntar por el tal doctor. Supímos que aun no se habia muerto; pero que, no pudiendo ya visitar ni hacer mucho movimiento á causa de su gran vejez, habia abandonado el campo á otros tres ó cuatro doctores, que habian adquirido gran fama por otro nuevo método de curar, que no valia

mas que el suyo. Resolvímos hacer parada el dia siguiente, tanto para que descansasen las mulas, como por ver al doctor Sangredo. Á cosa de las diez de la mañana fuímos á su casa, y le hallámos sentado en una silla poltrona con un libro en la mano. Levantóse luego que nos vió, vino hácia nosotros con paso muy firme para un setenton, y nos preguntó qué le queriamos. ¿Pues qué, señor doctor, le respondí, es posible que ya no me conozca vmd., siendo así que tuve la fortuna de haber sido uno de sus discípulos? ¿No se acuerda vmd. de un cierto Gil Blas que en otro tiempo fué su comensal y su sustituto? ¿Como así? me replicó dándome un abrazo: ¿eres tú Santillana? cierto que no te habia conocido, y me alegro infinito de volverte á ver. ¿Que has hecho despues que nos separámos? sin duda habrás ejercido siempre la medicina. Teníale, le respondí, mucha inclinacion; pero razones poderosas me apartáron de ella.

Peor para tí, replicó Sangredo; con los principios que aprendíste de mí hubieras llegado á ser un médico hábil, con tal que el cielo te hubiera hecho la gracia de preservarte del peligroso amor á la química. ¡Ah, hijo mio! exclamó arrancando un doloroso suspiro, ¡qué novedades se han introducido en la medicina de algunos años á esta parte! Á este arte se le quita el honor y la dignidad: este arte, que en todos tiempos ha respetado la vida de los hombres, hoy se halla en poder de la temeridad, de la presuncion y de la impericia; porque los hechos hablan, y presto alzarán el grito hasta las piedras contra el desórden de los nuevos prácticos: *lapides clamabunt*. Se ven en esta ciudad algunos médicos, ó que se llaman tales, que se han uncido al carro de triunfo del antimonio: *currus triumphalis antimonii*: unos desertores de la escuela de Paracelso, adoradores del quermes, y curanderos de casualidad, que hacen consistir toda la ciencia médica en saber preparar algunas drogas químicas. ¿Qué mas te diré? En su método todo está desconocido: la sangría del pié, por ejemplo, en otros tiempos tan raras veces practicada, hoy es la única que se usa. Los purgantes, antiguamente suaves y benignos, se han convertido en emético y en quermes; ya todo no es mas que un caos, en que cada uno se toma la libertad de hacer lo que se le antoja, y traspasa los límites del órden y de la sabiduría que nuestros primitivos maestros señaláron.

Aunque estaba reventando por reir al oir una declamacion tan cómica, pude contenerme; y aun hice mas, declamé contra el quermes, sin saber lo que era, y dí al diablo sin mas reflexion á los que lo habian inventado. Advirtiendo Escipion lo mucho que me divertia esta escena, quiso contribuir tambien por su parte á ella. Yo, señor doctor, dijo á Sangredo, soy resobrino de un médico de la escuela antigua, y como tal pido á vmd. licencia para declararme enemigo de los remedios químicos. Mi difunto

tio, que santa gloria haya, era tan ciego partidario de Hipócrates, que se batió muchas veces con los empíricos, que no hablaban con el debido respeto de este rey de la medicina. La razon no quiere fuerza; de buena gana seria yo el verdugo de esos ignorantes novadores, de quienes vmd. se queja con tanta justicia como eloquencia. ¿Qué trastorno no causan en la sociedad civil esos miserables?

Ese desórden, replicó el doctor, va todavía mas léjos de lo que vmd. piensa: de nada me ha servido publicar un libro contra esos asesinos de la medicina; ántes al contrario cada dia van en aumento. Los cirujanos, cuyo gran hipo es querer hacer de médicos, se creen capaces de serlo cuando solo se trata de recetar quermes y emético, añadiendo sangrías del pié á su antojo. Llegan hasta el punto de mezclar el quermes en las pócimas y cocimientos cordiales, y cátate que ya se juzgan iguales á los grandes médicos. Este contagio ha cundido hasta dentro de los claustros. Hay entre los frailes ciertos legos, que son á un mismo tiempo boticarios y cirujanos. Estos monos médicos se aplican á la química, y hacen drogas perniciosas, con las que abrevian la vida de sus padres reverendos. En fin, en Valladolid se cuentan mas de sesenta conventos de frailes y monjas: contemple vmd. ahora el destrozo que hace en ellos el quermes junto con el emético y la sangría del pié. Señor Sangredo, dije yo entónces, es muy justa la indignacion de vmd. contra esos envenenadores; yo me lamento de lo mismo, y entro á la parte en su compasivo temor por la vida de los hombres, manifiestamente amenazada por un método tan diferente del de vmd. Mucho temo que la química no sea algun dia la ruina de la medicina, como lo es de los reinos la moneda falsa. ¡Quiera el cielo que este dia fatal no esté cerca de llegar!

Aquí llegaba nuestra conversacion cuando entró en el cuarto del doctor una criada vieja, que le traía en una bandeja un panecillo tierno, un vaso y dos garrafitas llenas, una de agua y otra de vino. Luego que comió un bocado, echó un trago en el cual ciertamente habia mezclado dos terceras partes de agua; pero esto no le libró de las reconvenciones que me daba motivo para hacerle. ¡Ola! ¡ola! señor doctor, le dije; le he cogido á vmd. en el garlito. ¡Vmd. beber vino, cuando siempre se ha declarado contra esta bebida; y cuando en las tres cuartas partes de su vida no ha bebido sino agua! ¡De cuando acá se ha contrariado vmd. á sí mismo? No puede servirle de excusa su edad avanzada; pues en un lugar de sus escritos define la vejez diciendo que es *una tisis natural que poco á poco nos va desecando y consumiendo*, y en fuerza de esta definicion lamenta vmd. la ignorancia de aquellos que llaman al vino *la leche de los viejos*. ¿Qué dirá vmd. ahora en su defensa?

Digo, me respondió el viejo, que me reconvienes sin razon. Si yo bebiera vino puro, tendrias motivo para mirarme como á un infiel observador de mi propia doctrina; pero ya has visto que el vino que he bebido estaba muy aguado. Otra contradiccion, le repliqué yo, mi querido maestro; acuérdese vmd. de que llevaba muy á mal que el canónigo Cedillo bebiese vino, aunque lo mezclaba con mucha agua. Confiese vmd. de buena fe que al cabo ha reconocido su error, y que el vino no es un licor tan funesto como vmd. lo sentó en sus obras, con tal que se beba con moderacion.

Hallóse nuestro doctor algo atarugado con esta réplica; no podia negar que en sus libros habia prohibido el uso del vino; pero como la vergüenza y la vanidad le impedian confesar que yo le hacia una justa reconvencion, no sabia qué responderme. Para sacarle de este pantano mudé de conversacion, y poco despues me despedí de él, exhortándole á que se mantuviese siempre firme contra los nuevos médicos. Ánimo, señor Sangredo, le dije; no se canse vmd. de desacreditar el quermes, y persiga á sangre y fuego la sangría del pié. Si, á pesar de su zelo y amor á la ortodoxía médica, esa raza empírica logra arruinar la rigidez antigua, por lo ménos tendrá vmd. el consuelo de haber hecho cuanto estaba de su parte para sostenerla.

Al retirarnos mi secretario y yo á nuestro meson hablando del gracioso y original carácter del tal doctor, pasó cerca de nosotros por la calle un hombre como de cincuenta y cinco á sesenta años, que caminaba con los ojos bajos y un rosario de cuentas gordas en la mano. Miréle atentamente, y sin dificultad conocí que era el señor Manuel Ordoñez, aquel buen administrador del hospital, de quien se hizo tan honorífica mencion en el capítulo XVII del libro primero de mi historia. Lleguéme á él con grandes muestras de respeto, y le dije: Saludo al venerable y discreto señor Manuel Ordoñez, el hombre mas á propósito del mundo para conservar la hacienda de los pobres. Al oir estas palabras me miró con mucha atencion y me respondió que mi fisonomía no le era desconocida, pero que no podia acordarse en donde me habia visto. Yo iba, le respondí, á casa de vmd. en tiempo que le servia un amigo mio llamado Fabricio Nuñez. ¡Ah! ya me acuerdo, repuso el administrador con una sonrisa maligna, por señas que los dos erais muy buenas alhajas é hicisteis admirables muchachadas. ¿Y qué se ha hecho el pobre Fabricio? siempre que pienso en él me tienen con cuidado sus asuntillos.

Me he tomado la libertad de detener á vmd. en la calle, dije al señor Manuel, precisamente para darle noticias suyas. Sepa vmd. que Fabricio está en Madrid ocupado en hacer obras misceláneas. ¿A qué llama obras misceláneas? me replicó. Quiero

decir, le contesté, que escribe en prosa y en verso: compone comedias y novelas: en suma, es un mozo de ingenio, y es bien recibido en las casas distinguidas.¿Y como lo pasa con su panadero? me preguntó el administrador. No tan bien, le respondí, como con las personas de calidad; porque, aquí para entre los dos, creo que está tan pobre como Job. ¡Oh! en eso no tengo la menor duda, repuso Ordoñez. Haga la corte á los grandes todo lo que quisiere; sus complacencias, sus lisonjas, y sus vergonzosas bajezas le producirán todavía ménos que sus obras. Desde luego os lo pronostico: algun dia le veréis en el hospital.

Eso no me causará novedad, dije yo, porque la poesía ha llevado á él á otros muchos. Mucho mejor hubiera hecho mi amigo Fabricio en haberse mantenido á la sombra de vmd., que á la hora de esta estaria nadando en oro. Á lo ménos nada le faltaria, respondió Ordoñez; yo le queria bien, y poco á poco le iba ascendiendo de puesto en puesto, hasta asegurarle un sólido acomodo en la casa de los pobres, cuando se le antojó querer pasar por hombre de ingenio. Compuso una comedia que hizo representar por los comediantes que á la sazon se hallaban en esta ciudad; la pieza logró aceptacion, y desde aquel punto se le trastornó la cabeza al autor. Imaginóse ser otro Lope de Vega, y prefiriendo el humo de los aplausos del público á las verdaderas conveniencias que mi amistad le preparaba, se despidió de mi casa. En vano procuré persuadirle que dejaba la carne por correr tras la sombra: no pude detener á este loco á quien arrastraba el furor de escribir. No conocia su felicidad, añadió, buena prueba es de esto el criado que recibí despues que él me dejó: mas juicioso que Fabricio y con ménos talento que él, se aplicó unicamente á desempeñar bien los encargos que le hago, y á darme gusto. Por eso le he adelantado como merecia, y en la actualidad está desempeñando en el hospital dos destinos, el menor de los cuales es mas que suficiente para sustentar á un hombre de bien cargado de una numerosa familia.

CAPITULO II.

Prosigue Gil Blas su viage, y llega felizmente á Oviedo: en qué estado halla á su familia; muerte de su padre, y sus consecuencias.

Desde Valladolid nos pusímos en seis dias en Oviedo, á donde llegámos sin habernos sucedido la menor desgracia en el viage, á pesar del refran que dice: *huelen de léjos los bandoleros el dinero de los pasageros*. Á la verdad, si hubieran olido el nuestro, no habrian errado el golpe; y solo dos habitantes de una cueva habrian bastado para soplarnos nuestros doblones, porque en

la corte yo no habia aprendido á ser valiente, y Beltran mi mozo de mulas no parecia tener gana de dejarse matar por defender la bolsa de su amo; solo Escipion era un poco espadachin.

Ya era de noche cuando llegámos á la ciudad: nos apeámos en un meson poco distante de la casa de mi tio el canónigo Gil Perez. Deseaba yo tener noticia del estado en que se hallaban mis padres ántes de presentarme á ellos; y para saberlo no podia dirigirme á quien me informase mejor que al mesonero y la mesonera, que sabia ser personas que no podrian ignorar cuanto pasaba en casa de sus vecinos. Con efecto, despues de haberme mirado el mesonero con la mayor atencion me conoció, y exclamó fuera de sí: ¡Por san Antonio de Padua que este es el hijo del buen escudero Blas de Santillana! Sí por cierto, añadió la mesonera: el mismo es, y apénas se ha mudado: es aquel despabiladillo Gil Blas que tenia mas talento que cuerpo: paréceme que le estoy viendo cuando venia aquí con la botella por vino para cenar su tio.

Señora, dije á la mesonera, no se puede negar que tiene vmd. una memoria feliz; pero déme vmd. le ruego noticias de mi familia: sin duda que mis padres no deben estar en una situacion agradable. Demasiado cierto es, respondió la mesonera; por triste que sea el estado en que vmd. pueda representárselos, no es posible imaginar que haya dos personas mas dignas de compasion que ellos. El buen señor Gil Perez está baldado de la mitad del cuerpo, y naturalmente vivirá muy poco: su padre de vmd., que de algun tiempo á esta parte vive con el canónigo, padece una opresion de pecho, ó por mejor decir, se halla actualmente entre la vida y la muerte; y su madre de vmd., que tampoco goza la mejor salud, se ve precisada á servir de asistenta á los dos enfermos.

Así que oí esta relacion, que me hizo conocer que era hijo, dejé á Beltran en el meson en guarda de mi equipage, y acompañado de mi secretario Escipion, que no quiso apartarse de mi lado, pasé á casa de mi tio. Apénas me puse delante de mi madre, cuando cierta conmocion que sintió en su interior le hizo conocer quien yo era aun ántes de tener tiempo para examinar las facciones de mi rostro. Hijo mio, me dijo tristemente echándome los brazos al cuello, ven á ver morir á tu padre; á tiempo llegas para ser testigo de tan doloroso espectáculo. Diciendo esto me llevó á un cuarto donde el triste Blas de Santillana, tendido en una cama, que mostraba bien la miseria de un pobre escudero, estaba ya á los últimos. Sin embargo, aunque cercado de las sombras de la muerte, todavía conservaba algun conocimiento. Amado esposo, le dijo mi madre, aquí tienes á tu hijo Gil Blas, que te pide perdon de todos los disgustos que te ha causado, y te ruega le eches tu bendicion. Al oir esto abrió mi padre los

ojos, que ya comenzaban á cerrarse para siempre, fijólos en mí, y observando, á pesar de la postracion en que se hallaba, que yo lloraba su pérdida, se enterneció de mi dolor. Quiso hablarme, mas no pudo. Yo entónces le tomé una mano, y miéntras se la bañaba en lágrimas, sin poder proferir una palabra, exhaló el último aliento, como si solo hubiera esperado á que yo llegase para espirar.

Mi madre tenia demasiado consentida esta muerte para afligirse desmedidamente; quizá me afligí yo mas que ella, sin embargo de que mi padre en su vida me habia dado la menor demostracion de cariño. Ademas de que bastaba ser hijo suyo para llorarle, me acusaba á mí mismo de no haberle socorrido: y acordándome de haber tenido esta insensibilidad, me consideraba como un monstruo de ingratitud, ó por mejor decir, como un parricida. Mi tio, á quien ví despues postrado en otra cama poco ménos pobre, y en un estado lastimoso, me hizo experimentar nuevos remordimientos. Hijo desnaturalizado, me dije á mí mismo, considera para tu mayor tormento la miseria en que se hallan tus parientes. Si los hubieras socorrido con parte de lo que te sobraba de los bienes que poseías ántes de estar preso, les hubieras proporcionado las comodidades á que no podia alcanzar la renta de la prebenda, y de esta manera acaso hubieras alargado la vida á tu padre.

El desdichado Gil Perez estaba ya lelo; habia perdido la memoria y el juicio. De nada me sirvió estrecharle entre mis brazos y darle muestras de mi ternura, porque ninguna impresion le hiciéron. Por mas que mi madre le decia que yo era su sobrino Gil Blas, no hacia mas que mirarme con un aire imbécil sin responder nada. Aun cuando la sangre y el agradecimiento no me hubieran obligado á compadecerme de un tio á quien tanto debia, no hubiera podido ménos de hacerlo viéndole en una situacion tan digna de lástima.

Durante este tiempo Escipion guardaba un profundo silencio, me acompañaba en mi pena, y mezclaba por amistad sus suspiros con los mios. Pareciéndome que despues de tan larga ausencia tendria mi madre muchas cosas reservadas que decirme, y que podia detenerla la presencia de un hombre á quien no conocia, le llamé á parte, y le dije: Vete, hijo mio, á descansar al meson, y déjame aquí con mi madre, que acaso te creería de mas en una conversacion, que no recaerá sino sobre asuntos de familia. Retiróse Escipion por no incomodarnos, y efectivamente mi madre y yo estuvímos hablando toda la noche. Nos dímos recíprocamente fiel cuenta de todo lo que á uno y otro nos habia sucedido desde mi salida de Oviedo. Ella me hizo extensa relacion de todas las desazones que habia tenido en las varias casas donde habia servido de dueña, confiándome en el

asunto muchas cosas que no me hubiera alegrado las hubiese oido mi secretario, sin embargo de no tener yo nada reservado para él. Con todo el respeto que debo á la memoria de mi madre, diré que la buena señora era algo prolija en sus relaciones, y me hubiera ahorrado las tres cuartas partes de su historia si hubiese suprimido las circunstancias inútiles de ella.

Acabó por fin su relacion, y yo dí principio á la mia. Conté por encima todas mis aventuras; pero cuando llegué á la visita que me habia hecho en Madrid el hijo de Beltran Moscada, el especiero de Oviedo, me extendí un poco sobre este pasage. Confieso, señora, dije á mi madre, que recibí con despego al tal mozo, el cual por vengarse de ello no habrá dejado de hablaros muy mal de mí. Así es, me respondió: díjonos que te habia encontrado tan engreido con el favor del primer ministro de la monarquía, que apénas te habias dignado conocerle; y que cuando te pintó nuestras miserias le oiste con la mayor frialdad. Pero como los padres y las madres, añadió ella, procuran siempre disculpar á sus hijos, no pudímos creer tuvieses tan mal corazon. Tu venida á Oviedo acredita la buena opinion que teniamos de tí, y el sentimiento de que te veo lleno la acaba de confirmar.

Me hace mucho favor, respondí, ese buen concepto que á vmd. debo; pero lo cierto es que en la relacion del hijo de Moscada hay alguna verdad. Cuando me vino á ver estaba yo embriagado con mi fortuna, y la ambicion que me dominaba no me permitia pensar en mis parientes. De consiguiente, hallándome en semejante disposicion, no es de admirar que recibiese mal á un hombre que, acercándose á mí de un modo grosero, me dijo brutalmente que, habiendo sabido que yo estaba mas rico que un Judío, iba á aconsejarme que enviase á ustedes algun dinero, respecto á que se veían en grande necesidad, y aun me echó en cara en términos nada comedidos mi indiferencia hácia mi gente. Me incomodó su llaneza, y perdiendo la paciencia le eché á empujones de mi cuarto. Confieso que me porté mal en aquella ocasion, que debí reflexionar no era culpa vuestra la falta de atencion del especiero, y que su consejo merecia seguirse, aunque habia sido grosero el modo de dármelo. Esto fué lo que me ocurrió al pensamiento un momento despues que habia despedido á Moscada. La sangre hizo en mí su oficio, y acordándome de mis obligaciones hácia mis padres, me avergonzé de haberlas cumplido tan mal, y sentí remordimientos de los cuales no puedo sin embargo hacer mérito con vmd., puesto que fuéron sofocados inmediatamente por la avaricia y por la ambicion. Pero despues fuí encerrado por órden del rey en el alcázar de Segovia en donde caí gravemente enfermo, y esta dichosa enfermedad es la que á vmd. le restituye su hijo. Sí por cierto: mi enfer-

medad y mi prision fuéron las que hiciéron recobrar á la naturaleza todos sus derechos, y las que me han desprendido enteramente de la corte. Hoy solo suspiro por la soledad, y he venido á Asturias con el fin únicamente de suplicar á vmd. se venga conmigo á que disfrutemos juntos las dulzuras de una vida retirada. Si vmd. admite mi oferta, la conduciré á una posesion que tengo en el reino de Valencia, en donde espero que pasarémos una vida muy cómoda. Bien podrá vmd. conocer que mi ánimo era llevar tambien á mi padre; pero ya que el cielo ha dispuesto otra cosa, logre yo á lo ménos la satisfaccion de tener en mi compañía á mi madre, y pueda reparar con todas las posibles atenciones el tiempo que pasé sin servirle de nada.

Quedo muy agradecida á tus buenas intenciones, me dijo entónces mi madre; sin duda alguna me iria contigo, á no impedírmelo algunas dificultades. En primer lugar no puedo desamparar á tu tio y mi hermano en el estado en que se halla: despues de eso, estoy muy connaturalizada con este pais para que yo le deje; sin embargo, como esto merece examinarse con madurez, quiero meditarlo despacio: por ahora solamente debemos pensar en los funerales de tu padre. Ese cuidado, le respondí, se lo encargarémos á este mozo que vmd. ha visto conmigo, que es mi secretario: tiene talento y zelo, y podemos descuidar en él.

No bien habia pronunciado estas palabras cuando entró Escipion, porque era ya dia claro. Preguntónos si podia servirnos de algo en el apuro en que nos hallabamos. Respondíle que llegaba muy á tiempo para recibir una órden importante que pensaba darle. Luego que se impuso de lo que se trataba: Basta, dijo, ya tengo ideada acá en mi cabeza toda la ceremonia, y ustedes podrán fiarse de mí. Pero guardaos bien, añadió mi madre, de pensar en un funeral que tenga la menor apariencia de ostentacion: por modesto que sea, nunca lo será demasiado para mi esposo, á quien toda la ciudad ha conocido por un escudero de los mas pobres. Señora, respondió Escipion, aunque hubiera sido mucho mas infeliz, no por eso rebajaré dos maravedís. Solo debo tener presentes las circunstancias de mi amo: habiendo sido favorito del duque de Lerma, á su padre debe enterrársele con grandeza.

Aprobé el designio de mi secretario, y aun le encargué que no economizase el dinero: un resto de vanidad que yo conservaba todavía se despertó en esta ocasion. Me lisonjeé de que, haciendo este dispendio por un padre que ninguna herencia me dejaba, admirarian todos mi porte generoso. Mi madre por su parte, á pesar de la gran modestia que aparentaba, no dejaba de alegrarse de que su marido fuese enterrado con pompa. Dímos, pues, amplias facultades á Escipion, que sin perder tiempo marchó á dar las disposiciones necesarias para un suntuoso entierro.

Saliéronle muy bien: celebróse un funeral tan magnífico, que irritó contra mí á la ciudad y arrabales; á todos los vecinos de Oviedo, desde el mayor hasta el menor, chocó infinito mi ostentacion. Este ministro de la noche á la mañana, decia uno, tiene dinero para enterrar á su padre, y no lo tuvo para mantenerle. Mejor hubiera sido, decia otro, haber tenido mas amor á su padre vivo, que hacerle tantas honras despues de muerto. En fin, ninguna lengua pecó de corta, cada una disparó su saeta. No se contentáron con esto: cuando salímos de la iglesia, así á mí como á Escipion y á Beltran nos cargáron de injurias, acompañándonos hasta nuestra casa las befas y gritería de los muchachos, los cuales lleváron á Beltran á pedradas hasta el meson. Para disipar la canalla que se habia agolpado delante de la casa de mi tio, fué menester que mi madre se asomase á la ventana, y asegurase á todos que no tenia queja ninguna de mí. Otros hubo que fuéron corriendo al meson donde estaba mi silla para hacerla mil pedazos, como infaliblemente lo hubieran ejecutado, si el mesonero y la mesonera no hubieran hallado modo de sosegar aquellos ánimos furiosos, y disuadirles de semejante intento.

Todas estas afrentas, que eran otros tantos efectos de lo que habia hablado de mí el mozo especiero en la ciudad, me inspiráron tal aversion hácia mis paisanos, que determiné salir cuanto ántes de Oviedo, en donde, á no haber sido esto, tal vez me hubiera detenido algun tiempo mas. Díjeselo á mi madre claramente, y como no estaba ménos sentida que yo de ver lo mal que me habia recibido mi pais, no se opuso á mi resolucion. Solo se trató del modo de portarme con ella en adelante. Madre, le dije, ya que vmd. no puede abandonar á mi tio, no debo insistir en que se venga vmd. conmigo; pero como, segun todas las señales, no puede estar muy distante el fin de sus dias, deme vmd. palabra de venir á vivir en mi compañía luego que él fallezca.

Esa palabra, hijo mio, no te la daré; yo quiero pasar en Asturias los pocos dias que me quedan de vida, y con total independencia. Pues qué, señora, le repliqué, ¿no será vmd. dueña absoluta en mi casa? No lo sé, hijo mio, me respondió: tal vez te enamorarás de alguna niña linda, y te casarás con ella; será mi nuera, yo su suegra, y no podrémos vivir juntas. Vmd., le dije, prevé los disgustos muy de léjos. Por ahora no pienso en casarme; pero si en algun tiempo tuviese esta idea, esté vmd. cierta de que mandaré á mi muger que en todo y por todo esté sujeta á la voluntad de vmd. Te obligas temerariamente á una cosa, repuso mi madre, que nunca podrás cumplir; ántes bien no me atreveria yo á afirmar que, si entre la suegra y la nuera ocurriesen algunas desazones, no te declarases á favor de tu muger ántes que al mio, por grande que fuese su sinrazon.

Señora, habla vmd. como un oráculo, dijo mi secretario me-

tiéndose en la conversacion; yo pienso como vmd. que las nueras dóciles son muy contadas. Así, pues, para que vmd. y mi amo queden contentos, ya que quiere vmd. decididamente permanecer en las Asturias y él en el reino de Valencia, será menester que le señale una renta anual de cien doblones, que yo me encargo de traer aquí todos los años, y por este medio la madre y el hijo estarán muy satisfechos uno de otro á doscientas leguas de distancia. Aprobáron el convenio las dos partes interesadas, y yo desde luego pagué adelantado el primer año, y salí de Oviedo el dia siguiente ántes de amanecer, por miedo de que el populacho no me tratara como á san Estéban. Tal fué el recibimiento que se me hizo en mi patria. Admirable leccion para aquellas personas de humilde nacimiento, que, habiendo enriquecido fuera de su pais, quieren volver á él para hacer de personas de importancia.

CAPITULO III.

Toma Gil Blas el camino del reino de Valencia, y llega en fin á Liria; descripcion de su quinta; como fué recibido en ella, y qué gentes encontró allí.

Tomámos el camino de Leon, despues el de Palencia, y siguiendo nuestro viage á cortas jornadas, llegámos al cabo de veinte dias á Segorve, y al dia siguiente por la mañana entrámos en mi quinta, que solo dista cinco leguas de aquella ciudad. Advertí que, conforme nos ibamos acercando, mi secretario observaba con la mayor atencion todas las quintas que á diestra y siniestra se le ofrecian á la vista. Luego que descubria alguna de grande apariencia, me decia enseñándomela con el dedo: Me alegrara que fuera aquel nuestro retiro.

No sé, amigo mio, le dije, qué idea te has formado de nuestra morada; pero si te la figuras como una casa magnífica, como la hacienda de un gran señor, desde luego te digo que estás muy equivocado. Si no quieres que tu imaginacion se ria despues de ti, represéntate aquella casa campestre que Mecénas regaló á Horacio, situada en el pais de los Sabinos cerca de Tívoli. Haz cuenta que don Alfonso me ha hecho un regalo muy semejante á aquel. Segun eso, replicó Escipion, solo debo esperar que tendrémos por albergue una cabaña. Acuérdate, repuse yo, que siempre te hice una descripcion muy modesta de ella; y si quieres juzgar por ti mismo de la fidelidad de mi pintura, vuelve la vista hácia el rio Guadalaviar, y mira sobre su orilla, junto á aquella aldehuela de nueve á diez casas, aquella que tiene cuatro torrecillas, que esa es mi quinta.

¡Diantre! exclamó entónces asombrado mi secretario: aquel edificio es una preciósidad. Ademas del aspecto de nobleza que le dan sus torrecillas, puede añadirse que está bien situado,

bien construido y rodeado de cercanías mas deliciosas que los contornos de Sevilla, llamados por excelencia el paraiso terrenal. El sitio no podia ser mas de mi gusto aunque nosotros mismos le hubieramos escogido. Riégale un rio con sus aguas, y un espeso bosque está brindando con su sombra al que quiera pasearse aun en la mitad del dia. ¡Oh, qué amable soledad! ¡ah mi querido amo! todas las trazas son de que permaneceremos en él largo tiempo. Me alegro mucho, le respondí, de que te agrade tanto nuestro retiro, del cual aun no conoces todas las conveniencias.

Divertidos en esta conversacion, llegámos finalmente á la casa, cuyas puertas nos fuéron abiertas al punto que dijo Escipion era yo el señor Gil Blas de Santillana, que iba á tomar posesion de su quinta. Al oir un nombre tan respetable para aquellas gentes, dejáron entrar la silla en un espacioso patio, donde al punto me apeé; apoyándome gravemente de Escipion y haciendo de personage, pasé á una sala, en la que inmediatamente se me presentáron siete ú ocho criados, diciendo que venian á ofrecerme sus reverentes obsequios, como á su nuevo señor, habiéndolos don César y don Alfonso escogido para que me sirviesen, uno de cocinero, otro de ayudante de cocina, otro de pinche de la misma, otro de portero, y los demas de lacayos, con prohibicion á todos de recibir de mí salario alguno, porque aquellos señores querian corriesen de su cuenta todos los gastos de mi casa. El principal de estos criados, y que como tal llevaba la palabra, era el cocinero, el cual se llamaba maestro Joaquin. Dijome habia hecho una buena provision de los mejores vinos de España, y que por lo tocante al aderezo de la comida, habiendo tenido el honor de servir por espacio de seis años en la cocina del señor arzobispo de Valencia, esperaba componer unos platos que excitasen mi apetito. Voy á disponerme, añadió, para dar á V. S. una prueba de mi habilidad. Miéntras llega la hora de comer podrá V. S. dar un paseo y visitar su quinta para reconocer si se halla en estado de ser habitada por V. S.

Ya se puede considerar que yo no dejaria de hacer esta visita: y Escipion, aun mas curioso de hacerla que yo, me fué conduciendo de pieza en pieza: recorrímos toda la casa de arriba abajo sin que ningun rincon se escapase á nuestra curiosidad, por lo ménos así nos lo pareció; y por todas partes hallé motivo para admirar la gran bondad que don César y su hijo tenian para conmigo. Entre otras cosas, llamáron mi atencion dos aposentos adornados con unos muebles, que, sin llegar á ser magníficos, eran de buen gusto. Estaba el uno colgado de tapicería de los Paises Bajos, y en él una cama y sillas cubiertas de terciopelo, todo bien conservado, á pesar de haberse hecho en tiempo que los Moros ocupaban el reino de Valencia. De igual gusto eran

los muebles del otro aposento: cubria sus paredes una colgadura antigua de damasco genoves, de color de caña, con una cama y sillas de la misma tela, guarnecidas de franjas de seda azul. Todos estos efectos, que en un inventario hubieran sido poco apreciados, parecian allí ostentosos.

Despues de haber examinado bien todas las cosas, mi secretario y yo volvímos á la sala, en que estaba ya puesta una mesa con dos cubiertos. Sentámonos á ella, y al punto se nos sirvió una olla podrida tan delicada que nos dió lástima de que el arzobispo de Valencia no tuviese ya al cocinero que la habia sazonado. Verdad es que teniamos buenas ganas, y esto contribuía á que no nos supiese mal. Á cada bocado que comiamos, mis lacayos de nueva fecha nos presentaban unos grandes vasos que llenaban hasta el borde de un vino rico de la Mancha. No atreviéndose Escipion á dejar ver delante de ellos la satisfaccion interior que experimentaba, me la daba á entender con miradas expresivas, y yo le manifestaba con las mias que estaba tan contento como él. Un plato de asado, compuesto de dos codornices gordas que acompañaban á un lebratillo de exquisito gusto, nos hizo dejar la olla podrida, y acabó de saciarnos. Luego que hubímos comido como dos hambrientos y bebido á proporcion, nos levantámos de la mesa para ir al jardin á dormir voluptuosamente la siesta en algun sitio fresco y agradable.

Si mi secretario se habia mostrado hasta entónces muy satisfecho de cuanto habia visto, aun lo quedó mas cuando vió el jardin, que le pareció comparable con el parterre del Escorial. Bien es verdad que don César, que de cuando en cuando venia á Liria, tenia gusto en hacerlo cultivar y hermosear. Todas las calles estaban bien cubiertas de arena, y enfiladas de naranjos: un gran estanque de mármol blanco, en cuyo centro un leon de bronce arrojaba copiosos chorros de agua, la hermosura de las flores y la diversidad de frutas, todos estos objetos embelesáron á Escipion; pero lo que mas le encantó fué una prolongada calle de árboles que bajaba en declive continuado hasta la habitacion del arrendatario, cubierta con el espeso follage de unos frondosos árboles. Haciendo el elogio de un sitio tan á propósito para preservarse del calor, nos detuvímos en él y nos sentámos al pié de un olmo, á donde el sueño acudió presto á apoderarse de dos hombres algo alegrillos que acababan de comer bien.

Dos horas despues despertámos despavoridos al ruido de muchos escopetazos disparados tan cerca de nosotros, que nos asustáron. Levantámonos precipitadamente; y para informarnos de lo que era, fuímos á la casa del arrendatario, y allí encontrámos ocho ó diez aldeanos todos vecinos del lugar, que disparaban y quitaban el orin de sus escopetas para celebrar mi venida que acababan de saber. La mayor parte de ellos me conocia ya

por haberme visto algunas veces en aquella quinta ejercer el empleo de mayordomo. Apénas me viéron, gritáron todos á un mismo tiempo: *¡Viva nuestro nuevo señor! ¡Sea bien venido á Liria!* Diciendo esto volviéron á cargar sus escopetas, y me obsequiáron con una descarga general. Recibílos con el mayor agrado que me fué posible, pero guardando siempre gravedad, porque no me pareció conveniente familiarizarme demasiado con ellos. Ofrecíles mi proteccion, y les dí ademas como unos veinte doblones, expresion que, segun creo, no fué la que ménos les agradó. Retiréme despues con mi secretario, dejándoles la libertad de echar todavía mas pólvora al aire, y nos fuímos al bosque, en donde nos estuvímos paseando hasta la noche, sin que nos cansase la vista de los árboles; tanto nos embelesaba el gusto de veroos en nuestra nueva posesion.

Durante nuestro paseo no estaban ociosos el cocinero, su ayudante, ni el galopin. Ocupábanse todos tres en disponernos una cena superior á la comida; tanto que, cuando volvímos del paseo, y entrámos en la sala donde habiamos comido, quedámos muy admirados de ver poner en la mesa cuatro perdigones asados, un guisado de conejo á un lado, y un capon en pepitoria al otro; sirviendo despues de intermedio orejas de puerco, pollos en escabeche, y crema de chocolate. Bebímos abundantemente vino de Lucena y otros muchos excelentes. Cuando conocímos que ya no podiamos beber mas sin exponer nuestra salud, pensámos en irnos á acostar. Mis criados tomáron entónces luces y me condujéron al mejor cuarto, en donde me desnudáron con mucha oficiosidad; pero luego que me diéron mi bata de noche y mi gorro de dormir, los despedí diciéndoles en tono de amo: Retiraos, que ya no os necesito para lo demas.

Habiéndolos despachado á todos me quedé solo con Escipion para conversar un poco con él. Preguntéle qué juicio formaba del trato que se me daba por órden de los señores de Leiva. Por vida mia, me respondió, que me parece no puede dárseos mejor, y solamente deseo que esto dure mucho. Pues yo no lo deseo, le repliqué: no debo permitir que mis bienhechores hagan tantos gastos por mí, porque esto seria abusar de su generosidad. Fuera de eso, tampoco me acomoda servirme de criados asalariados por otro, porque creeria no hallarme en mi casa. Á todo esto se añade que yo no me he retirado aquí para vivir con tanto aparato. ¿Qué necesidad tenemos de tantos criados? bástanos Beltran, un cocinero, un mozo de cocina y un lacayo. Sin embargo de que á mi secretario no le pesaria vivir siempre á costa del gobernador de Valencia, no se opuso á mi delicadeza en este punto; ántes bien, conformándose con mi dictámen, aprobó la reforma que yo queria hacer. Decidido esto se salió él de mi cuarto para retirarse al suyo.

CAPITULO IV.

Marcha Gil Blas á Valencia y visita á los señores de Leiva; de la conversacion que tuvo con ellos, y de la buena acogida que le hizo doña Serafina.

Acabé de desnudarme y me acosté; pero viendo que no podia quedarme dormido, me abandoné á mis reflexiones. Se me representó la generosidad con que los señores de Leiva pagaban la inclinacion que yo les tenia, y sumamente agradecido á las nuevas señales que de ello me daban, resolví marchar el dia siguiente á visitarlos para satisfacer la impaciencia que tenia de manifestarles mi gratitud. Ya me complacia anticipadamente la idea de volver á ver pronto á Serafina; pero este placer no era del todo completo, porque no podia pensar sin pesadumbre en que al mismo tiempo tenia que soportar la presencia de la señora Lorenza Séfora, que pudiéndose acordar todavía del lance del bofeton no se alegraria mucho de verme. Cansada la imaginacion con todas estas especies, me quedé finalmente dormido, y no desperté hasta que empezó á dejarse ver el sol.

Me levanté con prontitud, y enteramente puesto el pensamiento en el viage que meditaba, tardé poco en vestirme. Al acabar entró mi secretario en mi cuarto: Escipion, le dije, aquí tienes á un hombre que se dispone para ir á Valencia. No puedo ménos de ir inmediatamente á visitar á unos señores á quienes debo mi buena fortuna; y cada instante de tardanza en el cumplimiento de este deber parece acusarme de ingratitud. A tí, amigo mio, te dispenso de acompañarme; quédate aquí durante mi ausencia, que no pasará de ocho dias. Id, señor, respondió, y cumplid con don Alfonso y su padre, que me parece agradecen el zelo que se les manifiesta, y que están muy reconocidos á los servicios que se les han hecho : son tan raras las personas distinguidas que tienen ese carácter, que no están por demas cualesquiera consideraciones que se les manifiesten. Dí órden á Beltran para que se dispusiese á partir, y miéntras que él preparaba las mulas tomé yo chocolate. En seguida monté en mi silla, dejando mandado á mis criados que mirasen á mi secretario como á mi misma persona, y que obedeciesen sus órdenes como las mias.

En ménos de cuatro horas llegué á Valencia, y fuí en derechura á apearme á las caballerizas del gobernador. Dejando allí mi carruage, hice me condujesen al cuarto de este señor, en donde se hallaba á la sazon con su padre don César. Abrí sin ceremonia la puerta y acercándome á los dos: Los criados, les dije, no envían recado delante para presentarse á sus amos; aquí está un antiguo criado de vuestras señorías que viene á

ofrecerles sus respetos. Diciendo esto quise arrodillarme en su presencia; pero ellos no lo permitiéron y ambos me estrecháron entre sus brazos con todas las demostraciones de una verdadera amistad. ¿Y bien, mi querido Santillana, me dijo don Alfonso, has ido ya á Liria á tomar posesion de tu hacienda? Si señor, le respondí, y suplico á V. S. se sirva permitirme que se la devuelva. ¿Pues porqué? me replicó: ¿has encontrado en ella alguna cosa que no te acomode? Nada de eso, respondí: por lo que toca á la posesion me agrada infinito; pero lo que no me acomoda es tener en ella cocineros de arzobispo, y tres veces mas criados de los que he menester, ocasionando á V. S. un gasto tan crecido como supérfluo.

Si hubieras aceptado, dijo don César, la pension de dos mil ducados que te ofrecimos en Madrid, nos hubieramos limitado á regalarte esa quinta alhajada como está; pero no habiéndola tú querido admitir, nos pareció que en recompensa debiamos hacer lo que hicimos. Eso es demasiado, le respondí; basta que V. SS. me favorezcan solamente con la hacienda, que es suficiente para colmar todos mis deseos. Ademas de lo mucho que cuesta á V. SS. mantener tanta gente, aseguro que una familia tan numerosa me incomoda, y me causa gran sujecion. En suma, señores, añadí, ó V. SS. recobren su finca, ó dígnense dejármela gozar á mi modo. Pronuncié estas últimas palabras con tanta entereza, que padre é hijo, que de ningun modo querian violentarme, me permitiéron al fin disponer de la quinta como mejor me pareciese.

Les repetia mil gracias por haberme concedido esta libertad sin la cual yo no podia ser dichoso, cuando don Alfonso me interrumpió diciendo: Mi querido Gil Blas, quiero presentarte á una dama, que tendrá singular gusto de verte; y hablando de este modo me tomó de la mano, y me condujo al cuarto de Serafina, la cual así que me vió porumpió en un grito de alegría. Señora, le dijo el gobernador, creo que la llegada de nuestro amigo Santillana á Valencia no os será ménos gustosa que á mí. De eso, respondió ella, el mismo Santillana debe estar muy persuadido. No ha sido capaz el tiempo de borrar de mi memoria el favor que me hizo, y añado al agradecimiento que me merece el que debo á un hombre á quien vos sois deudor. Respondí á mi señora la gobernadora que me consideraba mas que suficientemente pagado del peligro que yo habia corrido juntamente con los demas que me ayudáron á librarla, exponiendo mi vida por conservar la suya; y despues de muchos cumplimientos recíprocos don Alfonso me sacó fuera del cuarto de Serafina, y fuímos á reunirnos con don César, á quien halllámos en una sala acompañado de muchos caballeros que estaban aquel dia convidados á comer.

Saludáronme todos con mucha cortesanía, y me hiciéron tantos mas acatamientos cuanto que supiéron por don César que yo habia sido uno de los principales secretarios del duque de Lerma. Y aun quizá no ignoraria la mayor parte de ellos que don Alfonso habia obtenido á influjo mio el gobierno de Valencia, porque al cabo todo se llega á saber. Como quiera que sea, desde que nos sentámos á la mesa solo se habló del nuevo cardenal; unos hacian ó aparentaban hacer grandes elogios de él, y otros le ensalzaban, pero entre dientes, y como se suele decir con la boca chica. Luego conocí que con esto querian incitarme á que hablase extensamente sobre su eminencia y que les divirtiese á costa suya. De buena gana hubiera dicho lo que pensaba de él; pero contuve la lengua, lo que me hizo pasar en el concepto de aquellos caballeros por un mozo muy discreto.

Concluida la comida, se retiráron los convidados á sus casas á dormir la siesta. Don César y su hijo, instados del mismo deseo, se encerráron en sus cuartos. Yo, lleno de impaciencia por ver cuanto ántes una ciudad que tanto habia oido alabar, salí del palacio del gobernador con ánimo de pasear las calles. Encontré á la puerta un hombre que se acercó á mí, y me dijo: ¿Me dará licencia el señor de Santillana para que le salude? Preguntéle quien era, y me respondió: Soy el ayuda de cámara del señor don César, y era uno de sus lacayos cuando su merced estaba de mayordomo de la casa. Todas las mañanas iba al cuarto de su merced, que siempre me hacia mil favores, y le informaba de todo lo que pasaba en casa. ¿No se acuerda su merced que un dia le dije que el cirujano de la aldea de Leiva entraba secretamente en el cuarto de la señora Lorenza Séfora? De eso me acuerdo muy bien, le respondí: y ahora que se habla de esa dueña, ¿qué se ha hecho? ¡Ah! repuso él, luego que su merced se ausentó, la pobre muger cayó mala de pasion de ánimo, y al cabo murió mas llorada del ama que del amo.

Despues que el ayuda de cámara me informó del triste fin de Séfora, me pidió perdon de lo que me habia detenido, y me dejó proseguir mi camino. No pude ménos de suspirar acordándome de aquella desdichada dueña; y compadeciéndome de su suerte me echaba la culpa de su desgracia sin pensar que debia atribuirse mas bien á su cáncer que al mérito mio de que se habia prendado.

Observaba con gusto todo lo que parecia digno de ser notado en la ciudad. El palacio arzobispal entretuvo agradablemente mi vista, y lo mismo los hermosos pórticos de la lonja; pero lo que me llevó toda la atencion fué una gran casa que ví á lo léjos, en la cual entraba mucha gente. Acerquéme á ella para saber porqué acudia allí un concurso tan crecido de hombres y mugeres; y presto salí de mi curiosidad, leyendo estas palabras escritas

con letras de oro en una lápida de mármol negro que estaba sobre la puerta : *Posada de los representantes*. Leí tambien los carteles, en los cuales los cómicos ofrecian por la primera vez aquel dia la representacion de una tragedia nueva de don Gabriel Triaquero.

CAPITULO V.

Va Gil Blas á la comedia, y ve representar una tragedia nueva : qué éxito tuvo la pieza. Carácter del pueblo de Valencia.

Detúveme algunos momentos á la puerta para hacerme cargo de las personas que entraban, y habíalas de todas calidades. Ví caballeros de buena traza y ricamente vestidos, y gentualla de tan mala catadura como trage. Ví varias señoras de título que se apeaban de sus coches para ir á ocupar los aposentos que habian mandado tomar, y algunas aventureras que iban á caza de mentecatos. Este confuso tropel de toda clase de espectadores me inspiró el deseo de aumentar su número. Ya me disponia á tomar billete cuando el gobernador y su esposa llegáron. Reconociéronme entre la muchedumbre, y habiéndome mandado llamar me lleváron á su palco, en donde me senté detras de los dos, de modo que podia hablar cómodamente con ambos. Estaba el salon lleno de gente de alto á bajo, el patio muy apiñado, y la luneta llena de caballeros de las tres órdenes militares. ¡ Grande entrada ! dije á don Alfonso. No hay que admirarse de eso, me respondió, porque la tragedia que se va á representar está compuesta por don Gabriel Triaquero, apellidado *el poeta de moda*. Cuando los carteles de los cómicos anuncian alguna nueva composicion suya, toda la ciudad de Valencia se pone en movimiento : hombres y mugeres no saben hablar de otra cosa : todos los palcos se abonan; y el dia de la primera representacion se estropean las gentes á la puerta por entrar, siendo así que se dobla el precio, exceptuando únicamente el del patio, á quien siempre se respeta demasiado por temor de que se altere. Sin duda, dije entónces al gobernador, que esa viva curiosidad del público, esa furiosa impaciencia que tiene por oir todas las composiciones nuevas de don Gabriel, me dan una idea ventajosa del ingenio de ese poeta.

Al llegar aquí nuestra conversacion se dejáron ver en el teatro los actores. Callámos inmediatamente para oirlos con atencion. Desde el principio comenzáron los aplausos, á cada verso se repetian, y al fin de cada jornada habia un palmoteo que parecia venirse al suelo el teatro. Concluida la representacion, me mostráron al autor, el cual iba modestamente por los aposentos á recoger los aplausos de que caballeros y damas le llenaban á competencia.

Nosotros volvímos al palacio del gobernador, adonde poco despues llegáron tres ó cuatro caballeros cruzados y dos autores antiguos muy apreciables en su clase, acompañados de un caballero de Madrid, sugeto de talento y de gusto. Todos habian estado en la comedia, y durante la cena no se habló sino de la nueva pieza. ¿Qué les parece á ustedes de la tragedia, preguntó un caballero de Santiago? ¿No es esto lo que se llama una obra perfecta? Pensamientos sublimes, expresiones tiernas, versificacion vigorosa, nada le falta; en una palabra es un poema compuesto para los inteligentes. No creo, respondió un caballero de Alcántara, que nadie pueda pensar de él de otra manera. Esta pieza tiene algunos trozos que parecen dictados por el mismo Apolo, y ciertos lances manejados con destreza: dígalo si no el señor, añadió, dirigiendo la palabra al caballero castellano, que me parece entendido, y apuesto á que es de mi opinion. No apueste vmd., caballero, le respondió el de Madrid con cierta risita falsa. Yo no soy de este pais: en Madrid no acostumbramos á decidir con tanta facilidad. Léjos de juzgar del mérito de una pieza que oimos por la primera vez, desconfiamos de sus bellezas cuando solamente la escuchamos en boca de los actores; y por mucha impresion que nos haga, suspendemos el juicio hasta haberla leido; porque en la realidad no siempre nos causa en el papel el mismo placer que nos ha causado en la escena.

Por eso, ántes de calificar un poema, prosiguió, lo examinamos escrupulosamente; y por grande que pueda ser la fama de un autor, no puede deslumbrarnos: cuando Lope de Vega mismo y Calderon ofrecian composiciones nuevas, hallaban jueces severos en sus admiradores, los cuales no los eleváron á la cumbre de la gloria hasta despues de haber juzgado que eran dignos de ella.

¡Oh! por cierto, interrumpió el caballero de Santiago, nosotros no somos tan tímidos como ustedes; no esperamos para decidir á que se imprima una pieza. A la primera representacion conocemos todo su mérito: ni aun para eso nos es necesario oirla con la mayor atencion, sino que nos basta saber que es produccion de don Gabriel para persuadirnos de que no tiene ningun defecto. Las obras de este poeta deben servir de época al nacimiento del buen gusto. Los Lopes y los Calderones no eran mas que unos aprendices en comparacion de este gran maestro del teatro. El Madrileño, que miraba á Lope y á Calderon como los Sófocles y Eurípides de los Españoles, indignado con este discurso temerario, exclamó: ¡Qué sacrilegio dramático! Supuesto, señores, que ustedes me obligan á juzgar como acostumbran par la primera representacion, les diré que no me ha gustado la tragedia de su don Gabriel. Es un drama zurcido de rasgos mas brillantes que sólidos. Las tres cuartas partes de los versos son malos, ó

sin buena rima, los caractéres mal formados ó mal sostenidos, y los conceptos frecuentemente muy oscuros.

Los dos autores que estaban á la mesa, y que, por una moderacion tan loable como rara, no habian dicho nada porque no se les sospechase de envidiosos, no pudiéron ménos de aprobar con los ojos la opinion de este caballero; lo que me hizo creer que su silencio era ménos un efecto de la perfeccion de la obra que de su política. En cuanto á los caballeros cruzados, comenzáron de nuevo á elogiar á don Gabriel, y aun le colocáron entre los dioses. Esta extravagante apoteósis y ciega idolatría impacientáron al Castellano, que, alzando las manos al cielo, exclamó repentinamente entusiasmado: ¡Oh divino Lope de Vega, raro y sublime ingenio, que dejáste un inmenso espacio entre tí y todos los Gabrieles que quieran igualarte! y tú, melífluo Calderon, cuya suavidad elegante y purgada de epicismo es inimitable, no temais uno ni otro que vuestros altares sean derribados por este hijo novel de las musas. Muy afortunado será si la posteridad, cuya delicia formaréis así como formais la nuestra, hace mencion de él.

Este gracioso apóstrofe, que ninguno esperaba, hizo reir á toda la concurrencia, con lo cual se levantó de la mesa, y se retiró. Á mí me condujéron por órden de don Alfonso al cuarto que me tenia dispuesto; encontré en él una buena cama, en la que habiéndose acostado mi señoría, se durmió, compadeciéndome tanto como el caballero castellano de la injusticia que los ignorantes hacian á Lope y á Calderon.

CAPITULO VI.

Gil Blas paseándose por las calles de Valencia encuentra á un religioso, á quien le parece conocer: qué hombre era este religioso.

Como no habia podido ver toda la ciudad el dia anterior, me levanté y salí al siguiente para acabar de examinarla. Divisé en la calle á un cartujo, que sin duda iba á negocios de su comunidad. Caminaba con los ojos bajos, y con un aspecto tan devoto que se llevaba la atencion de todos. Pasó muy cerca de mí, miréle atentamente, y me pareció ver en él á don Rafael, aquel aventurero que ocupa tan honorífico lugar en varios capítulos de esta historia.

Me quedé tan asombrado y conmovido de este inesperado encuentro, que en vez de acercarme al monge, permanecí inmóvil por algunos momentos, lo que le dió tiempo para alejarse de mí. ¡Justo cielo! dije: ¿se habrán visto jamas dos rostros mas parecidos? ¿Que deberé pensar? ¿Creeré que este es Rafael?

¿pero puedo imaginar que no lo sea? Tuve demasiada curiosidad de saber la verdad para no pasar adelante.

Hice que me enseñasen el camino de la cartuja, á donde fui al momento con la esperanza de volver á ver al tal hombre cuando se restituyese al monasterio, y resuelto á detenerle para hablarle; pero no tuve necesidad de aguardarle para quedar enterado de todo. Al llegar á la puerta del monasterio, otra cara que yo conocia trocó mi duda en certidumbre, y reconocí en el lego portero á Ambrosio Lamela, mi antiguo criado.

Fué igual la sorpresa de ambos de encontrarnos allí. ¿Será acaso una ilusion? le dije al saludarle: ¿es realmente un amigo mio el que tengo á la vista? Al pronto no me conoció, ó acaso fingió no conocerme; pero considerando que era inútil la ficcion, y haciendo como quien de repente se acuerda de una cosa olvidada: ¡Ah señor Gil Blas! exclamó, perdone su merced si no le conocí tan prontamente. Desde que vivo en este santo lugar y me dedico á cumplir con los deberes que prescriben nuestras reglas, voy perdiendo insensiblemente la memoria de lo que he visto en el mundo.

Tengo un verdadero gozo, le dije, de volverte á ver despues de diez años con un trage tan respetable. Y yo, respondió, me avergüenzo de presentarme con él á un hombre que ha sido testigo de mi mala vida: este hábito me la está continuamente reprendiendo. ¡Ah! añadió dando un suspiro, para ser digno de llevarle debiera haber vivido siempre en la inocencia. Por ese modo de hablar, que me causa sumo placer, le repliqué, se ve claramente, mi caro hermano, que el dedo del Señor os ha tocado. Vuelvo á deciros que me lleno de gozo, y estoy impaciente por saber de qué modo milagroso entrásteis en el buen camino vos y don Rafael, porque estoy persuadido de que él es á quien acabo de encontrar en la ciudad en hábito de cartujo: me ha pesado de no haberle detenido en la calle para hablarle, y le espero aquí para reparar mi falta cuando se retire al monasterio.

No se engañó su merced, me dijo Lamela, el mismo don Rafael es á quien vmd. ha visto; y en cuanto á la relacion que vmd. me pide es la siguiente. Despues de habernos separado de vmd. cerca de Segorve, el hijo de Lucinda y yo tomámos el camino de Valencia con ánimo de hacer allí alguna de las nuestras. Quiso la casualidad que entrasemos en la iglesia de cartujos á tiempo que los religiosos estaban rezando en el coro: detuvímonos á considerarlos, y conocímos por nuestra misma experiencia que los malos no pueden ménos de venerar la virtud. Admirámonos del fervor con que rezaban, de aquel aire penitente y desasido de los placeres del siglo, y de la serenidad que se dejaba ver en sus semblantes, y que manifestaba tan bien la quietud de sus conciencias.

Haciendo estas observaciones caímos en una meditacion que nos fué saludable. Comparámos nuestras costumbres con las de estos buenos religiosos, y la diferencia que hallámos entre unas y otras nos llenó de turbacion y de inquietud. Lamela, me dijo don Rafael luego que salímos de la iglesia, ¿qué impresion ha causado en tí lo que acabamos de ver? Por lo que á mí toca, no puedo ocultártelo, no tengo el ánimo sosegado : me agitan unos movimientos que me son desconocidos ; y por la primera vez de mi vida me acuso de mis iniquidades. En igual disposicion me hallo yo, le respondí : las malas acciones que he cometido se levantan en este instante contra mí, y mi corazon, que jamas habia sentido remordimientos, está en la actualidad despedazado por ellos. ¡Ah querido Ambrosio! continuó mi compañero: somos dos ovejas descarriadas, que el Padre celestial quiere por su piedad volver al aprisco. Él es, amigo mio, él es quien nos llama; no seamos sordos á su voz; renunciemos á nuestras iniquidades, dejemos la disolucion en que vivimos, y comenzemos desde hoy á trabajar seriamente en el grande negocio de nuestra salvacion; debemos pasar el resto de nuestra vida en este monasterio, y consagrarla á la penitencia.

Aprobé el pensamiento de Rafael, prosiguió el hermano Ambrosio, y tomámos la generosa resolucion de meternos cartujos. Para ponerla por obra, recurrímos al padre prior, que apénas supo nuestro designio cuando, para probar nuestra vocacion, mandó se nos diesen celdas, y se nos tratase como á religiosos durante un año entero. Observámos las reglas con tanta exactitud y constancia, que fuímos recibidos de novicios. Estabamos tan contentos con nuestro estado y tan llenos de fervor, que sufrímos valerosamente los trabajos del noviciado, y en seguida se nos admitió á la profesion. Poco despues de ella, habiendo mostrado don Rafael un talento á propósito para el manejo de negocios, le nombráron para aliviar á un padre anciano que era entónces procurador. Mas hubiera querido el hijo de Lucinda emplear todo el tiempo en la oracion; pero se vió obligado á sacrificar este gusto á la necesidad que se tenia de él. Adquirió un conocimiento tan completo de los intereses de la casa, que le juzgáron capaz de sustituir al anciano procurador, muerto tres años despues. Y así está ejerciendo en la actualidad este cargo, y puede decirse que le desempeña con grande satisfaccion de los padres, que alaban mucho su conducta en la administracion de los bienes temporales. Pero lo que mas admira es que, á pesar del cuidado que se le confió de recaudar nuestras rentas, no parece ocupado sino en la vida eterna. Si los negocios le dejan un momento de reposo se abisma en profundas meditaciones: en una palabra, es uno de los mejores individuos de este monasterio.

Interrumpí á Lamela cuando llegaba aquí con un grande movimiento de gozo que manifesté al ver á Rafael, que á este punto se dejó ver de nosotros. He aquí, exclamé, he aquí el santo procurador que yo estaba esperando con tanta impaciencia; y al mismo tiempo corrí hácia él y le dí un abrazo. No se desdeñó de recibirle, y sin dar la mas leve muestra de que mi vista le hubiese causado la menor alteracion: Sea Dios loado, señor de Santillana, me dijo con una voz llena de dulzura, Dios sea loado por el placer que me causa el veros. Verdaderamente, le dije, mi querido Rafael, yo tomo toda la parte posible en vuestra felicidad. Fray Ambrosio me ha contado la historia de vuestra conversion, y confieso que su relacion me ha encantado. ¡Qué ventura la vuestra, amados amigos mios, la de poder lisonjearos de ser de aquel corto número de escogidos que deben gozar de una bienaventuranza eterna!

Dos miserables como nosotros, respondió en tono muy humilde el hijo de Lucinda, no podian concebir semejante esperanza; pero el arrepentimiento de los pecados les hizo hallar gracia ante el Padre de las misericordias. ¿Y vmd., señor Gil Blas, añadió, no piensa tambien en merecer que el Señor le perdone las culpas que contra él ha cometido? ¿Qué asuntos le han traido á vmd. á Valencia? ¿ejerce por desgracia algun empleo peligroso? No, á Dios gracias, le respondí: desde que salí de la corte hago una vida honrada. Unas veces gozo de la inocente diversion del campo en una hacienda que tengo distante pocas leguas de esta ciudad, y otras vengo á recrearme algunos dias con mi amigo el señor gobernador, á quien ustedes dos conocen muy bien.

Entónces les conté la historia de don Alfonso de Leiva, que oyéron con atencion; y cuando les dije que yo habia llevado de parte de este señor á Samuel Simon los tres mil ducados que le habiamos hurtado, Lamela me interrumpió, y dirigiendo la palabra á Rafael, le dijo: Segun eso, padre Hilario, el buen mercader ya no debe quejarse de un robo que se le ha restituido con usura, y nosotros dos debemos tener la conciencia bien tranquila sobre este punto. Con efecto, dijo el procurador, ántes que el hermano Ambrosio y yo tomasemos el hábito, hicímos entregar secretamente á Samuel Simon mil y quinientos ducados por mano de un honrado eclesiástico, que quiso tomarse el trabajo de ir á Chelva á hacer esta restitucion secreta. Tanto peor para Samuel si fué capaz de embolsarse esta cantidad despues de haber sido reintegrado enteramente por el señor de Santillana. ¿Pero esos mil y quinientos ducados, repliqué yo, se le entregáron fielmente? Sin duda alguna, contestó don Rafael: yo responderia de la integridad del eclesiástico como de la mia. Y yo tambien le abonaria, dijo Lamela; especialmente despues que ganó dos pleitos que le suscitáron por depósitos que se le

habian confiado, y en los que fuéron condenados en costas sus acusadores.

Nuestra conversacion duró todavía algun tiempo, y luego nos separámos, ellos exhortándome á que tuviese siempre presente el santo temor de Dios, y yo recomendándome á sus buenas oraciones. Fui al momento á verme con don Alfonso, y le dije: Nunca acertaria V. S. con quien acabo de tener una larga conversacion: no hago mas que separarme de dos venerables cartujos que V. S. conoce: el uno se llama el padre Hilario, y el otro el hermano Ambrosio. Te equivocas, me respondió don Alfonso, porque no conozco á ningun cartujo. Perdone V. S., le repliqué, pues conoció en Chelva al hermano Ambrosio, comisario de la inquisicion, y al padre Hilario, secretario. ¡Oh cielos! exclamó sorprendido el gobernador: ¡será posible que Rafael y Lamela se hayan metido cartujos! Es positivo, le respondí, y años ha que profesáron. El primero es procurador de la casa, y el segundo portero.

Quedó pensativo algunos momentos el hijo de don César, y luego meneando la cabeza dijo: Harto será que el señor comisario de la inquisicion y su secretario no estén representando aquí una nueva comedia. V. S., repuse yo, juzga de lo presente por el tiempo pasado; pero yo, que vengo de hablarles, juzgo mas benignamente. Es verdad que no se ve el fondo de los corazones; mas segun todas las apariencias, estos son dos bribones convertidos. Bien puede ser, respondió don Alfonso, porque hay muchos libertinos que, despues de haber escandalizado al mundo con sus desórdenes, se encierran en los claustros para hacer una rigurosa penitencia: me alegraria mucho de que nuestros dos monges fueran de estos libertinos.

¿Y porqué no lo serian? le dije: ellos han abrazado voluntariamente la vida monástica muchos años ha, y se portan en ella con la mayor edificacion. Dí todo lo que quisieres, me contestó el gobernador, pero á mí nada me gusta que los caudales del monasterio estén en poder del padre Hilario, de quien no podria ménos de desconfiar. Cuando me acuerdo de la donosa relacion que nos hizo de sus aventuras, tiemblo por los pobres cartujos. Quiero suponer como tú que haya tomado el hábito con muy buena intencion; pero el manejo del dinero puede despertar su codicia. A ningun borracho que ha dejado el vino se le debe fiar la llave de la bodega.

Pocos dias despues se verificó no ser infundada la desconfianza del gobernador. Desapareciéron de repente el procurador y el portero con el dinero del monasterio: noticia que, esparcida al punto por la ciudad, no dejó de dar que reir á los burlones que celebran siempre las desgracias de los religiosos que tienen

fama de ricos. Por lo que toca al gobernador y á mí, nos compadecímos de los cartujos, sin hacer alarde de que conociamos á los apóstatas.

CAPITULO VII.

Gil Blas se restituye á su quinta de Liria; de la noticia agradable que Escipion le dió, y de la reforma que hiciéron en su familia.

Ocho dias fuéron los que me detuve en Valencia, gozando del mundo, y viviendo como los condes y marqueses, entretenido en ver comedias, y concurrir á bailes, conciertos, banquetes y tertulias de damas, proporcionándome todas estas diversiones tanto el señor gobernador, como la señora gobernadora, á quienes hice la corte tan cumplidamente que ambos sintiéron mi regreso á Liria, y aun me obligáron ántes de marchar á que les prometiera repartir el tiempo entre ellos y mi soledad. Convinímos en que permaneceria en la ciudad el invierno, y el verano en mi quinta. Con esta condicion me dejáron libertad mis bienhechores para que me fuese á gozar de sus beneficios.

Escipion, que deseaba con ansia mi vuelta, se alegró infinito de ella, aumentándose su gozo con la relacion que le hice de mi viage. ¿Y tú, amigo mio, le pregunté, qué te has hecho aquí durante mi ausencia? ¿te has divertido mucho? Cuanto puede hacerlo, me respondió, un criado fiel que nada ama tanto como la presencia de su amo. He paseado por todos los puntos de nuestros pequeños estados; y sentándome unas veces junto á la fuente que está en el bosque, contemplaba con particular gusto la claridad de sus aguas tan puras y cristalinas como las de aquella sagrada fuente cuyo estruendo hacia resonar el espacioso bosque de Albunea; y recostado otras al pié de un árbol oía cantar á los ruiseñores y jilgueros. En fin, he cazado, he pescado; pero lo que me ha gustado aun mas que todos estos pasatiempos ha sido la lectura de muchos libros tan útiles como entretenidos.

Interrumpí con precipitacion á mi secretario preguntándole donde habia hallado aquellos libros. Los he encontrado, me respondió, en una selecta librería que hay en casa, que me ha enseñado el maestro Joaquin. ¿Pero en qué parte está esa librería? le volví á preguntar: ¿no registrámos toda la casa el dia que llegámos? Así le pareció á vmd., me respondió; pero sepa que solamente recorrímos tres distritos olvidándosenos el cuarto; y allí es donde don César cuando venia á Liria empleaba una parte de su tiempo en la lectura. Hay en esta librería muy buenos libros que se nos han dejado como un recurso seguro contra el tedio para cuando nuestros jardines despojados de flores y

nuestro bosque de hoja no puedan preservarnos de él. Los señores de Leiva no han hecho las cosas á medias, sino que han cuidado tanto del alimento espiritual como del corporal.

Esta noticia me causó una verdadera alegría. Hice que me enseñasen el cuarto distrito, en el cual se me ofreció un espectáculo muy agradable. Halléme en una vivienda, que desde luego destiné para mi morada, como don César la habia escogido para sí. La cama de dicho señor estaba allí todavía con todos los adornos, es á saber, una tapicería que representaba el rapto de las Sabinas. De aquella cámara pasé á un gabinete que tenia estantes bajos al rededor llenos de libros, y sobre la estantería los retratos de todos nuestros reyes. Habia tambien en él, al lado de una ventana, que tenia vistas á una campiña deliciosa, un escritorio de ébano delante de un gran sofá de tafilete negro; pero lo que principalmente llamó mi atencion fué la librería. Componíase de obras de filósofos, poetas, historiadores, y gran número de libros de caballería. Conocí que don César gustaba de estos, en vista de los muchos que de esta clase habia juntado. Confieso no sin rubor que yo no era ménos aficionado á estas producciones, á pesar de las extravagancias de que están atestadas, ya porque no fuese entónces un lector delicado, ya porque lo maravilloso hace á los Españoles muy indulgentes. Con todo eso diré en abono mio que hallaba mas deleite en los libros de moral recreativa, y que Luciano, Horacio y Erasmo eran mis autores favoritos.

Amigo mio, dije á Escipion luego que pasé la vista por mi librería, aquí sí que tenemos en que divertirnos; mas por ahora no pienso en otra cosa que en reformar nuestra familia. Ya le he ahorrado á vmd., me respondió, la mitad de ese trabajo. Durante su ausencia he estudiado bien á sus criados, y me atrevo á decir que los conozco perfectamente. Comenzemos por el maestro Joaquin: creo que es un bribon completo, y no pongo la menor duda en que le habrán despedido de casa del arzobispo por algunos errores de aritmética en las cuentas del gasto de cocina. No obstante es necesario conservarle, por dos razones: la primera, porque es buen cocinero; y la segunda, porque yo no le perderé de vista, espiaré todas sus acciones, y en verdad que ha de ser muy diestro para podérmela pegar. Ya le he dicho que vmd. estaba en ánimo de despedir las tres partes de sus criados, noticia que le turbó y apesadumbró mucho, tanto que llegó á decirme que, teniendo, como tenia, tanta inclinacion á servir á vmd., se contentaria con la mitad del salario que goza al presente, solo por no salir de casa; lo que me hace sospechar que hay en la aldea alguna muchachuela de quien no quisiera alejarse. Por lo que toca al ayudante de cocina, prosiguió, es un borracho, y el portero un insolente que para nada le neco-

sitamos, como tampoco al cazador. El oficio de este le podré yo desempeñar muy bien, como se lo haré ver á vmd. mañana, ya que tenemos en casa escopetas, pólvora y municiones. Entre los lacayos solo hay uno que me parece buen mozo, y es el Aragones. Nos quedarémos con él, y echarémos á los demas, que son unos malas cabezas, pues á ninguno de ellos tendria yo en casa aun cuando tuvieramos necesidad de cien criados.

Despues de haber tratado largamente sobre todos estos puntos, resolvímos quedarnos con el cocinero, con el mozo de cocina y con el Aragones, y despedir con buen modo á todos los demas. Así se ejecutó en aquel mismo dia, regalándoles Escipion en nombre mio, ademas de su salario, algunos doblones que sacó del arca del dinero. Hecha esta reforma, emprendímos establecer cierto órden en la quinta, arreglando las obligaciones que correspondian á cada criado, y comenzando desde entónces á mantenernos á nuestra costa. Yo me hubiera contentado con un trato frugal; pero mi secretario, que apetecia los buenos bocados y platos regalados, no era hombre que quisiese tener ociosa la habilidad del maestro Joaquin. La ejercitó tan bien que nuestras comidas y cenas eran abundantes y delicadas.

CAPITULO VIII.

Amores de Gil Blas y de la bella Antonia.

Dos dias despues de mi vuelta de Valencia á Liria, el labrador Basilio mi arrendatario vino al tiempo en que me estaba vistiendo á pedirme el permiso para presentarme su hija Antonia, que deseaba, decia él, tener el honor de saludar á su nuevo amo. Habiéndole respondido que en eso me daria mucho gusto, se salió y volvió inmediatamente á entrar con la hermosa Antonia. Creo deber dar este epíteto á una jóven de diez y seis á diez y ocho años, que ademas de unas facciones regulares tenia unos colores muy hermosos, y los mejores ojos del mundo. Solo estaba vestida de sarga; pero su garboso talle, su aire magestuoso, y unas gracias que no siempre acompañan á la juventud, daban realce á la sencillez de su trage. Tenia la cabeza descubierta, el pelo recogido atras, y un ramillo de flores encima imitando la sencillez de las Lacedemonias.

Cuando la ví entrar en mi cuarto me quedé tan suspenso de ver su hermosura como los paladines de Carlo Magno cuando viéron á la bella Angélica. En vez de recibir á Antonia con jovial desembarazo, y decirle algunas cosas lisonjeras, en vez de congratular á su padre por la fortuna de tener tan preciosa y agraciada hija, quedé admirado, turbado, suspenso y sin poder

pronunciar palabra. Escipion, que conoció mi turbacion, tomó la palabra por mí, é hizo la costa de las alabanzas que yo debia á aquella amable persona. Ella, á quien no deslumbró mi persona en bata y gorro, me saludó sin cortarse, y me hizo un cumplido que aunque de los mas comunes me acabó de encantar. Entre tanto que mi secretario, Basilio y su hija se hacian recíprocos cumplimientos, yo volví en mí, y como si quisiera compensar al estúpido silencio que habia guardado hasta entónces, pasé de un extremo á otro, extendiéndome en discursos obsequiosos, y hablando con tanta fogosidad que Basilio entró en cuidado; y considerándome ya como un hombre que iba á poner en ejecucion cuanto le fuese dable para seducir á Antonia, se apresuró á salir con ella de mi cuarto, resuelto quizá á apartarla de mi vista para siempre.

Así que Escipion se halló á solas conmigo, me dijo sonriéndose: Otro remedio teneis contra el fastidio de la soledad. No sabia yo que vuestro arrendatario tuviese una hija tan linda, porque nunca la ví, aunque estuve dos veces en su casa. Debe cuidar de guardarla, y en esto le disculpo, porque en realidad es un bocado muy apetitoso; pero, añadió, esto creo que no es necesario decírselo á vmd., porque á la primera vista le deslumbró. No te lo niego, respondí. ¡Ah! hijo mio, he creido ver una diosa en aquella criatura: me ha dejado de repente abrasado en amor. El rayo tarda mas en herir que la flecha con que ella ha atravesado mi corazon.

Mucho gozo me causa vmd., replicó mi secretario, en confesarme que al fin ha llegado á enamorarse. Para ser enteramente feliz en la soledad de los campos no le faltaba otra cosa. Ahora sí que gracias á Dios tiene vmd. todo lo que ha menester. Bien sé, continuó, que nos costará algun trabajo burlar la vigilancia de Basilio; pero eso corre de mi cuenta, y he de hacer que ántes de tres dias logre vmd. tener una secreta conversacion con Antonia. Señor Escipion, le respondí, quizá no podria vmd. cumplir esa palabra; fuera de que no quiero hacer experiencia de ello. Estoy muy distante de querer tentar la virtud de esa doncella, cuyo recato me parece merecer otras consideraciones. Y así, léjos de exigir de tu zelo me ayudes á deshonrarla, solo deseo que emplees tu mediacion en facilitar mi casamiento con ella, con tal que su corazon no esté ya prendado de otro. No esperaba yo ciertamente, me respondió, que vmd. tomase tan de golpe semejante resolucion. En verdad que no todos los señores de aldea, si se hallasen en igual caso que vmd., procederian con tanta honradez, ni se dirigirian á solicitar á Antónia por medios legítimos sino despues de haber tentado otros inútilmente. Por lo demas, añadió, no crea vmd. que desapruebo su amor, ni que esto lo digo por disuadirle de su intento, pues al contrario con-

fieso que la hija del arrendatario es merecedora del honor que vmd. quiere hacerle, siempre que pueda entregar á vmd. un corazon intacto y agradecido: eso es lo que hoy mismo sabré por la conversacion que pienso tener con su padre, y quizá con ella misma.

Mi confidente era un hombre puntualísimo en cumplir lo que prometia. Fué á verse secretamente con Basilio, y por la tarde vino á mi gabinete, donde yo le estaba esperando entre la impaciencia y el temor. Observé que volvia muy alegre, lo que me hizo pronosticar desde luego que me traía buenas nuevas. Si he de creer á tu risueña cara, le dije, estoy en que vienes á anunciarme que presto veré satisfechos mis deseos. Así es, me respondió, mi querido amo, todo le sale á vmd. á medida de su deseo: he hablado á Basilio y á su hija del designio de vmd. El padre está lleno de gozo de saber que vmd. quiere ser su yerno; y puedo asegurar que sois del gusto de Antonia. ¡Oh cielo! interrumpí todo enagenado de gozo: ¡conque he tenido la dicha de parecer bien á tan amable criatura! No-lo dude vmd., me respondió, ella os ama ya, y en verdad que esta confesion no la he oido de su boca, sino que la he inferido de la alegría que ha manifestado al saber vuestro designio. Sin embargo, prosiguió, vmd. tiene un rival. ¡Un rival! exclamé poniéndome pálido. No os inquietéis por eso, me dijo, este rival no os robará el corazon de vuestra dama. Ese tal es el maestro Joaquin vuestro cocinero. ¡Ah ladron! dije entónces soltando una gran carcajada; ve ahí porqué ha mostrado tal repugnancia á dejar mi servicio. Cabalmente, añadió Escipion; dias pasados pidió en matrimonio á Antonia, que le fué negada cortesmente. Salvo tu mejor parecer, creo que convendrá, le repliqué yo, deshacernos de ese pícaro ántes que llegue á saber que quiero casarme con la hija de Basilio; un cocinero, como sabes, es un rival peligroso. Tiene vmd. razon, respondió mi confidente: se le debe echar de casa; mañana por la mañana le despediré ántes que se ponga á disponer la comida; y con eso vmd. ya no tendrá nada que temer de sus salsas ni de su amor. Sin embargo, continuó Escipion, no deja de dolerme el perder tan buen cocinero; pero sacrifico mi golosina á la seguridad de vmd. No debes, le dije, sentir tanto su pérdida, porque no es irreparable; voy á hacer venir de Valencia un cocinero que valga tanto como él. En-efecto, inmediatamente escribí á don Alfonso diciéndole que necesitaba un cocinero, y al dia siguiente me envió uno que consoló á Escipion.

Aunque este zeloso secretario me habia dicho haber advertido que Antonia allá en su interior se alegraba mucho de haber hecho la conquista de su señor, no me atrevia á fiarme de su relacion, temiendo se hubiese dejado engañar de falsas apariencias. Para cerciorarme de ello, resolví hablar yo mismo á la hermosa An-

tonia, y á este efecto me fuí á casa de Basilio, á quien confirmé cuanto le habia dicho mi embajador. Este buen labrador, hombre sencillo y franco, despues de haberme escuchado, me aseguró que me concedia su hija con una indecible satisfaccion; pero no piense V. S., añadió, que se la doy porque es señor de este lugar; aun cuando no fuera V. S. mas que mayordomo de don César y de don Alfonso, le preferiria á todos los demas amantes que se presentasen, porque siempre le he tenido grande inclinacion; y lo que mas siento es que mi Antonia no tenga una dote considerable que ofrecerle. No le pido ninguna, le dije; su persona es el único bien á que aspiro. Doy á V. S. mil gracias, exclamó; pero no es esa mi cuenta : yo no soy ningun descamisado para casar así á mi hija : Basilio de Buentrigo tiene, á Dios gracias, con que dotarla, y quiero ella dé á V. S. de cenar si V. S. le da de comer. En una palabra, las rentas de esta quinta no exceden de quinientos ducados, y yo haré que lleguen á mil en gracia de este matrimonio.

Pasaré por cuanto quisieres, mi amigo Basilio, le respondí, y nunca reñirémos por materia de intereses : supuesto que los dos estamos de acuerdo, solo se trata de obtener el consentimiento de tu hija. V. S. tiene ya el mio, me dijo, y este ¿ no basta ? No, le respondí; si el tuyo me es necesario, el de ella lo es tambien. El suyo depende del mio, repuso él, y no se atreverá á resollar en mi presencia. Antonia, le repliqué, sumisa á la autoridad paternal, sin duda estará pronta á obedecer ciegamente; mas no sé si en esta ocasion lo hará sin repugnancia, y por poca que tuviese, nunca me consolaria de haber sido causa de su desgracia: en fin, no me basta que me dés su mano, sino que es necesario que su corazon no lo sienta. ¡ Qué diantre ! dijo Basilio, yo no entiendo todas esas filosofías; hable V. S. mismo con Antonia, y verá, si mucho no me engaño, que nada apetece mas que ser vuestra esposa. Dicho esto, llamó á su hija, y me dejó un momento á solas con ella.

Para no malograr tan preciosos instantes, fuí desde luego al asunto : Bella Antonia, le dije, decide de mi suerte; aunque tengo ya el consentimiento de tu padre, no creas que quiero valerme de él para violentar tu gusto. Por dulce que me sea tu posesion, yo la renuncio si me dices que no la he de deber sino solamente á tu obediencia. Eso es, señor, me respondió ella, lo que nunca os diré; vuestra solicitud es para mí tan grata que jamas podrá causarme pena, y en vez de oponerme al consentimiento de mi padre, apruebo su eleccion. No sé, prosiguió, si hago bien ó mal en hablaros de este modo; pero si no me hubierais agradado, seria bastante franca para decíroslo : pues ¿ porqué no podré declararos lo contrario con la misma libertad ?

Al oir estas palabras, que no pude escuchar sin quedar ena-

genado, hinqué una rodilla en tierra delante de Antonia, y en el exceso de mi alegría tomándole una de sus hermosas manos se la besé con ademan tierno y apasionado. Mi amada Antonia, le dije, tu franqueza me hechiza: continúa; no te violentes por nada, pues hablas á tu esposo: lea yo en tus ojos lo que pasa en tu corazon, para que pueda lisonjearme de que no verás sin complacencia estrecharse tu suerte con la mia. Á esta sazon entró Basilio, y no pude proseguir. Deseoso este de saber lo que su hija me habia respondido, y dispuesto á reñirla si me hubiese manifestado la menor aversion, volvió prontamente á reunirse conmigo. Y bien, me dijo, ¿está V. S. contento con la respuesta de Antonia? Lo estoy tanto, le respondí, que desde este momento voy á ocuparme en los preparativos de mi casamiento; y dicho esto dejé á padre é hija para ir á celebrar consejo sobre el asunto con mi secretario.

CAPITULO IX.

Casamiento de Gil Blas y la bella Antonia: aparato con que se hizo; qué personas asistiéron á él, y fiestas con que se celebró.

Aunque no necesitaba del permiso de los señores de Leiva para casarme, juzgámos Escipion y yo que no podria excusarme, sin faltar á la gratitud, de participarles mi designio de unirme con la hija de Basilio, y aun de pedirles su consentimiento por política.

Marché al momento á Valencia, donde todos se quedáron tan sorprendidos de verme, como de saber el motivo de mi viage. Don César y don Alfonso, que conocian á Antonia por haberla visto varias veces, me diéron mil enhorabuenas de haberla elegido por esposa. Sobre todo don César me hizo un cumplimiento tan expresivo, que, á no estar yo persuadido de que aquel señor habia dejado del todo ciertos pasatiempos, sospecharia que mas de una vez habia ido á Liria, no tanto por ver su quinta, como á la hija de su arrendador. Serafina por su parte, despues de haberme asegurado que siempre tomaria mucho interes en mis satisfacciones, me dijo que habia oido hacer mil elogios de Antonia. Pero, añadió con algo de malicia, y como para zaherirme sobre la indiferencia con que habia correspondido al amor de Séfora, aunque no me hubieran ponderado su hermosura, jamas hubiera dudado de tu buen gusto, porque sé lo delicado que es.

No se contentáron don César y su hijo con aprobar mi matrimonio, sino que quisiéron que los gastos de la boda corriesen todos de su cuenta. Vuelve, me dijéron, á tomar el camino de Liria, y no salgas de allí hasta que oigas hablar de nosotros; ni

hagas preparativo alguno para la boda, que ese es cuidado nuestro.

Por condescender con la voluntad de aquellos señores, me volví á mi quinta. Comuniqué á Basilio y á su hija las intenciones de nuestros protectores, y estuvímos esperando con la mayor paciencia que nos fué posible noticias suyas. Ninguna tuvímos en el espacio de ocho dias; pero al noveno vímos llegar un coche de cuatro mulas con costureras dentro, que traían hermosas telas de seda para vestir á la novia, escoltando el coche muchos lacayos montados en mulas. Uno de ellos me entregó una carta de parte de don Alfonso, en que me decia este señor que el dia siguiente estaria en Liria con su padre y su esposa, y que al otro celebraria la ceremonia del matrimonio el provisor de Valencia. Con efecto, al otro dia llegáron á mi quinta don César, su hijo, Serafina y el provisor, todos cuatro en un coche de seis caballos, precedido de otro con cuatro, en que venian las criadas de Serafina, y seguido de la guardia del gobernador.

Luego que la gobernadora entró en la quinta, mostró vivos deseos de ver á Antonia, la cual, asi que supo la llegada de Serafina, acudió á saludarla y besarle la mano, lo que ejecutó con tanta gracia que dejó admirada á la comitiva. Y bien, Serafina, preguntó don César á su nuera, ¿qué os parece Antonia? ¿podia Santillana hacer una eleccion mejor? No, respondió Serafina; parece que naciéron el uno para el otro, y no dudo que su enlace será muy feliz. En fin, todos alabáron mi novia, y si les pareció bien con su vestido de sarga, quedáron aun mas encantados de ella cuando se presentó con trage ostentoso; pues, segun la nobleza y desembarazo de su persona, parecia no haber usado otros en su vida.

Llegado el momento en que un dulce himeneo habia de unir para siempre nuestra suerte, don Alfonso me tomó de la mano para conducirme al altar, y Serafina hizo el mismo honor á la novia: en este órden nos dirigímos á la iglesia de la aldea, en donde nos estaba esperando el provisor para casarnos; ceremonia que se celebró con grandes aclamaciones de los habitantes de Liria y de los labradores ricos del contorno, á quienes habia convidado Basilio á la boda de Antonia, los cuales llevaban consigo á sus hijas adornadas de cintas y de flores, y con panderetas en la mano. Nos volvímos en seguida á la quinta, en donde, por disposicion de Escipion director del festin, habia prevenidas tres mesas, una para los señores, otra para su comitiva, y la tercera, que era la mayor, para todos los demas convidados. Antonia se sentó en la primera, porque así lo quiso la gobernadora; yo hice los honores de la segunda, y Basilio asistió á la de los aldeanos. Escipion á ninguna se sentó; no hacia mas que ir y venir de una á otra cuidando de que las mesas estuviesen bien servidas, y todos contentos.

Los cocineros del gobernador eran los que habian dispuesto la comida, y ya se deja entender que nada faltaria en ella. Los exquisitos vinos de que el maestro Joaquin habia hecho provision para mí se gastáron con profusion. Los convidados comenzaban á acalorarse, y reinaba una alegría general, cuando fué turbada de repente por un acontecimiento que me sobresaltó. Habiendo entrado mi secretario en la sala donde yo comia con los principales criados de don Alfonso, y las criadas de Serafina, cayó de repente desmayado, perdiendo el conocimiento. Levantéme prontamente á socorrerle, y miéntras estaba ocupado en hacerle volver en sí, una de las criadas se desmayó tambien. Todos nos persuadímos que estos dos desmayos encerraban algun misterio; y en efecto ocultaban uno que tardó poco en aclararse; porque recobrando de allí á poco Escipion el uso de los sentidos, me dijo en voz baja: ¡El dia mas alegre para vmd. habia de ser para mí el mas infausto! Ninguno puede evitar su desgracia, añadió; acabo de encontrar á mi muger en una de las criadas de Serafina.

¡Qué es lo que oigo! exclamé; no puede ser. ¿Como? ¿Serias acaso el marido de esa muger que acaba de desmayarse al mismo tiempo que tú? Sí, señor, me respondió; soy su marido, y juro á vmd. que no podia la fortuna jugarme una pieza mas ruin que presentarla á mis ojos. Ignoro, amigo mio, repliqué, las razones que tienes para quejarte de tu esposa; pero, sea el que fuere el motivo que haya dado para ello, te ruego que te reprimas: si me amas, no turbes la fiesta haciendo público tu resentimiento. Señor, repuso Escipion, quedaréis satisfecho de mí; vais á ver si sé disimular perfectamente.

Hablando de este modo se acercó hácia su muger á quien sus compañeras tambien habian hecho volver en sí, y abrazándola con tanta ternura como si efectivamente hubiera estado lleno de gozo por volverla á ver: ¡Ah mi querida Beatriz, le dijo, conque al fin el cielo nos vuelve á juntar al cabo de diez años de separacion! ¡Oh dulce momento para mí! Yo no sé, le respondió su muger, si experimentas realmente algun placer en volverme á encontrar; pero á lo ménos estoy bien persuadida de que no te dí ningun motivo justo para abandonarme. Porque me encontráste una noche con el señor don Fernando de Leiva que estaba enamorado de mi ama Julia, y á cuya pasion favorecia yo, se te figuró á tí que yo le daba oidos á costa de tu honor y del mio: al momento te trastornan la cabeza los zelos, dejas á Toledo, y huyes de mí como de un monstruo, sin dignarte siquiera pedirme satisfaccion ni escuchar mis descargos; dime ahora, si gustas, ¿cual de los dos tiene mas derecho para quejarse? Tú sin duda, le replicó Escipion. Ciertamente que sí, continuó ella; don Fernando luego que partíste de Toledo se casó con Julia, á la que estuve sirviendo todo el tiempo que vivió; pero despues

que una muerte temprana nos la arrebató, me tomó á su servicio su hermana mi señora, y tanto ella como todas sus criadas te podrán informar de la pureza de mis costumbres.

No teniendo que replicar mi secretario á estas razones, pues no podia probar fuesen falsas, cedió gustoso á la fuerza de ellas, y dijo á su esposa: Vuelvo á repetir que reconozco mi culpa, y te pido perdon de ella á vista de este respetable concurso. Entónces intercediendo por él, rogué á Beatriz olvidase lo pasado, asegurándole que su marido no pensaria en adelante mas que en tratarla con el mayor cariño. Rindióse á mi súplica; todos los circunstantes celebráron la reunion de estos dos esposos, y para solemnizarla mejor se les hizo sentar á la mesa juntos: se repitiéron á porfía los brindis por la salud de entrambos, y mas parecia que el festin se habia dispuesto para celebrar aquella reconciliacion que para festejar mi boda.

La tercera mesa fué la primera que quedó desierta. Levantáronse de ella los aldeanos mozos para formar bailes con las jóvenes aldeanas que con el ruido de sus panderetas atrajéron bien pronto á los convidados de las otras mesas y les inspiráron el deseo de seguir su ejemplo. Todos se pusiéron en movimiento: los dependientes del gobernador bailáron con las criadas de la gobernadora, y hasta los mismos señores se mezcláron en la fiesta. Don Alfonso bailó una zarabanda con Serafina, y don César otra con Antonia, la cual vino despues á buscarme para que bailase con ella, y en verdad que no lo hizo mal para una persona que no tenia mas que algunos principios de baile que habia aprendido en casa de una parienta suya avecindada en Albarracin. Yo que, como ya he dicho, me habia enseñado á bailar en casa de la marquesa de Chaves, pasé en el concepto de todos por un gran bailarin. Beatriz y Escipion prefiriéron al baile una conversacion entre los dos para darse recíproca cuenta de lo que les habia sucedido miéntras habian estado separados; pero fué interrumpido su coloquio por Serafina, que informada de su encuentro los hizo llamar para manifestarles lo mucho que de ello se alegraba. Hijos mios, les dijo, en este dia de regocijo se acrecienta mi satisfaccion viéndoos restituidos uno á otro. Amigo Escipion, añadió, ahí te entrego á tu esposa, asegurándote que su conducta ha sido siempre irreprensible; vive aquí con ella en perfecta armonía. Y tú, Beatriz, dedícate al servicio de Antonia y no le seas ménos afecta que tu marido lo es al señor de Santillana. Escipion, no pudiendo ya á vista de esto mirar á su muger sino como á otra Penélope, prometió tratarla con todas las atenciones imaginables.

Retiráronse los aldeanos y aldeanas á sus casas despues de haber estado bailando toda la tarde; pero continuó la fiesta en la quinta. Sirvióse una magnífica cena; y cuando se trató de irse

todos á recoger, el provisor bendijo el lecho nupcial: Serafina desnudó á la novia, y los señores de Leiva me hiciéron la misma honra. Lo mas gracioso fué que los dependientes de don Alfonso y las criadas de la gobernadora quisiéron para divertirse practicar la misma ceremonia; desnudáron á Beatriz y á Escipion, los cuales, para hacer mas cómica la escena, se dejáron desnudar y acostar guardándo gran gravedad.

CAPITULO X.

Lo que sucedió despues de la boda de Gil Blas y de la bella Antonia. Principio de la historia de Escipion.

Al dia siguiente de mi boda los señores de Leiva regresáron á Valencia despues de haberme dado otras mil señales de amistad; de tal modo que mi buen secretario y yo nos quedámos solos en la quinta con nuestras mugeres y nuestros criados.

El empeño que hicimos uno y otro en agradar á nuestras esposas no fué inútil; pues en poco tiempo inspiré yo á la mia tanto amor como le profesaba, y Escipion hizo olvidar á la suya los disgustos que le habia causado. Beatriz, que era de carácter dócil y afable, se grangeó fácilmente el cariño de su nueva ama y ganó su confianza. En fin, todos cuatro nos avenímos perfectamente, y comenzámos á gozar de una suerte envidiable, pasando la vida en los mas dulces entretenimientos. Antonia era bastante seria; pero Beatriz y yo eramos muy alegres; y aun cuando no lo fueramos nos bastaria estar con Escipion para no conocer la melancolía; porque era un hombre sin igual para la sociedad, una de aquellas personas festivas que solo con presentarse divierten á la concurrencia.

Un dia que despues de comer se nos antojó ir á dormir la siesta al sitio mas apacible del bosque, mi secretario estaba de tan buen humor, que nos quitó á todos el sueño con sus graciosas ocurrencias. Calla esa boca, le dije, amigo mio, ó si quieres que no durmamos cuéntanos alguna cosa que merezca nuestra atencion. Con mucho gusto, señor, me respondió. ¿Quiere vmd. que le cuente la historia del rey don Pelayo? De mejor gana oiria la tuya, le repliqué; pero ese gusto nunca me lo has querido dar desde que vivimos juntos, ni espero que jamas me lo des: ¿de qué proviene esto? Si no he contado á vmd. la historia de mi vida ha consistido en que jamas me ha manifestado el menor deseo de saberla; por consiguiente no tengo yo la culpa de que vmd. ignore mis aventuras; y por poca curiosidad que tenga de oirlas estoy pronto á satisfacérsela. Antonia, Beatriz y yo le cogímos la palabra, y nos dispusímos á escuchar

su relacion, que no podia ménos de causar en nosotros un buen efecto, ya divirtiéndonos, ó ya excitándonos al sueño.

Yo, comenzó á decir Escipion, seria hijo de un grande de España de primera clase, ó cuando ménos de un caballero del hábito de Santiago ó de Alcántara, si esto hubiera estado en mi mano; pero como ninguno es dueño de escoger padre, han de saber ustedes que el mio, llamado Toribio Escipion, fué un honrado cuadrillero de la santa Hermandad. Como iba y venia por los caminos reales, por donde su profesion le obligaba á andar casi siempre, cierto dia encontró casualmente entre Cuenca y Toledo á una gitanilla que le pareció muy linda. Caminaba sola, á pié, y llevaba consigo todo su ajuar en una especie de mochila echada al hombro. ¿A donde vas así, prenda mia? le dijo, suavizando cuanto pudo la voz, que era naturalmente bronca. Caballero, contestó ella, voy á Toledo, donde de un modo ó de otro espero ganar de comer viviendo honradamente. Tu intencion es muy loable, replicó él, y no dudo que para eso tendrás varios arbitrios. Sí, gracias á Dios, respondió la gitanilla, tengo varias habilidades: sé hacer pomadas, y quintas esencias muy útiles para las damas; digo la buena ventura: sé dar vueltas al cedazo para hacer que se encuentren las cosas perdidas; y muestro cuanto se quiere ver en una redoma ó en un espejo.

Pareciéndole á Toribio que una jóven como esta era un partido muy ventajoso para un hombre como él, á quien su empleo apénas le producia para mantenerse, sin embargo de saber desempeñarle con la mayor exactitud, le propuso si queria ser su esposa. Aceptó la niña la propuesta; se fuéron ambos inmediatamente á Toledo, en donde se casáron, y en mí ven ustedes el digno fruto de este noble matrimonio. Fijáron su residencia en un arrabal, en donde mi madre comenzó á vender pomadas y quintas esencias; pero viendo que este trato producia poco, comenzó á hacer de adivina. Entónces fué cuando se viéron llover en su casa pesos duros y doblones. Mil mentecatos de ambos sexos pusiéron bien pronto en auge la fama de Coscolina, que así se llamaba la gitana. No pasaba dia sin que viniese alguno á ocuparla en su ministerio: ya llegaba un sobrino pobre, que queria saber cuando su tio, de quien era único heredero, partiria para la otra vida; y ya llegaba una doncella que deseaba con ansia averiguar si un caballero mozo que le habia dado palabra de casamiento se la cumpliria.

Persuádome de que ustedes darán por supuesto que los vaticinios de mi madre siempre eran favorables á las personas á quienes los hacia: si se cumplian, enhorabuena; pero si alguna vez venian á reconvenirla por haber sucedido lo contrario de lo que habia pronosticado, contestaba frescamente que debia echarse la culpa al diablo, que, á pesar de la fuerza de los conjuros que

ella empleaba para obligarle á que le revelase lo futuro, tenia algunas veces la malicia de engañarla.

Cuando mi madre, por honor del oficio, creía deber hacer visible al diablo en sus operaciones, entónces era Toribio Escipion quien hacia el papel del diablo, y lo desempeñaba con perfeccion, porque la aspereza de su voz y la fealdad de su rostro cuadraban á maravilla con lo que representaba. Poca credulidad era menester para espantarse al aspecto de mi padre; pero un dia vino por desgracia cierto capitan majadero que quiso ver al diablo, y le atravesó de parte á parte con la espada. Informada la inquisicion de la muerte del diablo despachó sus ministros contra la Coscolina, á quien prendiéron, embargando al mismo tiempo todos sus efectos; y á mí, que á la sazon solo tenia siete años, me metiéron en el hospicio de los niños huérfanos. Habia en esta casa unos caritativos eclesiásticos que, estando bien dotados para cuidar de la educacion de los pobres huérfanos, tenian el trabajo de enseñarles á leer y escribir. Pareciôles que yo prometia mucho, y por esta causa me distinguiéron entre los demas, escogiéndome para hacer sus recados. Yo era el que llevaba sus cartas, hacia sus demas encargos y les ayudaba á misa. En pago de mis servicios tratáron de enseñarme la lengua latina; pero lo ejecutáron con tanta aspereza, y me tratáron con tal rigor, á pesar de los servicios que les hacia, que, no pudiendo ya resistir mas, un dia en que me enviáron á un recado, cogí las de Villadiego, y en vez de volver al hospicio me escapé de Toledo por el arrabal del lado de Sevilla.

Aunque á la sazon apénas tenia nueve años cumplidos, no cabia en mí de contento de verme en libertad y dueño de mis acciones. No llevaba que comer ni dinero; pero nada me importaba, porque tampoco tenia leccion que estudiar, ni temas que componer. Despues de haber andado dos horas, comenzáron mis piernecitas á negarme su servicio. Como nunca habian hecho tan larga caminata fué preciso pararme á descansar. Sentéme al pié de un árbol que estaba á orillas del camino real, y para entretenerme saqué el arte que llevaba en el bolsillo. Comenzé á ojearle por diversion; pero acordándome de las palmetas y de los azotes que me habia costado, desgarré las hojas, diciendo lleno de cólera: ¡Ah maldito libro! ya no me harás llorar mas. Estando satisfaciendo mi venganza, y sembrando la tierra al rededor de mí de declinaciones y conjugaciones, pasó casualmente por allí un ermitaño de aspecto venerable, con barba blanca, y unos grandes anteojos. Acercóse á mí, miróme con mucha atencion, y yo tambien le estuve mirando con la misma. Hijito mio, me dijo sonriéndose, me parece que los dos nos hemos mirado con cariño, y que no hariamos mal en vivir juntos en mi ermita, que solo dista doscientos pasos de aquí. Buen provecho le haga á

vmd., le respondí con bastante sequedad, que yo ninguna gana tengo de ser ermitaño. Al oir esta respuesta, el buen viejo dió una grande carcajada de risa, y me dijo abrazándome: Mi hábito, hijo mio, no debe asustarte; si es poco grato á la vista, es de grande utilidad, pues me hace dueño de un deleitoso retiro, y de varios lugarcitos circunvecinos, cuyos habitantes me aman, ó por mejor decir, me idolatran. Vente conmigo, añadió, y te pondré un hábito como el mio. Si te fuese bien con él, participarás conmigo de las dulzuras de la vida que hago; y si no te acomodase esta, no solo serás dueño de marcharte, sino que puedes contar con que al separarnos no dejaré de hacerte todo el bien que pueda.

Dejéme persuadir, y seguí al viejo ermitaño, que me hizo varias preguntas, á las que respondí con una ingenuidad que no siempre he tenido en adelante. Luego que llegámos á la ermita me presentó algunas frutas que devoré en un instante, porque en todo el dia no habia comido mas que un zoquete de pan seco con que me habia desayunado en el hospicio por la mañana. El solitario, viéndome menear tan bien las quijadas, me dijo: Ánimo, hijo mio, no dejes de comer por miedo de que se acaben las frutas, pues gracias al cielo tengo muy buena provision de ellas. No te he traido aquí para matarte de hambre: lo que era mucha verdad, porque una hora despues de nuestra llegada encendió lumbre, puso á asar una pierna de carnero; y miéntras yo daba vueltas al asador, él dispuso una mesita, cubriéndola con un mantel no muy limpio, y poniendo en ella dos cubiertos, uno para él y otro para mí.

Luego que el carnero estuvo en sazon, le sacó del asador, cortó algunos pedazos de él, y nos sentámos á cenar; pero nuestra cena no fué como la de las ovejas, porque bebímos un exquisito vino, del cual tenia tambien el ermitaño un buen repuesto. Y bien, amiguito, me dijo luego que nos levantámos de la mesa, ¿estás contento con mi trato? De este modo comerás miéntras estuvieres conmigo. Por lo demas harás en este eremitorio lo que mejor te pareciere; solo exijo de tí que me acompañes cuando vaya á recoger la limosna á los lugares vecinos; me servirás para llevar del cabestro un borriquillo cargado de dos banastas, que los aldeanos caritativos llenan ordinariamente de huevos, pan, carne y pescado: no te pido mas. Haré, le respondí, todo lo que vmd. quiera con tal que no me obligue á estudiar el latin. No pudo ménos de reirse de mi sencillez el hermano Crisóstomo, que así se llamaba el anciano ermitaño, y me aseguró de nuevo que no pensaba nunca violentar mis inclinaciones.

Al dia siguiente salimos á nuestra demanda, llevando yo el borrico por el cabestro, y recogímos copiosas limosnas, porque

no habia aldeano que no tuviese gusto en echar alguna cosa en nuestras banastas. Uno daba un pan entero, otro un buen pedazo de tocino; quien una gallina, y quien una perdiz. ¿Qué mas diré á ustedes? llevámos á la ermita víveres para mas de una semana; buena prueba de lo mucho que amaban al hermano Crisóstomo aquellas gentes. Verdad es que este tambien les servia bastante dándoles buenos consejos cuando venian á consultarle, pacificando los matrimonios en que reinaba la discordia, proporcionando dotes para casarse las solteras, dándoles remedios para mil clases de males, y enseñando varias oraciones á las mugeres casadas que deseaban tener hijos.

Ya ven ustedes, por lo que acabo de referir, que yo estaba bien tratado en la ermita. Si la comida era buena, la cama no era desgraciada. Acostábame sobre buena paja fresca, teniendo por cabecera una almohada de lana, y cubriéndome con una manta de lo mismo; de manera que no hacia mas que un sueño, el cual duraba toda la noche. El hermano Crisóstomo, que me habia ofrecido un hábito de ermitaño, me hizo uno él mismo deshaciendo otro viejo suyo, y me llamó el hermanito Escipion. Apénas me presenté en lás aldeas vecinas con aquel nuevo trage, caí á todos tan en gracia, que el pobre borrico apénas podia con la carga. Todos se esmeraban en dar á cual mas al hermanito: tanto placer tenian en verme.

Á un muchacho de mi edad no podia desagradarle la vida ociosa y regalona que disfrutaba en compañía del viejo ermitaño; así es que me aficioné tanto á ella, que la hubiera continuado siempre, si las Parcas no me hubieran hilado otros dias muy diferentes; pero el destino que debia llenar me arrastró á dejar bien pronto el regalo, y me hizo abandonar al hermano Crisóstomo de la manera que voy á referir.

Veía muchas veces andar al viejo en la almohada que le servia de cabecera, sin hacer otra cosa que descoserla y volverla á coser. Observé un dia que metia en ella algun dinero, lo que excitó en mí un movimiento de curiosidad que me propuse satisfacer al primer viage que el hermano Crisóstomo hiciese á Toledo, á donde solia ir una vez á la semana. Aguardé con impaciencia este dia, sin tener por entónces mas objeto que el de contentar mi curiosidad. Enfin el buen hombre partió, y yo descosí la almohada, en donde hallé entre la lana como unos cincuenta escudos en toda clase de monedas.

Verosímilmente este tesoro seria efecto del agradecimiento de los aldeanos á quienes habia curado con sus remedios, y de las aldeanas que por la virtud de sus oraciones habian tenido hijos. Sea lo que fuere, apénas ví que aquel era un dinero que sin temor podia apropiarme, cuando se declaró mi complexion gitana; dióme una tentacion de robarle, que no se podia atribuir

sino á la fuerza de la sangre que corria por mis venas. Cedí sin resistencia á la tentacion; encerré el dinero en un saquillo de paño en que metiamos nuestros peines y nuestros gorros de dormir, y despues de haberme despojado del hábito de ermitaño, y vuelto á tomar mi vestido de huérfano, me alejé de la ermita, pareciéndome que llevaba en mi saquillo todas las riquezas de las Indias.

Ustedes acaban de oir mi primer ensayo, continuó Escipion, y no dudo que esperarán una serie de acciones del mismo jaez: no engañaré sus esperanzas, porque aun tengo que contarles otras hazañas parecidas á esta ántes de llegar á mis acciones loables; pero al fin llegarémos allá, y ustedes verán por mi narracion que de un gran pícaro se puede hacer un hombre de bien.

Á pesar de mis pocos años no fuí tan simple que tomase el camino de Toledo, porque me expondria á encontrarme con el hermano Crisóstomo, que sin duda hubiera querido volver á juntarse con su dinero. Tomé, pues, la ruta del lugar de Galvez, donde me entré en un meson, cuya huéspeda era una viuda como de cuarenta años, y tenia todas las cualidades que se requieren para saber vender bien sus agujetas. Luego que esta muger puso los ojos en mí, conociendo por el vestido que me habia escapado del hospicio de los huérfanos, me preguntó quien era, y á donde iba. Respondíle que, habiendo muerto mis padres, me veía en la necesidad de buscar conveniencia. Y dime, hijo, me volvió á preguntar, ¿sabes leer? Le aseguré que sí, y que tambien escribia lindamente. En verdad yo sabia formar las letras, y juntarlas de manera que figuraba una cosa así como escrita, lo que me parecia sobrado para llevar la cuenta de un meson de aldea. Pues yo te recibo, repuso la mesonera, para que me sirvas; no serás inútil en mi casa, porque correrás con el libro del gasto, y llevarás cuenta de lo que me deben y debo. No te daré salario, añadió, porque los muchos caballeros que vienen á parar á este meson siempre dan algo á los criados, con que seguramente puedes contar con sacar muy buenos gages.

Acepté el partido, pero reservándome, como ustedes presumirán, la facultad de mudar de aires siempre que la permanencia en Galvez no me acomodase. Apénas me ví apalabrado para servir en el meson, cuando sentí mi ánimo incomodado con una grande inquietud. No queria que nadie supiese que yo tenia dinero, y no sabia donde esconderle de modo que ninguno pudiese dar con él. Como no conocia aun la casa, no me podia fiar de aquellos sitios que me parecian mas á propósito para guardarlo. ¡Oh, y cuanto embarazo nos causan las riquezas! Determiné en fin ocultarle en un rincon del pajar, pareciéndome

que en ninguna otra parte podia estar mas seguro, y procuré sosegarme cuanto me fué posible.

Eramos tres criados en el meson; un mozo rollizo que cuidaba de la cuadra, una moza gallega, y yo. Cada uno sacaba lo que podia de los huéspedes así de á pié como de á caballo que paraban en él. Yo recibia de estos sugetos algun dinerillo cuando les iba á presentar la cuenta del gasto; daban tambien alguna cosa al mozo de la cuadra para que cuidase de sus caballerias; pero la Gallega, que era el ídolo de los caleseros y arrieros que pasaban por allí, ganaba mas escudos que nosotros maravedises. Luego que juntaba yo algunos reales, los llevaba al pajar para aumentar mi caudal; y cuanto mas crecia este, conocia yo que mi tierno corazon iba tomando mas apego á él. Besaba algunas veces mis monedas, y las estaba contemplando con un dulce embeleso que solamente los avaros pueden comprender suficientemente.

El amor que tenia á mi tesoro me obligaba á visitarle treinta veces al dia. Encontraba á menudo á la mesonera en la escalera del pajar, y como era una muger de suyo muy desconfiada, quiso un dia saber que era lo que á cada instante me llevaba al pajar. Subió á el, y comenzó á escudriñarlo todo, rezelando que yo tendria escondidas algunas cosas que le habria hurtado. Revolvió la paja que cubria mi bolson, y dió con él. Abrióle, y viendo dentro pesos duros y doblones, creyó ó fingió creer que yo le habia robado aquel dinero. Por de contado se apoderó del caudal, y tratándome de bribonzuelo, ladroncillo y malvado, mandó al mozo de la caballeriza, enteramente dedicado á complacerla, que me sacudiese una buena zurra de azotes; y despues de haberme hecho desollar de esta manera, me echó á la calle, diciéndome que no queria aguantar pícaros en su casa. En vano aseguraba yo y clamaba que nada le habia hurtado: la mesonera decia lo contrario, y todos le daban mas crédito á ella que á mí; y de esta manera las monedas del hermano Crisóstomo pasáron de manos de un ladron á las de una ladrona.

Lloré la pérdida de mi dinero, coma se llora la muerte de un hijo único; pero si mis lágrimas no fuéron bastantes para hacerme recobrar lo que habia perdido, por lo ménos fuéron causa para mover á compasion á algunas personas que me las veian verter, y entre otras al cura de Galvez, que casualmente pasó junto á mí. Mostróse lastimado del triste estado en que me veia, y me llevó consigo á su casa. En ella, á fin de sonsacarme, usó del medio de manifestarse muy compadecido de mí. ¡Cuanta lástima, dijo, me causa este pobre muchacho! ¿Qué maravilla es que en sus pocos años, en su ninguna experiencia y falta de reflexion, haya cometido una accion ruin? Apénas se encontrará un hombre que no haya hecho alguna en el discurso de su vida. En seguida, dirigiéndome

la palabra: Hijo mio, añadió, ¿de qué lugar de España eres, y quienes son tus padres? porque tienes traza de ser hijo de gente honrada; háblame en confianza, y cuenta con que no te desampararé.

El cura, con estas halagüeñas y caritativas palabras, me fué insensiblemente empeñando en que le descubriese todos mis pasos, y lo hice con mucha ingenuidad, sin reservarle nada: despues de lo cual me dijo: Amigo mio, aunque es cierto que no está bien en los ermitaños el atesorar, eso no desminuye tu culpa; en robar al hermano Crisóstomo siempre has quebrantado el mandamiento que prohibe hurtar; pero yo me encargo de obligar á la mesonera á que devuelva el dinero, y hacérselo entregar al hermano Crisóstomo; y así por esta parte puedes desde ahora aquietar tu conciencia. Juro á ustedes que esto era lo que ménos cuidado me daba; pero el cura que tenia sus fines no paró aquí: Hijo mio, prosiguió, quiero empeñarme á favor tuyo, y buscarte una buena conveniencia. Mañana mismo pienso enviarte á Toledo con un arriero, y te daré una carta para un sobrino mio, canónigo de aquella catedral, que no rehusará admitirte por mi recomendacion en el número de sus criados, los cuales todos lo pasan en su casa como unos beneficiados que se regalan á costa de la prebenda; y puedo asegurarte con certidumbre que allí lo pasarás perfectamente.

Consolóme tanto esta seguridad, que luego olvidé el talego y los azotes que me habian dado, y ya no pensé mas que en el placer de vivir como un beneficiado. Al dia siguiente, miéntras estaba yo almorzando, llegó á casa del cura un arriero con dos mulas. Subiéronme en la una, y montando mi conductor en la otra, tomámos el camino de Toledo. Mi compañero de viage gastaba buen humor, y le gustaba divertirse á costa del prójimo. Querido Escipion, me dijo, en verdad que tienes un buen amigo en el señor cura de Galvez: no podia darte mayor prueba de lo mucho que te quiere que el acomodarte con su sobrino el canónigo, á quien tengo el honor de conocer, y es sin duda la perla de su cabildo. No es ciertamente uno de aquellos devotos, cuyo semblante macilento y extenuado está predicando mortificacion y abstinencia: es gordo, colorado, siempre alegre y festivo: un hombre en fin que se divierte en todo lo que se presenta, y que gusta mucho de tratarse bien. Estarás en su casa á pedir de boca.

Conociendo el socarron del arriero el placer con que le escuchaba, continuó el elogio del canónigo, ponderándome lo mucho que yo celebraria mi fortuna cuando me viese ya criado suyo. No cesó de hablar hasta que llegámos al lugar de Cobisa, donde nos apeámos para echar un pienso á las mulas. En tanto que él andaba de aquí para allí por el meson, se le cayó casualmente

del bolsillo un papel que yo pude coger sin que él lo advirtiese, y que hallé medio de leer miéntras él estaba en la cuadra. Era una carta dirigida á los capellanes del hospicio de los huérfanos, concebida en estos términos :

Muy señores mios : me creo obligado en caridad á enviar á su poder un bribonzuelo que se escapó de ese hospicio. Paréceme un muchacho muy despabilado, y por lo mismo muy digno de que ustedes se sirvan tenerle encerrado. No dudo que á fuerza de corregirle podrán ustedes hacer de él un mozo de provecho. Queda rogando á Dios conserve á ustedes en tan piadoso como caritativo ministerio EL CURA DE GALVEZ.

Luego que acabé de leer esta carta, que me manifestaba la buena intencion del señor cura, no dudé un punto sobre el partido que habia de tomar. Salir inmediatamente del meson, y ponerme en las orillas del Tajo, distante mas de una legua de aquel lugar, todo fué obra de un momento. El miedo me prestó alas para huir de los capellanes del hospicio de los huérfanos, al que de ningun modo queria volver : tanto me habia disgustado su modo de enseñar la gramática. Entré en Toledo tan alegre como si supiera á donde habia de ir á comer y beber. Es verdad que aquella es una ciudad de bendicion, en la cual un hombre de talento reducido á vivir á costa agena no puede morirse de hambre, pues no bien habia entrado en la plaza cuando un caballero bien vestido, á cuyo lado pasaba, agarrándome por el brazo me dijo : Chiquito, ¿quieres servirme? porque me alegrara tener un criado como tú. Y yo un amo como vuesa merced, le respondí prontamente. Siendo así, me replicó, desde ahora mismo date por recibido, sígueme; y yo lo hice sin réplica.

Este caballero, que podia tener como unos treinta años, y se llamaba don Abel, estaba hospedado en una posada de caballeros, donde ocupaba un cuarto decentemente alhajado. Era un jugador de profesion, y vean ustedes la vida que haciamos : por la mañana le picaba yo tabaco para fumar cinco ó seis cigarros, le limpiaba la ropa, iba á llamar al barbero para que le viniese á afeitar y componerle los bigotes, y hecho esto, se marchaba á las casas de juego, de donde no volvia hasta las once ó doce de la noche; pero todas las mañanas ántes de salir sacaba tres reales del bolsillo, y me los daba para que comiese, dejándome libertad para que hiciera lo que se me antojase hasta las diez de la noche, con tal de que me hallara en casa cuando volviera. Estaba él muy contento conmigo, y dió órden para que se me hiciese una librea muy galana, con la cual parecia propiamente un mensagero de damas de galanteo. Tambien yo estaba muy alegre con mi oficio, y en verdad no podia hallar otro que mas adaptase á mi genio.

Hacia ya casi un mes que pasaba tan buena vida, cuando el

amo me preguntó un dia si estaba contento con él, y habiéndole contestado que no podia estarlo mas: Pues bien, me replicó, mañana saldrémos para Sevilla á donde me llaman mis negocios. No te pesará el ver aquella capital de Andalucía, pues ya habrás oido muchas veces decir que *quien no ha visto á Sevilla no ha visto maravilla*. Que me place, respondí yo; estoy pronto á seguir á vmd. á cualquiera parte del mundo. En el mismo dia el ordinario de Sevilla vino á la posada de caballeros á tomar un gran baul donde estaba la ropa de mi amo, y al siguiente tomámos el camino de Andalucía.

Era el señor don Abel tan afortunado en el juego, que solamente perdia cuando le acomodaba, lo que le obligaba á mudar con frecuencia de lugar por no estar expuesto al resentimiento y venganza de los mentecatos que se dejaban engañar; y este fué el motivo de nuestro viage. Llegados á Sevilla, nos alojámos en una posada de caballeros cerca de la puerta de Córdoba, donde comenzámos á vivir como en Toledo. Pero mi amo halló diferencia entre las dos ciudades. En las casas de juego de Sevilla encontró jugadores tan afortunados como él, de suerte que algunas veces volvia á casa de muy mal humor. Una mañana que todavía le duraba el enojo de haber perdido cien doblones el dia anterior, me preguntó porqué no habia llevado la ropa sucia á la lavandera. Señor, le respondí yo, porque enteramente se me olvidó.

Al oir esto se encendió en cólera, y me pegó media docena de bofetadas tan terribles que me hiciéron ver mas luces que las que habia en el templo de Salomon, diciéndome al mismo tiempo: Toma, bribonzuelo, esto es para que otra vez te acuerdes de cumplir con tu obligacion. ¿Quieres que cien veces te advierta yo lo que debes hacer? ¿Porqué no eres tan puntual para servir como para comer? No siendo un bestia, como ciertamente no lo eres, bien podias tener presente lo que debes hacer sin esperar á que yo te lo recordara. Dicho esto se salió muy enfadado del cuarto, dejándome sumamente sentido de las bofetadas que me dió por tan pequeño motivo.

Poco despues le sucedió no sé qué lance en el juego, que volvió á casa muy acalorado. Escipion, me dijo, he determinado irme á Italia, y debo embarcarme mañana en un buque que se vuelve á Génova. Tengo mis motivos para hacer este viage; discurro querrás venir conmigo y aprovechar esta excelente ocasion de ver el pais mas delicioso del mundo. Respondí que venia en ello; pero en mi interior pensaba en desaparecer al tiempo de ir á marchar. Andaba discurriendo el modo de vengarme de las bofetadas, y me pareció que este era el mas ingenioso. Satisfecho y ufano de que me hubiese ocurrido semejante idea, no pude contenerme de confiársela á cierto valenton, á quien en-

contré casualmente en la calle. Habia yo contraido en Sevilla algunas malas amistades, y principalmente la de este guapo. Contéle el lance de las bofetadas, y el motivo de ellas; y revelándole el designio en que estaba de dejar á don Abel, escapándome cuando se fuese á embarcar, le pregunté qué le parecia esta determinacion.

El valenton, arqueando las cejas y retorciéndose el bigote, y despues afeando en tono grave la accion de mi amo, me dijo: Mocito, serás un hombre sin honra toda tu vida si te contentas con la frívola venganza que has meditado para volver por ella. No basta dejar á don Abel y no pisar mas su casa; es menester darle un castigo proporcionado á tu afrenta. Robémosle tú y yo todo su equipage y dinero para repartirlo despues entre los dos como buenos hermanos. No obstante mi natural propension á hurtar, no dejó de estremecerme y causarme algun horror un robo de tanta importancia. En medio de eso el archiganzúa que me hizo la propuesta tuvo arte para convencerme: y vean ustedes cual fué el éxito de nuestra empresa. El jaqueton, hombre robusto y rollizo, vino á la posada el dia siguiente á boca de noche. Mostréle el gran baul en que mi amo habia encerrado sus ropas, y le pregunté si podria él solo cargar con un mueble tan pesado. ¿Tan pesado? me dijo; sábete que, cuando se trata de llevar lo ageno, cargaria yo con el arca de Noé. Diciendo esto agarró el baul, echósele á cuestas como si fuera una paja, y bajó las escaleras con la mayor ligereza. Seguíle yo al mismo paso, y ya estabamos los dos á la puerta de la calle, cuando hete aquí á don Abel, que por gran fortuna suya llegó á tiempo tan oportuno.

¿A donde vas con ese cofre? me dijo muy enfadado. Fué tanta mi turbacion que no acerté á responderle ni una sola palabra, y el guapeton, viendo errado el golpe, echó el baul á tierra y se escapó para ahorrar contestaciones. ¿A donde vas pues con ese baul? me volvió á preguntar mi amo. Señor, le respondí mas muerto que vivo, le hacia llevar al buque donde su merced se ha de embarcar mañana para Italia. ¿Pero por donde sabias tú, me replicó, en qué buque me habia de embarcar? Señor, repuse prontamente, *quien lengua tiene á Roma va*: informaríame en el puerto, y allí me lo dirian. Al oir esta respuesta, que se le hizo muy sospechosa, me miró con unos ojos que parecia quererme tragar, y yo temí repitiese las bofetadas. Pero dime, replicó otra vez, ¿quien te mandó que sacases el baul fuera de la posada sin órden mia? Su merced mismo, le dije. ¿Ya no se acuerda vmd. de la reprension que me dió hace pocos dias? ¿No me dijo vmd. regañándome que sin esperar sus órdenes hiciese por mí mismo mi obligacion para servirle? pues en cumplimiento de este precepto iba á llevar su cofre de vmd. á la embarcacion. Entónces el jugador, conociendo que tenia yo mas malicia de la que él ha-

bia creido, me despidió de su casa, diciéndome serenamente: Señor Escipion, á mí no me acomodan criados tan sutiles; vaya vmd., señor Escipion, el cielo le guie. No me gusta jugar con sugetos que tan pronto tienen una carta de mas como de ménos. Quítate de mi presencia, añadió, mudando de tono, si no quieres que te haga cantar sin solfa.

No aguardé á que me lo dijese dos veces: me alejé al momento lleno de miedo de que me mandase quitar el vestido, que por fortuna me dejó, y eché á andar pensando á donde podria ir á alojarme con dos reales á que se reducia todo mi caudal. Llegué á la puerta del palacio arzobispal á tiempo que se estaba disponiendo la cena, y salia de la cocina un olor tan grato que se percibia una legua en contorno. ¡Cáspita! dije entre mí, me contentaria con cualquiera de estos platos que me regalan el olfato, y aun solo con que me dejasen meter en alguno los cuatro deditos y el pulgar. Pero qué, ¿no podré discurrir un medio para probar estos platos que no he hecho mas que oler? ¿Porqué no? Esto no me parece imposible. Entregado enteramente á este pensamiento me ocurrió una feliz treta que quise probar inmediatamente, y no me salió mal. Entréme en el patio de palacio, y comenzé á correr hácia las cocinas gritando á mas no poder en aire y tono de asustado: *Socorro! socorro!* como si me viniera siguiendo alguno para quitarme la vida.

Á mis descompasadas voces acudió apresurado el maestro Diego, cocinero del arzobispo, con tres ó cuatro galopines de cocina; y no viendo á nadie mas que á mí, todos me preguntáron qué tenia, y porqué gritaba de aquella manera. Señores, les respondí fingiendo miedo, por amor de Dios favorézcanme ustedes, y líbrenme de ese asesino que me quiere matar. ¿Á donde está ese asesino? exclamó Diego, porque tú estás solo, y tras de tí no viene ni siquiera un gato. Vamos, hijo mio, sosiégate: sin duda que algun bufon se ha querido divertir en asustarte, y se ha retirado luego que te ha visto entrar en palacio, porque cuando ménos le hubieramos cortado las orejas. No, no, le dije al cocinero: no me siguió de chanza; es un gran ladron que queria robarme, y estoy seguro de que me está esperando en la calle. Si fuese así, replicó el cocinero, en verdad que tendrá que aguardarte largo tiempo, porque has de cenar y dormir aquí, y no te dejarémos salir hasta mañana.

No puedo ponderar el gusto que me causáron estas últimas palabras, ni lo admirado que me quedé cuando conducido por el maestro Diego á las cocinas se me presentó á la vista el aparato de la cena. Conté hasta quince personas empleadas en ella; mas no pude contar la variedad de exquisitos platos que se me ofreciéron á la vista. Entónces fué cuando conocí por la primera vez lo que era sensualidad, recibiendo á nariz llena el olor de

tantas delicadísimas viandas que jamas habia probado. Tuve la honra de cenar y dormir con los galopines de cocina, todos los cuales quedáron tan prendados de mí, que cuando á la mañana siguiente fuí á dar gracias al maestro Diego por el favor que me habia hecho en recojerme con tanta generosidad la noche anterior, me dijo: Mis mozos de cocina te han tomado tanto cariño, que todos á una voz me han asegurado se alegrarian de tenerte por camarada. Dime ahora con toda franqueza si gustarias ser su compañero. Yo le respondí que si lograra tal fortuna me tendria por el hombre mas feliz del mundo. Siendo eso así, amigo mio, me dijo, desde este mismo punto te puedes contar por criado de la casa arzobispal; y diciendo esto me llevó al cuarto del mayordomo, el cual, observando mi despejo, me juzgó digno de ser admitido entre los marmitones.

Al instante que tomé posesion de tan decoroso empleo, el maestro Diego, que seguia la antigua costumbre de los cocineros de las casas grandes, conviene á saber, de enviar todos los dias varios platos á sus queriditas, me eligió para enviar á cierta dama de la vecindad ya trozos de ternera, y ya aves y cacería. Era la buena señora una viuda de treinta años á lo mas, muy linda y vivaracha, y que tenia todas las trazas de no ser del todo fiel á su generoso cocinero. Este, no contento con proveerla de pan, carne, tocino y aceite, la abastecia tambien de vino; y todo esto, ya se entiende, á costa del señor arzobispo.

En el palacio de su ilustrísima acabé de perfeccionarme en mis mañas, pegando un chasco de que todavía hay y habrá por largo tiempo en Sevilla gran memoria. Los pages y otros familiares pensáron en representar una comedia para celebrar los dias del amo. Escogiéron la de *Los Benavides*; y como era menester un muchacho de mi edad que hiciese el papel de rey niño de Leon, echáron mano de mí. El mayordomo, que se preciaba de saber representar, tomó de su cuenta el ensayarme, y con efecto me dió algunas lecciones, asegurando á todos que no seria yo el que me portase peor. Como la funcion la costeaba el arzobispo, no se perdonó gasto alguno para que fuese lucida. Armóse en un salon un soberbio teatro adornado con el mejor gusto, en uno de cuyos lados se dispuso un lecho de céspedes, donde debia yo fingirme dormido cuando viniesen los Moros á asaltarme para llevarme prisionero. Luego que todos los actores estuviéron ensayados, el arzobispo señaló dia para la funcion, convidando á todas las damas y principales caballeros de la ciudad.

Llegada la hora de la comedia cada actor se vistió del trage que le correspondia. Por lo que toca al mio el sastre me le presentó acompañado del mayordomo, que, habiendo tenido el trabajo de ensayarme, quiso tener tambien la paciencia de verme vestir. Trájome el sastre un ropage talar de rico terciopelo azul,

todo guarnecido de galones y botones de oro, y con mangas largas adornadas con flecos del mismo metal. El propio mayordomo me puso en la cabeza por su mano una corona de carton dorado, sembrada de muchas perlas finas, mezcladas con algunos diamantes falsos. Pusiéronme una faja de seda de color de rosa, recamada toda de flores de plata, y cuyos remates eran dos graciosas borlas de hilo de oro. Á cada cosa de éstas que me ponian, se me figuraba que me estaban dando alas para volar y escaparme. Comenzó en fin la comedia al anochecer: yo abrí la escena con una relacion, la cual concluía diciendo que, no pudiendo resistir á las dulzuras del sueño, iba á entregarme á él. Con efecto, me metí entre bastidores, y me recosté en el lecho de céspedes que me estaba preparado; pero en lugar de dormir, me puse solo á pensar de qué modo podria salir á la calle y escaparme con mis vestiduras reales. Una escalerilla oculta, por la cual se bajaba desde el teatro al salon, me pareció á propósito para la ejecucion de mi designio. Levantéme de la cama con mucho tiento, y viendo que nadie me observaba, me escurrí por dicha escalerilla al salon, á cuya puerta pude llegar diciendo: *á un lado, á un lado, que voy á mudar de trage.* Todos se pusiéron en fila para dejarme pasar, de manera que en ménos de dos minutos salí libremente del palacio á favor de la oscuridad, y me fuí á casa de mi amigo el valenton.

Quedóse parado de verme en aquel trage; contéle el caso, que le hizo reir hasta mas no poder. Abrazóme con tanto mas regocijo cuanto se lisonjeaba de tener parte en los despojos del rey de Leon: me felicitó por haber dado un golpe tan diestro, y me dijo que si los progresos correspondian á los principios haria yo con el tiempo gran ruido en el mundo por mi talento. Despues que nos alegrámos y divertímos largamente los dos celebrando mi grande hazaña, pregunté yo á mi jaqueton: ¿Y qué hemos de hacer ahora de estos ricos vestidos? Eso no te dé cuidado, me respondió; conozco á un prendero muy hombre de bien, el cual compra toda la ropa que le llevan á vender sin andar con preguntas, una vez que le tenga cuenta el comprarla. Mañana le buscaré y le traeré aquí.

En efecto, al dia siguiente muy de mañana se levantó dejándome en la cama, y dos horas despues volvió con el prendero, el cual traía un lio cubierto con tela amarilla. Amigo, me dijo, aquí te presento al señor Ibañez de Segovia, hombre de la mayor integridad, á pesar del mal ejemplo que le dan los de su oficio. Él te dirá lo que vale en conciencia el vestido de que te quieres deshacer, y puedes fiarte ciegamente en lo que te dijere. En cuanto á eso, dijo el prendero, me tendria por el hombre mas ruin y miserable del mundo si tasara una cosa en ménos de lo que vale. Hasta ahora, gracias á Dios, ninguno ha tachado de esto á Ibañez de Segovia. Veamos,

añadió, esa ropa que vmd. quiere vender, y le diré en conciencia lo que vale. Aquí está, dijo el valenton poniéndosela delante: no me negará vmd. que nada hay mas magnífico: observe vmd. la hermosura de este terciopelo de Génova, y lo exquisito de su guarnicion. Verdaderamente que me encanta, respondió el prendero despues de haber examinado el vestido con la mayor atencion; es de lo que no he visto en mi vida. ¿Y qué juicio hace vmd., le preguntó mi amigo, de las perlas que adornan esta corona? Si fueran redondas, respondió Ibañez, no tendrian precio; pero tales cuales son me parecen bellísimas, y me gustan tanto como lo demas. No puedo ménos de decir lo que siento: otro prendero estafador en mi lugar aparentaria despreciar la mercancía para adquirirla á bajo precio, y no se avergonzaria de ofrecer por ella veinte doblones; pero yo, que tengo conciencia, ofrezco cuarenta.

Aun cuando Ibañez hubiera ofrecido ciento, no hubiera sido un apreciador muy justificado, pues que solamente las perlas valian mas de doscientos; pero el valenton, que se entendia con él, me dijo: Mira la fortuna que has tenido en tropezar con un hombre tan timorato. El señor Ibañez aprecia las cosas como si estuviera en el artículo de la muerte. Así es, respondió el prendero, y por eso no hay que andar regateando conmigo ni por un solo maravedí; en cuyo supuesto este me parece ya negocio concluido: voy á dar el dinero. Espere vmd., le replicó el valenton; ántes de eso es menester que mi amiguito se pruebe el vestido que le dije á vmd. trajese para él, y mucho me engañaré si no le viene pintado. Desenvolvió entónces el lio el prendero, y me presentó una ropilla y unos calzones de buen paño musgo, con botones de plata, todo medio usado. Me levanté para probarme el vestido, y aunque me venia muy ancho y muy largo, les pareció á los dos compinches haberse hecho á propósito para mí. Ibañez lo tasó en diez doblones, y como nada se habia de replicar á lo que decia, me fué preciso pasar por ello: de manera que sacó treinta doblones del bolsillo, los dejó sobre una mesa, hizo un envoltorio de mis vestiduras reales y de mi corona, y se lo llevó.

Luego que se marchó me dijo el valenton: Estoy muy satisfecho de este prendero. Tenia razon para estarlo, porque puedo asegurar que le sacó por lo ménos cien doblones de beneficio. Sin embargo no se contentó con esto; tomó sin ceremonia la mitad del dinero que habia sobre la mesa, y me dejó lo restante diciéndome: Mi querido Escipion, te aconsejo que con esos quince doblones que te quedan salgas al momento de esta ciudad, en donde puedes considerar las diligencias que se harán para buscarte de órden del señor arzobispo. Tendria yo el mayor sentimiento si, despues de la heróica accion que has hecho para inmortalizar tu nombre,

te expusieras neciamente á ser encerrado en una prision. Respondile que ya estaba resuelto á alejarme cuanto ántes de Sevilla; y con efecto, habiendo comprado un sombrero y algunas camisas, salí de la ciudad, y caminando por la espaciosa y amena campiña que entre viñas y olivares conduce á la antigua ciudad de Carmona, en tres dias llegué á Córdoba.

Alojéme en un meson á la entrada de la plaza mayor donde viven los mercaderes. Vendíme por un hijo de familia natural de Toledo, que viajaba únicamente por mi gusto : mi trage era bastante decente para harcerlo creer; y algunos doblones que de propósito saqué delante del posadero le acabáron de persuadir, si ya en vista de mis pocos años no me tuvo por algun muchacho travieso que se habia escapado de casa de sus padres despues de haberles robado. Como quiera que fuese, él no se mostró muy deseoso de saber mas de lo que yo le decia, quizá por temor de que su curiosidad no me obligase á mudar de posada. Por seis reales diarios se daba buen trato en esta casa, donde comunmente habia gran concurrencia de gentes. Conté por la noche á la cena hasta doce personas de mesa, y lo mejor que habia era que todos comian sin hablar palabra, excepto uno que, hablando sin cesar á diestro y siniestro, compensaba bien con su charlatanería el silencio de los demas. Preciábase de agudo y de gracioso, contando cuentos y embanastando chistes para divertirnos, los que alguna vez nos hacian reir á carcajadas, ménos en verdad por celebrar sus ocurrencias que por burlarnos de ellas.

Yo por mí hacia tan poco caso de todo lo que charlaba aquel estrafalario, que me hubiera levantado de la mesa sin poder dar razon de nada de cuanto habia hablado, á no haberse metido él mismo en una conversacion que me importaba. Señores, exclamó al fin de la cena : les reservo á ustedes para postre un gracioso chasco que los dias pasados dió un pícaro de muchacho en el palacio del arzobispo de Sevilla. Contómelo cierto bachiller, amigo mio, que se halló presente. Sobresaltáronme un poco estas palabras, no dudando que el lance que iba á contar era el mio, y con efecto no me engañé. Refirió el tal sugeto el pasage con toda exactitud, y aun me hizo saber lo que yo ignoraba, es decir, lo ocurrido en el salon despues de mi fuga, que fué lo que voy á referir á ustedes.

Apénas me escapé, cuando los Moros, que segun el órden de la comedia que se representaba debian apoderarse de mí, apareciéron en la escena con el designio de venir á sorprenderme en la cama de césped en que me creian dormido; pero cuando quisiéron echarse sobre el rey de Leon se quedáron sumamente atónitos de no encontrar ni rey ni roque. Paró la comedia, agitáronse todos los actores; unos me llaman, otros me buscan;

este grita, y aquel me da á todos los diablos. El arzobispo, que oyó la bulla y confusion que habia detras del teatro, preguntó la causa. Á la voz del prelado un page que hacia de gracioso en la comedia salió y dijo: No tema ya su ilustrísima que los Moros hagan prisionero al rey de Leon, porque acaba de ponerse en salvo con sus vestiduras reales. ¡Bendito sea Dios! exclamó el arzobispo: ha hecho muy bien en huir de los enemigos de nuestra religion, librándose de las cadenas que le preparaban. Sin duda se habrá vuelto á Leon, capital de su reino; y deseo que haya llegado con toda felicidad. Por lo demas, mando seriamente que ninguno vaya en su seguimiento: sentiria mucho que su magestad tuviese que padecer la menor desazon por parte mia. Luego que dijo esto, dió órden de que se leyese en alta voz mi papel, y se acabase la comedia.

CAPITULO XI.

Prosigue la historia de Escipion.

Miéntras me duró el dinero, el posadero usó de grandes atenciones conmigo; pero luego que advirtió que se me habia acabado, comenzó á tratarme con desagrado buscando camorra á cada paso, y una mañana me dijo que le hiciese el gusto de salir de su casa. Dejéla desdeñosamente, y me entré á oir misa en la iglesia de los padres domínicos. Miéntras la estaba oyendo se acercó á mí un anciano pobre y me pidió limosna; saqué del bolsillo dos ó tres maravedises que le dí diciendo: Amigo mio, ruegue vmd. á Dios que me proporcione pronto una buena conveniencia: si fuere oida su oracion no se arrepentirá de haberla hecho, y cuente con mi agradecimiento.

Á estas palabras me miró el pobre con mucha atencion, y con seriedad me dijo: ¿Qué clase de conveniencia desea vmd.? Quisiera, le respondí, acomodarme de lacayo en cualquiera casa en donde lo pasase bien. Me preguntó si me urgia. No puede urgir mas, le contesté, porque si no logro cuanto ántes la dicha de colocarme, no hay medio, ó habré de morir de hambre, ó tendré que ser uno de vuestros compañeros. Si llegara ese caso, repuso él, se le haria á vmd. muy cuesta arriba no estando acostumbrado á nuestra vida; pero á poco que se hiciese á ella, perferiria nuestro estado al de servir, que es sin disputa inferior á la mendicidad. Sin embargo ya que vmd. quiere mas servir que pasar como yo una vida holgada é independiente, dentro de poco tendrá vmd. amo. Aquí donde vmd. me ve puedo serle útil: hállese aquí mañana á esta misma hora.

Tuve buen cuidado de no faltar: volví al dia siguiente al mismo

sitio, en donde no tardó mucho á presentarse el mendigo, que acercándose á mí me dijo que tuviera la bondad de seguirle. Hícelo así, y me llevó á un sótano no distante de la misma iglesia, y en el cual tenia su albergue. Entrámos ambos en él, y habiéndonos sentado en un banco largo que por lo ménos habria servido cien años, el pobre me habló de esta manera: Una buena accion, como dice el refran, halla siempre su recompensa; ayer me dió vmd. limosna, y esto me ha determinado á proporcionarle una buena colocacion, la que si Dios quiere se conseguirá muy presto. Conozco á un domínico anciano llamado el padre Alejo, que es un santo religioso, y un excelente director espiritual: tengo el honor de ser su demandadero, y desempeño este empleo con tanta discrecion y fidelidad, que nunca se niega á emplear su valimiento en mi favor y en el de mis amigos. Yo le hablé de vmd. y le dejé muy inclinado á servirle. Le presentaré á su reverencia cuando vmd. quiera.

No hay que perder momento, dije al viejo mendigo, vamos ahora mismo á ver ese buen religioso. Vino en ello el pobre, y al momento me condujo á la celda del padre Alejo, á quien encontrámos escribiendo cartas espirituales. Suspendió su trabajo para hablarme, y me dijo que á ruegos del mendigo se interesaba por mí. Habiendo sabido, continuó, que el señor Baltasar Velazquez necesita de un criado, le he escrito esta mañana en tu favor, y acaba de responderme que te recibirá ciegamente yendo con mi recomendacion: puedes ir hoy mismo á verle de mi parte, porque es mi penitente y mi amigo. Sobre esto el religioso me estuvo exhortando por espacio de tres cuartos de hora á que cumpliese bien con mis deberes, y se extendió particularmente sobre la obligacion que yo tenia de servir con esmero al señor Velazquez, y concluyó asegurándome que él cuidaria de mantenerme en mi acomodo, con tal que mi amo no tuviese queja de mí.

Despues de haber dado gracias por su favor al religioso, salí del convento con el pordiosero, quien me dijo que el señor Baltasar Velazquez era un mercader de paños anciano, rico, cándido y bondadoso; y no dudo, añadió, que lo pasará vmd. perfectamente en su casa. Me informé del sitio donde vivia, y al momento pasé allá despues de haber prometido al mendigo mostrarme agradecido á sus buenos servicios tan pronto como estuviese bien arraigado en mi acomodo. Entré en una gran tienda, en donde dos mancebos decentemente puestos, que se paseaban de un lado á otro con modales afectados, esperaban compradores. Preguntéles si el amo estaba en casa, y les dije que tenia que hablarle de parte del padre Alejo. Al oir este nombre venerable me hiciéron entrar en la trastienda, donde estaba el mercader hojeando un gran libro de asiento que tenia sobre el escritorio; saludéle respetuosamente, y habiéndome acercado

á él : Señor, le dije, yo soy el mozo que el reverendo padre Alejo le ha propuesto para criado. ¡ Ah ! hijo mio, me respondió, seas muy bien venido ; basta que te envíe ese santo hombre : te recibo á mi servicio con preferencia á tres ó cuatro criados por quienes me han hablado ; es negocio concluido, y desde hoy te corre el salario.

No necesité estar mucho tiempo en casa del mercader para conocer que era tal cual me le habian pintado : y aun me pareció tan sencillo que no pude ménos de pensar en lo mucho que me costaria dejar de jugarle alguna pieza. Hacia cuatro años que estaba viudo, y tenia dos hijos, uno varon que acababa de cumplir veinte y cinco años, y una hembra que entraba en los quince. Esta, educada por una dueña severa, y dirigida por el padre Alejo, caminaba por la senda de la virtud ; pero Gaspar Velazquez, su hermano, aunque nada se habia omitido para hacerle hombre de bien, tenia todos los vicios de un mozo licencioso. Á veces pasaba dos ó tres dias fuera de casa, y si cuando volvia le daba el padre alguna reprension, Gaspar le mandaba callar levantando la voz mas que él.

Escipion, me dijo un dia el viejo, tengo un hijo que me da mucho que sentir ; está envuelto en todo género de desórdenes, lo que verdaderamente extraño, porque su educacion de ningun modo fué descuidada ; le he tenido buenos maestros, y mi amigo el padre Alejo ha hecho cuanto ha podido para atraerle al camino de la virtud sin haberlo podido conseguir : Gaspar se ha enfangado en el libertinage. Acaso me dirás que le he tratado con demasiada indulgencia en la pubertad, y que eso le habrá perdido ; pero no es así : le he castigado siempre que me pareció necesario el rigor ; porque aunque soy tan bonazo, tengo entereza en las ocasiones que la piden ; y aun le hice encerrar en una casa de correccion, de donde salió peor que entró en ella. En una palabra, es de aquellos mozos perdidos, á quienes no pueden corregir el buen ejemplo, las reprensiones, ni los castigos ; solo Dios puede hacer este milagro.

Si no me causó lástima la afliccion de aquel desgraciado padre, á lo ménos aparenté que la tenia. ¡ Cuanto me compadezco, señor ! le dije : un hombre tan honrado como vmd. merecia tener mejor hijo. ¿ Qué le hemos de hacer, hijo mio ? me respondió : Dios ha querido privarme de este consuelo. Entre los pesares que me da Gaspar, continuó, te diré en confianza uno que me causa mucho desasosiego, y es la inclinacion á robarme, que con demasiada frecuencia halla medios de satisfacer, á pesar de mi vigilancia. El criado antecesor tuyo estaba de inteligencia con él, y por eso le despedí ; pero de tí espero que no te dejarás seducir de mi hijo, y que mirarás con zelo y fidelidad por mis intereses, como sin duda te lo habrá encargado mucho el padre Alejo. Así

es, señor, le repliqué: durante una hora su reverencia no hizo otra cosa que exhortarme á no tener puesta la mira sino en el bien de su merced; pero puedo asegurar que para esto no necesitaba de su exhortacion, porque me siento dispuesto á servir á su merced fielmente, y por último le prometo un zelo á toda prueba.

Para sentenciar un pleito es necesario oir á las dos partes. El mocito Velazquez, elegante hasta dejarlo de sobra, juzgando por mi fisonomía que yo no seria mas difícil de seducir que mi antecesor, me llamó á un parage retirado, y me habló en estos términos: Escucha, amigo mio: estoy persuadido de que mi padre te habrá encargado que me espíes; pero te advierto que mires como lo haces, porque este oficio tiene sus quiebras. Si llego á conocer que andas averiguando mis acciones, te he de matar á palos; pero si quieres ayudarme á engañar á mi padre puedes esperarlo todo de mi agradecimiento. ¿Quieres que te hable mas claro? tendrás tu parte en las redadas que echemos juntos: escoge, y en este mismo momento declárate por el padre ó por el hijo, porque no admito neutralidad.

Señor, le respondí, mucho me estrecha vmd., y veo bien que no podré ménos de declararme en su favor, aunque en la realidad me repugna ser traidor al señor Velazquez. Déjate de esos escrúpulos, replicó Gaspar: mi padre es un viejo avaro que quisiera traerme todavía con andadores; un miserable que me niega lo que necesito, rehusándose á contribuir á mis placeres, siendo estos de pura necesidad en la edad de veinte y cinco años: este es el verdadero aspecto bajo el cual debes mirar á mi padre. Basta, señor, le dije; no es posible resistir á un motivo tan justo de queja; me ofrezco á ayudar á vmd. en sus loables empresas; pero ocultemos ambos bien nuestra inteligencia para que no se vea en la calle vuestro fiel aliado. Creo que lo acertará vmd. si aparenta aborrecerme; hábleme con aspereza en presencia de los demas, sin escasear las malas palabras: tampoco hará daño tal cual bofeton, y algun puntapié en las asentaderas; ántes bien cuanta mas aversion me mostrare vmd. tanta mayor confianza hará de mí el señor Baltasar. Por mi parte fingiré huir de la conversacion de vmd.: en la mesa le serviré mostrando que lo hago á mas no poder; y cuando hable de vmd. con los mancebos de la tienda, no lleve á mal que diga de su persona cuanto malo me viniere á la boca.

¡Vive diez! exclamó el mozo Velazquez al oir estas últimas palabras, que estoy admirado de tí, amigo mio; en la edad que tienes muestras un ingenio singular para todo lo que sea enredo: desde luego me prometo de él los mas felices resultados; y espero que con el auxilio de tu talento no he de dejar ni un solo doblon á mi padre. Vmd. me honra demasiado, le dije, confiando tanto en

mi industria: haré cuanto pueda para no desmentir el concepto que ha formado de mí, y si no puedo conseguirlo, á lo ménos no será culpa mia.

Tardé poco en hacer ver á Gaspar que yo era efectivamente el hombre que necesitaba; y he aquí cual fué el primer servicio que le hice. El arca del dinero de Baltasar estaba en la alcoba donde dormia este buen hombre, al lado de su cama, y le servia de reclinatorio. Siempre que yo la veia me alegraba la vista, y en mi interior le decia muchas veces: Mi amada arca, ¿estarás siempre cerrada para mí? ¿no tendré nunca el placer de contemplar el tesoro que encierras? Como yo iba cuando me daba la gana á la alcoba, cuya entrada solo á Gaspar le estaba prohibida, entré un dia á tiempo que su padre, creyendo que nadie le veia, despues de haber abierto y vuelto á cerrar el arca, escondió la llave detras de un tapiz. Noté cuidadosamente el sitio, y di parte de este descubrimiento al amo mozo, que me dijo abrazándome de alegría: ¡Ah! mi querido Escipion, qué es lo que acabas de decirme? Nuestra fortuna es hecha, hijo mio: hoy mismo te daré cera, estamparás en ella la llave, y me devolverás la cera prontamente: poco trabajo me costará hallar un cerrajero servicial en Córdoba, que no es la ciudad de España en donde hay ménos bribones.

¿Pero á qué fin, dije á Gaspar, quiere vmd. mandar hacer una llave falsa, cuando podemos servirnos de la verdadera? Es cierto, me respondió; pero temo que mi padre por desconfianza ó por otro motivo la quiera esconder en otra parte; y lo mas seguro es tener una que sea nuestra. Creí fundado su rezelo, y aprobando su pensamiento me dispuse á estampar la llave en la cera, lo que ejecuté una mañana miéntras que mi viejo amo hacia una visita al padre Alejo, con quien tenia frecuentemente largas conversaciones. No contento con esto, me serví de la llave para abrir el arca, que, estando llena de talegos grandes y pequeños, me puso en una perplejidad agradable, porque no sabia cual escoger, sintiéndome ciegamente enamorado de los unos y de los otros. Sin embargo, como el miedo de ser sorprendido no me permitia hacer un detenido exámen, eché mano á Dios y á ventura de uno de los mayores. En seguida habiendo cerrado el arca y vuelto á poner la llave detras del tapiz, salí de la alcoba con mi presa, que fuí á esconder debajo de mi cama en una pieza pequeña donde yo dormia.

Despues de concluida esta operacion con tanta felicidad, me fuí á buscar al jóven Velazquez, que me estaba esperando en una casa vecina para donde me habia dado cita, y le llené de gozo contándole lo que acababa de ejecutar. Quedó tan satisfecho de mí que me hizo mil caricias, y me ofreció generosamente la mitad del dinero que habia en el talego, que yo no quise aceptar. Se-

ñor, le dije, este primer talego es para vmd. solo, sírvase vmd. de él para sus necesidades. Presto volveré á hacer una visita al arca, en donde, gracias á Dios, hay dinero para entrambos. Efectivamente, tres dias despues saqué de ella otro talego, que contenia como el primero quinientos escudos, de los cuales no quise admitir mas que la cuarta parte, por mas instancias que me hizo Gaspar para obligarme á que los repartiesemos entre los dos como buenos hermanos.

Luego que el mozuelo se vió con tanto dinero, y por consiguiente en estado de satisfacer la pasion que tenia á las mugeres y al juego, se entregó á ellas totalmente; y aun tuvo la desgracia de encapricharse con una de aquellas famosas damas cortesanas que en poco tiempo devoran y se tragan los caudales mas pingües. Ocasionóle esta tan excesivos gastos, y me puso en la necesidad de hacer tantas visitas al arca, que al fin el viejo Velazquez echó de ver que le robaban. Escipion, me dijo una mañana, tengo que hacerte una confianza: alguno me roba, amigo mio: han abierto mi arca del dinero, y me han sacado de él muchos talegos. El hecho es constante, ¿ pero á quien debo atribuir este robo? ó, por mejor decir, ¿ quien otro sino mi hijo puede haberle hecho? Gaspar habrá entrado furtivamente en mi alcoba, ó acaso tú mismo le habrás introducido en ella, porque estoy tentado á creerte su confederado aunque parezcais mal avenidos los dos. Sin embargo, no quiero abrigar esta sospecha, habiendo salido el padre Alejo por responsable de tu fidelidad. Respondi que, gracias al cielo, no me tentaba la hacienda agena, y acompañé esta mentira con una exterioridad hipócrita que contribuyó á sincerarme.

Con efecto, el viejo no volvió á hablarme sobre el asunto; pero no dejó de envolverme en su desconfianza, y tomando precauciones contra nuestros atentados, mandó poner al arca una cerradura nueva, cuya llave traia desde entónces continuamente en la faltriquera. Habiéndose interrumpido por este medio toda comunicacion entre nosotros y los talegos, quedámos sin saber lo que nos pasaba, particularmente Gaspar, que no pudiendo ya gastar tanto con su ninfa, temió hallarse precisado á no verla mas. En medio de esto discurrió un arbitrio ingenioso que le proporcionó mantener su correspondencia por algunos dias mas, y fué el de apropiarse por via de empréstito aquello que me habia tocado á mí de las sangrías que yo habia hecho al arca. Entreguéle hasta el último maradeví, lo que, á mi parecer, podia pasar por una restitucion anticipada que yo hacia al mercader anciano en la persona de su heredero.

Luego que el desordenado mozo acabó de consumir aquel recurso, considerando que ya no le quedaba ningun otro, cayó en una melancolía profunda y oscura, que poco á poco trastornó

su razon. No mirando ya á su padre sino como á un hombre que causaba la desgracia de su vida, dió en una furiosa desesperacion, y, sin escuchar la voz de la sangre, el miserable concibió el horroroso designio de envenenarle. Poco satisfecho con haberme confiado este execrable proyecto, tuvo aliento para proponerme le sirviese de instrumento á su venganza. Horrorizéme al oirle semejante propuesta, y le dije: ¡ Es posible, señor, que esteis tan dejado de la mano de Dios que hayais podido formar esa abominable resolucion! ¡ Pues qué! ¿ tendriais valor para quitar la vida al autor de la vuestra? ¿ Habríase de ver en España, en el seno del cristianismo, cometerse un crímen cuya sola idea horrorizaria á las mas bárbaras naciones? No, mi querido amo, añadí echándome á sus piés, no, vmd. no hará una accion que excitaria contra sí toda la indignacion de la tierra, y que seria castigada con un infame suplicio.

Aleguéle todavía á Gaspar otras razones para disuadirle de un pensamiento tan culpable; y yo no sé donde pude encontrar raciocinios tan honrados y discretos como empleé para combatir su desesperacion; lo cierto es que le hablé como pudiera un doctor de Salamanca, á pesar de ser tan jóven é hijo de la Coscolina. No obstante, por mas que hice para convencerle de que debia volver sobre sí y desechar animosamente las detestables ideas que se habian apoderado de su ánimo, fué inutil toda mi elocuencia. Bajó la cabeza, y guardando un taciturno silencio, me hizo comprender que no desistiria á pesar de cuanto pudiera decirle.

En vista de esto, tomando mi determinacion, dije al anciano que queria hablarle en secreto; y habiéndome encerrado con él: Señor, le dije, permítame vmd. que me arroje á sus piés é implore su misericordia. Dichas estas palabras, me postré delante de él lleno de agitacion, y con el rostro bañado en lágrimas. Atónito el mercader de aquella demostracion, y de verme tan turbado, me preguntó qué habia hecho. Un delito de que me arrepiento, le respondí, y que lloraré toda mi vida: he tenido la flaqueza de dar oidos á su hijo de vmd., y de ayudarle á que le robase. Al mismo tiempo le hice una confesion sincera de todo lo sucedido en este particular, despues de lo cual le dí cuenta de la conversacion que acababa de tener con Gaspar, cuyo designio le revelé sin omitir la menor circunstancia.

Por mas mal concepto que el anciano Velazquez tuviese de su hijo, apénas podia dar crédito á mis palabras. Sin embargo, no dudando de la verdad de mi narracion: Escipion, me dijo levantándome del suelo, porque estaba todavía arrodillado, yo te perdono en gracia del importante aviso que acabas de darme. Gaspar, continuó alzando la voz, Gaspar quiere quitarme la vida. ¡ Ah hijo ingrato! monstruo á quien hubiera valido mas

ahogar al tiempo de nacer que dejarle vivir para ser un parricida! ¿qué motivo tienes para atentar contra mis dias? ¡Todos los años te doy una cantidad suficiente para tus diversiones, y no estás contento! ¿conque será necesario para contentarte permitirte que disipes todos mis bienes? Habiendo hecho esta dolorosa apóstrofe, me encargó el secreto, y me dijo que le dejase solo para pensar lo que debia hacer en tan delicada coyuntura.

Yo estaba con la mayor inquietud por saber qué resolucion tomaria aquel desgraciado padre, cuando en el mismo dia llamó á Gaspar, y sin darle á entender lo que sabia, le habló de este modo: Hijo mio, he recibido una carta de Mérida, en que me dicen que, si te quieres casar, se proporciona una señorita de quince años, que, sobre ser muy hermosa, llevará consigo un gran dote. Si no tienes repugnancia al matrimonio, mañana al romper la aurora partirémos los dos á Mérida; verémos la persona que te proponen, y si te gusta te casarás con ella. Cuando Gaspar oyó hablar de un gran dote, y creyendo tenerlo ya en su poder, respondió sin vacilar que estaba pronto á hacer el viage; y con efecto el dia siguiente al amanecer marcháron solos, y montados ambos en buenas mulas.

Luego que llegáron á las montañas de Fesira, y se viéron en un sitio tan apetecido de los salteadores como temido de los pasageros, Baltasar echó pié á tierra, diciendo á su hijo que hiciese lo mismo. Obedeció el mozo, y preguntó para qué le hacia apear en aquel parage. Voy á decírtelo, le respondió el anciano mirándole con unos ojos en que estaban pintados la cólera y el dolor. No irémos á Mérida, y la boda de que te he hablado es una mera invencion mia solo para atraerte aquí. No ignoro, hijo ingrato y desnaturalizado, no ignoro el atentado que proyectas: sé que por disposicion tuya se tiene preparado un veneno para dármele; pero dime, insensato, ¿has podido lisonjearte de quitarme de este modo impunemente la vida? ¡Qué error! Tu crímen se descubriria bién pronto y moririas á manos del verdugo. Hay, continuó, otro medio mas seguro para que satisfagas tu furor sin exponerte á una muerte ignominiosa; aquí estamos los dos sin testigos, y en un sitio en que cada dia se cometen asesinatos. Ya que tan sediento estás de mi sangre, sepulta en mi pecho tu puñal, y se atribuirá esta muerte á los salteadores. Á estas palabras, descubriendo Baltasar el pecho, y señalando el sitio del corazon á su hijo: Mira, Gaspar, añadió; dame aquí un golpe mortal para castigarme de haber engendrado á un malvado como tú.

El jóven Velazquez, herido como de un rayo con estas palabras, muy léjos de intentar sincerarse, cayó de repente sin sentido á los piés de su padre. El buen anciano, viéndole en aquel estado, que le pareció un principio de arrepentimiento, no pudo

ménos de ceder á la pasion paternal, y acudió prontamente á socorrerle; pero Gaspar, luego que volvió en sí, no pudiendo sufrir la presencia de un padre tan justamente irritado, hizo un esfuerzo para levantarse, volvió á montar en su mula, y se alejó sin decir una palabra. Dejóle ir Baltasar, y abandonándole á sus remordimientos, se restituyó á Córdoba, en donde seis meses despues supo que su hijo habia tomado el hábito en la cartuja de Sevilla para pasar allí el resto de su vida haciendo penitencia.

CAPITULO XII.

Fin de la historia de Escipion.

Ocasiones hay en que el mal ejemplo suele producir buenos efectos. La conducta que el jóven Velazquez habia tenido me obligó á hacer serias reflexiones sobre la mia. Comenzé á combatir mi inclinacion á hurtar, y me propuse vivir como hombre honrado. El hábito que yo habia contraido de apoderarme de cuanto dinero podia haber á las manos se habia radicado en mí con actos tan repetidos, que no era fácil de vencer. Sin embargo, esperaba lograrlo, persuadido de que para ser virtuoso no es menester mas que quererlo de veras. Emprendí, pues, esta grande obra, y el cielo bendijo mis esfuerzos: dejé de mirar con ojos codiciosos el arca del mercader anciano, y aun creo que aunque hubiera estado en mi mano sacar de ella algunos talegos no los hubiera tocado: sin embargo confesaré que hubiera sido gran imprudencia poner á esta prueba mi integridad reciente, de lo cual se guardó muy bien Velazquez.

Concurria frecuentemente á su casa un caballero jóven de la órden de Alcántara, llamado don Manrique de Medrano. Todos le estimabamos mucho porque era uno de nuestros parroquianos mas nobles, aunque no de los mas ricos. Prendóse tanto de mí este caballero, que siempre que me encontraba se detenia á hablar conmigo mostrando gusto en ello. Escipion, me dijo un dia, si yo tuviera un criado de tu buen humor, creeria poseer un tesoro, y si no estuvieras con un sugeto á quien estimo, nada omitiria para atraerte á mi servicio. Señor, le respondí, eso le costaria muy poco á V. S., porque tengo inclinacion á las personas distinguidas: este es mi flaco: sus modales caballerosos me encantan. Siendo eso así, me replicó don Manrique, quiero suplicar á mi amigo el señor Baltasar que permita te pases de su servicio al mio, y creo que no me negará este favor. Concedióselo Velazquez inmediatamente, y con tanta mayor facilidad cuanto que se persuadia que la pérdida de un criado bribon no era irreparable. Por mi parte me alegré de esta traslacion, no

pareciéndome el criado de un mercader sino un desharrapado en comparacion del criado de un caballero de Alcántara.

Para hacer á ustedes un retrato fiel de mi nuevo amo, les diré que era un mozo arrogante, que encantaba á todos por sus apacibles costumbres y por su talento, y que ademas tenia mucho valor y probidad. Solo le faltaban bienes de fortuna; pero siendo el segundo de una casa mas ilustre que rica, se veia obligado á vivir á expensas de una tia anciana residente en Toledo, que, amándole como si fuera hijo suyo, cuidaba de suministrarle cuanto dinero habia menester para mantenerse. Vestia siempre con mucho aseo, y en todas partes era bien recibido. Visitaba las principales señoras de la ciudad, y entre otras á la marquesa de Almenara, que era una viuda de setenta y dos años, cuyos modales atractivos y agudeza de entendimiento atraian á su casa toda la nobleza de Córdoba. Damas y caballeros gustaban de su conversacion, y su casa se llamaba *la buena sociedad*.

Mi amo era uno de los que mas frecuentemente obsequiaban á esta señora. Una noche que acababa de separarse de ella, me pareció verle en un desasosiego que no era natural. Señor, le dije, parece que V. S. está agitado: ¿podrá este fiel criado saber la causa? ¿Le ha acontecido á V. S. alguna cosa extraordinaria? Mi amo se sonrió á esta pregunta, y me confesó que con efecto le ocupaba la imaginacion una conversacion seria que acababa de tener con la marquesa de Almenara. Me alegrara, le dije riéndome, que esa niña setentona hubiese hecho á V. S. una declaracion de amor. Pues no lo tomes á chanza, me respondió: has de saber, amigo mio, que la marquesa me ama. Me ha dicho: Me compadece tanto vuestra escasa fortuna, cuanto aprecio vuestra distinguida nobleza: os miro con particular inclinacion, y he determinado daros mi mano para proporcionaros un estado cómodo, no pudiendo decentemente enriqueceros de otro modo. Preveo que este enlace dará mucho que reir de mí al público; que seré el objeto de las murmuraciones, y que todos me tendrán por una vieja loca que quiere casarse. No me da cuidado; todo lo despreciaré por proporcionar á vmd. una suerte venturosa; y lo único que temo, me ha añadido, es que mostreis repugnancia al cumplimiento de mi deseo.

Esto es lo que me ha dicho la marquesa, prosiguió mi amo. Teniéndola, como la tengo, por la señora mas juiciosa y prudente de Córdoba, considera lo admirado que quedaria yo de oirla hablar en aquellos términos. Le he respondido que me maravillaba de que me hiciese el honor de proponerme su mano una señora que siempre habia persistido en la resolucion de subsistir viuda hasta la muerte. Á esto me ha replicado que poseyendo tan considerables bienes queria hacer participante de ellos en vida á un hombre honrado á quien estimaba. Sin duda, le repliqué en-

tónces, que V. S. está ya resuelto á saltar la balla. ¿Puedes dudarlo? me respondió mi amo. La marquesa es dueña de inmensos bienes, y tiene prendas eminentes: era preciso estar loco para malograr un establecimiento tan ventajoso para mí.

Alabéle mucho el pensamiento de aprovechar tan excelente ocasion de adelantar su fortuna, y aun le persuadí que acelerase los preparativos: tanto era el miedo que yo tenia de que se frustrase este enlace. Pero por fortuna la marquesa estaba mas deseosa que yo de que se realizara; y á este fin dió órdenes tan eficaces, que en pocos dias se dispuso todo lo necesario para celebrar la boda. Apénas se esparció por Córdoba la voz de que la marquesa vieja de Almenara se casaba con don Manrique de Medrano, cuando comenzáron los bufones á divertirse muy á costa de la buena viuda; pero por mas que agotáron todas sus bufonadas y chocarrerías, no aflojó esta un punto en su resolucion. Dejó hablar á los ociosos, y se fué muy sosegada á la iglesia con su don Manrique. Celebróse la boda con tan gran fausto, que diéron nuevo motivo á la murmuracion. La novia, se decia, debiera, á lo ménos por pudor, haber suprimido la pompa y el estrépito como impropios en la boda de viudas ancianas que se casan con mozos.

La marquesa, léjos de mostrarse avergonzada de ser á su edad esposa de un jóven como aquel, se entregaba sin reserva al gozo que en ello experimentaba. Toda la nobleza cordobesa de uno y otro sexo estuvo convidada á una espléndida cena, y á un baile no ménos suntuoso que siguió despues; al fin del cual nuestros recien casados desapareciéron para ir á una habitacion donde, encerrándose con una criada mayor y conmigo, la marquesa dirigió á mi amo estas palabras: Don Manrique, ved aquí vuestro cuarto, el mio está al otro extremo de la casa; de noche cada uno estará en el suyo, y por el dia vivirémos juntos como madre é hijo. Al principio se engañó mi amo, creyendo que la señora no le hablaba de aquella suerte sino para obligarle á que le hiciese una dulce violencia; é imaginándose que por buena correspondencia debia mostrarse apasionado, se acercó á ella y se ofreció con vivas instancias á servirle de ayuda de cámara; pero ella, muy léjos de permitir que la desnudase, le desvió con semblante serio, diciéndole: Deteneos, don Manrique; si me teneis por una de esas viejas verdes que vuelven á casarse por fragilidad, estais equivocado: no me he casado con vos sino para proporcionaros las ventajas que puedo por nuestro contrato matrimonial. Este es un don gratuito de mi corazon, y no exijo de vuestro reconocimiento sino demostraciones de amistad. Dicho esto nos dejó á mi amo y á mí en nuestro cuarto, retirándose ella al suyo con su criada, y prohibiendo absolutamente al caballero que la acompañase.

Despues que se retiró permanecimos los dos un gran rato ató-

nitos de lo que acababamos de oir. Escipion, me dijo mi amo, ¿esperabas oir lo que me ha dicho la marquesa? ¿qué juicio haces de una señora como esta? Juzgo, señor, le respondí, que es de lo que no hay. ¡Qué dicha tiene vmd. en poseerla! Esto se llama un beneficio simple sin carga. Yo, replicó don Manrique, no acabo de admirar el carácter de una esposa tan apreciable, y pretendo compensar con todas las atenciones imaginables el sacrificio que ha hecho por mí. Continuámos hablando de la señora, y despues nos retirámos á dormir, yo en una cama que habia en un cuartito inmediato, y mi amo en otra regalada y magnífica que le habian puesto; y en la cual creo que allá en lo íntimo de su corazon no le pesó mucho dormir solo, quedando pagado de ello con un ligero susto.

El dia siguiente comenzáron de nuevo los regocijos, en los que la recien casada se mostró de tan buen humor que dió nuevo pábulo á las chanzonetas de los zumbones. Ella era la primera que se reía de lo que decian, les excitaba á chancearse y aun les daba pié para que aumentasen la chacota. El caballero por su parte no se mostraba ménos contento que su esposa; y al ver el aspecto cariñoso con que la miraba y le hablaba, se hubiera dicho que estaba enamorado de la ancianidad. Aquella noche tuviéron los dos esposos otra conversacion, y quedáron de acuerdo en que sin incomodarse uno á otro vivirian del mismo modo que lo habian hecho ántes de su casamiento. Sin embargo, merece elogiarse la conducta de don Manrique; hizo por consideracion á su muger lo que pocos maridos hubieran hecho en su lugar, que fué apartarse del trato que tenia con cierta señorita de la clase media á quien amaba y de la que era correspondido, no queriendo, decia, mantener una amistad que pareceria insultar la delicada conducta que su esposa observaba con él.

Miéntras estaba dando unas pruebas tan visibles de agradecimiento á esta señora anciana, ella se las pagaba con usura, aunque las ignorase. Hízole dueño del arca de su dinero, que valia mas que la de Velazquez. Como habia reformado su casa durante su viudez, la restituyó al mismo pié en que estaba en vida de su primer marido: aumentó el número de criados, llenó sus caballerizas de caballos y mulas; en una palabra, por sus generosas bondades el caballero mas pobre del órden de Alcántara llegó á ser el mas opulento de ella. Acaso me preguntarán ustedes qué saqué de todo esto: mi ama me regaló cincuenta doblones y mi amo ciento, haciéndome ademas su secretario con el sueldo de cuatrocientos escudos; y aun hizo de mí tanta confianza que me nombró su tesorero.

¡Su tesorero! exclamé, interrumpiendo á Escipion cuando llegó á este paso, y riéndome á carcajadas. Sí, señor, me replicó con semblante sereno y formal, sí, señor, su tesorero; y aun me

atrevo á decir que desempeñé con honor aquel empleo. Es verdad que acaso habré quedado debiendo alguna cosilla á la caja; porque como me cobraba anticipadamente de mi salario, y dejé de repente el servicio del caballero, no es imposible que haya resultado en la cuenta algun alcance; de todos modos es la última reconvencion que se me podrá hacer, supuesto que desde entónces acá he sido un hombre lleno de rectitud y de probidad.

Hallábame, pues, continuó el hijo de la Coscolina, de secretario y tesorero de don Manrique, que vivia tan satisfecho de mí como yo lo estaba de él, cuando recibió una carta de Toledo en que le noticiaban que su tia doña Teodora Moscoso estaba á los últimos de su vida. Le fué tan dolorosa esta noticia, que al momento partió á dicha ciudad para asistir á aquella señora que hacia muchos años desempeñaba con él los oficios de madre. Acompañéle en aquel viage con un ayuda de cámara y un lacayo solamente; y montados todos cuatro en los mejores caballos de la cuadra, llegámos en posta á Toledo, en donde encontrámos á doña Teodora en tal estado que nos dió esperanzas de que no moriria de aquella enfermedad. Con efecto no desmintió el resultado nuestros pronósticos, aunque contrarios al de un médico viejo que la asistia.

Miéntras que la salud de nuestra buena tia se iba restableciendo visiblemente, ménos quizá por los remedios que le hacian tomar, que por la presencia de su querido sobrino, el señor tesorero empleaba su tiempo lo mas alegremente que podia con ciertos jóvenes, cuyo trato era muy á propósito para proporcionarle ocasiones de gastar su dinero. Llevábanme algunas veces á los garitos en donde me incitaban á jugar con ellos, y como yo no era tan diestro jugador como mi amo don Abel, perdia muchas mas veces de las que ganaba: insensiblemente me iba aficionando al juego, y si me hubiera entregado del todo á esta pasion, sin duda me hubiera precisado á tomar de la caja algunas mesadas anticipadas; pero por fortuna el amor salvó la caja y mi virtud. Pasando yo un dia cerca de la iglesia de San Juan de los Reyes, ví asomada á una zelosía, cuyas portezuelas estaban abiertas, á una linda niña que mas parecia deidad que criatura. Si encontrara otra voz mas expresiva, usaria de ella para dar á entender á ustedes la fuerte impresion que sentí al verla. Informéme de quien era, y despues de varias diligencias supe que se llamaba Beatriz, y que era doncella de doña Julia, hija segunda del conde de Polan.

Beatriz interrumpió aquí á Escipion riendo á carcajada tendida, y dirigiendo la palabra á mi muger: Amable Antonia, le dijo, míreme vmd. bien, y dígame por su vida si á su parecer tengo semblante de divinidad. Por lo ménos entónces, le dijo Escipion, le tenias á mis ojos; y ahora que tu fidelidad ya no me es sospechosa, me pareces mas hermosa que nunca. Mi secretario, des-

pues de una respuesta tan amorosa, prosiguió así su historia:

Este descubrimiento acabó de encenderme, no á la verdad en un ardor legítimo, porque me imaginé que fácilmente podria triunfar de su virtud combatiéndola con presentes capaces de desquiciarla; pero yo conocia mal á la casta Beatriz. Inútilmente le ofrecí mi bolsillo y mis obsequios por medio de ciertas mugercillas mercenarias, pues oyó con mucho enojo la propuesta. Su resistencia encendió mas mis deseos, y recurrí al último arbitrio, que fué ofrecerle mi mano, la que aceptó luego que supo era yo secretario y tesorero de don Manrique. Pareciónos á los dos que convenia tener oculto nuestro matrimonio por algun tiempo, y así nos casámos de secreto, siendo testigos la señora Lorenza Séfora, aya de Serafina, y otros criados del conde de Polan. Luego que me casé con Beatriz, ella misma me facilitó el modo de verla y hablarle de noche en el jardin, en donde yo entraba por una puertecilla cuya llave me entregó. Dificilmente se hallarian dos esposos que se amasen con mas ternura que nos amabamos Beatriz y yo: era igual en ambos la impaciencia con que esperabamos la hora señalada para vernos y hablarnos; ambos acudiamos allí con la misma ansia, y siempre se nos hacia corto el tiempo que pasabamos juntos, aunque algunas veces no dejaba de ser bien largo.

Una noche, que fué para mí tan cruel como habian sido deliciosas las anteriores, al ir á entrar en el jardin, quedé sorprendido de hallar abierta la puertecilla. Sobresaltóme aquella novedad, y formé de ella un mal juicio: me puse pálido y trémulo, como si hubiese presentido lo que iba á sucederme; y acercándome en medio de la oscuridad hácia un cenador en donde habia solido hablar á mi esposa, oí la voz de un hombre; me detuve para percibir mejor, y al momento llegáron á mis oidos estas palabras: *No me hagas penar mas, mi querida Beatriz, completa mi felicidad, y piensa que de ella depende tu fortuna.* En vez de tener la paciencia de escuchar todavía, creí no tener necesidad de oir mas: un furor zeloso se apoderó de mi alma, y no respirando sino venganza, desenvainé la espada y entré precipitadamente en el cenador. ¡Ah! vil seductor, exclamé, cualquiera que tú seas, ántes de quitarme el honor será menester que me arranques la vida. Diciendo estas palabras cerré contra el caballero que estaba en conversacion con Beatriz, que se puso al momento en defensa, y se batió como persona mas diestra en el manejo de las armas que yo, que no habia recibido sino algunas lecciones de esgrima en Córdoba. Sin embargo, á pesar de su destreza le tiré una estocada que no pudo parar, ó mas bien tuvo un tropiezo; víle caer al suelo, y creyendo haberle herido mortalmente, me puse en salvo á carrera tendida, sin querer responder á Beatriz que me llamaba.

Así fué puntualmente, interrumpió la muger de Escipion dirigiéndonos la palabra; yo le llamaba para sacarle de su error. El caballero que estaba hablando conmigo en el cenador era don Fernando de Leiva. Este señor, que amaba tiernamente á mi ama Julia, estaba determinado á sacarla de casa, pareciéndole que no la podria conseguir sino por este medio, y yo misma le habia citado para el jardin con el fin de concertar con él esta fuga, de la cual me aseguraba él que pendia mi fortuna; pero por mas que llamé á mi esposo se alejó de mí como de una esposa infiel.

En el estado en que me hallaba, replicó Escipion, era capaz de eso y mucho mas. Los que saben por experiencia qué cosa son zelos, y las extravagancias que hacen cometer aun á los mas sensatos, no se admirarán del trastorno que causáron en mi débil imaginacion. Al momento pasé de un extremo á otro: á los sentimientos de ternura que un instante ántes me animaban hácia mi esposa, me sobreviniéron bien pronto impulsos de aborrecimiento, é hice juramento de abandonarla y de desecharla para siempre de mi memoria. Por otra parte creía haber muerto á un caballero, y bajo este concepto, temeroso de caer en manos de la justicia, experimentaba la turbacion penosa que persigue por todas partes como una furia á un hombre que acaba de cometer un crímen. En esta horrible situacion, no pensando mas que en ponerme en salvo, y sin volver siquiera á la posada, en aquel mismo punto salí de Toledo sin mas equipage que el vestido que tenia puesto. Es verdad que llevaba en el bolsillo hasta unos sesenta doblones, lo que no dejaba de ser un recurso bastante bueno para un mozo que tenia hecho ánimo de no pasar de criado toda su vida.

Caminé toda aquella noche, ó por mejor decir, fuí corriendo, porque la idea de los alguaciles, presente siempre á mi imaginacion, me daba un continuo vigor. Amanecí entre Rodillas y Maqueda, y cuando llegué á este último pueblo, sintiéndome algo cansado, entré en la iglesia que acababan de abrir, y despues de haber hecho una breve oracion, me senté en un banco para descansar. Púseme á meditar en el estado de mis negocios, que no me daban poco en que discurrir; pero no tuve tiempo para hacer muchas reflexiones, porque luego oí resonar en la iglesia tres ó cuatro chasquidos de látigo que me hiciéron creer pasaba por allí algun alquilador; me levanté al momento para ir á ver si me engañaba; y cuando estuve en la puerta ví uno montado en una mula, que llevaba de reata otras dos. Parad, amigo mio, le grité: ¿á donde van esas mulas? Á Madrid, me respondió: en ellas han venido á este pueblo dos religiosos domínicos, y me voy allá de retorno.

La ocasion que se presentaba de hacer el viage de Madrid,

me inspiró deseo de verificarle; ajustéme con el alquilador; monté en una de sus mulas, y nos encaminámos hácia Illescas, en donde debiamos hacer noche.

No bien habiamos salido de Maqueda, cuando el alquilador, persona de treinta y cinco á cuarenta años, empezó á entonar cánticos de la iglesia á toda voz : comenzó por los salmos que los canónigos cantan á maitines, en seguida cantó el *Credo*, como en las misas solemnes; y luego pasando á las vísperas, me las cantó todas sin perdonarme ni aun el *Magnificat*. Aunque el majadero me aturdia los oidos, yo no podia ménos de reir; y aun le incitaba á continuar cuando se veía precisado á detenerse para cobrar aliento. ¡Ánimo, buen amigo! le decia, prosiga vmd., que si el cielo le ha dado tan buenos pulmones, vmd. no hace mal uso de ellos. ¡Oh! en cuanto á eso, no, me respondió, no me parezco gracias á Dios á la mayor parte de los alquiladores que no cantan sino canciones infames ó impías; ni tampoco canto nunca romances sobre nuestras guerras contra los Moros, porque son unas cosas á lo ménos frívolas, cuando no sean indecentes. Teneis, le repliqué, una pureza de corazon que raras veces tienen los alquiladores; y siendo tan escrupuloso en punto de canciones, ¿habeis hecho tambien voto de castidad en las posadas donde hay criadas mozas? Seguramente, me respondió; la continencia es tambien una cosa de que me precio en estos parages; en ellos solo me ocupa el cuidado de mis mulas. No quedé poco admirado de oir hablar de este modo á aquel fenix de los alquiladores; y teniéndole por un hombre de bien y de talento, entablé conversacion con él luego que acabó de cantar cuanto le dió la gana.

Llegámos á Illescas á la caida de la tarde. Luego que nos apeámos en el meson, dejé á mi compañero que cuidase de sus mulas, y me metí en la cocina á encargar al mesonero que nos dispusiese una buena cena, lo que prometió hacer tan bien, que me acordaria, dijo él, toda mi vida de haberme alojado en su meson. Pregunte su merced, añadió, pregunte á su alquilador quien soy yo. ¡Voto á tal! que desafiaria á todos los cocineros de Madrid y de Toledo á hacer una olla podrida como las que yo hago. Esta noche quiero agasajar á su merced con un guisado de gazapo compuesto de mi mano, y verá si tengo razon para ponderar mi habilidad. Dicho esto, mostrándome una cazuela en que habia, segun él decia, un conejo hecho ya trozos : Mire vmd., continuó, lo que pienso darle despues que le haya echado pimienta, sal, vino, un manojo de yerbas, y algunos otros ingredientes que empleo en mis salsas, con lo que espero regalar á su merced con un guisado que se pudiera presentar á un contador mayor.

El mesonero, despues de haber hecho de este modo su elogio, comenzó á disponer la cena. Miéntras tanto me entré en un cuarto,

y echándome en una mala cama que habia allí, me quedé dormido de cansancio por no haber sosegado nada la noche antecedente. De allí á dos horas vino á despertarme el alquilador, diciendo : Señor amo, la cena está pronta, venga vmd. si gusta á sentarse á la mesa ; la cual estaba puesta en una sala con solos dos cubiertos. Sentámonos á ella el alquilador y yo, y nos trajéron el guisado ; me tiré á él con ansia, y me supo muy bien, ya fuese porque el hambre me le hizo apetitoso, ya por el sainete que le daban los ingredientes del cocinero. En seguida nos sirviéron un trozo de carnero asado ; y observando que el alquilador solo tomaba de este segundo plato, le pregunté ¿porqué no tomaba del otro ? Me respondió sonriéndose, que no le gustaban los guisos ; cuya respuesta, ó por mejor decir, la risita con que la habia acompañado, me pareció misteriosa. Vmd. me oculta, le dije, la verdadera razon que le impide comer de este guisado : hágame el gusto de decírmela. Ya que vmd. tiene tanta curiosidad de saberla, replicó él, le diré que tengo repugnancia á llenarme el estómago de esa especie de guisotes desde que, caminando de Toledo á Cuenca, me diéron una noche en un meson por conejo de vivar un jigote de gato ; lo que me ha hecho cobrar aversion á los cochifritos.

Apénas el alquilador me dijo estas palabras perdí enteramente el apetito en medio del hambre que me devoraba. Se me encajó en la cabeza que acababa de comer conejo solo en el nombre, y ya no miré el guisado sino haciéndole gestos. El arriero, léjos de desvanecer mi aprension, me la aumentó diciéndome que los mesoneros y pasteleros en España hacian con frecuencia aquella especie de *quid pro quo* ; lo que, como ustedes pueden pensar, no me sirvió de mucho consuelo, ántes bien me quitó del todo la gana, no ya de volver á probar el guisote, mas ni aun de tocar al asado, temiendo que el carnero no lo fuese mas realmente que el conejo. Levantéme de la mesa echando mil maldiciones al guiso, al mesonero y al meson ; volvíme á tender en la cama, y pasé la noche con mas quietud de la que pensaba. El dia siguiente muy temprano, despues de haber pagado al mesonero con tanta largueza como si me hubiera tratado perfectamente, salí de Illescas tan ocupado el pensamiento en el guisado, que me parecian gatos cuantos animales se me ofrecian á la vista.

Entrámos temprano en Madrid, y despues de haber satisfecho al conductor me hospedé en una posada de caballeros cerca de la puerta del Sol. Aunque mis ojos estaban acostumbrados al gran mundo, no dejáron de deslumbrarse con el concurso de señores que se ven comunmente en el centro de la corte. Pasmóme el enorme número de coches, y la gran multitud de gentileshombres, pages y lacayos que los grandes llevaban de comitiva. Llegó á lo sumo mi admiracion, cuando, habiendo ido á

ver el rey miré al monarca rodeado de sus cortesanos. Quedé encantado á vista de tal espectáculo; y dije para mí : Ya no me admiro de haber oido decir que es indispensable ver la corte de Madrid para formar concepto cabal de su magnificencia : celebro infinito el visitarla, y el corazon me dice que he de hacer algo en ella. Sin embargo nada mas hice que contraer algunas amistades inútiles : fuí poco á poco gastando todo mi dinero, y me tuve por muy dichoso en haberme acomodado, á pesar de todo mi mérito, con un pedante de Salamanca, á quien conocí casualmente que habia ido á la corte, su patria, á negocios personales. Llegué á ser sus piés y sus manos, y cuando se restituyó á su universidad me llevó en su compañía.

Llamábase don Ignacio de Ipiña este mi nuevo amo. Él mismo se tomaba el *don* por haber sido maestro de un duque, el cual por agradecimiento le habia señalado una renta vitalicia : gozaba otra por catedrático jubilado del colegio, y ademas de eso sacaba del público doscientos ó trecientos doblones anuales por los libros de moral dogmática que solia dar á la prensa. El modo con que componia sus obras me parece digno de contarse. Gastaba casi todo el dia en leer autores hebreos, griegos y latinos, y en escribir en medias cuartillas de papel todos los apotegmas, ó pensamientos sublimes que encontraba en ellos; conforme iba llenando las cuartillas me las hacia ensartar en un alambre en figura de guirnalda, y cada una formaba un tomo. ¡Qué de libros perversos haciamos! Apénas se pasaba mes alguno sin que formasemos cuando ménos dos volúmenes, y al momento iban á fatigar la prensa. Lo mas extraordinario era que estas compilaciones se hacian pasar por cosas nuevas; y si los críticos trataban de hacer ver al autor que era un plagiario de las obras de los antiguos, les contestaba con orgulloso descaro : *Furto lætamur in ipso.*

Tambien era gran comentador, y estaban tan llenos de erudicion sus comentos, que á cada paso hacia notas sobre cosas que no merecian reparo; así como en las medias cuartillas de papel escribia inoportunamente pasages de Hesiodo y de otros autores. Yo no dejé de aprovechar en casa de este sabio, y seria ingratitud negarlo; pues á lo ménos, á fuerza de copiar sus obras, fuí aprendiendo á escribir decentemente; y considerándome él no ya como criado, sino como discípulo suyo, ilustró mi entendimiento sin descuidarse en arreglar mis costumbres. Si por casualidad llegaba á saber que algun otro criado habia hecho algo malo : Escipion, me decia, guárdate bien, hijo, de hacer lo que ha hecho ese bribon : un criado debe esmerarse en servir lealmente á su amo. En una palabra, no perdia ocasion don Ignacio de exhortarme á la virtud; y sus palabras en mí hacian tanta impresion, que en los quince meses que le serví, no tuve la mas

mínima tentacion de jugarle ninguna de las piezas á que estaba acostumbrado, ni tampoco hice en su casa la mas leve travesura.

Ya dejo dicho que el doctor Ipiña era hijo de Madrid, donde tenia una parienta llamada Catalina, que era camarera del ama que habia criado al príncipe de Asturias. La tal sirvienta, que es la misma de quien me valí para sacar al señor Santillana de la torre de Segovia, deseosa de hacer algo por su pariente don Ignacio, se empeñó con su ama para que le consiguiese del duque de Lerma alguna pieza eclesiástica. El ministro le confirió el arcedianato de Granada, porque siendo aquel reino pais de conquista, todas las prebendas son del patronato real, y de nombramiento del rey. Luego que lo supímos marchámos á Madrid porque quiso el doctor dar las gracias á sus bienhechoras ántes de ir á Granada. Con esta ocasion las tuve frecuentes de ver y tratar á la tal Catalina, que se pagó mucho de mi buen humor y desembarazo. No me gustó á mí ménos la mozuela, y tanto que no pude dejar de corresponder á ciertas señales de particular inclinacion que me manifestaba; en conclusion, nos enamorámos uno de otro. Perdóname, querida Beatriz, esta confesion que hago; el mirarte entónces como infiel á mí fué lo que me hizo propasar á lo que no me era permitido.

Miéntras tanto el doctor don Ignacio iba disponiendo su viaje á Granada. Sobresaltados su parienta y yo de la dolorosa separacion que se acercaba discurrímos un arbitrio que nos libró de este golpe. Fingíme gravemente enfermo, quejándome de la cabeza, del vientre y del pecho con todas las demostraciones del hombre mas angustiado del mundo. Mi amo llamó á un médico, el cual, despues de haberme reconocido, me dijo de buena fe que mi enfermedad era mas seria de lo que parecia, y que verosímilmente no me levantaria tan presto de la cama. Impaciente el doctor por irse á su catedral, no tuvo por oportuno dilatar mas su viaje, y prefirió tomar otro criado para que le sirviera; contentándose con entregarme al cuidado de una asistenta, á la cual dejó cierta cantidad de dinero para mi entierro si moria, ó para recompensar mis servicios si salia de mi enfermedad.

Luego que supe que don Ignacio habia salido para Granada me hallé curado de todos mis males. Levantéme, despedí al médico que habia dado tan notoria prueba de su gran penetracion, y me deshice de la asistenta, que me robó mas de la mitad del dinero que debia entregarme. Miéntras yo representaba este papel, Catalina desempeñaba otro muy diverso con su ama doña Ana de Guevara, á la cual persuadiéndola de que yo era un intrigante ducho, la puso en deseo de escogerme por uno de sus agentes. La señora ama, que tenia mucho apego á las riquezas, era dada á manejos que pudieran producirlas, y necesitando de personas á propósito para ello, me recibió entre sus criados.

Tardé poco en dar pruebas de mi talento. Dióme algunos encargos delicados que pedian viveza y maña, los que puedo asegurar sin vanidad desempeñé á su satisfaccion; por lo que quedó tan pagada de mí, como yo poco satisfecho de ella, pues era tan codiciosa, que nada me tocaba de lo mucho que le redituaban mis manipulaciones y mi industria. Pareciale que solo con pagarme puntual y exactamente mi salario usaba conmigo de sobrada generosidad. Este exceso de avaricia me hubiera hecho salir muy presto de su casa, á no haberme detenido en ella el afecto á Catalina, la cual, enamorada cada dia mas y mas de mí, me propuso formalmente que nos casasemos.

¡Poco á poco! le respondí, querida mia, esa ceremonia no la podemos hacer tan prontamente; para eso es menester esperar la muerte de cierta jovencita que se anticipó á tí, y con quien por mis pecados estoy ya casado. Á otro perro con ese hueso, replicó Catalina; ahora te quieres fingir casado para cohonestar cortesanamente la repugnancia que tienes á casarte conmigo. En vano aseguré mil veces que le decia la pura verdad, pues no hubo forma de hacérsela creer; y pareciéndole que mi sincera confesion era una excusa, se dió por ofendida, y desde aquel mismo punto mudó de estilo conmigo. No llegámos á reñir ni á romper del todo nuestra comunicacion; pero resfriándose visiblemente nuestro recíproco cariño, quedó reducido nuestro trato á los precisos términos que no se podian negar á la buena crianza y al bien parecer.

En este estado me hallaba cuando supe que el señor Gil Blas de Santillana, secretario del primer ministro del reino de España, estaba á la sazon sin criado. Pintáronme esta conveniencia como la mayor y mas ventojosa á que podia aspirar. El señor de Santillana, me dijéron, es un caballero de mucho mérito, un mozo sumamente querido del duque de Lerma, y á cuya sombra no puedes ménos de hacer una gran fortuna: ademas de eso, es de un corazon generoso y lleno de bizarría; haciendo tú sus negocios, no dudes que harás tambien el tuyo. No malogré la ocasion; presentéme al señor Gil Blas, á quien tomé desde luego inclinacion: agradóle mi fisonomía, recibióme en su casa, y no me detuve un punto en dejar por él la de la señora ama; y este, si Dios quiere, será el último amo á quien sirva.

Así dió fin á su historia el buen Escipion, y volviéndose despues á mí me habló en estos términos: Señor de Santillana, hágame vmd. el favor de atestiguar á estas señoras que siempre me ha tenido por un criado tan fiel como zeloso. He menester de este testimonio para persuadirles que el hijo de la Coscolina corrigió en vuestra compañía sus malas costumbres, sucediendo á ellas en su corazon y en sus operaciones virtuosos y honrados pensamientos.

Así es, señoras, les dije, eso puedo asegurároslo. Si en su niñez Escipion era un verdadero pícaro, se ha corregido despues tan completamente, que ha llegado á ser un dechado perfecto de criados. Léjos de tener de que quejarme, ni que reprender en su modo de portarse desde que está en mi casa, debo al contrario confesar que le soy deudor de muchas obligaciones. La noche que me prendiéron para llevarme al alcázar de Segovia libertó mi casa del pillage y puso en seguridad parte de mis efectos, que impunemente pudo haberse apropiado. No contento con haber mirado por la conservacion de mis bienes, quiso, llevado de puro afecto, encerrarse conmigo en mi prision, prefiriendo á los atractivos de la libertad el triste consuelo de acompañarme en mis trabajos.

LIBRO UNDÉCIMO.

CAPITULO I.

De como Gil Blas tuvo la mayor alegría que habia experimentado en su vida, y del funesto accidente que la turbó. Mutaciones sobrevenidas en la corte, que fuéron causa de que Santillana volviese á ella.

Ya dejo dicho que Antonia y Beatriz se avenian muy bien las dos: la una acostumbrada á vivir como criada sumisa, y la otra acostumbrándose gustosa á ser ama. Escipion y yo eramos dos maridos muy condescendientes y muy amados de nuestras esposas para no tener bien pronto la satisfaccion de ser padres. Ambas se sintiéron embarazadas casi al mismo tiempo: Beatriz fué la primera que parió y dió á luz una niña, y pocos dias despues Antonia nos llenó de alegría dándome un niño. Envié á mi secretario á Valencia á llevar esta noticia al gobernador, que vino inmediatamente á Liria en compañía de Serafina y de la marquesa de Priego, á sacar de pila á los recien nacidos, teniendo el gusto de añadir esta prueba mas de afecto á todas las que yo habia recibido de él. Mi hijo, que tuvo por padrinos á este señor y á la marquesa, se llamó Alfonso; y la señora gobernadora, queriendo dispensarme el honor de que yo fuera su compadre por dos títulos, se prestó á ser madrina juntamente conmigo de la hija de Escipion, á la cual se le puso el nombre de Serafina.

El nacimiento de mi hijo no solamente alegró á las personas de la quinta, sino que todos los vecinos de Liria le celebráron

tambien con festejos que manifestáron que todo el lugar tomaba parte en las satisfacciones de su señor. Pero ¡ah! y cuan breve fué nuestra alegría! ó, por mejor decir, de repente se convirtió toda en ayes, en llantos y en suspiros por un suceso que en mas de veinte años no he podido olvidar, y que tendré eternamente en la memoria. Murió mi hijo, y á pocos dias le siguió su madre, sin embargo de haber tenido un parto feliz; una violenta calentura me arrebató mi querida esposa pasados los catorce meses de nuestro matrimonio. Figúrese el lector, si es posible, cuanta seria mi amargura: caí en un abatimiento de ánimo y en una estupidez inexplicable; tanto que parecia haber quedado insensible á fuerza de sentir la pérdida que habia experimentado. Pasé cinco ó seis dias en tan doloroso estado, sin querer ni poder tomar ningun alimento, y creo que sin la compañía de Escipion me hubiera dejado morir de hambre, ó hubiera perdido enteramente el juicio; pero este discreto secretario supo distraer mi afliccion tomando parte en ella. Hallaba el secreto de hacerme tomar algunos caldos presentándomelos con un semblante tan triste, que parecia me los ponia delante, no tanto por conservar mi vida, como por dar pábulo á mi padecer. El afectuoso criado escribió al mismo tiempo á don Alfonso noticiándole las desgracias que me habian sucedido y la lastimosa situacion en que me encontraba. Este señor tierno y compasivo, este amigo generoso fué inmediatamente á Liria. Yo no puedo traer á la memoria sin enternecerme el momento en que se presentó á mi vista: Mi amado Santillana, me dijo echándome los brazos al cuello, no vengo á consolarte, vengo solo á llorar contigo la pérdida de tu amable Antonia, así como tú irias á llorar conmigo la de mi adorada Serafina si la muerte me la hubiera arrebatado. Con efecto vertió algunas lágrimas, y confundió sus suspiros con los mios. En medio de la pesadumbre que me tenia fuera de mí, no dejáron de excitar en mi corazon un vivo agradecimiento las afectuosas demostraciones de don Alfonso.

Este gobernador tuvo una larga conversacion con Escipion sobre lo que convendria adoptar para vencer mi pesadumbre. Juzgáron que seria necesario por algun tiempo alejarme de Liria, en donde por todas partes se me representaba continuamente la imágen de Antonia. Convenidos en esto me propuso el hijo de don César si queria ir con él á Valencia, y mi secretario apoyó tan eficazmente le propuesta, que la acepté. Dejé á Escipion y á su muger en la quinta, en la que no veia cosa que no aumentase mi melancolía, y marché con el gobernador. Luego que llegué á Valencia, don César y su nuera no perdonáron diligencia alguna para divertir mi afliccion, echando mano de todas las distracciones oportunas para disiparla; pero, á pesar de todos sus esfuerzos, permanecí sumergido en una profunda melancolía de

que no pudiéron sacarme. Nada omitia tampoco por su parte Escipion de cuanto pensaba podia contribuir á restituirme á mi antigua tranquilidad. Iba frecuentemente de Liria á Valencia á informarse por sí mismo de mi estado, y se volvia mas alegre ó mas triste segun me veía mas ó ménos dispuesto á consolarme.

Una mañana entró muy azorado en mi cuarto, y me dijo: Señor, corre por la ciudad una noticia que llama la atencion de toda la monarquía. Se dice que Felipe III ya no existe, y que ocupa el trono el príncipe su hijo. Añádese que al cardenal duque de Lerma le han separado de su empleo con prohibicion de presentarse en la corte, y que don Gaspar de Guzman, conde de Olivares, es en la actualidad primer ministro. Sentíme conmovido de esta noticia sin saber porqué, y conociéndolo Escipion, me preguntó si no tomaba yo alguna parte en este grande acaecimiento. ¿Y qué parte quieres tú, hijo mio, que yo tome en él? le respondí: ya dejé la corte; todas las mutaciones que pueden sobrevenir en ella me deben ser indiferentes.

Muy desprendido se halla vmd. del mundo para la edad que tiene, replicó el hijo de la Coscolina, si yo me hallase en su lugar no dejaria de tentarme mucho la curiosidad: iria á Madrid á presentarme al nuevo monarca para ver si se acordaba de haberme visto: este gusto no me lo perdonaria. Ya te entiendo, le dije, tú quisieras que yo volviera á la corte para tentar en ella de nuevo la fortuna, ó por mejor decir, para volver á ser allí avariento y ambicioso. ¿Porqué se habian de estragar todavía allí las costumbres de vmd.? me replicó Escipion: tenga vmd. mas confianza que la que tiene en su virtud: yo salgo por fiador de vmd. Las sanas reflexiones que le obligó á hacer su desgracia acerca de los peligros de la corte son muy del caso para precaverse de ellos. Vuélvase, pues, á embarcar animosamente en un mar cuyos escollos le son bien conocidos. Calla, adulador, le interrumpí sonriéndome: ¿estás ya cansado de verme pasar una vida tranquila? yo creia que estimabas mas mi sosiego.

Aquí llegaba nuestra conversacion cuando entráron en mi cuarto don César y su hijo, quienes me confirmáron la noticia de la muerte del rey, y la desgracia del cardenal duque de Lerma, añadiendo que, habiendo este pedido licencia para retirarse á Roma, en lugar de dársela, se le habia mandado fuese á vivir á su marquesado de Denia. Despues, como si estuvieran ambos de acuerdo con mi secretario, me aconsejáron fuese á Madrid, y me presentase al nuevo rey, puesto que ya me conocia, y le habia hecho unos servicios que los grandes recompensan con bastante gusto. Yo á lo ménos, dijo don Alfonso, no tengo la menor duda de que se acordará de los tuyos, ni de que deje Felipe IV de pagar las deudas del príncipe de Asturias. Del mismo sentir soy yo, dijo don César, y aun el corazon me está diciendo

que el viage de Santillana á la corte le ha de abrir camino para grandes empleos.

En verdad, señores mios, exclamé, que ustedes no han meditado bien lo que me aconsejan. Segun les parece, no tengo mas que ir á Madrid para lograr la llave dorada ó algun gobierno, y están muy equivocados. Yo al contrario estoy muy persuadido de que el rey no reparará en mí aunque me presente á su vista; y si ustedes lo desean haré la prueba para desengañarlos. Cogiéronme luego la palabra los señores de Leiva, y me instáron tanto, que no pude ménos de prometerles que cuanto ántes iria á Madrid. Luego que mi secretario me vió determinado á hacer este viage, experimentó una alegría descompasada, imaginándose que lo mismo seria ponerme yo delante del nuevo monarca, que distinguirme entre la confusion. En este concepto, forjando en su mente las mas pomposas quimeras, me encumbraba á los primeros empleos del estado, y él se acrecentaba á favor de mi engrandecimiento.

Dispuse, pues, mi viage á la corte, no ya con ánimo de volver á incensar á la Fortuna, sino únicamente por complacer á don César y á su hijo, á quienes se les habia metido en la cabeza que inmediatamente me atraeria el favor del soberano. Á decir verdad, á mí tambien me picaba un poco el deseo de probar si el rey se habia olvidado enteramente de mí. Arrastrado de esta natural curiosidad, pero sin esperanza ni aun pensamiento de lograr la mas leve ventaja en el nuevo reinado, tomé el camino de Madrid, acompañado de Escipion, dejando el cuidado de mi hacienda á Beatriz, que era muy buena muger de gobierno.

CAPITULO II.

Marcha Gil Blas á Madrid, déjase ver en la corte, reconócele el rey, recomiéndale á su primer ministro, y efectos de esta recomendacion.

En ménos de ocho dias llegámos á Madrid, habiéndonos dejado don Alfonso dos de sus mejores caballos para que hiciesemos el viage con mayor diligencia. Apeámonos en la posada de caballeros donde ya en otro tiempo me habia hospedado, propia de Vicente Forero, mi antiguo patron, que tuvo mucho gusto de volverme á ver.

Era este un hombre que se preciaba de saber todo lo que pasaba en la corte y en la villa, y le pregunté qué habia de nuevo. Muchas novedades, me respondió : despues de la muerte de Felipe III los amigos y los partidarios del cardenal duque de Lerma se valiéron de varios medios para mantener á su eminencia en el ministerio ; pero sus esfuerzos han sido inútiles, porque el conde

de Olivares pudo mas que todos ellos. Quieren decir que España nada ha perdido en el cambio, porque el nuevo primer ministro tiene talento y conocimientos tan vastos que es capaz de gobernar el mundo entero. ¡Dios lo quiera! Lo que no admite duda es, continuó, que la nacion ha concebido la idea mas ventajosa de su capacidad. El tiempo nos dirá si el sucesor del duque de Lerma llena ó no el puesto que ocupaba su antecesor. Empeñado ya Forero en una conversacion tan de su genio, me hizo una puntual relacion de todas las mutaciones que se habian hecho en la corte desde que el conde de Olivares manejaba el timon de la monarquía.

Á los dos dias de mi llegada á Madrid fuí á palacio cuando ya el rey habia acabado de comer; me coloqué al paso por donde debia entrar á su gabinete, y no me miró. Volví el dia siguiente al mismo parage, y no fuí mas dichoso. El subsiguiente echó sobre mí una mirada al pasar; pero no dió muestras de haber reparado en mí, y en vista de esto tomé mi resolucion. Tú ves, dije á Escipion que me acompañaba, que el rey ya no me conoce, ó que, si me conoce, no quiere hacer caso de mí. Lo mas acertado será volver á tomar el camino de Valencia. No vayamos tan á prisa, señor, me respondió mi secretario; vmd. sabe mejor que yo que para negociar en la corte es menester paciencia. No deje vmd. de presentarse al rey; á fuerza de ofrecerse á su vista le obligará vmd. á considerar mas atentamente, y á recordar las facciones de su agente cerca de la bella Catalina.

Solo porque Escipion no tuviese que reconvenirme tuve la condescendencia de continuar del mismo modo por espacio de tres semanas. Llegó finalmente un dia en que, habiendo atraido la atencion del monarca, me mandó llamar. Entré en su gabinete, no sin gran turbacion de hallarme á solas con mi rey. ¿Quien eres? me dijo, tus facciones no me son desconocidas: ¿donde te he visto? Señor, le respondí temblando, yo tuve la honra de conducir una noche á V. M. con el conde de Lémos á casa... ¡Ah! ya me acuerdo, interrumpió el rey; tú eras secretario del duque de Lerma, y si no me engaño tu nombre es Santillana. No me he olvidado de que en aquella ocasion me servíste con mucho zelo, ni tampoco de que fuéron mal recompensados tus afanes. ¿No estuvíste preso por aquel lance? Sí, señor, le repliqué: cuatro meses lo estuve en el alcázar de Segovia; pero V. M. tuvo la bondad de mandarme poner en libertad. Eso, respondió, no satisfizo la obligacion que contraje con Santillana; no basta haber hecho que se le pusiese en libertad, debo premiarle tambien lo mucho que padeció por servirme.

Al acabar el rey de decir estas palabras, entró en el gabinete el conde de Olivares. Todo espanta á los favoritos. Quedó absorto de ver allí á un desconocido; y el rey aumentó su sorpresa

diciéndole : Conde, pongo á tu cuidado este jóven : te encargo que le des algun empleo y procures adelantarle. Aparentó el ministro recibir esta órden con agrado, mirándome de piés á cabeza, y mostrando inquietud por saber quien yo era. Vete, amigo mio, añadió el monarca dirigiéndome la palabra y haciéndome seña de que me retirase : el conde no dejará de emplearte en provecho de mi servicio y de tus intereses.

Salí inmediatamente del gabinete, y me reuní al hijo de la Coscolina, que, muy impaciente por saber lo que el rey me habia dicho, se hallaba en una agitacion imponderable; y al momento me preguntó si era necesario volver á Valencia ó permanecer en la corte. Tú lo podrás juzgar, le respondí; y al mismo tiempo le llené de contento refiriéndole palabra por palabra la conversacion que acababa de tener con el monarca. Querido amo, me dijo entónces Escipion en el exceso de su alegría, ¿se burlará vmd. otra vez de mis pronósticos? Confiese vmd., que ni los señores de Leiva ni yo discurriamos mal cuando le instabamos tanto á que se presentase luego en Madrid. Ya le veo á vmd. en un puesto eminente : será el Calderon del conde de Olivares. Eso es lo que ménos deseo, interrumpí; ese destino está cercado de demasiados precipicios para excitar mi anhelo. Yo quisiera un empleo que no me ofreciera ninguna ocasion de hacer injusticias ni un vergonzoso tráfico de los favores del rey : despues del uso que he hecho de mi pasado valimiento, no puedo ménos de precaverme contra la avaricia y contra la ambicion. Ánimo, señor, me replicó mi secretario, el ministro os colocará en algun puesto que podais desempeñar sin dejar de ser hombre de bien.

Instado mas por Escipion que por mi curiosidad, me fuí el dia siguiente á casa del conde de Olivares ántes de amanecer, noticioso de que todas las mañanas en verano y en invierno daba audiencia con luz artificial á cuantos querian hablarle. Me coloqué por modestia en un rincon de la sala, y desde allí estuve observando bien al conde luego que se dejó ver, porque habia fijado poco la atencion sobre él en el gabinete del rey. Era un hombre de estatura ménos que mediana, y podia pasar por gordo en un pais donde los mas son flacos : tan cargado de espaldas que parecia corcobado, aunque no lo era en realidad : su cabeza, que era de gran tamaño, caia sobre el pecho : tenia el cabello negro y lacio, la cara larga, el color aceitunado, la boca hundida, y la barbilla puntiaguda y muy levantada.

Este conjunto no formaba una persona muy bien parecida; con todo eso, como yo me le figuraba inclinado á mi favor, le miraba con indulgencia y me parecia bien : verdad es que recibia á todos con un aire tan afable y bondadoso, y tomaba tan cortesmente los memoriales que se le presentaban, que esto suplia

la falta de su buena figura. Sin embargo, cuando me llegó la vez de acercarme para saludarle y que me conociera, me echó una mirada ceñuda y amenazadora, y volviéndome la espalda sin dignarse oirme se entró en su gabinete. Entónces me pareció aquel señor aun mas feo de lo que naturalmente era. Salí de la sala atónito en extremo de un recibimiento tan áspero y desabrido, no sabiendo qué inferir de él.

Reunido con Escipion que me esperaba á la puerta, ¿Sabes, le dije, el recibimiento que he tenido? No, señor, me respondió; pero no es difícil de adivinar: el ministro, pronto á conformarse con la voluntad del rey, sin duda habrá propuesto á vmd. un empleo de importancia. Te engañas, le repliqué. Referíle entónces el lance segun habia pasado, el que escuchó con atencion, y luego me dijo: Preciso es que el conde no le conociera á vmd. ó le tuviera por otro. Mi parecer es que vuelva vmd. á verle, y no dude que le recibirá con mejor semblante. Tomé el consejo de mi secretario; presentéme segunda vez al ministro, quien me recibió todavía peor que la primera; arqueó las cejas mirándome como si mi presencia le causase enojo: despues apartó de mí la vista, y se retiró sin hablar una palabra.

Llegóme al alma este proceder, y tuve tentaciones de regresar inmediatamente á Valencia; pero Escipion no cesó de oponerse á ello, no pudiendo resolverse á renunciar á las esperanzas que habia concebido. ¿No conoces, le dije, que el conde quiere alejarme de la corte? Habiendo visto él mismo la inclinacion que me manifestó el monarca, ¿no basta eso para atraerme la aversion de su favorito? Cedamos, hijo mio, cedamos con gusto al poder de un enemigo tan temible. Señor, respondió Escipion montando en cólera contra el duque de Olivares, yo no abandonaria tan fácilmente el campo: iria á quejarme al rey del poco caso que ha hecho el ministro de su recomendacion. ¡Mal consejo! amigo mio, le dije; si yo diera un paso tan imprudente, poco tardaria en arrepentirme: ni aun sé si corro peligro en detenerme en esta capital.

Á estas palabras mi secretario mudó de parecer, y considerando que efectivamente las habiamos con un hombre que podia volvernos á enviar á la torre de Segovia, participó de mi temor y no resistió mas al deseo que yo tenia de dejar á Madrid, de donde resolví alejarme el dia siguiente.

CAPITULO III.

Del motivo que tuvo Gil Blas para no poner por obra el pensamiento de dejar la corte, y del importante servicio que le hizo José Navarro.

Al volverme á la posada de caballeros encontré á José Navarro, repostero de don Baltasar de Zúñiga y mi antiguo amigo. Le saludé acercándome á él, y le pregunté si me conocia, y si tendria aun la bondad de querer hablar á un desatento que habia pagado con ingratitud su amistad. ¿Luego vmd. mismo confiesa, me respondió, que no procedió bien conmigo? Sí, señor, le respondí, y tiene vmd. sobrada razon para llenarme de reconvenciones, porque las merezco; si es que no he expiado mi crímen con los remordimientos que á él se han seguido. Ya que vmd. está tan arrepentido de su culpa, repuso Navarro dándome un abrazo, no debo acordarme mas de ella. Yo tambien le estreché cuanto pude entre mis brazos, y ambos renovámos desde aquel punto nuestra antigua amistad. Habia sabido mi prision y el trastorno de mi suerte, pero ignoraba lo demas: le informé de todo contándole hasta la conversacion que habia tenido con el rey, sin ocultarle el mal recibimiento que me acababa de hacer el ministro, ni el designio en que me hallaba de volverme á mi retiro. No trate vmd. de irse, me dijo: supuesto que el monarca le ha manifestado inclinacion, es necesario que vmd. haga que le sirva de algo. Aquí para entre los dos, el conde de Olivares tiene sus extravagancias; es caprichoso, y á veces, como en la presente ocasion, procede de un modo que irrita, pues él solo tiene la clave de sus acciones estrambóticas. Por lo demas, sea cual fuere la causa de haberos recibido tan mal, permaneced aquí á pié firme, porque os aseguro que él no podrá impedir que os aprovecheis de la bondad del rey; y á mayor abundamiento yo le diré dos palabras al señor don Baltasar de Zúñiga, mi amo, que es tio del conde de Olivares, y le ayuda á sostener el peso del gobierno. Preguntóme despues Navarro donde yo vivia, y sin decirme mas nos separámos.

Tardé poco en volverle á ver: el dia siguiente fué á buscarme. Señor de Santillana, me dijo, vmd. tiene un protector: mi amo quiere favorecerle. En virtud del informe que le he dado de vmd. me ha ofrecido recomendarle al conde de Olivares su sobrino, y no dudo que le incline á su favor. Mi amigo Navarro, no queriéndome servir á medias, me presentó dos dias despues á don Baltasar, quien me dijo con semblante apacible: Señor de Santillana, su amigo José me ha hecho un elogio tan cumplido de vmd. que me ha movido á protegerle. Hice una profunda

reverencia al señor de Zúñiga, diciéndole que toda mi vida me confesaria sumamente reconocido al señor Navarro por haberme grangeado la proteccion de un ministro á quien llamaban con justa razon *la antorcha del consejo*. Al oir don Baltasar esta lisonjera contestacion me dió una palmadita en el hombro riéndose, y me dijo : Puede vmd. volver mañana á casa del conde de Olivares, y quedará mas contento de él.

Con efecto, al otro dia me presenté en su antesala por la tercera vez; reconocióme entre la multitud de pretendientes, miróme y sonrióse; lo que desde luego me pareció un pronóstico feliz. Esto va bien, dije entre mí, el tio debe haber reducido á la razon al sobrino. Así, pues, desde entónces me prometí una acogida favorable, y en verdad que no me engañé. Despues que el conde despachó á los demas, me hizo entrar en su gabinete, y en tono muy familiar me dijo: Perdona, amigo Santillana, el apuro en que te he puesto por divertirme. Me he complacido en inquietarte para probar tu discrecion y ver el partido que tomabas en vista de mi mal humor. Sin duda tú te persuadirias de que me eras desagradable; pero al contrario, hijo mio, te confesaré que aprecio mucho tu persona. Aunque el rey mi amo no me hubiera mandado cuidar de tu fortuna, lo haria yo por mi propia inclinacion. Ademas, don Baltasar de Zúñiga mi tio, á quien nada puedo negar, me ha encargado te mire como á persona por quien él se interesa; y no necesito mas para determinarme á ponerte á mi lado.

Esta primera entrada hizo tanta impresion en mi ánimo, que quedé casi enagenado. Me eché á los piés del ministro, y habiéndome dicho que me levantase prosiguió de esta manera: Despues de comer vuelve acá, y vé á verte con mi mayordomo, que él te dará las órdenes que yo le encargare. Dicho esto salió S. E. de su despacho para ir á oir misa, que es lo que acostumbraba hacer todos los dias despues de dar audiencia, y en seguida se marchaba á palacio para hallarse en el cuarto del rey al tiempo de levantarse S. M.

CAPITULO IV.

Logra Gil Blas el afecto y confianza del conde de Olivares.

No me descuidé en volver despues de comer á casa del primer ministro. Pregunté por su mayordomo, que se llamaba don Ramon Caporis, el cual, luego que oyó mi nombre, me saludó con particular respeto, y me dijo : Caballero, sígame vmd. si gusta, que voy á conducirle á la habitacion que se le ha destinado en esta casa. Dicho esto me llevó por una escalerilla se-

creta, la cual conducia á una fila de cinco ó seis salas á un mismo piso, que formaban un ala de la casa, alhajadas regularmente. Esta es, me dijo, la habitacion que S. E. le señala. Vmd. disfrutará aquí de una mesa de seis cubiertos de cuenta de S. E.: será servido por sus propios criados, y tendrá siempre á su disposicion un coche. Aun no lo he dicho todo: S. E. me ha encomendado eficazmente que tenga á vmd. las mismas consideraciones que si fuera de la casa de Guzman.

¿Qué diablos significa todo esto? me decia á mí mismo: ¿como consideraré yo estas distinciones? ¿quien sabe si envolverán alguna malicia, ó si todavía por divertirse el ministro hará que me traten tan honoríficamente? Miéntras me hallaba en esta incertidumbre, fluctuando entre el temor y la esperanza, vino un page á decirme que el conde me llamaba. Fuí volando á ver á S. E., que estaba solo en su gabinete. Y bien, Santillana, me dijo, ¿estás contento con tu habitacion y con las órdenes que he dado á don Ramon? Las bondades de V. E., le respondí, me parecen excesivas, y no las acepto sin zozobra. ¿Pues porqué? me replicó; ¿puede caber exceso en honrar á una persona que el rey me ha recomendado, y de quien quiere que yo cuide? En tratarte honoríficamente no hago mas que mi deber: por mucho que haga por tí, no te admires, y cuenta con una fortuna brillante y sólida si me eres tan afecto como lo fuíste al duque de Lerma.

Pero ya que hemos nombrado á este señor, prosiguió, he oido decir que viviais los dos con mucha intimidad. Quisiera saber como os conocísteis, y en qué te empleaba aquel ministro: no me ocultes nada, dímelo todo con sinceridad. Acordéme entónces de la perplejidad en que me ví cuando me encontré con el duque de Lerma en semejante caso, y del medio que me valí para salir de ella; el cual practiqué aun mas afortunadamente: quiero decir que en mi informe dí el mejor colorido que pude á los lances mas escabrosos, y toqué ligeramente aquellos que me hacian poco honor. Tambien procuré poner en buen lugar al duque de Lerma, aunque conocia que no disculpándole del todo hubiera dado mas gusto á mi oyente. Por lo que toca á don Rodrigo Calderon nada le perdoné: le individualizé las hazañas que sabia relativas al tráfico que hacia de encomiendas, beneficios y gobiernos.

En cuanto á don Rodrigo Calderon, interrumpió el ministro, todo cuanto me dices es muy conforme á ciertos documentos que me han presentado contra él, y que contienen testimonios de acusacion aun mas importantes. Se va á sustanciar su causa inmediatamente; y si deseas su pérdida, creo que tus deseos quedarán satisfechos. No deseo su muerte, le dije, aunque no quedó por él que yo no hubiese encontrado la mia en la torre de Se-

govia, donde tuvo la culpa de que permaneciese largo tiempo. ¿Como? replicó S. E.; ¿don Rodrigo fué quien causó tu prision? he ahí lo que yo ignoraba. Don Baltasar, á quien Navarro contó tu historia, me dijo sí que el difunto rey te habia mandado prender en castigo de haber conducido de noche al príncipe de España á un parage sospechoso; pero no sé nada mas, y no puedo adivinar qué papel hacia Calderon en esa farsa. El papel de un amante que se venga de un ultrage recibido, le respondí. Entónces le conté todos los pormenores de la aventura, la cual le pareció tan divertida que, á pesar de su seriedad, no pudo ménos de reir, ó mas bien llorar de placer. Catalina, tan pronto sobrina como nieta, le alegró en extremo; como asimismo la parte que habia tenido en el negocio el duque de Lerma.

Luego que acabé mi relacion, me despidió el conde, diciéndome que no dejaria de emplearme el dia siguiente. Fuíme en derechura á casa de don Baltasar de Zúñiga á darle gracias por los buenos oficios que me habia hecho, y al mismo tiempo á participar á mi amigo José las favorables disposiciones que el ministro manifestaba hácia mí.

CAPITULO V.

Conversacion secreta que tuvo Gil Blas con Navarro; y primera cosa en que le ocupó el conde de Olivares.

Apénas ví á José cuando le dije agitado que tenia muchas cosas que noticiarle. Llevóme á un sitio retirado, donde habiéndole enterado de lo ocurrido, le pregunté qué le parecia lo que le acababa de decir. Paréceme, respondió, que estais en vísperas de una gran fortuna: todo se os presenta propicio. Agradais al primer ministro, y, lo que no dejará de serviros de algo, yo me hallo bastante enterado para poder haceros el mismo servicio que os hizo mi tio Melchor de la Ronda cuando entrásteis en el palacio del arzobispo de Granada. Aquel os ahorró el trabajo de estudiar el genio del prelado y de sus principales familiares, manifestándoos el carácter de cada uno; yo, á ejemplo suyo, quiero daros á conocer cual es el del conde, el de la condesa su muger, y el de doña María de Guzman su hija única.

El ministro tiene talento perspicaz, profundo y á propósito para formar grandes proyectos. Se precia de hombre universal porque tiene una somera idea de todas las ciencias, y se cree capaz de decidir en todo. Se imagina ser un jurisconsulto consumado, un gran capitan, y un político de los mas sagaces. Añada vmd. á eso que es tan encaprichado en su parecer, que quiere que prevalezca sobre el de los demas; y esto solo porque no se

juzgue que se gobierna por dictámen de otro; defecto que, hablando entre los dos, puede producir funestas consecuencias en gravísimo perjuicio de la monarquía. Brilla en el consejo por cierta elocuencia natural, y escribiria tan elegantemente como habla, si no afectara, para dar dignidad á su estilo, el hacerle oscuro y muy estudiado: tiene pensamientos extravagantes, es caprichoso y fantástico. Este es el retrato de su entendimiento; vea vmd. ahora el de su corazon. Es generoso y buen amigo. Se le acusa de vengativo, pero ¡cuan pocos son los que dejan de serlo viéndose con igual poder, y en tanta elevacion! Tambien le motejan de ingrato porque hizo desterrar al duque de Uceda y á fray Luis de Aliaga, á quienes debia grandes favores; mas eso puede perdonársele, porque el deseo de ser primer ministro dispensa de ser agradecido.

Doña Ines de Zúñiga y Velasco, condesa de Olivares, prosiguió José, es una señora en quien no advierto otra tacha que la de vender á peso de oro las gracias que por su intercesion se consiguen. Doña María de Guzman, hoy dia el partido mejor y mas ventajoso de toda España, es una señorita completa, y el ídolo de su padre. Con arreglo á estas luces que os doy, podréis arreglar vuestra conducta. Haced mucho la corte á estas dos señoras, mostraos mas adicto al conde de Olivares que lo fuísteis al duque de Lerma ántes de vuestro viage á Segovia, y llegaréis á ser un señor insigne y poderoso.

Tambien os aconsejo que no dejeis de visitar de cuando en cuando á mi amo don Baltasar: es verdad que no necesitaréis de él para vuestros ascensos; mas con todo siempre convendrá tenerle propicio. Al presente os estima y le mereceis buen concepto; procurad conservaros en su amistad, porque en la ocasion os podrá servir. Pero como tio y sobrino, repliqué yo á Navarro, gobiernan el estado, ¿quien sabe si con el tiempo no se originarán entre los dos algunos zelillos? No hay que temer, me respondió, porque reina entre ambos una estrechísima union. Sin don Baltasar nunca hubiera sido primer ministro el conde de Olivares; porque despues de la muerte de Felipe III todos los amigos y partidarios de la casa de Sandoval se dividiéron unos á favor del cardenal, y otros al de su hijo; pero mi amo, el mas perspicaz de todos los cortesanos, y el conde, que no es ménos sagaz que él, frustráron todas sus medidas, y las tomáron por su parte tan ajustadas para asegurarse en este puesto, que al fin dejáron burlados á todos sus competidores. Nombrado primer ministro el conde de Olivares, repartió el ministerio con su tio don Baltasar, dando á este el encargo de los negocios exteriores, y reservando para sí el de los interiores, de suerte que, estrechando por este medio los vínculos de la amistad que deben naturalmente unir á las personas de una misma sangre, estos dos

señores, independientes uno de otro, viven en una armonía que me parece inalterable.

Esta fué la conversacion que tuve con José, de la cual me prometí sacar buen partido. Despues pasé á dar las gracias al señor don Baltasar de lo mucho que se habia interesado por mí. Respondióme con el mayor agrado que aprovecharia gustoso todas las ocasiones que se le proporcionasen de servirme, y que celebraba infinito verme igualmente contento y satisfecho de su sobrino, á quien me aseguró volveria á hablar á favor mio, aunque no sea mas, añadió, que para que conozcais cuan presentes tengo en mi corazon todos vuestros intereses, y al mismo tiempo entendais que en lugar de un protector habeis adquirido dos; tan á pechos habia tomado el favorecerme el señor don Baltasar en atencion á los buenos oficios de Navarro.

Desde aquella misma noche dejé mi posada de caballeros para ir á vivir en casa del primer ministro, donde cené con Escipion en mi aposento, en el cual fuímos servidos por criados de la misma casa, quienes, durante la cena, miéntras nosotros afectabamos una gravedad severa, tal vez reirian entre sí del respeto que se les habia mandado nos guardasen.

Apénas levantáron la mesa se retiráron, y mi secretario, dejando de reprimirse, me dijo mil locuras que su buen humor y sus lisonjeras esperanzas le sugiriéron. Por lo que á mí toca, aunque estaba embelesado con la brillante situacion en que comenzaba á verme, aun no sentia en mi interior ninguna disposicion á dejarme deslumbrar de ella; y así luego que me acosté me quedé dormido tranquilamente, sin entregar mi imaginacion á las ideas risueñas que podian ocuparla; en vez de que Escipion durmió poco, pues pasó la mitad de la noche atesorando para casar á su hija Serafina.

No bien me habia acabado de vestir el dia siguiente, cuando viniéron á llamarme de parte del conde. Fuí inmediatamente á ver á S. E., el cual me dijo: Ea, Santillana, veamos algo de lo que sabes hacer; tú me has dicho que el duque de Lerma te encargaba algunas memorias para que se las redactases: yo tengo una que destino para prueba de tu capacidad, y de cuyo objeto voy á enterarte. Se trata de componer una obra que disponga al público en favor de mi ministerio. Ya he hecho correr secretamente la voz de que he encontrado los negocios en gran desórden, y es menester ahora manifestar á los ojos de la corte y del público la triste situacion á que se halla reducida la monarquía. Conviene presentar sobre esto un cuadro que llame la atencion pública, y no deje echar de ménos á mi predecesor; despues ponderarás las medidas que he adoptado para hacer que sea glorioso el gobierno del rey, florecientes sus estados, y sus vasallos completamente dichosos.

Dicho esto me entregó un papel que contenia los justos motivos de los pueblos para estar descontentos con el gobierno anterior; y me acuerdo que constaba de diez artículos, el menor de los cuales era muy bastante para sobresaltar á todo buen Español. Hízome despues pasar á un gabinetillo contiguo á su despacho, y allí me dejó solo para que trabajase con libertad. Comenzé pues á componer mi memoria lo mejor que me fué posible: expuse primeramente el estado lastimoso en que se hallaba la monarquía; el erario exhausto, las rentas de la corona estancadas en manos de asentistas, y la marina arruinada. Recapitulé despues los defectos cometidos por los que habian gobernado la nacion en el reinado anterior, y las funestas consecuencias que podian traer consigo. En fin, pinté la monarquía en el mayor peligro, y censuré tan acremente al ministerio anterior que, segun mi memoria, la caida del duque de Lerma era una felicidad para la España. Á la verdad, aunque yo no tenia ningun motivo de queja de aquel señor, sin embargo no me pesó hacerle esta buena obra. Finalmente, despues de haber hecho la mas espantosa pintura de los males que amenazaban á la España, alentaba los ánimos, haciendo mañosamente concebir á los pueblos esperanzas lisonjeras para lo sucesivo. Hacia hablar al conde de Olivares como á un restaurador enviado por la Providencia para la salvacion de la patria: prometia montes de oro; y en una palabra, llené tan completamente los deseos del ministro, que quedó sorprendido de mi obra cuando acabó de leerla. Santillana, me dijo, ¿tú sabes que has hecho una obra digna de un secretario de estado? Ya no me admiro de que el duque de Lerma se valiese de tu pluma. Tu estilo es lacónico y aun elegante; pero me parece demasiado sencillo: y al mismo tiempo, haciéndome notar los pasages que no eran de su gusto, los varió; juzgando yo por sus correcciones que le gustaban, como me habia dicho Navarro, las expresiones estudiadas y oscuras. Sin embargo, aunque la agradase tanto la nobleza, ó, por mejor decir, la cultura en la diccion, no por eso dejó de conservar las dos terceras partes de mi memoria; y para darme la mejor prueba de su plena satisfaccion, me envió por don Ramon trecientos doblones al acabar yo de comer.

CAPITULO VI.

En qué invirtió Gil Blas estos trecientos doblones, y comision que dió á Escipion. Resultado de la memoria de que acaba de hablarse.

Esta generosidad del ministro dió nuevo motivo á Escipion para repetirme mil parabienes de haber vuelto á la corte. Vmd. vé, me dijo, que la Fortuna tiene grandes designios para favorecerle.

¿Está vmd. ahora arrepentido de haber dejado su soledad? ¡Viva el señor conde de Olivares! que es un amo muy diferente de su predecesor. Á pesar de ser vmd. muy afecto al duque de Lerma, le dejó morir de hambre muchos meses sin regalarle ni un triste peso duro; mas el conde ya le ha dado una gratificacion que vmd. no se hubiera atrevido á esperar sino despues de largos servicios. Me alegraria mucho, añadió, de que los señores de Leiva fuesen testigos de la prosperidad de vmd. ó á lo ménos de que la supiesen. Tiempo es de noticiársela, le respondí, y de esto iba á hablarte; porque no dudo desearán con mucha impaciencia saber de mí; pero aguardaba para hacerlo á verme en un estado fijo, y decirles positivamente si me quedaria en la corte ó no. Ahora que estoy seguro de mi suerte, puedes ir á Valencia cuando quieras á informar á aquellos señores de mi situacion actual, que miro como obra suya, siendo cierto que, á no habérmelo ellos persuadido, jamas me hubiera determinado á volver á Madrid. ¡Oh, mi amado amo, exclamó el hijo de la Coscolina, qué alegría voy á darles cuando les cuente lo que ha sucedido á vmd.! ¡Cuanto diera por hallarme ya á las puertas de Valencia! pero pronto estaré allí. Los dos caballos de don Alfonso están prevenidos; voy á ponerme en camino con un lacayo de S. E.; porque ademas de que me gusta llevar compañía por el camino, vmd. sabe que la librea de un primer ministro deslumbra.

No pude ménos de reirme de la necia vanidad de mi secretario; y con todo eso yo, quizá aun mas vano que él, le permití hacer lo que le dió la gana. Marcha, le dije, y vuelve prontamente, porque tengo que darte otro encargo. Quiero enviarte á Asturias á llevar dinero á mi madre. Por pura negligencia he dejado pasar el tiempo en que prometí enviarle cien doblones que tú mismo te obligáste á ponerle en mano propia. Las promesas de esta especie deben ser tan sagradas para un hijo, que me acuso de mi poca puntualidad en cumplirlas. Señor, me respondió Escipion, en seis semanas quedarán desempeñados ambos encargos; habré visto á los señores de Leiva, dado una vuelta por vuestra quinta, y visitado segunda vez la ciudad de Oviedo, de la cual no me puedo acordar sin dar al diablo las tres partes y media de sus habitantes. Entregué, pues, al hijo de la Coscolina cien doblones para la pension de mi madre, y otros ciento para él, deseando que hiciese felizmente el largo viage que iba á emprender.

Poco despues de su partida S. E. mandó imprimir nuestra memoria, que apénas se hizo pública cuando fué asunto de todas las conversaciones de Madrid. Al pueblo, amigo siempre de novedades, le gustó infinito. La disipacion de las rentas reales, que estaba pintada con los mas vivos colores, le indignáron contra el duque de Lerma; y si los golpes que se descargaban

contra este ministro no fuéron aplaudidos de todos, á lo ménos mereciéron la aprobacion de muchos. En cuanto á las pomposas promesas que hacia el conde de Olivares, y entre ellas la de cubrir por medio de una discreta economía las atenciones del estado sin gravar á los vasallos, deslumbráron á todos generalmente y les confirmáron en el gran concepto que ya tenian de sus talentos; de manera que por toda la poblacion resonáron sus alabanzas.

El ministro, satisfecho de haber conseguido con esta obra su objeto, que no habia sido otro que el de grangearse la estimacion pública, quiso merecerla verdaderamente por medio de una accion laudable que fuese útil al rey. Recurrió para ello á la invencion del emperador Galba, es decir, que hizo que los particulares que se habian enriquecido, sabe Dios como, con el manejo de los caudales públicos, resarciesen al erario. Luego que el conde hizo vomitar á aquellas sanguijuelas la sangre que habian chupado, y la guardó en las arcas reales, trató de conservarla en ellas haciendo suprimir todas las pensiones, sin exceptuar la suya, como tambien las gratificaciones que se daban del caudal de S. M. Para lograr la ejecucion de este designio, que no podia verificarse sin mudar la faz del gobierno, me mandó componer otra memoria, cuya sustancia y método me indicó : en seguida me encargó que procurase elevar todo lo posible la ordinaria sencillez de mi estilo, para dar mas dignidad á mis frases. Ya estoy hecho cargo, señor, le dije : V. E. quiere sublimidad y brillantez, pues la tendrá. Encerréme en el mismo gabinete donde anteriormente habia trabajado, y allí puse manos á la obra despues de haber invocado al genio elocuente del arzobispo de Granada.

Comenzé por exponer que era preciso conservar con todo rigor los fondos que habia en arcas reales, que no debian emplearse absolutamente sino en las necesidades de la monarquía, como que eran un fondo sagrado que se debia reservar para imponer respeto á los enemigos de la nacion. Despues hacia presente al monarca, que era á quien se dirigia la memoria, que, suprimiendo las pensiones y gratificaciones cargadas sobre la real hacienda, no por eso se privaba del gusto que tendria en recompensar generosamente el mérito y servicios de los vasallos que se hiciesen acreedores á sus reales gracias; pues sin tocar á su tesoro quedaba en estado de conceder grandes recompensas: porque para unos tenia vireinatos, gobiernos, hábitos de las órdenes militares, y empleos en sus ejércitos; para otros encomiendas sobre las cuales podria imponer muchas pensiones, títulos de Castilla, y magistraturas; y por último, todo género de beneficios eclesiásticos para los que quisiesen seguir la carrera de la iglesia.

Esta memoria, mucho mas larga que la anterior, me ocupó cerca de tres dias, y por mi fortuna salió tan acomodada al gusto

de mi amo, por estar atestada de voces enfáticas y de cláusulas metafóricas, que me colmó de alabanzas. Mucho me agrada lo que has hecho, me dijo, enseñándome los pasages mas pomposos, estas sí que son expresiones vaciadas en buen molde. ¡ Ánimo ! amigo mio, ya estoy previendo que me servirás de grande utilidad. Sin embargo, en medio de los elogios que me prodigó, no dejó de retocar la memoria; puso en ella mucho de su casa, y formó una pieza de elocuencia que admiró al rey y á toda la corte. El público la honró tambien con su aprobacion, presagió felicidades para lo venidero, y se lisonjeó de que la monarquía recobraria su antiguo esplendor bajo el ministerio de un personage tan insigne. Viendo S. E. la mucha fama que le habia grangeado aquel escrito, quiso que por la parte que yo tenia en él recogiese algun fruto; y así dispuso que se me diese una pension de quinientos escudos sobre la encomienda de Castilla; lo que me fué tanto mas apreciable, cuanto que este no era un bien mal adquirido, aunque lo habia ganado con mucha facilidad.

CAPITULO VII.

Por qué casualidad, en donde y en qué estado volvió á encontrar Gil Blas á su amigo Fabricio; y conversacion que tuviéron.

Ninguna cosa le gustaba tanto al conde como saber lo que se pensaba en Madrid de la conducta que observaba en su ministerio. Todos los dias me preguntaba qué se decia de él, y aun tenia pagadas espías que le contaban puntualmente cuanto pasaba en la poblacion. Le referian hasta las mas ligeras conversaciones que habian oido; y como les tenia encargado que le dijesen francamente la verdad, no tenia poco que sufrir algunas veces su amor propio; porque la lengua del pueblo es tan suelta que nada respeta.

Luego que conocí que el conde era amigo de que se le diesen noticias, me dediqué á ir por las tardes á los sitios públicos y mezclarme en las conversaciones de personas decentes, donde las hubiera. Cuando hablaban del gobierno escuchaba con atencion, y si decian algo digno de que lo supiese S. E. no dejaba de noticiárselo; pero debe observarse que jamas le decia nada que no le fuera favorable.

Volviendo en cierta ocasion de uno de estos sitios pasé por delante de la puerta de un hospital, y me dió gana de entrar en él. Recorrí dos ó tres salas llenas de enfermos, y mirando á todas partes, ví entre aquellos desgraciados, á quienes no podia considerar sin lástima, uno que fijó mi atencion, po rque me pareció ver en él á mi paisano y antiguo camarada Fabricio. Acerquéme mas á su cama para enterarme mejor, y aunque no pude ya dudar que era el poeta

Nuñez, con todo me detuve algunos instantes á mirarle, pero sin decirle nada. Él me conoció luego, y me miraba del mismo modo. Al cabo rompiendo el silencio, le dije: O mis ojos me engañan, ó este que miro es Fabricio. El mismo soy, me respondió friamente, y no debes maravillarte. Desde que me separé de tí, no he tenido otro oficio que el de autor: he compuesto novelas, comedias, y toda clase de obras de ingenio; y he llegado al fin de esta carrera, que es parar en un hospital.

No pude ménos de reirme al oir estas últimas palabras, y mucho mas al ver la seriedad con que las pronunció. ¡Pues qué! exclamé: ¿tu musa te ha traido á tan miserable estado? ¿es posible que te haya jugado una pieza tan villana? Tú mismo lo estás viendo, repuso él; á estas casas suelen venir á parar todos los que presumen de ingenios. Tú, hijo mio, lo acertáste en seguir otro rumbo; pero ya no estás en la corte, y me parece que tus asuntos han mudado mucho de aspecto: y aun me acuerdo de haber oido decir que de órden del rey te habian metido en un castillo. Así fué puntualmente, repuse yo: la fortuna en que me viste cuando nos separámos fué muy pasagera, pues pocos dias despues perdí de repente mi empleo, mis bienes y mi libertad. Sin embargo, amigo mio, hoy me vuelves á ver en un estado mucho mas brillante que aquel en que me conocíste en otro tiempo. Eso no es posible, dijo Nuñez: tu aspecto es juicioso y modesto; no noto en tí aquella vanidad y aquella altanería que suelen inspirar las prosperidades. Las desgracias, le repliqué, han purificado mi virtud. En la escuela de la adversidad aprendí á gozar de las riquezas sin dejarme dominar por ellas.

Acaba, pues, y dime, interrumpió Fabricio, incorporándose en la cama con júbilo, qué empleo es el que tienes, y en qué te ocupas al presente. ¿Eres por ventura mayordomo de algun gran señor arruinado, ó de alguna viuda rica? Todavía estoy mucho mejor, le respondí; pero ahora dispénsame, te ruego, de explicarme mas; que en mejor ocasion contentaré enteramente tu curiosidad. Al presente bástete saber que estoy en situacion de poder servirte, ó mas bien de ponerte en estado de no necesitar de nadie para pasarlo con decencia; con tal que me des palabra de no componer mas obras de ingenio en verso ni en prosa. ¿Serás capaz de hacer tan gran sacrificio? Ya le he hecho al cielo, me dijo, en la enfermedad mortal de que me ves convaleciente. Un religioso domínico me ha movido á abjurar de la poesía como de una ocupacion que, si no es criminal, desvia por lo ménos de la prudencia.

Mil parabienes te doy por tan cuerda resolucion, mi querido Nuñez; pero guárdate bien de la recaida. Esa es la que no temo, me replicó; porque tengo hecho firmísimo propósito de abandonar á las musas: por señas de que cuando entráste en esta sala

estaba haciendo una composicion en verso en que me despedia de ellas para siempre. Señor Fabricio, le dije entónces meneando la cabeza; no sé si el padre domínico y yo podrémos fiarnos de tu abjuracion; porque te veo ciegamente enamorado de aquellas doctas doncellas. No, no, me respondió con viveza: tengo ya rotos todos los lazos que me estrechaban con ellas. Todavía he hecho mas; pues he cobrado aversion al público: no merece que los autores quieran consagrarle sus desvelos; y yo me avergonzaria mucho de componer alguna obra que lograse su aprobacion. Y no creas, continuó, que el resentimiento me dicta este lenguage: dígotelo con serenidad; tanto caso hago de los aplausos del público como de sus desprecios. Es difícil saber quien gana ó quien pierde con él: es tan caprichoso que hoy piensa de una manera y mañana de otra. Muy locos son los poetas dramáticos que se llenan de vanidad cuando ven que sus producciones han sido recibidas con aplauso. Aunque la primera vez que se representen causen mucho ruido por la novedad, si veinte años despues vuelven á parecer en el teatro, son por la mayor parte mal recibidas. La misma fortuna corren por lo comun las novelas y los demas libros de pura diversion cuando salen á luz; pues si á los principios logran la aprobacion de todos, poco á poco la van perdiendo, hasta que al fin llegan á caer en desprecio. Los que viven ahora acusan de mal gusto á los que les han precedido, y el mismo defecto les imputarán á ellos los que vengan despues. De donde concluyo que los autores que son aplaudidos en este siglo serán silbados en el siguiente. Así que todo el honor y toda la estimacion que nos grangea el buen éxito de una obra impresa no es en suma otra cosa que una pura quimera, una ilusion de nuestra fantasía, y un fuego de paja, cuyo humo desvanece el viento en un instante.

Á pesar de que conocí desde luego ser efecto de melancolía y de mal humor este juicioso modo de discurrir de mi poeta de Asturias, no me dí por entendido, y solo le dije: Verdaderamente quedo gozoso de verte divorciado de las obras de ingenio, y curado radicalmente de la manía de escribir. Desde ahora puedes estar seguro de que cuanto ántes te haré dar un empleo con que puedas mantenerte decorosamente sin fatigar tu imaginacion. Mejor para mí, respondió muy alegre: el ingenio comienza á olerme mal, y ya le considero como el don mas funesto que el cielo puede conceder al hombre. Deseo, amado Fabricio, repuse yo, que conserves siempre esas ideas; y te vuelvo á repetir que, si persistes en abandonar la poesía, muy presto te haré con un empleo tan honroso como lucrativo; pero miéntras logro hacerte este servicio, te ruego que admitas esta corta prueba de mi amistad; y diciendo esto le puse en la mano un bolsillo en que habria como unos sesenta doblones.

¡Oh, generoso amigo! exclamó enagenado de gozo y de gratitud el hijo del barbero Nuñez. ¡Qué gracias debo dar al cielo por haberte traido á este hospital! Hoy mismo quiero salir de él con tu socorro. Efectivamente así lo ejecutó haciéndose llevar á una buena posada. Pero ántes de separarnos le informé de mi alojamiento, convidándole á que me fuese á ver luego que se sintiese perfectamente recuperado. Quedóse muy sorprendido cuando le dije que vivia en casa del conde de Olivares. ¡Oh bienaventurado Gil Blas, me dijo, que tienes la fortuna de agradar á los ministros! Me complazco en tu felicidad, pues haces tan buen uso de ella.

CAPITULO VIII.

Gil Blas se grangea cada dia mas el afecto del ministro: vuelve Escipion á Madrid, y relacion que hace á Santillana de su viaje.

El conde de Olivares, á quien en adelante llamaré el *conde-duque*, porque con ese título se dignó honrarle el rey por este tiempo, tenia una flaqueza que descubrí en él, no sin fruto para mí, y era la de querer que le tuvieran cariño. Luego que conocia que alguno le servia con buen afecto, le daba parte en su amistad. No me descuidé en aprovecharme bien de esta observacion; pues no contento con ejecutar puntualmente cuanto me mandaba, obedecia sus órdenes con demostraciones de zelo que le encantaban. Estudiaba su gusto en todas las cosas para conformarme á él y anticiparme á sus deseos en cuanto me fuera posible.

Por este modo de proceder, con el que casi nunca se deja de conseguir lo que se intenta, llegué insensiblemente á ser el favorito de mi amo, quien por su parte, conociendo que yo adolecia tambien de la misma flaqueza que él, me ganó la voluntad con las demostraciones de cariño que me hizo conmigo. Me grangeé tanto su amistad, que llegué á participar de su confianza igualmente que el señor Carnero su primer secretario.

Este se habia valido de los mismos medios que yo para agradar á S. E., y lo habia logrado tan bien, que le revelaba los arcanos del gabinete; y así los dos eramos confidentes del primer ministro y los depositarios de sus secretos; pero con esta diferencia, que á Carnero solo le hablaba de los negocios de estado, y á mí de los que tocaban á sus intereses personales; lo que formaba, por decirlo así, dos departamentos separados, con lo cual uno y otro estabamos igualmente gustosos, viviendo juntos sin zelos y sin amistad. Yo tenia motivo para estar contento con mi destino, porque proporcionándome continuamente la ocasion de estar con el conde-duque, me ponia en estado de penetrar en el fondo de

su alma, que dejó de ocultarme, en medio de ser naturalmente reservado, cuando llegó á convencerse de la sinceridad de mi afecto hácia él.

Santillana, me dijo un dia, tú has visto al duque de Lerma gozar de una autoridad que ménos parecia la de un ministro favorito que el poder de un monarca absoluto: sin embargo, yo soy mas feliz que lo era él en el mayor auge de su fortuna. Él tenia dos enemigos formidables en el duque de Uceda su propio hijo, y en el confesor de Felipe III; en vez de que yo á nadie veo cerca del rey con bastante favor para perjudicarme, ni aun de quien yo sospeche que me tenga mala voluntad. Es verdad, continuó, que desde mi elevacion al ministerio puse el mayor cuidado en que no estuviesen al lado de S. M. otras personas que las enlazadas conmigo por amistad ó por parentesco. Con vireinatos ó embajadas me he ido deshaciendo de todos los señores cuyo mérito personal hubiera podido hacerme decaer algo de la gracia del soberano, que yo quiero gozar entera y exclusivamente; de manera que en la actualidad me puedo lisonjear de que ningun grande me hace sombra. Ya ves, Gil Blas, añadió, que te descubro mi corazon: como tengo motivo para creer que me eres enteramente afecto, he echado mano de tí para que seas mi confidente. Tienes entendimiento, te contemplo juicioso, prudente y discreto; en una palabra te considero á propósito para el desempeño de mil comisiones que piden un sugeto muy inteligente y que tome parte en mis intereses.

No pude desechar del todo las ideas lisonjeras que estas palabras excitáron en mi imaginacion; subiéronseme repentinamente á la cabeza algunos humos de ambicion y de avaricia, que despertáron en mí ciertos afectos de que creia haber triunfado. Aseguré al ministro que haria cuanto estuviese de mi parte para corresponder á sus deseos, y me preparé para ejecutar sin escrúpulo todas las órdenes que tuviera por conveniente darme.

Entre tanto que yo me disponia de este modo á erigir nuevos altares á la Fortuna, volvió Escipion de su viage. No tengo, me dijo, muy larga relacion que haceros: causé une grande alegría á los señores de Leiva cuando les dije la buena acogida que vmd. halló en el rey luego que le conoció, y de qué modo se conduce con vmd. el conde de Olivares.

Interrumpí á Escipion diciéndole: Mas alegría les hubieras causado, amigo mio, si hubieras podido contarles el predicamento en que me hallo en el dia para con el ministro. Son verdaderamente de admirar los rápidos progresos que despues de tu partida he hecho en el corazon de S. E. Sea Dios bendito, mi querido amo, respondió, ya presiento que tendrémos excelentes destinos que desempeñar.

Mudemos de conversacion, le dije, y hablemos de Oviedo. Cuando saliste de Asturias ¿en qué estado dejáste á mi madre? ¡Ah señor! me respondió tomando de repente un aspecto afligido: las noticias que tengo que daros sobre ese punto no son sino tristes. ¡Oh cielos! exclamé: sin duda mi madre ha muerto. Seis meses ha, dijo mi secretario, que la buena señora pagó el tributo á la naturaleza, y lo mismo el señor Gil Perez su tio de vmd.

Afligióme vivamente la muerte de mi madre, aunque en mi infancia no habia recibido de ella aquellas caricias que tanto necesitan los hijos para ser agradecidos en lo sucesivo. Tambien derramé algunas lágrimas por el buen canónigo, acordándome del cuidado que habia tenido de mi educacion. Á la verdad no duró mucho mi pesadumbre; que muy presto quedó reducida á una tierna memoria que siempre he conservado de mis parientes.

CAPITULO IX.

Como y con quien casó el conde-duque á su hija única, y los sinsabores que produjo este matrimonio.

Poco despues del regreso del hijo de la Coscolina vi al conde-duque por espacio de unos ocho dias muy parado y pensativo. Me persuadí de que estaba meditando alguna grande empresa de política; pero presto llegué á saber que lo que le tenia tan suspenso era un asunto doméstico. Gil Blas, me dijo una tarde, sin duda habrás reparado que hace dias que ando pensativo. Así es, hijo mio; no puedo negar que enteramente me ocupa un negocio, del cual pende el sosiego de mi alma, y voy á confiártelo.

Mi hija doña María, continuó, se halla ya en edad de tomar estado, y son muchos los pretendientes que aspiran á su mano. El conde de Niebla, primogénito del duque de Medinasidonia, cabeza de la casa de Guzman, y don Luis de Haro, hijo y heredero del marques del Carpio y de mi hermana mayor, son los dos concurrentes que parecen mas dignos de merecer la preferencia. Sobre todo el mérito del último es tan superior al de sus competidores, que toda la corte está persuadida de que será el que preferiré para yerno. Con todo eso, sin pararme en explicarte los motivos que tengo para desechar á ambos, te diré que he puesto los ojos en don Ramiro Nuñez de Guzman, marques de Toral, cabeza de la casa de los Guzmanes de Abrados. Á este señor y á los hijos que nacieren de mi hija quiero dejar todos mis bienes, vincularlos al título de conde de Olivares y anejar á él la grandeza; de suerte que mis nietos y sus descendientes que vinieren de la rama de Abrados y de la de Olivares pasarán por

primogénitos de la casa de Guzman. Dime, Santillana, añadió, ¿ apruebas este proyecto? Señor, le respondí, es propio de la capacidad y talento que le ha formado: lo único que rezelo es que el duque de Medinasidonia podrá quejarse de él. Quéjese cuanto quiera, respondió, nada me importa: no tengo inclinacion á su rama que ha usurpado á la de Abrados el derecho de primogenitura y los títulos anejos á ella; ménos impresion me harán sus quejas que el sentimiento que tendrá mi hermana la marquesa del Carpio al ver que su hijo pierde el enlace con mi hija. Pero sobre todo yo quiero hacer mi gusto, y don Ramiro será preferido á todos sus rivales: así lo tengo determinado.

Habiendo el conde-duque tomado esta resolucion, no pasó sin embargo á ejecutarla sin afianzarla primero con un golpe diestro de política. Presentó un memorial al rey y á la reina suplicando á sus magestades se dignasen disponer de la mano de su hija doña María, exponiéndoles las calidades de los señores que la pretendian, y remitiéndose enteramente á la eleccion de sus magestades: bien que, hablando del marques de Toral, no se dejaba de conocer su particular inclinacion á este partido. En virtud de esto el rey, que deseaba mucho complacer á su ministro, le dió por escrito la respuesta siguiente: *Juzgo á don Ramiro Nuñez digno de doña María. Sin embargo, elige por tí mismo: el partido que mas te convenga será el que á mi mas me agrade.* EL REY.

Manifestó el ministro esta respuesta con cierta afectacion; y fingiendo entenderla como una órden del soberano, se dió prisa á casar á su hija con el marques de Toral, resolucion de que se resintió vivamente la marquesa del Carpio, como todos los Guzmanes, que estaban muy satisfechos con la esperanza del enlace con doña María. En medio de esto unos y otros, cuando viéron que no podian impedir el casamiento, aparentáron celebrarle con las mayores demostraciones de alegría. Parecia que toda la familia estaba fuera de sí de contento; pero tardó poco en verse vengado su disgusto del modo mas cruel y doloroso para el conde. Á los diez meses dió á luz doña María una niña que murió al nacer, y poco despues la misma madre fué víctima de su sobreparto.

¡Qué pérdida para un padre idólatra, por decirlo así, de su hija, y mas viendo con esto desvanecido su proyecto de quitar el derecho de primogenitura á la rama de Medinasidonia! Esto le afligió tan profundamente que se encerró por algunos dias sin que le viese nadie sino yo, que, conformándome á su excesivo sentimiento, me mostraba tan apesadumbrado como él. Forzoso es decir la verdad: yo aproveché esta coyuntura para derramar nuevas lágrimas en memoria de Antonia. La semejanza que habia entre su muerte y la de la marquesa de Toral volvió á abrir una herida mal cicatrizada, causándome tanto sentimiento, que el ministro, á pesar de lo abatido que le tenia su propia pena, no

pudo ménos de advertir la mia. Admiróle verme tomar tan activa parte en sus amarguras. Gil Blas, me dijo un dia que le pareci abismado en una profunda tristeza, es un consuelo muy dulce para mí el tener un confidente tan sensible á mis angustias. ¡Ah señor! le respondí, vendiéndole por fineza mi quebranto, seria yo el hombre mas ingrato, y mi corazon el mas duro si no las sintiera tan vivamente. ¡Pues qué! ¿podria V. E. llorar la muerte de una hija de tanto mérito, y á quien amaba tan tiernamente, sin que yo mezclase mis lágrimos con las suyas? No, señor: me tiene V. E. demasiado colmado de beneficios para que yo pueda dejar en toda mi vida de tomar parte en sus satisfacciones y en sus pesadumbres.

CAPITULO X.

Encuentra Gil Blas casualmente al poeta Nuñez: refiérele este que se representa una tragedia suya en el teatro del Príncipe: desgraciado éxito que tuvo; y efecto favorable que le produjo esta desgracia.

Comenzaba el ministro á consolarse, y por consiguiente tambien yo á recobrar mi buen humor, cuando salí una tarde á pasearme solo en coche. En el camino encontré al poeta asturiano, á quien no habia visto despues de su salida del hospital. Advertí que estaba decentemente vestido. Llaméle, hícele entrar en el coche, y fuimos juntos á pasear en el prado de San Gerónimo.

Señor Nuñez, le dije, ha sido fortuna mia haberos encontrado por casualidad; á no ser así nunca lograria el gusto de... Déjate de reconvenciones, Santillana, interrumpió con precipitacion: confieso de buena fe que de propósito no quise ir á visitarte, y te voy á decir el motivo. Tú me prometiste un buen empleo, con tal que renunciase á la poesía, y yo he encontrado otro mas sólido con la condicion de hacer versos: he aceptado este último por ser mas conforme á mi genio. Un amigo mio me ha colocado en casa de don Beltran Gomez del Ribero, tesorero de las galeras del rey. Este don Beltran queria mantener á sus expensas un buen ingenio, y habiéndole parecido muy sublime mi versificación, me ha preferido á cinco ó seis autores que se presentáron para ocupar la plaza de secretario de su ramo.

Me alegro infinito de eso, querido Fabricio, le dije, porque ese don Beltran verosímilmente será muy rico. ¡Como rico! me replicó Fabricio: dicen que ni aun él mismo sabe lo que tiene. Pero como quiera que sea, he aquí en qué consiste el empleo que desempeño en su casa. Como se precia de cortejante y quiere pasar por hombre de ingenio, se vale de mi pluma para componer billetes llenos de sal y de gracia, dirigidos á muchas damas muy vivarachas con quienes tiene frecuente correspondencia. En su

nombre escribo á una en verso, á otra en prosa, y algunas veces yo mismo soy el portador de los billetes para hacer ver mis muchos talentos.

Pero tú no me enteras, le dije, de lo que mas deseo saber: te pagan bien tus epígramas epistolares? Con mucha liberalidad, me respondió: no todos los ricos son espléndidos, pues algunos conozco que son muy tacaños; pero don Beltran se porta conmigo generosamente. Ademas de los doscientos doblones de sueldo que me tiene señalados, me da de tiempo en tiempo algunas pequeñas gratificaciones; lo cual me pone en estado de hacer el papel de señor, y de pasar el tiempo alegremente con algunos autores tan enemigos como yo de la melancolía. En suma, le repliqué yo, ¿es tu tesorero hombre de tanto gusto que conozca las bellezas de una obra y note sus defectos? Oh, tanto como eso no, me respondió Nuñez; aunque tiene una verbosidad que deslumbra, no es inteligente. Sin embargo, se cree otro *Tarpa* [1]: decide resueltamente, y sostiene su opinion con tanta altanería y tenacidad que las mas de las veces, cuando disputa, todos se ven obligados á ceder para evitar una granizada de expresiones descorteses que acostumbra descargar sobre los que le contradicen.

De aquí puedes inferir que pongo el mayor cuidado en no oponerme jamas á lo que dice, por mas razon que muchas veces me asista para ello, porque ademas de los epítetos poco gustosos que oiria de su boca, es seguro que me echaria á la calle. Apruebo, pues, continuó, todo lo que él alaba, y repruebo todo cuanto le disgusta. Por esta condescendencia, que en la realidad poco ó nada me cuesta, pues fácilmente me acomodo al carácter y genio de las personas que me pueden servir, me he hecho dueño de la estimacion y voluntad de mi patrono. Empenóme en componer una tragedia, cuya idea me sugirió él mismo. Compúsela á vista suya; si sale bien, deberé toda mi gloria á las lecciones que él me ha dado.

Preguntéle el título de la tragedia; y me respondió: Intitúlase *el Conde de Saldaña*, la cual se representará en el corral del Príncipe dentro de tres dias. Deseo mucho, le repliqué, que logre todo el aplauso y concepto que tu ingenio me hace esperar. Yo tambien lo espero, me dijo él: verdad es que no hay esperanzas mas falibles que estas, por estar tan inciertos los autores del éxito que tendrán sus obras en las tablas.

Llegó en fin el dia de la primera representacion. Yo no asistí á ella por haberme dado el ministro cierto encargo que me lo

[1] Espurio Mecio Tarpa fué un crítico romano del tiempo de Augusto, nombrado en compañía de otros cuatro para examinar las obras dramáticas y demas composiciones poéticas.

estorbó; y lo mas que pude hacer fué enviar á Escipion para que á lo ménos me informase del éxito de una pieza en que me interesaba. Despues de haberle estado esperando con impaciencia, le ví entrar con un semblante que me dió mala espina, y no me dejó presagiar cosa buena. Y bien, le pregunté, ¿como ha recibido el público á *el Conde de Saldaña?* Malísimamente, me respondió: en mi vida he visto comedia tratada con mayor ignominia; me he salido indignado de la insolencia del patio. No estoy yo ménos indignado, le interrumpí, contra la manía que Nuñez tiene de componer piezas dramáticas. ¿No debe haber perdido el juicio para preferir los ignominiosos silbidos del populacho al decoroso estado en que pude colocarle? Así me desahogaba yo echando pestes contra el poeta de Asturias por la inclinacion que le tenia, afligiéndome de la desgracia de su drama, miéntras él estaba tan satisfecho de su obra.

Efectivamente dos dias despues le ví entrar en mi cuarto que no cabia en sí de gozo. Santillana, exclamó alborozado luego que me vió, vengo á darte parte de mi suma felicidad. La composicion de una mala tragedia ha causado mi fortuna. Ya sabrás lo mal que fué recibido mi pobre *Conde de Saldaña*: todos los espectadores se amotináron contra él; pero este desenfreno universal fué justamente el que aseguró mi dicha para toda la vida.

Quedé aturdido al oir hablar de este modo al poeta Nuñez. ¿Como así, Fabricio? le pregunté pasmado: ¿es posible que el alto desprecio con que fué tratada tu tragedia, sea puntualmente el motivo de tu desmesurada alegría? Así es ni mas ni ménos, me respondió. Ya te dije la mucha parte que don Beltran tuvo en su composicion; por lo mismo la calificó de una obra á todas luces excelente. Picado en extremo de que el público hubiera sido de un sentir tan contrario al suyo, me dijo esta mañana: Nuñez,

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni:

si tu tragedia pareció tan mal á las gentes, á mí me gustó mucho, y esto te debe bastar. Y para que te consueles del dolor que naturalmente te causará la injusticia y el mal gusto del siglo presente, desde ahora te senalo dos mil escudos de renta anual y vitalicia sobre todos mis bienes. Vamos desde aquí á casa de mi escribano á otorgar la escritura. Con efecto, partímos inmediatamente. El tesorero firmó la escritura de donacion, y me ha pagado el primer año anticipado.

Dí mil parabienes á Fabricio por el desgraciado éxito de su *Conde de Saldaña*, que habia redundado en provecho del autor. Tienes razon, prosiguió él, en cumplimentarme por una cosa tan extraña. ¡Dichoso yo una y mil veces de haber sido silbado!

Si el público mas benévolo me hubiera honrado con sus aplausos, ¿qué fruto hubiera sacado de ellos? Ninguno, ó á lo sumo algunos reales que de nada me servirian; pero los silbidos en un instante me han puesto en estado de pasar cómodamente el resto de mis dias.

CAPITULO XI.

Consigue Santillana un empleo para Escipion, el cual se embarca para Nueva España.

No miró mi secretario sin alguna envidia la impensada fortuna del poeta Nuñez, de manera que en toda una semana no cesó de hablarme de ella. Admirado estoy, me decia, de los caprichos de la Fortuna, la cual muchas veces parece que se deleita en colmar de bienes á un detestable autor, miéntras abandona á los mejores en manos de la miseria : ¡ cuanto celebraria yo que un dia se le antojase hacerme rico de la noche á la mañana! Eso, le dije, podrá quizá suceder mas presto de lo que piensas. Tú estás ahora en el templo de esa deidad, porque, si no me engaño mucho, la casa de un primer ministro se puede muy bien llamar *el templo de la Fortuna*, donde de repente se ven elevados y opulentos los que logran su favor. Decis, señor, mucha verdad, me respondió; pero es menester tener paciencia para esperarle. Vuélvote á decir, le repliqué, que te sosiegues: ¿quien sabe si quizá á estas horas se te está preparando alguna buena comision? Con efecto, pocos dias despues se me presentó ocasion de emplearle útilmente en servicio del conde-duque, y no la dejé escapar.

Hallábame una mañana en conversacion con don Ramon Caporis, mayordomo del primer ministro, y era el asunto sobre las rentas de S. E. Mi señor, decia él, goza de varias encomiendas en todas las órdenes militares, que le reditúan cada año cuarenta mil escudos, sin mas obligacion que la de llevar la Cruz de Alcántara. Fuera de eso los tres empleos de gentilhombre de cámara, caballerizo mayor, y gran canciller de Indias, le producen doscientos mil escudos. Pero todo esto es nada en comparacion de los inmensos caudales que saca de las Indias. ¿Sabe vmd. como? Cuando los buques del rey salen de Sevilla ó de Lisboa para aquellos paises, hace embarcar en ellos vino, aceite y todo el trigo que le produce su condado de Olivares, sin que le cueste un maravedí la conduccion. En Indias se venden estos géneros á precio cuatro veces mayor del que valen en España. Con el dinero que gana en esta venta, compra especería, colores y otras drogas que en el nuevo mundo están casi de

balde, y en Europa se venden á subido precio. Este es un tráfico que le vale muchos millones sin el menor perjuicio del erario. Y no extrañará vmd., continuó, que las personas empleadas en hacer este comercio vuelvan todas cargadas de riquezas, porque S. E. lleva á bien que haciendo su negocio hagan tambien ellas el suyo.

El hijo de la Coscolina, que escuchaba nuestra conversacion, no pudo oir hablar así á don Ramon sin interrumpirle: Pardiez, señor Caporis, exclamó, que yo de buena gana seria uno de esos empleados, y mas que ha muchos años tengo grandes deseos de ver á Méjico. Presto satisfaria yo tu curiosidad, le dijo el mayordormo, si el señor de Santillana no se opusiera á tus deseos. Aunque soy algo delicado en la eleccion de los sugetos que envío á las Indias para hacer este tráfico, porque al fin yo soy el que los nombro, desde luego te sentaria ciegamente en mi registro, con tal que lo consintiese tu amo. Mucha satisfaccion tendria, dije á don Ramon, en que vmd. me diese esta prueba de amistad. Escipion es un mozo á quien estimo, y ademas de eso es muy capaz y tan puntual en todo lo que se pone á su cargo, que espero no dará el menor motivo de disgusto: respondo por él como pudiera responder por mí mismo.

Siendo así, replicó Caporis, desde luego puede marchar á Sevilla, de donde dentro de un mes se harán á la vela los navíos que han de pasar á Indias. Llevará una carta mia para cierto sugeto que le instruirá bien en todo lo que debe hacer para utilizar mucho sin el menor perjuicio de los intereses de S. E., que siempre deben ser muy sagrados para él.

Alegrísimo Escipion con el nuevo empleo, dispuso su viage á Sevilla con mil escudos que le dí para que comprase en Andalucía vino y aceite, y pudiese así traficar por su cuenta en las Indias. Mas sin embargo de las esperanzas que llevaba de mejorar de fortuna en el viage, no pudo separarse de mí sin lágrimas, ni yo privarme de él con ojos enjutos.

CAPITULO XII.

Llega á Madrid don Alfonso de Leiva: motivo de su viage: grave afliccion de Gil Blas; y alegría que le siguió.

Apénas se habia ausentado Escipion, cuando un page del ministro entró en mi cuarto y me entregó un billete que contenia estas palabras: *Si el señor de Santillana quisiese tomarse la molestia de ir al meson de San Gabriel en la calle de Toledo, verá en él á uno de sus mayores amigos.*

¿Quien podrá ser este amigo? decia yo entre mí mismo, ¿y

por qué razon me ocultará su nombre? Tal vez quiere sazonarme el gusto de verle con el sainete de la sorpresa. Salí al instante de casa, me encaminé á la calle de Toledo, llegué al sitio señalado, y me quedé no poco suspenso de encontrar á don Alfonso de Leiva. ¡Qué es lo que veo! exclamé: ¡V. S. aquí, señor! Sí, mi querido Gil Blas, me respondió teniéndome estrechamente abrazado. El mismo don Alfonso en persona es el que tienes á la vista. ¿Pero qué negocio le ha traido á V. S. á Madrid? le dije. Te voy á sorprender, me respondió, y afligirte enterándote de la causa de mi viage. Sábete que me han quitado el gobierno de Valencia, y que el primer ministro ha mandado me presente en la corte á dar cuenta de mi conducta. Permanecí un cuarto de hora en un profundo silencio: despues volviendo á tomar la palabra: ¿De qué se le acusa á V. S.? le dije: Nada sé, respondió; pero atribuyo mi desgracia á la visita que hice tres semanas ha al cardenal duque de Lerma, que hace un mes se halla confinado en su palacio de Denia.

¡Oh! en verdad, interrumpí yo, que V. S. tiene razon en atribuir su desgracia á esa indiscreta visita: no hay que buscar otra culpa; y V. S. me permitirá le diga que se olvidó de consultar su acostumbrada prudencia cuando fué á ver á un ministro desgraciado. El yerro ya se cometió, me dijo él, y he tomado voluntariamente mi determinacion. Me retiraré con mi familia á la quinta de Leiva, donde pasaré en un profundo sosiego el resto de mis dias. Lo único que ahora me aflige, añadió, es el verme obligado á presentarme á un ministro orgulloso y dominante, que quizá me recibirá con poco agrado, cosa intolerable para quien nació con alguna honra. Á pesar de que esto es una necesidad, he querido hablarte ántes de someterme á ella. Señor, le dije, no se presente V. S. al ministro sin que yo sepa ántes de lo que se le acusa, pues el mal no es irreparable. Sea lo que fuere, V. S. se servirá llevar á bien que yo dé en el asunto todos aquellos pasos que exigen de mí la gratitud y el afecto. Diciendo esto le dejé en el meson, asegurándole que dentro de poco nos volveriamos á ver.

Como yo no intervenia ya en ningun negocio de estado desde las dos memorias de que he hecho tan elocuente mencion, fuí á buscar á Carnero para preguntarle si era verdad que á don Alfonso de Leiva se le habia quitado el gobierno de la ciudad de Valencia. Respondióme que sí, pero que ignoraba la causa de ello. Con esto resolví sin vacilar acudir al mismo ministro para saber de su propia boca los motivos que podía tener para estar quejoso del hijo de don César.

Estaba yo tan penetrado de dolor por este fatal acontecimiento, que no tuve necesidad de aparentar tristeza para parecer afligido á los ojos del conde. ¿Qué tienes, Santillana? me preguntó luego

que me vió : descubro en tu semblante señales de pesadumbre, y aun veo que las lágrimas están prontas á correr de tus ojos. ¿Te ha ofendido alguno? habla, y pronto quedarás vengado. Señor, le respondí llorando, aun cuando quisiera disimular mi pena no podria, porque casi llega á términos de desesperacion. Acaban de asegurarme que ya no es gobernador de Valencia don Alfonso de Leiva, y no podian darme noticia que me fuera mas sensible. ¿Qué me dices, Gil Blas? repuso el ministro admirado : ¿pues qué tienes tú con don Alfonso ni con su gobierno? Entónces le hice una puntual relacion de todas las obligaciones que debia á los señores de Leiva, y despues le conté como y cuando habia yo obtenido del duque de Lerma para el hijo de don César el gobierno de que se trataba. Despues que S. E. me oyó con una atencion llena de bondad hácia mí, me dijo : Enjuga tus lágrimas, amigo mio. Ademas de que yo ignoraba lo que me acabas de contar, te confesaré que miraba á don Alfonso como hechura del cardenal de Lerma. Ponte en mi lugar; la visita que hizo á este purpurado ¿no te le hubiera hecho sospechoso? Quiero no obstante creer que, habiéndosele conferido su empleo por aquel ministro, puede haber dado este paso por un mero impulso de agradecimiento. Siento haber separado de su empleo á un hombre que te le debia á tí; pero si deshice lo que habias hecho tú, puedo repararlo, y aun quiero hacer por tí mas de lo que hizo el duque de Lerma. Don Alfonso de Leiva tu amigo no era mas que gobernador de la ciudad de Valencia; pero yo le hago virey del reino de Aragon. Te doy licencia para que le comuniques esta noticia, y puedes decirle que venga á prestar juramento.

Cuando oí estas palabras pasé del extremo de la afliccion á un exceso de alegría que me enagenó en términos que lo conoció S. E. en el modo de manifestarle mi agradecimiento; mas no le desagradó el desconcierto de mis palabras, y como le habia enterado de que don Alfonso estaba en Madrid, me dijo que podia yo presentársele en aquel mismo dia. Fuí volando al meson de San Gabriel, en donde colmé de gozo al hijo de don César anunciándole su nuevo empleo. No podia creer lo que yo le decia, porque tenia dificultad en persuadirse de que, por mas amistad que me tuviera el primer ministro, fuera capaz de dar vireinatos por mi influjo. Condújele á casa del conde-duque, que le recibió muy afablemente, y le dijo que se habia comportado tan bien en su gobierno de la ciudad de Valencia, que contemplándole el rey apto para desempeñar un empleo mas elevado, le habia nombrado para el vireinato de Aragon. Por otra parte, añadió, esta dignidad no es superior á la categoría de vuestro nacimiento, y la nobleza aragonesa no podria quejarse de la eleccion de la corte. S. E. no me tomó en boca, y el público

ignoró la parte que yo habia tenido en aquel negocio, lo que puso á cubierto á don Alfonso y al ministro de las habladurías del público sobre el nombramiento de un virey que era hechura mia.

Luego que el hijo de don César estuvo seguro de su promocion, despachó un propio á Valencia para noticiarla á su padre y á Serafina, que al momento pasáron á Madrid; y su primera diligencia fué visitarme y colmarme de demostraciones de vivo agradecimiento. ¡Qué espectáculo tan tierno y glorioso fué para mí ver á las tres personas que mas amaba en el mundo abrazarme á competencia! Tan agradecidos á mi amor como al esplendor que el vireinato iba á añadir á su casa, no hallaban palabras con que manifestar su reconocimiento. Me hablaban como si trataran con un igual suyo, pareciendo haber olvidado que habian sido mis amos: todo les parecia poco para darme pruebas de amistad. Para suprimir circunstancias inútiles, don Alfonso, despues de haber recibido el real despacho, dado gracias al rey y al ministro, y prestado el juramento acostumbrado, marchó de Madrid con su familia para ir á establecer su residencia en Zaragoza. Hizo allí su entrada pública con la mayor magnificencia; y los Aragoneses acreditáron con sus aclamaciones que yo les habia dado un virey que les era muy acepto.

CAPITULO XIII.

Encuentra Gil Blas en palacio á don Gaston de Cogollos, y á don Andres de Tordesillas: á donde fuéron todos tres: fin de la historia de don Gaston y doña Elena de Galisteo: qué servicio hizo Santillana á Tordesillas.

Loco estaba yo de contento por haber transformado tan felizmente en virey á un gobernador depuesto. Los mismos señores de Leiva no estaban tan alegres como yo. Presto se me ofreció otra ocasion de emplear mi valimiento á favor de un amigo; lo que creo conveniente contar, para hacer ver á mis lectores que ya no era yo aquel mismo Gil Blas que en el ministerio anterior vendia las mercedes de la corte.

Hallándome un dia en la antecámara del rey hablando con algunos señores, que no se desdeñaban de admitirme á su conversacion, sabiendo que me queria el primer ministro, ví entre la multitud á don Gaston de Cogollos, aquel reo de estado á quien habia dejado en el alcázar de Segovia, que estaba con el alcaide del mismo alcázar don Andres de Tordesillas. Separéme gustoso de las personas con quienes estaba, para ir á dar un abrazo á estos dos amigos mios. Si ellos se admiráron mucho de verme allí, yo me admiré mas de encontrarme con ellos.

Despues de recíprocos abrazos, me dijo don Gaston: Señor de Santillana, tenemos muchas cosas que decirnos, y no estamos en parage á proposito para ello; permítame vmd. que le conduzca á un sitio en donde el señor de Tordesillas y yo tendrémos el gusto de hablar largamente con vmd. Vine en ello; abrímonos paso por entre el gentío, y salímos de palacio. Hallámos el coche de don Gaston, que le estaba esperando en la calle, metímonos en él los tres, y fuímos á apearnos en la plaza mayor, en donde se hacen las corridas de toros[1], que allí vivia Cogollos en una soberbia casa.

Señor Gil Blas, me dijo don Andres luego que entrámos en una sala alhajada con magnificencia, paréceme que cuando vmd. salió de Segovia habia cobrado horror á la corte, y que iba resuelto á alejarse de ella para siempre. Ese era en efecto mi designio, le respondí, y miéntras vivió el difunto rey no mudé de parecer; pero luego que supe que ocupaba el trono el príncipe su hijo, quise ver si el nuevo monarca me conocia: conocióme; y tuve la dicha de que me recibiese benignamente; él mismo me recomendó al primer ministro, quien me cobró amistad, y con el cual estoy en mucho mas auge del que nunca estuve con el duque de Lerma. Esto es, señor don Andres, todo lo que tenia que decirle; ahora dígame vmd. si se mantiene todavía de alcaide del alcázar de Segovia. No por cierto, me respondió; el conde-duque puso á otro en mi lugar creyéndome probablemente parcial de su predecesor. Yo, dijo entónces don Gaston, obtuve mi libertad por una razon contraria. Apénas supo el primer ministro que yo estaba en la prision de Segovia por órden del duque de Lerma, cuando me mandó poner en libertad; ahora se trata, señor Gil Blas, de contaros lo que me sucedió desde que salí del alcázar.

Lo primero que hice, continuó, despues de haber dado mil gracias á don Andres por las atenciones que le habia debido durante mi arresto, fué venirme á Madrid. Presentéme al conde-duque de Olivares, el cual me dijo: No tema vmd. que la desgracia que le ha sucedido perjudique en lo mas mínimo á su reputacion. Vmd. se halla plenamente justificado, y estoy tanto mas seguro de su inocencia, cuanto que el marques de Villareal, de

[1] Antes de haber en Madrid plaza construida determinadamente para las corridas de toros, se ejecutaban estas en diferentes puntos, segun eran mas ó ménos suntuosas, ó plausibles los motivos de las fiestas en cuya celebridad se hacian. Las en que, ademas de lidiar con los toros, donde salian á acreditar su destreza y valentía los caballeros, se corrian tambien parejas, se jugaba de cañas y de sortija, que eran bastante frecuentes, se ejecutaban en la plaza mayor ó del mercado, situada en el mismo parage donde hoy está, aunque de figura mas irregular.

quien se le sospechaba á vmd. cómplice, no era culpable. Á pesar de ser Portugues y aun pariente del duque de Braganza, es ménos parcial del duque que del rey mi señor. Por consiguiente no debió imputársele á vmd. como delito su conexion con el marques; y para reparar la injusticia que se hizo á vmd. acusándole de traicion, el rey le hace teniente capitan de su guardia española. Acepté este empleo suplicando á S. E. me permitiese, ántes de entrar á desempeñarle, pasar á Coria á ver á mi tia doña Leonor de Lajarilla. Concedióme el ministro un mes de licencia para el viage, el que emprendí acompañado de un solo lacayo.

Habiamos pasado ya de Colmenar, y entrado en un camino hondo entre dos colinas, cuando vímos á un caballero que se estaba defendiendo valerosamente de tres hombres que le acometian á un tiempo. No me detuve un punto en ir á socorrerle: fui volando hácia él, y me puse á su lado. Observé cuando me batia que nuestros enemigos estaban enmascarados, y que reñiamos con animosos combatientes. Sin embargo, á pesar de su vigor y destreza quedámos vencedores: atravesé á uno de los tres, que cayó del caballo, y los otros dos huyéron al momento. Verdad es que la victoria no fué ménos funesta para nosotros que para el desgraciado á quien yo habia muerto; porque, despues de la accion, tanto mi compañero como yo nos hallámos peligrosamente heridos. Pero figúrese vmd. cual seria mi sorpresa cuando conocí que el caballero á quien habia socorrido era Cambados, marido de doña Elena. No quedó él ménos admirado al ver que era yo su defensor. ¡ Ah don Gaston! exclamó; pues qué, ¡sois vos quien venis á socorrerme! Cuando abrazásteis mi partido con tanta generosidad, sin duda ignorabais que defendiais á un hombre que os habia robado vuestra dama. Es cierto que lo ignoraba, le respondí; pero aun cuando lo hubiera sabido, ¿os parece que hubiera titubeado en hacer lo que hice? ¿Me tendréis en tan mal concepto que creais tengo una alma vil? No, no, respondió: tengo mejor opinion de vos, y si muero de las heridas que acabo de recibir, deseo que las vuestras no os impidan aprovecharos de mi muerte. Cambados, le dije, aunque no he olvidado todavía á doña Elena, sabed que no apetezco poseerla á costa de vuestra vida; y aun me alegro mucho de haber contribuido á salvaros de los golpes de tres asesinos, pues que en ello hice una accion que agradecerá vuestra esposa.

Miéntras estabamos hablando de este modo, mi lacayo se apeó, y acercándose al caballero que estaba tendido en el suelo le quitó la mascarilla, y nos hizo ver unas facciones que luego conoció Cambados. Es Caprara, exclamó, aquel pérfido primo, que, en despecho de haber perdido una rica herencia que injus-

tamente me habia disputado, hace mucho tiempo que pensaba asesinarme, y habia por último elegido este dia para realizar sus deseos; pero el cielo ha permitido que él mismo haya sido la víctima de su atentado.

Entre tanto nuestra sangre corria en abundancia, y por instantes nos íbamos debilitando. Sin embargo, heridos como estabamos, tuvímos ánimo para llegar hasta el lugar de Villarejo, que no distaba mas que dos tiros de fusil del campo de batalla. Llegados al primer meson, llamámos cirujanos, y vino uno que nos dijéron ser muy hábil. Examinó nuestras heridas, y halló que eran muy peligrosas; hizo la primera cura, y á la mañana siguiente despues de haber levantado el vendaje declaró mortales las de don Blas, pero no las mias; y sus pronósticos no saliéron falsos.

Viéndose Cambados desahuciado, solo pensó en prepararse á morir. Envió un propio á su muger para informarla de todo lo sucedido, y del triste estado en que se hallaba. Tardó poco doña Elena en presentarse en Villarejo, á donde llegó con el espíritu fuertemente agitado por dos causas diferentes; por el peligro que corria la vida de su marido, y por el temor de que mi vista volviese á encender en su pecho un fuego mal apagado: dos afectos que la tenian en una terrible conmocion. Señora, le dijo don Blas luego que la vió, aun venis á tiempo para recibir mi última despedida; voy á morir, y miro mi muerte como un castigo del cielo por la falsedad con que os robé á don Gaston. Muy léjos de quejarme de él, yo mismo os exhorto á que le restituyais un corazon que le usurpé. Doña Elena no le respondió sino con lágrimas, y á la verdad esta era la mejor respuesta que le podia dar; porque no estaba tan desprendida de mí que hubiese olvidado el artificio de que se habia valido don Blas para determinarla á serme infiel.

Aconteció lo que el cirujano habia pronosticado, que en ménos de tres dias murió Cambados de sus heridas, en vez de que las mias anunciaban una pronta curacion. La viuda, ocupada únicamente en el cuidado de que trasladasen á Coria el cadáver de su esposo, para hacerle los honores que ella debia á sus cenizas, salió de Villarejo para volverse allí despues de haberse informado como por mera urbanidad del estado en que yo me hallaba. Seguíla luego que pude tomando el camino de Coria, donde acabé de restablecerme. Entónces mi tia doña Leonor y don Jorge de Galisteo determináron casarnos á la viuda y á mí ántes que la Fortuna nos jugase otra pieza como la pasada. Efectuóse secretamente el matrimonio, en atencion á la reciente muerte de don Blas; y de allí á pocos dias volví á Madrid con doña Elena. Como se habia pasado el tiempo de mi licencia, temí que el ministro hubiese dado á otro la tenencia de guardias que se me ha-

bia conferido; pero no habia dispuesto de ella, y tuvo la bondad de admitir la disculpa que le dí de mi tardanza.

Soy, pues, prosiguió Cogollos, primer teniente de la guardia española, y estoy muy contento con mi empleo. He grangeado amigos de trato agradable con quienes vivo gustoso. Me alegrara poder decir otro tanto, interrumpió aquí don Andres, pues estoy muy léjos de vivir contento con mi suerte: perdí el empleo que tenia, el cual me daba de comer, y me veo sin amigos que puedan ayudarme á adquirir otro sólido. Perdone vmd., señor don Andres, dije yo entónces sonriéndome; en mí tiene vmd. un amigo que puede servirle de algo. Vuelvo, pues, á decir que el conde-duque me estima aun quizá mas de lo que me estimaba el duque de Lerma, ¿y se atreve vmd. á decirme en mi cara que no conoce á nadie que le pueda proporcionar un empleo sólido? Pues ¿no le hice en otro tiempo un servicio semejante? Acuérdese vmd. de que por el valimiento del arzobispo de Granada logré que se le nombrase á vmd. para ir á Méjico á desempeñar un empleo en que hubiera hecho su fortuna, si el amor no le hubiera detenido en la ciudad de Alicante: pues me halló en mejor estado de poder servir á vmd. actualmente, que estoy al lado del primer ministro. Supuesto eso, me pongo en manos de vmd., repuso Tordesillas; pero, añadió sonriéndose tambien, suplico á vmd. que no me haga el favor de enviarme á Nueva España, porque no querria ir allá aunque me hicieran presidente de la audiencia de Méjico.

Al llegar aquí nuestra conversacion fué interrumpida por doña Elena que entró en la sala, y cuya persona, llena de atractivos, correspondia á la encantadora idea que me habia formado de ella. Señora, le dijo Cogollos, este caballero es el señor de Santillana, de quien os he hablado varias veces, y cuya amable compañía calmó frecuentemente en la prision mis pesares. Sí, señora, dije á doña Elena; mi conversacion le agradaba, porque siempre era vmd. el asunto de ella. La hija de don Jorge respondió modestamente á mi cumplimiento; despues de lo cual me despedí de ambos esposos, asegurándoles lo mucho que celebraba que el himeneo hubiese por último coronado sus prolongados amores. Despues dirigiendo la palabra á Tordesillas, le rogué que me informase de su habitacion, y, habiéndolo hecho, le dije: Don Andres, de vmd. no me despido: espero que ántes de ocho dias verá vmd. que yo reuno el poder á la buena voluntad.

No quedé por embustero: al dia siguiente el conde-duque me proporcionó la ocasion de servir á este alcaide. Santillana, me dijo S. E., está vacante la plaza de gobernador de la cárcel real de Valladolid; vale mas de trecientos doblones al año, y me dan ganas de dártela. No la quiero, señor, le respondí, aunque valga diez mil ducados de renta: renuncio á todos los empleos

que no pueda desempeñar sin alejarme de V. E. Pero este, replicó el ministro, puedes desempeñarle muy bien, sin necesidad de salir de Madrid sino para ir de cuando en cuando á Valladolid á visitar la cárcel. Diga V. E. cuanto guste, repuse yo, no acepto ese empleo sino con la condicion de que se me permita renunciarlo á favor de un digno hidalgo llamado don Andres de Tordesillas, alcaide que fué del alcázar de Segovia. Me alegraria hacerle este presente en reconocimiento de los buenos procederes de que usó conmigo durante mi prision.

Sonrióse el ministro de oirme hablar así, y me dijo : Por lo que veo, Gil Blas, quieres hacer un gobernador de la cárcel real del modo que hiciste un virey. Pues bien, sea así, amigo mio, desde luego te concedo la plaza vacante para Tordesillas; pero dime francamente qué gratificacion debe producirte, porque no te tengo por tan simple que quieras empeñar tu valimiento de balde. Señor, le respondí, ¿no deben pagarse las deudas? Don Andres me proporcionó sin interes todas las comodidades que pudo, ¿no será justo que yo le corresponda? Muy desprendido os habeis hecho, señor de Santillana, me replicó S. E.; me parece que lo erais mucho ménos en el último ministerio. Es verdad, le repuse, porque el mal ejemplo estragó mis costumbres : como entónces todo se vendia, me conformé con el uso; y como en el dia todo se dá, he vuelto á recobrar mi integridad.

Logré, pues, que se proveyese en don Andres de Tordesillas el gobierno de la cárcel real de Valladolid, y le hice marchar luego á dicha ciudad tan contento con su nuevo empleo, como lo quedé yo por haber desempeñado para con él las obligaciones que le debia.

CAPITULO XIV.

Va Santillana á casa del poeta Nuñez : qué personas encontró en ella; y qué conversacion tuviéron allí.

Un dia despues de comer se me antojó ir á ver al poeta asturiano, movido solo de la curiosidad de saber qué vivienda tenia. Me encaminé á casa del señor don Beltran Gomez del Ribero, y pregunté en ella por Nuñez. Ya no vive aquí, me respondió un lacayo que estaba á la puerta; vive ahora en aquella casa, añadió mostrándome una que estaba cerca, y ocupa un cuarto que cae á espaldas de ella. Fuíme allá, y despues de haber atravesado un patio pequeño, entré en una sala enteramente desalhajada, en donde hallé á mi amigo Fabricio sentado todavía á la mesa con cinco ó seis amigos suyos á quienes habia convidado aquel dia.

Estaban al fin de la comida, y por consiguiente metidos en disputa; pero luego que me viéron, sucedió un profundo silencio á su ruidosa conversacion. Levantóse apresuradamente Nuñez para recibirme, exclamando : Caballeros, aquí está el señor de Santillana que tiene la bondad de honrarme con una de sus visitas : ayúdenme ustedes á tributar respetuosos obsequios al valido del primer ministro. Al oir esto todos los convidados se levantáron tambien para saludarme; y en consideracion al título que se me habia dado, me hiciéron cumplimientos muy reverentes. Aunque yo no tenia necesidad de beber ni de comer, no me pude escusar de sentarme á la mesa con ellos, y aun de corresponder á un brindis que me dirigiéron.

Pareciéndome que mi presencia les impedia continuar hablando con libertad : Señores, les dije, creo haber interrumpido su conversacion; suplico á ustedes la continúen, ó sino me retiro. Estos señores, dijo entónces Fabricio, estaban hablando de la Ifigenia de Eurípides. El bachiller Melchor de Villegas, erudito de primer órden, preguntaba al señor don Jacinto de Romarate ¿qué era lo que mas le interesaba en aquella tragedia? Así es, dijo don Jacinto, y yo le he respondido que el peligro en que se veía Ifigenia. Y yo, dijo el bachiller, yo le he replicado, lo que estoy pronto á demostrar, que no es el peligro lo que forma el verdadero interes de la pieza. Pues ¿cual es? exclamó el anciano licenciado Gabriel de Leon. El viento, respondió el bachiller.

Todos diéron una carcajada al oir una respuesta que yo no creí formal, imaginándome que Melchor no la habia dado sino por alegrar la conversacion. Pero no tenia yo noticia de aquel sabio : era un hombre que no entendia de burlas, y así dijo con grande seriedad : Rian ustedes cuanto les diere la gana, que yo siempre sostendré que lo que debe hacer mas impresion en el espectador, lo que debe interesarle y suspenderle mas, es el viento. Y sino figúrense ustedes un numeroso ejército unido precisamente para ir á sitiar á Troya. Consideren la impaciencia de capitanes y soldados por emprender y concluir aquel sitio, y restituirse cuanto ántes á la Grecia, en donde habian dejado todo lo que mas amaban en este mundo, sus dioses lares, sus mugeres y sus hijos. Levántase de repente un maldito viento contrario que los detiene en Aulida, y los tiene como clavados en aquel puerto, tanto que miéntras no se mude no les es posible ir á sitiar la ciudad de Príamo. Pues este viento es el que forma el interes de la tragedia. Yo me declaro á favor de los Griegos porque apruebo su designio, y solo deseo la partida de su flota, mirando con indiferencia Ifigenia en peligro, pues que su muerte es un medio para obtener de los dioses un viento favorable.

Cuando Villegas acabó de hablar, se renováron las carcajadas á su costa. Fingió Nuñez apoyar socarronamente aquella ridícula

opinion, solo por dar mas materia de burla á los zumbones, los cuales se divirtiéron diciendo mil graciosísimas chufletas sobre los vientos. Pero el bachiller, mirándolos á todos con aire flemático y orgulloso, los trató de ignorantes y gente vulgar. Yo estaba temiendo á cada momento que se agarrasen y se diesen de mojicones estos botarates, que es el término ordinario de sus disputas; pero fué vano mi temor, porque todo se redujo á llenarse recíprocamente de desvergüenzas, y se retiráron despues de haber comido y bebido á discrecion.

Luego que se marcháron pregunté á Fabricio porqué no vivia en casa del tesorero, y si acaso habia ocurrido alguna desavenencia entre los dos. ¿Desavenencia? me respondió, Dios me libre de ello: nunca ha estado en mayor auge mi estimacion con don Beltran. Supliquéle me permitiese vivir en casa separada, y alquilé en esta el cuarto que ves para gozar de mayor libertad. Aquí recibo á mis amigos que me vienen á ver con frecuencia, y lo paso alegremente con ellos, porque ya sabes que mi genio no es muy inclinado á dejar grandes riquezas á mis herederos. Mi mayor gusto es hallarme al presente en estado de tener todos los dias á mi mesa buena compañía sin peligro de arruinarme. Me alegro infinito, querido Nuñez, le repliqué, y no puedo ménos de repetirte mil parabienes por el éxito de tu última tragedia. Las ochocientas composiciones dramáticas del gran Lope de Vega no le valiéron la cuarta parte de lo que te ha valido á ti tu *Conde de Saldaña*.

LIBRO DUODÉCIMO.

CAPITULO I.

Envia el ministro á Toledo á Gil Blas: motivo y éxito de su viage.

Hacia ya cerca de un mes que S. E. me repetia todos los dias: Santillana, va llegando el tiempo en que quiero emplear tu talento y destreza; pero este tiempo nunca acababa de venir. Llegó en fin, y S. E. me habló en estos términos: Se dice que hay en la compañía de cómicos de Toledo una actriz muy celebrada por su habilidad: se asegura que baila y canta divinamente: que arrebata á los espectadores cuando representa; y se añade tambien que es muy hermosa. Una persona tan recomendable es digna de venir á representar en la corte. Al rey le gustan las co-

medias, la música y el baile, y no le desagrada la hermosura. No me parece razon que S. M. carezca del placer de ver y oir á una muger de tanto mérito. Por esto he resuelto enviarte á Toledo para que juzgues por tí mismo si esa actriz es tan peregrina; yo me atendré desde luego á la impresion que cause en tí, y me fio enteramente en tu discernimiento.

Respondí á S. E. que esperaba dar buena cuenta de aquella comision; y desde luego emprendí mi viage, acompañado de un lacayo, á quien hice dejar la librea del ministro para desempeñar mi encargo con mayor secreto; precaucion que agradó á S. E. Tomé, pues, el camino de Toledo, en donde me apeé en un meson inmediato al alcázar. No bien me habia apeado cuando el mesonero, teniéndome sin duda por algun caballero de las cercanías, me dijo: Naturalmente vendrá V. S. á ver la augusta ceremonia del auto de fe que se celebra mañana en Toledo. Yo, que nada sabia de tal auto, le respondí inmediatamente que sí, para ocultar mejor mi designio, y cortarle la gana de preguntarme mas sobre el fin que llevaba á aquella ciudad. Verá V. S., prosiguió él, una de las mas excelentes procesiones que jamas se han visto; pues hay, segun se dice, mas de cien penitenciados, entre los cuales pasan de diez los que han de ser quemados.

Con efecto, el dia siguiente ántes de salir el sol oí tocar todas las campanas de la ciudad en señal de que iba á darse principio al auto de fe. Con la curiosidad de ver esta ceremonia me vestí aceleradamente, y me encaminé hácia la inquisicion. Habia allí cerca, y de trecho en trecho por donde habia de pasar la procesion, tablados altos, en uno de los cuales me coloqué por mi dinero. Iban primero los padres dominicos, precedidos del estandarte de la fe, ó pendon del santo tribunal. Tras de dichos religiosos venian los reos con sus capotillos ó especie de escapularios de tela amarilla, formada en ellos por la parte anterior y posterior el aspa de san Andres de tela roja, llamada *sanbenito*, y todos con corozas en la cabeza, con llamas pintadas las de los condenados á la hoguera, y sin ellas las de los otros de menor pena.

Miraba yo á todos aquellos infelices con la compasion que no se puede negar á la humanidad, cuando creí descubrir entre los encorozados sin llamas al reverendo padre Hilario y á su compañero el hermano Ambrosio. Pasáron tan cerca de mí, que no pude equivocarme. ¡Qué es lo que estoy viendo! dije entre mí mismo, el cielo, cansado de los excesos de estos dos malvados, los ha entregado á la justicia de la inquisicion. Hablando conmigo de esta suerte me sentí aterrorizado, se apoderó de mí un temblor universal, y mi ánimo se turbó en términos que temí caer desmayado. Las relaciones que yo habia tenido con aquellos bribones, la aventura de Chelva, y en fin, todo lo que habia-

mos hecho juntos acudió en aquel momento á representarse á mi imaginacion; y creí que no podia dar suficientes gracias á Dios de haberme preservado del sanbenito y de la coroza.

Acabada la ceremonia me restituí al meson temblando por el terrible espectáculo que acababa de ver; pero las tristes ideas de que tenia lleno el ánimo se disipáron insensiblemente, y solo pensé en desempeñar con acierto la comision que me habia encargado mi amo. Esperé con impaciencia la hora de la comedia para ir á ella, pareciéndome que este era el primer paso que debia dar. Llegada que fué, me dirigí al teatro, donde casualmente me senté junto á un caballero del hábito de Alcántara con quien entablé luego conversacion, y le dije si daba licencia á un forastero para hacerle una pregunta. Caballero, me respondió muy atentamente, vmd. me honrará en ello. He oido ponderar, proseguí, á los cómicos de Toledo, ¡me habrán engañado? No, me respondió el caballero, la compañía no es mala, y á la verdad hay en ella dos papeles excelentes. Entre otros oirá vmd. á la bella Lucrecia, actriz de catorce años, que le pasmará. No será menester que yo se la muestre á vmd. cuando se deje ver en la escena, porque la distinguirá fácilmente. Volvíle á preguntar si representaria aquella tarde: me respondió que sí, y aun que tenia un papel de mucho lucimiento en la pieza que se iba á representar.

Principió la comedia, y apareciéron en la escena dos actrices que nada habian omitido de cuanto pudiera contribuir á hacerlas encantadoras; peró, á pesar del brillo de sus diamantes, ni una ni otra me pareciéron ser la que yo esperaba. En fin, dejóse ver Lucrecia en el fondo del teatro, y su aproximacion á la escena fué anunciada con un palmoteo general. ¡Ah! esta es, dije para mí: ¡qué aire tan noble! ¡qué talle! ¡qué hermosos ojos! ¡qué salada criatura! Con efecto, me llenó completamente, ó, por mejor decir, su persona me dejó absorto. Desde los primeros versos que recitó conocí que tenia naturalidad, fuego, maestría superior á su edad, y reuní voluntariamente mis aplausos á los universales que le tributó el concurso en todo el tiempo que duró la representacion. Y bien, me dijo entónces el caballero, ya ve vmd. la justicia que hace el público á Lucrecia. No me admiro, le respondí. Pues ménos se admiraría vmd., me replicó, si la oyera cantar: es verdaderamente una sirena: pobres de aquellos que la oyen, si no se precaven tapándose los oidos para no quedar encantados. No es ménos temible cuando baila; sus pasos son tan peligrosos como su voz; hechizan los ojos y cautivan el corazon. Segun eso, exclamé yo entónces, será preciso confesar que esta niña es un portento. ¿Y quien es el mortal venturoso que tiene la dicha de arruinarse por una criatura tan preciosa? No tiene ningun amante que se sepa, me dijo, y aun la murmu-

racion no le atribuye ninguna amistad secreta : no obstante, añadió, acaso pudiera tenerla, porque Lucrecia está bajo la vigilancia de su tia Estela, que sin disputa es la mas astuta de todas las cómicas.

Al oir el nombre de Estela, pregunté con precipitacion al tal caballero si aquella Estela era actriz de la compañía de Toledo. Y de las mejores, me replicó: hoy no ha representado, y en verdad que no hemos perdido poco. Por lo comun hace el papel de graciosa, y verdaderamente lo desempeña que es un primor. ¡ Qué expresion da á sus papeles ! tal vez les añade algo de su invencion; pero este es un hermoso defecto que le hace gracia. Contóme otras mil maravillas de la tal Estela, y por el retrato que me hizo de su persona no dudé fuese Laura, aquella misma que dejé en Granada, y de quien he hablado tanto en mi historia.

Para cerciorarme me fuí derecho al vestuario concluida la comedia. Pregunté por la señora Estela, y volviendo los ojos á todas partes la ví sentada al brasero en conversacion con algunos señores, que quizá no la obsequiaban sino porque era tia de Lucrecia. Llegué á saludar á Laura, y fuese por capricho, ó por vengarse de mi precipitada fuga de Granada, fingió no conocerme, y recibió mi saludo con tanta sequedad que me dejó un poco parado. En lugar de reconvenirle con risa su frio recibimiento, fuí tan simple que mostré formalizarme, y aun me retiré incomodado, resuelto en aquel primer impulso de cólera á volverme á Madrid el dia siguiente. Para vengarme de Laura, decia yo, no quiero que su sobrina tenga el honor de representar delante del rey : para esto, no tengo mas que hacer al ministro el retrato que se me antoje de Lucrecia; y me bastará decirle que baila con poco garbo, que su voz es áspera, y que toda su gracia consiste en sus pocos años : estoy seguro que desde luego se le pasará á S. E. la gana de hacerla ir á la corte.

Esta era la venganza que pensaba tomar del desaire que Laura me habia hecho; pero duró poco mi resentimiento. La mañana siguiente, cuando me estaba disponiendo á marchar, entró un lacayuelo en mi cuarto, y me dijo: Aquí traigo un billete que tengo que entregar al señor de Santillana. Yo soy, hijo mio, le dije, tomándole la carta que abrí, y que contenia estas palabras : *Olvida el modo con que ayer te recibí en el teatro, y ven con el portador a donde él te guie.* Seguí luego al lacayuelo, que me llevó á una casa muy decente, no distante del teatro, y me introdujo en un cuarto alhajado con aseo y buen gusto, donde encontré á Laura en su tocador.

Se levantó para abrazarme, diciendo : Señor Gil Blas, conozco que vmd. tuvo motivo para salir ayer poco contento del recibimiento que le hice cuando fué á saludarme en el vestuario : un antiguo amigo tenia derecho para esperar de mí una acogida mas

afable: no tengo otra disculpa sino que me hallaba á la sazon de malísimo humor, por haber oido ciertos dichos malignos que algunos de los señores cómicos tenian sobre la conducta de mi sobrina, cuya honra me importa mas que la mia. La precipitada y desabrida retirada de vmd. me hizo volver al momento de mi distraccion, y en el mismo punto dí órden á mi lacayo para que siguiese á vmd., y averiguase su posada con ánimo de reparar hoy mi falta. Ya queda, le dije, enteramente reparada, mi querida Laura; no hablemos mas de eso: ahora enterémonos mutuamente de lo que nos ha sucedido desde el malaventurado dia en que el temor de un justo castigo me obligó á salir tan aceleradamente de Granada. Te dejé, si te acuerdas, metida en un grande embrollo. ¿Como salíste de él? ¿No es verdad que necesitáste de toda tu maestría para apaciguar á tu amante portugues? Nada de eso, respondió Laura; ¿pues no sabes que en semejantes lances los hombres son tan débiles que ellos mismos ahorran á veces á las mugeres hasta el trabajo de justificarse?

Sostuve, continuó ella, al marques de Marialba que eras hermano mio. Perdone vmd., señor de Santillana, que le hable con la familiaridad que en otro tiempo, porque no puedo desprenderme de las costumbres añejas. Diréte, pues, que le hablé con desembarazo y entereza. ¿No conoce vmd., le dije al señor portugues, que todo eso es obra de los zelos y de la indignacion? Narcisa, mi compañera y rival, colérica de ver que yo poseo pacíficamente un corazon que ella ha perdido, forjó todo este embuste. Cohechó al sotadespabilador del teatro, quien para apoyar su resentimiento tuvo el descaro de decir que me habia visto en Madrid sirviendo á Arsenia. Nada hay mas falso: la viuda de don Antonio Coello ha tenido siempre pensamientos demasiado nobles para quererse someter á ser criada de una cómica. Fuera de esto, otra patente prueba de la falsedad de esta imputacion, y de la conspiracion de mis acusadores, es la precipitada fuga de mi hermano, que si estuviera presente dejaria sin duda bien confundida la calumnia; pero Narcisa ciertamente habrá empleado algun nuevo artificio para hacerle desaparecer.

Aunque estas razones, prosiguió Laura, no bastasen para hacer mi completa apología, el marques tuvo la bondad de contentarse con ellas; tanto que el cándido señor prosiguió amándome hasta el dia en que dejó á Granada para volverse á Portugal. En verdad su partida fué muy inmediata á la tuya, y la muger de Zapata tuvo el consuelo de verme perder el amante que yo le habia quitado. Permanecí todavía despues algunos años en Granada; pero habiéndose introducido en la compañía disensiones, como frecuentemente sucede entre nosotros, todos los cómicos se separáron: unos marcháron á Sevilla, otros á Córdoba, y yo me vine á Toledo, donde estoy hace diez años

con mi sobrina Lucrecia, á quien ayer oíste representar, puesto que estuvístes en la comedia.

No pude dejar de reirme al llegar aquí. Laura me preguntó de qué me reía. ¿Pues qué no lo adivinas? le respondí: tú no tienes hermano ni hermana; por consiguiente no puedes ser tia de Lucrecia. Ademas de eso, cuando cotejo el tiempo que ha que nos separámos con la edad que representa Lucrecia, me parece que puede ser algo mas estrecho el parentesco entre vosotras dos.

Ya le entiendo á vmd., señor Gil Blas, replicó algo sonrojada la viuda de don Antonio Coello: como vmd. tiene tan presentes los tiempos, no hay medio de engañarle. Ahora bien, amigo mio, Lucrecia es hija mia y del marques de Marialba, y el fruto de nuestro trato, porque no quiero ocultarte mas esta verdad. Vaya, reina mia, repliqué yo, que es grande el esfuerzo que haces en revelarme este secreto, despues que me confiáste tus aventuras con el administrador del hospital de Zamora. Como quiera que sea, yo te aseguro que Lucrecia es una niña de tanto mérito que el público jamas podrá agradecerte como debe el regalo que le hicíste en ella. ¡Ojalá fueran como este todos los que le hacen tus compañeras y amigas!

Quien sabe si algun lector ladino al llegar aquí se acordará de las secretas conversaciones que Laura y yo tuvímos en Granada cuando era secretario del marques de Marialba, y se le antojará sospechar que podia yo tener algun derecho para disputar al marques la paternidad de Lucrecia: le protesto por mi honor que seria injusta su sospecha.

Dí en seguida á Laura cuenta de mis aventuras, hasta el estado actual de mis asuntos. Oyóme con una atencion que mostraba bien no serle indiferente lo que le decia. Amigo Santillana, me dijo luego que acabé, veo que representas un papel brillante en el teatro del mundo, y no alcanzo á manifestarte lo mucho que me complazco en ello. Cuando yo lleve á Madrid á Lucrecia para colocarla en la compañía del Príncipe, me atrevo á lisonjearme de que hallará en el señor de Santillana un poderoso protector. No lo dudes, le respondí: cuenta conmigo, que haré admitir á tu hija en la compañía del Príncipe cuando quieras; esto puedo prometértelo sin hacer alarde de mi poder. Desde luego te cogeria la palabra, replicó Laura, y mañana mismo marcharia á Madrid si no estuviera escriturada en esta compañía. Esa escritura la anula una real órden, le respondí; yo me encargo de ella, y la recibirás ántes de ocho dias. Tendré gran placer en robarles á los Toledanos tu Lucrecia: una actriz tan linda ha nacido para los cortesanos, y nos pertenece de derecho.

Á este tiempo entró Lucrecia en el cuarto. Creí ver á la diosa

Hebé[1]; tanta era su gracia y su lindeza: acababa de levantarse, y luciendo su hermosura natural sin los auxilios del arte, presentaba á mi vista un objeto encantador. Ven, sobrina mia, le dijo su madre, ven á agradecer á este señor la buena voluntad que nos tiene. Es uno de mis amigos antiguos, que tiene gran valimiento en la corte, y está empeñado en colocarnos á ambas en la compañía del Príncipe. De esto mostró alegría la niña, que me hizo una profunda cortesía, y me dijo con una sonrisa embelesadora: Doy á vmd. muy humildes gracias por su benévola intencion; pero al quererme separar de un público que me estima, ¿está vmd. seguro de que no desagradaré al de Madrid? Tal vez perderé en el cambio; porque muchas veces he oido decir á mi tia haber conocido actores muy aplaudidos en una ciudad y silbados en otra, lo cual me sobresalta: tema vmd. exponerme al desprecio de la corte, y exponerse á sí mismo á sufrir sus reconvenciones. Hermosa Lucrecia, le respondí, eso es lo que ni uno ni otro debemos temer; ántes bien lo único que temo es que vmd. encienda una guerra civil entre los grandes, enamorándolos á todos. El sobresalto de mi sobrina, me dijo Laura, me parece mejor fundado que el de vmd.; pero bien considerado ambos los tengo por vanos. Si Lucrecia no puede llamar la atencion pública por sus atractivos, en recompensa no es tan mala actriz que deba ser despreciada.

Siguió todavía algun tiempo la conversacion, y pude advertir por la parte que tomó Lucrecia en ella que era una jóven de extraordinario talento. En seguida me despedí de las dos, asegurándoles que inmediatamente recibirian órden de la corte para ir á Madrid.

CAPITULO II.

Da Santillana cuenta de su comision al ministro, quien le encarga el cuidado de hacer que venga Lucrecia á Madrid: de la llegada de esta actriz, y de su primera representacion en la corte.

Cuando volví á Madrid hallé al conde-duque muy impaciente por saber el resultado de mi viage. Gil Blas, me dijo, ¿has visto á nuestra comedianta? ¿merece que se le haga venir á la corte? Señor, le respondí, la fama, que pondera comunmente mas de lo justo á las mugeres hermosas, se queda muy escasa respecto de la jóven Lucrecia, que es una persona admirable, tanto por su hermosura, como por sus habilidades.

[1] Hebé era la diosa de la juventud y de las gracias, y en el cielo se ocupaba en servir el néctar en copas de oro á los dioses, como se ha dicho en la nota del libro primero, capitulo v.

¡ Es posible! exclamó el ministro con una satisfaccion interior que leí en sus ojos, y que me hizo pensar que me habia enviado á Toledo por su interes personal: ¿ es posible que Lucrecia sea tan amable como me dices? Cuando V. E. la vea, le respondí, confesará que no se puede hacer su elogio sin disminuir sus hechizos. Santillana, replicó S. E., hazme una puntual relacion de tu viage, porque tendré particular gusto en oirla. Tomando entónces la palabra para satisfacer á mi amo, le conté hasta la historia de Laura inclusive. Díjele que esta actriz habia tenido á Lucrecia del marques de Marialba, señor portugues, que, habiéndose detenido en Granada viajando, se habia enamorado de ella. Finalmente, despues de haber hecho á S. E. una menuda relacion de lo que habia pasado entre aquellas comediantas y yo, me dijo: Me alegro infinito de que Lucrecia sea hija de un sugeto distinguido; eso me interesa todavía mas en su favor, y es necesario traerla á la corte. Pero continúa, añadió, del modo que has comenzado, y no me tomes en boca, sino que en todo ha de sonar únicamente Gil Blas de Santillana.

Fuí á verme con Carnero, á quien dije que S. E. queria que él despachase una órden, por la cual el rey admitia en su compañía cómica á Estela y á Lucrecia, actrices de la de Toledo. Muy bien, señor de Santillana, respondió Carnero con una sonrisa maligna, al momento será vmd. servido, porque segun todas las señas vmd. se interesa por esas dos damas. Al mismo tiempo extendió de propio puño y me entregó la órden, que sin pérdida de tiempo envié á Estela por el mismo lacayo que me habia acompañado á Toledo. Ocho dias despues llegáron á Madrid madre é hija: fuéron á hospedarse en una fonda inmediata al corral del Príncipe, y su primer cuidado fué enviármelo á decir por medio de un billete. Pasé al punto á la fonda, en donde, despues de mil ofertas por mi parte, y de agradecimientos por la suya, las dejé para que se dispusiesen á su primera salida á las tablas, deseándosela dichosa y brillante.

Se hiciéron anunciar al público como dos actrices nuevas que la compañía del Príncipe acababa de admitir por órden de la corte, y representáron por primera vez una comedia que solian representar en Toledo con aplauso.

¿ En qué parte del mundo deja de gustar la novedad en punto á espectáculos? Hubo aquel dia en el corral de comedias un concurso extraordinario de espectadores. No necesito decir que no falté á esta representacion. Estuve algo agitado ántes que la comedia principiase, porque, por mas confianza que yo tuviera en la habilidad de la madre y de la hija, temia de su éxito: tanto me interesaba por ellas. Pero apénas abriéron la boca, se desvaneció mi temor con los aplausos que recibiéron. Todos celebraban á Estela como una actriz consumada en la parte graciosa,

y á Lucrecia como un prodigio para los papeles amorosos. Esta última arrebató los corazones: unos admiráron la hermosura de sus ojos, á otros encantó la suavidad de su voz; y sorprendidos todos de sus gracias y de su juventud florida, saliéron hechizados de su persona.

El conde-duque, que se interesaba mas de lo que yo creía en el estreno de esta actriz, asistió aquella tarde á la comedia, y le ví salir hácia el fin de la funcion muy prendado, á lo que me pareció, de nuestras dos cómicas. Con la curiosidad de saber si habia quedado satisfecho de ellas, le seguí á su casa, y metiéndome en su gabinete, en donde acababa de entrar: Y bien, señor excelentísimo, le dije, ¿le ha gustado á V. E. la Marialbita? Mi excelencia, me respondió sonriéndose, seria descontentadiza si se negara á unir su voto con el del público. Sí, hijo mio, estoy encantado de tu Lucrecia, y no dudo que el rey la vea con placer.

CAPITULO III.

Logra Lucrecia mucha celebridad en la corte: representa delante del rey, que se enamora de ella; y resultas de estos amores.

La primera salida al teatro de las dos actrices nuevas llamó luego la atencion en la corte. Hablóse de ellas el dia siguiente en el cuarto del rey. Algunos señores alabáron tanto á Lucrecia, y la pintáron tan hermosa, que el retrato excitó la curiosidad del monarca, el cual no solo disimuló la impresion que le habia hecho, sino que calló y aparentó no atender á aquella conversacion.

Con todo, luego que se vió á solas con el conde-duque, le preguntó quien era cierta actriz que tanto le habian ponderado. El ministro le respondió que era una jóven cómica de Toledo que habia representado el dia anterior por primera vez con mucha aceptacion. Esta actriz, añadió, se llama Lucrecia, nombre que conviene con mucha propiedad á las mugeres de su profesion. Conocíala Santillana, y me habló tan bien de ella, que me pareció conveniente recibirla en la compañía cómica de V. M. Sonrióse el rey cuando oyó mi nombre, recordando quizá en aquel momento de que por mí habia conocido á Catalina, y presintiendo acaso que le habia de prestar el mismo servicio en esta ocasion. Como quiera que esto fuese, el rey dijo al ministro: Conde, mañana quiero ver representar á esa Lucrecia: ten cuidado de hacérselo saber.

Contóme el conde-duque esta conversacion que habia tenido con el rey, y me mandó ir á la casa de las dos comediantas para prevenirlas de la intencion de S. M. Partí volando, y habiendo encontrado á Laura la primera, Vengo, le dije, á daros una gran

noticia. Mañana tendréis entre vuestros espectadores al soberano de la monarquía; así me ha mandado el ministro que os lo prevenga. No dudo que tú y tu hija emplearéis todos vuestros esfuerzos para corresponder al honor que el monarca quiere haceros. Á ese fin os aconsejo elijais una comedia en que haya baile y música, para que Lucrecia pueda lucir todas sus habilidades. Seguirémos tu consejo, me respondió Laura, y harémos lo posible para que S. M. quede contento. No podrá ménos de quedarlo, repliqué yo, viendo entónces á Lucrecia que venia en trage casero, con el cual parecía cien veces mas agraciada y linda que adornada con las mas soberbias galas del teatro. Quedará tanto mas contento S. M. de tu amable sobrina, cuanto que ninguna cosa le divierte mas que el baile y el oir cantar; y ¿quien sabe si acaso no la mirará con buenos ojos, tentándole los de Lucrecia? No quisiera, interrumpió Laura, que S. M. tuviese tal tentacion: porque á pesar de ser un monarca tan poderoso, pudiera hallar obstáculos en el cumplimiento de sus deseos. Aunque Lucrecia se ha criado entre bastidores y entre las licencias del teatro, tiene virtud; y bien que no le desagraden los aplausos en la escena, todavía aprecia mas ser tenida por doncella honrada, que por actriz sobresaliente.

Tia mia, dijo entónces la Marialbita tomando parte en la conversacion, ¿á qué fin forjar monstruos imaginarios para combatirlos? Nunca me veré en el caso de desdeñar los suspiros del rey; porque la delicadeza de su gusto le librará del sonrojo interior que padeceria por haberse abatido hasta poner los ojos en mí. Pero, amable Lucrecia, le dije, si aconteciera que el rey quisiese ofrecerte su corazon, ¿serias tan cruel que le dejases suspirar á tus piés como á otro cualquier amante? ¿Y porqué no? respondió prontamente; sin duda que lo haria así: pues, prescindiendo de la virtud, conozco que mi vanidad se lisonjearia mas en resistir á su pasion, que en rendirme á ella. No me admiró poco oir hablar de esta manera á una discípula de Laura. Despedíme de las dos alabando á la última por haber dado á la otra tan buena educacion.

Impaciente el rey por ver á Lucrecia, fué la tarde siguiente al teatro. Representóse una comedia intermediada de música cantante y de baile[1], en la cual sobresalió en todas cosas nuestra jóven actriz.

Desde el principio hasta el fin no aparté los ojos del monarca, á ver si podia descubrir por los suyos lo que pasaba en su in-

[1] De las minuciosas indagaciones que se han hecho sobre la narrativa de esta historia, se deduce que la comedia que se representó en este dia fué *El Desden con el Desden*, que acababa de componer en su florida edad don Agustin Moreto, y se repetia con aplauso y á porfía en todas las ciudades, como sucede hoy mismo, y sucederá hasta el fin del mundo.

terior; pero burló toda mi penetracion con un aire de magestuosa gravedad que mostró constantemente hasta el fin; y así hasta el dia siguiente no supe lo que tenia tantas ganas de saber. Santillana, me dijo el ministro, vengo del cuarto del rey: me ha hablado de Lucrecia con tan encarecidas expresiones que no dudo ha quedado muy prendado de ella. Y como yo le tenia dicho que tú eras quien la hiciste venir de Toledo, ha mostrado deseo de hablar privadamente contigo sobre este particular. Ve al momento á presentarte á la puerta de su cuarto, donde ya hay órden de que te dejen entrar: corre y vuelve al instante á enterarme de esa conversacion.

Marché al punto al cuarto del rey, á quien encontré solo: paseábase á paso largo esperándome, y parecia estar pensativo. Hízome muchas preguntas acerca de Lucrecia, cuya historia me obligó á contarle; y cuando la acabé, me preguntó *si aquella* jóven habia tenido alguna distraccion. Habiéndole asegurado resueltamente que no, sin embargo de conocer lo arriesgadas que suelen ser semejantes aserciones, el monarca dió muestras de gran placer. Siendo eso así, repuso, te elijo por agente mio para con Lucrecia, y quiero que sepa por tu conducto qué corazon ha conquistado. Ve á decírselo de mi parte, añadió entregándome un cofrecito lleno de joyas de valor de mas de cincuenta mil ducados, y dile que le ruego acepte este presente como prenda de otras pruebas mas sólidas de mi afecto.

Ántes de desempeñar esta comision pasé á ver al conde-duque, á quien di cuenta fiel de lo que el rey me habia dicho. Pensaba yo que aquel ministro, en lugar de celebrar la noticia, la sentiria; porque, como ya dije, sospechaba yo que tenia sus designios amorosos hácia Lucrecia, y que sabria con sentimiento que su señor era su rival; pero me engañaba, porque, léjos de desazonarle la noticia, se alegró tanto de oirla que, no pudiendo disimular su gozo, dejó escapar algunas expresiones que yo recogí. *¡Ah rey mio!* exclamó, *ahora sí que te tengo seguro; desde este punto van á intimidarte los negocios.* Esta apóstrofe me hizo ver con claridad todo el manejo del conde-duque, y conocí que este señor, temiendo que el monarca quisiera ocuparse en asuntos serios, procuraba distraerle con las diversiones mas análogas á su carácter. Santillana, me dijo luego, no pierdas tiempo; ve cuanto ántes, amigo mio, á obedecer la importante órden que se te ha dado, y de que muchos cortesanos se gloriarian se les hubiese confiado. Piensa, continuó, que no tienes aquí al conde de Lèmos que te quite la mejor parte del honor el servicio hecho; tuyo será por entero, y ademas todo el fruto.

De este modo me doró S. E. la píldora, que tragué lo mejor que pude, mas no sin percibir su amargura; porque despues de mi prision me habia acostumbrado á mirar las cosas bajo un

punto de vista religioso; y el empleo de Mercurio en gefe no me parecia tan honorífico como me decian. No obstante, aunque no era tan vicioso que pudiera ejercitarlo sin remordimiento, tampoco era tanta mi virtud que tuviese valor para rehusarlo. Obedecí, pues, al rey con tanto mayor gusto, cuanto que veía al mismo tiempo que mi obediencia agradaria al ministro, á quien anhelaba complacer.

Parecióme conveniente avistarme primero con Laura y hablarle del particular á solas. Expúsele mi comision en los términos mas moderados, concluyendo mi arenga con ponerle en la mano el cofrecillo. Á vista de las joyas, no pudiendo ocultar su alegría, la manifestó abiertamente. Señor Gil Blas, exclamó, á presencia del mejor y mas antiguo de mis amigos no debo reprimirme. Haria mal en ostentar contigo una fingida severidad de costumbres, y andar en retrecherías. Sí por cierto, prosiguió ella, confieso que me faltan voces para explicar el regocijo que me ha causado una conquista tan preciosa, cuyas ventajas conozco; pero hablando entre los dos temo que Lucrecia las mire con otros ojos: porque aunque criada en el teatro, es tan timorata, y de tanto pundonor, que ya ha desechado las ofertas de dos señores amables y opulentos. Dirásme quizá, prosiguió ella, que dos señores no son dos reyes: convengo en ello, y tambien en que un amante coronado puede hacer titubear la virtud de Lucrecia. Con todo eso no puedo ménos de decirte que el éxito es muy dudoso, y te aseguro que yo no haré violencia á mi hija. Si esta, léjos de considerarse favorecida con el afecto momentáneo del rey, lo mira como mancha de su recato, espero que este gran monarca no se dé por ofendido de su repulsa. Vuelve mañana, añadió, y te diré si has de llevarle una respuesta favorable ó sus joyas.

Á pesar de esto, yo no dudaba que Laura exhortaria mas bien á Lucrecia á desviarse de su deber que á mantenerse en él; y contaba positivamente con esta exhortacion. Sin embargo supe con sorpresa al dia siguiente que Laura habia tenido tanta dificultad en encaminar su hija hácia el mal, como otras madres la tienen en conducir las suyas hácia el bien: y lo que mas hay que admirar todavía es que Lucrecia, despues de haber tenido algunas conversaciones secretas con el monarca, quedó tan arrepentida de haber condescendido con sus deseos, que de repente renunció al mundo, y se encerró en un convento de la villa de Madrid, donde luego enfermó y murió á impulsos de la vergüenza y del dolor. Laura, por su parte, inconsolable de la pérdida de su hija, de cuya muerte se consideraba autora, se metió en las arrepentidas, donde pasó el resto de su vida llorando los amargos gustos de sus floridos años. Afligió mucho al rey el inopinado retiro de Lucrecia; pero como por su genio, natu-

ralmente inclinado á divertirse, hacian poca mansion en él las pesadumbres, se fué consolando poco á poco. El conde-duque aparentó la mayor indiferencia é insensibilidad en este suceso, bien que no dejó de desazonarle, como fácilmente lo creerá el advertido lector.

CAPITULO IV.

Nuevo empleo que confirió el ministro á Santillana.

Me fuè tan sensible la desgracia de Lucrecia, y experimenté tantos remordimientos de haber contribuido á ella, que, considerándome como un infame, á pesar de la elevacion del amante á quien habia servido, resolví abandonar para siempre el caduceo, y manifestando al ministro la repugnancia que me causaba el llevarle, le supliqué me emplease en cualquiera otra cosa. Santillana, me dijo, me agrada sobre manera tu delicadeza, y pues eres un mozo tan honrado, quiero darte una ocupacion mas conforme á tu prudencia; óyela, y escucha con atencion la confianza que voy á hacerte.

Algunos años ántes de mi privanza, continuó, ví por casualidad á una dama que me pareció tan airosa y tan linda que hice la siguiesen. Supe que era una Genovesa llamada doña Margarita Espínola, que vivia en Madrid á expensas de su hermosura : me dijéron tambien que don Francisco de Valcarcel, alcalde de corte, sugeto anciano, rico y casado, gastaba mucho con ella. Esta circunstancia, que al parecer debiera haberme inspirado desprecio hácia ella, encendió en mí el deseo mas vehemente de entrar á la parte en sus favores con Valcarcel. Para satisfacer este capricho me valí de una medianera de amor, cuya habilidad me facilitó en breve tiempo una conversacion secreta con la Genovesa, á la que siguiéron otras muchas; de manera que tanto mi rival como yo eramos igualmente bien admitidos, gracias á nuestras dádivas; y quizá tendria algun otro galan tan favorecido como nosotros dos.

Como quiera que sea, Margarita en aquella confusion de cortejantes llegó insensiblemente á ser madre, y dió á luz un niño, con cuya paternidad quiso honrar á cada uno de sus amantes en particular; pero como ninguno podia preciarse en conciencia de que le era debido aquel honor, todos lo renunciáron, de suerte que la Genovesa se vió precisada á criarle en su casa con el producto de sus galanteos; lo que duró diez y ocho años, al cabo de los cuales murió la madre, dejando á su hijo sin bienes, y lo peor de todo sin educacion.

Tal es, continuó S. E., la confianza que tenia que hacerte: ahora voy á enterarte del gran proyecto que tengo formado. Quiero sacar de su infeliz suerte á este jóven sin ventura, y,

haciéndole pasar de un extremo á otro, elevarle á los honores y reconocerle por hijo mio.

Al oir un proyecto tan extravagante no me fué posible callar. ¡Como, señor! exclamé, ¿es posible que haya cabido en V. E. una resolucion tan extraña? Perdóneme V. E. esta expresion hija de mi zelo. Tú la hallarás justa, replicó con precipitacion, cuando te haya dicho las razones que me han determinado á tomarla. No quiero sean herederos mios mis parientes colaterales. Tal vez me dirás que no soy tan viejo que no pueda todavía esperar tener sucesion con la condesa de Olivares; pero cada uno se conoce á sí mismo; bástete saber que he probado inútilmente todos los secretos de la química para volver á ser padre. Así pues, ya que la fortuna, supliendo lo que falta á la naturaleza, me presenta un muchacho del cual no es del todo imposible sea yo el verdadero padre, quiero adoptarle por hijo : así lo he resuelto.

Viendo yo encaprichado al ministro en semejante adopcion, dejé de oponerme á su idea, sabiendo era capaz de cualquier gran desacierto ántes que desistir de su parecer. Ahora solo se trata, prosiguió él, de dar una educacion correspondiente á don Enrique Felipe de Guzman; porque bajo este nombre quiero que sea conocido hasta que se halle en estado de poseer las dignidades que le esperan. En tí, mi querido Santillana, he puesto los ojos para que le gobiernes; descuido enteramente en tu capacidad, y en tu adhesion hácia mí, sobre el cuidado de establecer su casa, de proporcionarle toda clase de maestros, y en un palabra de hacerle un caballero completo. Quise negarme á admitir semejante empleo, representando al conde-duque que no podia en conciencia encargarme de un ministerio que jamas habia ejercido, y que pedia mas ilustracion y mérito del que yo tenia; pero luego me interrumpió y me tapó la boca diciéndome con entereza que absolutamente queria fuese yo el ayo de su hijo adoptivo, á quien destinaba para ocupar los primeros puestos de la monarquía. Me resigné, pues, á desempeñar este destino por complacer á S. E., quien en premio de mi condescendencia aumentó mi escasa renta con una pension de mil escudos que hizo se me concediese, ó mas bien me dió él sobre una encomienda de la órden de Montesa.

CAPITULO V.

Es reconocido auténticamente el hijo de la Genovesa bajo el nombre de don Enrique Felipe de Guzman : establece Santillana la casa de este señor, y le proporciona toda clase de maestros.

Con efecto tardó poco el conde-duque en reconocer por hijo suyo al de doña Margarita Espínola. Hízose esta adopcion por medio de escritura pública y solemne con noticia y aprobacion

del rey. Á don Enrique Felipe de Guzman (este fué el nombre que se dió á aquel hijo de muchos padres) se le declaró por único heredero del condado de Olivares y del ducado de San Lucar. El ministro, para que nadie lo ignorase, dió parte de ello por medio de Carnero á los embajadores y á los grandes de España, quedando todos altamente sorprendidos. Los ociosos y bufones de Madrid tuviéron asunto para divertirse y reir por largo tiempo, y los poetas satíricos no perdiéron tan bella ocasion de desahogar su mordacidad.

Pregunté al conde-duque donde estaba el personage que S. E. queria fiar á mi cuidado. En Madrid está, me respondió, á cargo de una tia, de cuya compañía le sacaré luego que tú le tengas ya buscada casa y familia. Esto se hizo en poco tiempo: alquilé una habitacion que hice adornar magníficamente; busqué pages, un portero, criados menores, y con el auxilio de Caporis en breve provei los empleos principales de la casa. Recibida toda esta gente dí parte á S. E., quien hizo venir al equívoco y nuevo vástago del gran tronco de los Guzmanes. Presentóse á mis ojos un mozo de buen aspecto. Don Enrique, le dijo S. E., señalándome á mí con el dedo, este caballero que aquí ves es el sugeto que yo mismo he escogido para que te gobierne y guie en la carrera del mundo. Tengo puesta en él toda mi confianza, y le he dado poder y autoridad absoluta sobre tí. Sí, Santillana, añadió dirigiéndose á mí, á tu cuidado le entrego enteramente, muy seguro de que me darás buena cuenta de él. Á estas palabras añadió el ministro otras para exhortar al jóven á someterse á mi voluntad; despues de lo cual llevé á don Enrique conmigo á su casa.

Luego que estuvímos en ella, hice venir ante él á todos los criados, explicando á cada uno el oficio que tenia. Él manifestó no causarle novedad la mutacion de estado, ántes bien admitia con tanta naturalidad todas las demostraciones de atencion y de respeto que se le tributaban, como si hubiera sido por nacimiento aquello que representaba por capricho y por casualidad. No le faltaba talento, pero era ignorante en sumo grado. Apénas sabia leer ni escribir. Busquéle un preceptor que le enseñase los rudimentos de la lengua latina, maestros de geografía, de historia y de esgrima. Ya se deja discurrir que no me olvidaria de un maestro de baile; pero habia á la sazon tantos y tan famosos en Madrid, que solamente me hallé perplejo en la eleccion, no sabiendo á quien dar la preferencia.

Hallábame así indeciso cuando ví entrar en el portal de casa un sugeto ricamente vestido, quien me dijéron queria hablarme. Salí á recibirle creyendo que era, cuando ménos, un caballero de Santiago ó de Alcántara, y despues de hacerme mil cortesías que acreditaban su profesion: Señor de Santillana, me dijo,

como he sabido que es V. S. quien elige los maestros del señor don Enrique, vengo á ofrecerle mis servicios. Yo, señor, añadió, me llamo Martin Ligero, y gracias á Dios tengo bastante reputacion: no acostumbro andar á caza de discípulos, que eso es bueno para los maestrillos principiantes. Comunmente espero á que me busquen; pero enseñando como enseño al señor duque de Medinasidonia, al señor don Luis de Haro, y á algunos otros caballeros de la casa de Guzman, de la cual me precio ser como criado y servidor nato, me pareció ser de mi obligacion anticiparme. Por lo que vmd. me dice, repuse yo, veo ser el sugeto que nos hacia falta. ¿Cuanto lleva vmd. al mes? Cuatro doblones de oro, me respondió, que es el precio corriente, y no doy mas de dos lecciones por semana. ¡Cuatro doblones! le repliqué: eso es demasiado. ¿Como demasiado? repuso con aire de admiracion, y tal vez V. S. no reparará en dar un doblon por mes á un maestro de filosofía.

No me fué posible contener la risa á vista de una contestacion tan ridícula, y pregunté al señor Ligero si en conciencia creía que un hombre de su profesion era preferible á un maestro de filosofía. Y como que lo creo, me respondió: nosotros somos cien veces mas útiles á la sociedad que esos señores mios. Y sino, dígame V. S. ¿qué cosa son los hombres ántes de pasar por nuestras manos? estatuas de mármol, osos mal domesticados; pero nuestras lecciones los desbastan poco á poco, y les hacen tomar insensiblemente formas regulares: en una palabra, nosotros les enseñamos actitudes de nobleza y gravedad.

Rendíme á las razones de aquel maestro de baile, y le recibí para que enseñase á don Enrique por los cuatro doblones al mes, que era el precio corriente entre los grandes maestros de aquel arte.

CAPITULO VI.

Vuelve Escipion de Nueva-España: acomódale Gil Blas en casa de don Enrique. Estudios de este señorito: honores que se le confieren, y con qué señora le casa el conde-duque. Como á Gil Blas se le hizo noble con repugnancia suya.

Aun no habia recibido la mitad de la familia de don Enrique cuando Escipion volvió de Méjico. Preguntéle si estaba contento de su expedicion. Debo estarlo, me respondió, pues que con los tres mil ducados que tenia en dinero contante he traido dos veces mas en géneros de buen despacho en este pais. Hijo mio, le dije, yo te doy mil enhorabuenas, y pues has comenzado á hacer fortuna, en tu mano está acabarla, haciendo el año que viene otro viage á las Indias; ó si te acomoda mas un puesto honrado en Madrid, por no exponerte á los trabajos y peligros

de tan larga navegacion, no tienes mas que hablar, que yo podré dártelo. Pardiez, me respondió el hijo de la Coscolina, que en eso no hay que dudar; mas quiero ocupar un buen destino al lado de vmd. que exponerme de nuevo á los peligros de una larga navegacion. Explíquese vmd., mi amo: ¿qué ocupacion piensa dar á su criado?

Para enterarle mas bien de todo, le conté la historia del señorito que el conde-duque acababa de introducir en la casa de Guzman. Despues de haberle informado de este curioso pormenor, y héchole saber que este ministro me habia nombrado ayo de don Enrique, le dije que queria hacerle ayuda de cámara de este hijo adoptivo. Escipion, que no deseaba otra cosa, aceptó con gusto este acomodo, y le desempeñó tan bien, que en ménos de tres ó cuatro dias se atrajo la confianza y el afecto de su nuevo amo.

Se me habia figurado que los pedagogos que habia elegido para enseñar al hijo de la Genovesa perderian su tiempo, pareciéndome que en su edad seria indisciplinable; sin embargo engañó mis rezelos. Comprendia y retenia fácilmente cuanto le enseñaban; de lo que estaban muy contentos sus maestros. Pasé inmediatamente á dar esta noticia al conde-duque, que la recibió con extraordinario gozo. Santillana, me dijo enagenado, no sabes la alegría que me causas con asegurarme que don Enrique tiene feliz memoria y penetracion. Esto me hace reconocer en él mi sangre, y acaba de persuadirme que es hijo mio. No le amaria mas si fuera hijo de mi esposa. Amigo, tú mismo confesarás que la naturaleza se va explicando. Guardéme bien de decir á S. E. lo que pensaba sobre el particular, y respetando su flaqueza le dejé gozar del placer falso ó verdadero de creerse padre de don Enrique.

Aunque todos los Guzmanes aborrecian de muerte al tal señorito de nuevo cuño, disimulaban por política, y aun algunos de ellos fingian solicitar su amistad. Visitábanle los embajadores y los grandes que habia en Madrid, tratándole con el mismo respeto y atencion que si fuera hijo legítimo del conde-duque. Lisonjeado extremadamente este ministro con el incienso que se ofrecia á su ídolo, se dió priesa á colmarle de dignidades. La primera gracia que pidió al rey para don Enrique fué la cruz de Alcántara con una encomienda de diez mil escudos. Solicitó poco despues la llave de gentilhombre, y deseando entroncarle con una de las familias mas esclarecidas de España, puso los ojos en doña Juana de Velasco, hija del duque de Castilla, y fué tanto su poder, que lo logró á pesar del mismo duque padre de la novia, y de sus parientes.

Algunos dias ántes de hacerse la boda me envió á llamar S. E., y luego que me vió me puso en la mano un pergamino, diciéndo-

dome: Aquí tienes, Gil Blas, una ejecutoria que he solicitado para tí: ya eres noble. Séñor, le respondí sorprendido de lo que acababa de oir, V. E. sabe que soy hijo de una dueña y de un escudero; paréceme que agregarme á la nobleza seria en cierta manera profanarla; y entre todas las gracias que el rey me puede hacer, ninguna merezco ni deseo ménos. Tu humilde nacimiento, replicó el ministro, es un obstáculo muy fácil de allanar: te has ocupado en los negocios del estado bajo el ministerio del duque de Lerma y del mio; ademas, añadió sonriéndose, ¿no has hecho al monarca servicios que merecen ser premiados? En una palabra, Santillana, eres acreedor á la honra que quiero hacerte; fuera de eso, el empleo que ejerces cerca de mi hijo exige que seas noble; y por eso he solicitado tu ejecutoria. Ríndome, señor, le repliqué, puesto que así lo quiere V. E.; y diciendo esto salí con mi ejecutoria metiéndomela en el bolsillo.

Con que ahora soy caballero, me dije á mí mismo cuando estuve en la calle: héteme que ya soy noble sin tener que agradecérselo á mis parientes: ya podré cuando me acomode hacer que me llamen *don Gil Blas*; y si á algun conocido mio se le antoja reirse de mí llamándome de este modo, le haré ver mi ejecutoria; pero leámosla, continué sacándola del bolsillo, y veamos de qué manera se borra en ella el villanismo. Leí pues el real título, que decia en sustancia: que el rey, en reconocimiento del zelo que en mas de una ocasion habia mostrado yo por su servicio y por el bien del estado, habia tenido á bien recompensarme con la merced de noble, etc. Y me atrevo á decir, en alabanza mia, que no me inspiró el menor orgullo; ántes bien, no perdiendo jamas de vista la humildad de mi nacimiento, este honor en vez de engreirme me humillaba. Por lo mismo me propuse encerrar la ejecutoria en un cajon en lugar de hacer ostentacion de poseerla.

CAPITULO VII.

Gil Blas vuelve á encontrar casualmente á Fabricio: última conversacion que ambos tuviéron; y consejo importante que Nuñez dió á Santillana.

El poeta asturiano, como se habrá notado, se olvidaba fácilmente de mí. Por mi parte, mis ocupaciones no me permitian ir á visitarle, y así no habia vuelto á verle desde el lance de la famosa disertacion sobre la *Ifigenia* de Eurípides, cuando quiso la casualidad que un dia le encontrase en la puerta del Sol, que salia de una imprenta. Me acerqué á él diciéndole: ¡Ola! ola! señor Nuñez, vmd. viene de casa de un impresor; eso me huele á que quieres regalar al público con alguna nueva composicion tuya.

Sin duda debe esperarla, me respondió; actualmente estoy haciendo imprimir un librito que ha de meter mucho ruido entre los literatos. No dudo de su mérito, le repliqué; pero me parece que la mayor parte de esos papeluchos son unas bagatelas que hacen poco honor á sus autores. Convengo en eso, me respondió, pues sé muy bien que solamente aquellos ociosos que quieren leer todo cuanto se imprime gustan de divertirse perdiendo el tiempo en la lectura de esos folletos. Con todo he caido en la tentacion, y te confieso que es un hijo de la necesidad. Ya sabes que el hambre es la que obliga al lobo á salir de su madriguera.

¡Como así! repliqué yo admirado. ¡Es posible que me llegue á decir esto el autor de *el Conde de Saldaña!* ¡Un hombre que tiene dos mil escudos de renta ha de hablar de esa manera! Vamos poco á poco, amigo, me interrumpió Nuñez; ya no soy aquel poeta afortunado que gozaba de una renta bien pagada. Desordenáronse de repente los negocios del tesorero don Beltran, disipó el dinero del rey, embargáronle todos los bienes, y se llevó el diablo mi pension. Malo es eso, le dije; ¿pero no te ha quedado aun alguna esperanza por ese lado? Maldita, me respondió: el señor Gomez del Ribero está tan miserable como su poeta; cayó en el agua, sin que pueda jamas salir á la orilla.

Segun eso, hijo mio, repuse yo, te veo en términos de que me será preciso solicitar algun empleo que pueda consolarte de la pérdida de tu pension. No quiero que te tomes ese trabajo, me dijo; aunque me ofrecieras en las secretarías del ministro un empleo de tres mil ducados de sueldo le rehusaría. Las ocupaciones de las oficinas no convienen á los que se han criado entre las musas. Á estos solamente les convienen distracciones literarias. En fin, ¿qué quieres que te diga? yo naci para vivir y morir poeta, y quiero seguir mi suerte. Por lo demas, continuó, no creas que nosotros seamos tan infelices como parece. Fuera de que vivimos en una total independencia, tenemos asegurada la comida sin cuidados ni fatigas. Se cree comunmente que comemos á lo demócrito, pero es engaño manifiesto. No se hallará entre nosotros ni siquiera uno, sin exceptuar á los compositores de almanaques, que no tenga una buena casa á donde ir á comer. Yo tengo dos donde soy bien recibido, y en ellas dos cubiertos asegurados, uno en la mesa de un director general de la real hacienda, á quien dediqué una novela, y otro en la de un caballero rico de Madrid, que tiene el flujo de querer que siempre le acompañen eruditos á la mesa: por fortuna no es muy delicado para elegir, y así fácilmente halla cuantos quiere en la poblacion.

En ese caso, dije al poeta asturiano, ya no te tengo lástima, puesto que estás contento con tu suerte. Como quiera que sea, te aseguro de nuevo que en Gil Blas tendrás siempre un buen ami-

go, á pesar de tu descuido en cultivar su amistad: si necesitas mi bolsillo acude francamente á mí. Sentiré que una vergüenza fuera de tiempo te prive de un auxilio que nunca te faltará, y á mí me niegue el gusto de serte útil.

En esas generosas expresiones, exclamó Nuñez, te reconozco, Santillana, y te doy mil gracias por la gran disposicion á favorecerme en que te veo. En prueba de mi gratitud á esa fineza, quiero darte un consejo saludable. Miéntras que todavía dura el poder del conde-duque, y te mantienes en su gracia, aprovecha el tiempo, date priesa á enriquecerte, porque ese ministro, á lo que me han asegurado, vacila en su asiento. Preguntéle si aquello lo sabia de buen original, y me respondió: Lo sé por un caballero de Calatrava viejo, que tiene buen olfato, á quien todos escuchan como un oráculo, y le oi decir ayer: El conde-duque tiene muchos enemigos, y todos conspiran á derribarle. Cuenta demasiado con el ascendiente que ha logrado sobre el ánimo del rey; pero el monarca, á lo que se dice, ha comenzado ya á dar oidos á las quejas que le llegan de él. Agradecí á Nuñez la prevencion, pero hice poco caso de ella, y me volví á casa persuadido de que la privanza de mi amo era indesquiciable á la manera de aquellas viejas encinas que, arraigadas profundamente en la tierra, se burlan de los mas violentos huracanes.

CAPITULO VIII.

Descubre Gil Blas ser cierto el aviso que le dió Fabricio: hace el rey un viage á Zaragoza.

Lo que el poeta asturiano me habia dicho no carecia de fundamento. Se formaba dentro de palacio cierta conspiracion para derribar al conde-duque, á cuya frente se decia estaba la misma reina. Sin embargo, nada se traslucia en el público de las medidas que tomaban los confederados para hacer caer al ministro, y se pasó mas de un año sin que yo notase que su privanza disminuyera.

Pero el levantamiento de Cataluña, sostenido por la Francia, y los desgraciados sucesos de la guerra contra los rebeldes, diéron motivo á la murmuracion del pueblo y á sus quejas contra el gobierno. Estas fuéron causa de que se tuviera un consejo á presencia del rey, al que quiso S. M. concurriese el marques de la Grana, embajador de la corte de Viena. Tratóse en él si era mas conveniente que el monarca se mantuviese en Castilla, ó que pasase á Aragon á dejarse ver de sus tropas. El conde-duque, que no tenia gana de que el rey saliera para el ejército, habló el primero, y representó que no juzgaba acertado que S. M. desamparase el centro de sus estados, apoyando esta

opinion con todas las razones que le sugirió su elocuencia. Siguiéronle en la misma todos los miembros del consejo, á excepcion del marques de la Grana, que, llevado de su zelo por la casa de Austria, y con la franqueza genial de su nacion, se opuso abiertamente al parecer del primer ministro, y defendió lo contrario con razones tan poderosas, que convencido el rey de su solidez, abrazó esta opinion, aunque opuesta al sentir de todos los votos del consejo, y señaló el dia de su salida para el ejército.

Esta fué la primera vez de su vida que el monarca dejó de seguir el dictámen de su privado; novedad que le llenó de amargura, considerándola como una terrible afrenta. Al mismo tiempo que se retiraba á su gabinete á tascar en plena libertad el freno, me vió, me llamó, y encerrándose conmigo en su cuarto, me contó trémulo, agitado y como fuera de sí, lo que habia pasado en el consejo. En seguida, como si no pudiera volver de su sorpresa: Sí, Santillana, continuó, el rey, que hace mas de veinte años que no habla sino por mi boca, ni ve por otros ojos que por los mios, ha preferido el dictámen del marques de la Grana al mio. Pero ¿de qué modo? colmando de elogios á este embajador, y alabando sobre todo su zelo por la casa de Austria, como si este Aleman tuviera mas que yo. Por aquí fácilmente se conoce, prosiguió el ministro, que hay un partido formado contra mí, y que la reina está á su cabeza. ¿Y eso le inquieta á V. E.? le repliqué yo: doce años ha que la reina está acostumbrada á ver á V. E. dueño de los negocios; y otros tantos que V. E. acostumbró al rey á no consultar con su esposa ninguno de ellos. Respecto del marques de la Grana pudo muy bien el rey inclinarse á su parecer por el gran deseo que tiene de ver su ejército y de hacer una campaña. No das en ello, interrumpió el conde, di mas bien que mis enemigos esperan que, hallándose el rey entre sus tropas, estará siempre rodeado de los grandes que le habrán de seguir, y entre ellos habrá mas de uno poco satisfecho de mí que se atreverá á decir mil males de mi ministerio. Pero se engañan miserablemente, añadió, porque sabré disponer que durante el viage se haga el rey inaccesible á todos los grandes. Así lo ejecutó efectivamente, pero de un modo que merece referirse por menor.

Llegado el dia que se señaló para la salida del rey, despues de haber nombrado este á la reina por gobernadora durante su ausencia, se puso en camino para Zaragoza; pero habiendo querido pasar por Aranjuez le pareció tan delicioso aquel sitio, que se detuvo cerca de tres semanas en él. De Aranjuez le hizo el ministro ir á Cuenca, donde le tenia dispuestas tales diversiones que permaneció largo tiempo en aquella ciudad. De allí se trasfirió á Molina de Aragon, donde la caza le embelesó por muchos dias. Llegó al cabo á Zaragoza, de donde estaba poco distante

el ejército: ya se preparaba para ir allí; pero el conde-duque se lo disuadió haciéndole creer que se ponia á peligro de caer en manos de los Franceses, que ocupaban las llanuras de Monzon; de suerte que el rey, atemorizado de un peligro que no podia temer, resolvió mantenerse encerrado en su palacio como pudiera en una prision. Aprovechándose el ministro de aquel pánico terror, y bajo pretexto de velar en su seguridad, era, por decirlo así, como un centinela de vista; de manera que los grandes, despues de haber hecho excesivos gastos para seguir con la correspondiente decencia al soberano, no tuviéron el consuelo de lograr ni una sola audiencia de él. Cansado finalmente el monarca, ó de estar mal alojado en Zaragoza, ó de perder el tiempo en ella, ó acaso de verse allí prisionero, se restituyó cuanto ántes á Madrid, y concluyó así la campaña, dejando al marques de los Velez, general del ejército, el cuidado de sostener el honor de las armas españolas.

CAPITULO IX.

De la rebelion de Portugal, y caida del conde-duque.

Pocos dias despues del regreso del rey se esparció por Madrid una mala nueva. Súpose que los Portugueses, aprovechándose del levantamiento de Cataluña, y pareciéndoles ocasion muy oportuna esta para sacudir el yugo de la dominacion de España, habian tomado las armas y aclamado al duque de Braganza por rey de Portugal, resueltos absolutamente á mantenerle en el trono sin miedo de que España lo pudiese estorbar, estando ocupada en Alemania, en Italia, en Flándes y en Cataluña. No les era fácil hallar coyuntura mas favorable para librarse de una dominacion que aborrecian.

Lo mas singular fué que, cuando la corte y todos sus habitantes se hallaban en la mayor consternacion por aquella novedad, el conde-duque quiso divertir al rey á expensas del duque de Braganza; pero S. M., léjos de prestarse á sus insípidos gracejos, tomó un semblante serio que enteramente le inmutó, haciéndole prever su inminente desgracia. Acabó el ministro de dar por cierta su caida cuando supo poco despues que la reina se habia manifestado sin reserva contra él, diciendo públicamente que su mala administracion habia dado lugar á la rebelion de Portugal. Luego que la mayor parte de los grandes, especialmente aquellos que habian seguido al rey en el viage á Zaragoza, advirtiéron la tempestad que se iba levantando contra el conde-duque, se uniéron á la reina. Pero lo que dió el último golpe decisivo fué que la duquesa viuda de Mantua, gobernadora que habia sido de Portugal, regresó de Lisboa á Madrid,

é hizo ver al rey que de la rebelion de los Portugueses solo tenia la culpa la conducta de su primer ministro.

Hiciéron tanta impresion en el ánimo del monarca las palabras de aquella princesa, que desde el mismo punto cesó el encaprichamiento hácia su privado, y se desprendió de todo el afecto que le habia tenido. No bien llegó á noticia del ministro que el rey daba oidos á las quejas y murmuraciones de sus enemigos, cuando le escribió pidiéndole licencia para dejar su empleo y retirarse de la corte, puesto que se le hacia la injusticia de imputarle todas las desgracias que durante su ministerio habian sucedido á la monarquía. Parecíale que esta súplica haria grande efecto en el corazon del rey, suponiendo que aun se conservaria en él inclinacion suficiente para no consentir jamas en semejante retiro; pero la única respuesta de S. M. fué que le concedia el permiso que solicitaba, y que así podia irse á donde mejor le pareciere.

Estas pocas palabras escritas de propio puño del rey fuéron como un rayo para S. E., que no lo esperaba de ninguna manera. Sin embargo, por mas atónito que estuviese, aparentó un aire de entereza, y me preguntó qué haria yo en su lugar. Respondíle que fácilmente tomaria mi determinacion abandonando para siempre la corte, y retirándome á alguno de mis estados á pasar tranquilamente el resto de mis dias. Piensas juiciosamente, repuso mi amo, y estoy resuelto á ir á terminar mi carrera en Loeches despues que haya hablado una sola vez con el monarca para representarle que he practicado cuanto era posible en lo humano para sostener la pesada carga que tenia sobre mis hombros, sin haber tenido mas culpa en los siniestros acontecimientos de que me acusan, que la que tiene un diestro piloto que, á pesar de cuanto puede hacer, mira su bajel arrebatado por los vientos y por las olas. Lisonjeábase el ministro de que aun podia aquietarse el rey, y volver las cosas al estado en que se habian hallado; pero no pudo conseguir audiencia; ántes bien se le envió á pedir la llave de que se servia para entrar en el cuarto de S. M. siempre que queria.

Conoció entónces que ya no le quedaba esperanza, y se resolvió buenamente á retirarse. Examinó sus papeles, y quemó gran parte de ellos, en lo que obró con mucha prudencia. Nombró los dependientes y criados que le habian de seguir, y ordenó que todo estuviese pronto para marchar el dia siguiente. Temiendo que al salir de palacio le insultase el populacho, se levantó muy de mañana, y ántes de amanecer salió por la puerta de las cocinas; y metiéndose en un coche viejo con su confesor y conmigo, tomó sin riesgo el camino de Loeches, pueblo corto de que era señor, donde la condesa su muger habia fundado un convento de religiosas domínicas. En ménos de cuatro horas nos pusimos en él, y poco despues llegó el resto de la familia.

CAPITULO X.

Cuidados que por el pronto inquietáron al conde-duque: síguese á ellos un dichoso sosiego: método de vida que entabló en su retiro.

La condesa de Olivares dejó ir á su marido á Loeches, y permaneció algunos dias mas en la corte con el objeto de tentar si por medio de súplicas y lágrimas podria hacer que volvieran á llamarle. Pero á pesar de haberse echado á los piés de SS. MM., el rey no hizo aprecio de sus exposiciones, aunque preparadas con arte; y la reina, que la aborrecia de muerte, se complacia en verla llorar. No por eso se acobardó la esposa del ministro desgraciado: abatióse hasta el punto de implorar la proteccion de las damas de la reina; pero el fruto que recogió de sus bajezas fué conocer que excitaban el desprecio mas bien que la compasion. Desconsolada de haber dado tantos pasos degradantes, se fué á reunir con su esposo para lamentarse con él de la pérdida de un empleo, que, bajo un reinado como el de aquel monarca, puede decirse que era el primero de la monarquía.

La relacion que hizo la condesa del estado en que habia dejado las cosas en Madrid aumentó extraordinariamente la afliccion del conde-duque. Vuestros enemigos, le dijo llorando, el duque de Medinaceli y los otros grandes que os aborrecen, no cesan de alabar al rey por la resolucion de haberos separado del ministerio; y el pueblo celebra con insolencia vuestra desgracia, como si el fin de todas las que experimenta el estado dependiese del de vuestra administracion. Señora, le respondió mi amo, imitad mi ejemplo: llevad con resignacion vuestros pesares, porque es preciso ceder á la borrasca que no se puede disipar. Creía yo, es verdad, que podria perpetuar mi valimiento miéntras me durase la vida, ilusion ordinaria en los ministros y privados, los cuales se olvidan por lo comun de que su suerte depende de la voluntad del soberano. El duque de Lerma ¿no se engañó igualmente que yo, aunque estaba persuadído de que la púrpura con que se hallaba revestido era un seguro garante de la perpetua duracion de su autoridad?

De este modo exhortaba el conde-duque á su esposa á armarse de paciencia, miéntras él mismo se hallaba en una agitacion que se renovaba diariamente con las cartas que recibia de don Enrique, el cual, habiendo permanecido en la corte para observar cuanto allí pasaba, cuidaba de informarle de todo puntualmente. El portador de estas cartas era Escipion, que se habia quedado en casa del hijo adoptivo de S. E., de la cual habia salido yo inmediatamente despues de su matrimonio con doña Juana. Las cartas venian siempre llenas de noticias poco gus-

tosas, y lo peor era que en las circunstancias no se podian esperar otras. Decia en unas que, no contentos los grandes con celebrar públicamente la caida del conde-duque, hacian cuanto podian para que todas sus hechuras fuesen removidas de los empleos que ocupaban, y reemplazadas por sus enemigos. Avisaba en otras que iba adquiriendo favor don Luis de Haro, quien, segun todas las señales, seria nombrado primer ministro. Pero entre todas las noticias que desazonaban á mi amo, la que mas le llegó al alma fué la mutacion que se hizo en el vireinato de Nápoles, que la corte únicamente por desairarle quitó al duque de Medina de las Torres á quien él apreciaba, para dárselo al almirante de Castilla á quien siempre habia aborrecido.

Puede decirse que en el espacio de tres meses todo fué disgustos y desasosiego para el conde-duque; pero su confesor, que era un religioso dominico tan ejemplar como elocuente, halló modo de consolarle: á fuerza de representarle con energía que ya no debia pensar mas que en su salvacion, logró, con el auxilio de la divina gracia, la dicha de desprender su ánimo de la corte. S. E. no quiso ya saber nada de Madrid, ni pensar mas que en disponerse para una buena muerte. La condesa, desengañada tambien, y aprovechándose de la oportunidad que le ofrecia aquel retiro, halló en el convento de religiosas que habia fundado todo el consuelo que podia desear, preparado por la divina providencia. Hubo entre aquellas religiosas algunas de singular virtud, cuyos tiernos coloquios convirtiéron insensiblemente en dulcedumbre los sinsabores de su vida.

Al paso que mi amo apartaba de su pensamiento los negocios del mundo, se quedaba mas tranquilo. Entabló un nuevo método de vida, y una distribucion de horas de la manera siguiente. Pasaba casi toda la mañana en la iglesia de las monjas oyendo misas, iba en seguida á comer, y despues se divertia por espacio de dos horas á varios juegos conmigo y otros criados de su mayor confianza: luego se retiraba por lo regular á su despacho, donde se estaba hasta puesto el sol. Entónces salia á dar un paseo por el jardin, ó tomaba el coche, y daba una vuelta por las cercanías del lugar, acompañado siempre de su confesor ó de mí.

Un dia que ibamos solos, y que yo admiraba la serenidad que brillaba en su semblante, me tomé la licencia de decirle: Señor, permítame V. E. que le manifieste mi regocijo: al ver el aire de satisfaccion que V. E. muestra, juzgo que principia á familiarizarse con la soledad. Ya estoy del todo familiarizado, me respondió, y aunque hace mucho tiempo que estoy habituado á ocuparme en los negocios, te protesto, hijo mio, que cada dia cobro mas aficion á la vida gustosa y pacífica que aquí disfruto.

CAPITULO XI.

El conde-duque se pone repentinamente triste y pensativo: motivo extraordinario de su tristeza, y resultado fatal que tuvo.

S. E. para variar sus ocupaciones se entretenia tambien algunas veces en cultivar su jardin. Un dia que yo le estaba viendo trabajar me dijo en tono festivo: Aquí tienes, Santillana, á un ministro desterrado de la corte, convertido en jardinero en Loeches. Señor, le respondí en el mismo tono, me parece que estoy viendo á Dionisio Siracusano enseñando á leer y escribir á los niños de Corinto despues de haber dictado leyes in Sicilia. Sonrióse un poco mi amo de mi respuesta, y mostró que no le desagradaba la comparacion.

Toda la familia estaba contentísima y admirada de ver al conde tan superior á su desgracia, rebosando de gozo en una vida tan diferente de la que habia tenido hasta allí, cuando advertímos en él una repentina mudanza que iba creciendo visiblemente, y nos causó grandísimo dolor. Vímosle taciturno, pensativo y sepultado en una profunda melancolía. Dejó todo pasatiempo, y ninguna impresion le hacia cuanto discurriamos para divertirle. Asi que acababa de comer se encerraba en su cuarto, donde permanecia solo hasta la noche. Pareciónos que aquella tristeza podria nacer de acordarse de la grandeza pasada, y en esta inteligencia le dejabamos á solas con el padre dominico; pero su elocuencia tampoco pudo vencer la melancolía del duque, la cual, en vez de disminuirse, cada dia se iba aumentando.

Ocurrióme que la tristeza del ministro podia proceder de algun motivo ó disgusto reservado que no queria manifestar, lo cu a me hizo formar el designio de arrancarle su secreto: para conseguirlo aguardé el momento de hablarle sin testigos, y habiéndolo hallado: Señor, le dije con aire mezclado de respeto y de cariño, ¿será permitido á Gil Blas atreverse á hacer una pregunta á su amo? Pregunta lo que gustes, me respondió, que yo te lo permito. ¿Qué se ha hecho, repliqué, aquella alegría que se notaba en el semblante de V. E.? ¿Habrá perdido ya V. E. aquel ascendiente que tenia sobre la fortuna? ¿Será acaso posible que la pérdida del favor excite nuevas inquietudes en V. E.? ¿Querrá V. E. volver á sumergirse en aquel abismo de amarguras de que su virtud le habia libertado? No, gracias al cielo, respondió el ministro, ya no me atormenta la memoria del gran papel que representé en el teatro de la corte; y olvidé para siempre todos los obsequios que allí se me tributáron. Pues, señor, le repliqué, ¿si V. E. ha podido desechar de sí todas esas

memorias, ¿porqué se deja dominar de una melancolía que á todos nos aflige? ¿Qué tiene V. E.? mi querido amo, prorumpí arrojándome á sus piés: V. E. tiene algun secreto pesar que le devora. ¿Querrá V. E. hacer un misterio de ello á Santillana, cuya reserva, zelo y fidelidad tiene tan conocidos? ¿Qué delito es el mio para haber desmerecido su antigua confianza? La posees todavía, me dijo S. E.; pero confieso que me cuesta mucha repugnancia revelarte el motivo de la tristeza en que me ves sepultado: sin embargo no puedo negarme á las instancias de un criado y de un amigo como tú: sabe pues el motivo de mi pena: solo Santillana me podria merecer que le hiciese semejante confesion. Sí, continuó, me domina una negra melancolía que poco á poco me va acortando los dias de la vida. Casi á cada instante estoy viendo un espectro que se pone delante de mí bajo una forma espantosa. Trabajo en vano por persuadirme á mí mismo de que es una mera ilusion, una fantasma que nada tiene de realidad: sus continuas apariciones me turban y trastornan. Y si tengo la cabeza bastante fuerte para vivir persuadido de que viendo á este espectro nada veo, soy tambien bastante débil para afligirme con esta vision. Mira lo que me has obligado á que te confiese, añadió: juzga ahora si me sobraba razon para ocultar á todos el verdadero motivo de mi melancolía.

Oí con tanto dolor como admiracion una cosa tan extraordinaria, y que suponia que su máquina se iba desorganizando. Señor, dije al ministro, ¿quien sabe si eso procede del escaso alimento que toma V. E.? porque su sobriedad es excesiva. Eso mismo pensé yo al principio, me respondió, y para experimentar si debia atribuirlo á la dieta, como hace algunos dias mas de lo ordinario: pero todo es inútil, porque la fantasma no desaparece. Ella desaparecerá, le repliqué para consolarle, y si V. E. quisiera distraerse un poco volviendo á entretenerse en el juego con sus fieles criados, me persuado de que no tardaria en verse libre de esos negros vapores.

Pocos dias despues de esta conversacion cayó S. E. enfermo, y conociendo él mismo que el mal se haria de cuidado envió á buscar á Madrid dos escribanos para disponer su testamento; é hizo venir tambien tres célebres médicos, que tenian la fama de curar algunas veces sus enfermos. Luego que se divulgó por el palacio la llegada de estos últimos, no se oyéron en él mas que lamentos y gemidos, mirando todos como muy cercana la muerte del amo: tan imbuidos estaban contra tales profesores. Habian estos llevado consigo un boticario y un cirujano, ejecutores ordinarios de sus órdenes; y dejando primero á los escribanos hacer su oficio, entráron en seguida ellos á desempeñar el suyo. Como seguian los principios del doctor Sangredo, recetáron desde la primera consulta sangrías sobre sangrías; de

manera que al cabo de seis dias redujéron á los últimos al conde-duque, y al séptimo le libráron de su vision.

La muerte del ministro ocasionó en todo el palacio de Loeches un agudo y sincero dolor. Sus criados le lloráron amargamente, y léjos de consolarse de su pérdida con la memoria que hizo de todos en su testamento, no habia siquiera uno que no hubiera renunciado gustoso el legado que le tocaba por restituirle á la vida. Yo, que era el mas querido de S. E., y que me habia aficionado á él por pura inclinacion hácia su persona, sentí aun mas que los otros su fallecimiento: dudo que Antonia me haya costado mas lágrimas que el conde-duque.

CAPITULO XII.

Lo que pasó en el palacio de Loeches despues de la muerte del conde-duque, y partido que tomó Santillana.

Con arreglo á la voluntad del ministro fué sepultado su cadáver en el convento de las religiosas, sin pompa ni ostentacion, acompañado de nuestros lamentos. Despues de los funerales la condesa de Olivares nos hizo leer el testamento, del cual toda la familia tuvo motivo para quedar contenta. Á cada uno dejó el difunto una manda correspondiente al empleo que tenia, siendo la menor de dos mil escudos: la mia fué la mayor de todas; S. E. me dejó diez mil doblones en prueba del singular afecto que me habia profesado. No se olvidó de los hospitales, y fundó aniversarios en muchos conventos.

La condesa de Olivares envió á Madrid á todos los criados, para que cada uno cobrase su manda de su mayordomo don Ramon Caporis que tenia órden de entregársela; pero yo no pude ir con ellos, porque una fuerte calentura, efecto de mi afliccion, me detuvo en el palacio siete ú ocho dias. No me abandonó en todo ese tiempo el padre domínico; porque este buen religioso me habia tomado inclinacion, é interesándose en mi salud me preguntó, luego que me vió restablecido, qué pensaba hacer de mí. No sé todavía, mi reverendo padre, lo que haré, le respondí; porque en este punto no estoy aun de acuerdo conmigo mismo. Algunos momentos estoy tentado á encerrarme en una celda para hacer penitencia. ¡Momentos preciosos! exclamó el religioso, señor Santillana, ¡y qué bien haria vmd. en aprovecharse de ellos! Aconséjole como amigo que, sin dejar de ser seglar, se retire para siempre á algun convento, en donde por medio de algunas donaciones piadosas de sus bienes pueda expiar los extravíos de una vida mundana, á ejemplo de muchas personas que han terminado así su carrera.

En la disposicion en que me hallaba no me incomodó el consejo del religioso; y respondí á su reverencia que me tomaria tiempo para reflexionarlo. Pero habiendo consultado sobre el particular á Escipion, á quien ví un momento despues que al padre, se opuso á este pensamiento, que le pareció un delirio. ¿Es posible, señor de Santillana, me dijo, que vmd. se incline á semejante retiro? ¿pues no tiene en su quinta de Liria otro mas agradable? Si en otro tiempo quedó tan enamorado de él, con mayor razon le agradará ahora que se halla en edad mas adecuada para dejarse embelesar de las bellezas y atractivos de la naturaleza.

Poco trabajo le costó al hijo de la Coscolina hacerme mudar de opinion. Amigo mio, le dije, mas puedes tú que el padre dominico. Veo con efecto que me será mejor volver á mi quinta, y á ello me decido. Volverémonos á Liria luego que mi salud me permita ponerme en camino, lo que no puede tardar mucho, pues ya estoy sin calentura, y en breve tiempo espero recobrarme del todo. Fuímonos Escipion y yo á Madrid, cuya vista no me alegró tanto como me alegraba en otro tiempo. Sabiendo que era casi universal el horror con que se oía el nombre de un ministro cuya memoria me era tan apreciable, no podia mirar esta villa con buen semblante, y así solo me detuve en ella cinco ó seis dias que necesitó Escipion para disponer lo necesario á nuestra salida para Liria. Miéntras él cuidaba de esto, yo me fuí á ver con Caporis, que al punto me entregó mi legado en doblones efectivos. Lo mismo hice con los depositarios de las encomiendas sobre las cuales yo tenia mis pensiones; concerté con ellos el modo de librarme los pagos; en una palabra, dejé arreglados todos mis asuntos.

El dia ántes de partir pregunté al hijo de la Coscolina si se habia despedido de don Enrique. Sí, señor, me respondió, y ambos nos hemos separado esta mañana amistosamente: no obstante él me ha asegurado que sentia le dejase; pero si él estaba contento conmigo, yo no lo estaba con él: no basta que el criado agrade al amo; es menester tambien que el amo agrade al criado; de otra manera se avienen mal: fuera de que, añadió, don Enrique no hace sino un triste papel en la corte. Se le mira en ella con el mayor desprecio; en las calles todos le señalan con el dedo, y ninguno le llama mas que *el hijo de la Genovesa.* Vea vmd. ahora si para un mozo de honra seria cosa de gusto servir á un amo desacreditado.

Salímos por último de Madrid al amanecer, y tomámos el camino de Cuenca. Iba ordenado el equipage de la manera siguiente: mi confidente y yo ibamos en una calesa de dos mulas conducídas por un calesero; seguian tres machos cargados de ropa y dinero guiados por dos mozos de mulas; tras de estos

venian dos robustos lacayos escogidos por Escipion, montados sobre dos mulas y completamente armados. Los mozos llevaban por su parte sables, y el calesero un par de pistolas en el arzon de la silla. Como eramos siete hombres, y los seis de mucho valor y gran resolucion, me puse en camino alegremente y sin el menor rezelo de que me robasen mi herencia. Al pasar por los pueblos se gallardeaban nuestros machos y mulas haciendo resonar sus campanillas; y los paisanos se asomaban á las puertas para ver pasar nuestro acompañamiento, que les parecia, cuando ménos, el de algun grande que iba á tomar posesion de un vireinato.

CAPITULO XIII.

Vuelve Gil Blas á su quinta: tiene el gusto de encontrar ya casadera á su ahijada Serafina; y él mismo se enamora de una señorita.

Quince dias tardé hasta Liria, porque no habia precision de acelerar las jornadas: solamente deseaba llegar con salud y descansado, lo que efectivamente conseguí. La primera vista de mi quinta me causó algunos pensamientos tristes, acordándome de mi Antonia; pero luego procuré desecharlos, divirtiendo la imaginacion á cosas que me gustasen, lo que no fué difícil, porque al cabo de veinte y cinco años que habian pasado desde su muerte, estaba ya muy mitigado el dolor de aquella pérdida.

Al punto que entré en la quinta viniéron presurosas á saludarme Beatriz y su hija Serafina: despues de esto el padre, la madre y la hija se llenáron de abrazos con tantas demostraciones de alegría que me encantáron. Luego que se desahogáron fijé la atencion en mi ahijada, y dije: ¡ Es posible que sea esta aquella Serafina que yo dejé en la cuna cuando me ausenté de Liria! Pasmado estoy de verla tan bella y tan crecida. Es menester que pensemos en casarla. ¿Como así? querido padrino, exclamó mi ahijada sonrosándose un poco al oir mis últimas palabras, ¿ no bien me ha visto vmd. cuando ya piensa en separarme de sí? No, hija mia, le respondí, no pretendemos separarte de nosotros dándote marido: queremos que el que te busque consienta en vivir con nosotros.

Uno que tiene esa circunstancia, dijo entónces Beatriz, pretende á la niña. Cierto hidalgo de un lugar inmediato vió á Serafina un dia en misa en la iglesia del lugar, y quedó muy prendado de ella. Vino despues á verme, declaróme su intencion, y pidió mi consentimiento. Poco adelantaria vmd., le respondí, aunque yo se le concediera: Serafina depende de su padre y de su padrino, que son los únicos que pueden disponer de su mano. Lo mas que puedo hacer por vmd. es escribirles para informarles de su solicitud honrosa para mi hija. Con efecto, señores, prosiguió

ella, esto iba á escribir á ustedes; mas ya que se hallan aquí harán lo que mejor les parezca.

Pero en suma, dijo Escipion, ¿qué caracter tiene ese hidalgo? ¿Se parece acaso á la mayor parte de los de su clase? ¿Está envanecido con su nobleza, y es insolente con los plebeyos? ¡Oh! lo que es eso no, respondió Beatriz. Es un mozo muy afable y atento con todos, sobre ser bien parecido, y que aun no ha cumplido treinta años. Nos haces, dije á Beatriz, un buen retrato de ese caballero: ¿como se llama? Don Juan de Antella, respondió la muger de Escipion. Ha poco tiempo que heredó á su padre, y vive en una hacienda propia que solo dista una legua de aquí, en compania de una señorita jóven hermana suya. Oí en otro tiempo, repuse yo, hablar de la familia de ese hidalgo, que es una de las mas nobles del reino de Valencia. Aprecio ménos, exclamó Escipion, la hidalguía que las buenas prendas; y ese don Juan nos convendrá si es hombre de bien. Á lo ménos esa fama tiene, dijo Serafina tomando parte en la conversacion; y los vecinos de Liria que le conocen le ponderan mucho. Cuando oi estas breves palabras á mi ahijada, me sonreí mirando á su padre, el cual conoció por ellas como yo que aquel galan no desagradaba á su hija.

Tardó poco el caballero en saber nuestra llegada, y dos dias despues vino á presentarse en nuestra quinta. Se nos acercó con buenos modales; y léjos de que su presencia desmintiese el informe que Beatriz nos habia dado, nos hizo formar mucho mayor concepto de su mérito. Dijonos que como vecino venia á darnos la bienvenida. Recibímosle con la mayor atencion y agrado que nos fué posible; pero esta visita fué de pura urbanidad, pasándose todo en recíprocos cumplimientos; y don Juan, sin hablarnos una palabra de su amor á Serafina, se retiró rogándonos solamente que le permitieramos repetir sus visitas para aprovecharse mejor de una vecindad que juzgaba habia de serle muy gustosa. Despues que se fué nos preguntó Beatriz que tal nos parecia aquel hidalgo: le respondímos que nos habia prendado y que nos parecia que la fortuna no podia ofrecer mejor colocacion á Serafina.

Al dia siguiente despues de comer salí con el hijo de la Coscolina para ir á pagar la visita que debiamos á don Juan. Tomámos el camino de su lugar, guiados por un aldeano que despues de haber caminado tres cuartos de legua nos dijo: Aquella es la quinta de don Juan de Antella. Recorrímos con la vista todos aquellos campos, y estuvímos largo rato sin verla, hasta que llegando al pié de un collado la descubrímos en medio de un bosque rodeado de corpulentos árboles, cuya frondosidad y espesura la ocultaban á la vista. Tenia un aspecto antiguo y deteriorado que acreditaba ménos la opulencia que la nobleza de su dueño. Sin embargo, cuando ya estuvímos dentro advertímos

que el aseo y buen gusto de los muebles recompensaba la caduca vejez del edificio.

Don Juan nos recibió en una sala decentemente adornada, en donde nos presentó una señora que nombró delante de nosotros su hermana Dorotea, y que podia tener de diez y nueve à veinte años. Estaba vestida de gala como quien esperaba nuestra visita cuidadosa de parecernos bien; y presentándose á mi vista con todos sus atractivos, hizo la misma impresion que Antonia, es decir que me quedé turbado; pero supe disimular tanto, que ni el mismo Escipion lo pudo advertir. Nuestra conversacion versó como la del dia anterior sobre el contento mutuo que tendriamos de vernos algunas veces y de vivir con la armonía de buenos vecinos. Don Juan no tomó todavía en boca á Serafina, ni por nuestra parte se dijo cosa alguna que le pudiese dar ocasion á declarar su amor, persuadidos de que en ese punto lo mejor era dejarle venir. Durante la conversacion echaba yo de cuando en cuando alguna ojeada á Dorotea, sin embargo de simular mirarla lo ménos que me era posible; y cada vez que mis miradas se encontraban con las suyas eran estas otras tantas flechas con que me atravesaba el corazon. Confesaré con todo, por hacer recta justicia al objeto amado, que no era una hermosura completa: aunque tenia la tez muy blanca, y los labios mas encarnados que la rosa, su nariz era un poco larga, y sus ojos pequeños; pero sin embargo el conjunto me embelesaba.

En suma no salí de casa de Antella con el sosiego con que habia entrado, y al volverme á Liria con la imaginacion puesta en Dorotea, no veía ni hablaba sino de ella. ¿Qué es esto, mi amo? me dijo Escipion mirándome como suspenso: mucho le ocupa á vmd. la hermana de don Juan: ¿le habrá inspirado á vmd. amor? Sí, amigo, le respondí, y estoy corrido de ello. ¡Oh cielos! Yo que desde la muerte de Antonia he mirado mil hermosuras con indiferencia, ¿será posible que encuentre á la edad en que me hallo una que me inflame sin que yo lo pueda resistir? Señor, me replicó el hijo de la Coscolina, parecíame á mí que debia vmd. celebrar esa aventura en vez de quejarse de ella: vmd. se halla todavía en una edad en que nada tiene de ridículo abrazarse en una amorosa llama, ni el tiempo ha maltratado tanto su semblante que le haya quitado la esperanza de agradar. Créame vmd., la primera vez que vea á don Juan, pídale sin temor su hermana, seguro de que no la podrá negar á un hombre de sus circunstancias. Fuera de que, aun cuando quisiese absolutamente casarla con algun hidalgo, vmd. lo es, pues tiene su ejecutoria que basta para su posteridad. Despues que el tiempo haya echado á la tal ejecutoria el espeso velo que cubre el origen de todas las familias, quiero decir, despues de quatro ó cinco generaciones, la descendencia de los Santillanas será de las mas ilustres.

CAPITULO ULTIMO.

De las dos bodas que se celebráron en la quinta de Liria, con lo cual se da fin á la historia de Gil Blas de Santillana.

Animóme tanto Escipion á declararme amante de Dorotea, que ni siquiera me pasó por la imaginacion que me exponia á un desaire. Con todo eso no me determiné á ello sin cierto rezelo. Aunque mi rostro disimulaba mucho mis años, y podia quitarme á lo ménos diez de los que tenia sin miedo de no ser creido, no por eso dejaba de dudar con fundamento que pudiera agradar á una muger jóven y hermosa. Sin embargo resolví arriesgarme, y hacer la peticion la primera vez que viera á su hermano, el cual, por su parte, no teniendo seguridad de conseguir á mi ahijada, no estaba sin zozobra.

Volvió á mi quinta al dia siguiente por la mañana á tiempo que acababa de vestirme. Señor de Santillana, me dijo, hoy vengo á Liria á tratar con vmd. de un asunto muy serio. Hícele entrar en mi despacho, y desde luego empezó á hablar sobre el particular. Creo, me dijo, que no ignora vmd. el negocio que me trae. Yo amo á Serafina: vmd. lo puede todo con su padre: suplícole favorezca mi pretension, disponiendo que consiga el objeto de mi amor: deba yo á vmd. la felicidad de mi vida. Señor don Juan, le respondí, ya que vmd. ha ido derechamente al asunto, no extrañe que yo imite su ejemplo, y que, despues de haberle prometido mis buenos oficios para con el padre de mi ahijada, implore los de vmd. para con su hermana.

Á estas últimas palabras don Juan dejó escapar un tierno suspiro del cual inferí un agüero favorable. ¡Es posible, señor, exclamó prontamente, que Dorotea á la primera vista haya conquistado vuestro corazon! Me ha encantado, le dije, y me tendré por el hombre mas dichoso del mundo si mi pretension agradase á uno y á otro. De eso debe vmd. estar seguro, me replicó, pues aunque somos nobles no desdeñamos el enlace de vmd. Me alegro, repuse yo, que no tenga vmd. dificultad en admitir por cuñado á un plebeyo: esto mismo me obliga á estimarle mas, porque es prueba de su buen juicio; pero sepa vmd. que, aun cuando su vanidad le indujese á no permitir que su hermana diera la mano á ninguno que no fuera noble, todavía tenia yo con que contentar su presuncion. Veinte y ocho años me he empleado en las oficinas del ministerio; y el rey, para recompensar los servicios que hice al estado, me gratificó con una ejecutoria de nobleza que voy á enseñar á vmd. Diciendo esto saqué la ejecutoria de un cajon, entreguésela al hidalgo, que la leyó de cruz á fecha atentamente

con la mayor satisfaccion. Está muy buena, me dijo al devolvérmela: Dorotea es de vmd. Y vmd., exclamé yo, cuente con Serafina.

Quedáron, pues, determinados de esta manera entre nosotros los dos matrimonios, y solo restaba saber si las novias consentirian gustosas: porque ni don Juan ni yo, igualmente delicados, pretendiamos conseguirlas contra su voluntad. Volvióse este hidalgo á su quinta de Antella á participar mi pretension á su hermana, y yo llamé á Escipion, Beatriz y mi ahijada para darles parte de la conversacion que habia tenido con don Juan. Beatriz fué de dictámen que se le admitiese por esposo sin vacilar, y Serafina dió á entender con su silencio que era del mismo parecer que su madre. No fué de otro su padre; pero mostró alguna inquietud por el dote que le parecia preciso dar, correspondiente á un hidalgo como aquel, y cuya quinta tenia urgente necesidad de reparos. Tapé la boca á Escipion, diciéndole que eso me tocaba á mí, y que yo le daba cuatro mil doblones de dote á mi ahijada.

Fuí á ver á don Juan aquella misma tarde. Vuestro asunto, le dije, va á pedir de boca; deseo que el mio no se halle en peor estado. Va que no puede ir mejor, me respondió; no he necesitado emplear la autoridad para obtener el consentimiento de Dorotea. La persona de vmd. le contenta, y sus modales le agradan. Vmd. rezelaba no ser de su gusto, y ella teme con mas razon que, no teniendo que ofrecerle sino su corazon y su mano... ¡ Qué mas puedo desear ! exclamé fuera de mí de alegría. Una vez que la amable Dorotea no tenga repugnancia á unir su suerte con la mia, nada mas pido. Soy bastante rico para casarme con ella sin dote, y con solo poseerla quedarán colmados todos mis deseos.

Don Juan y yo, completamente satisfechos de haber conducido dichosamente las cosas á este estado, resolvímos excusar todas las ceremonias superfluas para acelerar cuanto ántes nuestras bodas. Dispuse que mi futuro cuñado se abocase con los padres de Serafina; y convenidos en las capitulaciones del matrimonio se despidió de nosotros, prometiendo volver al dia siguiente acompañado de su hermana Dorotea. El deseo de parecer bien á esta señorita me obligó á emplear por lo ménos tres horas largas en vestirme, engalanarme y adonizarme, y ni aun así me pude reducir á estar contento con mi figura. Para un mozalbete que se dispone á ir á ver á su querida, esto es un recreo; mas para un hombre que comienza á envejecer, es una ocupacion. Con todo fuí mas afortunado de lo que esperaba; volví á ver á la hermana de don Juan, y ella me miró con semblante tan favorable, que todavía me presumí valer alguna cosa. Tuve con ella una larga conversacion: quedé hechizado de su carácter y de su juicio, y me persuadí de que con buen tratamiento y mucha condescendencia podria llegar á ser un esposo querido. Lleno de tan dulce esperanza envié á buscar dos escribanos á Valencia que for-

malizáron la escritura matrimonial. Despues acudímos al cura de Paterna, que vino á Liria y nos casó á don Juan y á mí con nuestras novias.

Encendí, pues, por la segunda vez la antorcha de himeneo, y nunca tuve motivo de arrepentirme. Dorotea, como muger virtuosa, no tenia mayor gusto que cumplir con su obligacion, y como yo procuraba adelantarme á llenar sus deseos, tardó poco en enamorarse de mí como si yo estuviera en mi juventud. Por otra parte, en don Juan y en mi ahijada se encendió con igual viveza el amor conyugal, y lo mas singular fué que las dos cuñadas contrajéron la mas estrecha y síncera amistad. Por mi parte advertí en mi cuñado tan buenas prendas, que le cobré un verdadero cariño, que no me pagó con ingratitud. En fin, la union que reinaba entre nosotros era tal, que cuando teniamos que separarnos por la noche para volvernos á reunir el dia siguiente, esta separacion no se verificaba sin sentimiento; lo que dió motivo á que ambas familias nos resolviesemos á no formar mas que una sola, que tan pronto vivia en la quinta de Liria como en la de Antella, á la cual para este efecto se le hiciéron grandes reparos con los doblones de S. E.

Tres años hace ya, amigo lector, que paso una vida deliciosa al lado de personas tan queridas. Para colmo de mi dicha el cielo se ha dignado concederme dos hijos, de quienes creo prudentemente ser padre, y cuya educacion va á ser el entretenimiento de mi ancianidad.

FIN.

INDICE.

LIBRO PRIMERO.

LIBRO SEGUNDO.

LIBRO TERCERO.

LIBRO CUARTO.

LIBRO QUINTO.

LIBRO SEXTO.

LIBRO SÉPTIMO.

LIBRO OCTAVO.

LIBRO NOVENO.

LIBRO DÉCIMO.

LIBRO UNDÉCIMO.

LIBRO DUODÉCIMO.

FIN DEL INDICE.

JAN 1 4 1957



